L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH

ЕКСПЕДИЦІЯ ЗАГОТОВЛЕНІЯ ГОСУДАРСТВЕННЫХ БУМАГЪ

L'Empereur Alexandre Ier.

Miniature de Borovikowsky.

Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch.

Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH,

épouse d'Alexandre Ier

TOME II

ORNÉ DE 33 PLANCHES ET D'UN FAC-SIMILE D'AUTOGRAPHE

St-PÉTERSBOURG
MANUFACTURE DES PAPIERS DE L'ÉTAT
1909

DT
190
.6
E4N514
t.2

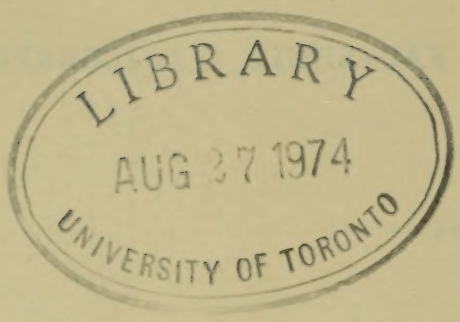


Table des Matières.

PAGES.

Table des Matières V
Liste des illustrations VII

CHAPITRE III. Premières années du règne d'Alexandre Ier (1801—1806) 1
Lettres pour la période 1801—1806 33

CHAPITRE IV. De Tilsitt à la rupture de 1812 (1807—1811) 197
Lettres pour la période 1807—1811 237

CHAPITRE V. Guerres de Napoléon (1812—1817) 441
Lettres pour la période 1812—1817 519

Appendice 681
Index alphabétique 735

Liste des Illustrations.

PAGES.

L'Empereur Alexandre Ier. Miniature de Borovikowsky. Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch . . avant III
L'Impératrice Elisabeth. Miniature sur émail d'Evréinoff. Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch . . après X
L'Empereur Alexandre Ier. Portrait de Vigée-Lebrun, conservé à Brunswick. . . . . „ 16
L'Impératrice Elisabeth. Portrait de Vigée-Lebrun, conservé à Brunswick. . . . . „ 32
L'Impératrice Elisabeth. Miniature de Pinchon, 1801, appartenant à Mme J. Chérémeteff . . . . . „ 48
Charles-Louis, Prince de Bade, père de l'Impératrice Elisabeth. Portrait conservé à Bade . . . . . „ 64
Marie, Duchesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice Elisabeth. Portrait conservé à Bade . . . . . „ 80
Charles, Grand-Duc de Bade, frère de l'Impératrice Elisabeth. Portrait conservé à Bade . . . . . „ 108
Stéphanie, Grande-Duchesse de Bade, épouse du frère de l'Impératrice Elisabeth. Portrait conservé à Bade . . „ 128
La Grande-Duchesse Marie Pavlowna. Portrait de Dawe, appartenant au Comte A. Chérémeteff . . . . . „ 156
La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna. Miniature de Dubois. Palais de Gatchina. . . . . „ 176

PAGES.

La Grande-Duchesse Anne Pavlowna. Portrait de Dawe, appartenant au Comte A. Chérémeteff . . . . . après 204
L'Empereur Alexandre Ier. Portrait conservé au bourg d'Andréewskoïé, gouvernement de Vladimir, et ayant appartenu au Comte A. Worontzoff . . . . . „ 224
L'Impératrice Elisabeth. Miniature du Palais de Gatchina . „ 252
Palais de Kamenny Ostroff. Aquarelle de Z. Darvliansky, 1808, appartenant à la Princesse Hélène de Saxe-Altenbourg . . . . . „ 272
L'Impératrice Elisabeth. Portrait de Monnier, 1806, appartenant au Prince P. Golitzyne . . . . . „ 300
Vue de Marly, à Péterhof. Gravure d'après le dessin de S. Chtchédrine. Collection P. Dachkoff . . . . . „ 320
L'Impératrice Elisabeth. Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch . . . . . „ 348
Vue de Kamenny Ostroff. Gravure d'après le dessin de Paterson, 1806. Collection P. Dachkoff. . . . . „ 368
Marie Antonowna Narychkine. Portrait de Stroely, 1801, appartenant à Mme A. Narychkine . . . . . „ 396
Tzarskoïé Sélo. L'étang et la Colonnade. Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur „ 416
L'Impératrice Elisabeth. Portrait de Reichel, 1814, conservé à Bade . . . . . „ 444
Tzarskoïé Sélo. Le Grand Caprice, entrée principale, route de Pétersbourg. Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur . . . . . „ 464
Fac-simile d'un autographe de l'Impératrice Elisabeth . . „ 480
Tzarskoïé Sélo. Sadovaïa Nabérejnaïa, avec partie du Palais et du Lycée. Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur . . . . . „ 508
Château de Bruchsal, Grand-Duché de Bade. Photographie moderne . . . . . „ 528
La Princesse Anne Mikhaïlowna Prozorowsky. Portrait de Ch. Reichel, 1816, appartenant au Prince A. Golitzyne-Prozorowsky . . . . . „ 556

PAGES.

La Comtesse Anne Stépanowna Protassoff. Miniature appartenant à S. M. l'Impératrice Alexandra Féodorowna . . . . . après 576
Vue de la maison de campagne de Rohrbach. Dessin conservé à Bade . . . . . „ 604
Alexandre Sémenowitch Chichkoff. Portrait de Kiprensky. Académie Impériale des Sciences . . . . . „ 624
Alexandre Lvowitch Narychkine. Miniature de Ritt, ayant appartenu à B. Narychkine . . . . . „ 652
L'Impératrice Elisabeth à Oranienbaum. Lithographie d'A. Martynoff. Collection P. Dachkoff . . . . . „ 672
La Comtesse Sophie Vladimirowna Stroganoff. Portrait de Vogel, 1810, appartenant au Prince P. Golitzyne . „ 700
La Comtesse Anne Ivanowna Tolstoï. Portrait de Vigée-Lebrun, appartenant à la Princesse Lubomirsky . . „ 720

L'Impératrice Elisabeth.

Miniature sur émail d'Evréinoff.
Collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch.

CHAPITRE III.

Premières années du règne d'Alexandre Ier.

1801—1806.

En montant sur le trône, Elisabeth avait déjà vingt-deux ans sonnés, Alexandre était dans sa vingt-quatrième année. Nous avons noté dans le chapitre précédent les traits de caractère manifestés par la jeune Impératrice dans les premiers jours qui suivirent la catastrophe: avec sa parfaite maîtrise d'elle-même, elle avait fait l'étonnement de tous par son calme, sa retenue et son tact au milieu du désarroi général. Toujours sensible à tout ce qui venait du cœur et grand observateur sans en avoir l'air, Alexandre ne pouvait rester indifférent à l'appui moral que lui prêta l'Impératrice, et qui eut les plus heureux effets pour les relations des deux époux: l'énergie toute virile de la jeune femme lui valut de la part de son mari un regain de tendresse qui ne faiblit pas durant trois années.

La mort de Paul avait eu lieu la Semaine de la Passion: la fin du carême passa tout entière en interminables services funèbres, et les funérailles furent célébrées le Samedi Saint.

Pâques était de bonne heure, le 24 mars, et le deuil fut suspendu pour la semaine suivante.

On avait encore reçu la Semaine Sainte la nouvelle de la mort à Buda-Pest de la Grande-Duchesse Alexandrine Pavlowna († 3 mars 1801), femme de l'Archiduc Palatin de Hongrie. Nouveau deuil, et nouveau chagrin pour la Famille Impériale, et surtout pour l'Impératrice Douairière!

Les jeunes Souverains passèrent avril et mai à St-Pétersbourg, au Palais d'Hiver, où on adopta tout de suite, contrairement aux usages du règne précédent et à part les cérémonies de rigueur des jours de gala, un train de vie des plus simples. L'Empereur faisait presque tous les matins en ville une promenade à pied ou à cheval avec un aide de camp, le plus souvent Ouvaroff ou le prince P. Wolkonsky. La jeune Impératrice sortait en voiture avec sa demoiselle d'honneur la princesse N. Schakhowskoï, ou faisait, toujours avec elle, un tour à pied sur le Quai ou au Jardin d'Eté. Le public, habitué aux sorties tapageuses de Paul, se portait avec sympathie sur le passage des Souverains, et acclamait leur simplicité. On dînait de bonne heure, et sans autres invités que quelques intimes, parmi lesquels le comte N. Tolstoï, le prince A. Golitzyne et le comte et la comtesse A. Stroganoff, puis, à leur retour de l'étranger, le prince Adam Czartoryski, N. Novossiltzoff et Laharpe.

A la fin de mai, l'Impératrice Douairière alla s'établir à Pavlofsk, tandis qu'Alexandre et Elisabeth restaient à Pétersbourg. On était alors à la veille des réformes administratives dont nous avons ailleurs parlé en détail *), et le nouveau

*) Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch, Le Comte Paul Stroganoff, T. I.

Comité Secret, qui n'inaugura ses travaux que le 24 juin, absorbait toute l'attention de l'Empereur et le passionnait au plus haut degré.

Les lettres d'Elisabeth à sa mère respirent bien l'enthousiasme qui animait tous les cœurs russes délivrés de l'oppression du régime de Paul: tout en condamnant impitoyablement le régicide, la jeune Impératrice déclare qu'il était inévitable, malgré l'horreur qu'il inspire par lui-même, en raison de l'exaspération aveugle provoquée dans la société par l'arbitraire du règne. Et elle laisse échapper dans une lettre la révélation suivante: „Il est sûr qu'à toutes les peines individuelles qu'on pouvait éprouver se joignait une sorte de souffrance continue qui ne vous laissait pas respirer, de voir sans cesse agir contre tout sens commun, de ne jamais oser employer la saine raison sans éprouver de contrariété: cela fait réellement qu'on a comme un poids ôté de dessus le cœur, et je m'étonne presque encore que je puisse écrire une chose pareille par la poste". Quand l'Impératrice même trouvait de l'imprévu au changement, les simples mortels pouvaient bien pousser un soupir de soulagement!

Pour nous faire une idée de la physionomie de la jeune Impératrice à cette époque, consultons les contemporains: pas une note discordante, tous les témoignages sont bien en sa faveur.

Le comte Panine, le grand seigneur de talent que devait bientôt frapper une disgrâce définitive, écrit le 22 mars 1801 à sa femme (née Sophie Orloff): „En quittant l'Impératrice mère, j'ai passé à la grande Cour, et, ayant rencontré par hasard L. M. I. qui se rendaient à la prière, j'ai été présenté à la jeune Impératrice au moment où je m'y attendais le

moins. Elle est embellie et changée du tout au tout pour les manières: un ton d'aisance rempli de dignité remplace cette timidité excessive qui l'empêchait autrefois de faire valoir tous les moyens qu'elle a pour la représentation. Elle m'a demandé de vos nouvelles, en s'exprimant de la façon la plus gracieuse". Témoignage significatif, sous la plume du comte Panine!

Et la princesse Dachkoff: „Ce fut au mois de mai que par petites étapes j'arrivai à Pétersbourg. Si j'éprouvai un grand plaisir à revoir l'Empereur que j'avais été habituée à aimer durant douze années, j'en ressentis plus encore en admirant la beauté qui était peut-être le moindre charme de sa compagne. Son sens droit, son instruction, sa modestie et ses grâces indicibles qui naissaient de son aimable caractère, en s'unissant à beaucoup de tact et à une prudence au-dessus de son âge, lui donnaient à mes yeux un intérêt tout particulier et m'attiraient vivement vers elle. Déjà elle parlait correctement la langue russe sans le moindre accent étranger". Or la princesse en avait vu, sous le grand règne de Catherine, et elle avait son franc parler!

Citons encore quelques-uns des intéressants passages que consacre à l'Impératrice le comte Boutourline *), alors directeur de l'Ermitage, dans sa correspondance avec le comte Simon Worontzoff **).

„St-Pétersbourg, 18 Avril 1801.

Excepté la Douairière qui va toujours la carrosse drapée et des chevaux de parade, tout le reste de la famille impé-

*) Le comte Dmitri Boutourline (14 décembre 1763—7 novembre 1829).
**) Archives du prince Worontzoff, T. XXII.

riale va en voiture simple sans armes, et rien qui annonce une voiture de la Cour, attelée de quatre chevaux d'izwostchik. L'impératrice régnante, la grande-duchesse Anne, les autres grandes-duchesses, enfin tout le monde va ainsi; on se contente d'ôter le chapeau, et tout est dit."

„6 Novembre 1802.

Vous eussiez bien voulu être à ma place il y a quelques jours. J'ai eu l'avantage de tenir compagnie pendant près de deux heures à l'impératrice Elisabeth. C'était à l'Hermitage; elle donnait séance à un sculpteur pour un buste, il n'y avait qu'elle, l'artiste et moi. Vous voyez que je ne m'endors pas sur les revenants-bons de ma charge."

„22 Février 1803.

J'ai eu hier une bonne fortune dont vous seriez jaloux. J'ai passé trois heures hier avec l'impératrice Elisabeth presque en tête-à-tête, car il n'y avait que le peintre Monnier en tiers. Le portrait que vous connaissez vous étant donné *), il a fallu que le peintre en fît une copie pour rester ici, et, pour achever cette copie, S. M. lui a accordé encore trois séances. Elles se font à l'Hermitage, elles durent trois heures, et vous concevez bien que je suis empressé de jouir des droits de mon emploi.

Je lui fais la lecture ou je cause durant les séances, et je vous avoue qu'il faut toute ma sagesse pour ne pas per-

*) Le comte Simon Worontzoff avait accompagné l'Impératrice Elisabeth dans le voyage qu'elle fit en Suède, l'été de 1802, pour voir sa sœur la Reine Frédérique. Le portrait en question a été reproduit par la gravure en Angleterre.

mettre à mon âme d'outrepasser le degré d'adoration qu'elle enlève, quand on a le bonheur de la voir de plus près et surtout de l'entendre. Je ne vois rien dans la nature existante sous mes yeux et je n'ai rien rencontré dans mes lectures qui lui puisse être comparé. C'est l'union parfaite du beau, du noble, du bon physique, moral et intellectuel. Rappelez-vous un dialogue de Platon où il traite (d'après son imagination) du *Beau par excellence* qu'il appelle *To Kalon*: eh bien, voilà ce qu'elle rappelle. C'est absolument, suivant l'expression de Métastase, le *raggio del cielo* que le destin doit respecter."

„11 Avril 1804.

Je vous suppose à présent en pleine possession et jouissance du portrait de notre adorable Elisabeth. Je m'en suis aussi procuré un en miniature que je garde comme un talisman. C'est réellement l'assemblage parfait de toutes les grâces et de toutes les vertus. Voici des vers que j'ai faits et écrits au bas du portrait que j'ai:

Cachant sous tant d'attraits une âme encor plus belle,
Douce, modeste, bonne au faîte des grandeurs,
Sans sceptre elle eût encor régné sur tous les cœurs,
Et quiconque la voit est son sujet fidèle *).

Je ne les ai montrés à personne ici, et je ne vous en parle que parce que nous sommes adorateurs au même degré."

---

*) Ces vers ont été intégralement publiés en traduction russe dans la Rousskaïa Starina, T. XXIX, 1880.

Le comte Boutourline n'était pas des intimes de l'Impératrice; il ne la connut qu'en passant, et ses observations n'en sont que plus précieuses pour nous.

Donnons aussi un simple extrait des curieux Mémoires d'un étranger, le secrétaire du ministre de Saxe Rosenzweig:

„L'Impératrice régnante est dans sa vingt-sixième année; elle est née le 13 janvier 1779. Petite-fille du Margrave de Bade, elle a reçu cette éducation soignée qui semble être aujourd'hui le partage des princesses allemandes.... Il est difficile de rendre tout le charme de l'Impératrice: des traits d'une finesse et d'une régularité extrêmes, le profil grec, de grands yeux bleus, le visage d'un ovale régulier et des cheveux d'un blond délicieux. Sa personne respire l'élégance et la majesté, et sa démarche est toute aérienne. Bref, c'est sans doute une des plus belles femmes du monde. Le moral doit être en harmonie avec un physique aussi ravissant. Chacun lui reconnaît un caractère d'une douceur et d'une égalité remarquables; avec un peu d'attention, on observe dans son expression une pointe de mélancolie. Sa vie de société est aussi simple que celle de son Auguste Epoux. La lecture, la promenade et les travaux artistiques occupent ses loisirs. Elle est constamment avec sa sœur la Princesse Amélie de Bade et quelques dames honorées de sa faveur, la princesse Natalie Golitzyne, née princesse Schakhowskoï, la comtesse Tolstoï, née princesse Bariatinsky, la comtesse Stroganoff et sa sœur Mme Apraxine, nées princesses Golitzyne. Ces dames soupent au Palais et passent la soirée entre elles en petit comité, où sont admis aussi quelques intimes de l'Empereur, le prince Adam Czartoryski, le prince Alexandre Golitzyne, le comte Séverin Po-

tocki, le comte Paul Stroganoff, enfin le duc de Richelieu et le prince Boris Golitzyne, frère de Mme Stroganoff, quand ils sont à Pétersbourg. L'Empereur vient là presque tous les soirs passer quelques minutes, et y voit les dames que LL. MM. honorent d'audiences particulières. Ces audiences ont le caractère de visites, qui sont rendues aux femmes des personnages de marque. Il est difficile de dire si l'Impératrice a de l'influence sur son Epoux, en raison de la loi qu'elle semble s'être faite de ne jamais se mêler de rien. Aussi est-elle sans influence sur les affaires.

L'Impératrice Douairière Marie Féodorowna a quarante-cinq ans: elle est née le 14 octobre 1759, fille du Grand-Duc Frédéric de Wurtemberg.... Elle s'entoure des hommes les plus éminents de Russie, tant par leur naissance que par leurs services et leurs mérites. C'est ainsi que le maître de sa Cour Zagriajsky, le prince Alexandre Kourakine, le comte N. Chérémeteff, le comte Nicolas Roumiantzeff, le comte A. Stroganoff père, le comte V. Kotchoubey, le prince A. Bélosselsky, Gourieff, Kolytcheff et quelques autres, ont l'honneur d'être reçus chez elle et font sa société habituelle. Elle n'a pas d'influence politique, tout en prenant quelquefois une part indirecte aux affaires; sa protection s'est révélée plus d'une fois fort efficace pour les nominations aux emplois. Elle a sous sa direction les Enfants-Trouvés de Pétersbourg et Moscou et leur administration, ainsi que les établissements d'instruction de jeunes filles.... Un trait de caractère distinctif de cette Impératrice, c'est sa passion du lustre, de l'apparat et des cérémonies. Elle est seule, on peut le dire, à soutenir, sans ménagement ni pour elle ni pour ses proches, une étiquette et les cérémonies bannies en général de la Cour de

Russie. Elle a un goût prononcé pour toute espèce de cérémonies, et c'est peut-être la raison de son faible pour la flatterie. L'Impératrice Elisabeth est remplie d'attentions pour la mère de son Epoux."

Ceci est de la fin de 1804.

Pour faire plaisir à la jeune Impératrice, l'Empereur Alexandre, quelques semaines après son avènement, invita son père et sa mère, le Margrave Héritier Charles-Louis de Bade et la Margrave Amélie, sa femme, née Princesse de Hesse-Darmstadt, à venir passer quelque temps en Russie. La proposition fut accueillie avec joie, et le voyage fixé à l'été, avant le Couronnement. Le Prince et la Princesse, accompagnés de leurs filles Amélie *) et Marie **) et de leur fils Charles ***), arrivèrent le 11 juillet 1801, et Elisabeth alla au devant de ses chers parents à Kaskovo. Empruntons le récit de cette arrivée au comte Gayling von Altheim, chambellan de la Cour de Bade, qui tint un journal détaillé du voyage d'Allemagne en Russie et de l'arrivée aux environs de Pétersbourg ****).

Il relate le 11/23 juillet: „Am 23 Juli früh wurde die Reise aus Jamburg fortgesetzt über Tchirkovitzi nach Kaskowo, wo die Mittagstafel stattfinden sollte. Eine Stunde vor Kaskowo kam Ihre Majestät die Kaiserin Elisabeth ihren

---

*) La Princesse Amélie (1776—1823) fit un long séjour en Russie près de l'Impératrice sa sœur, et resta sans alliance.

**) La Princesse Marie (1782—1808) épousa le Duc de Brunswick.

***) Le Prince Charles (1786—1818), Grand-Duc de Bade en 1811, épousa Stéphanie Beauharnais.

****) Aus dem Leben des Freiherrn Ludwig-Christian-Heinrich Gayling von Altheim. Nach dessen hinterlassenen Papieren bearbeitet von ***, Freiburg in Breisgau, 1864.

durchlauchtigsten Eltern entgegen, und unter freiem Himmel wurde so das Fest des ersten Wiedersehens gefeiert.

Lange blieb die Kaiserin in stummer Umarmung am Halse ihres geliebten Vaters, und ebenso in den Armen ihrer zärtlichen Mutter. Alle Umstehenden, denen das seltene Glück zu Theil wurde, Zeuge eines solchen Wiedersehens zu sein, waren tief ergriffen, und freudigste Rührung glänzte in allen Augen. Die Kaiserin ist aber auch ganz dazu geschaffen, Herz und Phantasie einzunehmen,—sie ist eine schöne imponierende Frau, bei der Anmuth und Würde im schönsten Vereine zu finden ist. In Kaskowo fand die Kaiserliche Tafel statt, an welcher auch die junge Grossfürstin Anna (Gemahlin des Grossfürsten Constantin) Theil nahm, und zu der auch wir Herren des Gefolges gezogen wurden. Nach aufgehobener Tafel ging die Reise wieder weiter über Kippen und Strelna.

S. M. der Kaiser Alexander I empfing hier seine durchlauchtigsten Schwiegereltern auf das Freundlichste und hatte die Gnade, sich huldreichst deren ganzes Gefolge vorstellen zu lassen. Der Kaiser ist eine ausgezeichnete, ebenso einfache, als liebenswürdige Persönlichkeit, die Herzen gewinnen und Vertrauen zu seiner Person erwecken muss.

Güte und Milde sprechen aus seinen Blicken und Einsicht und Wärme sprach aus jedem seiner Worte. Im schnellsten Laufe fuhren wir hierauf vollends der Kaiserstadt zu, und Ihre Majestäten geleiteten ihre Eltern und Geschwister Karl, Amalie, Maria in ihren prächtigen Sommerpalast auf Kamennoï Ostrof.“

Telle est, en peu de mots, la première impression de Gayling sur l'Empereur et l'Impératrice: impression enchan-

teresse, que celle de cet étranger touchant pour la première fois le sol russe!

La famille de Bade passa tout l'été de 1801 à Kamennoï Ostrof, à part les voyages à Péterhof et Pavlofsk pour les visites de rigueur à l'Impératrice Marie. Pour Elisabeth, ce fut un grand bonheur que de revoir ses parents, un bonheur qu'elle ne dissimulait pas, qui perce à chaque minute de ce temps fortuné, et dont elle garda toute sa vie le souvenir. Elle ne devait plus, hélas! le voir se renouveler, puisqu'elle perdit son père peu après, et que la mère ne pouvait laisser son jeune fils seul à Bade aux mains d'étrangers. A la fin d'août, il lui fallut se séparer des siens pour aller au Couronnement à Moscou. Après son départ de St-Pétersbourg le 31 août, ses parents se fixèrent pour quelques jours au Palais de Marbre, puis allèrent en Suède voir leur fille Frédérique, femme du Roi Gustave IV. Le Prince Charles et la Princesse Marie les accompagnaient, tandis que la Princesse Amélie suivait l'Impératrice à Moscou.

Le voyage se fit par Novgorod et Tver, et, le 5 septembre, LL. MM. arrivaient au Palais Pétrowsky, près Moscou, pour effectuer le 8 leur entrée en ville en grande pompe, au milieu d'une foule enthousiaste et de l'allégresse générale. La résidence Impériale devint alors le Palais Slobodsky, puis le 13, le Kremlin. Enfin le Couronnement eut lieu le 15, et, trois jours après, LL. MM. revinrent au Palais Slobodsky pour y rester jusqu'à la fin des solennités. Le 25, visite au Couvent St-Serge, puis ce fut toute une série de fêtes, sans compter les bals de la Cour: visite à Ostankino chez le comte N. Chérémeteff, bal chez I. Saltykoff, dîner chez le comte P. Stroganoff, bal chez le comte N. Saltykoff, chez

S. Apraxine, et une seconde fois chez le comte N. Chéréméteff.

Cette suite ininterrompue de distractions finit par causer à l'Impératrice et à sa sœur Amélie une fatigue bien compréhensible, et dont témoignent leurs lettres à leur mère. Enfin, le 15 octobre, départ de Moscou, pour rentrer à Pétersbourg le 19. L'Empereur, tout jeune qu'il était, avait su se gagner bien des cœurs à Moscou, non seulement par son charme personnel, mais encore par une série d'actes tels que le mémorable manifeste du Couronnement, l'oukaze de revision de vieilles affaires criminelles, l'abolition de la torture, etc. Il avait passé ces jours du Couronnement dans une humeur rayonnante, qui gagna tout son entourage, et, de retour à Pétersbourg, reprit avec une nouvelle ardeur ses travaux au Comité Secret.

Quant à Elisabeth, une cruelle épreuve l'attendait. Jeté à bas de son traîneau au retour du voyage de Suède et frappé sur place d'un transport au cerveau, le Margrave son père, dans la force de l'âge et jusque-là en parfaite santé, expira à 46 ans, sans avoir repris connaissance, dans les bras de sa femme et des personnes de sa Suite. Etrange fatalité, si l'on songe qu'il fut la seule victime et qu'aucun des autres voyageurs ne fut même blessé! L'Impératrice reçut la triste nouvelle par son frère Charles, à qui sa plus jeune sœur Marie écrivait de la petite ville d'Arboga, théâtre de la catastrophe:

„5/17 Décembre 1801, Arboga.

Maman, n'ayant pas la force de vous écrire elle-même, me charge de vous faire part de l'événement affreux qui

vient de nous arriver. Hier matin, à 7 heures, j'ai eu le malheur de perdre le meilleur des pères, par un accident cruel, ce qui ajoute encore à notre chagrin. Le 15, en partant de Grippsholm, il se portait encore fort bien. A une lieue d'ici, le traîneau dans lequel il était versa; papa se fit une forte contusion à la tête. Avec cela, la frayeur, l'émotion du matin, lui occasionnèrent un coup d'apoplexie; on fut obligé de le porter à la maison, et, malgré tous les moyens qu'on employa, il resta dans un état d'assoupissement jusqu'au matin, où tout espoir fut ravi à jamais! Plaignez notre pauvre Maman, elle est au désespoir: tout son bonheur, toute son existence tenait à lui, elle a tout perdu et ne s'en consolera jamais. Que Dieu la conserve à ses enfants: elle est notre seul soutien! Elle a voulu continuer son voyage, mais ses forces ne le lui permettent pas et les médecins ont exigé qu'elle retourne pour quelque temps à Stockholm; le roi et Frédérique, qui sont ici, tâchent aussi de l'y persuader. Daignez préparer mes pauvres sœurs à leur malheur et le leur dire avec ménagement. Adieu, permettez-moi de vous donner le nom de frère chéri, qui m'est si précieux; je sais que vous n'aimez pas les titres, et veuillez être persuadé de l'attachement tendre et inviolable que je vous ai voué pour la vie.

Marie.

P. S. Pardonnez ce griffonnage: la main me tremble et j'ai de la peine à rassembler mes idées."

Ce fut pour la jeune Impératrice un coup terrible, et bien inattendu après les émotions du Couronnement! Tout entière à son chagrin, elle n'en supporta pas moins vaillamment l'épreuve. Ne songeant qu'à consoler sa mère de l'irré-

parable perte, et navrée de ne pouvoir aller elle-même lui prodiguer ses consolations, elle lui exprime par lettre la tendresse la plus touchante, et sa sœur Amélie se joint à elle pour la conjurer de venir faire un nouveau séjour en Russie avant de rentrer en Allemagne. Mais la mère avait affaire à Carlsruhe près de ses plus jeunes filles et de son fils: il fallut prendre son parti et renoncer à une nouvelle entrevue.

L'année suivante 1802 s'écoula sans trop d'encombre. Fixée pour l'hiver au Palais d'Hiver à Pétersbourg, l'Impératrice, en raison de son deuil récent, n'allait guère dans le monde et passait les soirées en douces causeries dans un petit cercle d'intimes. Peu d'autres nouveaux familiers que les dignes comtes Alexandre et Simon Worontzoff, dont le premier, malgré ses infirmités, prenait toujours une part active aux affaires, tandis que son frère était venu d'Angleterre juger par lui-même de la tournure nouvelle des choses. C'est alors que se nouèrent entre l'Impératrice et le comte Simon Worontzoff ces relations d'amitié qui durèrent tout le règne et comportèrent même une correspondance. Un autre habitué de la soirée et du dîner était encore le prince Alexandre Golitzyne, maître de la Cour, fiancé depuis peu à la princesse Natalie Schakhowskoï, demoiselle d'honneur préférée. Enfin l'Empereur, n'étant plus retenu par les séances du Comité Secret, fit également de fréquentes apparitions.

En mai 1802 eut lieu l'entrevue de Memel avec le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume III et la Reine Louise: c'était la base d'un rapprochement qui devait être gros de conséquences politiques.

Le printemps et l'été se passèrent tantôt à Pavlofsk chez l'Impératrice Douairière, tantôt à Péterhof et à Kamennoï

Ostrof, et, en juillet, l'Impératrice Elisabeth eut à Abborfors, en Suède, une entrevue avec sa sœur Frédérique. Partie de Kamennoï Ostrof le 15, en compagnie de sa sœur Amélie, de la princesse Prozorowsky, du comte S. Worontzoff et de la princesse Schakhowskoï avec son fiancé, elle était de retour le 23. Il s'agissait de la perte récente qu'avaient faite les trois sœurs.

Cette année 1802 est celle de la création des ministères et du Comité des Ministres. C'est le plus haut période de l'influence de Laharpe, du jeune triumvirat formé par le prince Adam Czartoryski, N. Novossiltzoff et le comte V. Kotchubey, et du comte Paul Stroganoff.

L'Impératrice Elisabeth eut bientôt le nouveau chagrin de voir se marier sa demoiselle d'honneur et compagne préférée la princesse Schakhowskoï, dont l'union avec le prince A. Golitzyne fut célébrée en grande pompe le 12 novembre à la Grande Eglise du Palais d'Hiver en présence de l'Empereur et des deux Impératrices. Particulièrement attachée à la jeune princesse, elle ne s'en séparait qu'à regret, et, malgré sa promesse de ne pas l'oublier une fois mariée, se désolait de ne pouvoir la voir comme avant. Le comte Boutourline, le directeur de l'Ermitage, qui tenait au courant de tout son ami de Londres le comte Simon Worontzoff, lui dit à ce propos:

„St-Pétersbourg, le 14 Novembre 1802.

Avant-hier s'est fait enfin le mariage de la princesse Schakhowskoy. C'est une perte pour l'impératrice, qui y était fort attachée; aussi a-t-elle été très émue en l'habillant pour

la cérémonie et pendant l'office. Au reste, la nouvelle mariée compte bien donner à l'impératrice la majeure partie de son temps et pourra l'accompagner presque toujours comme avant son mariage."

En dépit des appréhensions de l'Impératrice, Boutourline se trouva avoir raison: la princesse Golitzyne vint la voir tout comme avant, fit avec elle, au témoignage du Journal du Fourrier de la Cour, cette chronique vivante de tout ce qui se passait au Palais, des promenades presque quotidiennes en novembre et décembre, et fut souvent invitée à dîner chez elle.

En 1803 et 1804, rien de particulier dans la vie de l'Impératrice: en hiver, les réceptions habituelles, en été, villégiature à Kamennoï Ostrof, avec excursions à Pavlofsk ou Péterhof et aux manœuvres de Tzarskoïé Sélo; en automne, le Palais Taurique.

Comme société féminine, l'Impératrice voyait presque tous les jours la princesse N. Golitzyne, la comtesse A. Tolstoï, la comtesse S. Stroganoff, et aussi quelques personnes d'âge plus mûr, la comtesse Litta, la princesse A. Prozorowsky, Mlle A. Protassoff, la comtesse Apraxine. Mais le premier rang revient à la Princesse Amélie de Bade: frivole et nulle, mais toute heureuse à la Cour de sa sœur, dans ce milieu si nouveau pour elle, sa compagnie était précieuse pour l'Impératrice, comme l'unique lien de famille qui la rattachât à Bade.

Comme société masculine, citons le comte N. Tolstoï, grand maréchal de la Cour, le prince A. Golitzyne, Torsoukoff, le comte Paul Stroganoff, etc.

L'Empereur Alexandre Ier.

Portrait de Vigée-Lebrun, conservé à Brunswick.

Il nous est resté de la Princesse Amélie un curieux portrait, tracé à cette époque par l'Impératrice: „Portrait de la princesse Amélie“ par l'Impératrice Elisabeth, fait au palais de la Tauride le 12 octobre 1803.

„On ne doit pas juger son caractère isolément, puisque son mérite se fait surtout sentir relativement aux autres. Ceux qui vivent avec elle ne se ressentent que de ses bonnes qualités: ses défauts ne sont pénibles que pour elle-même. Elle est bonne, pétrie de bonté, de cette bonté expansive qui se fait sentir dans tous les moments de la vie, d'où découlent toutes les vertus sociales; elle est aimante, compatissante, complaisante, serviable. Cette bonté est quelquefois poussée trop loin, parce qu'elle la rend faible et esclave de ceux qui ne savent qu'en abuser. Elle a le cœur sensible, cela va sans dire, cette qualité est inséparable de la véritable bonté, mais cette sensibilité ne servira jamais qu'au soulagement de ceux à qui elle est attachée et de ce qui l'entoure, et ne fera jamais le malheur de sa vie; elle sent vivement, mais ses peines ne laissent point de traces dans son âme, et sont susceptibles de distraction. Elle a beaucoup de jeunesse dans le caractère: elle en a la gaîté, la franchise et quelquefois l'étourderie et même la frivolité, mais elle y joint une discrétion à toute épreuve quand il y va du sérieux. Elle a l'esprit juste, le jugement sain, elle n'a pas l'imagination très vive, ni exaltation, ni enthousiasme; elle n'a jamais vécu dans un monde idéal, et ne sera jamais entraînée au delà des bornes d'une conduite sage, puisque la légèreté de son caractère est contrebalancée par le sentiment de ce qui est bien et des principes de la raison. Avec cela elle se plaira, et plaira toujours elle-même dans le monde, et, tant qu'elle pourra

s'amuser et vivre en société, je ne crains pas pour elle l'influence des peines de la vie; mais il faut demander à la Providence de ne jamais l'isoler: elle ne sait pas être seule, elle ne sait pas se suffire. Par paresse, par légèreté, et parce qu'elle ne s'est jamais trouvée dans la nécessité, elle n'a pas acquis le goût ni l'habitude de s'occuper. Elle ne sait mettre de suite, ni s'arrêter à rien de sérieux: toute attention de l'esprit la fatigue, elle n'est pas habituée à penser, elle agit et juge souvent par instinct: ceci n'est que sa faute, car les facultés ne lui manquent pas. Voilà ses défauts, qui n'influent jamais que pour elle-même, mais qui lui sont dangereux, parce que ce vide auquel elle a négligé de se préparer d'avance pourra aigrir son caractère et en altérer l'agrément. Ajoutez une susceptibilité quelquefois mal placée, mais qui s'évapore sur-le-champ, et je ne lui connais pas d'autres défauts. Il est impossible de ne pas l'aimer en vivant avec elle, et je suis sûre qu'elle contribuera toujours au bonheur de ceux avec lesquels elle vit."

Outre la mort, le 12 septembre, de la Grande-Duchesse Hélène Pavlowna, femme du Prince de Mecklembourg-Schwerin, l'année 1803 fut encore signalée par deux événements. Le 14 mai, St-Pétersbourg célébra le centenaire de sa fondation, et, remarque Schilder, „cet anniversaire coïncida avec un autre fait considérable, dont on ne pouvait guère alors prévoir les suites fatales", le retour aux affaires, pour la troisième fois, du comte Araktchéeff, nommé inspecteur de l'artillerie. Si son influence ne se fit pas sentir tout de suite, la présence d'un tel homme près d'Alexandre ne pouvait tarder à porter ses fruits, et on le vit bien après les premiers

mécomptes de la guerre avec Napoléon. Pourtant les séances du Comité Secret continuèrent encore sans encombre deux ans, en 1803 et 1804, et l'Empereur était toujours dans les mêmes dispositions: les jeunes novateurs continuaient à jouir de sa confiance, en dépit de l'animosité contenue de nombreux partisans de l'ancien régime.

Quant à la politique extérieure, l'horizon se couvrait de nuages encore imperceptibles, mais menaçants. Le meurtre du Duc d'Enghien, le 9/21 mars 1804, souleva l'indignation universelle et ne fut pas sans retentissement à la Cour de Russie. L'hiver précédent, sur l'insistance du Premier Consul, l'Empereur avait dû rappeler le comte Morkoff: il le dédommagea en lui conférant St-André, et ne laissa à Paris qu'un chargé d'affaires, d'Oubril. Le 6 mai 1804, le général Bonaparte était proclamé Empereur des Français. Le mécontentement général et aussi les appréhensions inspirées par l'astre qui se levait sur les bords de la Seine causèrent de l'inquiétude à toutes les puissances de l'Europe: l'Angleterre et l'Autriche se montrèrent les plus nerveuses, et, quant à l'Empereur de Russie, il était nettement hostile à Napoléon. On songea à la lutte prochaine, et l'Impératrice Douairière encouragea de son mieux l'hostilité de son fils.

Le 22 juillet 1804, fut célébré le mariage de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna avec le Prince Héritier de Saxe-Weimar.

C'est de cette époque à peu près que date un des premiers rapports de Joseph de Maistre, le nouveau ministre de Sardaigne près la Cour de Russie. Nous le citons ici, comme caractéristique de l'étiquette diplomatique du temps.

„A M. le Chevalier de Rossi,

Régent de la Secrétairerie d'Etat de S. M. le Roi de Sardaigne, à Rome.

14/26 Décembre 1804.

. . . . Point du tout par une vaine gloriole, qui serait extrêmement ridicule, mais uniquement pour faire mon devoir en informant S. M. de tout ce qui peut intéresser son service, je dois vous dire que je suis traité à la Cour d'une manière qui doit faire quelque impression. Aujourd'hui encore (12, jour de la naissance de S. M. I.) tout le monde y a fait attention. Vous serez peut-être fort étonné, M. le Chevalier, mais je ne puis me faire comprendre qu'au moyen d'une figure:

a b c d e f g h i, etc.

m n o

Supposez donc que les points a b c d, etc., représentent la phalange diplomatique attendant en ligne les Souverains, les jours de gala, et les trois astériques m n o représentent l'Empereur et les deux Impératrices, faisant front d'abord aux trois premiers ministres, qui sont des ambassadeurs; vous comprenez que l'Auguste Trio venant à descendre le long de la ligne, l'Impératrice O ne peut parler aux deux premiers ministres, à moins qu'Elle ne tourne par derrière suivant la ligne ponctuée o m. Or, ce pas de contredanse, qui s'exécute plusieurs fois à droite et à gauche est une très grande affaire. Pour les ambassadeurs, les Souverains n'y manquent pas, et comme c'est une affaire d'étiquette, on n'y

fait pas grande attention; mais quant à nous, c'est autre chose, tous les yeux sont ouverts. *Est-Elle revenue? N'est-Elle pas revenue?* c'est la question de tous les galas. Or, vous saurez, M. le Chevalier, que sur ce point je suis traité absolument comme un ambassadeur. Ce matin surtout, la chose a été si frappante, et S. M. l'Impératrice est revenue de si loin pour me parler, que tout le monde l'a remarqué. Un membre de la légation Espagnole m'a dit après: „Il n'y a rien à dire, l'envoyé de Sardaigne a rang d'ambassadeur. Mon chef n'a pas été si bien traité. Parbleu! Comme Elle a passé!"

Ce qu'on appelle le *Pêle-mêle* est établi ici parmi les ministres de tous les seconds ordres respectivement; mais ce *Pêle-mêle* est à peu près anéanti par l'influence des puissants. Notre cher Duc (Serra-Capriola) lui-même, avec son cordon de Saint-André, et sa femme russe (princesse Viazemsky), s'est assez mis en possession de se placer le premier partout sans s'inquiéter des autres, de manière que j'ai vu que c'était un point sur lequel il fallait marcher tout seul. J'ai donc vaincu de temps en temps, sans affectation, une certaine influence indéfinissable qui me poussait en bas, et j'ai pris le pas, tantôt sur l'un des envoyés extraordinaires, et tantôt sur l'autre, mais jamais je n'ai réussi aussi bien que le jour de la grande fête du mariage de la Grande-Duchesse (Marie). L'immense salle de Saint-Georges était pleine. Lorsque la Cour entra, j'étais éloigné, je ne sais comment, du Corps diplomatique, et jamais je ne pus le rejoindre. Je reculai dans la foule jusque sous les fenêtres, et je montai jusqu'au haut de la salle où se trouve le trône; là, je perçai de nouveau la foule en sens contraire, et je me trouvai derrière les ambassadeurs avec qui je causai comme un étranger. Lorsqu'ils

furent appelés pour jouer avec l'Impératrice Mère, suivant l'usage, je fis un pas et je me trouvai à la tête de tout le Corps diplomatique ayant le Duc à ma gauche. Dans ce moment l'Impératrice régnante s'approcha de moi et me parla avec beaucoup de bonté. Le lendemain, le Duc me dit: „L'Impératrice vous a bien caressé hier."

Voici encore un curieux passage des Mémoires du Prince Adam Czartoryski *), alors particulièrement en faveur près de l'Empereur et déjà investi des importantes fonctions de gérant du Ministère des Affaires étrangères. Sa critique témoigne d'une observation fine et présente un tableau spirituel de l'état général de la Cour de Russie.

„Il n'y avait que l'impératrice mère qui s'efforçait de soutenir les allures habituelles et l'éclat de l'ancienne cour. La jeune cour, au contraire, était d'une simplicité exagérée, d'une absence totale d'étiquette, ne voyant qu'une société intime, où l'on se réunissait sans aucune gêne. L'empereur et sa famille ne paraissaient en grande tenue que les fêtes et dimanches, au retour de la messe.

Les dîners et les soirées n'avaient lieu pour la plupart que dans l'intérieur des appartements, et ne ressemblaient en rien à ce qu'ils étaient sous les règnes précédents. L'empereur Alexandre devint par la suite plus fastueux, mais, dans le commencement de son règne, on peut dire qu'il l'était trop peu. Tandis que Napoléon s'entourait d'une pompe et d'un cérémonial ressuscités de l'ancienne monarchie, Alexandre aimait à

*) „Mémoires du Prince Adam Czartorisky". Paris, Ploën, 1887.

s'éclipser et à prendre les dehors d'un simple particulier. Des personnes qui lui voulaient du bien lui en firent des reproches, entre autres la margrave de Bade, sa belle-mère, personne de beaucoup de mérite et qui aurait voulu donner au jeune empereur toutes les qualités et lui assurer tous les succès imaginables.

Elle tâchait de le stimuler par l'exemple de Napoléon, mais n'y réussissait pas. Les deux empereurs suivaient des directions opposées en tout: l'un démolissait, l'autre rétablissait d'anciennes idées; on en fit la comparaison, qui ne fut pas à l'avantage d'Alexandre aux yeux de ces mêmes Russes pour lesquels il travaillait.

Alexandre, par conséquent, ne fut pas du tout populaire pendant les premières années de son règne; jamais, pourtant, il ne fut plus qu'alors dévoué au bien de son pays."

Telle est la conclusion du prince Czartoryski; elle paraîtra contestable en ce qui concerne la popularité de l'Empereur. Peut-être, sans doute, dans le grand monde de Pétersbourg et Moscou, ses actes étaient exposés à la critique, mais c'est précisément alors que la Russie respira librement, et le jeune Monarque jouissait certainement de la sympathie et de la popularité générales.

L'année 1804 fut pour l'Impératrice une nouvelle source de désillusion et de chagrin: l'Empereur son époux s'éloignait d'elle peu à peu, tout en gardant encore pour la forme un certain décorum. De plus en plus épris des charmes de Marie Narychkine, née princesse Tchetvertinsky, Alexandre se laissait subjuguer par l'adroite polonaise, tant par amour-propre que sous l'empire de ses déclarations enflammées.

Le fait est que, tandis que la famille de toutes ses sœurs augmentait chaque année, Elisabeth restait sans enfants. Elle se désolait, naturellement, désirait ardemment être mère, et ce désir était partagé par l'Impératrice Marie et par la Margrave sa mère. Or, son mari lui échappait de plus en plus, pour s'attacher à la belle polonaise.

Son désespoir naissant perce bien dans ses lettres de 1804 à sa mère, pleines d'allusions à cette infidélité, qui lui arrache plus d'une fois des cris d'indignation, en particulier dans la lettre du 6 juin:

„.....Vous ai-je dit, chère Maman, que, la première fois, elle (madame Narichkine) a eu l'impudence de m'apprendre la première sa grossesse, qui était si peu avancée que j'aurais très bien pu l'ignorer. Je trouve qu'il faut avoir pour cela un front, dont moi je n'ai pas d'idée. C'était à un bal, et la chose n'était pas encore aussi notoire qu'à présent; je lui parlai comme à une autre, je lui demandai des nouvelles de sa santé: elle me dit qu'elle ne s'était pas bien portée, *„comme je crois que je suis grosse“*. Ne trouvez-vous pas, Maman, qu'il faut avoir un front inouï pour cela?! Elle savait très bien que je n'ignorais pas de quelle façon pouvait être sa grossesse. Je ne sais ce que tout cela deviendra et comment cela finira, mais je sais que je n'altérerai pas ni mon caractère ni ma santé pour un être qui n'en vaut pas la peine, car si je ne suis pas devenue misanthrope et hypocondre, il y a du bonheur.“

Des incidents de ce genre ne pouvaient évidemment qu'exaspérer l'âme sensible d'Elisabeth et surtout la blesser dans ses sentiments de femme et d'épouse.

Les événements de l'extérieur vinrent faire une heureuse diversion à ses malheurs. Toute l'année 1805 passa en préparatifs contre la France: la capitale entière était anxieuse de l'issue de la campagne qui allait s'ouvrir, et l'attention d'Elisabeth se tourna momentanément de ce côté.

Dès l'automne précédent, une étroite alliance fut conclue avec l'Autriche, puis en janvier 1805 avec la Suède et en avril avec l'Angleterre, de sorte que Napoléon eut contre lui toute une coalition, à laquelle il ne manquait encore que la Prusse. Parti le 9 septembre pour l'armée d'opérations, avec laquelle il tenait lui-même à faire la campagne, l'Empereur passa par Pulawy, où habitait la mère du prince Adam Czartoryski, et, le 13 octobre, il était à Berlin, pour aplanir personnellement toutes les difficultés avec le Roi. La neutralité de la Prusse obtenue, il alla passer trois jours chez sa sœur Marie à Weimar, partit de là pour Dresde, et arriva à Olmutz le 6 novembre. On connaît le reste. Le 20 novembre/2 décembre, la célèbre bataille d'Austerlitz mettait un terme à toute la campagne. La déroute infligée par Napoléon aux troupes austro-russes était complète, et, le 22 novembre, un armistice intervenait.

L'Empereur rentra à Pétersbourg le 8 décembre complètement accablé. La catastrophe d'Austerlitz eut un effet désastreux sur son caractère: „Autant", dit Schilder d'après un témoignage du temps, „il était auparavant doux, confiant, aimable, autant il devint alors soupçonneux, d'une exigence démesurée, intraitable, et furieux contre les diseurs de vérités. Araktchéeff était le seul en qui il eût une entière confiance". Il y a sans doute là beaucoup de vrai, mais la métamorphose ne pouvait guère être aussi complète: elle n'était

pas dans la nature de l'Empereur. L'amère déconvenue fut pourtant suivie d'une volte-face: toutes les belles idées de politique intérieure furent abandonnées, et toute l'attention concentrée sur Napoléon. Le triumvirat se désagrégea, les jeunes novateurs furent envoyés ailleurs et disparurent de la scène. Changement sur toute la ligne!

L'Empereur se consacra tout entier à la lourde tâche de reconstituer et de renforcer l'armée. En dépit des conseils du prince Czartoryski, il témoigna à la Prusse une confiance particulière, qui ne fit qu'augmenter après la visite à Pétersbourg du Duc Charles de Brunswick, chargé par le Roi d'une lettre d'amitié pour lui. Selon Czartoryski, la Prusse jouait double jeu, elle adressait à Napoléon les mêmes protestations d'amitié, et dès lors il n'y avait pas lieu de rechercher son alliance. En présence de l'inutilité de ses efforts, il donna le 17 juin 1806 sa démission, qui fut acceptée, et eut pour successeur le baron Budberg. Ses craintes se trouvèrent bientôt justifiées: la Prusse détruite à Iéna et Auerstædt, Napoléon entrait librement à Berlin en octobre.

Alexandre vola au secours de son allié. Le succès éphémère de Pultusk fut suivi en 1807 de l'écrasement de l'armée russe à Friedland. Le sang avait coulé à flots, et pour un résultat, hélas! négatif. Un armistice fut vite conclu avec les Français, et de l'entrevue de Tilsitt sortit la nouvelle alliance d'Alexandre avec Napoléon tout-puissant, son ennemi de la veille. La politique internationale entrait dans une phase nouvelle.

Et l'Impératrice Elisabeth? Quel effet produisaient sur elle les événements?

Le désastre d'Austerlitz avait vivement affecté son cœur sensible. Pleine d'indignation contre ces Autrichiens qui avaient entraîné son mari dans la malheureuse campagne, elle voyait aussi pour la première fois à l'épreuve son patriotisme, qui devait prendre plus tard une forme encore plus nette. De Pétersbourg, elle suivait nerveusement la guerre, et la fatale nouvelle de nos revers la jeta dans une agitation dont elle ne put longtemps se remettre. Ses lettres à sa mère contiennent plus d'un écho de la voix éplorée qui fait entendre le 11/23 décembre ces paroles touchantes:

„Malgré leur revers et la trahison qui les entourait, nos excellentes troupes ont acquis une nouvelle gloire même aux yeux de leurs ennemis, et inspirent le plus vif enthousiasme à leurs compatriotes.

Ce sont des anges, des martyrs que ces soldats, et des héros en même temps. Ils mouraient de faim: en marche, ils tombaient et mouraient sur la place d'inanition, et ne demandaient qu'à se battre sans qu'il leur échappât un murmure, tandis que des convois de vivres passaient en attendant chez l'ennemi, et que les misérables troupes autrichiennes étaient fournies de tout.

Aussi, du bataillon autrichien qui dans l'affaire a tourné ses armes contre nous, on dit que les Gardes n'en ont pas laissé un seul, et j'en suis enchantée.

Ces bonnes Gardes ont fait des prodiges de valeur: le seul régiment de Préobrajensky a renversé quatre lignes ennemies et n'a succombé qu'à la cinquième; le bataillon de Semenoffsky a détruit à la bayonnette un escadron entier des Gardes françaises. On dit que, de l'aveu des généraux

les plus expérimentés, c'était une des affaires les plus meurtrières qui aient jamais existé. Oh! cela fait saigner le cœur d'entendre ces détails, et encore nous ne les connaissons pas tous et pas précisément celles de nos connaissances qui ont péri."

Que de cœur dans ces quelques lignes, quel amour pour nos braves soldats!

Cependant d'importants événements se succédaient dans la famille de Bade. D'abord c'était, le 8 avril 1806, le mariage du Prince Charles, frère de l'Impératrice, avec Stéphanie Beauharnais, proche parente de Napoléon. Puis, au mois de juillet suivant, c'était le titre héréditaire de Grand-Duc conféré au vieux Margrave Charles-Frédéric, son grand-père, par Napoléon, entre autres faveurs accordées aux princes régnants d'Allemagne. Ce rapprochement forcé avec le maître de la France ne pouvait faire grand plaisir à Elisabeth, qui ne sympathisait guère avec la famille Bonaparte, et moins encore avec son chef. Le mariage avec Stéphanie Beauharnais ne lui en fit que plus de chagrin, comme le montre bien la lettre suivante, non datée, mais de cette époque même.

„Mon frère! C'est probablement en vain que je vous adresse cette lettre, car je ne prétends pas que vous ayez plus d'égard à mon opinion qu'à celle de Maman, à qui vous manquez essentiellement en souscrivant malgré ses représentations à l'indigne mariage que l'on vous propose; mais si, par cette lâche complaisance, vous l'obligiez à s'éloigner de vous, vous rompriez par là tous les liens qui m'attachent à vous et à

notre Maison, et qui me forcent de vous parler une dernière fois avec la plus entière franchise. Quel est l'aveuglement qui vous empêche de voir que vous vous couvrez d'infamie, vous et votre pays, aux yeux même de la postérité la plus reculée? Si vous aviez eu le malheur de manquer à vos devoirs par une faiblesse de sentiment, je vous aurais plaint, mais vous ne vous seriez pas rendu méprisable comme vous le serez en cédant à la peur, en vous laissant mener par un oncle perfide *), qui est généralement reconnu pour être vendu au gouvernement français, et qui abuse des bontés de mon Grand-père pour flétrir la réputation qu'il avait acquise à si juste titre en faisant par un demi-siècle le bonheur de ses sujets. Ne voyez-vous donc pas que tout cela n'a été machiné par votre oncle que pour se frayer un chemin à la Régence, à lui ou à d'autres, et vous avez la lâcheté de consentir à votre déshonneur, tandis que vous êtes homme, que vous êtes majeur, que tout est permis pour échapper au déshonneur et que d'ailleurs vous êtes fort de tous vos droits et de la volonté de Maman qui doit vous être sacrée. Quel bien en résultera-t-il pour vous ou votre pays? Vos sujets futurs vous mépriseront en voyant qu'on peut vous traiter en *(petite fille)* **) femmelette, vos parents rougiront de vous appartenir, et croyez-moi que celui que vous espérez gagner par votre bassesse vous méprise tout autant au fond de son âme, et vous traitera à jamais comme l'instrument de ses fantaisies. Si ce sort vous paraît désirable, je n'ai assurément rien à vous dire. Vous n'avez pas besoin de faire mystère de cette lettre,

---

*) Margrave Louis.
**) Rayé.

et *), si les circonstances exigeaient même que vous la mettiez sous les yeux de mon Grand-père, je ne m'y oppose pas: je serais trop heureuse s'il avait quelque égard à mes sentiments, mais je ne m'en flatte pas. *(Au nom de tout ce que)* **). Au reste, il est peut-être trop tard, mais, s'il est temps encore, au nom de ce que vous avez de sacré, mon frère, au nom de l'honneur *(s'il en est temps encore)* ***), opposez-vous à la honte dont on veut vous couvrir. *(Si vous ne voulez pas vous en fier à vos propres forces, écoutez Maman, suivez ses conseils)* ****).

Adieu, Charles, et cet adieu m'est pénible, parce que j'ai toujours eu de l'amitié pour vous et qu'il m'est affreux de penser que vous rompez nos liens d'une manière déshonorante pour vous."

C'est bref, mais tout y est, clair et catégorique! Elisabeth ne se gêne pas pour faire entendre à son frère quelques vérités bien senties, et on voit par là ce qu'elle pense du mariage en général, et en particulier, des dessous politiques d'une pareille absence de scrupules. Elle ne varia jamais dans ses idées à cet égard, qui dominent dès lors toutes ses relations avec la famille de son frère.

A partir d'avril 1806, époque des premiers symptômes de la grossesse tant désirée, l'Impératrice est tout entière à

---

*) Rédaction primitive, rayée: „Vous n'avez pas besoin de faire mystère de cette lettre, je l'écris par la poste parce que je ne (*crois*, rayé) crains pas que mon billet soit"

**) Rayé.

***) Rayé.

****) Rayé.

l'attente de l'heureux événement, et, le 3 novembre, elle donne le jour à une seconde fille, qui reçoit le nom d'Elisabeth. Saine et bien constituée, l'enfant promet les meilleures espérances. Sa mère lui consacre exclusivement tous ses soins: isolée dans ces derniers temps, surtout depuis le départ de l'Empereur pour l'armée, elle a maintenant un gage de bonheur pour l'avenir!

Et le même comte Boutourline écrit encore au comte Simon Worontzoff:

„Moscou, 20 Novembre 1806.

Vous aurez eu bien de la joie à la nouvelle de l'heureuse délivrance de notre jeune, belle et bonne impératrice. Le Ciel lui devait cette marque de sa bonté pour toutes ses vertus. Tout le monde eût mieux aimé un fils, mais à présent on peut l'espérer plus probablement, et je me console en chantant un vieux refrain qui dit:

Lorsque l'on voit une Grâce paraître,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

Le baptême doit avoir eu lieu avant-hier. On s'attend à beaucoup de grâces pour cet heureux événement; comme l'ambition est insatiable, il y aura toujours des mécontents. C'est l'histoire universelle."

Elisabeth elle-même envoie à sa mère le 7 novembre, quatre jours après la naissance, ce mot laconique: „Je me porte bien, ma bonne Maman, avec ma petite Elise, qui vous supplie de lui pardonner qu'elle n'est pas un garçon."

Comme c'est gentil dans sa simplicité, et quel cœur!

L'Impératrice Elisabeth.

Portrait de Vigée-Lebrun, conservé à Brunswick.

Lettres pour la période 1801—1806.

1801—1802.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

218.

„Pétersbourg, ce 16/28 Mars 1801,
Samedi, à 9 heures du matin.

.... Chère Maman, l'idée d'oser nourrir l'espoir de vous voir ne veut pas encore prendre racine dans ma tête. Il y a si longtemps que je me suis habituée à regarder comme impossible précisément ce qui me tenait le plus au cœur, que je crois qu'il me faudra autant de temps pour croire le contraire! Je m'étais fait une philosophie qui me soutenait: depuis certains événements, je m'étais persuadée que je n'étais pas faite pour le bonheur, et, précisément comme pour sanctifier cette croyance, tous les événements qui se suivirent dans un court espace de temps la justifièrent. D'abord, le plus frappant de tous, la perte de Mäuschen, en qui j'avais perdu la plus grande partie du bonheur de ma vie, ensuite une certaine lettre dont vous vous souviendrez, Maman, à laquelle je vous ai répondu par le prince de Mecklembourg, l'espoir de vous voir sur la frontière *trompé*, l'espoir de voir Frick *trompé*: tout cela n'est-il pas fait pour me faire me croire inaccessible à toute jouissance? Aussi ne veux-je pas y croire encore; si elles arrivent, je saurai toujours les recevoir.“

219.

„Pétersbourg, le 20 Mars/1er Avril 1801,
Mardi, à 5 heures après dîner.

J'ai oublié dans ma dernière lettre, chère Maman, de vous annoncer la réception de la vôtre du 21 Février/5 Mars. Vous avez reçu enfin le souvenir avec le portrait de Mäuschen: n'est-il pas vrai que c'était une charmante enfant? Ah! elle serait sûrement devenue belle avec le temps! Ce temps-ci de l'année m'attriste si fort; dans ce même temps, l'année passée, j'ai déménagé au Palais de Marbre avec elle, j'y ai passé, ou plutôt elle m'y a fait passer, des moments si agréables, si doux! Chère Mäuschen! J'espère au moins que je la reverrai dans l'autre monde! Je n'ose plus me flatter d'avoir le bonheur d'être mère encore dans celui-ci.

Maman, pardon! je vous attriste en vous parlant ainsi. Il ne faudrait pas pour tous ceux qui ont passé ici les quatre dernières années regretter le temps passé: on pourrait les accuser d'égoïsme; il faudrait tout oublier et ne sentir que le bien-être général qu'éprouvera bientôt la Russie entière. Mais on n'oublie pas le bonheur d'avoir été mère. Il est sûr qu'à toutes les peines individuelles qu'on pouvait éprouver, se joignait une sorte de souffrance continue qui ne vous laissait pas respirer, de voir sans cesse agir contre tout sens commun, de ne jamais oser employer la saine raison sans éprouver de contrariété! Cela fait réellement qu'on a comme un poids ôté de dessus le cœur, et je m'étonne presque encore que je puisse écrire une chose pareille par la poste.

J'ai reçu hier le portrait de ma sœur Marie. Comme elle doit être devenue jolie! Mais je parie que le bas du visage n'est pas ressemblant; il y a quelque chose de pincé dans la bouche que je ne crois pas qu'elle ait. J'en remercierai moi-même la Freistett la poste prochaine.

J'ai une prière à vous faire, chère Maman. A présent que, grâce au Ciel, la Russie va être comme le reste de l'Europe, que, par conséquent, les livres rentrent aussi, que vous êtes à la source de connaître ce qui paraît de plus intéressant en fait de nouveautés, oserais-je vous prier, chère Maman, de m'indiquer de temps en temps

ce que vous trouverez d'intéressant en fait d'ouvrages nouveaux? Ne craignez pas de me parler aussi de lectures sérieuses, je ne les crains pas. Pardon, Maman, de ce que je prends la liberté de vous donner cette peine: j'aime tant à établir le plus de rapports possible de vous à moi et à connaître vos jugements! Puissé-je bientôt avoir ce bonheur avec plus de facilité! Vous n'avez pas d'idée, Maman chérie, de l'impatience avec laquelle j'attends votre réponse sur la proposition.

Adieu, chère Maman, je vous quitte pour aller chez l'Impératrice. Je ne sais comment il se fait que j'ai encore si peu de temps à moi; les dévotions de la Semaine Sainte contribuent aussi à m'enlever du temps. Encore une fois, je vous remercie, chère Maman, pour le portrait de ma sœur Marie, et vous baise les mains de toute mon âme, comme je vous chéris."

220.

„Pétersbourg, le 22 Mars/3 Avril 1801,
Vendredi, à 11 heures et demie du matin.

Depuis mardi que je vous écrivis pour la dernière fois, chère Maman, nous avons reçu une bien triste nouvelle. Mercredi, avant-hier, nous apprîmes la mort de cette pauvre Grande-Duchesse Alexandrine *). Je ne puis vous dire la peine que cela m'a faite, et, sans parler de ses parents, ces regrets ont été généraux. Si jeune, si belle, une si bonne enfant, mourir réellement à la fleur de son âge! Souvent, je ne puis pas y croire encore. Elle était si pleine de vie, si fraîche, si forte; elle aimait surtout tant la vie, et disait toujours en partant que sûrement elle aurait le sort de sa tante. Pauvre chère Alexandrine, je ne puis pas me la figurer morte! C'est une pourpre blanche qui l'a tuée le neuvième ou dixième jour de ses couches. Cette pauvre Impératrice ne peut jamais essuyer un malheur tout seul! Cependant cet affreux événement a fait moins d'effet sur elle que dans un autre temps, peut-être. Les couches malheureuses de sa fille, l'idée de sa sœur, l'inquiétaient extrêmement et l'avaient préparée en quelque façon; surtout depuis la mort de l'Empereur, elle avait continuellement à la bouche:

*) La Grande-Duchesse Alexandrine Pavlowna (1783—1801), femme de l'Archiduc Palatin de Hongrie.

Alexandrine mourra aussi. Ces deux douleurs se confondent, l'une la distrait de l'autre. Au moins cela n'a-t-il pas empiré son état. Cette bonne Alexandrine, mon Dieu! pourquoi elle, qui était si attachée à la vie, a-t-elle dû mourir? Je la trouve si heureuse quelquefois d'avoir suivi son enfant de si près. Maman chérie, je ne l'envie pour cela que quand je peux ne pas me souvenir que je vous suis chère aussi. Pardonnez-moi si j'ai ces idées noires, je ne vois que du noir, je suis moi-même la plus grande partie de la journée en noir de la tête aux pieds, je ne parle, je n'entends parler presque que de la mort.

Demain sera l'enterrement de l'Empereur défunt. Cela sera une journée bien fatigante, puisque nous allons à pied à la forteresse, et, ne pouvant pas traverser la rivière, puisque la glace n'est pas assez sûre, il faut faire un détour de huit verstes, ce qui fait plus d'une lieue. Après cela, il faudra passer la nuit, qui est celle de Pâques, à l'église comme de coutume. Je crois que je finirai par tomber de fatigue.

Adieu, Maman chérie, voilà deux jours de poste que je n'ai pas eu de vos nouvelles; si je me laissais aller, cela m'inquiéterait, car il me semble à présent que chacun doit avoir sa dose de malheur. Chère Maman, ah! si la cruelle distance devait être diminuée! N'est-il pas vrai, Maman, que, si vous venez ici, vous ne resterez sûrement pas moins d'un an? On ne fait pas un voyage pareil comme une partie de promenade. Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman, je baise les mains à Papa: viendra-t-il aussi, et comment vous arrangerez-vous pour mes sœurs et Charles? Je ne puis contenir l'impatience que j'ai de vous savoir au moins instruite de ce projet. Adieu, chère Maman, je vous baise bien tendrement les mains."

221.

„Pétersbourg, le 27 Mars/8 Avril 1801,
Mercredi, à 10 heures du matin.

Votre lettre du 2/14 Mars que je reçus lundi me fit un double plaisir, chère Maman, puisqu'il y avait longtemps, selon moi, que je n'avais eu de vos nouvelles, et, vous saurez à présent ma manie, chère Maman, plus je me crois près d'atteindre un bonheur, plus je

crois aussi à mon mauvais destin et m'inquiète pour la réussite. Je ne vous ennuyerai plus de ce sujet: puissé-je bientôt vous parler des préparatifs de votre voyage! Je m'en vais aussi répondre à votre lettre article pour article, ma bonne Maman.

Le Palais Michel est absolument bâti sur la même place que l'ancien Palais d'Eté, dont vous devez vous souvenir, puisque tout vous est encore si présent. Il est entouré de fossés et de ponts-levis qui ne pouvaient cependant pas se lever, ce qui lui donnait un air triste. Il y avait en général des choses superbes, uniques en fait d'ameublements, mais il m'a de tout temps inspiré de l'aversion et de la tristesse: on y était comme séquestré du reste du monde.

Ce que vous avez cru que je vous avais dit, Maman, n'est qu'une erreur causée par une faute de style. Je vous ai dit que je suis à présent toute seule dans la partie du Palais que nous habitons depuis vendredi, et j'aurais dû dire que, depuis vendredi, je suis toute seule dans l'appartement que nous occupons au Palais d'Hiver.

Je lis les gazettes, mais je n'ai pas encore trouvé celle où l'on marie ma sœur avec le Prince Brunswick. On le dit d'une jolie figure et fort aimable.

Je vous parle dans ma dernière lettre des fatigues qui m'attendaient pour le lendemain. Je n'en ai pas essuyé une seule; je n'ai pas été ni de l'enterrement, ni de la nuit de Pâques. Dans la nuit qui précéda cette cérémonie, je tombai malade d'une fièvre avec un mal de gorge; j'ai été vivement malade pendant une journée, mais, dès le lendemain, j'étais mieux, à une grande faiblesse près. A présent, je suis tout à fait remise. Je dois cette disposition aux maux de gorge, dont je n'avais pas eu depuis des années, à ce cher Palais Michel, où il y avait de tout, vents coulis, froid, vapeurs.

Mad. de Rossillion est arrivée de la campagne à la nouvelle du changement qui s'est fait. Je l'ai vue dimanche, mal à mon aise, parce que je ne pouvais lui parler qu'à la dérobée, parce qu'il y avait quelques autres personnes chez moi et que j'étais encore toute abattue de ma fièvre de la veille. J'ai cependant eu le temps de lui parler de l'espoir que j'ai de vous revoir: vous concevrez si elle le partage, chère Maman, car elle en aura sa part. J'aime beaucoup sa société; elle me rappelle tant les heureux temps de Carlsrouhe!

Vous dites, Maman, qu'une mère n'est pas faite pour diriger l'éducation d'un jeune homme de 15 ans. Il me semble précisément le contraire: qui, mieux qu'une mère (comme *vous*, bien entendu, et il est vrai que toutes ne vous ressemblent pas), saura se faire écouter, obéir par attachement, ce qui est cependant préférable à l'obéissance par crainte? Si Charles sait seulement profiter de l'avantage qu'il a!

Mais je m'oublie, je cause et je veux encore écrire à la Freistett. Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman. Vous me pardonnerez si je déroge à l'étiquette en ne pas écrivant sur du papier à bord noir: le mien me salit si horriblement les doigts. Je baise les mains à Papa et vous chéris de toute mon âme, ma bonne Maman."

222.

„Pétersbourg, ce 28 Mai/9 Juin 1801,
Mardi, à 5 heures.

C'est à Pavlofsk, chère Maman, que j'ai reçu votre lettre du 5/17 Mai; je crois vous avoir dit vendredi passé que nous y allions pour deux jours. J'ai eu du plaisir à revoir Pavlofsk, pour qui je conserverai toujours de l'attachement, puisque Mäuschen *) y est née, mais j'ai eu aussi des souvenirs bien cruels; je ne l'avais pas revu sans elle, et chaque coin de mes chambres, de notre petit jardin, me la rappelle. Nous en sommes revenus dimanche soir.

La Grande-Duchesse Hélène n'a pas changé du tout, elle a un peu grandi seulement.

Aujourd'hui toute la société de Pavlofsk a dîné chez nous, y prendra le thé et passera la soirée, c'est-à-dire: l'Impératrice, Hélène, le Prince Héréditaire, les deux Grandes-Duchesses, le Duc de Holstein et le Prince Charles de Mecklembourg. Ce dernier demeure cependant ici et ne va à Pavlofsk que comme nous, de temps en temps; il est venu de Smolensk, où est son régiment, pour voir son frère.

Je vous parle de tout cela, parce que bientôt cela sera, j'espère, vos connaissances. On me demande de tout côté *quand* vous venez,

---

*) Marie, fille de l'Impératrice Elisabeth, née le 18 Mai 1799, † le 27 Juillet 1800.

chère Maman, et je me tue de dire que je ne sais pas même encore *si* vous venez. Je voudrais bien savoir *l'ultimatum* de la chose.

Ne vous hâtez pas trop, chère Maman (s'il m'est permis de vous parler ainsi), pour décider le mariage de ma sœur Marie, s'il ne convient ni à vous ni à elle. Si j'ai le bonheur de vous voir ici, je vous parlerai de quelque chose qui est plus selon vos *châteaux en Espagne* et les siens sur cet article.

Vous me demandez, chère Maman, qui sont les personnes qui viennent me voir. Il y en avait beaucoup. A présent, une partie est à la campagne, et d'ailleurs toutes les femmes arrivantes que je connais viennent me faire visite, au lieu d'être présentées en cérémonie, et en bon nombre, car le beau monde de Pétersbourg était furieusement dispersé le dernier temps du règne de l'Empereur défunt. Non certainement, que la comtesse Golovine n'est pas du nombre de celles qui viennent chez moi; elle a trop d'esprit pour le demander, mais, si elle pouvait le faire, j'aurais aussi assez de fermeté pour ne pas la recevoir.

Ma bonne Maman, vous dites que vous avez peu de croyance aux choses qui vous rendent heureuse. Je suis donc votre digne fille encore sous ce rapport; je ne me connaissais pas cette ressemblance-là avec vous. Adieu, chère et bonne Maman, que je chéris de toute mon âme. Gurli se porte bien, elle est à mes pieds dans ce moment-ci. Un monsieur de ma connaissance, qui vient d'arriver, et qui a dépassé M. de Geusau en chemin, m'a conté très plaisamment qu'il avait reconnu la destination de Gurli au respect qu'il avait eu pour elle en chemin. Adieu, chère Maman, je vous baise les mains."

223.

„Pétersbourg, ce 10/22 Juin 1801,
Lundi.

J'ai enfin reçu hier par le retour du courrier la nouvelle décisive de votre arrivée, ma bonne Maman. Je ne perdrai pas de temps à tâcher vainement de vous exprimer tout ce que cette nouvelle m'a fait éprouver d'agitation, de bonheur. J'ai sur-le-champ envoyé à M. de Geusau l'incluse pour lui; il a été chez moi dans l'après-dînée, et il m'a communiqué la liste que vous lui avez envoyée des personnes

qui vous accompagnent. Je suis désolée, chère Maman, de devoir vous parler sur cet article de la manière dont je le ferai, mais je croirais manquer à mon attachement pour vous en ne vous avertissant pas, chère Maman, que cette suite me paraît énorme pour les conséquences qui peuvent en résulter. Il me serait affreux et bien désagréable pour vous, si on pouvait trouver en quelque chose qui vous regarde matière à rire ou critiquer. Les publics sont partout les mêmes; celui d'ici est comme tous les autres, enchanté quand il trouve à quoi s'arrêter et causer, et *Maman et les miens* ne sont pas faits pour prêter à ce goût. Malgré cela, on ne vous respecterait pas plus en ceci que d'autres; je crois que le St-Esprit même descendrait du Ciel, qu'on chercherait s'il n'y a rien à *causer* sur lui. D'ailleurs aucun prince étranger n'a eu, ni même la Grande-Duchesse Hélène n'a pas eu une suite aussi nombreuse. Vous sentez vous-même, chère Maman, combien d'autant plus la vôtre frappera; je ne jurerais pas qu'il n'y eût même des gens qui trouvent dans ceci une certaine ostentation, que vous êtes bien loin de connaître. J'aurais pris la liberté, chère Maman, de vous dire ceci plus tôt, si j'avais pu supposer le nombre de personnes qui vous accompagnaient, mais je ne l'ai pas cru aussi grand, et, comme je vous l'ai dit, chère Maman, ce n'est qu'hier que j'ai vu la liste. M. de Geusau, me voyant fort embarrassée, m'a suggéré de vous écrire de manière à vous faire parvenir la lettre avant que vous ayez passé la frontière; il compte vous écrire aussi, chère Maman. Nous sentons tous deux combien il vous sera désagréable de refuser même à présent à quelques-uns de vous accompagner, et je vous assure que l'idée du tracas que cela vous donnera me tourmente cruellement, mais je crois qu'il vaut encore mieux l'essuyer qu'essuyer ici des choses plus désagréables encore, et immanquables, je crois. Ne croyez pas, je vous en supplie, chère Maman, que l'Empereur entre pour rien dans ce que je vous dis; il ne sait pas seulement le nombre des personnes qui viennent avec vous: c'est moi uniquement et M. de Geusau, étant dans tout Pétersbourg ceux à qui vos intérêts tiennent (Mad. de Rossillion n'est pas ici dans ce moment, mais je lui ai envoyé votre lettre, et elle viendra).

Pardonnez-moi, je vous en supplie, chère Maman, tout ce que je vous dis, mais j'espère que vous savez que c'est par attachement pour

vous, pour tous les miens: il me serait affreux au delà de l'expression que l'on puisse dire ici quoi que ce soit qui ne soit pas entièrement à la louange de ma famille. M. de Geusau viendra à votre rencontre jusqu'à Riga, parce que vous le désirez, chère Maman. Pardonnez-moi encore une fois la manière dont j'ai osé vous parler; je n'aurais jamais pu le prendre sur moi, si M. de Geusau ne m'en avait pas fait voir la nécessité. Adieu, ma chère bonne Maman; quand vous recevrez cette lettre, vous serez déjà rapprochée de moi de moitié chemin. C'est réellement un bonheur inexprimable.

Vous trouverez à la frontière, chère Maman, le prince Wolkonsky, qui a déjà été à Carlsrouhe, une cuisine, et un feldjäger pour vous servir de courrier. A plus forte raison, j'ose vous supplier d'avoir égard à ce que je vous dis dans ma lettre. M. de Röder est indispensable pour mon frère, mais s'il était possible que d'ailleurs aucun de ces messieurs ne vienne, et si, en domestiques, vous pouviez aussi un peu diminuer votre suite! Ici vous serez servie par la Cour. Pardon, Maman chérie. C'est bien moi qui voudrais tomber sous terre d'embarras, d'oser vous dire une chose pareille!"

224.

„Pétrofsky, Vendredi, 6/18 Septembre 1801, à 10 heures et demie du matin.

Nous voici arrivés depuis hier, chère Maman; la journée d'hier a été en tout et pour tout un peu pénible. Avant-hier soir, nous arrivâmes tard à Tver, d'où l'on ne vient à Moscou ordinairement qu'en deux jours, mais l'Empereur voulait absolument être ici hier, de manière que nous ne fîmes que souper à Tver et passer deux heures très ridiculement dispersés sur des canapés dans toute la maison; dormit qui le put, et à deux heures nous repartîmes. A la dînée, nous fîmes une petite toilette, dont nous avions grand besoin, car je crois que de la vie je n'étais aussi sale; il y avait pendant tout le voyage une poussière terrible, et nous arrivâmes ici à 6 heures de l'après-dînée.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'éprouvais à l'approche d'ici, mais une expérience que j'ai faite quelquefois dans ma vie se

renouvela ici: c'est que, pour mon caractère du moins, l'excès du mal et un certain désespoir me donnent une sorte d'énergie. C'est comme l'ivresse donne du courage à de certaines gens; l'excès de la terreur que j'avais pour cette arrivée m'a donné une assurance inconnue. Il a fallu tenir cercle pendant quelques moments, et je l'ai fait avec moins d'embarras que je n'aurais cru en avoir; je vous renouvelle ma promesse sur cet article, chère Maman, j'en sens la nécessité et j'en ai la forte volonté.

Puisque vous aimez à tout savoir en détail, chère Maman, voici le train de vie habituel, qui est arrangé pour le séjour de Moscou, et qui commence d'aujourd'hui: les dîners, cérémonieux, c'est-à-dire qu'à tour de rôle les principales classes en hommes seront invitées, et les soupers ne seront que pour la société ordinaire et journalière de Kamennoï Ostrof.

Chère Maman, de devoir vous chercher à Pétersbourg, car sans moi sûrement vous n'en partirez pas de si tôt encore, c'est cruel, c'est avoir bien du guignon! J'attends avec impatience de vos nouvelles; j'avais cru pouvoir en trouver déjà ici, mais j'ai cependant réfléchi que, si même vous eussiez écrit lundi par la poste, je ne pourrais pas l'avoir encore.

Je finis, chère Maman, la poste partant encore ce matin. Je cède ma place à ma sœur Amélie, qui, ne pouvant descendre chez elle, parce qu'un certain passage qu'elle doit traverser est obstrué d'officiers, va écrire ici à Marie. Adieu, chère et bonne Maman; je baise les mains à Papa, j'embrasse Charles. Mon Dieu! si je pouvais savoir donc ce que vous faites, chère Maman: il me semble que vous devez vous ennuyer à Pétersbourg, et cela me tourmente tant!"

225.

„Moscou, ce 9/21 Septembre 1801,
Lundi, à 8 heures du soir.

Voilà trois jours que je reçois de vos nouvelles, chère Maman: samedi votre lettre par M. Chitroff, hier par le prince Czartorysky, et ce matin celle par M. Iakowleff, qui, par parenthèse, m'a aussi conté ses doléances. M. de Geusau est aussi arrivé et m'a donné de

vos nouvelles. Chère Maman, je ne puis assez en avoir, ni d'assez détaillées. Je vous supplie de rappeler à Marie ce qu'elle m'a promis pour votre séjour en Suède, et vous remercie pour les détails que vous me donnez de vos journées.

Les miennes sont rudes à présent. Hier était celle de l'entrée solennelle, où, à la vérité, il n'y a d'autre peine que de se faire traîner et aller baiser les images des cathédrales. Mais vous-même n'auriez pas pu vous empêcher de rire de ma figure; j'en aurais bien ri, si je n'avais pas été actrice moi-même. Figurez-vous que j'étais seule dans une voiture comme une lanterne, et quatre petits pages accrochés au siège du cocher, vis-à-vis de moi; j'étais trop ridicule. Heureusement tout fut fini à une heure et demie, et je passai tranquillement le reste de la journée; surtout j'échappai au dîner.

Aujourd'hui, hélas! c'est bien autre chose; il y eut un dîner moscovite, et ce soir une corvée du grand genre: cercle de dames et cercle d'hommes séparément. C'était pour en mourir, d'autant plus que l'Empereur ne voulut pas qu'elles fussent présentées: ne sachant ni leurs noms, ni leurs relations, je ne sais comment je m'en suis tirée; pour les hommes, c'était moins pénible. Je me réjouis à la fin de chaque journée, qu'il y en a une de passée. Les plus terribles ne le sont cependant pas encore.

J'ai dansé ici le lendemain de mon arrivée à Pétrofsky. Le comte Soltikoff *), gouverneur de Moscou, nous invita à venir passer la soirée chez lui, comme il connaît particulièrement l'Empereur, et moi sa femme et ses filles, dont l'une est cette comtesse Orloff **), que vous avez vue chez moi, chère Maman. Ce n'était pas un bal invité; l'idée de danser ne vint que quelque temps après que nous y étions. Je me trouvai à mon aise dans cette société, la plus grande partie de la société étant de Pétersbourg.

J'ai été interrompue plusieurs fois dans ma lettre, chère Maman, et d'ailleurs tous les détails du train de vie que je pourrais vous donner seraient usurpés sur les droits de ma sœur Amélie. Adieu

---

*) Le Comte Ivan Saltykoff (1730—11 Novembre 1805).

**) La Comtesse Anne Orloff (1777—4 Décembre 1824), femme du Comte Grégoire Orloff.

donc, chère bonne Maman. Ah! je voudrais vous parler, j'en sens encore plus le besoin depuis que j'ai goûté ce bonheur. Adieu et bonsoir, chère Maman; je baise les mains à Papa et embrasse Marie et Charles. Je remercie la première pour son billet, auquel je n'ai pas le temps de répondre. Adieu, bien bonne et chère Maman, je suis loin d'être couleur de rose: raison de plus pour ne pas continuer ma lettre, car il pourrait m'échapper ce que je ne voudrais pas."

226.

„Moscou, ce 14/26 Septembre 1801,
Samedi, à 6 heures du soir.

Comment pouvez-vous, chère Maman, employer le mot de satiété pour vos lettres? J'en ai reçu deux aujourd'hui, mais je n'en aurai jamais assez; la première était par ce M. Kouchéleff, et l'autre par l'estafette. Je vous baise les mains, chère Maman, pour toutes les deux.

Vous voilà donc en chemin. Que mes vœux vous gardent, chère Maman, surtout pendant votre traversée! J'espère que le beau temps que nous avons ici sera général dans le Nord.

Je vous remercie pour la belle peinture de M. de Fouquet. C'est probablement pour me rappeler qu'il ne dépend que de moi d'avoir le titre qu'il me donne, qu'il me l'envoie. J'avoue que j'ai oublié jusqu'à présent de faire cet arrangement; j'ai une bien mauvaise mémoire pour bien des choses.

Il n'y a que quinze jours que je vous ai quittée, chère Maman, et déjà il me semble qu'il y a des siècles. Cela n'est pas étonnant: je n'ai pas eu depuis un seul des bons moments dans tous les genres qui m'étaient prodigués pendant ces six semaines; leur souvenir me semble à présent plus court, le tout pris ensemble, que celui de ces quinze jours derniers.

Nous sommes encore dans des déménagements continuels. Arrivés que de dimanche en ville, hier nous passâmes ici au Kremlin pour la journée de demain, qui sera terrible. Il y a des choses, chère Maman, que de loin on traite beaucoup plus largement que quand on y est arrivé; je me suis crue plus de sang-froid pour la cérémonie de demain.

Lundi, à 6 heures du soir.

Il y a précisément deux fois vingt-quatre heures que j'ai commencé ma lettre, chère Maman. Je n'étais pas en état hier d'y rien ajouter; cette cérémonie m'a rendue pour tout le reste de la journée malade, et j'en ai conservé quelque chose encore aujourd'hui, mais cela ne m'a pas empêchée d'assister au dîner aujourd'hui: c'était un grand dîner de plus de cent personnes, je crois. C'est la fatigue, jointe à différentes émotions suivies et au maigre qu'il a fallu faire deux jours auparavant, qui m'a causé cette incommodité; j'ai cru réellement avoir un petit commencement de fièvre bilieuse, mais cela est beaucoup mieux aujourd'hui. Il y a encore un grand bal paré à expédier demain, et après-demain nous quittons le Kremlin. Ma sœur Amélie vous aura parlé de la fluxion qui l'a empêchée de sortir ces deux jours, mais elle a pourtant eu ce qu'elle désirait, de voir l'Empereur *in fiocchi.*

Je vous envoie, chère Maman, un paquet de l'Impératrice: c'est le cordon de Ste-Catherine pour Mimi. Ma sœur Amélie prétend qu'elle en sera *enchantée*; moi, je la croyais plus philosophe, mais au reste c'est bien naturel à son âge.

Je vous envoie aussi plusieurs lettres que j'ai reçues dernièrement encore dans mon paquet, deux pour vous, chère Maman, une de ma sœur Caroline pour Marie, et une pour la Seiblern. Tout cela fera un paquet énorme.

Je sais, Maman, que vous aimez les détails, jusqu'au point de vouloir en avoir sur le chien de la maison; le bon vieux Tobie est tout à fait heureux ici à Moscou, et jouit de toutes les occasions de montrer sa petite figure au public. Je pense bien souvent à vous en le voyant.

Vous ai-je dit, chère Maman, que j'ai vu plusieurs fois la princesse Prosorowsky? Sans parler de l'intérêt qu'elle doit m'inspirer, elle me plaît beaucoup, elle a quelque chose de naturel et un bien bon ton avec cela. Elle a été faite dame à portrait à cette occasion, et sa fille demoiselle d'honneur *).

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky, née Princesse Wolkonsky (1747—1824); sa fille, la Princesse Anne (1782—1863), mariée en 1809 au Prince Théodore Golitzyne.

A propos, et le prince Wolkonsky a été fait aide de camp général; cela vous fera sûrement plaisir *).

J'adresse ce paquet à Frik. Elle me pardonnera si je ne lui écris pas; je suppose qu'elle lira toutes vos lettres, au moins les intéressantes. Je n'ai pas le temps non plus d'écrire à Marie, mais je l'embrasse bien, bien tendrement. Que je voudrais être présente à l'entrevue avec Frik!

Adieu, bonne et chère Maman, je baise les mains à Papa, j'embrasse Charles, et voudrais bien que celui-ci contente une fois ma curiosité sur sa prose française; j'y renonce presque. Adieu encore une fois, bien chère Maman."

227.

„Moscou, ce 24 Septembre/6 Octobre 1801,
Mardi, à 11 heures du matin.

Je ne vous ai pas encore accusé la réception de votre lettre par le feldjäger qui vous a quittée à la frontière, chérissime Maman; il y a une phrase qui m'a touchée et fait une impression profonde. Ah! chère Maman, il est bien triste de ne pouvoir plus se parler!

Je comprends que votre course à la cataracte doit vous avoir bien ennuyée et fatiguée, la chose surtout ne valant pas tant de peine.

J'ai aussi reçu depuis deux de vos anciennes lettres par cet architecte et par M. Müller. Je ferai mon possible pour que les vœux de ce dernier soient accomplis.

Ma sœur Amélie vous aura parlé de l'arrivée de Mad. Apraxine. La reconnaissance se fit avant-hier au bal masqué, au milieu d'une foule terrible et dans un moment de presse extrême. Elle a été hier après dîner chez moi, et j'ai manqué lui donner un beau spectacle; j'avais eu toute la journée une migraine terrible, et, pendant que nous étions à causer avec elle, il me prit des maux de cœur si violents, que je crus rendre tripes et boyaux.

Les honneurs et les plaisirs du monde ne semblent pas s'accorder à ma constitution; je me portais bien mieux à Kamennoï Ostrof

*) Le Prince Pierre Wolkonsky (26 Avril 1776—27 Août 1852).

L'Impératrice Elisabeth.

Miniature de Pinchon, 1801, appartenant à Mme J. Chéréméteff.

qu'ici. Cet accident d'hier m'a empêchée d'assister à l'ouverture du spectacle; j'avais voulu forcer la chose, pour ne pas en priver ma sœur Amélie, à qui il aurait fait plaisir, mais j'ai craint un scandale; elle n'a pas voulu absolument sans moi, et je ne me consolerai pas d'avoir été obligée de la priver d'un bien bon spectacle français et de Madame Valville. Tant bien que mal, je me traîne aujourd'hui à un pèlerinage à un couvent, à soixante verstes d'ici, pour en revenir demain.

Ma sœur Amélie vous aura sûrement parlé dans son journal de tout ce qui s'est passé depuis que je vous écrivis pour la dernière fois; je ne me mêle donc pas de ces détails. Elle se propose de faire à Marie, la poste prochaine, des descriptions de toilettes.

J'ai eu beaucoup de plaisir à voir Mad. Apraxine; elle me rappelle extrêmement *vous* à présent, et je l'en aime mieux pour cela.

Adieu, chère Maman, je suis obligée de finir: je voudrais dire quelques mots encore à ma sœur Caroline, et dans une heure et demie nous devons partir. Adieu, chère, bien chère Maman, je me réserve de vous écrire plus à mon aise la poste prochaine. Je baise les mains à Papa, j'embrasse Frik, Marie et Charles; que je voudrais les revoir tous, ne fût-ce que pour un moment!"

228.

„Moscou, ce 4/16 Octobre 1801,
Vendredi, à midi.

Je ne vous dirai que deux mots, chère Maman. J'avais voulu préparer ma lettre hier, mais j'ai eu pendant toute la journée de nouveau une migraine terrible, qui a beaucoup augmenté vers le soir; j'ai passé toute la soirée couchée et me suis mise au lit à dix heures. Je n'en suis pas quitte encore aujourd'hui.

Il y a bien de quoi: pendant six jours de suite, je ne me suis jamais couchée avant 3 heures du matin, et quelquefois plus tard. C'était bal sur bal, dont il n'y avait cependant qu'un de véritablement amusant, celui chez Mad. Apraxine, sœur de la comtesse Stroganoff; il y avait peu de monde et c'était un bal pour danser. Celui de la veille chez le comte Soltikoff était aussi dans ce genre, mais cepen-

dant pas aussi animé. Les autres étaient de grands bals. Celui de mardi chez le comte Chérémèteff était superbe; c'était une fête entière à sa campagne, à trois verstes d'ici: spectacle, feu d'artifice, bal et illumination, c'était très brillant, mais assez ennuyant. Mercredi et hier furent des jours de repos; cette après-dînée, il y a course de chevaux, et puis spectacle: malgré ma tête, j'irai cependant, parce que je suis surtout curieuse de voir une course de chevaux.

Voilà Mad. Apraxine qui m'a interrompue; elle vous dit mille et mille choses. Nous sommes toutes assez mal à notre aise d'être si longtemps sans avoir de vos nouvelles, chère Maman; je ne sais ce que c'est, car je suis bien sûre qu'il ne peut rien être arrivé de fâcheux. Ma chère bonne Maman, j'aurais cependant bien besoin d'avoir de vos nouvelles.

J'ai reçu la réponse à l'affaire des diamants dont vous avez eu la bonté de vous charger. La personne qui les vend désire tout bonnement que Burguie adresse l'argent à la Grande-Duchesse Anne à Cobourg, comme étant plus sûre que toute autre adresse. Elle est contente de la somme. Daignez, chère Maman, couronner votre œuvre charitable en faisant savoir ceci à Burguie, et mille pardons de la peine que je vous donne.

Adieu, ma bien chère Maman. MM. de Wollzogen et de Lützow partent aujourd'hui; il faut encore écrire pour eux. M. de Geusau doit être parti dans ce moment. J'ai envoyé par lui à mon grand-père deux pipes turques, du tabac turc et deux robes de chambre chinoises, du thé à mes oncles, et je me suis crue obligée de répondre à Mad. de Hochberg, qui m'avait écrit par lui: ma sœur Amélie me l'a conseillé aussi. Elle m'a écrit en allemand, et je lui ai répondu en français, ne sachant comment la nommer en allemand. Est-ce bien, chère Maman?

Je baise les mains à Papa, j'embrasse Charles. Je réserve pour Marie des descriptions de toilettes, si les dernières l'ont amusée; ces détails sont trop frivoles pour vous être adressés, chère Maman. Adieu une dernière fois, ma si bonne Maman, que je chéris de toute mon âme. "

229.

„Pétersbourg, ce 21 Octobre/2 Novembre 1801,
Lundi, à neuf heures du soir.

....Nous sommes arrivés ici samedi soir après un rude voyage; aussi n'en suis-je pas remise encore: des chemins et un temps le plus souvent affreux! L'Empereur voulait absolument arriver le cinquième jour, de sorte que, les deux premières nuits, nous n'avons fait que nous reposer quelques heures sur des chaises ou par terre, les lits n'arrivant pas avant le matin; la troisième était la seule bonne et la quatrième, nous l'avons passé tout entière à rouler. C'était rude, mais nos misérables situations nous ont cependant fait plus rire que pleurer; nous avons trouvé la consolation dans l'excès du mal. Notre misère était quelquefois ridicule, car nous étions trop heureuses quand nous pouvions changer de linge. Aussi, comme je me rappelle vous avoir dit un jour que, si l'on n'avait pas essuyé des désagréments, on n'aurait pas la jouissance quand ils sont finis, j'éprouve cette vérité à présent. Je jouis chaque fois que je change de chemise jusqu'à présent, quand je me lave les dents, et, en général, quand je déjeune, car c'étaient trois articles que malheureusement il fallait négliger en chemin, n'ayant la plupart du temps pas les ustensiles nécessaires. La princesse Schakhowskoï était la fidèle compagne de nos désastres; elle gisait par terre et jeûnait avec nous. C'est très drôle, à présent que c'est passé.“

230.

„Pétersbourg, ce 3/15 Décembre 1801.

Chère Maman, je vous baise les mains pour la dernière lettre que je recevrai probablement datée de Stockholm. Vous étiez sur le point de partir pour Gripsholm, qui sera un triste endroit pour la pauvre Frik. Dans une lettre qu'elle écrit à ma sœur Amélie, l'idée seule des vieux portraits dont ce château est garni semble l'effrayer: que sera-ce quand il lui rappellera encore par-dessus cela son congé avec vous?

J'ai reçu la lettre de Madame d'Equevilly; elle prétend me connaître fort particulièrement, quoique je ne l'aie jamais vue. Cela n'empêche pas que je ne fasse mon possible, qui n'est pas grand'chose, pour la satisfaire.

Avant toute autre chose, je vais répondre à vos questions, chère Maman. Nos journées sont à peu près arrangées comme à Kamennoï Ostrof, avec la différence que je fais une promenade ordinairement à une heure; vers 3 heures, nous dînons; les personnages sont aussi les mêmes, à quelques individus près d'augmentés, entre autres les aides de camp généraux, qui ne dînaient pas à la campagne. L'Empereur dort quelquefois encore les après-dînées. Les dimanches, l'Empereur invite quelques-unes des premières charges à tour de rôle. Les soirées, j'ai quelquefois de ces dames; il y en a qui soupent: la comtesse Stroganoff, Mad. Apraxine, la comtesse Tolstoï, femme du maréchal, la princesse Radziwill rarement *); quelquefois aussi je n'ai que des visites, et souvent je passe ma soirée toute seule ou avec ma sœur Amélie. L'Empereur se couche à 10 heures précises; il introduit ordinairement les soupeurs chez moi, nous met à table et s'en va. D'abord après souper, je rentre chez moi et je reste alors avec ma sœur et la princesse Schakhowskoï jusqu'au moment de me déshabiller. Quelquefois nous causons, ou nous faisons de la musique, soit ensemble, soit seule l'une ou l'autre, ou souvent, comme dans ce moment-ci, ma sœur et la princesse sont chacune avec un livre, et moi de mon côté, à faire ce que j'ai à faire. Hier, la comtesse Stroganoff a passé la soirée avec moi; nous avons chanté, elle, la princesse Schakhowskoï **), moi et mon maître; elle chante bien, mais n'a pas la voix agréable. C'est un grand pas de fait, parce qu'elle craint de chanter devant le monde, et jusqu'à présent je n'avais jamais pu obtenir d'elle que quelques couplets de romances, en tremblant. La seule diversion qu'il y ait à ce train, c'est que, de temps en temps, ordinairement une fois chaque semaine, nous dînons chez l'Impératrice, et elle chez nous. Cela a été le cas aujourd'hui.

---

*) La Comtesse S. Stroganoff, sa sœur Catherine Apraxine, la comtesse Anne Tolstoï et la Princesse Radziwill.

**) La Princesse N. Schakhowskoï.

Mad. Narychkine n'est pas parvenue à parler à l'Empereur: je crois que le comte Romantzoff lui a fait sentir que l'Empereur ne le désirait pas extrêmement.

Adieu, chère Maman; il est tard, je voudrais finir. Mais on a de la difficulté à tracer des mots indifférents, quand mille idées et sentiments viennent à travers; je voudrais que ceux-ci puissent se glisser invisiblement dans la lettre, et n'être lisibles que pour vous. Adieu, Maman bien chère, je sens bien plus que...; bref, adieu, mais c'est pour cela précisément que je ne puis pas le dire."

231.

„Dimanche, 15/27 Décembre 1801.

Maman, chère Maman, par où commencer pour vous exprimer tout ce qui se passe en moi! Non, il n'y a pas d'expression! Il y a quelques heures que nous avons reçu l'affreuse nouvelle. Je ne puis pas vous dire ce que j'éprouve; si je le pouvais, je ne sentirais pas. Maman chérie, je n'ai plus qu'un espoir qui nous soutient, c'est que vous ne nous refuserez pas de revenir ici, s'il y a moyen: c'est nécessaire, utile pour tout, et il le faut presque pour assurer la seule tranquillité dont vous puissiez jouir encore. Maman, nous sommes à vos genoux: si cela vous est humainement possible, accordez-nous cette grâce! Vous savez si l'Empereur le désirait de tout cœur! Vous pouvez concevoir s'il se joint à nos prières! Maman, ne nous refusez pas, je vous en supplie. Puissé-je contribuer à alléger votre cruelle douleur par mon attachement sans bornes! Amélie vous écrira peu: sujette aux saignements de nez que vous lui connaissez, son sang s'est si fort agité à cette nouvelle, qu'il a fallu la saigner, mais elle se porte bien après la saignée. Je lui cède la place. Maman chérie, au nom du Ciel, ne nous refusez pas et prenez de vous tous les soins possibles! Vous savez trop bien combien vous êtes nécessaire à tous vos enfants, à Charles dans ce moment-ci plus que jamais.

Oh! ma bonne Maman, que puis-je vous dire! Je ne puis que sentir, que pleurer avec vous la perte affreuse, irréparable que nous avons faite. Maman bien-aimée, conservez-vous pour vos enfants: vous êtes leur unique soutien. Que ne suis-je avec vous, chère Maman,

dans ce moment cruel! Songez à vous! Oh! mon Dieu, pourquoi ne puis-je pas voler vers vous? Venez ici, je vous le demande à genoux; c'est le seul adoucissement à nos maux. Chère Maman, ne nous refusez pas!"

232.

„Pétersbourg, le 20 Décembre 1801/1er Janvier 1802, Vendredi, à 9 heures du soir.

Chère bonne Maman, oh! si, au lieu d'une lettre, je pouvais me transporter moi-même près de vous, ne fût-ce que pour un moment! Il est cruel d'être privé de nouvelles tranquillisantes sur votre compte. Nous avons bien reçu hier, moi une lettre de vous et ma sœur Amélie de Marie, mais elles étaient écrites avant votre départ de Gripsholm. Que faites-vous, comment êtes-vous, Maman chérie? je n'ai que cette idée et l'espoir de vous voir revenir: il m'est si pénible de vous savoir souffrir si cruellement et de ne pas oser tâcher même de vous offrir du soulagement, quelque infructueux que je sache qu'il sera! Quand je pense à la saison, au chemin qu'il y a à faire, au bouleversement dans lequel doit être votre santé, je frémis pour mes espérances; ma sœur Amélie me rassure, mais Mad. Apraxine, que j'ai vue aujourd'hui, me fait craindre.

Je n'ai rien à vous dire, chère Maman, vous savez tout ce qui peut se passer en moi, mais j'aurais tant de choses à vous demander, et ce sont des sujets auxquels je n'ose pas toucher encore. Mais, au moins, votre santé, Maman chérie, si j'en savais un mot! Marie ne m'en dit rien: pauvre Marie, elle savait à peine ce qu'elle écrivait, je crois.

C'est aujourd'hui la nouvelle année chez vous. Mon premier vœu est que le Ciel nous conserve notre Maman adorée. Contribuez à exaucer ce vœu, chère Maman, en ayant de vous le plus grand soin possible.

Adieu, chère Maman, j'ai le cœur si serré en vous écrivant, je crains de me laisser trop aller. Je vous baise les mains de toute la tendresse de mon âme: depuis si longtemps j'étais habituée à y ajouter *et à Papa!* Si cela m'est enlevé, je suis sûre au moins qu'il lit dans mon cœur combien son souvenir y est profondément et à

jamais empreint. Adieu, chère, chère Maman. Puissé-je avoir bientôt de vos nouvelles!"

233.

„Pétersbourg, ce 27 Décembre 1801/8 Janvier 1802,
Vendredi, à 9 heures du soir.

....O ma bonne Maman, je ne puis vous exprimer ce que j'ai éprouvé en lisant la lettre de Marie; tous ces détails que j'attendais avec tant d'impatience m'ont fait un mal extrême. Ce qui est de plus pénible, c'est que je n'ai presque pas de larmes dans ces moments-là; voilà la seconde fois que j'en fais la cruelle épreuve. Si je vous revoyais, Maman, je crois que ce n'est qu'alors que je pourrais me soulager! Je n'ai trouvé de larmes pour ma pauvre petite qu'en revoyant après sa mort l'endroit où je l'avais vue bien portante...."

234.

„Pétersbourg, le 25 Janvier/6 Février 1802,
Samedi.

Ma chère bonne Maman, je ne puis vous dire ce que votre lettre par le courrier m'a fait éprouver. Ma bonne Maman, vous êtes si malheureuse, vous qui devriez si peu l'être! Ah! que le Ciel vous aide à supporter tant de douleurs! Qu'il vous donne au moins la force physique pour cela! Je ne puis assez vous remercier, chère Maman, de ce que vous avez daigné m'écrire vous-même: je comprends si fort comme tout doit vous être à charge dans ce moment-ci. La vue de votre écriture m'a fait tant de bien, chère Maman, mais votre refus m'a désolée! Vous me défendez d'insister. Pardonnez-moi, Maman chérie, si encore une fois j'ose vous en parler; je ne pouvais m'en empêcher, quoique je sache que cela vous déplaît. Je comprends si bien que vous devez avoir en horreur les lieux où nous avons perdu notre bon, notre excellent père; ici vous n'en reverriez aucun, vous ne verriez que des endroits où vous n'avez jamais habité ensemble. D'ailleurs, chère Maman, si vous trouvez nécessaire d'être bientôt de retour à Carlsrouhe, ce ne serait donc pas pour un long séjour, si vous ne le voulez pas. Il ne s'agit

que de repasser par ici; la différence des routes n'est pas bien grande, et ce que la distance ferait perdre de temps serait regagné par la promptitude avec laquelle on voyage en Russie. Et, pour les intérêts même de Charles, est-ce que ce voyage ici ne pourrait pas être de quelque utilité? Je ne puis pas m'étendre sur ce sujet autant que je le voudrais, mais j'espère avoir une occasion bientôt de vous écrire, je vous y parlerai aussi d'Amélie.

Oui certainement, ma bonne Maman, que je crois, aussi fermement qu'on peut croire à des choses pareilles, qu'on se retrouve dans l'autre vie avec le souvenir de s'être vus dans celle-ci; je crois qu'on s'y trouve dans les mêmes rapports. J'ose vous prier même, chère Maman, de saisir cette idée: je sais par expérience que c'est la seule au monde qui vous fait supporter encore l'existence. Dans un chagrin pareil, on ne regarde plus alors cette vie que comme une époque désagréable, pénible, mais par laquelle il faut passer pour rejoindre ceux qu'on aime. Pardon, Maman, que je m'étends sur ce sujet, je voudrais que vous puissiez trouver dans l'idée de revoir Papa la force de supporter la vie. Oh! je sais si parfaitement comme l'existence est à charge dans une douleur pareille! Certainement vous le reverrez pour ne plus le quitter; nous le reverrons tous et je retrouverai mon enfant avec lui. Occupez-vous de cette idée, ma bonne Maman, dites-vous que ce n'est qu'en attendant que vous êtes ici, que vous n'êtes séparée de lui que momentanément.

Que je vous remercie, bonne Maman, sur les détails que vous voulez bien me donner sur lui encore! Je n'osais pas vous en demander, mais, si cela ne vous fait pas trop souffrir, je ne pourrai jamais en avoir assez sur tout ce qui a eu lieu dans ces derniers et affreux moments. Adieu, ma chère, ma bonne Maman, au nom du Ciel, soignez toujours votre santé et ne vous décidez pas trop tôt par rapport à votre retour."

235.

„Pétersbourg, le 8/20 Février 1802.

Maman chérie! J'ai reçu lundi passé votre lettre par Gayling. Ma bonne Maman, vous concevrez avec quel empressement je lui ai demandé des détails qui m'ont fait verser des larmes bien amères.

Oh! ma pauvre Maman, ce que vous avez dû souffrir de tourments indicibles! Hélas! vous les souffrez encore! Que je vous remercie, ma bonne Maman, pour les détails que vous me faites dans votre lettre sur ses derniers instants et de ce que vous m'écrivez jusqu'à ses paroles! Je l'entends, je le vois. Je vous remercie mille et mille fois pour cette bonté, chère Maman; si j'avais le bonheur de vous voir ici, Papa et votre douleur seraient le sujet de toutes nos conversations, et il ne tarirait jamais, j'en suis bien sûre. Ce ne serait que pour bien peu de temps sûrement, mais je me croirais trop heureuse!

Je dois donc demander bien des pardons, chère Maman, et je meurs de peur de finir par vous déplaire en vous parlant toujours de ce désir. Pardonnez-moi, chère Maman, si réellement cela peut vous déplaire, mais c'est la dernière fois que j'ose espérer le bonheur de vous revoir, de toute ma vie peut-être! Je sais, Maman, que non seulement mon insignifiante personne, mais que rien au monde ne peut vous soulager, mais je ne puis m'empêcher d'en avoir le désir, de me dire mille fois par jour: „Oh! si je pouvais lui être de quelque soulagement!“ Et c'est ce désir si vif qui fait que je vous importune peut-être, chère Maman.

Gayling m'a conté tous les détails de la funeste chute, et comme Papa le plaisantait encore de ce qu'il avait peur, parce qu'il baissait la glace lorsque la voiture pencha.

Adieu, chère bonne Maman, grâces au Ciel, que votre santé supporte encore tant de souffrance! Je ne puis assez vous supplier de continuer à la ménager! Oh! si je pouvais voler chez vous, chère bonne Maman, si cela ne tenait qu'à moi! Je vous baise les mains aussi tendrement que possible.“

236.

„Kamennoï Ostrof, ce 5/17 Juillet 1802,
Samedi, à 11 heures et demie du matin.

Chère et bonne Maman, je vous baise les mains pour la lettre que vous avez eu la bonté de nous adresser ensemble de Francfort. Malgré l'état de votre âme, malgré le monde qui vous obsédait, vous avez eu l'extrême bonté de nous donner de vos nouvelles vous-même!

Avec quelle impatience j'attends la lettre de Mlle Moser qui nous parlera de votre arrivée, ma bonne Maman! Cette faiblesse qui vous est nouvelle et dont vous me parlez, chère Maman, m'inquiète, mais ne m'étonne pas. Ah! je ne puis assez rendre grâces à la Providence, que jusqu'ici elle vous ait soutenue comme elle l'a fait. Puisse-t-elle continuer de même!

Je suis bien charmée que ma tante de Weimar vienne demeurer à Baden, et que vous vous proposiez d'y passer avec elle le temps de son séjour; nous disons bien souvent avec Amélie qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas du tout demeurer à Carlsrouhe, au moins pendant quelque temps.

Enfin, après tout plein d'obstacles et de guignons surmontés, je vais avoir le bonheur de voir Frique pendant deux jours. Je partirai dans une dizaine de jours et j'irai jusqu'à une terre d'une dame, qui est à quelques verstes de la frontière. Le Roi et Frique demeureront dans une maison de poste suédoise et viendront passer les journées chez moi, pour coucher en Suède; pour moi, je n'ose sous aucun prétexte dépasser la frontière. Cela me paraît si drôle de se voir sans quitter respectivement les deux pays, mais cela me rend extrêmement heureuse de voir la bonne Frique, et elle-même l'est tant de cette entrevue!

Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise les mains avec tendresse, dont mon cœur est rempli. Je finis brusquement, parce qu'il est tard et que j'ai été interrompue."

237.

„Kam. Ostr., ce 25 Juillet/6 Août 1802,
Vendredi, à 1 heure ½.

....Nous sommes revenus avant-hier soir de notre course, que je compterai toujours à ce nombre des moments heureux de ma vie. J'ai été si extrêmement heureuse de revoir la bonne Frique, et surtout d'être totalement rassurée par elle-même qu'elle jouit d'un vrai bonheur et tranquillité dans son ménage. C'est le 17/29 Juillet que nous sommes arrivées à Herfors à 1 heure. Frique arriva une demi-heure après nous. Je la reçus au sortir de voiture. Nous étions toutes trois

prêtes à fondre en larmes, mais, en entrant dans la chambre où nous étions seules, elle partit d'un éclat de rire en prétendant que nous la regardions si singulièrement. Il est vrai que j'étais frappée du changement qui s'est fait en elle, pour moi surtout qui ne l'ai pas vue depuis si longtemps. Je l'ai trouvée réellement charmante, et je ne faisais que la contempler pendant toute cette première journée; cependant dès le lendemain je retrouvai son ancien air, et cela me fit un plaisir extrême, car je ne la reconnaissais pas dans le premier moment . . . ."

238.

„Kamennoï Ostrof, le 3/15 Septembre 1802,
Mercredi, à midi.

Ma sœur Amélie s'étant emparée de la semaine passée pour vous écrire, chère Maman, il y a bien longtemps que je n'ai eu ce bonheur par la poste. Je n'ai fait que vous écrire pendant plusieurs jours par mon oncle Louis *), qui est parti dimanche matin. L'Empereur a eu la bonté de lui donner la veille, jour de la St-Alexandre, le cordon de St-André, qui lui a fait grand plaisir. En général il avait l'air fort content de son séjour d'ici, et j'ai eu de la peine à le voir partir, parce qu'il me parlait de Carlsrouhe et en général de choses qui ne pouvaient que m'intéresser. L'Empereur a regretté aussi de le voir partir; il avait réellement un tendre pour lui.

C'est pour deux lettres, chère et bonne Maman, que je dois vous remercier. Je crois que c'est réellement notre voyage en Finlande qui était cause que vous avez été plus de huit jours sans avoir de nos nouvelles. Nous étions en chemin pendant deux jours de poste, et nous en avons passé un à Abberfar, qui est si isolé qu'on était obligé même de chercher nos provisions de bouche à cinquante verstes. J'ai été fâchée, chère Maman, de voir votre dernière lettre datée de Carlsrouhe; vous étiez moins mal à Baden. Ce Carlsrouhe doit vous être terrible, et je crains que votre santé ne perde le peu de bien

---

*) Le Margrave Louis, plus jeune fils du Grand-Duc Charles-Frédéric, non marié, Grand-Duc de Bade de 1818 à 1830, à la mort de son neveu Charles, frère d'Elisabeth.

que vous avait fait le séjour de Baden. Ce que vous me dites, ma chère Maman, de mon oncle de Darmstadt m'inquiète extrêmement, et sa maladie doit vous donner d'autant plus d'inquiétudes, que, lorsqu'on a déjà éprouvé de certains malheurs, on pense que cela ne doit plus finir et que tout va fondre sur vous. Oh! ma bonne, ma chère Maman, que ne donnerais-je pas pour pouvoir écarter toute peine de votre cœur!

J'ai remis à M. Gouriew la lettre de Mad. de Caylus. Ma sœur Amélie en a reçu une de Mad. d'Equevilly, qui demande à recevoir les mêmes traitements; je crains bien que cela ne lui réussira pas.

Vous me demandez, chère Maman, si le Cte Simon Worontzoff regrette encore beaucoup sa femme? il en a l'air, car le peu de fois qu'il m'en a parlé, c'était toujours avec attendrissement. Il est bien attaché à ses enfants, et on dit qu'il leur a donné une excellente éducation. Son fils est officier aux Gardes, et sa fille va retourner avec lui en Angleterre.

Amélie vous aura sûrement parlé de notre séjour manqué à Krasnoe-Selo. J'en ai été fâchée, car il aurait été fort agréable. Demain nous allons à Gatchina, où l'Impératrice est établie, pour y passer deux jours et y célébrer ma fête, qui est vendredi.

Adieu, ma chère et bonne Maman, il est tard. Oserais-je vous prier de dire à M. de Fouquet que je le remercie pour ses mille lettres bien intéressantes, et que j'implore son pardon de lui devoir tant de réponses. Je vous baise les mains, Maman chérie."

239.

„Chère Maman, j'emploie cette manière de vous écrire, quoique peut-être je n'en aurais pas besoin, mais pour plus de sûreté. J'ai cru devoir vous avertir de deux choses qui, si elles réussissent, ne vous seront pas désagréables, je crois.

La bonne Impératrice se met en quatre pour faire réussir encore le mariage de son neveu de Wurtemberg avec Marie. D'après tout ce que vous avez écrit encore dernièrement du Prince de Brunswick à Amélie, que vous ne seriez pas fâchée si cela pouvait encore se rompre, nous avons cru pouvoir en temps et lieu, voyant la bonne

Impératrice agitée du désir d'arranger ce mariage, lui confier que vous ne désireriez qu'un prétexte. Elle s'en occupe donc excessivement, elle va écrire à son frère pour cela; elle y a mêlé l'Empereur: je vous assure que je crois que, si mon grand-père veut un peu céder, elle en vienne à bout. Tout cela n'est que très vague, mais je crois bon que vous en soyez instruite, afin de pouvoir prendre vos mesures; si, comme vous dites, ma sœur Marie pouvait y mettre un tant soit peu du sien!

Le second article sur lequel je voulais vous prévenir, chère Maman, c'est que cette même Impératrice s'est mis en tête de marier ma sœur Amélie à l'Archiduc Palatin, qui doit venir ici le printemps prochain. Qu'en pensez-vous? L'Impératrice s'en occupe très sérieusement aussi: elle en a parlé à ma sœur. Celle-ci ne m'a pas témoigné s'y opposer du tout; elle ne l'a pas vu encore, et il n'est pas beau: il faudra voir après la connaissance ce qu'elle dira.

Si vous pouviez, chère Maman, quand vous serez arrivée à Carlsrouhe, car je sens bien qu'en voyage c'est impossible, me répondre un peu sur tout cela. Croyez-vous que la maison d'Autriche, qui ne chérit pas infiniment la nôtre, consentirait à s'allier avec une Princesse de Bade? Pour moi, réellement je désirerais voir établie ma sœur Amélie. Elle serait, je crois, plus heureuse que la pauvre Alexandrine *), car c'est la beauté de celle-ci qui lui a causé ses plus grands chagrins de la part de l'Impératrice d'Autriche. Puissent mes deux sœurs être heureuses de cette manière! J'avais toujours encore sur le cœur le propos du Prince de Wurtemberg sur sa femme, qui ose avoir des Pferdfüße, pourvu qu'elle ait de l'argent! Nous en parlions l'autre jour avec la comtesse Tolstoï, à qui je citai ce propos sans nommer personne, comme quelque chose dit en l'air, et elle, qui le protège beaucoup, dit qu'il est excusable de l'avoir tenu, parce que son père le laisse manquer du nécessaire; cela l'a un peu excusé à mes yeux. Vous me dites dans votre lettre, chère Maman, qu'on marie ma sœur Amélie au Grand-Duc Constantin. Que fait-on donc de sa femme? Cela prouve cependant qu'en Allemagne aussi toutes ces histoires ne sont que trop répandues.

---

*) La Grande-Duchesse Alexandrine Pavlowna.

Mille et mille grâces pour les soins que vous avez de ses affaires pécuniaires.

Adieu, chère bonne Maman, je ne vous parle pas de moi; je ne suis pas un sujet à traiter gaîment. Je suis presque fâchée quand des distractions momentanées me tirent du cercle ordinaire de mes idées: ce n'est que pour y revenir plus péniblement après. Oh! chère Maman, pourquoi le monde est-il comme il est!"

240.

„P., le 15/27 Novembre 1802,
Samedi, à midi et demi.

J'ai reçu mardi passé deux de vos lettres à la fois, ma chère et bonne Maman, où vous avez la bonté de m'annoncer le mariage de Marie. Cette nouvelle m'a d'autant plus émue que j'avais la répétition de ce spectacle sous les yeux: nous étions à la veille du mariage de la princesse Schakhowskoï *), qui, dans cette occasion, me montre encore et m'a montré un attachement que je n'oublierai jamais. Je suis bien charmée de voir, par la lettre qu'Amélie a reçue de vous aujourd'hui, que Marie est mieux que vous-même ne l'espériez, chère Maman, et que le Prince paraît si fort attaché à elle; il faudrait être je ne sais quoi, pour ne pas sentir le prix de la bonne, douce et si jolie Marie. Dieu veuille qu'ils soient heureux! Ah! ma bonne Maman, je comprends parfaitement le sentiment que vous nous dites avoir à l'occasion des bals et fêtes à Carlsrouhe! Mon Dieu, que je le comprends parfaitement! D'ici même, il me semble qu'on ne doive pas s'amuser à Carlsrouhe: combien davantage cela doit-il vous faire cet effet!

C'est donc mercredi soir que nous avons marié la Psse Schakhowskoï, et j'avais absolument le sentiment comme si je mariais ma fille. Depuis un an environ, ce n'était plus de l'habitude, mais véritablement de l'amitié que j'avais pour elle, et elle le mérite bien: il y a peu de jeunes personnes qui aient autant de raison et d'aussi

---

*) La Princesse Natalie Golitzyne, mariée au Prince Alexandre Mikhaïlowitch Golitzyne.

bons principes qu'elle. Elle en fera preuve, j'espère, dans son ménage. Je l'ai coiffée, habillée presque, le jour de son mariage; elle était très jolie, de l'aveu de tout le monde, mais si triste de me quitter, qu'elle paraissait quitter la maison paternelle. Jusqu'à présent, chaque fois qu'elle entre chez moi, elle se met à pleurer. Pardon, chère Maman, de vous entretenir si fort en détail de ce petit événement, mais c'est qu'il fait véritablement époque dans le journalier de ma vie: je dois changer et renoncer à bien des habitudes.

Je suis charmée de ce que mon grand-père compte envoyer Gaber. J'espère qu'il m'apportera une lettre de vous, ma chère Maman, d'un genre dont j'ai été privée depuis quelque temps, et je me réjouis de lui en donner une pour vous.

Je dois finir, chère Maman; tout plein d'empêchements m'ont obligée à commencer ma lettre si tard, que je n'ai plus que quelques moments pour vous baiser mille et mille fois et bien tendrement les mains."

241.

„P., ce 20 Décembre 1802/1er Janvier 1803,
Samedi, à midi.

Chère bonne Maman, j'ai reçu avant-hier soir, un moment avant le spectacle de l'Hermitage, votre lettre par Gaber; je vous en baise les mains mille fois, ma bonne et bien chère Maman. Je ne saurais dire que son contenu m'ait fait plaisir, mais sous un seul rapport seulement, puisque je suis *entièrement* de votre avis sur le sujet qu'elle traite, que *le plus tôt vaut le mieux,* et que ce n'est pas ma faute si cela n'est pas déjà. Je vous assure que j'ai fait des progrès d'une rapidité inouïe depuis ma lettre par mon oncle Louis. Oh! Maman chérie, si je pouvais vous voir, vous seriez contente de moi!

J'ai reçu, il y a quelques jours, votre lettre du 21 Novembre/3 Décembre, où vous me parlez du vide que vous laisse le départ de Marie; j'y ai pensé, et j'y pense bien souvent avec peine, mais je ne puis cependant m'empêcher d'y voir un côté avantageux pour moi. Oserais-je vous avouer ma chimère, ma chère Maman? C'est de vous posséder l'hiver prochain. Pardon de ce que j'ose disposer

ainsi de vous même en idée, mais, parmi *tout plein* de châteaux en Espagne que je bâtis pour l'année prochaine, ceci est à peu près le principal. Ce voyage avec Mimi *), dans la belle saison, à la fin de l'été, me semble si aisé. Pardon encore une fois, ma bonne Maman, mais c'est l'habitude que j'ai de vous dire jusqu'à mes chimères qui fait que je ne peux pas taire celle-ci, dont je m'occupe tant. Marie, qui doit venir au printemps à Carlsrouhe, y resterait jusqu'à votre départ et vous accompagnerait, ou vous la retrouveriez à Berlin.

J'oubliais presque, chère Maman, de vous remercier pour ce que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et qui m'a fait grand plaisir. Les bonnets sont charmants, et ils me sont restés tous les quatre, puisque Amélie ne peut pas les porter, à cause de la grosseur de sa tête; pour cela, elle a gardé la bordure blanc et argent, qui est la plus jolie des deux. Les bals pour lesquels vous destinez ces parures n'ont pas commencé encore, mais après Noël, je crois.

Nous avons depuis une huitaine de jours des froids très vifs, que je n'aime pas du tout, puisqu'ils m'empêchent de sortir et que je m'étais habituée à marcher tous les jours, ce dont je me trouvais très bien.

Vous ne me parlez pas de votre santé depuis longtemps, ma chère Maman, cela me fait espérer qu'elle est bonne, et surtout si toutes les émotions et le tracas que vous a donnés le mariage et le départ de Marie ont à ce point affecté vos nerfs, qui l'étaient si terriblement l'année passée.

Adieu, ma bonne et bien chère Maman, je vous baise mille et mille fois les mains. M. Charles m'a tout à fait oubliée, je crois; oserais-je vous prier de lui dire quelque chose de ma part? Car je l'aime cependant, surtout s'il donne l'espoir de devenir un personnage raisonnable et que vous soyez contente de lui.

Ce n'est que dans ce moment que je pense que je vous écris au jour de votre nouvelle année. Je ne saurais faire de nouveaux vœux pour vous, chère Maman; je demande au Ciel qu'il vous conserve *bien, bien* longtemps à vos enfants. Ceci est pour moi, et je

---

*) La plus jeune sœur de l'Impératrice Elisabeth, Wilhelmine, plus tard de Hesse-Darmstadt.

Charles-Louis, Prince de Bade,
père de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.

demande pour vous qu'il vous dispense le plus possible des chagrins, en vous renouvelant ma promesse d'y mettre du mien tout ce qui sera en mon pouvoir."

242.

„Pétersbourg, ce 27 Décembre 1802/8 Janvier 1803,
Samedi, à 11 heures et demie.

C'était à moi, chère Maman, à vous écrire le dernier jour de poste, pour vous remercier d'une lettre que j'avais reçue la veille du 28 Novembre/10 Décembre, mais une cérémonie d'église qui a toujours lieu la veille de Noël m'en a empêchée; j'espère qu'Amélie vous l'aura dit. Je ne puis assez vous remercier, chère et bonne Maman, de ce que vous avez eu la bonté de m'écrire par la poste, malgré que vous l'ayez fait si longuement par Gaber.

Je sens, chère Maman, que je vous écrirai une lettre extrêmement sotte, mais je vous prie d'avance de me pardonner. Occupée à vous écrire, ma bonne Maman, il me vient tant de choses au bout de la plume qu'il faut taire parce que c'est par la poste, que j'oublie par là tout ce qui est bon à dire. Oh! ma bonne Maman, si je pouvais donc vous voir!

Je ne sais si je vous ai dit que j'ai reçu les fleurs de la Psse Michel le jour ou le lendemain du jour où vous me les aviez annoncées, et je lui ai écrit pour l'en remercier.

J'ai vu avec bien du plaisir dans une lettre de ma sœur Caroline à Amélie la relation du séjour de Marie à Munich. Caroline est très contente du Prince; elle prétend qu'il a l'air duldend à côté de sa femme. Dieu veuille que cette manière d'être douce et patiente continue! Je ne sais, j'ai un bon et heureux pressentiment, que cela fera un bon ménage.

Nous avons des froids continuels depuis près de trois semaines, mais on s'y fait, au point que 15 degrés n'est plus rien. Demain les spectacles recommencent: ils avaient été interrompus avant et pendant les fêtes de Noël; nous avons encore beaucoup de débutants à voir. Je ne sais si Amélie vous a parlé de M. Andrieux, dont la figure a eu infiniment de succès, surtout chez l'Empereur et le Grand-Duc Constantin; nous prétendions qu'ils étaient amoureux de lui. Mme Philis,

son épouse, a eu un succès plus général et mieux mérité: quant au jeu et chant, elle est réellement bien bonne. J'ai entendu lundi passé Eck, chez moi, dans un petit concert que j'ai donné pour le faire jouer; il a un bien grand talent: vous l'aurez sûrement entendu à Munich.

Adieu, ma chère et bonne Maman, je vous baise les mains mille fois et bien tendrement. J'oubliais de vous dire que la veuve de Friedmann a fait achever le buste de Papa, que son mari avait commencé. Il est assez bon, mais pas aussi ressemblant que l'original en plâtre. J'attends celui de l'Académie, et je choisirai alors le meilleur pour vous l'envoyer.

Adieu encore une fois, ma bien chère Maman, que je chéris au delà de l'expression."

1803.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

243.

„Pétersbourg, ce 3/15 Janvier 1803,
Samedi, à 11 heures et demie du matin.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier soir votre lettre du 12/24 Décembre et vous en baise mille et mille fois les mains. Je savais d'avance tout ce que vous souffririez ce mois-ci, et j'en souffrais avec vous, ma bonne et bien-aimée Maman. Je crois effectivement que, si les raisons politiques dont vous me parlez n'avaient pas existé, il aurait mieux valu que vous eussiez passé ce temps à Munich; il est si consolant d'être réuni à ceux qui sont occupés des mêmes regrets que vous! Ah! je le sais bien par l'année passée. Que n'aurais-je pas donné, ma bonne Maman, pour passer auprès de vous ce triste et cruel hiver!

Vous êtes peut-être à Manheim dans ce moment-ci; j'en suis charmée, puisque nous nous représentions avec Amélie les airs que Mad. de Hochberg se serait donnés, si elle y avait été seule. Mais cependant je sens combien ce voyage doit vous être pénible: tous les désagréments auxquels vous vous soumettiez autrefois pour Papa, qu'il doit vous être affreux de les supporter à présent! Ah! mon Dieu! pourquoi l'avons-nous perdu?

Je vous remercie, chère Maman, des détails que vous me donnez sur les Christkindchen; cela m'a rappelé les bienheureux temps de mon enfance. C'est une jouissance véritable, que je me donne souvent avec ma sœur Amélie, de me rappeler ces temps, et je lui disais encore dernièrement que, si je n'ai pas le reste de ma vie tout le bonheur que je désire, je n'ose pas m'en plaindre, parce que j'en ai eu dans mon enfance plus que bien du monde.

Ici ce n'est pas l'usage de donner des cadeaux la veille de Noël; si on en fait, c'est la veille du jour de l'An. Les fabriques, celle de porcelaine, de verrerie, de gobelins, etc., en font à l'Empereur (qu'il paye ensuite), et il les distribue; de cette manière, j'ai eu mes étrennes aussi.

Le jour de l'An (avant-hier) a été célébré par un bal masqué à la Cour, où je me suis assez amusée. Il y avait grand souper au théâtre de l'Hermitage, qui était très joliment décoré, et après souper un petit bout de bal à l'Hermitage pour ceux qui y étaient; mais cela ne dura pas, et on retourna bientôt au bal masqué. Je protège ce bal, puisque je le regarde un peu comme mon enfant; j'ai tant et tant insisté pour qu'il y eût quelque chose à la Cour, que, pour éviter les embarras et les mécontentements que donnent les bals invités, on a accouché d'un bal masqué. L'Empereur y a pris goût, et il doit y en avoir encore deux, l'un à mon jour de naissance et l'autre pendant la dernière semaine du Carnaval.

Nous avons toujours des froids terribles, qui me désespèrent doublement, puisqu'ils empêchent les spectacles de temps à autre, lorsqu'ils sont trop violents.

Vous me demandez, chère Maman, qui remplace la princesse Schakhowskoï *): elle n'est pas remplacée. Quant à la partie de notre société qu'elle composait, elle vient tous les jours chez moi, soit dîner, soit souper, quelquefois l'un et l'autre. J'avoue que je craignais qu'une fois mariée et lancée dans le monde, elle ne se déshabitue de moi, mais, au contraire, elle me montre encore plus d'attachement qu'auparavant, s'il est possible. Pour les promenades ou sorties, j'alterne avec les autres demoiselles d'honneur.

---

*) La Princesse N. Schakhowskoï, mariée au Prince A. Golitzyne.

Adieu, ma bonne et chère Maman, je vous baise les mains et vous chéris bien, bien tendrement.“

244.

„Pétersbourg, ce 14/26 Janvier 1803,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Je réponds tout chaud, chère Maman, à votre lettre du 23 Décembre/4 Janvier que je viens de recevoir. Je dirais que je suis indignée des mensonges qu'on vous débite de côté, s'il valait la peine de s'indigner des commérages. Cependant ils perdent leur insignifiance lorsqu'ils sont adressés à une mère qui, comme vous, ma bonne Maman, a mis son existence et son plaisir dans ses enfants. Je ne sais quel plaisir ces gens-là peuvent trouver à inventer, et toujours sur Pétersbourg. Le monde est si grand, il y a tant de matière à mensonge: que ne restent-ils dans leur sphère, ceux qui ne peuvent vivre sans en débiter! Cet étranger dont vous me parlez, c'est M. de Stokenström, qui a été ici au mois de Septembre, et qui a été envoyé à Carlsrouhe pour annoncer les couches de Frique. Le cher monsieur ne sait ce qu'il dit. D'abord, les dimanches, il n'y a jamais d'étrangers à la Cour; s'ils y viennent, c'est confondus dans la foule, dans la salle des Chevaliers-Gardes, où l'on ne fait que passer. D'ailleurs, de fondation, il n'y a point de cercle les dimanches; ainsi il n'est pas étonnant si on ne s'arrête pas pour parler. Des cercles n'ont lieu que les jours de fêtes, lorsqu'on est en habit russe; alors il y a une chambre destinée aux ministres étrangers et aux étrangers, où l'on ne s'arrête sûrement guère moins qu'un quart d'heure. Vous pourrez en juger, Maman, si je vous dis qu'on n'en laisse pas passer un sans lui parler, et que le Corps diplomatique est complet dans ce moment-ci. La tournée faite, on présente les étrangers, s'il y en a à présenter; on ne fait que les saluer, il est vrai, mais c'est l'usage. De là on passe dans la chambre où sont ce que j'appelle les naturels du pays, c'est-à-dire les Russes, où le cercle dure plus longtemps encore, puisqu'il y a plus de monde. Le tout ensemble prend sûrement une demi-heure, si ce n'est plus. A moins que M. de Stokenström ne veuille qu'on entame une dissertation avec un chacun, je ne sais pas comment il voudrait prolonger une chose semblable. Il est vrai, et vous le savez, Maman, que l'Em-

pereur n'est pas grand amateur de ce qui est représentation, mais je lui dois la justice qu'il remplit cependant sa tâche, et ne me presse et ne me gêne nullement là-dessus. Je veux bien croire qu'il y a, comme M. de Stockenström dit, de certaines personnes qui ne m'en voudraient pas si je jouais mon rôle encore plus mal que je ne fais; au reste, je ne sais pas si je sous-entends les mêmes personnes que lui, mais vous me comprenez, Maman. Je finis ce sujet avec ce qui a servi de préface: si un chacun voulait donc bien ne s'occuper que de ce qui se passe chez lui et laisser ses voisins en repos, le monde n'en irait pas plus mal.

Le bal masqué qui devait avoir lieu hier pour ma fête a manqué par un véritable guignon. Les froids, qui nous avaient fait grâce pendant quelques jours, ont recommencé de plus belle samedi soir; le bal a donc été annoncé à condition qu'il n'y eût pas plus de 17 degrés, ce qui est la mesure pour tous les rassemblements publics. Le matin il y en avait 23, on renonça au bal, et le temps changea si subitement, qu'à dix heures du soir il n'y en avait que neuf: n'est-ce pas avoir du guignon? Ce n'est pourtant que remis, car j'espère qu'il aura lieu dimanche, si le froid ne l'empêche pas. Les vieillards de l'âge le plus avancé ne se souviennent pas d'avoir vu ici des froids rigoureux aussi prolongés.

J'ai reçu enfin hier le buste de Papa, fait par un académicien et parfait, tant pour la ressemblance que pour l'ouvrage; j'espère pouvoir vous l'envoyer avec les premiers vaisseaux.

J'oubliais presque de vous accuser la réception de votre lettre par estafette, chère Maman. Gaber n'est point parti encore, et j'espère qu'il vous apportera la réponse avant que vous receviez cette lettre-ci par la poste.

J'ai reçu enfin des nouvelles de Marie, de Brunswick; elle est toute confuse, la pauvre, d'avoir été si longtemps sans nous écrire, et croit que nous sommes fâchées contre elle.

Adieu, ma bonne et chère Maman, je vous baise bien, bien tendrement les mains, et vous remercie pour les vœux que vous avez la bonté de faire pour moi. Je n'ai que deux souhaits à adresser au Ciel: qu'il vous conserve aussi longtemps que possible, ma bonne Maman, et qu'il m'accorde *bientôt* des enfants."

245.

„Pétersbourg, ce 6/18 Février 1803,
Vendredi, à 10 heures et demie du soir.

Chère Maman, il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit par la poste. C'est le départ de Gaber, qu'on remettait d'un jour à l'autre, qui en est cause; je vous écrivais tous les jours un peu à la lettre qu'il vous a portée, et cela me faisait oublier les jours de poste. D'ailleurs j'ai eu du guignon en ce que des fêtes tombaient de nouveau comme exprès précisément sur des jours de poste.

Mercredi, avant-hier, c'était le jour de naissance de la Grande-Duchesse Marie *). L'Impératrice donna un bal le soir, qui était fort animé, plus au moins que je ne l'aurais cru: on s'y amusa, mais je ne sais, je ne m'y amusai pas, j'étais probablement mal disposée à la danse; il y avait une quantité de monde, près de trois cents personnes. La semaine prochaine, la dernière du Carnaval, sera fort animée, si tous les projets réussissent. Pour moi, je n'en suis pas fâchée, j'aime qu'on s'amuse, und ich lebe in der Hoffnung, que je m'y amuserai aussi.

J'ai fait une perte pour l'agrément de ma vie journalière: c'est le départ de la Psse Galitzine. Elle est allée à Moscou pour un mois, pour se présenter à la famille de son mari, et j'éprouve un vide véritable depuis son départ, qui a eu lieu il y a aujourd'hui huit jours. C'est une si bonne personne, et d'une société si sûre, si agréable! D'ailleurs l'habitude est une seconde nature, et, lorsque depuis deux ans on est habitué à passer sa journée presque entière ensemble, il en coûte de ne pas se voir d'un mois.

Ma bonne Maman, je ne vous ai pas remerciée encore pour votre lettre du 10/22 Janvier. Oh! ma bien-aimée Maman, vous me rendez si heureuse en me témoignant votre satisfaction! Je voudrais vous répéter tout ce que je vous ai dit à ce sujet, pour vous entendre dire que vous êtes contente de moi: cela me rend si heureuse de l'entendre de votre part!

---

*) Le 4 Février, anniversaire de la naissance de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna (1786—1859).

Vous avez été à la redoute à mon jour de naissance, et cela vous a fait, comme de raison, un effet désagréable. Je suis fâchée, chère Maman, que vous ayez eu un sentiment douloureux ce jour-là.

Je suis bien charmée de ce que vous me dites, Maman, que Charles commence à avoir de la confiance. Le meilleur vœu que je puisse faire pour lui, c'est qu'il conserve toute sa vie cette disposition, qu'il vous écoute et vous obéisse: il ne peut que s'en trouver bien.

Ma sœur Amélie vous aura dit sans doute que la pauvre Csse Apraxine a perdu son père, le maréchal Razoumowsky *). Elle a essuyé bien des malheurs dans peu de temps. Elle est à sa chère campagne depuis deux jours, où il doit faire insoutenable dans ce moment.

Grâce au Ciel, nos froids ont cessé, et, j'espère, pour ne plus revenir; nous sommes plutôt menacés d'un dégel dans ce moment-ci. Je suis si heureuse de n'avoir plus froid, que, malgré un vent terrible, mais chaud, j'ai été en traîneau hier et aujourd'hui; aussi les yeux m'en font-ils mal ce soir, et cela m'obligera-t-il d'abréger ma lettre.

Adieu, ma bonne, ma bien chère Maman, je vous baise bien tendrement les mains, et n'ai pas besoin de vous exprimer combien je vous chéris: vous le savez, j'espère, mieux que je ne peux vous le dire."

246.

„Pétersbourg, ce 14/26 Février 1803,
Samedi, à midi.

J'ai reçu hier, ma chère et bonne Maman, votre lettre du 24 Janvier/5 Février, et vous en baise les mains. Ce que vous me dites d'une longue lettre que vous aviez eu la bonté de m'écrire et que vous avez jetée au feu m'a causé de bien vifs regrets: si la prudence ne permettait pas que vous envoyassiez la lettre par cette occasion, n'en auriez-vous pas trouvé une autre dans peu peut-être? Il y en a

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née le 15 Décembre 1749, fille de l'hetman Comte Cyrille Razoumowsky (18 Mars 1728 – 9 Janvier 1809), deuxième femme du Comte Pierre Apraxine († 1813), général lieutenant.

tant à présent. Enfin, je ne puis verschmerzen cette longue lettre que vous avez jetée au feu.

Sans doute que peu de choses m'ont autant étonnée que le mariage de Mimi *); je ne comprends pas comment on s'amourache d'elle. J'ai tort peut-être, mais cela m'est pardonnable, puisque je la vois, quoique en grand, cependant toujours un peu comme je l'ai quittée. Louis aussi est un singulier personnage de s'amouracher ainsi par succession. Je suis charmée que cela arrange si bien tout le monde, et qu'une de nous ait au moins le bonheur de rester aussi près de vous.

Je voudrais bien aussi, je donnerais beaucoup pour que ma sœur Amélie trouve un établissement! Dieu sait ce que deviendront certains projets de l'hiver passé, vous savez, chère Maman! Puisque vous ne m'en dites rien, j'espère que vous n'avez pas écrit à l'Empereur par la poste qui est arrivée hier. Nous n'avons pas trouvé encore le moment favorable de lui faire votre commission, qui, au reste, de la manière dont elle parle de ce mariage, qu'elle regarde comme manqué depuis longtemps, ne lui fera aucun mauvais effet. Mercredi, Amélie reçut votre lettre; c'était le jour du bal de l'Impératrice, et, à tout hasard, nous avons mieux aimé ne pas lui dire la chose, afin de ne pas lui donner de l'humeur pour le soir. Jeudi, la journée s'arrangea de manière que je ne la vis qu'au spectacle, et hier, tout le temps que nous fûmes avec elle fut occupé par une discussion où cette affaire aurait été un hors-d'œuvre. C'est donc pour aujourd'hui que nous réservons notre éloquence.

Cette dernière semaine est très occupée par les plaisirs, en compensation du reste du Carnaval, mais chaque bal a des suites ou des préambules si ennuyeux, que je ne serai pas fâchée cependant lorsque le Carnaval sera fini. L'Empereur a un accès de paresse terrible pour le monde, de sorte que l'on a toutes les peines du monde à l'engager à y aller, ou il faut entendre tout le lendemain des lamentations d'y avoir été. Hier il y avait un petit bal chez la Csse Stroganoff **), qu'elle avait eu l'amabilité d'arranger tout exprès pour ma

---

*) La Princesse Wilhelmine, la plus jeune sœur de l'Impératrice, mariée au Duc Louis de Hesse-Darmstadt.

**) La Comtesse Sophie Stroganoff, née Princesse Golitzyne.

sœur et moi. Il n'y avait que ce qu'il fallait de monde, et ce que j'en ai vu était très joli, mais l'Empereur s'est obstiné à n'y pas aller, et, comme il s'est dit malade, j'ai été obligée d'en partir après n'y avoir été que deux heures. J'y ai laissé Amélie avec Mad. de Rœnn, et je suppose qu'elle s'en sera donné, puisqu'il est tard et que je ne l'ai pas encore vue ce matin.

Adieu, ma chère et bonne Maman. Quand est fixé le mariage de Mimi? Ou n'est-il pas fixé du tout? Je vous baise mille et mille fois les mains et vous chéris bien plus que je ne puis l'exprimer."

247.

„Pétersbourg, ce 3/15 Mars 1803,
Mardi, à 9 heures du soir.

Il me semble qu'il y a bien longtemps, chère et bonne Maman, que je ne vous ai écrit! C'était à moi à avoir ce plaisir la poste passée, mais, ma sœur Amélie ayant manqué la dernière, elle a écrit au lieu de moi.

J'ai reçu vendredi la lettre où vous étiez instruite de la mort de ce pauvre petit Max. Ah! certainement que je sens tout ce que Caroline doit éprouver, mais il lui reste une consolation! Heureusement, elle ne connaît pas ce degré de chagrin de plus, de se trouver isolée, de ne plus avoir de but dans la vie, comme lorsqu'on perd son *unique* enfant: c'est alors qu'on regarde la mort comme un bienfait! Oh! comme je l'aurais reçue à bras ouverts, si elle était venue dans ce temps! C'est ce que Caroline ne peut, n'ose pas éprouver sans oublier ses deux autres enfants, qui le sont cependant tout aussi bien que ce pauvre petit Max. J'espère que vous avez été avec elle, ma bonne Maman, d'après la lettre qu'Amélie a reçue de vous aujourd'hui, ou plutôt vous en serez déjà revenue, puisque vous ne pouviez y rester que quinze jours. Vous ne parlez pas dans cette dernière lettre de votre rhume et de la fièvre que vous aviez tous les soirs: votre voyage à Munich n'y fera-t-il pas du mal? Pauvre Caroline! Mon Dieu, qu'elle me fait de peine! Vous savez, Maman, que le malheur rend superstitieuse: eh bien! je ne puis m'empêcher de trembler pour Frik; il me

semble qu'un malheur quelconque qui la touchera individuellement l'attend encore. Je crois vous avoir dit cette idée dans ma dernière lettre, mais je suis obligée de la répéter, elle me persécute. Oui, Maman, vous avez bien raison, *il n'y a que peine et misère en ce monde*, et je vous assure que je pense souvent que, si on avait encore le choix de recommencer à vivre, pour ma part j'aimerais autant n'avoir jamais existé, mais, puisque je suis une fois dans ce monde, il faut *endurer* et *supporter*: la vie, au fond, n'est que cela!

A côté d'un *malheur*, il ne faut pas citer un *désagrément*, mais celui qui vient de m'arriver par la circonstance est cependant d'un certain poids pour Amélie et pour moi. Nous attendions pour aujourd'hui la Psse Galitzine *), qui est à Moscou depuis quatre semaines. Au lieu de cela, je reçois hier une lettre de son mari qui m'annonce que, la veille du jour fixé pour leur départ, elle a fait une fausse couche; la voilà retenue à Moscou, Dieu sait pour combien de temps, et je ne suis pas tranquille du tout, puisqu'il vient d'arriver ici tout récemment un exemple effrayant d'une fausse couche. Je prétends que je porte malheur à ceux que j'aime, et, comme j'aime véritablement cette bonne *Principessa* **) (c'est son nom dans notre cercle, où on ne l'appelle pas autrement), je crains de lui porter ma part de malheur. Pardon, ma bonne Maman, de vous entretenir d'une chose qui ne peut pas vous intéresser beaucoup, mais comment vous parler sans vous dire *tout* ce qui m'occupe, *tout* ce qui se passe en moi?

Il faut que je réponde à un article de votre lettre à Amélie: que vous êtes bonne, chère Maman, de penser à ce que l'article que vous lui transcrivez pourrait me faire de la peine! J'en ai de ce qu'on vous accable de contes, car, en lui-même, celui-ci m'aurait fait rire dans un autre moment. Je ne puis pas croire que ceux qui vous disent ces choses-là le fassent par intérêt pour vous ou pour moi; cela ressemble plutôt aux *motifs* qui faisaient forger à *de certaines gens* des histoires sur le compte de Frik, au commencement de son

---

*) Née Princesse Schakhowskoï, l'ancienne demoiselle d'honneur préférée de l'Impératrice Elisabeth.

**) Surnom de la Princesse N. Golitzyne.

mariage, et je me doute assez d'où viennent tous ces contes. La personne qui ne veut pas être nommée de crainte d'être compromise a besoin de l'incognito, car il serait trop facile de lui prouver à quel point elle ment. Je voudrais bien qu'on vous laisse en repos avec toutes ces choses-là, qui ne peuvent que vous tracasser, ma bonne Maman. Tout est aussi vrai que les prétendues larmes que j'ai versées pour commencer une contredanse. Mon Dieu! que c'est ridicule! Cela l'est si fort, qu'il ne vaut seulement pas la peine de s'en occuper. J'aurais grande envie de faire un pacte avec les gens qui me trouvent heureuse de m'appeler *Impératrice*: c'est de leur communiquer les petites peines domestiques que tout être humain a, et dont je ne suis pas plus exempte que tout autre. Peut-être s'en contenteraient-ils et ne feraient-ils plus de commérages sur mon compte.

J'allais oublier de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargée pour l'Empereur. Ce serait trop fort, si on parvenait à donner à ces petits Hochberg droit de succession! L'Empereur m'a bien promis, si on s'adresse à lui, d'agir là-dessus comme vous le désirez, mais jusqu'à présent il n'en a pas été question encore.

Adieu, ma bonne, ma bien chère Maman, je vous baise mille et mille fois les mains. Ah! si je pouvais le faire en réalité! Que le Ciel m'accorde ce bonheur encore dans ma vie! Si vous saviez bien parfaitement à quel point vous êtes chère, votre conservation est précieuse et nécessaire à vos enfants, vous attacheriez du prix à la vie, qui, depuis la mort de Papa, semble si souvent vous être à charge. Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman.

On attend l'Archiduc Palatin pour la mi-Mars. Cette arrivée me tracasse un peu, *vous concevez*, ma chère Maman."

248.

„Pétersbourg, ce 18/30 Mars 1803,
Mercredi, à midi.

J'espère avoir de vos nouvelles, chère Maman, aujourd'hui ou demain. Les chemins sont si mauvais de tous les côtés, à cause de la grande quantité de neige qu'il y a eu et du dégel du moment, que toutes les postes tardent, et je pense qu'il vous en ira de même

avec mes lettres d'ici. C'est le seul désagrément de la saison, car d'ailleurs il fait un temps divin et extraordinairement chaud pour la saison.

C'est bientôt le beau moment de Carlsrouhe, mais, nous le disions encore hier avec Amélie, il me semble que Carlsrouhe ait perdu son âme avec notre bon Papa. Je ne puis pas me figurer le château et ses environs sans lui; il vivifiait tout, parce qu'il était continuellement allant. A présent, la tristesse de la pauvre Caroline vient se joindre à l'idée de la vôtre, et il est si dur de se représenter malheureux tous ceux qu'on aime!

Ma lettre, qui a été interrompue à son commencement, sera bien insignifiante, ma bonne Maman, non seulement parce qu'il est tard, mais parce que je n'ai rien du tout d'intéressant à vous dire. Nous menons une vie extrêmement tranquille, et en partie isolée, puisque ma société féminine est entièrement dispersée. La pauvre Psse Galitzine *) est toujours à Moscou, séchant d'impatience de revenir et retenue par les suites de sa fausse couche et les mauvais chemins. La Csse Tolstoï **), sur le point d'accoucher, ne bouge plus de chez elle, et souffre horriblement d'un rhumatisme; cela m'inquiète même pour elle, puisqu'elle est d'une santé de mouche et que ses souffrances et ses transpirations réduisent ses forces à rien, et qu'il en faut cependant pour accoucher. D'ailleurs, suivant mon système, la pauvre femme se trouve *trop* heureuse d'être grosse; elle jouit trop de ce bonheur, pour qu'elle en jouisse en plein. Vous direz, Maman, que c'est une opinion d'hypocondre; mais je ne puis qu'y faire: j'ai vu si souvent cette expérience dans le monde, que j'y crois d'une manière presque superstitieuse.

L'Archiduc Palatin, qu'on attend tous les jours, va rompre la vie monotone que nous menons, quoique je ne croie pas que l'Empereur se mette fort en frais pour l'amuser.

Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise bien, bien tendrement les mains et vous chéris au delà de l'expression."

---

*) La Princesse N. Golitzyne.

**) La Comtesse Anne Tolstoï.

249.

„Pétersbourg, ce 24 Mars/5 Avril 1803,
Mardi, à 10 heures du soir.

Je vous écris de provision, chère Maman: demain étant une fête d'église, je suppose qu'on ira à la messe, et je crains dans ce cas de n'avoir pas le temps de vous écrire à mon aise.

Je reviens de chez la comtesse Tolstoï *), qui va mieux. Je crois vous avoir dit, chère Maman, que j'étais inquiète pour elle: elle peut accoucher à présent sans risque; aussi s'y attend-elle d'un moment à l'autre.

Ayant presque perdu l'habitude de souper (excepté par procédé, lorsque j'ai du monde), puisque nous dînons si tard, j'ai encore tout le temps de vous parler, ma chère bonne Maman, de votre lettre de Munich du 1/13 Mars, et de tout ce qu'elle m'a fait éprouver; *tout, non*, cela ne se peut guère ici, mais une partie au moins. Ma bonne, ma bien-aimée Maman, deux mots de *vous* font l'effet centuple du prix qu'on y met ordinairement, et, quand *vous* me dites que vous désirez être avec moi et que vous regrettez de ne pas le pouvoir, il semble que j'éprouve en partie la douce influence de votre présence. Oui, ma chère, ma bien chère Maman, cette lettre m'a fait du bien et m'en fait encore à chaque instant du jour que je pense à son contenu; elle me soulage, elle me fortifie, et ces deux mots que je ne me souvenais pas de vous avoir écrits (quoiqu'ils font la base de mon existence actuelle) et que je prends pour devise, tracés de votre main, me paraissent d'une vertu plus efficace. Je vous jure, Maman, que ce n'est pas une manière de parler: tous les matins, à présent, lorsque je me réveille et que je pense à ma journée, ces deux mots me reviennent en tête, et il me semble que c'est vous qui me les dites; ils me font alors l'effet de l'eau fraîche aux yeux. Ma bonne Maman, je voudrais tant vous dire là-dessus!.... mais c'en est assez.

Amélie vous aura parlé de l'Archiduc et de son arrivée. Il me semble qu'il a gagné, depuis ces trois ans que je ne l'ai vu; ou est-ce parce qu'il était plus gêné et que je le voyais moins de suite du temps

---

*) La Comtesse Anne Tolstoï, née Princesse Bariatinsky.

de l'Empereur défunt? Les premiers jours de son arrivée, l'Empereur était malade et ne dînait pas avec du monde; l'Impératrice mère tomba malade presque en même temps, de sorte que je restais seule pour lui faire les honneurs, et je crois que je lui ai plus parlé depuis les six jours qu'il est ici, que pendant les deux mois que nous avons passés ensemble à Gatchina lors des mariages.

Je suis charmée que Caroline vienne avec vous à Carlsrouhe. Cela lui fera du bien pour tout, mais pourra-t-elle prendre ses petites filles avec elle? Je serais étonnée si elle consentait à s'en séparer.

Ce que vous me dites au sujet de Charles me fait de la peine. Mon Dieu, si des officieux se donnent encore la peine de *vouloir* le gâter, qu'est-ce que cela deviendra! On a assez à faire pour prévenir ses dispositions naturelles. Dieu veuille qu'il conserve toujours pour vous, chère Maman, la sincérité qu'il a encore!

Adieu, ma bonne Maman, je vous baise mille fois les mains; un sommeil précoce, qui me prend quoiqu'il ne soit qu'onze heures, me rend toute bête et m'oblige de finir, et, jusqu'à ce que j'aie pris la résolution de me coucher, il en sera temps. Adieu donc encore une fois, ma bien chère Maman."

250.

„Pétersbourg, ce 18/30 Avril 1803,
Samedi, à 11 heures du matin.

Je vous baise les mains, ma bonne et chère Maman, pour votre lettre du 24 Mars/5 Avril. Vous m'y parlez d'un temps divin; nous l'avions aussi dans le même temps, quoique la rivière était encore couverte de glaces, et, depuis qu'elle en est dégagée, il fait un temps détestable.

Je suis bien fâchée que ma sœur Caroline n'ait pu rester qu'aussi peu de temps à Carlsrouhe, car je suis persuadée qu'elle s'y trouvait mieux qu'à Munich. Mais une chose que je ne comprends pas, c'est le peu d'intérêt que lui inspirent ses filles. Il est bien naturel qu'elle ait eu de la préférence pour Max, comme le premier, comme le plus intéressant par son âge, comme un fils enfin, quoique dans *sa* situation il peut lui être assez indifférent d'avoir des fils ou des filles.

Comment, ces pauvres petites ne lui offrent-elles donc pas de consolation? C'est une chose que je ne comprends pas!

Je ne sais si Amélie vous a parlé, chère Maman, de la comtesse Tolstoï *), la femme du grand maréchal, qui est accouchée il y a trois jours d'un gros et grand garçon, le plus heureusement du monde. Voilà aussi une femme née sous une heureuse étoile, et, si elle ne l'a pas toujours été, c'est qu'elle avait réellement ihr Glück verscherzt. Son unique désir était de nourrir son enfant; elle l'avait essayé avec un de ses premiers enfants, mais elle avait souffert l'impossible et n'avait pas pu en venir à bout. Au moyen de quelque préparation, que la comtesse Apraxine **) lui a fait faire pendant sa grossesse, elle nourrit à présent son Emmanuel ***) et tout va à merveille. Voilà tous ses désirs accomplis. Ah! elle est bien heureuse!

La Principessa ****) n'est pas arrivée encore, mais je me flatte qu'elle est en chemin et qu'elle pourra être ici mardi ou mercredi. Pour elle, la pauvre regrette extrêmement sa grossesse. Je n'ai jamais su qu'à trois mois on pouvait distinguer le sexe de l'enfant: elle assure que c'était un garçon. Mais je ne doute pas qu'elle répare bientôt sa perte.

Je ne sais, chère Maman, si je vous ai annoncé la réception de votre lettre par le courrier de Weimar. Si je l'ai fait, je vous demande mille pardons de me répéter. J'ai fait aussi votre commission au comte Romanzoff.

Encore une chose que je voudrais vous demander, ma bonne Maman, et que j'ai oubliée, c'est si vous ne savez l'effet qu'a fait ma lettre par Gaber sur mon grand-père, en premier lieu, comment il a pris la réponse sur *l'objet auquel il tenait si fort.* Ensuite, j'ai été obligée, à la prière de l'Impératrice, de lui écrire pour la duchesse d'Orléans: comment a-t-il pris cela? Et a-t-il reçu in Gnaden le portrait que je lui ai envoyé? Je vous demande mille pardons, chère Maman, de toutes ces questions, qui doivent vous importuner.

---

*) La Comtesse Anne Tolstoï (1776—1825).

**) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

***) Le Comte Emmanuel Tolstoï († 1825).

****) La Princesse N. Golitzyne.

Marie, Duchesse de Brunswick,
sœur de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.

L'Archiduc est encore toujours ici et y restera, je crois, quelques semaines.

Les spectacles à l'Hermitage ont recommencé avant-hier, et dureront, je crois, jusqu'à ce que nous allions à la campagne.

Adieu, chère Maman, je me prépare à vous écrire longuement par Mlle Pratassoff *), qui va partir la semaine prochaine et qui compte certainement vous voir. Elle va voyager pour sa santé, mais, comme elle souffre uniquement de son extrême ampleur, qui l'étouffe et qui la fait presque perdre l'usage de ses jambes, je doute qu'elle guérisse, et je crains bien plus qu'elle ne revienne plus. Ce serait affreux pour ses pauvres nièces, qui resteraient isolées dans l'étranger. Adieu encore une fois, ma bien chère Maman, que je chéris tendrement, au delà de l'expression."

251.

„Pétersbourg, ce 25 Avril/7 Mai 1803,
Samedi, à 11 heures ½ du matin.

Ma chère, ma bonne Maman, j'ai reçu avant-hier votre lettre du 1er/13 Avril, et vous en baise les mains. J'y ai vu avec peine que vous étiez seule, que ma sœur Caroline vous avait quittée. Puisque sa société vous était si agréable et qu'elle se trouve, comme de raison, si bien avec vous, nous avions arrangé avec Amélie et moi que peut-être vous iriez avec elle à Pyrmont, où d'ailleurs elle serait toute seule. Il n'y avait selon nous d'obstacle que Charles, qui peut-être n'oserait pas s'absenter aussi longtemps de Carlsrouhe. Caroline elle-même n'avait-elle pas pensé à ce projet?

J'ai envoyé votre lettre au comte Romanzoff, chère Maman, ne l'ayant pas vu. L'adresse est très bien.

Vous me demandez, chère Maman, si l'Impératrice paraît encore fort touchée à des occasions qui lui rappellent la mort de l'Empereur. Oui assurément, elle pleure beaucoup ces jours-là. Mais depuis que je sais ce que *vous* avez souffert et senti, je la trouve d'un caractère extrêmement heureux. Certainement, que, comme vous le dites, les

*) La Comtesse Anne Protassoff (1745—1826), demoiselle d'honneur honoraire.

caractères légers sont heureux pour eux-mêmes, mais aussi ils ne connaissent pas la science si difficile de compatir *bien* aux peines d'autrui, et qui n'est donnée qu'à ceux qui savent sentir profondément. C'est un si grand bienfait pour les malheureux de rencontrer des êtres qui les comprennent parfaitement, que, lorsqu'on pense à l'utilité dont on peut leur être, il me semble qu'on ne voudrait pas s'affranchir des qualités nécessaires, quoique pénibles pour soi-même. Et cette science, ma bonne Maman, *vous* la possédez si bien!

Je suis charmée de ce que vous ne consentez pas à marier Mimi avant un an. J'espère que Louis fera preuve de constance, et je ne reviens pas de sa flamme. Il me sera bien pénible de penser que vous serez sans fille lorsque Mimi sera mariée (car je voudrais tant qu'Amélie se marie d'ici là!). Alors, Maman, si vous pouviez venir ici!

Vous me parlez de votre beau temps, chère Maman. Carlsrouhe doit être charmant dans ce moment, mais, depuis la mort de Papa, je ne puis pas y penser avec le même sentiment de plaisir, puisqu'il me paraît si vide! Nous avons aussi depuis quelques jours un temps divin et trop chaud pour la saison; aussi aujourd'hui commence-t-il à se gâter.

J'ai eu enfin hier le plaisir de revoir la Principessa, après trois mois d'absence. Elle est revenue toute maigre et mince après sa fausse couche; je suis enchantée qu'elle soit de retour, sa société m'est d'un si grand agrément.

Amélie vous baise les mains. Elle a été hier à un bal chez la comtesse Orloff, qui marie sa fille; c'est la mère de la comtesse Panine *). J'aime quand elle est un peu répandue dans le monde, et ce qui me fait plaisir, c'est qu'il paraît réellement qu'on l'aime; aussi est-elle d'un caractère aimable et agréable pour la société.

Adieu, ma bonne et bien chère Maman, je m'en vais écrire à la pauvre Marie, qui me paraît si isolée dans son Prenzlau, et ensuite

---

*) La Comtesse Elisabeth Orloff, née Comtesse Stackelberg (1741—1817), femme du Comte Vladimir Orloff; sa fille Catherine (1770—1849), mariée au brigadier D. Novossiltzeff; sa plus jeune fille Sophie (1774—1844), mariée au Comte N. Panine (1771—1837).

je vais baptiser le petit Tolstoï nouveau-né. Je vous baise les mains, ma bonne Maman, et ne puis vous rendre à quel point je vous chéris. Que ne puis-je mieux encore vous le prouver que je ne le fais!"

252.

„Pétersbourg, ce 28 Avril/10 Mai 1803.

Chère Maman, c'est par Mlle Pratassoff *) que je vous écris. Je ne sais pas au juste quand cette lettre vous parviendra, mais toujours j'espère que ce sera dans le courant de cet été. Je suis aussi dans l'incertitude encore sur le ton que je vous prendrai dans cette lettre, non que je doute nullement de la fidélité du porteur, mais je ne sais pourquoi j'ai un pressentiment que la pauvre Mlle Pratassoff n'ira pas loin, et, si elle mourait en chemin, Dieu sait ce que deviendrait ma lettre.

Pour vous parler cependant de moi, je vous dirai en gros, chère Maman, que tout est comme cet hiver encore, et qu'il faut bien de la *patience et persévérance*, non pour persévérer dans mon opinion, qui est désormais *inchangeable*, mais pour supporter avec une certaine indifférence bien des choses qui me mineraient, si je ne travaillais sans cesse mir es nicht zu Herzen zu nehmen. Que je bénis le Ciel, qui semble m'avoir préparé d'avance une consolation par le séjour d'Amélie! Sa société et celle de la bonne Principessa, qui m'est rendue depuis quelques jours, a mainte et mainte fois dissipé au moins en partie des nuages noirs et bien pénibles qui planaient sur mon horizon. Je me dis sans cesse qu'on est dans ce monde, non pas pour jouir, mais pour *supporter*; cependant je ne puis m'empêcher alors de trouver un peu injuste que je doive supporter seule la peine d'une chose *dont la faute n'est certainement pas à moi seule.* Enfin, encore une fois, *Patience*! et brisons là-dessus.

Il semble que les beaux projets de l'Impératrice sur l'Archiduc ne réussiront pas. Depuis qu'il est ici, elle ne touche plus cette corde envers nous, et j'avoue que jamais je n'y ai trop compté, la Cour de Vienne ne voulant pas trop de bien à notre Maison, et surtout

---

*) La Comtesse Anne Protassoff.

l'article de la religion. Aussi ai-je été fâchée qu'on en ait parlé si haut. Je sais cependant que, peu de temps avant l'arrivée de l'Archiduc, le chargé d'affaires d'Autriche a demandé à quelqu'un s'il croyait que ce mariage serait bien vu de la Cour de Russie, mais depuis je n'en ai plus entendu parler.

Vous aurez été inquiète, ma chère Maman, si vous avez entendu parler des préparatifs de guerre qu'il y avait pendant un moment chez nous contre la Suède. Cela m'a fait de la peine, et je suis enchantée que tout se soit arrangé à l'amiable. Comptez-vous encore voir le Roi et Frik cet été? Elle est heureuse, Frik, tant par ses enfants que par la possibilité qu'elle a de vous revoir. Mais elle le mérite bien, car c'est une bonne enfant, et je me suis beaucoup attachée à elle pendant ces cinq jours que je l'ai vue.

Adieu, ma bonne Maman, ce sera un bien vieux bavardage que vous recevrez. Je vous baise mille et mille fois les mains et vous chéris au delà de l'expression."

253.

„Pétersbourg, ce 2/14 Mai 1803,
Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu deux lettres de vous, chère Maman, ces jours-ci, l'une du 8/20 Avril, et l'autre par M. Frænzel, bien ancienne. Jamais je n'aurais reconnu ce cher homme: il me semble qu'autrefois il n'était pas mal de figure, et il est affreux à présent. J'espère qu'il pourra se faire entendre un de ces jours à l'Hermitage. Les spectacles ont repris depuis la belle saison, et, malgré le temps divin que nous avons eu depuis huit jours, avec bien plus d'exactitude que cet hiver, car nous en avons régulièrement le dimanche et le jeudi à l'Hermitage.

Nous avons eu aussi bal mardi dernier chez la comtesse Stroganoff *). Elle l'avait arrangé en partie pour moi, en réparation d'un bal manqué de ce carnaval, dont je ne sais si moi ou Amélie vous avons parlé. Je lui ai su gré de son aimable intention, mais je ne m'y suis pas trop amusée; il faisait si chaud, si beau, qu'on eût mieux aimé être dehors que de danser. A propos de la comtesse Stro-

*) La Comtesse S. Stroganoff, née Princesse Golitzyne.

ganoff, si vous étiez à même d'avoir quelque rapport avec elle, je vous demanderais vos bontés pour elle: c'est réellement une *bien* bonne femme; elle a de si bons sentiments, une façon de penser parfaite.

Ce que vous me dites des caresses entreprenantes de Louis pour Mimi m'a fait rire, et Mlle d'Arnay qui est là pour arrêter ses transports, cela doit être drôle à voir.

Pardonnez-moi, chère Maman, si ma lettre est sotte et courte, mais j'ai été interrompue longuement tantôt, et à présent j'ai dans ma petite chambre verte un peintre, ma sœur et la Principessa, qui chuchotent des bêtises, et cela me tourne la tête. J'ai une si sotte mémoire, que je ne sais pas si je vous ai déjà annoncé l'arrivée de la Principessa, comme un événement intéressant pour moi, et parce que ma bonne Maman daigne prendre tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Que je n'oublie pas de vous dire, chère Maman, que le buste de Papa va partir avec les premiers vaisseaux, et, pour qu'il arrive avec plus de sûreté, on le fera remonter le Rhin jusqu'à Schrak ou environs. C'est le banquier Rall qui s'en charge.

Adieu, chère Maman, je griffonne horriblement et vous en demande pardon. Je me réserve à répondre par la poste à différents articles de votre dernière, à laquelle j'aurais tant voulu répondre au long. En attendant, je vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, et vous chéris tendrement."

254.

„Pétersbourg, ce 6/18 Mai 1803,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Je viens, ma bonne Maman, de recevoir votre lettre du 15/27 Avril, et j'ose à peine me mettre à y répondre ni la relire, car, m'étant trouvée déjà dans une disposition de tristesse, ce que vous m'y dites de tendre, de plein de bonté, m'a fait pleurer comme une folle! Quelqu'un m'attend pour me parler, et, à la suite de cela, je dois me mettre en chemin pour aller dîner à Pavlofsk, de sorte que je crains de promener des yeux gros comme un poing. Cependant, je dois vous prier, Maman, de révoquer une chose que vous m'y dites:

vous désirez me rendre heureuse aux dépens des jours qui vous restent. Que Dieu nous préserve! Il n'y aurait plus de bonheur pour moi, si *vous* ne pouviez en jouir, et, quand je m'occupe quelquefois de mes chimères de bonheur, ma première idée est: *Comme cela, Maman sera heureuse.* Je dois me presser de briser sur cet article, sans quoi je recommence mes larmes.

L'Impératrice est partie hier pour Pavlofsk. Nous avons un temps si divin et si constant, que c'est réellement dommage d'être en ville, mais cependant une course par cette chaleur et dans le moment le plus chaud de la journée n'est pas ce qu'il y a de plus agréable.

Je suis souvent à présent au jardin du Palais Taurique: le palais est tout à fait rétabli, et il serait charmant à habiter; le jardin est mieux entretenu que jamais, plus vert et plus joli que jamais. Je crains cependant qu'il ne nous vienne comme à vous des pluies et du mauvais temps; après ce beau temps, ce serait bien piquant. La belle saison n'interrompt pas les spectacles, et je n'en suis pas fâchée: nous avions besoin de compensation pour ceux que les grands froids nous ont fait manquer. Demain nous en aurons un, comme tous les jeudis, à l'Hermitage, et dimanche, le jour de naissance de la Grande-Duchesse Catherine, il y en aura un à Pavlofsk. Si seulement on pouvait rapprocher ce Pavlofsk de quelques dizaines de verstes! Car c'est cruel de passer sa vie sur les grands chemins. L'Archiduc y demeure; cela m'a paru un peu extraordinaire, à dire le vrai, mais je suppose que l'Impératrice l'a exigé de lui, car il n'a pas l'air d'en être fort amusé; il viendra ici toutes les semaines une fois.

Adieu, ma bonne Maman, je suis encore obligée d'abréger ma lettre malgré moi: il est onze heures et demie, et je dois partir avant midi.

Je ne vous ai donc pas dit, Maman, que j'ai lu *Delphine*, et à peu près dans le même temps que vous vous en faisiez faire la lecture par la Freistett. Le premier volume m'a assez plu, mais le reste non. Comme vous dites, il y a de belles pensées, mais il y a aussi des expressions singulières; et ce qui, à mes yeux, ôte tout intérêt à Mad. Delphine, *c'est qu'elle continue sa liaison avec un homme marié*, ce qui, selon moi, est parfaitement mal. Je pardonne

tout à une femme, hormis de séduire un homme marié, car on en peut pas en calculer les suites funestes.

Adieu bien vite, ma bonne Maman, mais non sans vous baiser tendrement les mains et vous dire que je vous chéris au delà de tout au monde.“

255.

„Pétersbourg, ce 9/21 Mai 1803,
Samedi, à 11 heures ½ du matin.

Je suis bien heureuse, ma bonne Maman; j'ai reçu deux de vos lettres de suite, mais celle du 18/30 Avril, que j'ai reçue hier, m'a affligée, ma bonne, ma pauvre Maman! Ah! oui, je conçois si bien que vous deviez souffrir dans le moment où vous me l'écriviez! Lorsqu'on a perdu ce qui vous était *tout*, ce qui faisait l'existence, on est révolté à toutes les occasions où l'on se réjouit autour de vous, et, à plus forte raison, à une occasion qui, comme celle dont vous me parlez, aurait fait le même effet sur la personne qu'on a perdue! Ma bonne Maman, je trouve cela si naturel, et je souffre avec vous des fêtes que l'on prépare à l'occasion de cette nouvelle dignité.

Je suis si impatiente que vous ayez au plus tôt le buste de Papa! Vous serez bien contente de la ressemblance. On l'a enlevé pour l'empaqueter de chez moi, où il a passé tout l'hiver, le comte Stroganoff ayant eu l'attention de le faire achever pour mon jour de naissance. J'ai gardé pour moi celui que le sculpteur défunt a fait; il est placé dans mon grand cabinet, sur une armoire consacrée à cet objet seul, puisqu'il n'y a pas autre chose que deux tasses encore, avec le portrait de Papa, que ma sœur Caroline nous a envoyées.

J'ai lu hier dans le *Mercure Allemand* la description d'un monument que vous avez commandé pour être placé dans une chapelle, dans le jardin; il doit être beau, d'après la description. Il y est dit aussi que ce même homme de Stuttgart, dont j'ai oublié le nom, a fait aussi le buste de Marie; cela est-il vrai? Ne pourrais-je pas avoir un de ces plâtres, chère Maman, et à qui faut-il s'adresser pour cela? Car je n'ai rien de Marie, excepté le portrait que la Freistett en a fait, qui est joli, mais pas fort ressemblant. Frik me désole avec

son indolence: j'ai déjà renoncé au portrait, et je lui demande à genoux son buste, mais je n'en suis pas plus avancée.

Notre course à Pavlofsk dernièrement a été tuante, comme je l'avais prévu, car la chaleur et la poussière étaient au plus haut degré. J'étais de retour à sept heures, et je suis allée me rafraîchir au jardin du Palais Taurique, dont cependant je n'ai pu bien profiter, puisqu'il y avait une quantité de monde. Je soupire après Kamennoï Ostrof, mais il ne faut pas y penser encore; la semaine prochaine, le 16 étant le jubilé de Pétersbourg, il y aura une grande solennité: Te Deum à l'église d'Isaac, les troupes seront sous les armes et défileront devant la statue de Pierre Ier, illumination le soir, et je ne sais quoi encore. Nous restons donc en ville jusque-là.

Vers le 20, l'Empereur va faire une petite course qui ne durera pas plus de quinze jours, et, à son retour, nous nous établirons à Kamennoï Ostrof. Pendant son absence, *comme elle est aussi courte*, je serai à Pavlofsk; sans doute que, s'il avait fait son grand voyage de deux mois, j'aurais pris d'autres arrangements.

Demain nous allons encore à Pavlofsk. C'est la fête de la Grande-Duchesse Catherine. L'Impératrice donne un spectacle. Au moins, nous ne souffrirons pas de la chaleur, puisque le temps a beaucoup fraîchi.

Adieu, ma bonne, ma bien chère Maman, je suis obligée de finir. Je vous baise bien tendrement les mains, et vous chéris de même.

J'oublie toujours deux choses, chère Maman: d'abord, de vous prier que Charles m'envoie un reçu de la patente que je lui ai envoyée par Gaber; je le lui ai dit dans ma lettre, mais il l'a oublié probablement. En second lieu, ne pourriez-vous, chère Maman, apprendre de mon grand-père quelle est sa décision au sujet de la demande que je lui ai faite de la part de l'Impératrice pour la Duchesse d'Orléans. L'Impératrice me demande une réponse; je doute, à la vérité, qu'elle soit favorable, mais je voudrais au moins en avoir une."

256.

„Pétersbourg, ce 20 Mai/1er Juin 1803,
Mercredi, à midi.

Chère Maman, je vous baise les mains pour votre lettre du 25 Avril/7 Mai, que vous m'avez écrite dans un moment où vous étiez bien triste, et par une raison si naturelle. Ma bonne, ma pauvre Maman, quels moments affreux vous devez avoir, et pourquoi ne puis-je jamais, jamais les partager? Vous vous trouvez seule dans ces moments-là, car ni Charles, ni Mimi, avec la meilleure volonté du monde, ne sont pas en état de vous donner le soulagement qu'il vous faut. C'est bien cruel à penser! Je serais trop heureuse si effectivement cela pouvait vous soulager de m'écrire ce que vous sentez, mais c'est si imparfait! Ah, Dieu! si j'avais le bonheur d'être avec vous, je pleurerais avec vous, je sentirais si bien tout ce que vous sentez! Je suis heureuse même de ce que vous me trouvez digne de vous comprendre. *Vous* sentez si profondément, *vous* êtes si malheureuse, ma bonne Maman, et vous êtes sans consolation, tandis que ceux qui ne sentent pas la moitié comme vous sont entourés de personnes qui s'empresseront de leur offrir toutes les consolations possibles dans ce monde. Ah! on serait tenté *souvent* d'accuser la Providence d'injustice, et se soumettre à ses décrets sans murmurer est un effort que je crois nécessaire, mais qui est souvent pénible.

Je suis bien fâchée que les gazettes vous aient rendu de l'inquiétude au sujet de la guerre avec la Suède. J'ai lu moi-même un article qui n'a pas l'ombre de vérité, et où l'on donne à Pétersbourg un air martial qu'il n'a jamais eu; grâces au Ciel, ces inquiétudes n'ont pas duré longtemps ici.

L'Empereur part samedi pour faire une course en Finlande de moins de quinze jours, et je pars le même jour pour Pavlofsk. Nous y allons demain passer la journée. L'Empereur prend congé de sa mère, et, comme c'est le jour de fête du Grand-Duc Constantin et de la Grande-Duchesse Hélène, il y aura spectacle, mais nous revenons le soir.

Adieu, ma bonne Maman, chérie au delà de l'expression, je n'ai pas le temps de continuer, quoique je trouve toujours que je ne vous écris pas assez. J'ai plus que jamais du plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble qu'à mesure que j'avance en âge, je m'attache davantage à vous; je sens davantage, plus je vis, le prix de vos bontés, *de votre extrême bonté.* Comment ne vous chérirais-je pas toujours davantage? Adieu encore une fois, ma bonne Maman."

257.

„Pavlofsk, ce 26 Mai/7 Juin 1803,
Mardi, à 1 heure et demie.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de Charles; il a 16 ou 17 ans, je ne le sais réellement pas. Je devrais lui écrire pour le féliciter, mais je suis dégoûtée de ma correspondance avec lui par son peu d'exactitude. Je vous félicite en attendant, ma bonne Maman, et désire que son existence vous donne le bonheur que vous méritez.

Je vous envoie ci-joint, chère Maman, une lettre d'un M. Fiegler, dont ni moi ni Amélie ne nous souvenons pas du tout, quoiqu'il prétende avoir présidé aux jeux de notre enfance; peut-être, chère Maman, vous en souviendrez-vous mieux, et je vous supplie d'avoir la bonté de me donner les renseignements que vous savez sur son compte, car je n'ai pas l'idée seulement de son nom.

A 11 heures 1/2 du soir.

Je n'ai pas eu le temps d'achever tantôt, chère Maman, j'avais encore des présentations avant dîner, le prince et la princesse Gagarine, *la fameuse* *), que je regrette si fort jusqu'à présent que vous n'ayez pas vue à Kamennoï Ostrof. La soirée a traîné si longtemps aujourd'hui, que je ne suis revenue chez moi qu'à onze heures.

Je suis ici depuis samedi, jour du départ de l'Empereur, et, demain en huit, j'espère être établie à Kamennoï Ostrof. L'Impératrice est réellement remplie d'attentions; vous savez comme elle fait bien les honneurs chez elle, mais..... il vaut mieux être chez soi.

---

*) La Princesse Anne Gagarine, née Lopoukhine (1777—1805).

L'Empereur voyage fort heureusement; j'ai eu aujourd'hui de ses nouvelles de Friedrichshamm. Je ne pense à cette Finlande qu'avec un sentiment de plaisir et de reconnaissance, car j'y ai passé huit jours bien agréables.

Amélie vient de recevoir une lettre de vous, où vous lui dites, ma bonne Maman, que vous souffrez des yeux; rien ne les use comme les larmes, ma bonne, ma chère Maman: si vous pouviez donc les ménager! Mais j'espère que ce n'aura pas été une des maladies de longue durée que vous avez eues quelquefois aux yeux.

Adieu, ma bonne, ma chère Maman. J'ai recommencé les eaux de Spa, qui, l'année passée, m'ont fait un bien extrême, et cela me fait lever de bonne heure. Adieu et bonsoir donc, que ne puis-je vous le dire en vous baisant les mains! Je ne renonce pas à l'espoir d'avoir encore ce bonheur. Conservez-moi vos bontés, ma chère et bien-aimée Maman."

258.

„Pavlofsk, ce 2/14 Juin 1803,
Mardi, à une heure.

Je vous écris encore d'ici, chère Maman; j'en pars demain, l'Empereur arrivant demain de Finlande. Son voyage a été fort heureux, excepté du mauvais temps, en quoi nous avons été mieux partagés ici.

J'ai reçu le dernier jour de poste votre lettre du 9/21 Mai, et vous en baise les mains, ma bonne et bien-aimée Maman. Vous m'y parlez du portrait de l'Empereur par Voile; personne ne s'en est emparé, mais le cher homme a été si longtemps à le faire, parce qu'il exige plus de séances qu'un autre et que l'Empereur en donne moins que qui que ce soit, qu'il n'a été achevé que l'hiver passé, et il a si mal réussi, que vous n'aurez aucun plaisir à l'avoir. On l'a mis dans un coin de l'Hermitage, mais je le ferai prendre et vous l'enverrai, si vous le désirez, chère Maman. Si vous le trouvez mauvais, donnez-le à mon grand-père, et je dirai que c'est celui qu'on a fait exprès pour lui. Je crois que cette petite fraude n'est pas bien criminelle.

Cette course à Manheim vous gênera extrêmement, chère Maman, mais je n'ai pas pu m'empêcher de rire du *vivat* qu'on crie à tue-tête au cheval de mon grand-père: c'est d'un ridicule parfait.

Il y a longtemps que vous ne m'avez pas parlé de Charles, chère Maman; comment en êtes-vous contente à présent? Il me tient si fort à cœur de le savoir changé à son avantage.

Il y a de la société ici dans ce moment: la comtesse Apraxine y est pour huit jours; elle compte partir au mois de Juillet, aller à Moscou auparavant, et de là droit à Carlsrouhe. J'espère que sa société vous fera plaisir; elle fait tout plein de préparatifs d'établissement à Carlsrouhe, elle se fait faire des meubles, etc., et moi, quoique cela me fasse de la peine de la voir partir pour toujours, je me réjouis au moins de vous écrire beaucoup et bien à mon aise par elle.

Nous avons eu grand monde ici dimanche passé; il y a eu spectacle, on a donné *Mérope*. Comme l'Empereur ne peut pas souffrir la tragédie, et que l'Impératrice et moi aussi, j'étais curieuse de la voir jouer à Mad. Xavier, notre nouvelle actrice tragique, on a profité de l'absence de l'Empereur pour la donner. On a dansé après, au grand bonheur des Grandes-Duchesses; pour moi, j'avoue que je n'aime pas les bals dans cette saison-ci.

Adieu, chère Maman, Amélie vous baise les mains, j'en fais de même bien tendrement, et vous chéris au delà de l'expression.

Le pauvre prince Wolkonsky *), qui accompagnait l'Empereur, a été obligé de revenir en hâte, puisque sa femme, que vous ne connaissez pas, a fait une couche malheureuse de huit mois; l'enfant est mort. Cela me fait de la peine, puisqu'ils font si bon ménage, et j'ai cru que vous y prendriez part, puisque vous avez des bontés pour lui. La pauvre femme se réjouissait tant d'avoir un enfant!

La comtesse Tolstoï **) va toujours bien, mais son enfant a été bien mal pendant un moment, et je commence à croire que ce lait ne lui convient pas.

---

*) Le Prince Pierre Wolkonsky, marié à la Princesse Sophie Wolkonsky.

**) La Comtesse Anne Tolstoï, née Princesse Bariatinsky.

L'Archiduc est encore ici, mais il part dans peu. Il a été rappelé plus tôt qu'il ne comptait revenir, vu les affaires politiques du moment."

259.

„Kamennoï Ostrof, ce 6/18 Juin 1803,
Samedi, à midi.

Avant tout, ma bonne Maman, veuillez bien recevoir mes félicitations pour votre jour de naissance, qui est après-demain. Que le Ciel nous accorde de le fêter encore *bien, bien* souvent, et une fois au moins dans ma vie encore avec vous, chère et bonne Maman! Cela me rendrait si heureuse! Si je pouvais vous souhaiter du bonheur, que de vœux j'adresserais au Ciel! Mais malheureusement vous ne pouvez plus en goûter de pur. Dieu sait que ce que *je désire le plus au monde*, et que vous savez, chère Maman, n'est pas autant pour ma propre satisfaction, quoiqu'elle y soit pour beaucoup, que parce que je sais que c'est une des choses qui peuvent encore vous causer de la joie. Quand j'y pense, quand je bâtis sur cette chimère, ma première idée est celle du plaisir extrême que j'aurais à vous l'annoncer. C'en est assez! J'irais trop loin, si je continuais ce sujet; il peut mener si loin!

J'ai reçu hier votre lettre du 16/28 Mai; pendant que vous montiez à cheval, chère Maman, j'étais en grande représentation, puisque c'était le jour de la fête séculaire de Pétersbourg. Je n'ai pas été étonnée du tout de ce que vous montiez encore: je suis charmée au contraire que Schrickel ait pu vous y engager, puisqu'il le trouve nécessaire. Je voudrais, Maman, que vous preniez le soin le plus minutieux de votre santé, et, si vous avez quelque bonté pour vos enfants, vous le ferez, car c'est le bien le plus précieux que vous puissiez leur conserver! Je voudrais pouvoir surtout vous donner une bonne dose d'insouciance, et me réserver ce qui en resterait, car, de ce côté-là, je sens *bien* que votre sang coule dans mes veines!

C'était à Amélie à vous écrire aujourd'hui, chère Maman, mais je lui ai demandé de me céder son droit, pour réparer un oubli du dernier jour de poste. Je voulais vous demander alors déjà si mon grand-père n'enverra pas une notification de sa nouvelle dignité;

celle du Duc de Würtemberg est ici depuis longtemps, et j'attendais celle de mon grand-père d'un moment à l'autre. Cela serait cependant absolument nécessaire, puisqu'on nomme dans ce moment les ministres destinés à résider aux nouvelles Cours Electorales. Les premiers moments passés, je pense cependant quelquefois que le séjour de Manheim ne vous sera pas si désagréable; la ville est jolie, les environs aussi. A propos de cela, Schwetzingen revient donc aussi à mon grand-père? C'est le jardin de Schwetzingen que je trouve la possession la plus agréable de toutes ces nouvelles acquisitions.

Je crains beaucoup aussi que cette triste guerre ne dérange les projets du Roi de Suède, et j'en serais bien fâchée pour Frik, que cela rendait si heureuse. Cela serait mauvais pour Caroline aussi; la guerre ne vaut rien pour tout et tout, selon moi.

Nous sommes ici depuis avant-hier au soir. L'Empereur est arrivé mercredi pour dîner à Pavlofsk; il m'avait mise du secret, mais c'en était un pour sa mère. L'après-dînée, nous sommes revenus en ville, nous y couchâmes; le lendemain, l'Impératrice est venue dîner au Palais d'Hiver et partit d'abord après. Le soir, je suis venue ici pour souper; je suis enchantée d'y être: la ville, et surtout le Palais d'Hiver, est si désagréable en été. Il a fait bien beau depuis que nous sommes ici, et j'ai un sentiment de tendresse pour Kamennoï Ostrof. J'y ai passé des moments agréables l'année dernière. Dieu veuille que cette année-ci ce soit de même! mais j'ai apporté plutôt un fonds de tristesse que d'autre chose. Vous devriez avoir des bontés aussi pour Kamennoï Ostrof, chère Maman, puisque les moments agréables que j'y ai passés ont produit un effet qui vous a fait plaisir. J'espère que vous me comprenez, chère Maman; je voudrais bien pouvoir un jour vous conter tout cela plus au long."

260.

„Kamennoï Ostrof, ce 17/29 Juin 1803,
Mercredi, à midi.

C'est à deux de vos lettres que je réponds, chère Maman, toutes deux de Manheim, et je vous en baise mille et mille fois les mains. La teinte de tristesse qui y règne est bien naturelle; plus les autres

montrent de joie dans les occasions où on ne peut pas la partager, plus on souffre intérieurement.

La lettre de M. de Fouquet m'a bien amusée. Il me menace de ne plus m'écrire, et il a raison, parce que je me conduis indignement envers lui, je ne lui écris jamais; mais je vous prie, Maman, d'avoir la bonté de lui dire que je lui permets d'accomplir sa menace, si le prochain jour de poste il ne reçoit pas de moi une belle lettre, que j'espère accompagner de quelque chose qui achèvera de l'adoucir. En vérité, cela me ferait beaucoup de peine s'il cessait de m'écrire, car ses lettres sont extrêmement amusantes. Il ne se doute pas qu'elles font le bonheur de la Principessa, dont il ne connaît pas l'existence; elle s'affligeait dernièrement de ce qu'il avait été si longtemps sans m'écrire, et hier soir elle a écouté avec délices la lecture du Journal de Manheim. Elle connaît à fond l'histoire de notre enfance et tout le monde à Carlsrouhe: rien ne l'amuse comme lorsque nous lui donnons des détails sur cela.

Nous ne passons plus que rarement la nuit à Pavlofsk. Cette année-ci, cela n'est pas arrivé une seule fois encore, et je préfère de n'y aller que pour dîner; lorsqu'il ne fait pas très chaud, la course n'est pas bien fatigante, et je n'aime pas à me déplacer pour une nuit. *Je suis devenue plus paresseuse qu'il y a deux ans de ça.*

Avant-hier, nous avons fait une course qui m'a amusée. L'Empereur devait aller à Kronstadt; il est donc allé dîner à Péterhof, et je l'ai accompagné. Le soir, il est allé coucher à Oranienbaum, pour partir le lendemain pour Kronstadt, et moi je suis revenue ici. C'était une véritable partie de campagne. Il y avait fort peu de monde: l'Empereur m'a menée en phaéton d'ici à Péterhof; ma sœur était dans ma voiture avec la Principessa, et d'ailleurs il n'y avait que le comte Tolstoï, le prince Wolkonsky *), un M. de Winzingerode, aide de camp général de l'Empereur, et un M. von Suchtelen, général d'ingénieurs **), un homme de mérite et d'esprit, qui est très souvent chez nous, et qui a accompagné l'Empereur aussi à son voyage de

---

*) Le Comte Nicolas Tolstoï, grand maréchal de la Cour, et le Prince Pierre Wolkonsky.

**) Le Comte Pierre Suchtelen.

Finlande. Voilà, avec M. Torsoukoff *), toute la société. Il faisait fort beau, et Péterhof était charmant.

A 2 heures.

J'ai été interrompue tantôt, chère Maman, et il faudra à présent me dépêcher de finir ma lettre, pour la faire parvenir encore à la poste, mais il faut avant que je vous fasse part du bonheur extrême de M. de Maltitz, qui est nommé ministre auprès de mon grand-père. Il est aux anges: ma sœur, qui l'a vu ce matin, dit qu'il est comme fou. J'en suis bien charmée pour lui, car le pauvre homme a été fort malheureux jusqu'à présent.

Adieu, chère et bonne Maman. Je suis charmée du succès de Charles à Manheim; cela prouve qu'il a gagné à son avantage, et je tiens extrêmement à son perfectionnement. Je voudrais bien le revoir. Adieu encore une fois, ma bien-aimée Maman, je vous chéris au delà de l'expression."

261.

„Kamennoï Ostrof, ce 25 Juillet/6 Août 1803,
Samedi, à midi.

Je puis enfin vous donner des nouvelles de l'arrivée de mon cousin de Weimar **), chère Maman. Le pauvre garçon est arrivé maladroitement mardi soir, pendant que nous étions au bal masqué à Péterhof; il avait voyagé jour et nuit depuis Polangen. Le remue-ménage que cela a fait, comme on ne s'attendait plus à ce qu'il arrive de la journée, a d'abord commencé à donner un peu d'humeur à l'Impératrice. On quitta le bal pour le recevoir: le pauvre garçon, tout tremblant et suant, fit son début dans l'appartement intérieur de l'Impératrice. Ensuite on retourna au bal, on le livra au comte Tolstoï, qui lui mit un domino, et il fut lancé dans la foule sous la sauvegarde du Prince Louis de Würtemberg. Ma sœur, moi et la Princesse Louis, nous nous en emparâmes, nous le fîmes marcher des polonaises, nous le tînmes près de nous quand nous étions assises, et je dois

---

*) Ardaillon Torsoukoff (1763—1809), grand maître de la Cour, marié à Catherine Pérékoussikhine († 1842).

**) Futur époux de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

à cette occasion rendre au Prince et à la Princesse Louis une justice qui leur est toujours due, c'est que ce sont d'excellentes gens, extrêmement dienstfertig et teilnehmend. Ils sentaient parfaitement la situation embarrassante de mon pauvre cousin, et que c'eût été la plus vivante injustice de le juger mal du premier abord, comme le firent de certaines personnes, à quoi il y a de certaines raisons que je ne puis pas dire ici, et qui lui procurèrent de ma part un accueil doublement amical, parce que je trouve qu'il n'y a rien de plus cruel réellement, que de rebuter un jeune homme étranger, qui tombe comme des nues, et qui ne vient pas même pour son plaisir, mais parce qu'on l'a fait venir.

Vous voilà instruite de son début, chère Maman. Voici les impressions qu'il a faites: je sais par un tiers que sa future le juge très bien, qu'elle ne le trouve pas mal de figure, et qu'elle ne porte encore, comme de raison, aucun jugement sur ses qualités. Pour l'Impératrice, il lui a déplu au commencement, mais elle en revient. L'Empereur ne trouve à redire en lui que son babil, qui me faisait souffrir aussi; d'ailleurs je le trouve assez bien de figure, il a de la noblesse dans la tournure, et à présent déjà je le trouve infiniment préférable au Prince de Mecklembourg, ce qui, avec un peu plus d'usage du monde, ne pourra aller que de mieux en mieux. Je le juge peut-être partialement, parce que je trouve qu'il ressemble à ma tante, qui est votre sœur, Maman, parce que je sais qu'il tient à vous de près, enfin que le sang parle pour lui; mais réellement il me semble que c'est un enfant, dont l'éducation est encore à faire. Il m'a remis votre lettre, incluse dans celle du Duc. Je vous en parle peut-être trop au long, chère Maman; pardon si je vous ennuie.

Nous sommes revenus de Péterhof jeudi soir; j'y retourne dîner aujourd'hui, seule avec l'Empereur, et mon cousin vient ici demain. C'est cette course qui m'oblige de me presser de finir ma lettre, que je voudrais bien prolonger encore. Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, je vous baise bien tendrement les mains, et vous chéris au delà de l'expression."

262.

„Kamennoï Ostrof, ce 29 Juillet/10 Août 1803,
Mercredi, à 10 heures et demie.

Je vous baise les mains, ma bonne Maman, pour votre lettre du 8/20 Juillet, où vous me dites avoir vu Mlle Protassoff *). Elle m'a témoigné beaucoup d'amitié depuis quelque temps; je le lui ai rendu, au moins j'ai tâché de lui montrer que je le reconnaissais: c'est ce qui m'aura si bien établie dans son opinion. Je ne sais si effectivement je la mérite, mais je sais que j'ai au moins la meilleure volonté. Je lui suis reconnaissante de ce qu'elle a vu Anne **); elle m'a écrit pour me dire qu'elle lui avait remis ma lettre. Tout plein de monde croit que c'est risquer de se mettre mal en Cour, que d'aller la voir. Pauvre Anne! son existence est triste en effet.

Nous sommes dans l'attente continuelle d'une bien mauvaise nouvelle, et la situation de la pauvre Impératrice est réellement affreuse, puisqu'elle *ne peut* attendre d'autre nouvelle de la Grande-Duchesse Hélène, que celle de sa mort. Les dernières qu'on a reçues sont désespérées; les médecins l'ont condamnée, la frégate est revenue, puisqu'il est impossible qu'elle pense à faire un voyage. C'est bien malheureux! Je n'ai pas vu l'Impératrice depuis qu'elle a reçu ces nouvelles; nous allons dîner aujourd'hui à Péterhof, où elle est toujours encore: nous ne devions pas y retourner de si tôt, mais, quand c'est pour un but, surtout pour celui de consoler un être affligé, ces courses ne sont pas pénibles comme lorsqu'on les fait pour rien.

Mon cousin n'est pas arrivé dans un moment favorable, car je pardonne à l'Impératrice si l'idée de marier ses filles lui est devenue insupportable, et l'on ne peut pas trouver étonnant que les Grandes-Duchesses elles-mêmes aient l'esprit frappé du triste exemple que leur donnent leurs sœurs. Malgré cela, mon cousin fait fortune; le premier abord n'a pas été tout à fait à son avantage, mais il commence à plaire à tous ceux à qui il doit plaire.

---

*) La Comtesse Anne Protassoff.

**) La Grande-Duchesse Anne Féodorowna, épouse du Grand-Duc Constantin Pavlowitch.

Je compte ce soir, à mon retour de Péterhof, entamer ma grande lettre pour vous, ma bonne Maman. Le départ de la comtesse Apraxine approche, je me fais une fête de vous écrire: il y a si longtemps que je ne l'ai fait à mon aise. Je passerai bien le bout de soirée qui me restera après mon retour seule probablement, puisque Amélie et la princesse Galitzine sont invitées à une fête champêtre que donne le prince Repnine, celui qui a épousé la comtesse Razoumowsky *), nièce de la comtesse Apraxine; il est chef d'un escadron des Chevaliers-Gardes, qui sont encore toujours dans les villages des environs.

La comtesse Stroganoff, notre voisine, est revenue depuis quelques jours, et sa proximité, jointe à ce qu'elle est sans sa mère, fait qu'elle est presque journellement chez moi. Lorsque sa mère est ici, elle la quitte rarement, le soir surtout.

J'espère que nous habiterons cet automne le Palais Taurique, qui est tout à fait rétabli comme il était anciennement, et qui me paraît plus joli que jamais; cela sera un bien bon intermédiaire entre l'habitation d'été, surtout Kamennoï Ostrof, où, à cause de l'eau, on peut à peine rester jusqu'au mois de Septembre, et ce triste Palais d'Hiver, dont l'idée seule rend mélancolique. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise bien, bien tendrement les mains et voudrais bien savoir vous exprimer à quel point vous m'êtes chère."

263.

„Kamennoï Ostrof, ce 20 Août/1er Septembre 1803, Mercredi, à 10 heures et demie du matin.

Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 30 Juillet/11 Août, que j'ai reçue hier. Samedi passé, nous ne vous avons pas écrit: c'était à moi, mais c'était jour de fête, il a donc fallu aller à la messe, et, presque au sortir de l'église, se mettre en voiture pour aller dîner à Péterhof. Je ne sais réellement pas comment j'ai supporté ces deux courses la semaine passée: il a fait une chaleur insupportable et inouïe pour le mois d'Août, des

*) Le Prince Nicolas Repnine-Wolkonsky (1778—1845), marié à la Comtesse Varvara Razoumowsky (1778—1864).

orages presque tous les jours, sans que le temps se rafraîchisse; enfin l'ordre de la nature semblait bouleversé! Ce n'est que d'aujourd'hui que le temps fraîchisse un peu; je n'en suis pas fâchée, puisque c'est de nouveau jour de course. Amélie, le plus souvent, ne fait pas de ces courses forcées. D'abord, je trouve assez inutile qu'elle se trémousse et se grille, n'y ayant pas précisément de devoir; d'ailleurs, si elle y allait, ce serait avec moi, dans ma voiture, et j'emploie toujours plus de temps que l'Empereur, qui court à toutes brides: ce serait donc autant de temps et de tourment de plus. Elle y allait toutes les fois que nous couchions. Depuis hier elle ne se porte pas tout à fait bien; j'ai craint même un moment qu'elle ne prenne une fièvre bilieuse: elle a vomi toute la matinée. Mais Grimm lui a donné sur-le-champ un vomitif, et le soir elle était beaucoup mieux: elle a été même promener dans sa chère voiture ouverte, en attendant que je marchais; elle ne vient que de se réveiller dans ce moment, et je vais la voir.... Je viens de chez elle; elle est beaucoup mieux, je crois que cela n'aura aucune suite.

Je vous ai écrit la semaine passée une longue lettre, chère Maman, dont j'attends avec impatience que vous m'accusiez la réception. Ce n'est pas par la comtesse Apraxine; elle ne part pas aussi tôt qu'elle l'avait voulu d'abord.

Je vous écris une lettre bien insipide, chère Maman, n'ayant rien d'intéressant à vous dire sur notre journalier. Le carême du mois d'Août, et auparavant les mauvaises nouvelles de la Grande-Duchesse Hélène, avaient empêché les spectacles à l'Hermitage, qui recommencent demain; cela me fait plaisir, d'autant plus que les journées commencent malheureusement à devenir si courtes, qu'à peine on peut se promener jusqu'après huit heures.

La Grande-Duchesse Hélène va tantôt mieux, tantôt moins bien. Il n'y a rien de décidé dans sa maladie, sinon que, dès qu'elle le pourra, elle devra aller dans des pays plus méridionaux que l'Allemagne.

Je ne sais si je vous ai écrit, chère Maman, et remerciée pour une lettre que j'ai reçue il y a déjà huit jours, datée de Bruchsal. Comme c'est Amélie, je crois, qui vous a écrit la dernière fois, je crois que je ne vous en ai pas parlé encore. Vous m'y dites que mes lettres et mes remontrances font effet sur Charles; j'en suis charmée

et je tâcherai de profiter de mon influence. Vous me faites aussi dans cette même lettre l'histoire de sa barbe, qui nous a extrêmement fait rire, Amélie et moi. Je suis étonnée que vous ayez eu tant de peine à l'engager à se raser, puisque ordinairement les jeunes gens ne peuvent pas attendre ce moment.

A propos de barbe, mon cousin de Weimar n'en a pas l'ombre à vingt ans; c'est étonnant! Je lui ai conseillé de raser son duvet, afin d'avoir au moins du Backenbart. C'est un bien bon garçon, mais peu formé pour son âge: au reste, c'est peut-être pour le mieux. Les amours vont parfaitement bien. La Grande-Duchesse est rayonnante, et lui a l'air étonné de ce qu'il éprouve; l'autre jour, je lui ai vu du coin de l'œil baiser la main de sa promise, et après cette expédition il a eu des Zuckungen. Adieu, chère Maman, je bavarde, pardon si je vous ennuie."

264.

„Kamennoï Ostrof, ce 26 Août/7 Septembre 1803, Mercredi, à 11 heures du matin.

Avant tout, chère Maman, il faut que je répare ma négligence. Je vous ai écrit deux ou trois fois depuis que j'ai reçu le portrait de Mimi, et je ne vous en ai pas accusé la réception et remerciée pour la bonté que vous avez eue de me l'envoyer. Il m'a fait grand plaisir; elle est telle que je me l'étais figurée: Amélie dit qu'elle doit avoir engraissé. Cela fait une jolie petite figure, et de celles qui doivent se développer encore en avançant en âge; je trouve qu'il y a un je ne sais quoi de famille avec ma sœur Caroline. Je vous remercie encore mille fois, chère Maman, de me l'avoir envoyé.

J'ai reçu hier votre lettre du 5/17 Août et tout ce qui l'accompagnait, la lettre de M. Hauber pour Amélie, celle de M. de Berkheim pour le prince Wolkonsky, que j'ai fait remettre sur-le-champ: il avait dîné ici et c'est en rentrant du dîner que j'ai reçu mon paquet de la poste. Pour les papiers de ce M. de Drewitz que vous m'envoyez, chère Maman, je verrai, et, ce que je pourrai faire, je le ferai certainement.

J'ai été étonnée de savoir Anne à Strasbourg, et certainement je n'en parlerai pas, car on pourrait y trouver à redire ici; elle disait

avec raison à ce sujet, l'année passée, lorsqu'on a blâmé ici la course qu'elle a faite dans l'Empire, que certaines personnes ne s'occupaient de ses intérêts que lorsqu'il s'agissait de la blâmer. Je voudrais bien la revoir, jolie comme on la dit: et à cet âge cette beauté ne peut et ne doit plus lui servir à rien! Avec bien des *si* et des *mais*, je ne jurerais pas que le Grand-Duc, en la revoyant, ne redevienne amoureux d'elle.

Nous vivons dans de grands préparatifs militaires: les manœuvres à Krasnoe Selo doivent commencer le 1er Septembre, si le temps le permet, et cela doit durer une dizaine de jours; je désire que le temps soit meilleur que l'année passée, où il nous a chassés dès le troisième jour. Il est bien mauvais depuis quelques jours, ce qui paraît encore plus désagréable après la continuation des chaleurs que nous avons eues, et il donne d'autant plus de tristesse, que c'est les derniers jours où l'on pourrait conserver l'illusion de l'été. Au retour de Krasnoe Selo, nous rentrons en ville; cela puisse-t-il être au moins au Palais Taurique, qu'on meuble en toute hâte! Mais je crains bien, si le temps est mauvais, que l'Empereur veuille rentrer d'abord dans son cher Palais d'Hiver, qu'il adore.

Je viens de voir M. Engel, à qui j'ai remis les papiers de ce M. de Drewitz, et qui est venu me dire qu'une lettre de change que j'avais envoyée à Paris pour Mad. d'Ettlingen il y a bientôt un an n'a pas été réclamée; à moins qu'elle ne soit morte, je ne conçois pas comment cela a pu se faire. Je lui ai dit de la retirer, et, après l'avoir renouvelée, de vous l'envoyer, chère Maman. Je vous demande pardon d'oser disposer ainsi de votre bonté, mais vous saurez plus aisément que moi d'ici où elle peut être. Et si par hasard elle n'est pas à même de la recevoir, il y en a toujours tant qui demandent des secours, que je vous prierais de vouloir bien en disposer en faveur de celle ou de celui dont vous jugerez qu'il en a le plus besoin. Il y a par exemple Mad. de Schwartzenau, qui m'a écrit encore depuis peu pour me demander des secours.

Adieu, chère Maman, je m'en vais porter mon offrande à une *Natalie*, dont c'est le jour aujourd'hui: c'est la Principessa. Il y a tout plein de belles choses à ce sujet aujourd'hui chez Mad. Zagriajski, et un bal ce soir, dont sera ma sœur. Il y a un Mr. Bertin,

poète, qui a imaginé une singulière surprise, qui doit avoir lieu ce matin chez elle. C'est une rangée de cœurs, tous les cœurs de la famille et de ses plus intimes, qui seront placés en rang d'oignons et qui vomiront des couplets à mesure qu'elle s'en approchera, et puis un énorme cœur, d'où sortira la comtesse Apraxine *) et d'où Adèle et les demoiselles Zagriajski **) chanteront des couplets. Je trouve si plaisant tous ces *cœurs* qui parleront!"

265.

„Ce 1/13 Septembre 1803,
Mardi, à 7 heures du soir.

Je serais presque tentée, chère Maman, de dater ma lettre *Du quartier général*; c'est de *Krasnoe Selo* que je vous écris. Nous sommes arrivés ici à quatre heures; l'Empereur, étant parti à six heures du matin avec les troupes, est arrivé à peu près à la même heure. Il campe; heureusement que le temps est supportable, quoique froid, mais, en comparaison de ce que nous avions ici l'année passée, il est divin. Cependant, dans cette saison-ci, en Russie, on ne peut pas trop espérer du beau temps constant: ainsi je fais des vœux, mais je n'ose pas me flatter que nous achevions la campagne heureusement: cela doit durer dix jours. Samedi, c'est ma fête; on la passe ici, militairement.

Nous demeurons dans la même maison que l'année passée; vous n'êtes pas plus avancée pour cela, chère Maman: c'est une assez bonne petite maison appartenant à un diacre. L'Impératrice ne vient que demain et ne compte pas passer ici tout le temps: elle ira s'établir en attendant à Gatchina, qui n'est qu'à une heure et demie de chemin d'ici, et où elle passe toujours l'arrière-saison.

---

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky; Adèle, sa fille Adélaïde († 8 Mars 1851), mariée au grand veneur D. Vassiltchikoff.

**) Les nièces de Natalie Zagriajsky, née comtesse Razoumowsky: Sophie, mariée plus tard au Comte Xavier de Maistre, et Catherine (1779—1842), demoiselle d'honneur.

Je sais, chère Maman, que ma lettre est le plus sottement tournée, mais j'ai passé une journée si fort hors de l'ordre habituel: je suis encore toute en l'air, et dans une demi-heure je m'en vais rendre visite à l'Empereur au camp, ce qui fait aussi que je me presse.

La maison est si petite, que nous avons pour salle à manger une tente dans la cour. On devait dîner aujourd'hui déjà avec les officiers, mais, comme il était tard, l'Empereur a dîné au camp, et nous, l'ayant attendu, nous n'avons dîné qu'à six heures du soir, mais pas sous la tente, puisque nous n'étions que trois, ma sœur, la princesse S. Galitzine, et l'Empereur et le comte Tolstoï, qui ont assisté à notre dîner.

Voici trois journées bien différentes l'une de l'autre que je passe. Dimanche, avant-hier, était la Saint-Alexandre; la matinée s'est passée comme vous l'avez vu il y a deux ans, et cette journée me rappellera avec quel sentiment cruel de tristesse je l'ai passée il y a deux ans: jamais, jamais je ne l'oublierai, ma bonne Maman. Ah! puissé-je en *reparler* avec vous! Le soir, il y eut spectacle cette année-ci, *Ma Tante Aurore*, que vous connaissez peut-être, qu'on avait beaucoup vantée, mais qui n'est pas grand'chose. Après le spectacle, nous retournâmes à Kamennoï Ostrof.

Hier, pour prendre congé de Kamennoï Ostrof, je fus couchée presque toute la journée; la fatigue de la veille m'avait causé un violent mal de tête. J'ai eu de la peine à le quitter, ce cher Kamennoï Ostrof. Au retour d'ici, nous n'y passerons qu'une nuit.

Adieu, ma bonne Maman, je vous ai écrit, il me semble, un galimatias; pardonnez-le moi, en faveur du brouhaha qui m'entoure. Je m'en vais au camp; cela m'amuse, je l'avoue, et la crainte de manquer l'heure me donne aussi des distractions en écrivant."

266.

„Krasnoe Selo, ce 8/20 Septembre 1803,
Mardi, à 6 heures ½ du soir.

C'est à Amélie à vous écrire, chère Maman, d'autant plus qu'elle a reçu une lettre de vous le dernier jour de poste, mais je

l'ai priée de me céder son droit, puisque j'avais une envie toute particulière de vous écrire, chère et bonne Maman, et elle l'a fait en compensation d'une promenade à cheval que je viens de faire par complaisance pour elle, et où nous avons été passablement mouillées. Mon dévouement l'a touchée, et je crois que c'est cela qui l'a engagée plus facilement à me laisser vous écrire à sa place, ce qu'elle ne m'aurait pas cédé d'ailleurs aussi aisément. Il y a précisément, minute pour minute, huit jours que je vous ai écrit pour la dernière fois, quelques heures après notre arrivée, et je ne croyais pas que nous y passerions le temps prescrit, mais le temps a été jusqu'à hier après-midi d'une politesse charmante, et tel qu'on pouvait le désirer pour les manœuvres.

Je vous ferai, chère Maman, le journal de tout ce qui s'est passé; si cela vous ennuie, pardon, vous ne le lirez pas, mais vous m'avez dit quelquefois que vous aimiez les détails. Il est impossible de mener une vie plus sage; je suis couchée tous les soirs à onze heures, et levée à sept les jours de manœuvres et pas plus tard que huit les autres jours, mais ce train de vie me convient parfaitement, et je m'imagine qu'il m'a déjà fait engraisser.

Mardi passé, après vous avoir écrit, j'allai voir l'Empereur au camp. Il a une fort jolie petite tente, et il n'y fait pas froid du tout; il était avec quelques-uns de ces messieurs militaires à..... J'y pris du thé, j'entendis la retraite, qui fait un joli effet au camp. En revenant avec Amélie, on manqua nous casser le cou en nous faisant rouler au bas d'une montagne qu'il faut monter pour arriver du lieu où était le camp au village. On nous fit sortir de voiture, nous barbotâmes un peu dans la boue et l'obscurité en attendant notre voiture, mais cela n'eut pas d'autre suite.

Mercredi, le lendemain, les troupes reposèrent. L'Impératrice arriva pour dîner, puisque nous croyions qu'on n'aurait pas pu dîner sans cela, puisqu'on devait dîner avec tous les généraux et les officiers de l'Etat-Major. Le soir, j'allai encore au camp, pour échapper à un souper chez l'Impératrice, et puisque j'y trouvais du plaisir pour moi-même.

Jeudi, la première manœuvre eut lieu, on leva le camp, et, la manœuvre finie, on le dressa sur une autre place. Même monde

à dîner, et le soir je fus cependant obligée d'aller souper chez l'Impératrice.

Vendredi, seconde manœuvre, et on reprit pour le camp à peu près la première place. L'Impératrice alla dîner à Pavlofsk. Je vous rends compte de ses faits et gestes, puisque, bon gré mal gré, cela influe, comme vous le savez, sur l'atmosphère du jour. Il arriva beaucoup de monde de la ville ce jour-là pour ma fête, qui était le lendemain, et Krasnoe Selo était fort brillant.

Samedi, le jour de ma fête, il faisait un temps divin. On alla à la messe au camp, toutes les troupes rangées en étaient: c'était réellement un charmant coup d'œil. A dîner, grand monde comme toujours, et, le soir, spectacle dans un petit théâtre que l'Impératrice avait fait arranger dans une orangerie (vous savez sûrement que Krasnoe Selo lui appartient): on donna un petit opéra. Ensuite souper, et, après souper, un très beau feu d'artifice entre les deux camps (puisqu'il y avait deux armées, qui manœuvraient l'une contre l'autre).

Dimanche, encore un temps divin. L'Empereur alla dès le matin passer la journée en ville, de sorte que nous fûmes avec l'Impératrice tranquillement à l'église du village. Je fis entre la messe et le dîner une promenade dans un endroit charmant, qui est tout près d'ici: c'est une montagne, la seule qu'il y ait à bien de la distance de Pétersbourg. Amélie, la première fois que nous allâmes, se crut dans une des belles contrées de l'Allemagne. L'Impératrice dîna chez nous, sans le militaire, avec ceux seulement de notre société habituelle qui étaient venus de la ville. Le soir, spectacle encore; on voulut profiter des frais faits.

Lundi, hier, la troisième manœuvre, mais je passai l'après-dînée entière chez moi, puisque le temps était affreux. Ce matin, il s'est remis pour la dernière manœuvre, qui a mené fort loin; le camp est à quinze verstes d'ici; nous y avons dîné, et, en revenant, Amélie m'a engagée à la promenade à cheval dont je vous ai parlé. Demain, les troupes reviennent sans manœuvre camper tout près d'ici; peut-être y aura-t-il spectacle le soir, et après-demain nous partons.

Le tout pris ensemble, ce séjour a été agréable pour moi, particulièrement pour des raisons dans lesquelles je ne puis entrer ici, mais que peut-être vous devinerez. L'Empereur a parfaitement supporté

de camper; avec son goût pour le militaire, il est dans son centre ici, et, quand je le vois content et de bonne humeur, cela me gagne bien vite.

Je vous ai peut-être ennuyée, chère Maman, par des détails trop minutieux, mais ce n'est encore, à beaucoup près, pas tous ceux que je voudrais vous donner: il y en a qu'on ne peut guère donner sans y ajouter des réflexions qui en sont inséparables. Cela me mène à mon refrain éternel: ah! ma bonne Maman, si je pouvais vous voir et vous parler!

Adieu, chère Maman, je finis à la hâte, on m'annonce du monde, et comme ici je ne puis guère faire faire antichambre, vu le local, je suis obligée de finir."

267.

„Pétersbourg, ce 16/28 Septembre 1803,
au Palais Taurique, Mardi, à midi.

Quelle longue date je mets à ma lettre! C'est ridicule, je le sens, mais c'est pour conserver entièrement l'illusion de la campagne, que je nourris ici le plus possible, et, si je datais de Pétersbourg, je me croirais en ville. Nous sommes au Palais Taurique depuis samedi. Après être revenus de Krasnoe Selo jeudi, nous avons passé encore deux jours à Kamennoï Ostrof, et c'est samedi après dîner que nous avons passé dans ce lieu, qui a coûté tant de débats, parce que l'Empereur n'était pas très porté à y demeurer, qu'il en a coûté des peines inconcevables pour l'engager à le faire meubler, et que, malgré cela, nous étions sur le point de ne pas y demeurer. Mais à présent, il est le premier à se féliciter d'y être, et effectivement cela a mille agréments. D'abord, comme je vous le disais, on conserve encore l'illusion de la campagne; on a ce joli jardin que vous connaissez, chère Maman, sous la main, on peut profiter de chaque rayon de soleil, et il y a encore de beaux moments dans cette saison: enfin on prolonge l'été, et on en a tant besoin dans notre climat! Au lieu que, quand on est dans ce Palais d'Hiver, il semble qu'on ne peut plus en sortir, et j'ai toujours un sentiment de prison quand j'y suis.

Je suis très bien logée ici, trop grandement seulement, car nous avons un grand appartement, le même que du temps de l'Impératrice

défunte, dont nous n'employons à présent, que l'Empereur son cabinet de travail, et moi mon cabinet de toilette et la chambre à coucher. Nous avons un petit appartement infiniment plus agréable, puisqu'il est plus petit et qu'il donne sur le jardin, où je suis toute la journée, hormis pour dormir et m'habiller. J'y ai entre autres un cabinet (d'où je vous écris, chère Maman), que je trouve très heimlich, et qui pourra le devenir encore davantage avec quelques arrangements; il est si tranquille et je prétends que l'ameublement a un air si sage et si posé, qu'il faut s'y livrer à l'étude, et qu'on ne peut y avoir que des idées raisonnables. Il n'y a que des murs peints en bleu avec une bordure, une cheminée, des meubles en maroquin vert, un joli divan au fond en maroquin, mon bureau, mon clavecin: tout mon établissement y est. Cette chambre est précédée d'un autre cabinet, plus élégant peut-être, mais que je n'aime pas autant et où il y a une porte vitrée qui donne dans le jardin, et, avant celle-ci, il y en a une troisième petite, qui ne me sert que pour y souper, puisque la société du soir n'est pas nombreuse.

Je m'aperçois, chère Maman, d'un défaut que je prends, mais à votre égard seulement: je deviens bavarde, minutieuse dans mes détails. Il faut, ma bonne et bien-aimée Maman, que vous me pardonniez: comme je ne me surprends ce défaut qu'à votre égard, il faut qu'il tienne au sentiment unique que j'ai pour vous, à cette confiance dans vos bontés que vous m'avez tant donné lieu d'avoir! Rien ne peut donner le sentiment qu'inspire une bonne mère, un sentiment si bon, si consolant! C'est un appui dans tous les événements de la vie, et il reste toujours le même jusque dans les plus petites choses. Lorsque j'ai du chagrin, je me dis: Si Maman le savait, elle le sentirait aussi vivement que moi; lorsque j'ai du plaisir, je me dis: Elle s'en réjouirait. Pardon encore, Maman! En m'excusant de mon bavardage, je bavarde.

J'ai reçu encore à Krasnoe Selo, chère Maman, votre lettre du 20 Août 1er Septembre, et dans ce moment celle du 27 Août/8 Septembre. Voilà donc Frik avec vous; cela doit lui paraître bien singulier, et à vous aussi bien étrange de les voir en Allemagne. Ah! je conçois l'air de satisfaction qui est répandu sur sa figure, et je suis charmée qu'elle soit plus aimable; je lui disais en face à Abberfors qu'elle

Charles, Grand-Duc de Bade,
frère de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.

m'impatientait par son air de gravité: à table, par exemple, elle ne desserrait pas les dents.

Je me figure, ma bonne Maman, le train qui vous entoure, et que vous devez avoir bien peu de temps à vous. Je voudrais voir ma sœur Caroline et le Roi vis-à-vis l'un de l'autre; je ne sais pourquoi je ne puis me les figurer ensemble. J'ai là une lettre d'elle, que je n'ai pas lue encore et où elle m'en parle probablement.

La pauvre Grande-Duchesse Hélène va de mal en pire; elle traîne, mais elle ne peut pas en revenir. L'Impératrice est à Gatchina, affligée, mais elle conserve toujours cet espoir dont on ne peut se défaire.

Mon cousin et le Prince Louis de Würtemberg ont été ici hier, comme c'était la fête du Couronnement. Elle a été célébrée par un grand dîner, et spectacle le soir; il y a un joli théâtre ici, qui contient autant de monde que l'Hermitage.

Adieu, chère Maman, je vous ai assez ennuyée, mais je ne puis finir sans vous dire que certainement vos désirs, quant à l'affaire de Vienne, seront remplis. Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains."

268.

„Palais Taurique, ce 25 Septembre/7 Octobre 1803, Mardi, à 11 heures et demie du matin.

Ce n'est que demain jour de poste, chère Maman, mais, comme demain je ne pourrai vous écrire, je le fais aujourd'hui et laisse la lettre à ma sœur: nous partons dans deux heures pour Gatchina, l'Empereur et moi. Nous venons de recevoir la nouvelle de la mort de cette pauvre Grande-Duchesse Hélène *), et, quelque préparé qu'on y soit depuis deux mois, cela ne laisse pas de faire une cruelle impression. Cette pauvre Impératrice, Dieu sait comment elle recevra cette nouvelle! L'Empereur m'a fait écrire à Mad. de Lieven **), afin

*) La Grande-Duchesse Hélène Pavlowna († 12 Septembre 1803).

**) Charlotte Lieven (1743—24 Février 1828), plus tard Comtesse et Princesse Sérénissime, gouvernante des filles de Paul Ier.

qu'elle l'y prépare. Il semble qu'il y ait un malheureux sort jeté sur ces pauvres Grandes-Duchesses!

Nous ne sommes revenus de Gatchina qu'avant-hier soir. On dirait que, zu guter Letzt, ce séjour ait voulu s'orner de tous ses charmes: il faisait un temps divin, on passait la matinée à se promener et les deux soirées que nous y avons passées étaient remplies par le spectacle. C'est là que j'ai reçu, chère Maman, votre lettre du 2/14 Septembre, pour laquelle je vous baise bien tendrement les mains. Je voudrais déjà vous savoir à Carlsrouhe, où il y a moins de moyens de fêter le Roi, et où vous aurez par conséquent plus de repos. Je suis charmée que ma sœur Caroline y vienne; j'aime à savoir réunis tous ceux qui me sont chers! Que Dieu conserve tous les miens! Depuis que je vois mourir autour de moi alternativement tant de membres d'une même famille, je m'attache encore plus à la mienne.

L'Impératrice vient d'avoir une peine qui n'est pas comparable à celle-ci sans doute, mais qui lui a été sensible. Vous savez peut-être que l'Empereur défunt a eu un enfant naturel, une fille, qui est née trois mois après sa mort. L'Impératrice s'était chargée de l'éducation de cette petite, qui avait déjà deux ans, et lui était fort attachée; la pauvre enfant vient de mourir, il y a une huitaine de jours, en faisant, hélas! ses mâchelières toutes à la fois, de la même cause que *ma* pauvre enfant. Cette enfant avait un sort très brillant, que l'Empereur défunt lui avait fait: elle serait devenue grande dame.

Adieu, chère Maman, je me presse de finir; ma lettre s'en ressent. Je ne m'attendais pas à cette course: je croyais que cette pauvre Grande-Duchesse traînerait encore l'hiver. J'ai donc tout plein de petites choses à faire, ne sachant pas au juste combien nous resterons à Gatchina; sûrement l'Impératrice nous retiendra le plus longtemps possible.

Hier, nous avons eu aussi zu guter Letzt spectacle, et c'était le début de Mlle St-Val, qui est engagée ici pour y finir ses jours, car elle était célèbre il y a vingt-cinq ans de cela. Elle est bonne, mais si vieille, qu'il n'y a pas la moindre illusion: il faudrait fermer les yeux, et l'entendre déclamer de cette manière.

Adieu, ma bien-aimée, ma chère Maman, que je chéris au delà de l'expression, je vous baise mille et mille fois les mains. Toutes

les démarches que vous avez désiré qui soient faites à la Cour de Vienne le sont, et même plus, parce que le chancelier a parlé ici à ce sujet à M. de Stadion."

269.

„Palais Taurique, ce 10/22 Octobre 1803,
Samedi, à 10 heures du matin.

Chère, bien-aimée Maman, j'ai reçu mercredi soir, à mon retour de Gatchina, votre lettre où vous m'accusez la réception de celle que je vous fis parvenir par occasion. Ma bonne Maman, elle vous a fait verser des larmes! Ah! certainement, ce n'est pas là ce que je voulais! Je voudrais au contraire à tout prix pouvoir les empêcher! Que j'attends avec impatience la réponse que vous me promettez, quand même elle ne serait pas telle que je la désire! C'est un bonheur dont j'ai été privée longtemps, qu'une lettre de vous, Maman, qui donne pour un moment l'illusion d'un rapprochement.

Cela doit vous avoir paru étrange, de voir rassemblés tant de vos enfants, qui depuis assez longtemps étaient si dispersés! Il ne manquait qu'Amélie et moi; j'aurais voulu pour quelques heures seulement que nous puissions nous y transporter pour compléter la scène, pour nous retracer bien vivement les temps de notre enfance. Mais, quelque désir que j'en aie, je sens qu'il ne m'est pas permis d'y penser; je ne dois ni ne veux me séparer de l'Empereur, et avec lui c'est une chose à peu près impossible.

La comtesse Apraxine *) a soupé hier chez moi. Je ne l'avais pas vue depuis assez longtemps. Elle a perdu une belle-sœur, la comtesse Pierre Razoumowsky **); son frère n'étant pas ici, et Mad. Zagriajski ***) n'aimant pas trop tout ce qui rappelle la mort, c'est elle qui a été chargée de tout le tracas désagréable qu'entraîne un événement pareil. Cela l'a fatiguée et rendue malade: elle est en général d'une bien mauvaise santé. Sous prétexte vis-à-vis d'elle-même

---

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

**) La Comtesse Sophie Razoumowsky, née Ouchakoff (1745—1803), en premières noces Czartoryski, mère de Simon Véliki.

***) Natalie Zagriajsky.

d'attendre votre réponse à ma lettre, elle s'est décidée à passer quelques semaines de plus ici, et la voilà établie pour l'hiver, ce dont je ne suis nullement fâchée pour moi: mais vous, Maman, vous réjouissiez de la voir à Carlsrouhe.

Nous avons passé encore à Gatchina lundi, mardi et jusqu'à mercredi après dîner. Quelque triste qu'y soit le train de vie, ces courses ne me seraient pas désagréables si on pouvait y voler, mais les voyages sont terribles par un mauvais temps, les retours surtout, dans l'obscurité: et c'est si loin! cela prend toujours près de quatre heures. J'aime assez Gatchina en lui-même, puisque c'est un souvenir vivant de mille et mille événements, que rien surtout ne me rappelle Anne *) comme Gatchina. J'y vis absolument dans le passé, pas toujours agréable, mais on aime aussi à se souvenir des peines, lorsqu'elles sont passées; d'ailleurs (je ne sais si vous vous en souvenez assez pour en juger ainsi), je trouve que sa tristesse même dans cette saison lui donne quelque chose de romantique qui ne me déplaît pas.

Nous ne sommes pas encore rentrés en ville; tant que nous sommes au Palais Taurique, nous ne sommes pas censés y être, puisque les dimanches et les fêtes s'y passent différemment. Il y a encore des moments où l'on peut profiter du jardin, mais cela ne durera pas longtemps, je crois, et bientôt nous serons au Palais d'Hiver.

Adieu, ma bonne Maman, j'ai été interrompue longuement. A présent je finis, pour profiter d'un rayon de soleil et attendre ensuite la Duchesse Louis, qui est venue de Gatchina pour quelques jours, et à qui je donne un déjeuner de pommes de terre, puisqu'elle les aime à la passion. Adieu, ma bien-aimée, ma chère Maman."

270.

„Pétersbourg, ce 30 Décembre 1803/11 Janvier 1804,
Mercredi, à midi.

Amélie et moi avons reçu le même jour une lettre de vous, chère et bonne Maman; c'est une irrégularité de la poste que je n'aime

*) La Grande-Duchesse Anne Féodorowna.

pas, puisque malgré moi je m'inquiète toujours lorsqu'il a passé deux jours de poste sans que j'aie des nouvelles de Carlsrouhe, ou plutôt de vous, chère Maman, car c'est l'endroit où *vous* êtes qui est le plus intéressant pour moi. Les inquiétudes que j'ai pu avoir sont bien compensées par le bien que m'a fait la vue de votre écriture, chère Maman, et le plaisir que m'a causé votre lettre. Mais, ma bonne Maman, je voudrais bien qu'au lieu de vous interrompre lorsque vous entamez un sujet bien triste, mais qui naturellement vous est toujours présent, vous vous y livriez, tant par écrit que de bouche, avec ceux pour qui vous avez des bontés. C'est leur en donner des preuves, que de leur parler et de les croire susceptibles d'entendre ce qui vous touche aussi profondément.

Dans une lettre qu'Amélie a reçue hier de Caroline, celle-ci lui parle de Charles avec éloge, combien il paraît susceptible d'attachement, etc. Cela me fait *grand, grand* plaisir. Si vous êtes de son opinion, ce sera une grande inquiétude de moins que j'aurai; j'ai toujours craint pour Charles, et l'idée qu'il deviendrait mauvais sujet m'était bien pénible. Mais son cœur est bon et sensible, capable d'attachement: je ne crains plus pour lui, car alors, avec quelques soins, on peut empêcher le mal de prendre le dessus.

Je m'étais tant vantée de me bien porter au milieu de tout le monde malade qu'il y a cet hiver, que j'en ai été punie la semaine passée. J'ai commencé par une violente migraine, qui, plus tenace que de coutume, m'a tenue deux jours, mais je sortais malgré cela, puisque nous devions dîner chez le comte Stroganoff, où nous n'avions pas été depuis longtemps. Le lendemain, j'ai eu la fièvre, mais je suis sortie pour une cérémonie d'église qu'il y a la veille de Noël; aussi a-t-il fallu céder le lendemain et rester deux jours dans ma chambre, que j'ai quittée encore plus tôt que je ne l'aurais dû peut-être, puisque l'Impératrice avait fixé à dimanche un concert et un petit bal, qu'elle voulait remettre à cause de moi, ce qui aurait désolé les pauvres Grandes-Duchesses, qui ne peuvent pas attendre la rentrée des plaisirs; elles auront de quoi être satisfaites cette semaine et la prochaine. Les fiançailles sont vendredi, après-demain, jour de l'An.

Adieu, Maman, quoique je sois en train de bavarder, il faut finir, puisque, à une heure, je dois aller chez la comtesse Apraxine, qui est

malade depuis des siècles et que je n'ai pas vue depuis longtemps, et avant cela je veux aller encore chez l'Impératrice, puisque, comme il y a spectacle aujourd'hui, mon après-dînée sera fort courte. Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains et vous chéris bien plus que je ne puis vous l'exprimer."

271.

„Pétersbourg, ce 31 Décembre 1803/12 Janvier 1804,
Jeudi, à 9 heures du soir.

Chère et bien-aimée Maman, j'ai eu une matinée bien heureuse aujourd'hui: il m'est arrivé de vos nouvelles de tous côtés. En premier lieu, le livre avec les deux lettres, et, deux heures après, ce que vous m'avez envoyé par le courrier de M. Morkoff. Mille et mille grâces, ma bonne Maman, pour les charmants bracelets; ils m'ont fait un plaisir inexprimable. Ils me sont bien, bien précieux: *de votre ouvrage, avec vos cheveux*, ce sont là de véritables *sentiments*; aussi je les ai d'abord arborés, et il me semble qu'ils embellissent un peu mes vilains bras, qui, pour avoir un tant soit peu engraissé, n'en sont pas plus beaux. Je ne puis vous rendre combien ce cadeau m'a fait plaisir, et je ne comprends pas comment vous avez fait cet ouvrage en or. J'ai envoyé le rouleau à la comtesse Apraxine. Les trois autres dessins sont bien joliment faits, et, quoique ce ne soit qu'une esquisse, il y a un je ne sais quoi de votre tournure dans celui qui vous représente, qui m'a fait plaisir à trouver.

Je vous écris, chère Maman, par un courrier que mon cousin envoie à Weimar pour annoncer ses fiançailles, qui sont demain. On fête la nouvelle année par cet événement. Je me repose de provision aujourd'hui pour la journée de demain, qui sera cruellement fatigante; la cérémonie à l'église sera longue, ensuite un énorme dîner *in fiocchi*, servi par les chambellans, etc., et puis bal paré le soir: il n'y en a pas eu depuis le Couronnement, de sorte que j'en suis toute déroutée. Mais Amélie vous aura peut-être déjà dit tout cela, et je ne vous fais que des répétitions.

Tout ce que vous me dites, chère Maman, sur les raisons qui vous empêchent de vous éloigner de Carlsrouhe n'est malheureusement

que trop vrai, je le sens aussi bien que vous. Je ne serais pas tranquille un instant moi-même, si vous étiez éloignée de Charles, et je vois bien qu'il ne peut pas quitter Carlsrouhe sans inconvénient. Je vais m'attacher à présent à l'avenir éloigné de le voir marié et père de quelques garçons; alors peut-être j'oserai espérer le bonheur de vous revoir.

Quant à moi, ma bonne Maman, *persévérance et patience* resteront toujours les principes de ma conduite, et le temps ne peut que m'y fortifier, quoique souvent je désespère. Vous ne vous êtes pas trompée sur le cœur, mais peut-être bien sur le caractère, que moi-même je ne croyais pas tel qu'on le voit quelquefois. Ah! c'est désolant! Je ne puis pas vous parler ici comme je le voudrais, l'occasion n'est pas assez sûre. Hélas! Maman, je crains bien que des tentatives réitérées de votre part n'aient pas plus de succès que les premières! Mais, vous avez bien raison, en tout cas je dois les ignorer.

Je vous répondrai au plus tôt au sujet du *ministre*, quoique je ne connaisse personne, à dire le vrai, qu'on puisse charger de cet emploi, mais je consulterai.

Adieu, ma bien chère, mon adorée Maman, il m'en coûte de finir; je suis en train de causer, mais je crains de me laisser trop aller à cette envie.

Ma sœur, qui va commencer la nouvelle année en dansant, est encore venue me voir avant d'aller à ce bal, que je ne lui envie pas, puisqu'elle sera rendue demain pour toute cette représentation, et moi je vais souper en tête-à-tête avec la Principessa.

1804.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

272.

„Pétersbourg, ce 12/24 Janvier 1804,
Mardi, à midi.

Je commence ma lettre aujourd'hui, chère Maman, car je n'en aurai pas le temps demain, jour de poste: mon jour de naissance, qui véritablement est aujourd'hui, est fêté demain, selon l'ancien style. La matinée sera occupée comme toutes les fêtes, et l'Impératrice donne un bal le soir. Ses bals sont fort jolis, seulement il y a trop de monde pour l'emplacement, ce qui cause une chaleur insupportable.

Je puis aujourd'hui répondre à mon aise à votre lettre du 19/31 Décembre, pour laquelle je vous baise mille fois les mains, ma bonne et bien-aimée Maman. Pourquoi avez-vous l'idée cruelle que vos vœux portent malheur! Je ne peux ni ne veux le croire, et le fait que vous me citez me paraît plutôt un de ces malheureux hasards que l'on rencontre si souvent dans la vie. J'ai pour ma part une autre superstition, c'est qu'un désir ardent n'est jamais accompli sans une compensation proportionnée, de sorte que j'ai sans cesse l'idée que, si j'avais le bonheur d'avoir un enfant, ou je n'y survivrais pas moi-même, ou je perdrais un des êtres qui me sont les plus chers dans ce monde. J'ai souvent vu arriver cela dans le monde, et il y a des êtres à qui, plus qu'à d'autres, il semble qu'il n'est pas permis d'être heureux à un certain degré. Je veux croire que c'est pour le mieux, mais il y a dans ce genre bien des choses inexplicables.

Ce sujet est trop sérieux et trop vaste pour une lettre. Parlons plutôt de la ressemblance que vous avez trouvée à M. de Markoff, et qui nous a fait beaucoup rire, Amélie et moi. Tant que je me rappelle de l'un et de l'autre, je ne saurais dire cependant que je sois de cet avis.

Enfin M. Plater est donc parvenu à Carlsrouhe! J'ai cru déjà qu'il n'y arriverait plus.

Nous avons absolument un temps de printemps depuis trois jours; aujourd'hui surtout, on se croit au moins au mois de Mars: un soleil superbe et le dégel en plein, cela ne ressemble pas à l'hiver passé! Mais, si c'est agréable pour le moment, cela fait peur pour l'été, qui ordinairement est mauvais après un hiver aussi inconstant.

J'ai remis votre lettre à mon cousin: elle a paru lui faire plaisir, et j'aime en lui qu'il a l'air d'avoir pour vous, chère Maman, beaucoup d'attachement et de respect.

A 11 heures et demie du soir.

Je viens vous dire le bonsoir et finir ma lettre, ma bonne Maman: je n'en aurai pas le temps demain. Je n'ai guère eu celui de la continuer cette après-dînée, à cause de toutes les visites que l'on fait la veille. Mes cadeaux consistent en un peigne en diamants de l'Impératrice (jusqu'à présent, je n'en avais qu'en camées et diamants), une couchette à l'antique, de casimir, avec une bordure brodée au canevas, de la Principessa, et des tableaux, que j'avais commandés, mais que le comte Stroganoff a eu la galanterie de faire achever aujourd'hui; ce sont des vues de Kamennoï Ostrof, qui me font grand plaisir: je jouis de les regarder seulement, j'aime tant cet endroit!"

273.

„Pétersbourg, ce 23 Janvier/4 Février 1804,
Samedi, à 10 heures et demie du matin.

Je ne m'étais pas trompée, ma bonne Maman, en espérant une lettre de vous le dernier jour de poste; je vous baise les mains pour celle du 31 Décembre/12 Janvier. J'ai demandé à Amélie qu'elle me laisse vous en remercier aujourd'hui, afin de rester dans l'ordre.

Les dessins de la Freistett que vous lui avez envoyés dans votre dernière lettre sont bien jolis; elle saisit toujours quelque chose de votre tournure, très vaguement à la vérité, dans les dessins qu'elle fait. C'est avec bien du plaisir, chère Maman, que je vous enverrai les dessins de Kamennoï Ostrof que vous désirez; je crois vous avoir dit que j'en avais commandé il y a longtemps, et que le comte Stroganoff m'en a fait faire des tableaux, qui me font grand plaisir. Je puis rester à les contempler pendant longtemps, tant les souvenirs d'été me reviennent; alors ceux de Kamennoï Ostrof sont pour la plupart agréables.

Je ne sais pourquoi j'ai de tristes pressentiments pour l'été prochain: j'en ai passé deux de suite d'une manière agréable; il me semble que cela même est trop pour moi, et qu'il doit m'arriver quelque chose de triste. J'ai peur pour les couches de la Principessa, qui doivent avoir lieu à la fin de Mai: elle n'est pas bâtie d'une manière favorable pour accoucher, et elle est déjà très grosse; je crains pour le moins une couche très pénible, et quelquefois je pense à pire. Dieu veuille que je me trompe, dans cette attente d'une peine quelconque!

Voilà la seconde fois que je me surprends à faire des raisonnements tout à fait noirs en vous écrivant; je ne sais réellement comment je fais, je ne suis cependant pas d'une mélancolie particulière depuis quelque temps. Je devrais au contraire n'avoir que des idées riantes, car j'ai l'attente et les souvenirs des musiques, bals, etc.

Je ne sais si je vous ai dit, ma bonne Maman, que j'ai déjà entendu deux fois Rodes, et que j'en suis enchantée. Il a joué en premier lieu à l'avant-dernier Hermitage, et pour la seconde fois mercredi, au concert de l'Impératrice. Il a véritablement un talent unique, et je n'ai jamais entendu un violon qui m'ait fait ce plaisir. Eck n'ose pas se comparer à lui; Frænzel, selon moi, n'a pas cet agrément, quoiqu'il joue bien. Rodes touche, charme, et les autres ne font pas cet effet. On a dansé, le concert et le souper finis, jusqu'à une heure.

Je crois, chère Maman, pouvoir vous répondre par la poste à la question que vous m'avez faite au sujet d'un ministre de mon grand-père. J'en ai parlé au chancelier: il trouve que l'arrangement

que vous aviez proposé est sujet à des inconvénients, et qu'il n'y a pas de nécessité du tout à en avoir un; mon grand-père, à ce qu'il prétend, ne saurait avoir de chargé d'affaires plus sûr que sa petite-fille. Il a fait écrire à ce sujet à M. de Maltitz *), qui probablement communiquera son sentiment là-dessus. Enfin, je ne puis assez me louer des extrêmes attentions qu'il a eues dans cette occasion, comme dans toutes celles où il peut me rendre service. Il part en effet momentanément, à ce qu'on dit, mais je crois que son absence sera longue."

274.

„Pétersbourg, ce 2/14 Mars 1804,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Je suis bien heureuse, ma bonne Maman, de recevoir si souvent de vos lettres. J'ai reçu hier encore celle du 11/23 Février, et vous en baise tendrement les mains. Je n'aurai rien de plus pressé, chère Maman, que de remplir la commission que vous me donnez: on travaille à trois vues de Kamennoï Ostrof dont j'ai des tableaux, et je vous les enverrai toutes trois, si vous voulez bien me le permettre.

Combien vos pensées devront se partager, lorsque vous serez dans cette chambre, chère Maman, si vous voulez penser à tous vos enfants! Ah! si une seule fois seulement nous avions pu être réunis *tous* ensemble autour de vous! Depuis que Frik est en Allemagne, j'y ai pensé bien souvent, et j'aurais beaucoup donné, afin de pouvoir, une heure seulement, nous retrouver toutes dans votre chambre ovale, vous, Maman, sur le canapé, et nous placées autour comme jadis. Je connais encore ma place, celle où j'étais le plus souvent et que j'aimais le mieux: c'était du côté de la chiffonnière où était placée la pendule; cet ordre n'existe plus, n'est-ce pas, Maman? et, quoique je ne le reverrai jamais, cela me fait peine à penser. Ce tableau, où il ne faudrait pas oublier votre déjeuner, chère Maman, me rappelle qu'Amélie prétend que j'ai absolument la même manière de déjeuner que vous, je ne sais si elle vous l'a dit: il est vrai que c'est un des repas que j'aime le mieux, et je lui reproche toujours, à elle, de ne pas savoir déjeuner. Cette analogie qu'elle m'a trouvée m'a fait plaisir;

---

*) Le Baron Pierre Maltitz, ministre de Russie à Karlsruhe.

je me suis observée, et effectivement je me suis découvert des attitudes et des gestes de vous.

Je n'ai pas pu remettre encore à Amélie la lettre de Charles; je l'ai ouverte par distraction, mais je ne l'ai pas lue, de sorte que je ne comprends pas trop d'après quelle nouvelle ordonnance il veut son uniforme. Je n'ai vu Amélie de toute la journée qu'un petit moment hier matin: elle était d'une course de traîneau chez le comte Kotchoubey; on y a fait un déjeuner dînatoire, et de là on devait aller glisser sur des montagnes qui sont du côté de Kamennoï Ostrof et danser en revenant. Je crois que cela aura fini fort tard, parce que Mad. Kotchoubey fait toujours durer ses bals très longtemps, et il me semble que ma sœur dort encore.

Avant-hier les plaisirs de la Cour ont fini par un bal masqué bien étouffant. Il y aura spectacle encore cette semaine, mais je ne crois plus que nous dansions. J'ai été dimanche passé au Grand Théâtre en ville, avec l'Impératrice. Il n'y a pas moyen d'engager l'Empereur à de petites complaisances de ce genre, et, comme j'étais curieuse de voir le grand opéra italien qui est monté depuis peu, et qu'on ne donnera pas à l'Hermitage, j'y ai été auf meiner eignen Faust. J'ai souvent été tentée d'aller au spectacle en ville, d'autant plus que l'Empereur, qui ne s'en soucie pas, n'avait rien contre que j'y allasse seule. Mais je ne me suis jamais senti la force de supporter *toute seule* l'embarras de l'entrée et de la sortie, les saluts qu'il faut faire, et les applaudissements avec lesquels on vous répond. Peut-être deviendrai-je plus effrontée avec le temps.

J'allais oublier de vous répondre à l'article du portrait de Mimi. Veuillez bien vous charger, chère Maman, de mes remerciements pour Louis, s'il veut donc absolument me faire ce cadeau; cela me paraît plaisant, quand je pense aux vieilles histoires, qu'il me fait cadeau du portrait de sa future! A propos de future, vous me demandez, Maman, si la parenté de la princesse Sophie est contente de son mariage: sa sœur Tolstoï *) est très raisonnable à ce sujet, elle est

---

*) La Comtesse Marie Tolstoï, née Princesse Golitzyne (1773—1826), femme du Comte P. Tolstoï. Sa sœur, la Princesse Sophie (1776—1815), mariée au Comte Charles de Saint-Priest.

charmée que sa sœur se marie et que cela soit au gré de son cœur; quant aux autres parents, je ne crois pas qu'ils soient très satisfaits de ce mariage, surtout les vieilles tantes, parce qu'il est d'une religion différente."

275.

„Pétersbourg, ce 23 Mars/4 Avril 1804,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Je viens de recevoir, ma bonne et bien-aimée Maman, votre lettre du 2/14 Mars, et je vous en remercie doublement, parce que cela me donne le bonheur de vous écrire et que ce n'était pas mon tour aujourd'hui. Ma bonne Maman! ce que je vous dis vous a affligée! J'en suis au désespoir, mais il valait cependant mieux vous avertir que de vous laisser prendre une peine inutile pour le moment. Peut-être viendra-t-il un temps où cela sera plutôt faisable; aussi il n'y aurait pas de mal que vous conserviez la lettre.

Je suis extrêmement fâchée du retard de M. de Maltitz, car les lettres qu'il vous apporte auront perdu les trois quarts de leur intérêt par leur ancienneté. Depuis, toutes les occasions par lesquelles j'aurais pu vous écrire n'étaient pas assez sûres pour m'étendre à volonté sur ce sujet, sur lequel j'aurais bien des choses à vous dire.

Vous me parlez de votre beau temps; il est difficile de se le figurer ici: depuis près de huit jours, nous n'avons pas vu le soleil (pour ne pas lui faire injustice, je dois dire cependant qu'il se prépare à paraître dans ce moment). Nous avons eu des brouillards, qui cependant n'ont pas fait partir la glace de la rivière encore, et qui causent beaucoup de maladies. Pour moi, je n'en souffre pas autrement, que par un rhume de cerveau et une toux plutôt spasmodique que de refroidissement, mais qui me fatigue extrêmement la poitrine.

Je suis flattée, chère Maman, que vous ayez cru bon à quelque chose de lire à Charles l'article de ma lettre qui le regarde. Cependant la promesse toute seule qu'il donne d'avoir *du caractère* n'est pas bien rassurante; je crois que cela ne se donne pas, et (je lui demande pardon si je lui fais injustice) je doute un peu qu'il sache encore bien ce que c'est que d'avoir *du caractère.*

Si le pauvre Louis est toujours bien amoureux de sa future, il est sûr qu'il doit souffrir du retard qu'essuient ses feux, mais d'un autre côté, je trouve que vous avez bien raison, chère Maman, de retarder le mariage le plus possible: Mimi est si jeune! et d'ailleurs je crois que cela serait gênant, s'il se faisait en présence du Roi.

Notre mariage ici n'est pas fixé encore, et, quant aux feux de ce cousin-là, je ne crois pas qu'ils le fassent beaucoup souffrir. Je ne sais pas s'il a un cœur, et cela inquiète quelquefois l'Impératrice de lui voir si peu l'apparence d'un amoureux; je l'assure toujours que je crois qu'il aime la Grande-Duchesse de toutes ses facultés, mais que ses facultés ne sont pas extrêmement brûlantes, qu'il a un caractère froid, etc., mais, au vrai, je crois qu'il ne sait pas du tout ce que c'est que d'être amoureux. Dieu veuille qu'il ne l'apprenne pas trop tard! Pour la Grande-Duchesse, cet amour qu'elle avait connu si vite et si fort à propos me paraît calmé, mais elle a l'air très satisfaite, ou elle dissimule beaucoup. Cependant je lui aurais désiré un autre mari.

Je parle, je parle sans savoir si Amélie aura eu égard à ma prière. Je lui ai écrit pour lui demander de me laisser vous écrire, mais elle dormait encore; elle a soupé en ville hier, et sera rentrée tard. Les bals fréquents de ce Carnaval l'ont introduite dans des maisons où elle n'allait pas auparavant, et qu'elle cultive à présent. J'en suis charmée pour elle, car c'est à *elle* (quoi que vous en disiez, chère Maman) qu'il faut de la dissipation, vu qu'elle est la plus malheureuse des créatures: ce n'est que lorsqu'elle ne sort pas qu'il lui vient des idées noires, désagréables, etc. Elle en convient elle-même quand elle est de bonne humeur. J'ai fait l'automne passé le portrait de son caractère par écrit, à la suite d'une plaisanterie que nous avions faite, nous deux et la Principessa; nous devions faire mutuellement nos portraits, mais il n'y a encore de tout ce triumvirat que moi qui ai produit celui de ma sœur. Je voudrais que vous lui en demandiez une copie, pour savoir si vous le trouveriez juste."

276.

„Pétersbourg, ce 5/17 Avril 1804,
Mardi, à 6 heures et demie de l'après-dînée.

Je commence ma lettre aujourd'hui, chère et bonne Maman, afin de pouvoir la prolonger à mon aise, parce que demain dans la matinée je ne l'aurais pas pu peut-être. Il faut qu'avant tout je vous parle de ce qui occupe tout le monde ici depuis trois jours et ne me sort pas de l'esprit. C'est la mort de ce pauvre Duc d'Enghien. Je vous ai écrit dimanche matin par un courrier, et je vous parlais dans ma lettre de la juste indignation qu'a excitée son enlèvement; une heure après j'apprends qu'il a été fusillé. Je ne peux vous rendre l'effet que cela m'a fait, et que cela a causé généralement. Cela m'a bouleversée toute la journée, et ce qui y a contribué encore, c'est que j'ai reçu les gazettes dans la journée, et que, dans le journal de Paris, on ose dire que c'est de l'autorisation de mon grand-père qu'on a commis cette indignité dans son pays. Le chargé d'affaires de l'Empereur à Paris dit qu'on n'a averti mon grand-père qu'après que le beau coup avait été fait. Je voudrais cependant savoir la vérité de cela, si vous *pouvez* me la dire, chère Maman. J'ai bien senti, à cette occasion, combien *à tous les cœurs bien nés la patrie est chère*: la supposition seule que le journal de Paris eût dit vrai me mettrait hors de moi; je n'aurais pas pu supporter ce déshonneur pour notre famille.

Mercredi, à 11 heures du matin.

J'ai cependant été obligée de m'interrompre hier malgré mes belles dispositions; mes yeux l'ont exigé. J'en souffre depuis une quinzaine de jours, sans avoir précisément mal aux yeux: mais, si je les applique pendant un peu longtemps, je m'en ressens. Cela m'inquiète quelquefois, parce qu'on dit que ceux qui ont, comme moi, la vue longue en perdent plus tôt l'usage; je crains de devoir me servir de lunettes plus tôt que je ne le voudrais. J'essayerai de les fortifier pendant quelque temps, et, si je ne suis pas soulagée, je me résoudrai à un vésicatoire, car je me flatte que ce n'est peut-être que les restes

d'un gros rhume que j'ai eu il y a une quinzaine de jours. Pardon, Maman, de vous entretenir si longuement de mes maux! C'est le seul genre de mal qui pourrait réellement m'inquiéter, car d'ailleurs je ne sais pas m'occuper de ma santé, et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux souffrir de la poitrine que souffrir des yeux: il n'y a rien au monde qui me donne plus de terreur que l'idée de perdre la vue. Cependant ce mal, cette faiblesse des yeux même, est peut-être quelque chose que je tiens de vous, ma bonne Maman; au moins, c'est encore une ressemblance que j'ai avec vous, et tout ce qui me rappelle évidemment que je suis votre enfant m'est cher, quoique je n'aie pas besoin de ces preuves-là pour le sentir sans cesse.

Je ne vous ai pas remerciée encore, chère Maman, pour votre lettre du 12/24 Mars, et je suis bien fâchée de l'effet que vous a fait celle par M. Albediel. Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'il vous vienne l'ombre d'une peine *par moi!* Au moins, je puis me rendre le témoignage consolant que je n'en suis pas la cause immédiate. Vous me demandez si les plaintes que porte mon cousin sont vraies. L'Empereur ne fait pas infiniment de frais pour lui, à la vérité, mais cependant je l'ai souvent vu lui adresser la parole; ce n'étaient pas de longues conversations, mais il lui adressait la parole. Si mon cousin est peut-être blessé de ce que l'Empereur ne le reçoit jamais chez lui quand il vient, il a tort: l'Archiduc même, pour qui il a réellement de l'amitié, il le recevait toujours chez moi, parce qu'il trouve plus commode de s'esquiver sous prétexte d'affaires, quand il en a assez, ce qu'il ne pourrait pas chez lui.

Voilà donc le mariage de Mimi fixé; on compte déjà sur sa fécondité, et cela me paraît si drôle. Frik la traite-t-elle avec le même dédain que Marie jadis? Car ma sœur Amélie prétend que Marie, si bonne et si douce d'ailleurs, n'était aigre que pour Mimi.

Je vous envoie un gros paquet de la comtesse Apraxine. Le mariage d'Adèle *) aura lieu d'abord après Pâques, et, deux ou trois jours après, toute la famille Apraxine et Wassiltchikoff partent ensemble. La comtesse Apraxine passera quelque temps à Moscou, et compte

*) La Comtesse Adélaïde Apraxine épousa Dmitri Vassiltchikoff.

être à Carlsrouhe au mois d'Août. Elle vous fait probablement elle-même ces détails, et je me rappelle trop tard que je vous ennuie de répétitions."

277.

„Pétersbourg, ce 7/19 Mai 1804,
Samedi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier la lettre dont vous avez chargé le courrier suédois pour moi, et je vous en remercie du fond de mon cœur. Vos lettres me rendent si heureuse, et surtout celles où vous me parlez à votre aise, que jamais, jamais je ne pourrai parvenir à vous exprimer entièrement le plaisir qu'elles me causent. Je suis fâchée que le courrier suédois, qui est parti avant-hier, n'ait pas attendu quelques jours, j'aurais pu répondre à votre lettre, mais j'espère que celui qui vient d'arriver ne partira pas de si tôt, et que je pourrai en profiter. La comtesse Apraxine compte partir déjà dans une douzaine de jours: je me mettrai donc à mon volume, dont elle se chargera, à Pavlofsk, où je vais cette après-dînée, pour douze jours, l'Empereur étant parti ce matin de bonne heure pour sa course en Esthonie.

L'uniforme de Charles et ce qui y appartient est prêt depuis deux jours, et je guetterai la première occasion pour l'envoyer. Je le prie de ne pas s'en prendre à nous, s'il ne l'a pas reçu plus tôt; le prince Wolkonsky s'en était chargé. Quant au payement, c'est si peu de chose, que je prie M. Charles de bien vouloir permettre que je m'en charge, d'autant plus qu'il pourra le regarder comme un cadeau de ma part. Ce que vous me dites de la question qu'il vous a faite, *s'il aurait du caractère*, m'a fait rire, mais ce n'est pas étonnant qu'à son âge, il n'ait pas une idée bien claire de ce que c'est que *le caractère*. J'avoue bien sincèrement qu'il n'y a pas bien longtemps que moi-même je connais la valeur de ce terme.

De grâce, Maman, exécutez le projet de *travail* que vous avez pour Rohrbach et daignez me le communiquer; cela me rendra extrêmement heureuse.

Je n'ai pas besoin d'en être chargée par Amélie, pour vous dire combien les bracelets qu'elle a reçus hier lui ont fait de plaisir. Je ne

sais si elle aura le temps de vous en remercier aujourd'hui: je suppose qu'elle dort encore. Elle a été hier à un bal chez Mad. de Saint-Priest*), la nouvelle mariée, qui l'a été mercredi passé; je l'ai coiffée, elle était radieuse, et son pauvre époux avait un air de victime: j'étais placée à l'église de manière à voir sa figure, et je vous assure qu'il avait au commencement de la cérémonie des étouffements qui me faisaient pitié. On le dit très religieux et attaché à ses devoirs, et je crois que, quand il pensait à *tous ceux* qu'il avait à remplir, il devait en frémir un peu, car la pauvre Sophie n'est pas embellie par l'amour.

Pour Adèle**), c'est l'Impératrice qui s'est emparée de sa toilette, quoique mère et fille et moi-même avons désiré que ce soit moi qui la coiffe. Je ne l'ai pas vue depuis son mariage. On dit qu'ils font plaisir à voir ensemble.

Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman, je trouverais bien encore matière à bavarder, si ce n'était mille petites choses à faire avant mon dîner, qui sera de meilleure heure aujourd'hui, avant d'être avant sept heures à Pavlofsk. Il m'en coûte de laisser ici la Principessa sur le point d'accoucher, mais j'espère toujours qu'elle attendra mon retour. Je lui ai promis d'y assister, et j'en ai peur, mais la pauvre femme n'aurait ni mère, ni personne d'expérimenté pour l'assister. Ne vous moquez pas, Maman, de ce que je me regarde comme une *personne expérimentée*; ce n'est pas tant sous ce rapport, que sous celui de l'amitié qu'elle a pour moi, et il est consolant d'avoir quelqu'un qu'on aime auprès de soi, quand on souffre. La princesse Schakhowskoï ***), que vous connaissez, qui a été à Carlsrouhe, qui est sa tante et sa plus proche parente, sera à la campagne pour ce temps. Adieu donc, chère Maman, car je n'en finis pas; je vous baise mille fois et bien tendrement les mains.

---

*) La Comtesse de Saint-Priest, née Princesse Sophie Golitzyne.

**) La Comtesse Adélaïde Apraxine, mariée à Dmitri Vassiltchikoff.

***) La Princesse Varvara Schakhowskoï, née Baronne Stroganoff (1748—1823).

278.

„Pavlofsk, ce 11/23 Mai 1804,
Mardi, à 9 heures du matin.

Nous voici établies ici depuis samedi après dîner, et heureusement nous avons apporté le beau temps avec nous; depuis le jour de notre arrivée, il est superbe et n'a pas varié encore. La verdure n'était pas tout à fait dans son plein encore; c'est nous aussi, je crois, qui l'avons fait pousser, car elle fait des progrès à vue d'œil, et ce que nous possédons d'arbrisseaux à fleurs fleurit déjà. Quoi qu'en disent les habitants de la ville, je trouve que c'est là le moment agréable de la campagne, que celui où l'on voit à chaque instant du jour les progrès de la végétation. Selon moi, il n'y a pas autant de plaisir à la trouver toute établie, ici surtout (les environs de Pétersbourg), où nous avons cette odeur des bouleaux que j'aime tant, que vous ne connaissez pas, parce que vous avez d'autres arbres et des parfums plus forts; mais nous, dont les bouleaux sont presque l'unique richesse, nous jouissons avec délices de leur odeur: elle est dans son plein dans cette saison, et surtout après une petite pluie. Je ne me souviens pas d'avoir senti cette odeur en Allemagne.

Il me semble que ma lettre doit sentir le printemps, tellement elle est printanière. J'ai cependant passé hier une journée qui ne l'était pas, et que j'ai d'autant plus regrettée, que le temps était divin. C'était le jour de naissance de la Grande-Duchesse Catherine, et, dans *ce pays-ci*, on passe ces jours-là comme en ville, cercles, grand dîner, et le soir spectacle et souper. On a donné trois petites pièces, *Michel-Ange*, opéra, *Les Amis Rivaux*, comédie, et *L'Oncle Valet*, opéra; je ne sais si vous connaissez une de ces pièces, chère Maman. La musique de *Michel-Ange* est charmante, et je la protège, puisque, en connaissant quelques morceaux, je l'avais recommandée. Aussi aujourd'hui je compte bien me dédommager de la belle journée perdue hier. Il n'y a qu'un inconvénient à mes promenades, c'est que nous sommes presque toujours d'avis différent avec ma sœur Amélie. Elle n'aime pas beaucoup à marcher, quoiqu'elle le fasse la plupart du temps par complaisance pour moi; elle voudrait toujours monter à cheval, et moi qui en ai un peu perdu le goût, j'en ai perdu l'habitude,

surtout cette année-ci: je n'ai pas monté depuis notre séjour à Krasnoe Selo l'automne passé, de sorte que la première fois me coûtera un peu. Je le lui ai cependant saintement promis pour demain.

Je ne vous ai pas remerciée encore, ma bonne Maman, pour votre lettre du 21 Avril/3 Mai que j'ai reçue hier, je vous en baise les mains; vous m'y annoncez la réception de ma lettre par M. de Beberstein. Pour M. de Maltitz, il faudrait inventer un léger supplice pour le punir de la manière dont il va. C'est impardonnable, quand on est chargé de commissions.

Je vous quitte, chère Maman, pour écrire un petit mot à l'Empereur. Comme il faut écrire tous les jours, ces lettres ne peuvent pas être longues. Ce que c'est cependant qu'un usage une fois établi, car cela l'ennuie lui-même d'écrire absolument tous les jours! Il voyage fort heureusement."

279.

„Pétersbourg, ce 28 Mai/9 Juin 1804,
Samedi, à 11 heures du matin.

Chère Maman, j'ai demandé à Amélie de me laisser vous écrire aujourd'hui, quoiqu'elle ait reçu hier votre lettre par le Prince Biron, et moi la gravure qui m'est bien chère, et pour laquelle je vous remercie tendrement. Mais je veux me dédommager aujourd'hui de la petite lettre que je vous ai écrite mercredi passé. Je suis arrivée en toute hâte chez la Principessa, que j'ai trouvée souffrante depuis deux heures de la nuit; lorsque j'arrivai, les douleurs étaient devenues plus rares, ce qui fait que cela a traîné. Cependant tout allait bien, et, à deux heures après midi, elle est accouchée d'un fils. De la manière dont cela s'est passé, je ne trouve pas que cela soit aussi affreux que je me l'étais imaginé, d'assister à une expédition pareille. Pour toute autre que pour elle, cela m'aurait été bien pénible par les souvenirs que cela m'a donnés et par un retour sur moi-même, mais je jouissais de la voir délivrée de ses souffrances, du bonheur de son mari. Il me semble que j'aime presque son enfant comme le mien, et, quand on est bien attaché à quelqu'un, on s'identifie avec son bonheur comme avec ses pensées. Je suis fâchée seulement que c'est un fils; si ç'avait été une fille, elle aurait eu mon nom, je

Stéphanie, Grande-Duchesse de Bade,
épouse du frère de l'Impératrice Elisabeth.
Portrait conservé à Bade.

l'aurais tenue sur les fonts de baptême, et cela m'aurait fait plaisir. Mais, comme c'est un garçon, suivant la religion grecque, je puis bien être sa marraine, mais pas le tenir sur les fonts de baptême. Et il a un fort vilain nom, il s'appelle *Michel* *), après le père du prince Galitzine **). Elle est étonnamment bien et peu faible, surtout quand je la compare à ce que j'étais. Voilà bien des détails, chère Maman, mais vous avez des bontés pour la Principessa, et vous me pardonnerez en faveur de mon attachement pour elle, j'ose dire aussi du sien pour moi, car je serais *bien ingrate*, si je ne le reconnaissais pas.

Je vous prie, chère Maman, d'avoir la bonté de remercier Frik pour sa tasse et pour sa singulière lettre aigre-douce. Elle est remplie de reproches injustes: elle prétend que je l'ai oubliée, et je pourrais lui reprocher la même chose, et à plus juste titre, puisque, arrivant dans un endroit où tout m'intéresse, elle aurait bien dû penser que ses lettres n'auraient pu que me faire le plus grand plaisir.

280.

„Pétersbourg, ce 6/18 Juin 1804,
Mardi, à 11 heures du matin.

On me dit que le courrier suédois part dans quelques jours, chère Maman, et je voudrais pouvoir rendre ma lettre aussi intéressante pour vous que l'était pour moi celle qu'il m'a apportée de votre part, mais je me suis ausgeschüttet dans ma lettre par la comtesse Apraxine, qui n'aurait plus aucun intérêt pour vous, si je vous répétais ici la même chose. Mais ce qui va avant tout, c'est que c'est après-demain votre jour de naissance, ma bonne et bien-aimée Maman. Ce jour m'est si sacré, qu'il n'y a pas de distance qui en diminue l'intérêt pour moi, et chaque année j'adresse au Ciel des vœux plus ardents pour qu'il m'accorde de le fêter encore souvent dans mon cœur, parce que plus je vis, plus je sens mon bonheur d'avoir une

*) Le Prince Michel Golitzyne (1804—1860), conseiller privé.
**) Le Prince Michel Golitzyne (1731—1806), général lieutenant.

mère que je dois chérir et adorer, tant par sentiment que par conviction. Ah! si une fois encore dans ma vie, je pouvais jouir du bonheur de vous revoir!

J'espère que le courrier se chargera de la caisse qui renferme les effets de Charles; je l'avais réservée pour cette occasion. J'ose vous envoyer ci-joint une bien grande niaiserie, qui en vérité n'en vaut pas la peine, et je vous demande mille pardons de vous l'offrir. Ce sont des pastilles du sérail, dont vous aimiez l'odeur ici, et je vois que vous vous en servez encore, par l'odeur qu'ont quelquefois vos lettres. Le comte Kotchoubey *) m'en a donné plusieurs et je désire que celles-ci ne perdent pas de leur parfum dans le trajet qu'elles feront.

Nous sommes encore toujours en ville, et il n'est pas question encore d'aller à Kamennoï Ostrof. Jusqu'à présent je n'en ai pas été fâchée, à cause que c'était les premiers temps des couches de la Principessa, mais elle est si avancée à présent, qu'il n'y a plus la moindre inquiétude à avoir sur elle, et ces jours-ci nous avons cruellement souffert de la chaleur en ville. Le fin de la chose est ceci: c'est que certaine personne fait faire des réparations à sa campagne et ne pense pas y aller, et ce qui est plaisant, c'est que l'Empereur se fait un mérite de rester en ville, disant que c'est par attention pour moi, à cause de la Principessa. Au reste, il est vrai que je n'en ai pas été fâchée tout ce temps, mais à présent je voudrais déjà aller à Kamennoï Ostrof: aussi ai-je prié l'Empereur de ne pas se gêner pour moi, ayant appris qu'il restait en ville uniquement par attention pour moi.

Vous voyez, chère Maman, que je suis montée à prendre les choses en couleur de rose, et je bénis le Ciel quand je me trouve dans cette disposition. D'ailleurs, je n'ai absolument rien de nouveau à vous dire sur tout ceci; il y a *stagnation* depuis quelque temps, et ce que je vous dis si longuement dans ma lettre par la comtesse Apraxine n'est que des détails sur les événements de cet hiver. Je vous y parle aussi du Grand-Duc, dont vous me demandez des nouvelles. Il a fait une vive attaque, ce printemps encore, pour obtenir de sa

*) Le Comte Victor Kotchubey (1768—1834).

mère de consentir au divorce, par conséquent à son mariage avec la princesse. Heureusement l'Impératrice oppose la plus grande résistance. Je ne crois pas qu'il y ait de l'amour dans son fait, mais de l'obstination, et sûrement il est pressé par elle de faire toutes ces démarches. Pour la pauvre Anne, Dieu sait ce qu'elle deviendra, et quelle sera son existence! Dans ce moment-ci à Berlin, où elle s'amuse, elle paraît oublier ses justes chagrins. Ligneff *) a écrit à l'Empereur pour revenir en Russie et rentrer au service, du consentement d'Anne, qui sent elle-même qu'un jeune homme ne peut pas vivre oisif, comme il fait depuis ces trois ans. Je tremble pour le moment où il reparaîtra sur l'horizon: cela réveillera tous les caquets à ce sujet, qui sont assoupis.

Le 10 Juin.

Le courrier suédois qui avait été envoyé d'ici m'a apporté hier votre lettre, chère Maman, et celle de Frik; je vous en baise bien tendrement les mains. Vous n'aviez probablement pas reçu encore nos lettres par M. de Maltitz **), car Amélie m'a dit qu'elle vous y parlait des couches de la Dame ***), qui a mis au monde une fille. On dit qu'elle se croit grosse encore; je ne sais si c'est vrai, mais je n'aurai plus la bonté de m'en affecter, comme la première fois. Vous ai-je dit, chère Maman, que la première fois elle a eu l'impudence de m'apprendre la première sa grossesse, qui était si peu avancée que j'aurais très bien pu l'ignorer? Je trouve qu'il faut avoir pour cela un front, dont moi je n'ai pas d'idée. C'était à un bal, et, la chose n'étant pas encore aussi notoire qu'à présent, je lui parlai comme à une autre, je lui demandai des nouvelles de sa santé; elle me dit qu'elle ne s'était pas bien portée, *comme je crois que je suis grosse.* Ne trouvez-vous pas, Maman, qu'il faut avoir un front inouï pour cela? Elle savait très bien que je n'ignorais pas de quelle façon pouvait être sa grossesse.

Je ne sais ce que tout cela deviendra et comment cela finira, mais je sais que je n'altérerai plus ni mon caractère ni ma santé

---

*) Lineff, officier aux Chevaliers-Gardes.

**) Le Baron P. Maltitz.

***) Marie Narychkine (1779—1854).

pour un être qui n'en vaut pas la peine, car si je ne suis pas devenue misanthrope et hypocondre, il y a du bonheur. J'ai fait, et vous le verrez dans ma lettre par la comtesse Apraxine, plus que je ne croyais pouvoir endurer. Mais il y a une mesure de patience qui surpasse les forces humaines. Ajoutez à cela que l'Empereur est le premier à tourner en ridicule une conduite sage et qu'il tient à ce sujet des propos réellement révoltants dans la bouche de celui qui doit veiller à l'ordre, aux mœurs, sans lesquels il n'y a point d'ordre. Je dirai, Maman, à celui dont vous admirez la conduite, les sentiments que vous avez pour lui, quoique je le voie très rarement. Je dirai comme Stetten: da habe ich auch etwas ausgestanden, parce qu'on ne peut ou ne veut pas se faire au changement qu'apporte naturellement le changement dans mes opinions; ma manière d'être ne peut ni ne doit plus être la même, avec ma façon de penser d'aujourd'hui, et voilà ce qu'on ne peut pas comprendre et ce qui cause des reproches, etc.

Ah! ma bonne Maman, si je pouvais vous revoir! c'est toujours mon refrain; il me semble que ce bonheur-là compenserait au centuple toutes les peines que j'ai eues. Je ne peux pas m'empêcher de faire des châteaux en Espagne à ce sujet. Dans un ou deux ans, supposons que mon grand-père ne vive plus, que Charles soit marié, si vous pouviez venir vous établir ici! Si ma sœur Amélie ne se marie pas jusque-là, elle resterait ici, et je serais si heureuse près de vous avec elle. Ce sont de grandes chimères, n'est-ce pas, Maman? Mais je fable souvent sur ce canevas.

Voici un châle pour Mimi; on n'en trouve pas toujours à acheter quand on le veut, il faut donc qu'elle me pardonne, si je lui en envoie un que j'ai porté. La terreur que lui a causée ce que vous lui avez dit ne m'étonne pas. Elle doit être mariée depuis ces jours-ci. Adieu, chère et bonne Maman. A propos, j'oubliais de vous demander si ce qu'on m'a dit est vrai, que Buonaparte a fait entendre au Roi *) que son séjour prolongé à Carlsrouhe lui déplaisait, et que le Roi avait dit: *Eh bien! je voulais partir au mois de Mai: à présent, je ne partirai que beaucoup plus tard.* Cela expliquerait assez pourquoi il reste si longtemps."

*) Roi de Suède.

281.

„Péterhof, ce 5/17 Août 1804,
Vendredi, à 11½ du matin.

J'avais commencé, chère Maman, à vous écrire mardi passé pour la poste du lendemain, mais j'ai été interrompue et n'ai pas pu reprendre. Pardonnez-nous donc, si vous avez été un jour de poste sans avoir de nos nouvelles. Nous, ou plutôt *je* suis arrivée ici lundi soir; l'Empereur est arrivé mardi avec les troupes. Nous avons passé la matinée de ce jour, moitié à les attendre, et le reste à les voir passer de dessus le balcon qui donne sur la terrasse, dont vous vous souviendrez; le passage de près de 30.000 hommes a pris environ trois heures de temps. Mercredi, des promenades, autant que les intervalles de pluie le permettaient, et un grand dîner, ont rempli la journée. Hier matin, on a été en voiture ouverte au camp faire le tour de l'armée, qui était rangée en parade et qui a ensuite défilé en cérémonie devant nous, et aujourd'hui, la première manœuvre a eu lieu, et j'en reviens dans ce moment-ci. Le temps est beau, Péterhof est beau, vous le connaissez; mais, malgré tout cela, je trouve avec tout le monde que l'ensemble n'est pas aussi joli et amusant qu'à Krasnoe Selo l'année passée. Il y avait beaucoup plus d'illusion; la manière dont on était logé, le train qu'il y avait dans le village, dont rien ne nous échappait, rappelait entièrement la guerre et un quartier général, au lieu qu'ici ce n'est que Cour; il faut aller chercher le camp, tandis qu'à Krasnoe Selo il fallait l'éviter quelquefois, et on le voyait sans cesse sous les yeux.

A 6 heures et demie.

Ma sœur et la princesse Galitzine, qui sont tantôt venues m'engager à aller promener, ont interrompu ma lettre, et je ne l'ai accepté que parce que j'avais de la disposition à de l'humeur et que j'espérais que cela me la ferait passer, mais je n'y ai pas entièrement réussi, et c'est plutôt le dîner qui a produit cet effet: j'ai remarqué que quelquefois de me forcer à avoir un air gai et dégagé devant le monde, produisait en moi l'heureux effet de dissiper de la mauvaise

humeur, quand elle n'est pas fondée sur une cause plus sérieuse que des idées désagréables, mais plus ou moins habituelles. Et chaque fois que je me sens disposée ainsi, je me rappelle ce que vous me disiez à ce sujet dans mon enfance: vous me répétiez, chère Maman, que personne n'était défigurée par l'humeur comme moi; vous prétendiez que cela m'allongeait la figure de quelques pouces. Vous voyez, chère Maman, comme vos leçons sont restées gravées dans ma mémoire; que n'ai-je pu en profiter plus longtemps!

J'ai manqué ne pas venir encore à bout d'achever cette lettre-ci; la comtesse Tolstoï, qui demeure cet été à Oranienbaum et qui va partir, vient presque toutes les après-dînées chez moi. Elle se mettra en route dans une quinzaine de jours, et compte passer l'hiver à Trieste, dont on lui a vanté la température. Dans ce moment-ci, elle est chez moi et attend la fin de ma lettre, pour que je lui donne séance pour un croquis qu'elle veut faire de ma figure, dans un petit livre de dessins qui est rempli de ses ouvrages.

Adieu donc, chère Maman, puisque après cela et un petit tour de promenade, je vais passer le reste de ma soirée chez l'Impératrice *en famille.* Nous avons de si grands dîners, et on se fatigue le matin, de sorte que le soir chacun reste chez soi; hier j'ai passé ma soirée für mich, j'ai monté à cheval avec ma sœur et la Principessa, mais aujourd'hui je me voue à l'Impératrice: nous travaillerons probablement.

Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman, il me semble que je vous ai écrit une sotte lettre, mais je suis faible et fatiguée, et je n'ai pas trouvé à vous entretenir mieux que de mon individu. Adieu encore une fois, ma bonne et chère Maman, je vous baise bien tendrement les mains."

282.

„Kamennoï Ostrof, ce 24 Août/5 Septembre 1804,
Mercredi, à 10 heures du matin.

Je vous baise les mains, chère Maman, pour votre lettre de Nymphenbourg du 3/15 Août, qui est arrivée bien vite; je rends grâces au grand souper que vous vouliez éviter, qui m'a valu cette lettre de votre part. Voilà donc Frik séparée de vous. Mais ce que

je ne comprends pas, c'est sa grossesse, dont vous me parlez; lorsque vous me parlâtes de l'accident qui lui est arrivé avant de partir de Carlsrouhe, je ne me doutais pas qu'il y avait seulement soupçon de grossesse, et la voilà déjà avec un ventre! Il est sûr qu'elle est d'une fécondité digne d'envie. Mais je crains que cela ne lui fasse du mal de voyager dans cet état, et de passer la mer dans une saison où elle n'est pas sans danger. Mes sœurs m'impatientent sérieusement, et c'est au point que je ne pourrais pas parler sans aigreur (qu'elles me le pardonnent!) de leurs ridicules doutes. Cela me paraît risible en même temps, car je n'ai jamais vu *douter d'une flamme* fraternelle. Marie n'est pas ainsi, au moins: elle a toujours l'air persuadé, avec raison, de sentiments de ma part qui, entre sœurs *telles que nous*, ne peuvent pas varier.

Nous avons eu dimanche passé un événement dans mes contrées, qui m'a amusée par les agitations que cela donnait, mais qui n'est que trop fréquent à Pétersbourg: c'est que nous avons manqué être inondés. Vous savez sans doute que tout vent de la mer gonfle la rivière au point de la faire déborder plus ou moins, selon la force du vent; ces environs-ci, qui sont très bas, sont alors les plus exposés. Le vent de l'autre jour tenait de la tempête, toute l'île était sous eau, et elle venait déjà presque sous mes fenêtres; les ponts étaient si hauts, qu'ils étaient impraticables, enfin cela avait un air de calamité qui m'amusait, puisque cela n'était pas au point de causer des malheurs. Cela n'a pas duré plus longtemps que jusque vers onze heures du soir.

Adieu, chère Maman, j'ai encore tout plein de projets, c'est-à-dire une promenade à cheval et une leçon de chant à expédier avant d'aller dîner au Palais d'Hiver, où l'Impératrice vient de Pavlofsk pour assister au mariage d'une demoiselle d'honneur, la princesse Lopoukhine, fille du prince, ministre de la justice, sœur de la princesse Gagarine, etc. De là, Amélie compte aller au spectacle voir la *Barbe Bleue*, qu'on donne aujourd'hui. Nos spectacles à la Cour n'ont pas recommencé, c'est pour le Palais Taurique, dont j'attends le séjour avec impatience; j'ai un tendre pour cet endroit, je ne sais pas trop pourquoi, car l'année passée je n'y ai pas passé des moments gais cependant.

Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman, vous êtes bien persuadée, je me flatte, de mon tendre, extrême attachement, la première, la plus profonde de mes affections. A propos, Maman, l'Impératrice m'a déjà répété au moins trois fois: *Est-ce que Maman est fâchée contre moi? Je lui ai écrit par M. de Maltitz, et elle ne m'a pas répondu.* Je ne sais que lui répondre."

283.

„Kamennoï Ostrof, ce 10/22 Septembre,
Samedi, à 10 heures du matin.

J'ai reçu hier, chère Maman, votre lettre de Bade du 23 Août/4 Septembre, et vous en baise les mains. Les détails que vous avez la bonté de me donner sur l'emploi de votre journée m'ont fait grand plaisir, et dans tout cela il n'y a que les soirées qui doivent n'être pas fort amusantes. Je me les figure comme certaines soirées de famille: encore avons-nous l'avantage de travailler; le désœuvrement doit être un peu pénible dans ces moments-là. Ah! ma bonne Maman, que je voudrais pouvoir venir de temps en temps passer quelques journées avec vous, promener avec vous dans ces beaux environs de Bade que je ne connais que dans mon imagination, et ce bonheur serait acheté trop bon marché, s'il ne l'était que par les soirées en question!

Je connais très bien cette vieille comtesse Golovkine *), que vous deviez voir, chère Maman; il y a deux ans, je crois, qu'elle est partie d'ici, et je crois qu'elle compte finir ses jours dans les pays étrangers, à en juger d'après son âge. Elle a laissé ici une fille, vieille demoiselle, qui est un singulier personnage.

La nouvelle que vous me donnez dans cette même lettre m'a fait jeter un cri d'étonnement et de frayeur. Quoi! mon grand-père va faire sa cour à Bonaparte! Il me semble que, quand même il aurait passé par ses états, il se serait éloigné ou mis dans son lit à

---

*) La Comtesse Catherine Golovkine, née Comtesse Schouvaloff (1733—1821), dame d'honneur; elle avait une fille, la Comtesse Elisabeth, surnommée Mitchoucha († 1818, sans alliance).

jouer le malade pour éviter de le voir, et il va le chercher! Cela me fait une peine et une honte que je ne puis rendre. Amélie, en apprenant cela, me dit sur-le-champ: „Au nom du Ciel, ma sœur, ne le dites à personne!“ Mais cette discrétion est peine perdue, car c'est déjà dans les gazettes; il faudra me l'entendre dire de toutes parts. Je suis bien fâchée que Charles soit obligé d'en être. Quoique cela ne serait pas trop de saison pour mon grand-père, je comprendrais qu'il aille incognito le voir comme une curiosité, mais sûrement il ne s'en tiendra pas là; il ira chez lui, il lui donnera des *Majesté* à tort et à travers. Je vous jure que je voudrais me cacher le visage de honte, en y pensant seulement. Je fais mal peut-être de m'étendre sur ce sujet comme je fais, mais, quand même on lirait cette lettre à Carlsrouhe, on ne peut pas s'en prendre à vous de ce que je parle à cœur ouvert à *ma mère*, sur ce qui touche ma famille de si près.

Je suis fâchée, chère Maman, de vous avoir menti sur le compte de la comtesse Apraxine *), qui n'a pas été malade du tout dernièrement, et son mari n'a pas quitté Pétersbourg. C'était un de ces mille bruits qui courent sans le moindre fondement. Elle doit être en chemin à présent, et j'attends avec une extrême impatience son arrivée à Carlsrouhe. Il me semble qu'il y a un malheureux sort jeté sur les lettres dont elle se charge pour vous, et je crains toujours que celles-ci aussi ne vous parviennent pas. Je vous supplie, chère Maman, de m'annoncer leur réception dès que vous les aurez.

Je suppose que celle-ci ne vous trouvera plus avec ma tante de Prusse, sans quoi je vous aurais priée de la remercier de la part d'Amélie et de la mienne pour son souvenir, et de lui présenter nos respects.

Adieu, chère et bonne Maman. Nous sommes tenaces cette année-ci: nous avons eu beaucoup de peine à venir ici, et nous en avons autant à en partir, car il n'est pas encore question du Palais Taurique. Adieu encore une fois, chère et bien chère Maman.“

---

*) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

284.

„De la Tauride, ce 17/29 Septembre 1804,
Samedi, à 10½ du matin.

J'ai daté ma lettre de Pétersbourg, mais j'ai trouvé plus piquant de le faire de *la Tauride*; mon imagination, qui galope toujours, a arrangé que, par un hasard qui n'est pas impossible (puisque vous avez la bonté, chère Maman, de conserver mes lettres), celles datées d'ici seront retrouvées dans cinquante ou soixante ans. On s'étonnera comment je me suis trouvée *en Tauride*, et on imaginera quelque fable historique à ce sujet. Il n'a pas fallu plus que cela, je crois, pour faire passer bien des mensonges dans l'histoire.

Vous vous moquerez de moi, chère Maman, et de ma facilité à faire des romans, mais cette facilité ne fait guère dire jamais que je m'ennuie, parce que mon imagination est presque toujours occupée. Quelquefois, et souvent même, ce ne sont pas des tableaux couleur de rose, mais j'aime aussi quelquefois des romans noirs, pourvu qu'ils ne soient pas dans le genre de Madame Radcliffe, genre qui me dégoûte à l'excès. En général, j'en lis très peu, et il faut qu'ils soient très intéressants et bien écrits pour que je les supporte, et depuis trois ans je n'ai lu de romans que *Delphine, Valérie* et *la Duchesse de La Vallière*; il m'est arrivé d'en parcourir et d'en lire des extraits. Ma lecture favorite est l'histoire et tout ce qui y tient. Ces derniers temps, à Kamennoï Ostrof, lorsque déjà on ne pouvait plus sortir le soir, nous donnions, quand nous étions seules, ma sœur, la princesse Galitzine et moi, dans les romans historiques, qui n'est pas précisément ce qu'il y a de plus utile, parce que cela brouille les idées, mais c'était pour rendre hommage aux œuvres réunies de Mesdames de La Fayette et de Tencin, dont j'avais fait l'acquisition depuis peu et que vous connaissez peut-être, chère Maman. D'ailleurs, la princesse Galitzine aussi a la passion des histoires des personnages illustres, et pendant un temps, elle était éprise à la lettre de Marie Stuart. Ma sœur et moi, nous alternons pour lire, mais elle plus souvent que moi, parce que cela me fatigue beaucoup de lire haut, et qu'elle aime à faire lecture. Je ne vous demande plus pardon de ces détails, ma

bonne Maman, parce que vous m'avez grondée pour cela dans votre lettre du 30 Août/11 Septembre que j'ai reçue hier, et dont je vous baise mille et mille fois les mains.

Le cœur froid de mon cousin m'a fait rire; j'y crois volontiers, mais je ne sais pas trop à quel propos il vous communiquait cette disposition. Il a perdu son air de triomphe, mais il a l'air très satisfait; je crois que l'approche de son départ ne l'afflige pas infiniment, et c'est naturel au reste. Le prince Charles de Mecklembourg nous est revenu il y a une quinzaine de jours, tout aussi nasewais qu'il est parti. Amélie a une véritable antipathie pour lui.

Nous avons passé en Tauride mercredi soir en revenant de Pavlofsk, où j'avais dîné avec l'Empereur. Jeudi 15, jour du Couronnement, nous avons passé la journée en représentation, grand dîner et spectacle ici; on a donné *la Caravane du Caire*, qui était assez ennuyeuse. Aujourd'hui de nouveau je vais dîner à Pavlofsk avec l'Empereur: c'est la dernière fois, puisque l'Impératrice vient ici lundi, et qu'après avoir conduit la Grande-Duchesse Marie jusqu'à *Kaskowa* (endroit qui m'est à jamais cher, puisque c'est là que j'ai dîné avec vous), elle revient tout droit à Gatchina. Je voudrais pouvoir faire un monument sur le grand chemin, où je vous rencontrai, afin d'éterniser la mémoire du moment *sans contredit le plus heureux* de ma vie, puisqu'il était sans aucun mélange de la peine la plus légère.

Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman, je vous adresse cette lettre à Brunswick, comme vous me l'avez ordonné, et vous supplie de dire mille tendresses de ma part à la bonne Marie. Adieu encore une fois, bien chère Maman. Voici, chère Maman, ma lettre à M. Hauber, dont je suis accouchée déjà depuis quelque temps. Si vous ne pouvez pas la lui faire parvenir de Brunswick, il n'y a pas de mal, parce qu'il n'y a rien de pressé."

285.

„Pétersbourg, ce 26 Octobre/7 Novembre 1804,
Mercredi, à 10½ du matin.

Ma dernière course à Gatchina m'a empêchée de vous écrire le dernier jour de poste, chère et bonne Maman. Nous y sommes arrivés

jeudi, il aurait fallu faire partir les lettres de Gatchina vendredi matin, et mes journées, surtout les après-dînées, y sont si bien prises, que j'ai peu de moments à moi. L'Impératrice revenant au commencement de la semaine prochaine, je pense que c'est la dernière fois que nous y avons été.

Je vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, pour votre lettre de Brunswick que j'ai reçue hier soir, et pour tous les détails que vous m'y donnez. Ceux de votre voyage et de vos lectures, comme vous touchant de plus près, sont les plus intéressants pour moi.

D'après tout ce que vous me dites des précautions qu'on a prises pour vous empêcher de verser, vous devez avoir eu de bien mauvais chemins, et je comprends parfaitement combien cela doit vous avoir renouvelé de cruels souvenirs, chère et bonne Maman.

Je suis charmée de m'être rencontrée avec vous pour mes lectures; c'est précisément aussi depuis près d'un an que je suis dans le *Siècle de Louis XIV*, et je voudrais que ce genre d'ouvrages soit inépuisable, car plus j'en lis, plus cela m'amuse, parce que je me familiarise avec les personnages de ce temps, de manière à les croire de ma société. Vous avez sûrement lu les *Souvenirs* de Mad. de Caylus, que je viens de lire au Palais Taurique, et qui m'ont beaucoup amusée. Je fais marcher de pair avec ces lectures-là tout ce que je puis trouver d'intéressant sur l'histoire de Russie, depuis Pierre Ier surtout, et je viens de lire, aussi au Palais Taurique, les lettres d'une anglaise dont le mari était ministre ici, qui sont fort mal écrites, parce que c'est une mauvaise traduction, mais remplies de détails intéressants; peut-être les connaissez-vous: c'est un ancien ouvrage, qu'on a même de la peine à trouver.

Ah! ma bonne Maman, comme je fable souvent, quand le hasard me donne occasion d'apprendre vos goûts! J'imagine alors que vous venez passer quelque temps ici, c'est-à-dire un an ou deux. L'été passe si vite ici, et d'une manière si agitée pour nous, qui sommes continuellement en courses, que je n'aime pas à bâtir mes châteaux en Espagne dans cette saison-là, mais c'est pour l'hiver que je fais des projets, pour les soirées, où il n'y a rien, ni spectacles, etc. Vous aimez quelquefois à faire une partie de jeu, et j'imagine déjà les personnes que j'inviterais pour venir jouer avec vous. Cela serait

chez vous, quand vous l'ordonneriez, ou quelquefois aussi chez moi, dans mon grand cabinet. J'ai même déjà choisi la place où vous vous établiriez. D'autres fois, quand vous ne voudriez pas jouer, nous serions seules, ou avec du monde, si vous le désiriez. Amélie et moi vous ferions lecture alternativement... Hélas! cela ne sera jamais, mais cependant je m'en occupe. Tout ce qui est *bonheur* pour moi ne sera jamais, et cependant j'ai fait et je fais encore tant de projets différents de bonheur! Pardon, Maman, chère Maman, je suis injuste peut-être devant la Providence, car, quand il m'échappe de me plaindre, ma seconde pensée est toujours: il y en a de plus malheureux que moi! Mais je suis extrêmement *noire* depuis quelques jours.

J'étais sûre que la grossesse allait bien à Marie, mais je ne peux pas me la représenter avec sa rotondité. J'espère que dans ce moment tout est passé et heureusement passé.

C'est sûrement le prince Adolphe de Mecklembourg dont vous me parlez, chère Maman (je crois qu'il y en a un de ce nom). J'en ai entendu dire du bien; aussi la Grande-Duchesse Hélène l'aimait beaucoup. Vous dites qu'il est trop sentimental; si c'est affecté, c'est insupportable, mais, si c'est sa façon de sentir naturelle, j'aurais toujours meilleure opinion d'un jeune homme qui l'a que de celui qui s'en moque. Le milieu en toute chose est ce qu'il y a de mieux certainement, mais je pense qu'il y a toujours plus à attendre d'un jeune homme même romanesque, que d'un être suffisant et léger. N'êtes-vous pas de mon avis, chère Maman? Malgré cela, si j'avais un fils à élever, je tâcherais de le rendre un *homme sensé*, pour son propre bonheur autant que pour celui des autres.

Ce que vous me dites de la condition qu'on a mise au mariage de Charles est une indignité. Comment mon grand-père peut-il laisser faire des choses pareilles, car ce n'est pas lui qui les aura imaginées, j'espère? Il n'y a pas de terme à cette vilenie. Si Charles était un peu plus âgé, il aurait bien pu tenir ferme, à ce qu'il me semble, car jamais mon grand-père n'aurait pu lui refuser son consentement à son mariage, et Charles presse-t-il lui-même? Si mon grand-père l'envoie encore à Paris pour le couronnement de Bonaparte, je mourrai de honte, je crois; c'est bien assez de ce qu'il a fait, et de ce que mon oncle Louis y va.

Adieu, chère Maman, me voilà de nouveau bien en train de bavarder, et cependant sans vous rien dire d'intéressant: je serais embarrassée de vous conter des faits intéressants, il ne s'en passe pas. Nous avons amené la troupe à Gatchina la semaine passée, et il y a eu spectacle pendant les deux jours que nous y étions, comme il ne pouvait pas y en avoir à l'Hermitage, où l'on travaillait: on a fait une nouvelle galerie et quelques changements avantageux pour les tableaux surtout, qui nous ont fait dîner deux fois à l'Hermitage depuis dimanche. La nouvelle galerie est réellement charmante, et il y a un si bon choix de tableaux, qu'on peut y passer des moments très agréables. Je ne sais si j'exécuterai mes projets, mais je compte venir y dessiner cet hiver.

Adieu une bonne et dernière fois, chère Maman, car je vois que je n'en finirai pas aujourd'hui: s'il ne m'avait pas déjà pris souvent des accès pareils, je croirais que c'est votre buste, qui est à côté de moi, qui m'inspire; c'est celui de Scheffauer que j'ai placé dans un petit cabinet, et il est précisément à côté de la table où j'écris. Ce qui reste de mur dans ce petit cabinet, qui est en bibliothèque, est tout consacré à des souvenirs et à des personnes chéries: *vous* y êtes en buste, il y a le portrait d'Anne, et les trois vues de Kamennoï Ostrof dont vous avez les dessins; cet endroit renfermera *toujours, toute ma vie*, des souvenirs agréables et des regrets pour moi.

Si je ne finis pas brusquement, je vois que je ne finirai plus aujourd'hui, mais je voudrais vous exprimer, ma bien-aimée Maman, combien je vous chéris, combien mon cœur a toujours besoin de s'ouvrir avec vous; c'est, je crois, parce que je ne le peux pas ici, que je vous entretiens si longuement de niaiseries, afin de parler au moins avec vous."

286.

„Pétersbourg, ce 2/14 Novembre 1804,
Mercredi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu dimanche par un courrier la bien bonne nouvelle de la délivrance de Marie, et vous remercie mille et mille fois, chère

Maman, de la bonté que vous avez eue de nous la communiquer sur-le-champ, malgré la fatigue que vous devez avoir éprouvée après cette expédition. Comme j'espère que cette lettre vous trouvera près d'elle encore, je vous prie, chère Maman, de la féliciter tendrement de notre part à toutes deux. Elle sait combien je partage son bonheur; elle n'a pas besoin d'assurance là-dessus. J'attends la poste prochaine avec impatience, elle devrait déjà être arrivée, pour avoir de ses nouvelles et savoir comment mon neveu s'appelle. C'est bien compter sur vos bontés, Maman.

Je dois accoucher aujourd'hui d'une lettre pour le prince, qui m'embarrasse d'avance et qui abrégera celle-ci. Vous me dites, chère Maman, que je vous fais plaisir en vous en écrivant des détails, mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais vous en donner d'autres que de mes journées et de ce qui les remplit, ce qui ne peut intéresser que vous seule, chère Maman, et je suis assez tentée, n'ayant rien de mieux à vous conter, de vous faire l'innocente relation de ma journée d'hier, en mettant pour titre, à l'imitation de ce qu'on voit dans les journaux de modes, *Une journée de Paris*, etc.: Une journée de l'intérieur du Palais.

Je me lève tard cette année-ci, guère ou peu avant les dix heures. Après donc avoir achevé ma matinée à lire et écrire pour la poste d'aujourd'hui, depuis onze jusqu'à deux, Amélie vint chez moi, nous prîmes du chocolat en second déjeuner, car, dînant quelquefois vers les cinq heures, il est rare de pouvoir rester l'estomac vide jusqu'à cette heure. Je faisais autrefois des déjeuners à la fourchette, avec des pommes de terre, de la viande froide, mais je trouvais que cela me surchargeait trop l'estomac, et je m'en tiens au chocolat, quelquefois même je n'ai pas besoin de cela. Je restai à parler avec Amélie jusqu'après trois heures, que nous allâmes faire nos toilettes. Le prince et la princesse Louis vinrent dîner, et, sachant que cela les gênerait de retourner chez eux, je les engageai à attendre chez moi l'arrivée de l'Impératrice, qui devait arriver de Gatchina à 7 heures. Nous travaillâmes après dîner, la princesse, Amélie et moi, et, la conversation étant tombée sur la politique, le prince Louis nous raconta longuement sa dernière campagne contre les Français, ce qui ne m'ennuya pas, car j'aime beaucoup à entendre parler guerre. Il nous

parla aussi de sa jeunesse, d'un séjour qu'il avait fait à Carlsrouhe, qu'il avait été un peu amoureux de ma tante de Weimar, qui était encore auprès de vous, et comme il avait tremblé en lui donnant la main pour aller à table. L'Impératrice n'arriva qu'à huit heures; nous y allâmes tous ensemble, on s'y trouva rassemblés en famille, et, après qu'on se fut longtemps bewillkommt, l'un après l'autre s'éclipsa, et je restai seule avec l'Impératrice jusqu'à neuf heures. De chez elle, j'allai droit chez Amélie, qui s'était éclipsée comme les autres, pour aller faire sa toilette, devant être d'un grand bal chez M. de Stédingk; j'assistai à sa coiffure et j'y mis la main. La Principessa, qui devait aller avec elle, bien entendu sous les auspices de Mad. de Renne, y vint; j'y restai jusqu'à 10 heures ½, qu'elles n'étaient pas parties encore, et je m'en allai prendre un bain, après quoi je me couchai dès que ma tête fut sèche, ce qui me mena jusqu'à minuit. Ne croyez pas que ce soit un bain russe, ni un bain froid; je ne peux pas souffrir les premiers et le second serait un peu rude dans cette saison-ci: c'est un bain tiède, comme ceux que je prenais cet été, seulement un peu plus chaud, et je n'en prends que tous les dix ou quinze jours, mais je m'en trouve très bien, pas tant pour ma santé, qui n'a besoin de rien, parce qu'elle est bonne, mais pour l'agrément, la légèreté et le sentiment de propreté que cela laisse. D'ailleurs, j'ai toutes les commodités pour cela, parce qu'il y a un très joli bain en bas, attenant à notre appartement. Voilà ma journée, chère Maman. Aujourd'hui nous allons dîner à l'Hermitage, pour montrer à l'Impératrice la nouvelle galerie dont je vous ai parlé, il me semble, dans ma dernière lettre.

J'allais oublier, chère Maman, de vous demander la permission de vous charger d'une commission. Vous connaissez l'histoire de la dette de Mad. de Rossillon à Mlle de Ziegler; il y a trois semaines seulement que la pauvre Mad. de Rossillon a pu partir d'ici, ayant toujours été retenue par les dettes qu'un long séjour ici de son fils leur a occasionnées. C'est avec toutes les peines du monde qu'elle a pu arranger ses affaires de manière à partir, et, Mad. de Ziegler la pressant dans le même temps de la payer, je me suis chargée de cette dette, qui n'est que de 600 fl., parce que réellement la pauvre femme ne savait où donner de la tête. Elle m'a dit de faire parvenir

cette somme par vous, chère Maman, à Mlle de Ziegler; permettez donc que je vous envoie une lettre de change.

Adieu, chère et bonne Maman. Le prince de Brunswick n'a pas beaucoup abrégé ma lettre, mais je ne vous demande pas pardon de mon bavardage, parce que vous avez de la bonté d'y trouver de l'intérêt: vous me mettez à mon aise en me le disant, car c'est une si grande jouissance pour moi, ma bonne, ma bien-aimée Maman, de vous parler seulement, fût-ce des plus grandes niaiseries!"

287.

„Pétersbourg, ce 21 Novembre/3 Décembre 1804,
Lundi, à 6½ de l'après-dînée.

Un courrier qu'on envoie à la Grande-Duchesse Marie me donne l'occasion de vous écrire, chère et bonne Maman, et je suis bien fâchée de n'avoir reçu de l'Impératrice la proposition d'en profiter que depuis une heure, car cela abrégera beaucoup le plaisir que j'ai toujours à vous écrire, et surtout par une occasion sûre, le courrier devant partir ce soir ou demain matin. J'ai toujours à vous parler, ma bien-aimée Maman, mais, quand je n'ai pas le temps de rassembler mes idées, ce que je donnerais tout au monde pour pouvoir vous dire dans certains moments m'échappe.

Il y a bien longtemps que je n'ai pu vous parler à cœur ouvert: il me semble que, depuis la lettre dont je chargeai la comtesse Apraxine, je n'ai pas pu le faire, parce que ce dont je vous ai parlé depuis était plutôt une tracasserie qu'une chose qui touchât mon cœur. Eh bien! quoiqu'il y ait bien longtemps, il n'y a cependant rien de changé depuis dans ce qui nous intéresse le plus, vous et moi, ma bonne et chère Maman. Je ne sais si Amélie vous a écrit un événement qui m'a bien frappée, et qui m'aurait fait croire à une juste Providence, si je n'y croyais pas. C'est la mort de cette enfant, dont l'existence et la naissance m'avaient causé tant de chagrin. Il me semble réellement que la Providence ne veuille pas souffrir d'enfant illégitime dans cette famille. C'est au mois d'Août que cette mort arriva, et je plaignis l'Empereur du fond de mon cœur,

parce qu'il était vivement et profondément affligé pendant *près de huit jours*, mais il faut que la mère *) s'en soit consolée bien vite, parce que sans cela il ne l'aurait pas été aussi tôt. Au reste, elle avait perdu un autre enfant l'hiver passé, et elle avait dansé trois semaines après. L'amitié que je lui témoignai à cette occasion, sans aucun effort, car elle est et sera toujours dans mon cœur pour lui, et la part que je prenais à sa peine me valurent presque de la tendresse de sa part, mais pendant une quinzaine de jours seulement. D'ailleurs, il est très bien pour moi quand nous sommes ensemble, mais ces moments ne sont ni longs, ni fréquents. Quant à ma manière d'être à son égard, Maman, je ne puis vous en donner un meilleur témoignage que de vous renvoyer à l'opinion de sa mère, qui certainement doit être plus partiale qu'une autre, et qui me répète sans cesse qu'elle me trouve parfaitement bien pour lui; elle me témoigne un bien grand désir de le voir *entièrement* rapproché de moi, et je ne puis ne pas le croire sincère, d'après les conseils réellement amicals qu'elle me donne.

L'idée de toutes les mains par lesquelles ma lettre passera m'empêche de me livrer davantage, quoique j'aurais à vous rendre compte de rudes moments que j'ai passés cet été, avant l'événement dont je vous ai parlé. Quant à la lettre dont vous me parlez dans celle que Mlle Protassoff m'a remise de votre part, veuillez bien faire absolument ce que vous jugerez à propos. Certainement vous avez le plus grand droit de *rappeler* ce qu'on *nie* aujourd'hui vous avoir jamais dit, et plus sûrement encore vous avez celui de plaider pour le bonheur de votre enfant auprès de celui que le sort en a rendu le maître. Mais, à vous parler comme *moi* je vois les choses, je doute que cette lettre ait de l'effet.

J'étais bien sûre qu'une fois ma lettre commencée, j'aurais de la peine à la finir, mais j'y suis obligée à présent. J'espère qu'elle vous parviendra bien sûrement. Adieu, ma bonne, chère, bien-aimée Maman, je voudrais vous exprimer à quel point vous m'êtes chère, et je ne le puis mieux qu'en vous disant que vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde entier."

---

*) Marie Narychkine.

288.

„Pétersbourg, ce 14/26 Décembre 1804,
Mercredi, à midi et demi.

C'est encore moi qui vous écris, ma chère et bien-aimée Maman, pour vous remercier pour votre lettre du 28 Novembre/10 Décembre que j'ai reçue hier. Je suis charmée que le petit Charles ait changé de nourrice; il me paraît que cela était très nécessaire. Mais, chère Maman, comment pouvez-vous croire que des détails pareils puissent m'importuner! Je viens d'écrire un énorme article à ma sœur Caroline à ce sujet, et je serais très tentée de le copier. Tout le monde n'a pas eu pour moi les mêmes ménagements que vous et mes sœurs, et cela aurait été à peu près impossible, à moins de me séquestrer. Après avoir donc reçu maint et maint coup de poignard dans le cœur à ce sujet, l'amertume que j'en éprouvais m'a fait craindre que cela n'aigrisse mon caractère; je me suis raisonnée, j'ai tâché de me vaincre, de *m'oublier*, il le fallait, et le temps, qui calme toutes les peines, a secondé mes efforts. Pendant près de deux ans, j'ai fui les enfants; les premiers que j'ai approchés m'ont fait venir les larmes aux yeux, et peu à peu je n'ai plus vu en eux que leur gentillesse, leur grâce, et à présent je prétends même qu'il y a une telle sympathie entre eux et moi, que je n'effraie aucun enfant, même étranger: sie fremdeln, comme on dit en allemand, jamais avec moi. Jugez donc, Maman, si ceux de mes sœurs doivent m'être intéressants et j'aurais un véritable plaisir à les voir!

J'ai été bien effrayée en lisant dans la gazette la relation des dangers que le Roi et Frik ont courus sur mer. La voilà condamnée, je crois, à faire ses couches à Stralsund, ce qui ne peut pas être agréable pour elle.

Amélie est presque rétablie de son incommodité: elle tousse encore, mais très peu. Elle a fait un noble effort avant-hier, qui a été bien mal récompensé: elle avait pris la veille une médecine qui l'avait affaiblie, et, malgré mes conseils et mes représentations, elle voulut absolument sortir lundi pour le jour de naissance de l'Empereur, parce qu'on devait donner le soir une nouvelle pièce à l'Hermitage, qu'elle

avait envie de voir. Pour les beaux yeux du spectacle, elle se soumit à la fatigue d'une grande toilette, de la messe et de tout ce qui s'en suit, et, le soir, il n'y eut pas de spectacle, parce que le froid avait augmenté jusqu'à 20 degrés, et qu'au delà de 17, il n'y en a jamais ni en ville ni à la Cour. Elle eut pour consolation un arbre de Christkindchen chez Mad. de Renne, que Mademoiselle se faisait depuis longtemps une fête de lui donner, et parce que c'était précisément la veille de Noël nouveau style.

Adieu, chère Maman, je vous quitte à regret, mais parce que j'ai tout plein de choses à expédier encore ce matin: d'abord, une visite à la comtesse Stroganoff, à qui je me suis annoncée pour aujourd'hui. La pauvre femme est extrêmement souffrante depuis quelque temps; je ne sais pas ce qui lui arrive, mais elle m'inquiète: elle est d'une faiblesse inouïe, et elle a à chaque instant des attaques de nerfs, elle qui n'en avait jamais autrefois. Elle ne sort presque plus, et je vais la voir avec plaisir, parce que j'ai réellement de l'amitié et de l'estime pour elle, et qu'elle le mérite. De retour de cette visite, il faudra que j'aille chez l'Impératrice, chez qui je vais le matin les mercredis, parce qu'elle est occupée l'après-dînée. Adieu, chère et bien chère Maman, je vous baise mille fois les mains, et vous chéris au delà de l'expression."

1805.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

289.

„Pétersbourg, ce 10/22 Mars 1805,
Vendredi, à huit heures du soir.

Je commence et compte finir aujourd'hui ma lettre, chère et bien-aimée Maman, parce que nous avons demain la messe funèbre de l'anniversaire de la mort de l'Empereur défunt, ce qui, avec la toilette (car c'est toujours en habit russe) et une visite du matin qu'il faudra faire à l'Impératrice, qui communie de bonne heure, prendra toute ma matinée. Je ne me souviens pas si c'est l'usage dans les autres religions, mais ici on félicite toujours après la communion.

Je vous baise les mains, bien chère Maman, pour votre lettre du 14/26 Février, et pour la peine que vous avez bien voulu vous donner de faire le partage de mes pensions. Les vieilles charades qui étaient incluses dans votre lettre m'ont fait éprouver le sentiment que me donne tout ce qui tient aux beaux jours de mon enfance, *beaux* dans toute la force du terme: je ne crains pas de vous ennuyer en vous répétant que j'apprécie l'heureuse enfance que j'ai eue, car certainement les moments les plus doux de ces *beaux* jours, c'est à vous, Maman chérie, que je les dois, c'est ceux que je passais près de vous; surtout les moments extraordinaires, où vous nous faisiez appeler, me rendaient extrêmement heureuse, et, quand Ortwein venait

chez nous le soir nous dire: „Sie sollen zu der chère Mama kommen“, cela me donnait un sentiment de plaisir si vif, que je le vois et l'entends, et que cette impression ne s'effacera jamais. Pour en revenir aux charades, je n'ai pas pu distinguer mon griffonnage et celui de mes sœurs; j'ai cru reconnaître cependant l'enfance de l'écriture de ma sœur Caroline parmi les autres.

Il me sera difficile, chère Maman, de vous donner l'explication que vous me demandez sur la phrase qui regarde la princesse Galitzine. Cela serait long et tient à des détails que je ne voudrais pas confier à la poste; mais ce que je puis vous dire, c'est que ce n'est certainement rien qui doive vous donner mauvaise opinion d'elle. Elle a des défauts comme un chacun, et les siens n'ont pas été modérés par une éducation bien soignée; elle est excessivement emportée, sujette à de l'humeur, et alors intraitable pour ceux même qu'elle aime le mieux, et je puis me vanter d'être de ce nombre. Des circonstances entre nous et elle qui auraient donné du tracas à la tête la plus froide l'ont mise hors des gonds au commencement de cet hiver, au point que sa société était une véritable charge pour ma sœur et moi, ce que nous lui avons dit mille fois en face, pour lui faire sentir le désagrément de son caractère, et combien il était nécessaire qu'elle se corrige. Je lui dois cependant la justice qu'après plusieurs résolutions de se corriger mal tenues, elle en prit une un jour, après des scènes terribles, qui dure à présent depuis deux mois sans interruption, et je me flatte qu'elle parviendra à se corriger, si elle persévère.

J'ai été interrompue tantôt par la comtesse Stroganoff, qui est venue me voir. Il est dix heures et demie à présent, et j'achève ma lettre pendant le souper de ma sœur et de la princesse Galitzine.

Les détails que vous me donnez, chère Maman, sur l'intérieur de Frik m'ont intéressée et fait plaisir; je suis charmée de voir que je me suis trompée, mais cela m'impatiente de ce qu'elle ne veut pas convenir qu'elle est heureuse. Mon Dieu! si je l'étais, il me semble que je me plairais à le faire répéter aux échos d'alentour.

Adieu, chère et bonne Maman; le comte Romantzoff aura votre lettre demain. Je vous baise les mains et vous chéris bien tendrement.“

290.

„Pétersbourg, ce 17/29 Mars 1805,
Vendredi, à 9 heures du soir.

Je vous baise les mains, chère et bien-aimée Maman, pour votre lettre du 23 Février/7 Mars, et j'y réponds ce soir pour donner demain ma matinée tout entière à mon portrait, dont je vous ai parlé et auquel le désir de le rendre digne de vous être offert me fait mettre tous mes soins. Malgré cela, je crains fort qu'il ne sera jamais bon qu'à être relégué dans un certain petit coin obscur, où sont une demi-douzaine de tableaux commencés, que je n'ai jamais eu le courage ou la patience de finir. Comme le goût du dessin m'est revenu avec une sorte de passion, j'ai pris un certain Barbié, que la comtesse Apraxine connaît, pour dessiner l'écorché; j'ai commencé avant-hier et je vais connaître à fond l'anatomie extérieure. Cela ne m'empêchera pas de continuer mon ancien maître, qui est pour l'agréable, tandis que Barbié est pour le solide. J'ai pour M. Akimoff, mon premier maître, les égards qu'on a pour une ancienne liaison: je lui cache mes passades (et ce n'est pas la première), et je reviens toujours à lui, comme à mes premières amours. Sérieusement, c'est la comtesse Stroganoff qui m'a recommandé ce Barbié pour sa manière d'enseigner à dessiner la figure, et, comme j'ai des époques où il me prend une telle ardeur d'occupation que je m'adonnerais à l'algèbre, si l'on m'en offrait les moyens, je me suis passé le plaisir de connaître à fond le corps humain, parce que j'en ai le temps. C'est vous parler bien minutieusement de moi, chère Maman, et je n'ose plus vous en demander pardon, après ce que vous m'avez dit si souvent.

Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai été interrompue hier, chère Maman, par le prince Galitzine, qui est venu soi-disant souper chez moi, car, pour moi, je ne soupe pas; on sert dans mon cabinet, et ceux qui mangent quelque chose le font autour de la table ronde qui est le centre de l'établissement. Il y a une dizaine de jours que nous avons lu aussi ce *Comte de Corke*, avec les autres nouvelles de Mad. de Genlis dont vous me parlez.

Je ne croyais pas ces nouveautés ici encore, et j'ai pris la liberté de vous les demander, chère Maman, croyant au *Comte de Corke* plus de mérite que je ne lui en ai trouvé: ce n'est pas le meilleur ouvrage de Mad. de Genlis.

Je fais partir avec cette lettre une petite caisse qui contient un chétif cadeau pour Mimi *), en attendant le châle; c'est un collier et boucles d'oreilles en groseilles, qui n'a de mérite que celui de la nouveauté, et qui vient d'Angleterre. Si c'est déjà une chose connue chez vous, je suis perdue, car cela n'aura plus la moindre valeur, que la bonne intention, si Mimi veut bien s'en contenter. Je vous l'adresse, chère Maman, croyant que cela arrivera plus sûrement, et vous supplie d'avoir la bonté de le lui donner de ma part. Adieu, chère et bonne Maman, je me presse de finir bien malgré moi, car, sans avoir précisément rien de fort intéressant à vous dire, je trouve toujours de quoi bavarder, quand je m'adresse à vous, bien chère Maman."

291.

„Pétersbourg, ce 15/27 Avril 1805,
Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai à vous remercier, chère Maman, pour deux de vos lettres, la dernière de Munich, peu de jours avant votre départ, et une autre de Carlsrouhe du 26 Mars/7 Avril bien longue, qui m'a rendue bien heureuse, et dont je vous baise mille et mille fois les mains. Comment aussi vous remercier, ma bien chère et bonne Maman, pour la bonté avec laquelle vous daignez vous charger de mes commissions? Je serai bien fournie en gants, parce que je me suis adressée aussi à Marie, en cas que vous n'ayez pas la facilité de m'en faire avoir, et il se trouve que le Prince Guillaume les lui a aussi recommandés pour la peau, et qu'elle m'en fera avoir par lui.

C'est surtout pour la commission des livres, dont vous voulez bien vous charger, que je vous suis reconnaissante, chère Maman, parce que je crains que cela ne vous donne du tracas. J'ai lu depuis peu les *Mémoires* de Marmontel, mais à la hâte, parce qu'ils ne m'appartenaient pas, et je désirerais beaucoup les avoir en propriété,

*) La plus jeune sœur de l'Impératrice Elisabeth, Princesse de Hesse-Darmstadt.

pour les relire à mon aise, parce qu'ils sont bien écrits et remplis de tout plein de détails intéressants.

Sûrement que je me rappelle le pauvre Lasberg, ou Lasus, comme je l'appelais. Ce que vous m'en dites me pénètre de compassion pour lui, et, s'il n'était trop tard pour avoir une lettre de change, je vous enverrais l'argent pour lui dès aujourd'hui, mais ce sera certainement la poste prochaine; me permettrez-vous, Maman, de *vous* l'envoyer? Je voudrais pouvoir lui faire dire en même temps que je le prie de se faire couper la jambe, et qu'il est déraisonnable de préférer mourir, à son âge surtout, car il doit à peine avoir trente ans.

Mon portrait, chère Maman, auquel vous vous intéressez, est fort avancé, et ce n'est que les dévotions de la semaine passée et les toilettes de celle-ci qui m'ont empêchée de le finir jusqu'à présent. On le trouve ressemblant en caricature, quoique j'avais l'intention de me faire en beau. L'Impératrice, qui s'y intéresse aussi, le voit de temps en temps, et me conseille d'y faire encore quelques corrections. Le désir que vous me témoignez de l'avoir m'animera du plus beau zèle pour l'achever; je crains seulement que le pastel ne supporte pas bien un aussi long trajet. Vous me rendez bien heureuse en me promettant votre portrait, chère Maman; je le préfère de manière qu'il puisse être encadré, afin de l'avoir toujours sous les yeux, et certainement il me suivra partout.

Nous avons aussi un froid hors de saison depuis quelques jours, et il a neigé aujourd'hui. Ce temps est désagréable pour les fêtes de Pâques et la promenade aux balançoires qui a lieu pendant toute cette semaine, et dont je crois vous avoir souvent parlé. J'y ai été hier pour la première fois, et, malgré le froid, il y avait beaucoup de monde et de très jolis équipages.

Avant-hier, l'Impératrice est enfin accouchée de son bal, que depuis le mois de Novembre elle se proposait en vain de donner. Il était très beau, mais j'en ai été rendue; soit que j'ai perdu l'habitude ou le goût de la danse, je n'ai pas trouvé beaucoup de plaisir à danser. J'ai été plus causante que dansante, et plus à mon aise que de coutume, parce que j'avais les coudées franches par l'absence d'un individu femelle que vous devinerez par une anecdote de bal dont je vous ai parlé à ce sujet. J'ai eu par contre une légère tribulation,

causée par la Reine de Géorgie, qui est ici depuis neuf ou dix mois, mais qui, vieille et peu allante, ne sort que dans les toutes grandes occasions. Elle a été au bal et à côté de moi à souper. C'était réellement une corvée. D'abord elle a l'air si méchante (et en a la réputation) et de si mauvaise humeur, que j'en ai peur; on ne peut lui parler que par interprète et elle a toujours auprès d'elle un de ses fils qui parle russe et une demi-douzaine de truchements. Ensuite elle a une vieille belle-fille à ses côtés, qu'on dit être une bien bonne femme, mais qui a une tournure si piteuse et si ridicule, qu'elle tempérait ma peur de la Reine par des envies de rire, que je vous supplie cependant de croire, chère Maman, que je sais très bien surmonter dans l'occasion, car, au contraire, il n'y a rien, selon moi, d'aussi mauvais ton et que je déteste autant que de ricaner. De plus, j'étais en spectacle: tout le monde venait entourer notre table pour voir manger cette pauvre Reine, qui était fort embarrassée de se servir de fourchette et couteau, parce qu'ils ont l'usage de manger avec les doigts.

Adieu, chère Maman, il faut mettre fin à mon bavardage, non pas que je craigne de vous ennuyer, vous m'avez trop bien rassurée à cet égard, mais il faut encore que j'écrive à Frik, pour ne pas refroidir l'aimable exactitude qu'elle a depuis son retour en Suède."

292.

„Pétersbourg, ce 28 Avril/10 Mai 1805,
Samedi, à neuf heures ½ du matin.

Il y a quelques jours, chère Maman, que j'ai reçu votre lettre du 1er/13 Avril, avec les papiers relatifs à l'affaire du neveu de M. de Flachslanden. Je n'ai pas pu en parler encore, mais je ferai ce que vous ordonnerez, et je désire que cela ait le succès que pense M. de Flachslanden.

Le beau temps que nous avons subitement depuis deux jours me donne des distractions en vous écrivant: j'ai la fenêtre ouverte, et tant de bruit des voitures et des ouvriers qui travaillent à une nouvelle promenade autour de l'Amirauté, et qui commence sous mes fenêtres, que je ne sais trop ce que je dis.

De plus, je suis préoccupée par l'idée d'un enterrement qui doit avoir lieu dans ce moment-ci, et, s'il doit prendre son chemin devant mes fenêtres, je ne voudrais pas manquer de le voir, quelque peine que cela me fasse. C'est cette pauvre princesse Gagarine *), dame d'honneur, celle qui a joué un si grand rôle les dernières années du règne de l'Empereur Paul. Elle est morte, il y a quatre jours, d'une maladie de poitrine, à la suite de ses couches; elle est accouchée au mois de Février et n'est pas sortie de son lit depuis. Cette mort occupe et touche tout le monde, et moi la première. D'abord il est triste de mourir à 27 ans. Ensuite je lui voulais réellement du bien depuis qu'elle n'était plus en titre; elle n'avait pas infiniment d'esprit, mais elle était bonne femme. Elle avait ce que j'appelle *une existence manquée*, et, ce qui est *bien triste*, un mari dont elle ne portait que le nom et qui affectait pour elle la plus parfaite indifférence. Mais malgré cela il n'y avait rien à dire sur sa conduite, jusqu'à l'année passée, qu'il se forma une liaison entre elle et le prince Czetvertynsky **), dont cette couche est une suite. Quant à ceci, elle était plus excusable que bien d'autres, vu sa singulière situation. Enfin, je ne sais pourquoi, depuis son retour d'Italie, elle m'intéressait; malgré moi, je prenais part à tout ce qui la regardait, et sa mort m'a extrêmement touchée. On dit ce pauvre Czetvertynsky dans un état hors de toute expression. Ce qui est singulier, c'est que, lui qui était un polisson dans toute la force du terme, on le dit extrêmement changé et devenu sensé, depuis qu'il aime cette femme. Je vous entretiens bien longuement de ce sujet: c'est qu'il n'y a pas moyen de n'en pas parler; on n'entend presque traiter que ce sujet, et, comme elle demeurait sur le quai, tout près d'ici, je ne peux pas sortir presque sans passer devant cette maison avec cet air de deuil, ce qui fait que j'en suis toute remplie.

Je trouve qu'on meurt vite depuis quelque temps, que cela fait dresser les cheveux pour ceux à qui on est attaché. Il y a juste un an que le prince Gagarine ***) jouait la passion pour la comtesse Valérien Zouboff ****); il n'y avait aucune apparence qu'ils soient veufs

*) La Princesse Gagarine, née Lopoukhine (1777—1805).

**) Le Prince Boris Tchetvertinsky (1781—1865).

***) Le Prince Paul Gagarine (1777—1850), général aide de camp.

****) La Comtesse M. Zouboff, née Princesse Lubomirsky (1773—1810).

si tôt, le mari et la femme de l'une et de l'autre étant jeunes et en pleine santé.

Nous avons passé la journée d'avant-hier, qui était le jour de naissance du Grand-Duc Constantin, d'une manière bien fatigante. Le matin messe et grand dîner au Palais Taurique, et le soir bal chez l'Impératrice qui n'était nullement animé: au moins, moi, j'étais si fatiguée de la toilette et du trimbalage du matin, que je pouvais à peine me remuer au bal. J'avais cependant encore ma chère Reine de Géorgie à souper sur les bras.

C'est inconcevable comme le temps a vite changé; avant-hier, il faisait si froid, que l'on ne pouvait pas mettre son nez dehors au Palais Taurique, et hier il faisait étouffant. Aujourd'hui, il fait un temps divin.

Adieu, chère Maman, je suis obligée de finir, car je me livrerais avec plaisir au doux penchant de bavarder qui me prend toujours quand je vous écris. J'oubliais de vous dire que je n'ai pas écrit par l'occasion dont je vous avais parlé; c'était M. de Lamsdorff, le gouverneur des petits Grands-Ducs, qui partait pour Spa et Aix-la-Chapelle, mais il ne devait passer qu'à Weimar: je ne trouvais pas l'occasion assez sûre pour me livrer entièrement, et il ne valait pas la peine de charger ma tante d'une lettre, comme je puis en écrire par la poste. Adieu donc, ma chère et bien-aimée Maman; j'en veux à M. Barbié, qui m'oblige de finir, quoique je me sois cependant levée de meilleure heure à dessein de vous écrire longuement."

293.

„Pétersbourg, ce 3/15 Mai 1805,
Mercredi, à 10 heures du matin.

J'ai reçu à la fois deux de vos lettres, chère et bonne Maman, et vous en baise mille fois les mains. Je ne puis vous en dire la date dans ce moment-ci: ne pouvant encore entrer dans mon cabinet, où l'on fait du remue-ménage pour ôter les tapis, je vous écris de ma chambre de toilette.

Le beau temps dont je vous parlais l'autre jour s'est si bien soutenu, qu'on souffre véritablement de la chaleur, jusqu'à aujourd'hui,

La Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

Portrait de Dawe, appartenant au Comte A. Chéréméteff.

qu'il fait un peu plus supportable. Avant-hier surtout, à la promenade de Catherinenhof du premier de Mai, il y avait de quoi mourir de chaud et de poussière; c'était fort brillant, mais ces raisons, jointes à un grand mal de tête que j'avais, ont fait que je ne voyais presque rien. J'avais été la veille à une très belle fête que le comte Chérémeteff*) a donnée, mais où il y avait de quoi griller et gagner des maux de tête pour huit jours. L'Empereur n'y était pas; il ne va presque plus à aucun bal, excepté ceux de la Cour. L'Impératrice y était, et c'est même elle qui a demandé un bal au comte Chérémeteff. Il y avait beaucoup de magnificence, beaucoup de monde, un concours de toilettes riches et élégantes, dont les unes avaient réussi et les autres pas.

J'ai reçu, il y a quelques jours, l'envoi des gants de Schweidnitz, qui me vient, je crois, de vos bontés, car l'adresse du paquet était de votre écriture. Je ne puis assez vous remercier, bien chère Maman, pour votre extrême bonté; ils me sont venus bien à propos, car mon vieux gant tombait presque en lambeaux.

Me voilà rétablie dans mon cabinet, et je vais répondre à vos deux lettres du 8/20 Avril et du 12/24. D'abord, quant à mon portrait, permettez que je ne vous envoie pas le premier. J'ai déjà commencé la copie avec des corrections qui le rendent déjà meilleur, à l'avis d'Amélie, qui est la seule qui l'ait vu, et, comme je ne prévois pas de si tôt encore d'occasions pour faire partir un objet de ce genre, cela ne peut pas même retarder son envoi; de plus, le cadre du second est beaucoup plus petit et sera plus facile à envoyer.

Je suis très fâchée du duel de M. Schreiber, qui avait l'air si pacifique et si chétif ici, que je ne l'aurais jamais cru capable de donner un coup d'épée; j'espère que Bodé n'est pas dangereusement blessé. Pour mon histoire de duel, je la tiens du Duc de Richelieu; c'était un Damas ou un Duras, je ne m'en souviens pas, qui, sous l'ancien régime, vint dans un café, et, voyant un homme déjeuner avec une bavaroise, lui dit: „Il faut avouer que c'est fichu déjeuner qu'une bavaroise". L'autre se fâche, et les voilà qui se battent. M. de Duras

---

*) Le Comte Nicolas Chérémeteff (1751—1809).

est blessé, et son adversaire finit à condition qu'ils reprendront quand il sera guéri. Ils se sont battus ainsi jusqu'à six ou sept fois, l'homme à la bavaroise blessant toujours l'autre, et lui disant chaque fois: „J'étais fort ami de M. votre père, et je suis bien fâché de vous faire de la peine". Au bout de quelque temps, il mourut de maladie, fort heureusement pour l'autre.

Le jugement de M. de Jollivet sur Amélie vous aura bien fait rire; je voudrais bien qu'il fût possible qu'il se vérifiât, quoique certainement, moi, j'y perdrais *tout*, mais je ne balance pas à préférer son avantage à mon bonheur.

Le but de l'ambassade chinoise n'est pas un secret, je crois; on dit que c'est pour le commerce. Je ne partage pas la curiosité de feu ma tante, car je ne saurais dire que la Chine soit le pays que je préférerais voir; il me suffit d'en lire les relations, et, selon elles, les Chinois sont peu aimables.

Le comte Stroganoff *), dont vous me demandez des nouvelles, se conserve toujours très bien. Il tousse toujours, mais il toussera jusqu'au tombeau; on dit même que c'est là ce qui lui fait du bien, car cela donne cours aux humeurs de son corps.

Adieu, chère et bien-aimée Maman. Oserais-je vous prier de remercier Charles pour ses tendresses, et de lui dire que je l'embrasse de tout mon cœur. Je suis charmée de son goût pour le militaire, parce qu'il n'y a rien de pis que l'apathie, et qu'il vaut mieux qu'il aime quelque chose que de ce qu'il n'ait de goût pour rien."

294.

„Kamennoï Ostrof, ce 8/20 Juillet 1805,
Samedi, à 10 heures $^1/_2$ du matin.

Ma bonne Maman, je vous baise les mains pour votre lettre du 21 Juin / 3 Juillet, qui, comme vous voyez, est encore arrivée assez vite, car je l'ai reçue hier après dîner, d'assez bonne heure, et, si je ne puis y répondre aussi longuement que j'aime à le faire, c'est par la plus sotte raison: je me suis levée tard, parce que j'étais

*) Le Comte Alexandre Stroganoff (1734—1811).

si occupée à rêver à mon départ pour la Chine, que je ne pouvais pas parvenir à me réveiller. J'étais au désespoir de ce voyage, et en effet je ne m'en soucierais pas beaucoup. Mais il n'est pas étonnant que j'y rêve: j'en entends de nouveau beaucoup parler depuis quelques jours. Le comte Golovkine *) part aujourd'hui ou demain; j'ai pris congé de lui avant-hier à dîner. Une partie de la jeunesse qui l'accompagne a ses parents ici, à Kamennoï Ostrof, ce qui fait que j'entends beaucoup parler de congés. Il y en a déjà plusieurs de partis, et même la première division de l'ambassade, qui est composée en grande partie de savants, doit déjà être arrivée en Sibérie. Mais ce qui reste paraît un peu refroidi pour ce beau voyage et ne part qu'à regret. Il y a entre autres le jeune Benkendorf, frère de la jeune comtesse Lieven, qui est au désespoir, à ce qu'on dit. Je ne voudrais pas trop faire ce voyage, mais surtout je ne voudrais pas qu'il se trouvât dans le nombre des partants des êtres auxquels je suis attachée; il y a tant de dangers dans un voyage aussi long. Le comte Golovkine espère cependant être de retour dans un an, mais j'ai de la peine à le croire.

Que M. de Moltke m'impatiente avec son entêtement à soutenir que je porte une perruque brune! Il a conté la même chose à ma sœur Caroline, et il n'y en a pas un mot de vrai; si j'avais un tour de cheveux (je ne me souviens pas) en le voyant, certainement il était plus clair que les miens, car je n'en ai jamais eu de brun. Mais je crois plutôt qu'il m'a vue avec mes propres cheveux (car il y a longtemps que j'ai banni les tours), et ils brunissent d'année en année; surtout depuis le temps que M. de Moltke ne m'avait vue, ils doivent avoir beaucoup changé de couleur.

Je n'avais pas entendu parler du voyage du Prince Henri de Mecklembourg à Stuttgart; il est probable que c'est par ordre ou conseil de l'Impératrice, mais il est possible aussi que ce soit de la politique du Prince, qui, à la mort de sa femme, était tout aussi occupé de sa peine *de ne plus tenir à la Russie*, que de la perte qu'il venait de faire. Et ceci est un moyen de renouer un jour!

---

*) Le Comte Youri Golovkine (1762—1846), ambassadeur en Chine (1805), grand chambellan.

Les courses à Pavlofsk dont vous me parlez, chère Maman, sont telles depuis deux ans: depuis ce temps, nous n'avons guère passé de nuit qu'une fois par an, excepté les séjours que j'y faisais dans l'absence de l'Empereur. Ordinairement Amélie y allait tous les dix ou quinze jours, et, le reste du temps, j'allais seule avec l'Empereur; mais, cette année, le hasard a fait qu'elle y est allée jusqu'à présent plus souvent qu'elle ne le désirait sous tous les rapports, mais aussi cela finira. Notre course de mercredi passé était cruelle, il faisait une chaleur et une poussière affreuses. Nous en sommes revenues à 10 heures excédées de fatigue. Adieu, chère et bonne Maman, je n'ai pas fait encore à l'Empereur la commission dont vous me chargez, mais bien assurément je n'y manquerai pas. Il ne peut pas vous avoir oubliée, mais je suis cependant persuadée que dans le fond de son cœur ses sentiments pour vous sont toujours les mêmes."

295.

„Kamennoï Ostrof, ce 13/25 Juillet 1805,
Mercredi, à 11 heures et demie du matin.

Ayant reçu votre lettre du 24 Juin/6 Juillet hier, c'est encore moi, chère et bonne Maman, qui vous écris aujourd'hui. Je suis entièrement rassurée sur la manière dont mon portrait vous parviendra, puisque c'est par M. de Wamboldt, et qu'il a été empaqueté *à l'Académie*: il y aurait bien du malheur, si après cela il lui arrivait quelque accident.

Le petit nègre dont vous me parlez m'inspire de l'intérêt; ces malheureux en général sont faits pour en inspirer, et je suis sûre que celui-ci sera au moins heureux chez vous. Parmi les nôtres, dont Amélie vous a parlé cet hiver, il y a de bien jolis enfants, mais il y en a un qui m'intéresse plus que les autres, et c'est celui que le hasard m'a fait tomber en partage, c'est-à-dire qu'il me sert à table du moment qu'ils ont commencé à servir, car d'ailleurs ils ne font point de service, et ce que j'aime en eux, c'est que pour rien dans le monde ils ne changeraient leurs places. Il y en a un fixé à moi, un autre à ma sœur, un troisième à l'Empereur, et le quatrième au comte Tolstoï; les deux autres varient de service, selon les personnes

qui dînent chez nous. Mais il est arrivé que l'Impératrice a dîné chez nous, et qu'on a voulu placer celui qui me sert ou celui d'Amélie, et ils se défendirent à coups de poings: il a fallu y mettre un autre. Pour en revenir à mon intéressant personnage, le mien et celui d'Amélie sont déjà des garçons de 18 à 19 ans. Les premiers jours qu'on les a amenés, tout déguenillés et gelés, ils riaient et causaient entre eux au bout d'un moment, s'amusant de ce qu'ils voyaient dans la chambre. On leur donna des bonbons, qu'ils acceptèrent avec plaisir; il n'y a que mon *Giuffar*, c'est son nom, qui était en haillons absolument, qui ne prenait part à rien; il avait un air si triste, que nous le crûmes malade. L'Empereur lui proposa par signes de se chauffer à la cheminée (car il n'y avait pas moyen de s'expliquer avec eux): il le repoussa rudement; il lui présenta tout plein de choses, qu'il refusa également avec humeur. Pour moi, il me refusa aussi, mais avec beaucoup plus de douceur; ceci et son air si triste m'intéressèrent en sa faveur: il me faisait une pitié extrême, et j'étais charmée qu'il me fût tombé en partage. Depuis ces six mois, les autres, bien habillés, bien nourris, prospèrent et sont d'une gaieté charmante, il n'y a que Giuffar qui garde son air triste et ne rit jamais. Il y a une quinzaine de jours que l'Empereur entreprit après dîner de le questionner sur sa tristesse, par le moyen de celui qui le sert, qui est bien gentil et qui parle déjà très bien russe. Nous apprîmes par les autres qu'il était toujours ainsi, même entre eux; il est de la Mecque et n'a plus qu'une mère, mais, lorsqu'on lui demanda s'il ne voulait pas retourner dans sa patrie, il se mit à fondre en larmes et ne répondit pas. Je ne puis vous rendre comme il me toucha: je manquai pleurer avec lui; comme on ne peut pas bien s'expliquer avec eux, il n'y a pas moyen de savoir au juste la cause de ses larmes et ce qu'il désirerait, mais j'ai un instinct qui me dit que ce garçon est né plus sensible que les autres, qu'il regrette sa patrie, sa mère, que rien ne peut les lui faire oublier, et comme il doit être malheureux! Je me bataillai ce jour-là avec tous ceux qui étaient présents, qui soutenaient qu'il était impossible que, dans l'abondance où il se trouvait, il regrette la pauvreté dont on l'a probablement tiré. Cela ne m'a prouvé autre chose, sinon que la plupart des gens comptent l'aisance de la vie pour le seul bien désirable et à regretter. J'ai vu que

je perdais mon latin à vouloir leur persuader que dans l'aisance on peut regretter un état inférieur, et j'ai fini par me taire, mais j'ai gardé mon opinion et l'intérêt que m'inspire mon pauvre Giuffar.

La petite histoire de votre nègre, chère Maman, m'a fait déployer tout mon bavardage, mais je ne vous en demande plus pardon, vu la manière dont vous voulez bien le recevoir.

J'ai fait votre commission à l'Empereur, qui me charge de vous présenter ses respects. *Il dit* que, bien loin que vous soyez effacée de son souvenir, il croyait l'être du vôtre, mais il ne saurait le penser."

296.

„Kamennoï Ostrof, ce 26 Juillet/7 Août 1805, Mercredi, à 11 heures ½ du matin.

Il faut avant tout, chère Maman, que je vous accuse la réception de votre lettre par M. Novossiltzoff, qui me la remit vendredi passé à Péterhof. Je suis réellement fâchée, ma bonne Maman, du moment de frayeur que vous causa ce courrier, mais, étant rassurée par le cachet rouge, je ne sais pas ce que vous pouviez craindre, car, excepté des cas de mort ou de maladie subite de ma sœur, l'Empereur ou moi, qui sommes, je crois, les personnes qui vous intéressent le plus ici, vous n'avez, j'espère, aucun sujet de crainte, et je voudrais vous savoir entièrement tranquille sur tous les sujets sur lesquels vous avez lieu de l'être.

Nous avons fait beaucoup de choses la semaine passée. Je ne sais si Amélie vous a parlé de tout dans sa lettre de Péterhof: je suis tentée de croire qu'au moins elle l'a finie assez brusquement, puisque c'était à l'approche d'un orage terrible qu'elle la terminait. Avant qu'elle eût le temps de la cacheter, il devint si fort, que, ne tenant plus dans son appartement, elle vint chez moi se cacher dans tous les coins obscurs qui s'y trouvent; à la fin elle s'enveloppa, ou plutôt l'Empereur lui imagina l'expédient de l'entourer d'un rideau qui est à la niche de mon tout petit cabinet de Péterhof, je ne sais si vous vous en souvenez. Il est sûr que cet orage était affreux; il tua un homme et en blessa trois à quelques centaines de pas du château. Mais cela n'était pas la fin encore: il recommença le soir,

et devint à minuit d'une force terrible et brûla une maison d'un village vis-à-vis du jardin; après s'être apaisé, il recommença à six heures du matin, dura près de deux heures et finit à dix par un seul coup inopiné, mais si violent, que je crus qu'il avait donné dans le château. Amélie était drôle après ce coup: comme je n'avais presque pas dormi de la nuit, elle me trouva à mon lever, lorsqu'elle vint me conter ses frayeurs de la nuit, mais, comme je dépêchais nos toilettes pour la messe, elle s'en alla bientôt, et je n'eus pas le temps de me mettre à déjeuner, que j'entends ce coup et vois arriver Amélie cinq minutes après, furieuse et effrayée, qui venait voir si je vivais encore, parce qu'elle dit avoir vu entrer l'éclair presque dans les fenêtres. Je ne l'ai pas vu, mais jamais je n'ai entendu un coup de cette force. Avec cela, sa colère était réellement plaisante: elle se plaignait de n'avoir été prévenue par aucun coup plus faible, et qu'on ne pouvait plus se fier à rien après cela. Le reste de la journée fut très agréable, et le soir, pour l'illumination, le temps fut superbe.

Puisque vous aimez les détails de mes toilettes, je vous ferai un récit de cette journée: pour la messe et le dîner, j'avais une robe en crêpe blanc, semée sur le devant de petites roses et bordée de cordonnets en argent, de même que les manches; sur la tête un grand diadème en diamants, posé sur un bandeau d'étoffe rose et argent, et un peigne en diamants, collier et boucles d'oreilles en perles, et *le cordon* pour mon malheur, car je trouve qu'il ne va pas bien quand on n'est pas en habit russe. Amélie était en blanc et argent, mais je ne me souviens pas ni de la garniture ni de la forme de sa robe. Elle était très bien coiffée: un filet ponceau qui prenait le derrière de la tête et un peigne en diamants, sur le devant un diadème d'épis en diamants qui m'appartient et qui lui allait fort bien; le soir, elle garda la coiffure et mit une robe simple en crêpe blanc. Mon costume du soir était une demi-tunique de crêpe blanc, croisée par des rubans sur la poitrine, bordée entièrement de fils de diamants; sur la tête, un bandeau d'émeraude avec des pendeloques et un peigne d'émeraude en carquois, boucles d'oreilles d'émeraude et deux rangs de perles autour du cou. Nous revînmes dimanche soir.

Le mois de Juillet nous dédommage du mauvais printemps que nous avons eu. Nous avons terriblement souffert de la chaleur la semaine passée, surtout mardi passé, à un lancement de vaisseaux, qui est une bien belle cérémonie quand le temps est beau, mais, un des trois vaisseaux ayant eu un accident, l'Empereur voulut rester jusqu'à ce qu'il fût réparé, ce qui dura très longtemps et nous fit dîner ce jour-là à six heures du soir, au Palais d'Hiver, parce que l'Impératrice était venue de Pavlofsk pour la cérémonie.

Mercredi, une ascension manquée de M. Robertson, qui, après nous avoir fait attendre deux heures et promis d'aller en Suède, descendit au bout de dix minutes. Il est certain que le vent était très fort, qu'il commençait à faire obscur, et qu'il se trouvait près de la mer, ce qui l'excusa à mes yeux.

J'ai reçu hier votre lettre du 8/20 Juillet, chère Maman, et ne réponds pas cette fois aux questions que vous me faites sur mon appartement ici, parce que j'ai commencé à vous en dessiner le plan détaillé, et que je voulais vous l'envoyer aujourd'hui, si cela ne m'eût menée trop loin; c'est donc pour la prochaine fois. Mais je vous remercie beaucoup pour l'explication que vous me faites de votre tour, que j'ai parfaitement bien comprise, et que je puis me figurer à merveille; mais, ma bonne Maman, je n'aime pas à penser que vous y êtes souvent: aussi entourée de cruels souvenirs, il me paraît que vous ne pouvez pas y respirer librement."

297.

„Kamennoï Ostrof, ce 1/13 Août 1805,
Mardi, à 10 heures du matin.

Je suis revenue hier soir tard et fatiguée de Péterhof, chère Maman. Au moment de mon congé avec la princesse Louis, l'Impératrice me proposa de la charger d'une lettre pour vous; j'y avais pensé il y a longtemps, mais, comme elle ne m'en faisait pas l'offre, je n'osais pas le lui demander. Ils partent, ou au moins ils s'embarquent demain; je ne pourrai donc pas vous écrire aussi longuement que je le désire, ma chère et bonne Maman. D'ailleurs, le pays que cette lettre doit traverser de Weilbourg à Carlsrouhe, ou plutôt son

voisinage, et l'opinion que j'ai de *la sûreté* de ce pays-là m'empêchent de me livrer à l'abandon avec lequel j'aime à vous écrire, ma bien chère Maman; il est tel, que je m'en repens quelquefois quand la lettre est partie. Des circonstances aigrissent, altèrent l'humeur quelquefois, et les jugements qu'on porte sur les personnes s'en ressentent; quand on se retrouve de sang-froid, on redevient plus indulgent: alors, quelque vérité qu'on ait dite, on est fâché qu'elle vous soit échappée, parce qu'il est des choses qu'on peut penser, mais qu'il ne faut pas dire quand elles sont inutiles et qu'elles peuvent faire du tort. J'ai eu ces remords après avoir chargé M. Novossiltzoff de ma lettre pour vous, et je me suis proposé même de vous prier de la brûler; mais ce qui me rassure dans ces occasions, c'est que vous savez, ma bonne Maman, que je suis habituée, dans toute la force du terme, à penser haut avec vous, et que vous me connaissez assez pour distinguer ce qui n'est que disposition momentanée en moi, je m'en flatte du moins.

Il en coûte beaucoup à la princesse Louis de s'éloigner d'ici, quelque certaine qu'elle soit d'y revenir dans dix-huit mois au plus tard, et malgré qu'elle pense avec plaisir à revoir sa patrie, son frère, ses sœurs, etc. Elle est un des nombreux exemples que je vois depuis quelque temps d'étrangers qui ont de la peine à quitter Pétersbourg. Cela me fait plaisir toutes les fois que je rencontre un exemple pareil, car une prédiction que vous m'avez faite, Maman, et dont je me souviens comme d'hier, se vérifie actuellement. Peu de temps avant mon départ de Carlsrouhe, un matin que vous étiez sur votre balcon, par une journée grise, et je gémissais de mon sort, et vous me dîtes parmi mille autres consolations que vous tâchiez de me donner: „Vous êtes si jeune, qu'au bout de quelque temps, vous regarderez la Russie comme votre patrie“. Dans le désespoir dans lequel je me trouvais, je regardais cela comme impossible; à présent que j'ai passé en effet la moitié de ma vie ici (étant venue à l'âge de 13 ans, et j'en ai 26, j'ai plus *vécu* ici qu'en Allemagne, parce que j'appelle *vivre* penser et sentir, et que, dans la toute première enfance, l'existence est plutôt animale), à présent donc, je vous avoue, Maman, que je me sens très fort des entrailles pour la Russie, que, quelque plaisir que j'aurais à revoir l'Allemagne et que j'aie à y penser, je serais désolée de quitter la Russie pour toujours, et que si, par quelque circonstance

imaginaire, je me trouvais isolée et maîtresse de choisir le lieu de ma demeure, c'est en Russie que j'irais m'établir, quand même je devrais être ignorée de l'univers entier. Cet aveu ne peut vous déplaire, ma bonne Maman; il doit au contraire vous rassurer sur des craintes bien mal fondées qu'il me paraît que vous avez encore quelquefois. Ceci n'est pas un enthousiasme aveugle, qui m'empêche de voir les avantages que les autres pays ont sur la Russie: je sens ce qui lui manque, mais je vois aussi tout ce qu'elle peut devenir, et chaque pas qu'elle fait en avant me fait plaisir. Quant au climat de Pétersbourg et à cette contrée-ci, ils ne sont pas des plus beaux, mais c'est un désavantage local, auquel je suis habituée, et qu'on pourrait éviter, si c'était absolument nécessaire, sans s'éloigner même infiniment et sans sortir de la Russie.

Je bavarde, Maman, et je ne croyais pas y être disposée; je vous écris en attendant d'aller à la messe, puisque c'est fête aujourd'hui. Je crains de n'avoir de longtemps une occasion pour vous écrire, chère Maman, et, malgré cela, je n'ose vous parler comme je le voudrais, par la raison que je vous ai dite au commencement de ma lettre. Il vaut donc mieux finir, afin de ne pas risquer de succomber à la tentation. Amélie vous baise les mains. Il fait aujourd'hui une tempête qui effraye pour ceux qui doivent s'embarquer, et qui ne me convient guère, puisque c'est aujourd'hui le jour de cette cérémonie au bord de l'eau, que vous avez vue du haut de votre fenêtre il y a quatre ans."

298.

„Kamennoï Ostrof, ce 6/18 Août 1805,
Dimanche, à 9 heures du soir.

Ce n'est que dans ce moment que je puis commencer ma lettre, dont je compte charger Livio. Depuis onze heures du matin, je me suis trimbalée, d'abord au Palais d'Hiver pour rejoindre l'Empereur, qui vient toujours en ville pour la grande parade, de là à la messe à l'église du régiment de Préobrajensky, dont c'est la fête aujourd'hui: j'y ai suivi le régiment, qui est allé en parade, mené par l'Empereur; une messe d'archevêque, très longue; ensuite, revenue au Palais d'Hiver, pour s'épousseter un peu et retourner

chez le comte Tolstoï *), gouverneur militaire, qui est chef du régiment, et qui donna un énorme déjeuner dînatoire et militaire, car, de près de deux cents personnes qu'il y avait, il n'y avait que cinq habits civils et six femmes, ma sœur et moi y comprises: la comtesse Tolstoï, la comtesse Ostermann, Mlle Protassoff **) et ses nièces, et une Mad. Pachkoff ***), sœur des comtes Tolstoï; le reste n'était qu'uniformes. Nous en revînmes à près de cinq heures. Après m'être déshabillée, j'eus jusqu'à huit quelqu'un chez moi; ensuite j'allai voir les enfants de la princesse Galitzine, que je n'avais pas vus depuis quelque temps et sur qui, tant comme marraine des deux que par l'intérêt que je leur porte, je me crois quelque droit de surveillance, et nous fîmes un petit tour en voiture, dans le crépuscule.

A présent ma société est rassemblée dans mon salon, et je n'ai pas été fâchée d'avoir une raison pour m'y dérober: je suis si peu montée dans ce moment à causer paisiblement, et si remplie du seul objet qui d'ailleurs occupe tout le monde. Je crois que cette lettre vous parviendra sûrement, mais cependant je n'ose pas me laisser aller comme je le voudrais, quoique, lorsqu'elle vous arrivera, les papiers publics parleront certainement déjà de ce qui me préoccupe et m'affecte *extrêmement* dans ce moment-ci. Ce n'est pas que je désapprouve ce qui arrive, bien au contraire, mais il y a tant de cas, malheureusement, où l'esprit approuve et le cœur souffre, et d'ailleurs, selon l'ordre des choses, ma tranquillité individuelle tient à la tranquillité publique. Heureux ceux qui sont si éloignés du théâtre de la politique, qu'il ne puisse leur en parvenir la moindre chose!

J'oubliais presque de vous parler du principal objet de mon envoi, chère Maman, c'est un châle, et très précieux, quoique cela ne vous plaira peut-être pas. Je ne sais si vous pourrez le porter, je crois que cela serait un peu lourd, mais, pour servir de couverture, si l'on est sur une chaise longue ou au lit, il conviendrait très bien. On m'a dit que la Reine de Prusse drapait un tabouret avec un des châles que l'Empereur lui a envoyés. Ceci pourrait très fort servir

---

*) Le Comte Pierre Tolstoï (1769—1844).

**) La Comtesse Anne Protassoff (1745—1826), demoiselle d'honneur honoraire.

***) Catherine Pachkoff, née Comtesse Tolstoï (1768—1835).

à cet usage; j'en ai encore deux à peu près pareils, et tout cela sont des cadeaux de princes orientaux, car on ne vend pas des châles de ce genre.

Je vous ai écrit hier par la poste, chère Maman. L'Impératrice a dîné et passé une partie de l'après-dînée ici; dans ce moment-ci, elle est réellement inquiétante: vous savez comme elle aime à s'agiter, à raisonner, etc., et elle a beau jeu. Il faut finir, afin de ne pas priver trop longtemps ma société de mon insipide présence; je m'aperçois qu'il y a déjà une heure que je vous écris. Adieu donc, chère et bien-aimée Maman; vous chérir, jouir de l'idée de vos bontés, m'occuper de vous et pour vous, est un soulagement à toutes les peines que je puis éprouver, mais malheureusement il est toujours imparfait, à la distance qui nous sépare."

299.

„Au Palais Taurique, ce 9/21 Septembre 1805,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.

Pardon d'avance, chère Maman, de la sotte lettre que je vais vous écrire. Je suis encore toute bouleversée du départ de l'Empereur, dont il n'y a pas deux heures. J'ai besoin de sortir de cet état violent, et il n'y a pas de meilleur remède que de vous écrire, chère et bonne Maman, mais, comme je ne saurais avoir un style coulant dans ce moment-ci, pardonnez-moi si ma lettre n'a pas le sens commun.

....Mon Dieu! Ce départ, j'y reviens toujours: c'est que j'en suis encore trop remplie, et le souvenir de la tendre amitié que l'Empereur m'a témoignée ces derniers temps vient achever de m'attendrir."

300.

„Au Palais Taurique, ce 7/19 Octobre 1805,
Samedi, à midi.

Il y a longtemps, chère et bonne Maman, que j'ai reçu votre lettre du 9/21 Septembre de Rohrbach, mais je n'ai pas osé vous en remercier la poste passée, puisque c'était à Amélie à vous écrire. J'en ai reçu depuis une plus fraîche de Carlsrouhe du 17/29 Septembre

avec les deux incluses de M. Hauber et Rossgarten, et la liste des livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'étais tentée de les payer sur-le-champ, mais j'en ai été arrêtée en me rappelant que j'ai reçu des envois antérieurs à ceux-ci, dont j'ignore le prix, et je voudrais que Fontaine me fasse un mémoire général de tout ce que je lui dois. Pardon, ma bonne Maman, d'oser vous donner cet embarras, dans ce moment-ci surtout où vous n'en manquez pas, je crois; je pourrais au reste vous l'éviter en en chargeant Bethmann.

Vous me trouverez peut-être ridicule, Maman, si je vous dis que j'ai pleuré en lisant la lettre de M. Hauber; il fait une peinture si touchante de toutes les privations auxquelles le mauvais état de ses affaires l'ont obligé de se soumettre, qu'Amélie et moi en avons versé quelques larmes. Je trouve en général, et je ne sais si vous êtes de mon avis, qu'une pauvreté semblable est plus touchante presque que celle qui demande l'aumône; il y a dans ce mélange de misère et de fierté quelque chose qui serre le cœur. Craignant les désordres qui peuvent survenir dans ce moment-ci dans les postes, je n'ai pas voulu vous envoyer une lettre de change pour lui, mais j'ai chargé un banquier de vous faire parvenir 500 roubles, ce qui fait 600 florins et quelque chose de plus, et que je vous prie, chère Maman, de lui offrir de ma part en lui disant qu'il ne saurait me faire de plus grand plaisir que d'avoir pensé à moi quand il s'agit de lui rendre service, et que cette somme lui sera remise tous les ans, non seulement pendant la guerre, mais durant sa vie entière. J'ai été étonnée combien le change est défavorable pour l'Allemagne; je croyais que ces 500 roubles feraient au moins 700 florins. Si vous pensez que cela ne soit pas suffisant, j'ajouterai volontiers, car il n'y a pas, selon moi, de devoir plus réel que la reconnaissance pour ceux qui ont eu soin de notre enfance.

Je suis étonnée que vous n'ayez pas encore reçu mon barbouillage du costume des nègres: je l'ai expédié avec la lettre où je vous l'annonce; il faut que ce paquet soit retenu quelque part. Je suis bien charmée que le châle ait eu votre approbation et celle de tous ceux qui l'ont vu; je crois cependant qu'il est un peu lourd à porter.

Puisque vous avez la bonté de m'offrir de vous charger encore d'un envoi de livres, j'accepte *l'Esprit de l'Encyclopédie*, que je n'ai pas

et que je désire avoir depuis que je l'ai vu annoncé dans un catalogue, il y a quelque temps, Fontaine m'en envoyant chaque fois; si vous permettez, je vous les renverrai, en marquant ce que je voudrais avoir.

Il n'est pas nécessaire de vous dire combien j'ai partagé le malheur de la pauvre Frik; il paraît qu'elle le sent profondément: son style est entièrement changé, elle ne parle et ne pense qu'à son pauvre enfant, et le comte Tolstoï, qui l'a vue en Scanie, écrit à sa femme qu'elle a l'air profondément affligé.

Je ne sais ce que je vous dis, ma bonne Maman. Je m'étais levée de bonne heure pour vous écrire une longue lettre à tête reposée, mais j'en ai reçu une de l'Empereur avec une incluse de la princesse Radziwill, qui est à Pulawy: ses folies m'ont inspirée, car elle écrit comme elle parle, et je lui ai répondu sur-le-champ; il faut être montée pour lui parler son langage, qui est tout à fait original. Cela m'a pris du temps, et voilà que je me dépêche pour ne pas retenir la poste. Au reste, il est bien peut-être que je ne sois pas exposée à me laisser trop aller dans mes lettres. Dieu sait ce qui se passe chez vous dans ce moment, et elles pourraient bien être lues par tout plein de gens. Cet éloignement est triste, mais ce qui l'est bien plus, c'est l'ignorance de choses qui vous touchent de près et l'impossibilité de les demander."

301.

„Pétersbourg, ce 17/29 Novembre 1805,
Vendredi, 11½ du matin.

Je commence à vous écrire aujourd'hui, chère Maman, prévoyant que demain peut-être je n'aurai pas le temps. Nous avons reçu ce matin la nouvelle d'un avantage assez considérable, que M. Koutouzoff*) a remporté sur les Français en se retirant. Nos braves Russes ne se démentent pas: ce n'est qu'eux seuls qui donnent de l'ouvrage à l'ennemi; ces lâches Autrichiens paraissent trouver tout simple qu'on les prenne comme des moutons. C'est une tache pour eux que des siècles ne pourront pas laver. Si ce n'était les Russes, les Français

*) Le célèbre Comte, plus tard Prince, Michel Koutouzoff.

en Autriche doivent se croire dans un pays pétrifié, puisqu'on ne leur oppose aucune résistance. Il y a quelques jours que nous avons reçu la nouvelle de quelques affaires d'arrière-garde, où nous avons un peu chassé Murat, mais cela nous a coûté un bien bon officier que j'estimais personnellement et pour qui l'Empereur avait beaucoup d'amitié. C'est un comte Golovkine, colonel de chasseurs, qui avait été longtemps dans le régiment de Sémenowsky, que l'Empereur commandait du vivant de son père. Il était frère d'un comte Théodore Golovkine *), qui est dans l'étranger, où vous l'aurez peut-être vu.

J'ai reçu avant-hier, ma bonne Maman, votre lettre du 25 Octobre/6 Novembre, et suis charmée que vous ayez enfin reçu celle que je vous écrivis par le prince Louis de Würtemberg; j'étais sûre que vous approuveriez la façon de penser que je vous y exprime, et je vous la certifie encore. Mais quant à Amélie, il n'en est ni ne peut en être de même pour elle à cet égard, quoiqu'elle se plaise beaucoup ici, et j'en ai surtout eu la preuve dans les circonstances actuelles. Croiriez-vous, Maman, que nous avons manqué d'avoir des disputes politiques très sérieuses, puisque nous défendions des intérêts différents. A la fin nous nous sommes prescrit de ne plus entamer de certains sujets, parce que nous trouvions triste et ridicule en même temps d'être brouillées par la politique.

Je suis bien aise, Maman, que vous ayez pu vous dispenser de la course à Strasbourg, qui doit bien fatiguer mon grand-père. A son âge, qu'a-t-il besoin de se trimbaler là-bas?

Je vous envoie, chère Maman, une énorme pancarte, qui contient, comme vous l'avez désiré, le plan de mon appartement du Palais Taurique, avec une longue explication, que j'espère avoir rendue intelligible. Vous y verrez que l'ameublement n'est pas d'un luxe excessif; il y a même des personnes qui trouvent qu'il y en a trop peu, mais pour moi, je suis d'avis que, bien loin d'être nécessaire à l'agrément de la vie, il l'empêche quelquefois, et pourvu qu'on soit commodément et proprement, c'est tout ce qu'il faut. Que j'aurais désiré, en traçant

---

*) Le Comte Gabriel Golovkine, blessé à la bataille de Laybach le 19 Octobre 1805 († 21 Octobre 1805); son frère Théodore (1770—1823), maître des cérémonies, auteur de Mémoires.

ce plan, faire l'histoire de tout ce qui m'est arrivé et de ce qui s'est passé en moi à telle ou telle place! Car les trois séjours que j'y ai faits pendant ces trois ans ont été fertiles en événements marquants pour *mon seul individu*, de même qu'en événements de famille. La première année, nous y avons porté le deuil et appris la mort de la Grande-Duchesse Hélène, et, si vous avez encore la lettre que je vous ai écrite dernièrement par la comtesse Apraxine, vous y verrez ce qui se passait en moi dans ce temps-là. La seconde année, mon séjour y a été bien plus agréable, mais le départ de la Grande-Duchesse Marie y a fait verser bien des larmes. Cette année-ci, c'était celui de l'Empereur et les circonstances qui y tenaient, qui en ont marqué le séjour. Nous verrons ce qui sera l'année prochaine.

A 7 heures du soir.

Je viens fermer ma lettre, mais il faut auparavant que je réponde à l'article de la vôtre, chère Maman, où vous me répondez sur le cosaque dont je vous ai parlé. De loin et dans une église presque obscure, il m'a paru beaucoup mieux que depuis, où je l'ai vu au grand jour; aussi n'est-ce pas moi qui en ai été engouée. La comtesse Lieven *), malgré son air d'austérité et son âge, fait très fort attention aux jolies figures; j'en ai été souvent étonnée.

Après le Te Deum chanté pour la nouvelle de ce matin, nous avons reçu encore un courrier de l'Empereur qui a trouvé l'Empereur d'Autriche à Ollmütz. Voilà donc les Français à Vienne; il y a longtemps qu'on devait s'y attendre."

302.

„Pétersbourg, ce 23 Novembre/5 Décembre 1805,
Jeudi, à 7 heures du soir.

Chère et bonne Maman! J'ai reçu par la poste d'hier votre lettre du 30 Octobre/11 Novembre, et vous voyez que je m'y prends à temps pour vous en remercier, puisque ce n'est qu'après-demain jour de poste; mais en outre que j'aime à savourer le plaisir de vous

*) La Comtesse Charlotte Lieven.

écrire, j'ai de la peine à m'occuper d'autre chose dans ce moment. La lecture surtout *ne me convient pas*: mes idées sont trop loin de moi pour que je puisse les fixer à volonté; aussi ma correspondance en profite, et j'expédie quantité d'anciennes réponses.

Je suis charmée que vous ayez reçu enfin l'argent pour M. Hauber, et bien touchée de la manière dont il l'a accepté. Je vous remercie aussi, ma bonne Maman, de vous être chargée de l'affaire de Mad. de Rossillon: je comprends que la formule *entière* souffrira quelques difficultés dans ce pays-là; pour moi, j'oublie presque cette circonstance, parce qu'ici il n'en est pas question. Le trait que vous me contez d'un prince Kinsky est bien *autrichien*; j'ai entendu parler de quelqu'un de ce nom, qui doit être très singulier: ce serait lui probablement qui a épousé aussi d'une manière singulière une fille du prince Dietrichstein. Je commence à croire à la magie en faveur des Autrichiens; ils sont ensorcelés, les pauvres gens, leur conduite au moins doit le faire croire.

Je ne sais si on laissera parvenir jusqu'à chez vous les nouvelles de notre armée, mais du moins c'est moi qui vous en donnerai; ils se conduisent comme des braves, comme les Russes se sont toujours conduits devant l'ennemi, et les Français doivent s'en souvenir plus que les autres. Le prince Bagration, qui s'est fait connaître à eux en Italie, ne dément pas sa réputation; il s'est tiré avec 6000 hommes d'une manière miraculeuse d'une position presque désespérée, où il avait affaire à 30.000 hommes. A l'heure qu'il est, il doit s'être passé des choses intéressantes de ce côté-là. Que le Ciel veille sur nos braves troupes! Le Grand-Duc y est aussi avec les Gardes; il est si triste de penser qu'il ne peut presque pas disparaître un individu de ce corps-là, que je ne connaisse!

Vendredi, à 7 heures du soir.

Je viens à vous, chère Maman, harassée de ma journée; c'est le jour de Ste-Catherine. Nous avons eu messe et cercle, ce qui n'est pas des plus fatigants avec la sensible diminution qui existe dans le public de Pétersbourg dans ce moment, mais c'est le grand dîner de ces jours-là, que l'Impératrice (chez qui ils sont, hormis de certains jours) abrège par attention pour l'Empereur quand il y est,

parce qu'ils font le malheur de sa vie, mais, quand il n'y est pas, c'est d'une longueur et d'un ennui à en perdre le sens commun; aujourd'hui surtout et avec les dispositions où je me trouve, rien ne s'accommodait plus mal qu'un dîner pareil.

Je désirerais fort que vous puissiez me faire des détails sur le séjour de Madame Bonaparte à Carlsrouhe; elle doit être à Munich dans ce moment, ou y avoir été, et je voudrais voir l'air de ma sœur Caroline. J'espère que l'on n'exigera pas que le mariage de Charles soit rompu: ah! que n'est-il pas fait déjà! du moins on ne pourrait pas le casser."

303.

„Pétersbourg, le 11/23 Décembre 1805,
Lundi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu hier, chère Maman, vos deux lettres et j'ai tant à vous dire, que je commence aujourd'hui pour la poste d'après-demain, demain étant le jour de naissance de l'Empereur et un de ces jours où l'on n'a guère de temps à soi. Il faudrait des volumes pour vous dire toutes les émotions par où j'ai passé dans l'espace de moins d'une semaine, et encore des volumes n'exprimeraient pas des sentiments pour lesquels il n'y a point de langage.

Après avoir été un assez long temps sans aucune nouvelle de l'Empereur ni de l'armée et s'être épuisé en conjectures moins fondées les unes que les autres, mais qu'on se persuadait vraies pour échapper aux inquiétudes que cela causait, mercredi passé, après un triste jour de Cour (que j'avais expédié toute seule, l'Impératrice étant malade) pour la St-Nicolas, nous recevons la nouvelle de l'affaire du 20, de la manière dont elle a tourné, de la prochaine arrivée de l'Empereur et des dangers qu'il a courus tout à la fois: vous comprendrez qu'une seule de ces nouvelles suffirait pour donner une vive émotion, et que toutes réunies m'ont entièrement bouleversée. Ajoutez à cela l'indignation *inexprimable* que m'a causée l'infâme conduite des Autrichiens, à qui nous devons ce revers. Le nom d'*Autrichien* est et doit être en exécration, non seulement à tout russe, mais à tout être qui a une âme. On souffre de voir un individu commettre des indignités semblables, mais il n'y a pas de mots pour dire ce qu'on éprouve

à la vue d'une nation entière, lâche, traître, bête enfin, avec toutes les qualités les plus viles. Ce n'est pas les expressions, mais les faits seuls qui peuvent dire ce qu'ils sont: affamer ceux qui viennent verser leur sang pour eux, agir plus indignement envers eux que ne font leurs ennemis, les livrer, et à la fin tourner leurs propres armes contre eux! Si vous trouvez une expression qui puisse rendre ce que c'est, dites-la moi, car moi, je ne connais pas de terme pour cela!

Voilà leur conduite générale, et voilà un trait de celle qu'ils ont tenue envers la Personne de l'Empereur: après l'affaire, il arrive à trois heures de la nuit harassé à cheval, d'où il n'était pas descendu depuis sept heures du matin, dans un petit endroit. La Cour autrichienne y était avec tous ses bagages, lits, cuisines, et tous ces animaux étaient couchés dans leur duvet. L'Empereur Alexandre, trop indigné pour leur demander asile, entre dans une mauvaise maison de paysan, seul avec le comte Lieven, le prince Adam, qui ne l'ont pas quitté d'un moment, et Wylie, son chirurgien. Là, soit fatigue, soit chagrin, et n'ayant rien mangé de vingt-quatre heures, il lui prend une crampe d'estomac telle, que Wylie dit qu'il craignait qu'il ne passerait pas la nuit. Il le couvre de paille et va au quartier général de l'Empereur François demander à un certain Lamberti, qui a soin de sa Cour, un peu de vin rouge, lui disant l'état où était l'Empereur: celui-ci le refuse, lui dit qu'il est trop tard, qu'il ne vaut pas la peine de réveiller les gens, etc., enfin Wylie se met à genoux devant cet animal, et toujours inutilement, et ce n'est qu'à force d'argent qu'il parvient à éveiller un domestique qui va avec lui pour chercher une demi-bouteille de mauvais vin rouge! Voilà comme, chez les Autrichiens, on traite un Souverain allié qui vient sacrifier son armée pour le salut de son allié!

Malgré leur revers et la trahison qui les entourait, nos excellentes troupes ont acquis une nouvelle gloire, même aux yeux de leurs ennemis, et inspirent le plus vif enthousiasme à leurs compatriotes. Ce sont des anges, des martyrs, que ces soldats, et des héros en même temps! Ils mouraient de faim; en marche, ils tombaient et mouraient sur la place d'inanition, et ne demandaient qu'à se battre sans qu'il leur échappât un murmure, tandis que des convois de vivres passaient en attendant chez l'ennemi et que ces misérables troupes

autrichiennes étaient fournies de tout. Aussi, du bataillon autrichien qui dans l'affaire a tourné ses armes contre nous, on dit que les Gardes n'en ont pas laissé un seul, et j'en suis enchantée. Ces bonnes Gardes ont fait des prodiges de valeur: le seul régiment de Préobrajensky a renversé quatre lignes ennemies et n'a succombé qu'à la cinquième; le bataillon de Sémenowsky a détruit à la bayonnette un escadron entier des Gardes françaises. On dit que, de l'aveu des généraux les plus expérimentés, c'était une des affaires les plus meurtrières qui aient jamais existé. Ah! cela fait saigner le cœur d'entendre ces détails, et encore ne les connaissons-nous pas tous et pas précisément celles de nos connaissances qui ont péri.

Le comte Stroganoff et M. Novossiltzoff, quoiqu'ils ne sont pas militaires, y ont été aussi bien que l'Empereur. Le premier a conduit trois escadrons d'houssards; le second a tâché de rallier un bataillon d'Autrichiens, et je ne sais pourquoi cette idée nous a paru plaisante, tandis qu'il était autrefois très bon militaire. Quant au comte Tolstoï, après avoir essayé inutilement d'éloigner l'Empereur du péril, il lui a dit d'une manière qui est très plaisante en russe: *Si vous vous conduisez comme l'Empereur de Russie, je resterai avec vous, mais sinon, je m'en vais chez le Romain*, où il faisait très bon pour qui aimait la vie. Pour moi, je ne comprends pas de quoi est pétri *ce Romain*: je crois que c'est de l'eau qui coule dans ses veines au lieu de *sang*.

Amélie, qui vous a écrit de Gatchina, vous aura dit que nous y avons gelé pendant trente-six heures à attendre l'Empereur, parce que l'Impératrice s'était mis en tête qu'il arriverait la veille, malgré tout ce qu'on lui disait. Il est arrivé à Gatchina entre minuit et une heure, et nous sommes arrivés ici à cinq heures du matin, et ce que j'ai souffert en voiture au récit de toutes ces indignités ne s'effacera jamais de ma mémoire....

Mercredi, à 11 heures ½ du matin.

....Comme il n'y a rien à cacher sur la conduite de nos chers alliés autrichiens et que la France en sait peut-être plus à cet égard que nous, je n'ai pas craint de vous dire tout cela par la poste: je désirerais même que vous rendiez ces détails aussi publics que possible, parce que je prévois que ces vilains trouveront encore moyen

La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

Miniature de Dubois. Palais de Gatchina.

de nous accuser de quelque chose et qu'ils pourraient avoir des partisans qui y ajouteraient foi, quoique leur réputation me paraisse assez bien établie pour ne pas le craindre. Leur trahison est si évidente qu'il suffit d'en entendre parler le dernier des gens pour en être convaincu: aussi les sentiments qu'on leur porte sont en conséquence."

304.

„Pétersbourg, ce 20 Décembre 1805/1 Janvier 1806,
Mercredi, à 11 heures du matin.

....Tout ce qui tient à la société de l'Empereur et que son départ avait entraîné après lui revient peu à peu, et les personnes les plus indifférentes me font un plaisir extrême à revoir: il me paraît que, quand je reverrai les Gardes, je me jetterai à leur col de joie et d'attendrissement, mais Dieu sait quand cela sera!"

305.

„Pétersbourg, ce 29 Décembre 1805/10 Janvier 1806,
Vendredi, à 11 heures du soir.

....Combien je vous remercie, ma bonne Maman, pour les secours que vous donnez à nos bons Russes! J'aime à penser que ces malheureux trouvent une protectrice en *Vous*, et j'imaginais bien que vous êtes la seule et que la politique a fait taire l'humanité dans d'autres. Que je sais gré aux habitants des villes que vous me nommez! Je voudrais pouvoir les en remercier *pour les Russes*, car, quoique assurément tout être humain m'inspire la même compassion, les Russes, et par sentiment et par raisonnement, m'en inspirent davantage encore; il me paraît qu'un Russe exilé de sa patrie se trouve plus étranger dans les autres pays que tout autre européen, en ce que sa religion, sa langue, ses habitudes en diffèrent davantage. Je ne parle que du soldat, puisque les classes plus relevées de tous les pays se confondent davantage entre elles."

1806.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

306.

„Pétersbourg, le 10/22 Janvier 1806, Mercredi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu le soir même du jour où je vous écrivis votre lettre du 13/25 Décembre, chère et bonne Maman, avec celles pour Krutz, pour la Herbstern et le paquet pour Mad. de Rossillon, qui est déjà presque expédié, parce que je sais le plaisir qu'il lui fera. Mais votre lettre, ma bonne Maman, m'a inquiétée et fait de la peine. D'abord vous êtes souffrante, et au point de ne pas quitter votre chambre: et puis les nouveaux chagrins dont vous me parlez et que je crois deviner, je crains qu'ils ne contribuent à déranger votre santé. Mon Dieu! pourquoi tant de choses! Et pourquoi êtes-vous malheureusement dans une situation locale où je ne peux pas vous parler comme je le voudrais! Ne parlons pas d'Austerlitz, Maman: il y aurait tant de choses à dire sur ce sujet intarissable, que ce n'est point par écrit qu'il faut l'entamer. Cependant, je vois par les lettres qui me viennent de l'Allemagne qu'il doit y avoir des mensonges inouïs sur cette journée: par exemple, Anne m'écrit qu'on dit que le régiment des Gardes à cheval est entièrement détruit, et précisément celui-là n'a perdu qu'un seul officier! Bien d'autres choses sont dans ce genre-là, mais, encore une fois, n'en parlons pas, chère Maman.

Je me verrai obligée dorénavant à vous adresser mes lettres à ma sœur Caroline quand il m'arrivera de lui écrire; à l'heure qu'il est, je ne m'en sens pas la moindre envie. Pourquoi faut-il que notre

maudite politique influe sur des liens sur lesquels rien ne devrait influer! Votre voisin le petit roi m'amuse; là-dedans du moins, je ne vois que du plaisant: cela lui cause la naïve joie d'un enfant, c'est réellement une candeur touchante.

Vous me demandez des nouvelles de la santé du comte Romantzoff *), qui est dans un très mauvais état; il a changé d'une manière étonnante depuis cet automne. Après s'être traîné dans le monde pendant quelque temps, il est de nouveau enfermé chez lui.

Adieu, ma chère, ma bien-aimée Maman, que ne donnerais-je pas pour vous voir seulement pendant vingt-quatre heures! Il m'arrive souvent d'en avoir un désir immodéré!"

307.

„Pétersbourg, le 28 Mars/9 Avril 1806,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.

Ma bonne et chère Maman, c'est à votre lettre du 28 Février/12 Mars de Darmstadt que je réponds aujourd'hui, mais Amélie en a déjà depuis une de Carlsrouhe, dont le séjour doit vous avoir paru désagréable par la différence des sentiments que vous avez trouvés à Darmstadt. Je pense avec plaisir que bientôt les couches de Mimi vous y feront faire un plus long séjour encore; je suis curieuse de ce qu'elle mettra au monde.

Voilà donc Charles marié depuis avant-hier! Ce que vous me dites de la timidité de la jeune personne me fait plaisir: puisse-t-elle avoir un caractère doux et tranquille! Cela empêchera du moins bien du mal que pourrait causer un caractère opposé. Il faut aujourd'hui couper court à ce sujet; il révolte toujours en moi des sentiments haineux auxquels je ne dois pas me laisser aller, dans ce moment-ci que je fais mes dévotions. Je ne sais si c'est la fatigue des pratiques de dévotion qu'exige cette semaine ou ce que c'est, mais je suis d'une faiblesse qui m'ôte presque toute idée; j'ai célébré le jour du mariage de Charles, avant-hier, par un terrible mal de tête qui m'a tenue couchée la moitié de la journée. Le temps est beau, mais si peu chaud

*) Le Comte Michel Roumiantzeff (175.—1806), grand échanson, mort aliéné.

encore, que l'on ne peut pas se croire au printemps, et je crains que nous aurons des fêtes de Pâques désagréables.

En relisant votre lettre, chère Maman, je vois que vous m'y demandez mon opinion sur le Duc de Brunswick. Je crois vous l'avoir dit dans une de mes lettres, mais, au risque de me répéter, je vous obéirai ici. Il est impossible, après une légère connaissance même, de ne pas lui accorder tout l'esprit qu'il est reconnu avoir. Il est aimable en société quand il met le courtisan un peu de côté, mais il y a dans tout son extérieur quelque chose qui ne m'a pas prévenue en faveur de son caractère: il n'a pas l'ombre de franchise et de bonhomie dans sa tournure; tout est composé et calculé, et, pour un homme de tant d'esprit, il se laisse trop aisément pénétrer par cela même. J'espère que cette lettre ne sera pas lue dans un endroit où cela pourrait lui parvenir.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, je ne vaux rien du tout aujourd'hui: je ne sais pas combiner deux idées. Qu'il est dommage pour tous et tout que vous soyez si loin d'ici! J'ai dans ce moment à côté de moi un dessin que je viens d'achever la semaine passée, le premier fruit de mes travaux avec Barbier. Je voudrais vous faire hommage de toutes les faibles productions de mon faible talent, mais le manque d'occasion, les risques d'un aussi long trajet traînent toujours à la suite de ma première idée, qui est toujours: *cela sera pour Maman.* Adieu encore une fois, chère et bien-aimée Maman, je vous baise les mains tendrement et vous chéris de même. Je suis bien indiscrète, ma chère Maman, de vous charger toujours de mes lettres pour Caroline; daignez me le pardonner, mais autrement je ne pourrais pas lui écrire de tout et cela m'affligerait beaucoup. Je compte en ceci comme en toute chose sur votre extrême bonté et indulgence."

308.

„Kamennoï Ostrof, le 20 Mai/1 Juin 1806,
Vendredi, à 10 heures et demie du matin.

Recevez, ma bonne Maman, mes félicitations pour le jour d'aujourd'hui qui m'est si intéressant et si cher, et que le Ciel exauce les vœux que je fais pour vous! Cette époque m'a fait faire de tristes

réflexions. Je ne puis m'empêcher, à chaque anniversaire intéressant pour moi, de repasser dans ma mémoire tout ce qui est arrivé depuis la dernière fois que je l'ai vu, soit pour moi, soit pour les personnes qui me sont chères, et le jour daté d'aujourd'hui m'a rappelé hier tout ce que *vous* en particulier avez eu de chagrin depuis un an! A cela s'est joint notre déménagement ici qui a eu lieu hier; le temps était si mauvais que notre établissement ressemblait plutôt au départ de l'automne dernier, et la vue de cet endroit m'a rappelé tant, tant de souvenirs désagréables, qu'il me fallait tourner mon attention sur plusieurs circonstances plus réjouissantes pour ne pas être attristée par ces souvenirs. Il n'y a aucun changement ici dans la maison ni autour, et, si vous avez encore le plan que je vous ai fait l'année passée, chère Maman, il est tout aussi exact celle-ci.

Je vous écris par bâtons rompus. J'ai depuis quatre jours un singulier mal de tête presque continuel, excepté des moments où il passe comme par enchantement; dans d'autres, par contre, la douleur est si forte qu'elle me réveille la nuit. Franck me donne une petite mixture pour cela: il ne veut pas me saigner sans la plus pressante nécessité; je ne sais pas si ce serait le cas, parce que je ne me sens pas autrement échauffée. Je vous quitte, chère Maman, pour aller engager Amélie à faire un tour de promenade; il y a longtemps que je n'ai pu marcher, et peut-être cela me soulagera-t-il. Ce n'est que demain jour de poste, mais j'ai voulu vous écrire *aujourd'hui*, ma bien-aimée Maman; peut-être jusqu'à demain recevrai-je une lettre de vous, et je désire que ce soit la nouvelle de la délivrance de Mimi.

Samedi, à 10 heures et demie.

Mon attente n'a pas été trompée, et j'ai reçu ce matin votre lettre du 21 Mai/2 Juin, ma chère et bonne Maman, pour laquelle je vous baise tendrement les mains. Mimi se traîne bien longtemps, mais, d'après ce que vous me dites, il faut nous attendre à recevoir la nouvelle de l'événement la poste prochaine. Votre autre calcul, chère Maman, est assez juste, mais cela pourrait être aussi les derniers jours d'Octobre, vieux style. Mon Dieu! Que votre joie, ma bien-aimée Maman, me rend heureuse et me touche! que je sens profondément à cette occasion tout ce que vous m'êtes! Ma seconde idée

dans ces moments-là est toujours de plaindre les enfants qui ne connaissent pas des sentiments pareils à l'égard de leur mère.

Je ne puis pas vous donner encore les détails que vous désirez sur mon petit appartement: je n'en suis pas tout à fait sûre encore moi-même. Je sais seulement qu'il y aura une petite chambre de toilette en mousseline ou percale blanche plissée, un salon en stuque, et le bain sera en faux marbre. L'important était la distribution et tout ce qu'il y a à faire en maçonnerie, et je me suis pressée pour la décision de ceci, parce que le reste peut toujours se préparer en attendant. Ce que je trouve de plus agréable, c'est que j'aurai un petit escalier particulier qui descendra droit de mon dernier et unique cabinet en haut, en sorte que cet appartement sera une retraite profonde: si je le veux, je pourrai y porter l'oubli du monde entier, surtout en hiver, où les voitures des rues ne font pas de bruit sur la neige, et, à peu de personnes près, je ne serai pas fâchée de pouvoir rêver du moins cet isolement. Ne me blâmez pas trop, Maman, sur ces sentiments un peu misanthropes; ils ne me rendent pas mauvaise, et, en approchant de l'âge mûr, il vaut mieux en avoir de pareils que de trop frivoles. C'est à mon avis une punition du Ciel, qu'une femme d'un âge mûr qui a les goûts d'une toute jeune personne. Peut-être est-ce les fréquents exemples que j'en vois qui me font donner dans l'opposé. Ma tête va beaucoup mieux aujourd'hui, et je m'en trouve toute heureuse. Je suis extrêmement contente de la manière dont Franck me traite; il me semble qu'il a mieux saisi la nature de mon tempérament que ce bon Grieve, qui me donnait toujours des choses fortes et échauffantes qui ne me conviennent pas du tout. Celui-ci drogue très peu, et, ce qui est ridicule, mais vrai cependant, c'est que j'ai déjà reconnu dans des médecines qu'il me donnait, à moi ou à Amélie, des remèdes de notre enfance, et avec autant de jouissance qu'on peut en trouver en sentant ou goûtant une médecine. Adieu, chère et bien-aimée Maman, j'ai retrouvé du bavardage aujourd'hui, mais je ne puis vous entretenir que de mon individu dans ce moment, et à plus forte raison après ce que vous me dites de Darmstadt, qui est garnison française; que je plains mon pauvre oncle de cette charge! Mais c'est tout simple; il s'est si bien conduit pendant que ses voisins lui donnaient l'exemple de la bassesse, qu'il faut qu'il en

pâtisse. Veuillez bien, chère Maman, remercier tous ceux que vous me nommez et qui m'ont fait assurer de leur souvenir par vous. Je crois pouvoir vous prier de féliciter Louis sur sa paternité. Adieu encore une fois, ma bonne Maman, je vous baise tendrement les mains."

309.

„Pétersbourg, le 23 Mai/4 Juin 1806,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Je suis honteuse, chère Maman, de répondre en même temps à deux de vos lettres, mais, Amélie vous ayant écrit la dernière poste, je ne pouvais vous remercier pour celle du 28 Avril/10 Mai, que j'avais déjà reçue; aujourd'hui c'est celle du 1/13 Mai dont je vous remercie, ma chère et bonne Maman. Vous me témoignez dans la première un si grand désir d'avoir mon dessin dont Amélie vous a parlé d'une manière favorable, que je serais capable de le voler à l'Impératrice, d'autant plus qu'il est resté ici dans son cabinet; mais, la noblesse de mon âme se refusant à une pareille action, j'aime bien mieux en faire un autre, qui en tout cas sera plus digne de vous, parce que j'aurai plus de pratique et que je serai animée par un intérêt plus puissant que pour ce premier, qui n'avait aucune destination. D'ailleurs je n'en aime pas autrement le sujet, que mon maître m'a donné; c'est un trait peu connu de l'histoire de Syracuse. Une princesse grecque, chez qui une troupe de révoltés entre pendant une émeute, se réfugie avec ses deux filles auprès de ses dieux pénates, d'où elle tâche d'émouvoir cette troupe par son éloquence; c'est ce moment que j'ai pris, et la malheureuse a cependant fini par être massacrée. Je suis charmée de la promesse que me fait Charles de me répondre un jour, mais je n'y compte pas. Il m'a occupée pendant toute la nuit d'hier, que j'ai passée à Pavlofsk, lui, vous et Mad. Stéphanie, que j'ai vus en rêve; ce songe a une singulière raison, que je ne vous dirai pas ici cependant.

Je suis allée à Pavlofsk lundi, qui était la fête du Grand-Duc Constantin. J'y suis arrivée à une heure, j'y ai fait ma toilette, l'Empereur y vint aussi pour dîner, et le soir il y eut spectacle comme ordinairement ces jours: on donna *le Château de Moutinère*, une

bien jolie pièce que je ne connaissais que sur ouï-dire et *le Tableau de Sabines*, une farce à vaudeville qui est assez drôle. Je passai la nuit à Pavlofsk, puisque, dans ce moment, il aurait été trop fatigant de revenir le soir, et j'en repartis hier à midi. Le chemin est abominable, mais je ne m'en suis pas mal trouvée, tandis qu'Amélie en est revenue malade; c'est une indigestion mêlée de refroidissement, qui cependant va mieux déjà ce matin. Franck dit ce que je lui répète sans cesse, c'est qu'elle ne fait pas assez d'exercice, qu'avec une constitution forte comme la sienne, et ne manquant pas d'appétit, elle doit mal digérer en ne faisant aucun exercice. Je l'engage à monter à cheval, du moins au manège, parce que le temps est redevenu bien mauvais. Schrikel a bien raison de dire que Franck est le premier médecin de l'Europe dans ce moment. Sa réputation est toute faite à cet égard, quoique l'Impératrice m'assure toujours qu'elle n'aurait aucune confiance en lui, tout en rendant justice à son savoir, parce qu'il n'est pas son médecin; elle a un médecin anglais, Brighton, qui a de la réputation aussi, mais plus de théorie que de pratique. Il n'y a pas deux ans qu'il est ici et il a débuté par expédier quelques personnes. Voici, chère Maman, en face et en profil la coiffure de l'Impératrice *), qui, quoique un peu extraordinaire, lui allait réellement bien; c'est le costume de la province de Iaroslav. Elle n'a pas voulu prendre le même que moi, disant que cela ne lui irait pas: le bonnet était de velours foncé, très brodé en diamants; l'habit est toujours de la même forme, le sien était foncé aussi. Sur l'autre page vous trouverez la coiffure d'Amélie, des Grandes-Duchesses, etc., de tout ce qui n'est pas marié; il n'y a pas de voile et l'on voit les cheveux et de longues tresses. J'espère que ce petit dessin ne vous arrivera pas effacé; je l'ai fait à la hâte au crayon. Je suis tranquille, chère Maman, de vous savoir quitte de votre toux; le remède du Pechpflaster est un peu violent pour la peau: j'espère n'en avoir pas besoin, car mes toux ne sont à beaucoup près plus aussi fortes que jadis.

Je vous enverrai, si vous l'ordonnez, le modèle de la maison de la manière que vous m'indiquez, mais l'Empereur prétend qu'il

*) Le dessin est joint à la lettre.

faut en envoyer un autre, parce que, à la vérité, c'est la manière de bâtir, mais ce n'est pas la forme ni la distribution des maisons des paysans. Mais, comme je crois que vous n'y tenez pas précisément, j'enverrai toujours celle-là en attendant par mer à votre adresse.

Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Maman, j'achèverai aujourd'hui une lettre à vous que vous recevrez par occasion avec une caisse de café. Je vous baise bien tendrement les mains et vous chéris de même."

310.

„Kamennoï Ostrof, le 16/28 Juin 1806,
Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu hier soir, chère Maman, votre lettre du 28 Mai/9 Juin avec la bonne nouvelle de la délivrance de Mimi. Vous et mes sœurs m'aviez communiqué vos inquiétudes à son sujet, de manière que je m'attendais pour le moins à une couche très difficile, si ce n'est dangereuse. Je suis enchantée de lui savoir un fils, puisque cela satisfait tout le monde. Amélie en est véritablement peinée; elle prétend que Mimi l'ôte à ma sœur Caroline ou à moi, à qui il serait plus nécessaire, et que quatre garçons dans une famille dans la même année n'est pas naturel. Pour moi, je crois que celui de Mimi n'en empêche pas d'autres, et, puisqu'une cinquième fille rendrait Caroline si extrêmement malheureuse, je la prendrai pour moi si l'on veut et l'accepterai toujours avec bonheur et reconnaissance. Mon refrain est: pourvu qu'il vive, de quel sexe qu'il soit! Les experts prétendent que mes maux de tête de l'autre jour étaient causés par le mouvement prochain de ce pauvre chou: je l'ai senti en effet d'abord après. Me voilà donc à la moitié, et ce calcul répond au premier que j'ai fait pour la fin d'Octobre de notre style. Je me porte du reste parfaitement bien, je dors bien, je mange bien et je vous donne ces détails, ma bonne Maman, parce que j'ai vu dans votre lettre à Amélie de plus fraîche date que celle du 28 Mai/9 Juin, mais qu'elle a reçue en même temps, que vous lui demandez de vous donner des détails sur ma santé, et que je trouve bien plus naturel que ce soit moi qui le fasse.

J'ai reçu hier aussi une grande pancarte de Louis, à qui je crois pouvoir répondre avec un peu moins de cérémonie qu'il ne m'a

écrit; mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. Nous avons la première belle matinée depuis longtemps, et je compte en profiter; il n'est pas question de chaleur, mais au moins le ciel est pur. Le mauvais temps que nous avons depuis près d'un mois a donné lieu ici comme autre part à de sottes prédictions: s'il faut en croire les gazettes, celle d'une pluie de feu à Paris a eu de tristes effets. On annonce ici un tremblement de terre pour lundi prochain, et une grande partie de la ville de Pétersbourg doit être engloutie. J'espère que nous prouverons plus de force d'esprit que les Parisiens.

Il n'est donc pas question encore du retour de Charles dans ses foyers, puisque vous ne nous en parlez pas, chère Maman? Il vaut autant qu'il prolonge son séjour à Paris, puisque déjà il est embourbé jusqu'aux oreilles; je ne puis qu'y faire, je ne peux pas le voir sous un autre aspect, et certes celui-là ne fait pas de bien au cœur. J'ai été heureusement interrompue dans ces réflexions, que je n'aime pas trop étendre. C'était pour me montrer deux chevaux de selle que le comte Alexis Orloff *) m'a envoyés et dont je ne pourrai pas profiter de quelque temps. Il a des haras superbes dont il fournit chaque année la Cour. Le meilleur cheval de selle que j'aie jamais eu est de lui. Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman, j'espère que vous aurez longtemps avant celle-ci la lettre que je vous ai écrite par courrier. Je vous baise tendrement les mains et vous chéris de même."

311.

„Novembre 1806.

Je me porte bien, ma bonne Maman, avec ma petite Elise **), qui vous supplie de lui pardonner qu'elle n'est pas garçon."

312.

„Novembre 1806.

Je vous écris levée, chère Maman. C'est la seconde fois aujourd'hui: j'ai fait hier mon premier essai, qui m'a très bien réussi.

---

*) Le Comte Alexis Orloff-Tchesmensky.

**) La Grande-Duchesse Elisabeth Alexandrowna (3 Novembre 1806—30 Avril 1808).

On m'a tenue cette fois dix jours révolus dans mon lit, neuf par ordre des médecins et un par ordre de l'Empereur, qui prétend qu'absolument il ne faut pas se lever avant le onzième. Si cela m'a fort ennuyée, je crois cependant que je m'en trouverai mieux de ne pas m'être levée trop tôt comme la première fois. La petite se porte à merveille et prospère. Je la vois encore rarement, mais je m'en dédommagerai quand ce sera moi qui pourrai aller chez elle. J'éprouve déjà pour elle des inquiétudes et des sollicitudes outrées peut-être, et qu'on ne connaît pas pour un premier enfant auquel on ne croit pas qu'il puisse arriver malheur. Voilà bien des détails sur moi, ma bonne Maman, mais de quoi vous parlerais-je? L'ignorance absolue où nous sommes depuis si longtemps sur toutes les nouvelles du midi de l'Allemagne est réellement désolante, et je ne sais pour quand espérer que nous reverrons de votre écriture. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je fais toujours des vœux pour qu'au moins nos lettres vous arrivent, et vous baise bien tendrement les mains."

313.

„Pétersbourg, le 5/17 Décembre 1806,
Mercredi, à midi.

Je commence à espérer, ma bonne Maman, que la voie par laquelle je reçois vos lettres à présent me restera ouverte, puisque voici la seconde que j'ai reçue hier du 4/16 Novembre. Mais comme vous me dites m'avoir écrit par Vienne et que jusqu'à présent je n'ai pas reçu cette lettre, je crains que ce chemin ne soit pas sûr et que toutes les lettres que nous vous écrivons depuis un mois ne soient perdues. Ce n'est que samedi que nous pourrons écrire par le nord, parce que la poste ne part que ce jour-là. Je suis charmée de vous savoir à Brouchsal, ma bien-aimée Maman. J'ai vu hier la comtesse Apraxine. Notre entrevue s'est mieux passée que je ne le croyais; nous n'avons à peu près parlé que de vous, et ce sujet était bien fait pour nous faire oublier nos petits griefs. Je la trouve extrêmement changée et vieillie depuis que je ne l'ai vue. Je reçois par Frik des nouvelles de Marie *) dans la lettre que j'en ai reçue hier;

*) Marie, Princesse de Brunswick, sœur cadette de l'Impératrice.

Marie avait quitté Malmö. Cette bonne Marie et son sort m'occupent continuellement. J'ai le cœur serré de tant de choses!

Je me porte bien, chère Maman, et je commence peu à peu à me faire grande personne, puisque mes six semaines finissent dans douze jours. La seule chose qui me fasse désirer mon entier rétablissement, c'est de pouvoir aller à toute heure chez mon joli petit chou, car d'ailleurs je consentirais à ne pas sortir de ma tanière de longtemps encore. Je crois ne pas juger ma petite avec des yeux maternels en vous assurant qu'elle embellit tous les jours; elle a surtout une bien jolie bouche, ce qui pour une femme est une beauté essentielle, et, Amélie m'ayant rappelé que vous nous aviez conté qu'on avait agrandi la bouche de ma sœur Caroline dans sa première enfance, j'ai des soins ridicules pour que la même chose n'arrive pas.

Amélie attend ma lettre pour fermer la sienne, ce qui me fait finir. J'allais oublier de vous offrir les hommages de Mlle Koutusoff, qui m'a quittée au moment où je me suis mise à vous écrire: c'était sa visite du matin dont elle m'honore tous les jours depuis que je suis en couches; cela me gêne quelquefois, mais elle me témoigne tant d'amitié et d'intérêt depuis que nous sommes ensemble, que je puis bien supporter un peu de gêne quelquefois. Elle se prépare à remplir un vœu qu'elle a fait à mon sujet, si j'accouchais heureusement et passais bien mes six semaines: c'est un voyage de dévotion à Kiew, à environ mille verstes d'ici, ce qui n'est pas peu de chose dans cette saison. Adieu, ma bonne Maman, je vous baise tendrement les mains et vous chéris de même."

314.

„Pétersbourg, ce 22 Décembre 1806/3 Janvier 1807,
Samedi, à midi.

.... J'espère que la première lettre nous apprendra que vous êtes instruite de mes couches. Je crains que vous ne soyez mécontente que j'aie une fille, et je vous assure que c'est la seule et unique raison qui aurait pu me faire désirer un fils, mais, si vous pouviez lire dans mon âme combien je me trouve heureuse d'avoir seulement *un enfant*, vous concevriez l'indifférence que j'ai pour son sexe."

315.

„Pétersbourg, ce 29 Décembre 1806/10 Janvier 1807,
Samedi, à 11 heures et demie du matin.

.... Je suis si gênée sur le choix de sujets, et ma vie journalière n'offre rien d'intéressant, je suis devenue si paresseuse depuis mes couches, que je ne voudrais pas sortir de l'enceinte de mon *chez moi.* Je me partage cependant aussi souvent entre Antoinette *) et la princesse Galitzine **)....“

---

*) Princesse de Wurtemberg, née Princesse de Saxe-Cobourg.
**) La Princesse Natalie Golitzyne, née Schakhowskoï.

1802—1806.

Lettres de la Margrave de Bade à sa fille.

44.

„Hoga, Lundi, le 3/15 Mars 1802.

Il faut que je vous transcrive un passage de la lettre de l'Impératrice, en parlant de vous: „Je l'aime de tout, tout mon cœur, et je jouis avec délices de l'espérance de me voir payée d'un pareil retour."

45.

„Carlsruhe, le 25 Juin/7 Juillet 1802.

De grâce, expliquez-moi par la réponse dont vous chargerez le Prince Louis ce que vous comprenez en me disant: „Mes yeux s'ouvrent sur plusieurs choses sur lesquelles mon aveuglement vous faisait gémir l'année passée, et ma manière d'être s'en ressent, etc."

46.

„Carlsruhe, ce 23 Décembre 1802/4 Janvier 1803.

Je conçois que ces jours de fête doivent vous être bien à charge et désagréables, mais je suis charmée que vous me convenez que c'est une chose indispensable et que vous commencez à vous y faire, en trouvant qu'il vous en coûte beaucoup moins que l'année dernière. Vraiment cela me fait grand plaisir. A propos de cela, il y a dans ce

moment un suédois *) ici, qui a été à Pétersbourg au mois de Septembre. Il m'a conté que, les dimanches et fêtes, quand la Cour et les étrangers sont rassemblés, vous passiez si vite, ne vous arrêtant qu'un moment pour les présentations, mais que vous ne disiez mot à personne. Je demandai aussi: „Point aux ministres étrangers?" — „Non! Mais", dit-il, „je crois que l'Impératrice n'ose pas s'arrêter avec le monde, parce que l'Empereur a toujours l'air d'être pressé de se retirer". Cela est-il ainsi? Il ajoute: „D'autres personnes disent qu'elle ne veut parler parce que cela la gêne et l'ennuie, mais, pour moi, je crois qu'elle ne le peut pas, et qu'il y a de certaines personnes qui en sont charmées" **). J'ai demandé qui. Il répond: „C'est ce que je ne peux pas dire."

47.

„Munich, le 1/13 Mars 1803.

. . . . . Pourquoi le devoir, les circonstances me retiennent loin de vous (je suis si nécessaire à Charles, qui sans moi serait abandonné)! Ah! sans cela, je volerais près de ma chère et bonne Elise, je la fortifierais dans ses résolutions si sages et si dignes d'elle. Mais vous me dites: *Patience et persévérance!* Votre caractère droit et ferme m'assure que vous suivrez cette maxime, et, si l'on est bon et juste, comme je le croyais jusqu'ici, on reviendra de son erreur."

48.

„Carlsruhe, le 1/13 Avril 1803.

Ma chère Elise, j'ai reçu hier votre lettre du 11/23 Mars. Vous aviez une messe funèbre ce jour. Dites-moi, je vous prie, est-ce que l'Impératrice ***) paraît encore touchée à une occasion pareille? Depuis que j'ai éprouvé ce malheur, qui m'accable encore, je ne conçois pas comment elle a pu être si gaie et contente au bout de quatre mois ****) lorsque je l'ai vue."

---

*) M. de Stockenström.

**) L'Impératrice Marie?

***) L'Impératrice Marie.

****) L'Empereur Paul était mort depuis quatre mois seulement, lors du voyage que fit la Margrave à Pétersbourg en 1801.

49.

„Carlsruhe, le 19/31 Octobre 1803.

Revenons, chère Elise, à votre désir de me revoir chez vous. Dieu sait qu'il me faut d'obstacles insurmontables pour m'y refuser! Avec les bonnes et excellentes dispositions dans lesquelles vous êtes *à présent*, je suis sûre que vous ferez tout ce qui dépendra de vous, enfin que vous ne négligerez rien pour parvenir au but *si désiré*, pour lequel je prie le Ciel journellement! Je crois bien que ma présence dérangerait peut-être de certaines habitudes, mais cela donnerait de l'humeur, et peut-être plus d'opiniâtreté encore."

50.

„Carlsruhe, le 31 Octobre/12 Novembre 1803.

Je viens de relire votre lettre *), et j'applaudis à cette phrase, que vous ne vous permettez pas la pensée de souhaiter de venir ici sans l'Empereur, parce que vous ne devez ni ne *voulez* vous en séparer. Quoique cela me fait mal au cœur, je ne peux que vous approuver."

51.

„Carlsruhe, le 6/18 Avril 1804.

Je suis charmée que vous avez rompu la glace en allant au spectacle de la ville *sur vos propres crochets*, comme on dit en allemand, auf eigener Faust. Je crois qu'en y allant quelquefois *seule*, cela contribuera à vous faire perdre cette extrême timidité, qui vous a fait juger souvent toute différente que vous n'êtes en effet."

52.

„Carlsruhe, le 13/25 Avril 1804.

Vous voulez savoir pourquoi je vous souhaite de la dissipation: il est bien vrai, comme vous dites, qu'en vivant dans le monde, les

*) 10/22 Octobre.

yeux s'ouvrent sur bien des choses qu'on ne voit pas dans un cercle étroit. D'ailleurs, d'après mon avis, la première étude est d'apprendre à connaître le cœur humain, et comment cela se peut-il quand on voit toujours les mêmes personnes? D'ailleurs votre position exige que vous ne vous renfermiez pas. Quand on sort rarement et qu'on est pourtant obligée de paraître quelquefois, alors on est gauche, embarrassée, etc., mais tout ceci n'est que des accessoires. Mais comme vous avez l'imagination très vive et que les impressions sont profondes chez vous, et que vous n'êtes pas, hélas! befriedigt dans votre intérieur, il faut donc tâcher d'éviter qu'aucune impression quelconque ne s'enracine trop. Ainsi il faut vous forcer au moins à ne pas éviter les occasions de vous dissiper; je n'aime pas même que vous fassiez des lectures trop abstraites, car cela donne ou entretient la mélancolie, pour laquelle vous avez du penchant."

53.

„Carlsruhe, le 15/27 Septembre 1804.

La comtesse Protassoff me disait: „On dit que l'Empereur a un attachement avec la comtesse N..... Cela n'est pas possible, je ne le croirai jamais. C'est le Grand-Duc qui aime la sœur, mais, pour l'Empereur, il n'en est pas capable: il peut avoir une fantaisie, mais pas un attachement, pour une autre que sa femme". Ah! je voudrais qu'elle eût raison! Je ne perds pas l'idée de lui écrire sur ce sujet, car, je le répète, il n'y a que moi qui puisse lui faire des représentations: j'en ai le droit, par la confiance qu'il m'a marquée autrefois."

54.

„Carlsruhe, le 27 Décembre 1804/8 Janvier 1805.

Je ne vous ai pas donné encore toutes les louanges que je vous destinais sur votre résolution au commencement de votre maladie de vouloir faire des efforts pour paraître, pour éviter que le jour de fête ne soit pas célébré. Vraiment, ma chère, je vous en loue infiniment, et je me réjouis des progrès de raison dans ce genre que vous avez faits depuis trois ans et demi: car alors, vous auriez cherché

le plus petit prétexte pour éviter la moindre gêne. Je remarque avec satisfaction que c'est non seulement dans ce genre, mais dans bien d'autres que vous avez changé extrêmement à votre avantage, et croyez, mon excellente Elise, que cela me rend bien heureuse."

55.

„Carlsruhe, le 4/16 Janvier 1805.

.... Je trouve qu'il est bien plus douloureux d'avoir été mère et de ne plus l'être, que de ne l'avoir jamais été! Mais une voix intérieure me dit toujours que vous aurez encore ce bonheur, et j'imagine que, quand vous aurez ausgeduldet, il viendra un temps où vous jouirez de cette satisfaction."

56.

„Carlsruhe, le 11/23 Janvier 1805.

Je suis charmée que l'Empereur a célébré votre anniversaire par de l'amabilité. Ah! il est pourtant bien triste que vous soyez dans le cas de faire une remarque pareille! Je suis aussi étonnée qu'il ne vous fasse pas un cadeau à ce jour."

57.

„Rohrbach, le 9/21 Mai 1805.

.... Votre dernière me rassure sur mes soupçons. Au moins vous étiez contente en l'écrivant, et je conçois que l'absence de certain individu femelle doit vous avoir mise à l'aise au bal de l'Impératrice: est-ce à dessein qu'elle *) n'a pas été invitée à cette fête? Ce courage me plairait, de la part de votre belle-mère, et serait une preuve de son attachement pour vous."

58.

„Carlsruhe, le 26 Juin/8 Juillet 1805.

Je suis bien aise, jusqu'à un certain point, de votre résignation, ma chère enfant, mais pourtant pas trop, je vous en prie, car cette

*) Marie Narychkine.

espèce d'apathie où vous êtes pourrait vous faire négliger encore quelques moyens de rapprochement, car vraiment c'est le bien public qui en dépend, que vous ayez des enfants, et le vôtre, ma chère. Ah! Vous seriez une si heureuse et bonne mère! Ah! cette Providence si impénétrable ne se lassera-t-elle pas de vous éprouver, et d'ouvrir enfin les yeux à l'Empereur, d'ailleurs si bon et si bien intentionné pour ses peuples, dont il consoliderait l'existence en leur donnant un héritier. Ah! tout cela sind leere Worte!"

59.

„Carlsruhe, le 25 Octobre/6 Novembre 1805.

Votre lettre du 1/13 Août me fait un sensible plaisir, parce que je vous y trouve telle que je vous souhaitais depuis longtemps, bien attachée à la Russie, la regardant comme votre seconde patrie, et même plus encore que la première, comme vous dites fort bien que vous avez plus vécu la dernière moitié de votre vie. Enfin mes souhaits sont accomplis sur cet objet, et je vous remercie, mon excellente Elise, de m'avoir fait part de votre façon de penser actuelle."

60.

„Carlsruhe, le 12/24 Janvier 1806.

Napol... m'a dit aussi: „Votre gendre est entouré de polonais: son ministre et sa maîtresse sont de cette nation, et la dernière est une méchante femme."

61.

„Carlsruhe, le 22 Mars/3 Avril 1806.

J'ai lu dans le *Publiciste* l'extrait d'une soi-disant lettre de Pétersbourg datée du 12 Février. Entre autres choses absurdes sur la bataille d'Austerlitz, il faut que je cite un passage qui, quoique pas dénué de fondement, m'a fait de la peine. Le voici: „Au retour d'Austerlitz, à Pétersbourg, l'intérêt et le deuil de la patrie furent oubliés; tous les mouvements se concentrèrent d'abord autour du jeune Monarque. L'Impératrice Douairière essaya de reprendre une

influence politique dès longtemps attiédie; l'Impératrice régnante, avec une ambition plus modeste, ne cherchait qu'à reconquérir le cœur de son époux. Les femmes de la Cour, celles qui se croyaient quelques droits sur le cœur de l'Empereur comme celles qui comptaient sur d'anciens égards ou de nouvelles impressions, s'agitaient en tous sens. Mad. de Narychkine l'emporta sur ses rivales; l'Empereur fut chez elle dès le jour de son arrivée. Jusqu'ici, le commerce de l'Empereur avec cette belle polonaise avait été enveloppé d'un profond mystère; mais, depuis son retour, elle affiche son crédit et en obtient tous les jours des preuves plus marquantes: aussi tout ce qui brigue les honneurs de la Cour est à ses genoux. Cette galanterie, qui afflige et tourmente l'Impératrice à mesure qu'elle obtient une plus grande publicité, ne contribue pas moins que les étourderies si funestes d'Austerlitz à diminuer la considération de l'Empereur, l'amour des Russes, et cette espèce de culte qu'on lui rendait généralement."

CHAPITRE IV.

De Tilsitt à la rupture de 1812.

1807—1811.

La paix entre Alexandre et Napoléon fut signée le 25 juin, et, le 4 juillet, l'Empereur était à Pétersbourg. Le retour de la Garde n'eut lieu qu'à la fin d'août.

Le nouvel ordre de choses n'était guère du goût de personne; presque tout le monde désapprouvait l'alliance avec Napoléon, comme une honte pour la Russie et l'amour-propre russe. Bien au fait de ce mécontentement et de ces critiques personnelles, l'Empereur n'en fut pas moins étonnant „de fermeté, de retenue et de clairvoyance", dit Schilder, et „si la remarquable force d'âme dont il fit alors preuve ne fut pas appréciée sur le moment, c'est à la postérité du moins à lui rendre justice". Si on ne peut assurément pénétrer sa pensée intime, il est bien permis de douter de sa satisfaction du récent revirement politique et de la sincérité de ses sentiments pour Napoléon. Nous n'en dirons pas davantage ici sur ce sujet, traité en détail dans la Préface des *Relations diplomatiques de la Russie et de la France.*

Voici quelques passages intéressants des rapports du Général Savary, Duc de Rovigo, envoyé alors à Pétersbourg par Napoléon en attendant la nomination définitive d'un ambassadeur.

„6 Août 1807.

La jeune Cour est tout entière régie par la volonté de l'Empereur. L'Impératrice Elisabeth, timide et réservée, dit et pense comme on le désire. Sa sœur, la princesse Amélie de Bade, a le caractère moins souple; cependant elle cède, parce qu'il le faut, mais avec moins de douceur et de résignation que l'Impératrice. J'ai eu l'occasion de le remarquer dans la conduite de ces princesses à mon égard."

„7 Août 1807.

Du reste j'ai beaucoup à me louer de l'accueil des impératrices. J'ai quelque raison de croire que le prince Charles de Bade n'a pas conservé la force de caractère qu'il devait avoir dans la circonstance qui l'a brouillé avec sa famille" (son mariage avec Stéphanie Beauharnais).

„23 Août 1807.

J'ai eu l'honneur de vous dire dans ma dernière dépêche qu'à la cour on ne m'avait pas encore ouvert la bouche du mariage du prince de Bade. Jusqu'à présent on a observé la même retenue. L'impératrice Elisabeth et sa sœur Amélie me comblent de politesses, mais elles évitent soigneusement toute conversation qui pourrait les amener à parler de leur frère. Je m'explique un pareil silence par l'embarras où sont aujourd'hui ces princesses de me parler d'un mariage qu'elles ont dans le temps réprouvé si hautement."

„21 Octobre 1807.

Pendant l'absence de l'empereur, l'impératrice régnante m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner; il n'y avait chez elle que sa sœur et le comte Roumiantzoff, ministre des affaires étrangères. Pendant le dîner, il n'a été question que de théâtre, des tragédies favorites de Votre Majesté, des pièces de l'impératrice et en général des habitudes de la cour de Saint-Cloud. Après le repas et un instant de conversation, je suis resté une heure en tête-à-tête avec le comte Roumiantzoff."

L'Empereur Alexandre était alors à Vitebsk, pour une revue des troupes rentrées de l'étranger à la paix de Tilsitt. Ce n'est pas à l'Impératrice que revenait l'initiative de ce dîner, comme le montre sa lettre du 7/19 octobre 1807 au comte Roumiantzoff:

„Je viens à l'instant de recevoir une lettre de l'Empereur du 1/13 Octobre, dans laquelle il me dit que je dois inviter le général Savary à dîner *au moins deux fois* dans l'espace de ces dix jours; ayant manqué par ignorance à ce qu'il désire, il faut que je me hâte de réparer cette faute aujourd'hui. Faites-moi donc le plaisir, monsieur le comte, si cela vous est possible, de venir chez moi aujourd'hui, car je vous avoue que je suis un peu embarrassée de l'obligation que l'Empereur m'impose et j'espère que votre présence me donnera l'aplomb nécessaire. Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, si le hasard me rendait indiscrète en vous faisant cette prière.

Elisabeth."

Comme on le voit en comparant les dates, celle du rapport de Savary, le 9/21 octobre, et celle de la lettre qui précède, le 7/19, le dîner avait été donné immédiatement après les instructions formelles de l'Empereur. Et nous signalons le fait en raison de l'empressement d'Elisabeth à complaire partout et toujours à son mari.

Citons encore un curieux portrait de l'Impératrice, de la même époque, dû au Général Savary, et que nous donnons intégralement *).

„L'impératrice régnante vit dans une entière retraite. Elle mange chez elle, seule avec sa sœur la princesse Amélie de Bade, trois jours de la semaine au moins. Les autres jours, où elle dîne chez l'empereur, elle paraît dans le salon un instant avant que l'on ne serve, elle se retire immédiatement après le café et rentre dans son intérieur, d'où même elle renvoie la demoiselle d'honneur ou dame du palais qui est de service près d'elle. Elle reste ainsi toute seule quand elle n'a pas fait dire à madame la grande maréchale comtesse de Tolstoï et à la comtesse Stroganoff la jeune de venir lui tenir compagnie. Il n'y a chez elle aucune espèce de représentation ni d'étiquette et peu de gaieté. Elle s'occupe beaucoup de choses sérieuses; elle lit beaucoup, raisonne bien de nos bons auteurs, parle peu et a l'air en général d'avoir l'esprit extrêmement froid. Depuis quatorze ans que l'impératrice régnante est ici, son caractère est encore inconnu de ceux mêmes qui la voient le plus habituellement. Elle s'ob-

---

*) *Notes sur la Cour de Russie et Saint-Pétersbourg*, écrites en Décembre 1807 par le général Savary (*Revue d'histoire diplomatique*, 4e année, № 3. Paris, 1890).

serve tellement dans le monde qu'elle ne laisse échapper aucune parole, aucun regard qui puisse la faire juger. Elle est presque continuellement brouillée avec l'impératrice mère. Elle s'exalte l'imagination par la lecture de nos auteurs tragiques: c'est une femme qu'il serait plus facile de saisir par l'esprit que par le cœur. Il n'y a jamais eu d'intrigue politique à cette cour, qui n'est que l'intérieur d'un particulier très ordinaire. Je crois l'impératrice Elisabeth très fine et d'un jugement fort exercé. Le souvenir de l'Allemagne ne paraît pas beaucoup l'occuper, et en général ces princesses étrangères deviennent des princesses russes une fois qu'elles sont mariées. Il n'y a pas d'homme admis dans sa société intérieure."

L'Impératrice passa 1807 tout entière aux soins de son enfant, sa grande consolation. Occupée de sa fillette toute la journée, n'ayant qu'elle devant les yeux, l'heureuse mère jouit d'une félicité à peine troublée par la maladie de son amie la princesse Natalie Golitzyne, qui, atteinte à la suite de couches d'une phtisie pernicieuse et envoyée à l'étranger par les médecins, y mourut en septembre. Ce fut un gros chagrin que la perte de sa *Principessa*, comme elle appelle constamment dans ses lettres cette excellente et toute dévouée amie, dont l'heureux caractère, la bonne humeur et la tendresse animaient et égayaient si bien sa monotone existence. Familière d'un tout petit cercle d'intimes, la princesse laissait un vide qui devait se faire ressentir cruellement plus tard, mais fut peu sensible tant que l'Impératrice conserva sa Lisinka: en mémoire de la morte, elle adopta sa fille aînée, dont elle rêvait de faire la compagne d'enfance de la sienne. Voici comme elle conte à sa mère la première entrevue des deux fillettes:

„Depuis que nous sommes au Palais d'Hiver“, écrit l'Impératrice, „Lisinka a fait connaissance avec la petite Lise Galitzine, mais il a fallu trois jours pour cela: elle ne se jettera pas à la tête de ses nouvelles connaissances, et tant mieux! La première entrevue l'a mise de la plus mauvaise humeur. La pauvre Lise *), qui a une petite tournure civilisée, a fait beaucoup de frais et voulait embrasser ma Lisinka, qui a des manières extrêmement brusques et la repoussait vigoureusement. Si l'on peut juger d'un enfant de cet âge, elle promet du caractère: ah! Dieu veuille qu'elle en ait! La seconde entrevue était un peu mieux, et, à la troisième, elle paraissait déjà trouver du plaisir à voir sa petite compagne. Il me tarde de les voir déjà à l'âge de cinq ou six ans, élevées ensemble, s'aimant d'une amitié fraternelle! Hélas! je fais des projets et j'ignore même si le prince Galitzine me laissera sa fille.“

L'Impératrice ne s'attendait donc guère aux cruelles épreuves que lui réservait toujours la Providence.

Elle écrit encore en mars 1808:

„Lisinka marche, et ce grand événement date de la journée d'hier. Hier elle a fait pour la première fois dix à douze pas entièrement seule: je la suivais mourant de peur et ne voulant pas en croire mes yeux, et elle était si fière de s'être émancipée.“

L'enfant devenait grande et forte, sans que rien pût faire craindre aux médecins une croissance trop rapide. Mais à la

*) C'était également le nom de la fille de la princesse Golitzyne.

fin d'avril, trois dents qu'elle fit d'un coup l'épuisèrent, et elle resta dès lors en proie à une faiblesse intense. Les efforts de Stoffregen et Franck, les médecins de l'Impératrice, ne réussirent pas à la sauver: l'organisme ne put reprendre le dessus, et Lisinka succomba le 30 avril. Ce fut un coup terrible pour la malheureuse mère. Hors d'état de rien faire les premiers jours, elle laissa sa sœur Amélie annoncer la catastrophe à Bade: „Je vous écris encore aujourd'hui", dit Amélie le 2 mai 1808, „pour vous donner des nouvelles de la malheureuse Elise. Sa santé ne souffrira pas, je l'espère, de ce coup affreux. Elle est résignée, soumise à la volonté de Dieu, mais combien elle souffre! Tant que sa pauvre enfant reste encore dans son appartement, elle ne la quitte presque pas. Elle a voulu la veiller cette dernière nuit: ce soir, à 7 heures, elle sera transportée à Newsky. Nous avons passé la nuit dans sa chambre: le matin, elle l'a habillée, elle l'a placée elle-même dans son cercueil. Le cher petit Ange n'est presque pas changé, elle a conservé même quelques traces de son doux sourire...."

Et l'Impératrice elle-même écrit à sa mère:

„Je vous assure, chère Maman, que je me porte bien. Il m'est impossible de voir qui que ce soit d'étranger; c'est la seule raison qui m'empêche de charger moi-même M. Marine *), qui va partir aujourd'hui, de vous le dire. Maman, je suis bien malheureuse, mais vous aussi, ma bonne, ma pauvre Maman, combien vous devez l'être! Ah! si vous me donniez

*) Serge Marine était alors aide de camp de l'Empereur.

la permission de demander à Dieu la fin de mon supplice! Je ne suis pourtant plus bonne à rien dans ce monde, mon âme n'aura plus la force de se relever de ce dernier coup. Lisinka, cet ange adoré, sera enterrée tout à côté de votre sœur *). Il ne restait plus que peu de places dans cette église, qui va renfermer les restes de mes deux enfants: j'ai choisi celle-ci en pensant à vous, ma bonne Maman."

Tout entière à son chagrin, l'Impératrice revient de longs mois dans sa correspondance sur les détails de la mort de l'enfant. Jamais son isolement ne lui avait tant pesé. Son irréparable détresse n'avait même pas les consolations de la religion: ce n'est que plus tard, à la suite de profondes méditations, que se fortifia en elle la foi dans un avenir meilleur. Pour le moment, elle était en proie au plus complet désespoir, et ses lettres ne retentissent que de ses cris de douleur. Elle se fit alors un pieux devoir d'aller fréquemment au couvent de Newsky, pleurer seule sur le tombeau de ses enfants et s'abandonner librement à sa douleur. Ainsi passa 1808 et une partie de 1809.

Ses malheurs ne furent pas sans exciter la compassion: la comtesse Golovine, la comtesse Stroganoff, des étrangers comme le comte Joseph de Maistre, le fielleux comte Théodore Golovkine lui-même, tous sont unanimes à témoigner une profonde sympathie à l'infortunée mère. Voici ce que note à ce sujet la comtesse Golovine, depuis peu de retour à Pétersbourg.

---

*) La Grande-Duchesse Natalie Alexéewna, première femme de l'Empereur Paul Ier, et sœur de la Margrave Amélie, mère de l'Impératrice Elisabeth.

La Grande-Duchesse Anne Pavlowna.

Portrait de Dawe, appartenant au Comte A. Chéréméteff

„L'Impératrice avait fait de sa fille l'objet de sa passion et de sa sollicitude constante. Sa vie solitaire devint un bonheur pour elle: aussitôt levée, elle allait la voir et ne la quittait guère de toute la journée; passait-elle la soirée dehors, elle ne manquait jamais de venir l'embrasser en rentrant. Mais ce bonheur ne dura que dix-huit mois. L'enfant eut une dentition très difficile. Franck, le médecin de l'Impératrice, ne sut pas la soigner et lui donna des fortifiants qui ne firent qu'augmenter l'inflammation. Les convulsions la prirent en avril; on fit venir tous les docteurs, qui restèrent impuissants. Constamment au chevet de sa fille, la malheureuse mère tremblait au moindre mouvement, reprenant quelque espérance à chaque minute de calme. Toute la Famille Impériale était là. A genoux près du lit, l'Impératrice, voyant l'enfant plus tranquille, la prit dans ses bras; un profond silence régnait. En approchant son visage de celui de la petite malade, elle sentit le froid de la mort. Elle pria l'Empereur de la laisser seule, et celui-ci, connaissant son courage, accéda sans hésiter au désir de la mère éplorée.... Le matin même, le 30 avril, était arrivée la nouvelle de la mort d'une sœur cadette de l'Impératrice, la princesse Marie de Brunswick. Alexandre décida sagement qu'il valait mieux lui en faire part tout de suite, le nouveau malheur, pour sensible qu'il fût, devant être peu de chose auprès de la perte cruelle de l'enfant.

„La princesse Amélie m'a raconté qu'elle voulait d'abord passer la nuit près de l'Impératrice, mais, ayant remarqué que sa présence la gênait et lui faisait comprimer ses sanglots, elle préféra se retirer; il est affreux de contraindre la douleur lorsqu'elle n'est pas accompagnée de désespoir et de récri-

minations. L'Impératrice garda quatre jours le corps de son enfant. Il fut ensuite transporté au couvent de Newsky et déposé sur un catafalque. Conformément à l'usage, tout le monde fut autorisé à entrer dans l'église et à baiser la main de la petite Grande-Duchesse....“

„Le cortège funèbre passa sous mes fenêtres. Le cercueil était dans une voiture où se trouvaient la comtesse Litta, dame d'honneur, et le grand maître de la Cour Torsoukoff. Le peuple pleurait, et manifestait tous les signes de la douleur. Je ne puis dire ce qui se passait en moi, et combien cette infortune me déchira l'âme....“

„Le jour de Ste-Elisabeth, fête à la fois de l'Impératrice et de la fille qu'elle venait de perdre, elle alla, selon son habitude, au couvent de Newsky. La comtesse Tolstoï voulut savoir comment elle se trouvait après une course aussi rapide. Elle la vit marcher à pas lents dans le jardin, seule et plongée dans de pénibles réflexions. En passant devant une des tombes, Sa Majesté remarqua un pied de violettes qui poussait auprès. Elle les cueillit et les déposa sur le tombeau, puis continua sa promenade silencieuse. Ce geste en disait plus que bien des paroles.“

Joseph de Maistre rapporte à la Cour de Sardaigne:

„*Mai 1808.*

....Nous n'avons pas moins assisté le 27 Avril (9 Mai) au Te Deum chanté pour la prise de Svéaborg et la conquête définitive de toute la Finlande. Ensuite il y eut une grande parade militaire autour de la statue de Pierre Ier, le Grand, par un vent froid et violent qui tourmenta beaucoup tout le monde, surtout les dames.

La pauvre impératrice régnante était là, et fixait tous les yeux: on aurait bien pu, à ce qu'il me semble, l'exempter de ce martyre. Pendant la longue cérémonie, sa fille se mourait d'une dentition pénible accompagnée de convulsions. La nuit du 29 au 30 fut très mauvaise. A cinq heures du matin, on alla réveiller l'empereur; à sept heures, l'enfant, qui était dans les bras de sa mère, se jeta sur son épaule et ne remua plus. L'impératrice crut que l'enfant se reposait; un instant après, ella porta la main sur la tête de la petite, qu'elle sentit couverte d'une sueur froide: „Ah! ma chère Lise, tu me quittes". Elle était morte. Quoique le cadavre fût assez défiguré, l'auguste mère ne l'a presque pas quitté jusqu'au moment des obsèques, et la nuit même qui les a précédées, elle l'a passée tout entière à côté de ces tristes restes. Le matin, à huit heures, elle était à genoux et presque prosternée au pied du lit. Elle savait que c'était le moment: sans se laisser avertir, elle se leva et partit comme un trait.

Est-ce fatalité? Est-ce étourderie ou hasard ou tout ce que vous voudrez? Une voiture contenant deux charmantes petites filles se trouva sur le chemin du convoi; et la mère de ces enfants se trouva comme les autres autour de la chapelle ardente. Il aurait mieux valu que tout cela ne fût pas arrivé.

Vous ne saurez croire combien ce malheureux événement a donné de cœurs à l'impératrice ou échauffé ceux qui lui appartenaient déjà. Elle est bien malheureuse et bien aimable. Le chirurgien de l'empereur, un anglais nommé Wylie, le consolait en lui disant qu'il était jeune ainsi que l'impératrice et qu'il devait espérer d'autres enfants. L'empereur répondit: „Non, mon ami, Dieu n'aime pas mes enfants".

Quel bonheur s'il avait tenu ce propos à quelque tête vénérable, blanche en dehors, et sage en dedans!"

„2/14 Juin 1808.

L'impératrice Elisabeth est à Czarskoe Selo, non pour y dissiper, mais pour y promener sa tristesse. Elle était l'autre jour, seule avec la princesse Amélie, sa sœur, dans les jardins d'une maison de campagne où je vais beaucoup à sept heures du matin! Les uns étaient au lit dans la maison, et les autres se gardèrent bien de sortir. Pauvre femme! Elle excite bien justement une compassion universelle."

Que d'estime et de sympathie dans ces lignes du ministre de Sardaigne! Un témoignage aussi flatteur, de la part d'un étranger nouveau venu en Russie, ne pouvait assurément être donné à la légère, et ce jugement impartial nous semble parfaitement fondé. La modestie de l'Impératrice, la simplicité de ses manières, son extrême douceur et son empressement à venir en aide à la faiblesse et à l'infortune lui avaient valu une sympathie universelle, qui ne fit que croître après son malheur, également cruel à tous les admirateurs de cette angélique figure.

N'oublions pas la caractéristique laissée par le comte Golovkine. Il se montre comme toujours plus sévère, et s'efforce de dégager les raisons du perpétuel effacement de l'Impératrice, de l'espèce d'oubli et d'abandon où chacun la laissait. „Quelques mots sur le caractère de l'Impératrice en expliquent les raisons. Elle a plus de génie que d'esprit, ce qui fait qu'à moins de circonstances grandes et extraordinaires, il est difficile qu'elle se donne de la peine de raisonner sa con-

duite, et, comme le manque d'expérience et de conseils l'empêche de savoir ce que lui commanderait sa position actuelle, il est impossible qu'elle la juge sainement et ne s'obstine pas dans la fausse route qu'elle a préférée. Elle a du tact, de la sagacité, connaît mieux le cœur humain qu'on ne pourrait le croire; mais le manque d'ambition ou les faux calculs de la sienne rendent ces qualités inutiles. Elle est instruite et s'instruit avec une facilité extrême; c'est la femme en Russie qui en connaît le mieux la langue, la religion, l'histoire et les usages. En public elle a de la grâce, de la mesure, l'art de s'exprimer; mais la crainte d'y trop réussir lui donne souvent un air d'insouciance peu flatteur. Elle est prudente, parce qu'elle est naturellement renfermée; elle est froide parce qu'elle est ennuyée, et, pouvant aspirer à tous les genres de succès, elle a une manière de les négliger qui compromet tour à tour son cœur et sa raison.

En un mot, son attitude est celle d'une victime politique pour qui la vie et la mort ont les mêmes appâts, et comment en serait-il autrement? Elle n'a pas la gloire d'une vie publique, elle n'a pas les agréments d'une vie privée. Ses enfants sont morts, son époux ne s'occupe plus d'elle, sa famille en est séparée pour jamais, la cour ne la voit guère, la Nation ne lui est point attachée, tous les intérêts de la vie ont disparu pour elle. Mais, comme je l'ai dit plus haut, cette charmante figure sans couleur et sans expression cache un grand génie, et, un jour, une occasion pourra subitement la développer. Alors on verra une femme d'un ordre supérieur, mais qui en sera encore plus étonnée que les autres."

L'automne de 1808 vit la seconde entrevue des Empereurs Alexandre et Napoléon. Elle eut lieu le 15/27 Septembre

à Erfurt, au milieu d'une grande pompe. On s'attendait à en voir sortir un affermissement de l'alliance et de l'amitié de la Russie et de la France, mais, en dépit de toute la mise en scène, ce fut au contraire, pour chacun des deux monarques, le début d'une ère de désillusions, de défiance et de mauvaise entente. Alexandre rentra à Pétersbourg le 16/28 Octobre 1808.

A Noël, Pétersbourg reçut la visite du Roi de Prusse Frédéric-Guillaume III avec la Reine Louise, de son frère le prince Guillaume et de son oncle le prince Auguste; ce fut l'occasion de fêtes et de cérémonies brillantes qui se prolongèrent près d'un mois. Malgré les humiliations infligées par Napoléon, le Roi témoignait les meilleurs sentiments à son allié, vers lequel il sentait une puissante attirance, sans doute bien naturelle d'ailleurs, étant donné leurs liens de parenté. De son côté, l'Impératrice Elisabeth se liait d'une grande amitié avec la Reine Louise, dont elle dépeint les charmes à sa mère en termes enthousiastes.

Cependant les événements se succédaient rapidement.

C'était d'abord, en Suède, le coup d'état de Mars 1809, le Roi Gustave IV déposé et interné, et la régence donnée à son oncle le Duc Charles de Sudermanie. Elisabeth était dans la plus grande inquiétude pour sa sœur la Reine Frédérique, à qui les sympathies dont elle fut l'objet ne purent conserver sa couronne: elle dut aller en Allemagne partager l'exil de son mari qui l'abandonna d'ailleurs peu après, et se retira alors chez sa mère, à Bade, avec ses enfants.

C'était aussi, au printemps de la même année, la rupture entre la France et l'Autriche, suivie de l'écrasement de celle-ci aux champs d'Aspern et de Wagram. Alexandre avait

bien promis à son allié l'appui de ses armes, mais, en réalité, le corps du prince Golitzyne se borna à envahir la Galicie, pour y rester dans une complète inaction. Napoléon fut dès lors fixé sur la valeur de l'alliance russe, qui ne fit plus que se refroidir.

Au début même de l'année, le sort des armes avait décidé l'annexion de la Finlande, et l'Empereur avait été à Borgo présider l'ouverture de la diète le 16 Mars: il y prononça le mémorable discours où il promettait au pays de maintenir sa constitution, ses lois fondamentales, sa religion, ses droits et prérogatives de classes. Il fit ensuite un voyage à l'intérieur, et visita Helsingfors, Sveaborg et Abo, puis mit un terme à l'armistice en confiant le commandement en chef à Barclay de Tolly. Après quoi il rentra à Pétersbourg le 25 Mars 1809.

La même année 1809 fut aussi celle du mariage de la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna, sœur préférée de l'Empereur, avec le Duc d'Oldenbourg, mariage dû en grande partie aux instances de l'Impératrice mère, qui tenait à conserver sa fille en Russie et dont le Duc, général au service russe, était un proche parent: après le mariage, célébré le 18/30 Avril 1809, il alla à Tver comme général gouverneur. La Grande-Duchesse Catherine, la mieux douée des sœurs d'Alexandre, avait le talent de s'intéresser à tout, passait pour une vraie patriote, et aimait se mêler de politique, tant intérieure qu'extérieure. C'est à son influence qu'on attribua plus tard la chute de Spéransky, et il n'est pas douteux qu'elle n'ait joué un rôle marquant entre tous ceux qui s'acharnaient contre l'odieux réformateur. Ses relations avec l'Impératrice Elisabeth n'avaient rien d'amical, et pour bien

des raisons: d'abord la différence de caractère et la divergence de vues, puis aussi l'influence qu'avait sur sa fille l'Impératrice mère, qui ne sympathisait pas avec Elisabeth et la critiquait souvent devant ses enfants; enfin la préférence manifeste d'Alexandre pour cette sœur et sa confiance en elle ne pouvaient être sans exciter la jalousie de sa femme.

Triste existence que celle d'Elisabeth à cette époque! L'Empereur était toujours sous le joug de Mme Narychkine, et continuait à lui témoigner les mêmes marques d'attention et d'attachement. Il honorait également d'une faveur particulière Caulaincourt, l'ambassadeur de France, le traitant presque comme un ami, même au cours de ses démêlés avec Napoléon. Encore tout entière à son chagrin, le deuil de son enfant, fuyant plus que jamais le monde et jusqu'à sa famille, l'Impératrice fermait comme à dessein les yeux sur les infidélités de son époux, et restait sans plaintes ni murmures témoin de ses assiduités près de la belle polonaise. Sa mère est la seule à qui elle ouvre son cœur, et encore, quand elle reçoit en réponse le conseil de faire des représentations à son mari, refuse-t-elle de se départir de sa ligne de conduite, la soumission muette à sa destinée. De même pour l'alliance française et, en particulier, pour la distinction dont Caulaincourt est l'objet: elle désapprouve tout, mais préfère ne rien dire et ne pas juger l'Empereur. On ne peut se défendre d'un certain étonnement en face de cette attitude passive, mais il suffit de se mettre à la place de l'Impératrice pour se rendre compte qu'une autre attitude n'était guère de nature à lui ramener le cœur de l'infidèle.

Il n'est guère personne, semble-t-il, qui ait si bien et si heureusement qu'elle étudié le caractère compliqué et l'âme

impénétrable d'Alexandre. Elle ne cessait pas de croire à un avenir meilleur et son profond amour lui faisait tout pardonner: elle se disait que les joies de la famille sont peu de chose pour un souverain, et ne songeait qu'au bonheur et à la prospérité du pays qu'elle chérissait maintenant comme une patrie. De là cet effacement complet en tout, si propre en effet à ménager l'humeur d'Alexandre et à lui laisser son entière liberté d'action. Cette ligne de conduite sera celle de toute sa vie. Il est même possible qu'elle se soit encore attachée à l'exagérer, en voyant l'Impératrice mère s'ingérer tout au contraire dans les moindres détails de la politique intérieure et extérieure. Elle était d'autre part bien confirmée dans sa manière de voir et d'agir par l'exemple de la Grande-Duchesse Catherine, souvent préoccupée d'exercer son influence sur son frère. En somme, c'est la période de sa vie où elle prend pleine et entière conscience de ses jugements et de ses actes, sans craindre d'action étrangère qui pût la faire dévier.

Cependant sa santé et son état nerveux demandaient des soins particuliers. Les médecins la pressaient de suivre un traitement sérieux, et songèrent à lui trouver des bains de mer: un voyage à l'étranger eût entraîné à ce moment bien des difficultés, et le choix se fixa sur une plage des bords de la Baltique, près de Rével. En 1809, les complications de l'extérieur ne permirent pas de donner suite au projet, et le firent ajourner à un an. Le 8 Juillet 1810, en effet, heureuse comme un enfant de changer de vie et de quitter sa résidence jadis préférée de Kamennoï Ostrof, elle se mettait en route par Riga, accompagnée seulement de quelques personnes de sa suite, sa vieille demoiselle hono-

raire la comtesse Anne Protassoff, sa demoiselle d'honneur la comtesse Razoumowsky *), le prince A. Golitzyne, maître de sa Cour, veuf de son amie la comtesse Natalie Golitzyne, et son médecin, le docteur Stoffregen. Le choix des personnages montre bien le souci d'éviter toute contrainte. La comtesse Protassoff était une vieille amie vénérée, le comte Golitzyne un intime, souvenir vivant de l'ancienne demoiselle d'honneur; la comtesse Razoumowsky jouissait alors de toute la sympathie de l'Impératrice, ainsi que le docteur Stoffregen, son fidèle médecin presque depuis le jour de son arrivée en Russie.

Le voyage se fit sans encombre. Après un séjour de vingt-quatre heures à Riga, où l'Impératrice trouva, en guise de repos, une réception des plus enthousiastes qui se termina par un bal offert par la noblesse, on partit pour Mittau, la dernière étape, et on arriva le 15 Juillet au village de Ploën, où était retenue une modeste maison. L'installation était bien celle qui convenait pour une cure, et reçut d'emblée l'approbation de l'Impératrice. Elle passa là un peu plus d'un mois. Toutes ses lettres y portent un cachet particulier de satisfaction et de tranquillité morale. Tout entière au charme d'un changement de vie, d'un milieu nouveau après Kamennoï Ostrof et Tzarskoïé Selo, à son insu même, elle n'est plus la même femme. Aussi donnons-nous plus loin presque intégralement toute cette correspondance de Ploën, curieuse par son allure dégagée. Voici seulement la première lettre, écrite à l'arrivée même.

---

*) Mariée plus tard à S. Ouvaroff, secrétaire de l'Impératrice pour les affaires de la Société Patriotique.

„Ploën, ce 18/30 Juillet 1810,
Lundi, à midi et demi.

Je vous ai écrit hier un petit bout de lettre à la hâte, chère Maman, et m'empresse de réparer ce tort en commençant aujourd'hui ma lettre pour après-demain. J'ai beaucoup de loisir, à présent que l'ordre commence à s'établir dans notre train de vie. On se lève de bonne heure, nous dînons à deux heures et soupons à neuf: c'est le train de vie de l'âge d'or.

Avant-hier, dans la soirée, toute la société réunie a été saluer la mer. Nous y avons été en voiture et avons mis pied à terre au bord de la mer. On a fait des reconnaissances pour désigner l'endroit convenable pour nos bains; j'ai laissé ce soin aux experts et je me suis bornée à goûter l'eau de la mer: c'était une expérience nouvelle pour moi, puisque dans le golfe l'eau n'est presque pas salée.

Hier notre société s'est séparée: j'ai monté à cheval et le reste du monde s'est promené de son côté.

Avant souper, on se rassemble toujours sur le perron qui donne dans un joli petit jardin attenant à la maison, et dans le jardin il y a de la musique. Comme nous sommes encore des bêtes rares pour les voisins et pour les baigneurs qui sont dispersés dans les villages attenants, on vient encore dans ce petit jardin pour nous contempler avant et pendant le souper, mais, quand on connaîtra nos visages, cela finira aussi.“

Quelle simplicité, que de charme! Et la suite des lettres émanées de ce coin de rivage porte le reflet du rayon de lumière et de gaieté qui éclaire ici cette existence douloureuse.

Les mêmes impressions dominent également les lettres adressées à la comtesse S. Stroganoff:

„Ploën, ce 17 Juillet 1810.

Vous m'avez prévenue, ma chère Comtesse, par votre bonne et aimable lettre du 12, car je comptais être la première à vous écrire. Mais cela m'a été impossible en route; je suis arrivée avant-hier, et c'est hier déjà que j'ai reçu votre lettre: recevez-en donc mes bien tendres remerciements sans autre préambule ni excuses. Je vous dirai tout bonnement aussi sans phrases aimables que votre lettre m'a fait grand plaisir et que, si vous dérobez quelques instants à vos Mémoires pour me les donner, vous pouvez être sûre du moins qu'ils seront appréciés comme cela se doit.

Mon voyage a été des plus heureux. J'ai eu un peu de pluie les premiers jours, mais je la préfère presque en route à la poussière et à la chaleur dont nous avons souffert la dernière journée. Il avait un petit air de triomphe qui m'a souvent fait souffrir, car vous savez combien ce genre est *contraire à ma nature* (comme disait la princesse), mais la petite gêne qu'il m'a causée a été compensée par le plaisir de revoir et de vivre au milieu de ce militaire que j'aime tendrement. Mon séjour ici même a plus l'air de la miniature d'un quartier général que d'un lieu où l'on prend les bains, et, si les Anglais voulaient nous donner une alerte, ils y perdraient leur temps.

Ceci vient à l'appui de ce principe, que les choses n'arrivent jamais comme on s'y attend: je croyais vivre ici isolée et comme ignorée, mais je n'ai pas pu échapper ici non plus à *la Majesté du Trône*. Cependant, comme les mili-

taires sont meilleures gens que les civils, ils ne causent aucune gêne, et les soins et les attentions vraiment délicates du comte Wittgenstein, chef de la division, ne peuvent que m'inspirer de la reconnaissance. Une chose seulement blesse ma pudeur, c'est que je me baignerai sous la garde d'une patrouille d'houlans qui sera chargée d'écarter les téméraires: sans être prude, cette idée m'est désagréable, mais on dit que c'est indispensable. Je commencerai, je crois, après-demain, mais j'ai déjà été voir cette belle mer pour me familiariser avec elle.

Cette contrée est charmante, et la maison fait honte à bien des maisons de Kamennoï Ostrof. Elle est située sur une hauteur, et entourée de collines cultivées et boisées. Plus loin, un grand bois de sapins s'étend du côté de la mer, qui est à trois verstes d'ici et qui est également bordée par des collines garnies d'arbres. Je vous donnerai des nouvelles de la mer Baltique après ma première expédition maritime.

Si je voulais vous parler de mon intérieur, je vous écrirais des volumes, car, depuis mon départ de Pétersbourg, j'ai passé par mille sensations différentes et contradictoires, que je me réserve à vous conter de bouche; mais cependant, je ne vous tairai pas ce qui a rapport à une de nos dernières conversations. Je suis partie de Pétersbourg avec un cœur bien serré, et, à mesure que je m'en éloignais, ce serrement augmentait. Lorsque je rencontrais des paysans russes ou bien des soldats, mon premier mouvement était de les embrasser, et, à Riga, j'ai respiré plus librement, parce que je me suis entièrement retrouvée en Russie; ce qui y compose le peuple est presque entièrement russe: on y voit presque autant de marchands à barbe qu'à Pétersbourg, et ils

avaient la plus grande part à la réception touchante et démonstrative qu'on m'y a faite. J'ai eu deux bals l'un plus joli que l'autre, et, comme justice doit être rendue, il faut aussi que je vous dise que le public livonien est parfaitement bien composé, qu'il règne un ton de bonhomie et d'ingénuité dans la société qu'il faudrait être bien mauvais pour ne pas goûter et apprécier. Enfin, je n'ai rencontré là dans toutes les classes que de la bienveillance et des visages riants, et Riga m'a laissé une impression fort agréable.

Je voudrais posséder l'art de conter plaisamment pour vous faire jouir de quelques scènes comiques qui ont eu lieu parmi les solennités de notre route, et qui fourniraient d'excellents sujets de caricature. Entre autres, un forestier courlandais du temps de Frédéric II, et qui depuis, je crois, n'avait pas monté à cheval, poursuivi par une escorte de dragons qui effarouchaient son cheval, et perdant une pièce de son habillement après l'autre, aurait été digne d'Hogart.

D'où vient donc l'aigreur qui a régné entre la Marquise et la Ménagère? N'était-elle qu'interne ou bien a-t-elle éclaté? Vous me conterez tout cela à mon retour, n'est-ce pas?

J'ai lu votre lettre hier soir dans un joli petit jardin, par un temps divin, au son d'une excellente musique militaire qui jouait des valses, et dans un cercle qui avait si peu l'air *Cour*, que j'ai été toute étonnée de voir qu'il en existât encore une. Je vous remercie beaucoup pour les nouvelles que vous me donnez de Lise *): l'idée que vous la voyez de temps en temps me tranquillise infiniment.

---

*) La fillette de feu la Princesse Golitzyne.

Adieu, ma chère Comtesse, je finis mon bavardage avec effort, car il me semble que je ne vous ai encore rien dit. Je vois que j'y reviendrai plus d'une fois. Vous qui faites aussi des observations sur le cœur humain, expliquez-moi d'où vient que, tandis que je suis très satisfaite de mon voyage, contente de mon séjour, charmée de ne pas voir bien des choses que je ne trouve pas ici, je pense avec joie au moment où je me remettrai en route pour Pétersbourg, et l'attends avec impatience. Cette contradiction me fournira matière à méditer pendant quatre semaines.

N'oubliez pas, chère Comtesse, de me dire, chaque fois que vous aurez des nouvelles de votre mari, comment il se porte et ce qu'il fait, comment vont vos transpirations et la faiblesse, si vos enfants sont remis, enfin tout ce qui vous regarde, et un peu ce qui se fait à Kamennoï Ostrof, car malgré tout mes entrailles se remuent à l'idée de ce *plaisant pays, qui est ma patrie la plus chérie.* Ah! je vous assure que je vous rapporterai le patriotisme intact!

Adieu une bonne fois, ma chère Comtesse, je vous remercie aussi pour tous les conseils quelconques que vous me donnerez, mais pourquoi ne dois-je pas me promener après le soleil couché?"

„Ploën, ce 30 Juillet 1810.

J'obéis bien malgré moi à l'ordre que vous me donnez, ma chère Comtesse, de vous écrire à la légère. Mes journées, depuis quelque temps, se sont trouvées arrangées de manière à me laisser peu de moments, mais je sens le besoin de vous écrire, et c'est pour le satisfaire que je préfère barbouiller quelques lignes plutôt que de ne pas écrire du tout.

J'ai deux aimables lettres de votre part, dont je ne vous ai pas remerciée encore: l'une est du 18 Juillet et l'autre du 21. (J'ignore si vous tenez comme moi à ce qu'on vous marque les dates des lettres qu'on vous accuse, mais, pour cette fois, je vous ai jugée d'après mon cœur.)

J'étais bien sûre de l'effet que ferait sur vous la mort de cette pauvre Reine de Prusse, à qui j'ai donné des regrets et des larmes bien sincères. Mais c'est surtout son mari et sa famille, qui l'aimaient tendrement, que je plains, car j'ai l'habitude d'envier bien plus que de plaindre ceux qui ont franchi le pas que nous devons passer tous un jour. Ne m'en voulez pas de ce *Memento mori*: si nous n'harmonisons pas dans ce sentiment-là, du moins cette triste mort a-t-elle produit sur moi le mouvement de crainte, de terreur même, dont vous me parlez, pour tous ceux qui me sont chers.

Le prince Alexandre Galitzine, qui a fait une course de deux jours à Baldone, m'a dit avoir rencontré le prince Boris *) à Riga, et a été très étonné de l'y voir. Comme Baldone n'est qu'à une très petite distance de Riga, et que je serai obligée de passer encore vingt-quatre heures dans cette cité à mon retour, il est très possible que je voie le prince Boris, et ce sera un grand plaisir.

Si le temps me le permettait aujourd'hui, je vous parlerais de nos plaisirs innocents, mais ce serait cependant en hésitant, car il me paraît que ma dernière lettre avait une tournure si sentimentale, que j'en ai encore honte en y pensant. Dites-moi sincèrement si vous ne l'avez pas trouvé aussi.

---

*) Le Prince Boris Golitzyne († 1813), frère de la Comtesse Stroganoff.

Puisque vous voulez bien prendre de l'intérêt à ma précieuse santé, je vous dirai que je me trouve très bien des bains, et que c'est un délice que de les prendre; je crois qu'il faudra m'arracher de force de celui qui sera le dernier. Je voudrais qu'ils deviennent aussi pour moi la Fontaine de Jouvence, mais jusqu'à présent je ne m'en aperçois pas.

Adieu, ma chère Comtesse, excusez un honteux griffonnage, et que votre patience à m'écrire ne se lasse pas. A propos, si j'ai eu le bonheur de dilater votre rate, vous avez eu le même avantage: l'idée d'être traînée en voiture par vous jusqu'à la porte de mon cabinet à Kamennoï Ostrof m'a paru si plaisante, que je l'ai communiquée à ma sœur, parce que j'avais besoin de la répandre. Je crois qu'il faudra me résigner à ce que ce ne soit que depuis la grille, quoique j'aurais mieux aimé que le cortège commençât du pont."

„Ploën, ce 8 Août 1810.

Voici à peu près la dernière lettre que je vous écrirai, ma chère Comtesse. De demain en huit, je quitte ces lieux. Je reste un jour à Riga pour me faire fêter encore; n'allez pas croire cependant que j'y aie pris goût: ce serait rapporter à Pétersbourg une passion malheureuse qui me consumerait, faute d'être satisfaite, mais il ne m'a pas été possible de me refuser aux invitations qu'on m'a faites. Et lundi 22, au soir, je vous prie de m'attendre à la grille de Kamennoï Ostrof et de prendre quelques fortifiants d'avance pour tenir la parole que vous m'avez donnée; car j'ai rempli les conditions prescrites: il me semble que j'ai pris une ligne d'embonpoint, et je me porte à merveille.

J'espère que la lettre que vous avez reçue de Moldavie *) le 25 aura calmé en partie vos tourments. Je souffrais avec vous de ce long silence, et je vous voyais fondre d'ici: sérieusement, je craignais que tant d'agitations ne finissent par détruire entièrement votre santé. Cette petite lettre courte et mal écrite aura été suivie d'une longue et bien écrite. On dit que Schumla doit se rendre incessamment: cette reddition ne vous laisse-t-elle pas espérer quelque répit? Nous savons ici peu de chose de ce pays-là: les Anglais et le commerce sont les principaux objets d'attention sur ces rivages, et cela par la raison très simple que ce sont des *rivages*.

Vous avez très bien jugé, ma chère Comtesse, en voyant par ma lettre que je suis satisfaite de mon séjour ici; sans le temps, qui se gâte depuis quelques jours, je le serais bien davantage encore. Je me plonge dans la mer avec transport jusqu'à deux fois par jour, et, si je pouvais continuer encore ce régime pendant quelques semaines, je crois que je deviendrais invulnérable comme Achille, à en juger par le bien que m'ont déjà fait dix-huit à vingt jours de bains. Le froid de l'eau de la mer, quoique excessif quelquefois, ne fait pas souffrir: il fortifie et vivifie seulement. Il n'y a ici ni vent pénétrant et desséchant comme presque tous les huit jours à Pétersbourg, ni humidité froide. Enfin je vous assure que, quand un jour la Moldavie n'aura plus d'intérêt pour vous, vous feriez parfaitement bien de venir vous remettre ici du mal qu'elle vous a fait.

---

*) Le Comte Paul Stroganoff, mari de la Comtesse, était alors à l'armée de Moldavie sous les ordres du Comte Kamensky.

Toute satisfaite que je suis, je rapporte à Pétersbourg un chagrin qui n'est pas peu de chose pour moi et que sûrement vous partagerez, ma chère Comtesse, c'est que, selon toute apparence, je ne reverrai pas ma sœur *) avant le mois de Décembre, ma mère ne voulant pas la laisser partir avant que le traînage ne soit établi. Peut-être ce projet changera-t-il encore, mais vous sentez bien que le premier mot m'en a fait frémir, d'autant plus que je ne me permettrai pas la moindre instance à cet égard. Pourvu que je sois sûre, au moins, de la voir à cette époque-là, je me résignerais! Voici encore qui vient à l'appui de votre système de compensations: pour quelques semaines passées agréablement, il me faut sacrifier des mois d'un agrément plus majeur! Ainsi va le monde: trop heureux ceux qui sont hors de l'atteinte de ses flottements!

Pour ne pas retomber dans du très noir, couleur où mon penchant m'entraîne toujours plus ou moins, il faut finir. Adieu, ma chère Comtesse, dites, je vous prie, bien des choses à Mad. votre mère."

„*Le 9.*

Il y a un instant que je viens de recevoir votre lettre du 2, et je ne puis laisser partir celle-ci sans vous remercier, toute aimable Comtesse, pour la plus aimable des exactitudes. Vous en serez payée dans l'autre monde, si on l'est pour faire le bien, car vos lettres m'en font beaucoup, et, n'importe de quelque manière qu'on le fasse, c'est toujours un mérite."

---

*) La Princesse Amélie.

„Ploën, ce 15 Août 1810.

Si je vous dis en rougissant de honte et de remords que mon arrivée, que je vous avais pompeusement annoncée pour le lundi 22, est remise à jeudi 25, ne trouverez-vous pas que je ressemble à une enfant mal apprise qui marchande quelques minutes pour commencer sa leçon? Je vous assure cependant, ma chère Comtesse, que les raisons de ce petit retard, dont peu de monde s'apercevra même, sont très fondées, et, comme tout ce voyage n'a été entrepris que pour chercher de la santé, de l'embonpoint et de la fraîcheur, il est naturel que tout ce qui y tient soit soumis à cet objet. Aussi est-ce pour compléter, s'il est possible, un certain nombre de bains que je n'avais pas pu prendre encore, que j'ai accédé à la proposition de M. Stoffregen et que je pars vendredi au lieu de mardi. Jeudi soir sans faute, sauf la volonté de Dieu, qui peut en décider autrement, je serai à la grille de Kamennoï Ostrof, et vous remercierai avant toute chose de votre exactitude si aimable à m'écrire.

Je suis de nouveau en possession de deux lettres du 2 et 5 Août. Vous vous indignez dans la première du voyage d'Anne Stépanowna à Baldone, ainsi que de celui du prince Galitzine: celui-ci ne mérite pas votre courroux, il n'y a fait qu'une course de deux jours pour voir sa sœur. Quant à la fille d'Etienne, elle y a fait un séjour plus long, mais je vous assure qu'elle le pouvait sans le moindre inconvénient, et que la représentation n'en a nullement souffert: celle d'ici ne consiste que dans un exercice journalier de témoignages de zèle et de bienveillance, et, comme ce que je vois d'étran-

L'Empereur Alexandre Ier.

Portrait conservé au bourg d'Andréewskoïé, gouvernement de Vladimir, et ayant appartenu au Comte A. Worontzoff.

gers n'appartient qu'au sexe masculin, remettez votre âme en repos si elle est encore troublée, car je vous assure qu'il n'est résulté aucun mal de l'absence en question.

J'ai appris aujourd'hui par les lettres de Pétersbourg qu'il y a eu un Te Deum pour la nouvelle d'une victoire et 40 drapeaux de pris. L'Empereur ne m'en dit rien: il n'en parle qu'en passant, ce qui fait que je m'agite dans le plus grand vague. Le comte Stroganoff en était-il? Avez-vous de ses nouvelles, et cette affaire est-elle de conséquence? Jusqu'à ce que je puisse recevoir votre réponse, je serai aux portes de Pétersbourg, où j'espère en apprendre quelque chose, et je sens que mes questions ont l'air d'être faites étourdiment, mais elles partent du cœur et ses mouvements irréfléchis peuvent quelquefois donner l'apparence de l'étourderie. Je voudrais vous retrouver plus satisfaite que je ne vous ai quittée, mais, quelle que vous soyez, j'aurai un plaisir bien vrai en vous revoyant.

Adieu, ma chère Comtesse, c'est tout de bon la dernière fois que je vous écris, car j'arriverai six ou sept jours après ma lettre. Je crois que je ferai une drôle de figure les premiers jours de mon arrivée. Vous en rirez si cela vous amuse, mais une des choses qui me rit le plus à Pétersbourg, c'est de pouvoir causer avec vous: si je ne détestais les belles phrases, je vous aurais dit, de pouvoir confier mes sentiments et mes pensées à un caractère sûr et aimable."

Le 25 Août 1810, l'Impératrice était de retour à Kamennoï Ostrof, mais elle conserva longtemps encore le souvenir de ce mois, pour ainsi dire, de liberté, qui fit tout

au moins le plus grand bien à sa santé, et la retrempa au physique et au moral.

Nous donnons en note un passage des Mémoires d'un certain Jacobi *), directeur d'une école de sourds-muets à

---

*) **Zum Aufenthalt der Kaiserin Elisabeth Alexejewna in Riga im Jahr 1810.**

Zugabe in Erinnerung an eine mir unvergessliche Stunde.

So nenne ich diejenige, in welcher ich das Glück genoss, unserer allerdurchlauchtigsten Monarchin, der grossen Frau und Kaiserin Elisabeth Alexejewna, nebst meinen Zöglingen vorgestellt zu werden; denn wirklich gehört jene Stunde in der Geschichte meines Lebens und Wirkens zu den wichtigsten, und ich darf hinzusetzen: folgereichsten. Bei allem Enthusiasmus nämlich für mein unternommenes Erziehungs- und Bildungsgeschäft sank mir, kurz vor jenem glücklichen Tage, durch so oft fehlgeschlagene Hoffnungen und bange Aussichten in die Zukunft, doch zuweilen der Muth. Ich zitterte vor dem Untergange eines Werks, das, recht eigentlich dem Quell reiner Liebe entsprungen, durch Riga's, zum Wohlthun stets bereitwillige Bürger, durch Livlands verehrungswerthen Adel, selbst durch viele der edelsten Damen in seinem Fortgange gefördert worden, und dennoch keine Festigkeit gewinnen wollte. Von dem Augenblicke aber, wo ich die Gnade hatte, unserer angebeteten Landesmutter selbst über mein stilles Wirken Rechenschaft und Zeugniss abzulegen, belebte mich neue tröstende Hoffnung und schreibt meine erhöhte Wärme für meinen Zweck sich her.

Ich bitte meine geschätzten Leser, mir über diese mir so höchst wichtige Begebenheit noch einige Worte zu erlauben.

Es war den 21-sten August 1810, in der Zeit, als unsere hochgeliebte Kaiserin, auf Ihrer Rückkehr vom Seebade, Riga's Einwohner mit Ihrer beseeligenden Gegenwart erfreute, wo mir durch Herrn Rathsherrn Martens angezeigt wurde, dass ich die hohe Gnade haben könnte, unserer allergnädigsten Kaiserin mit meinen Zöglingen vorgestellt zu werden. Mit in Freude entzückter Seele gehorchte ich dem schmeichelhaften Aufruf. Die Präsentation geschah durch seine Erlaucht, den Herrn Ober-Kammerherrn, Grafen V. Narischkin.

Die Monarchin empfing auch mich und meine Zöglinge mit der Huld, durch welche Ihr die Herzen aller Ihrer Unterthanen angehören, und entschüchterte dadurch meine anfangs bangen Zöglinge. Und unbefangen konnte ich Ihr selbst nicht nur die Geschichte meines Instituts vortragen, sondern auch in einer kleiner Prüfung ein Zeugniss von dem, was ich zu leisten bemüht gewesen, vorlegen. Sie erlaubte, Ihr einige Proben von den mechanischen Arbeiten in Bernstein meiner Zöglinge zu überreichen.

Riga, qui eut l'honneur d'être présenté à Sa Majesté avec ses élèves.

Mais il y avait des gens qui, sans être nullement qualifiés pour le faire, s'intéressaient au sort de l'Impératrice, et adressaient en sa faveur à l'Empereur même des représentations qui ne faisaient que l'irriter, tout en ayant d'ailleurs un effet contraire à celui qu'en attendaient leurs auteurs. C'est ainsi que l'ancien médecin du Duc Charles de Wurtemberg, un émigré originaire de Montbéliard, alors recteur de l'Université de Dorpat, imagina de se faire, non seulement en politique, mais aussi en morale, le mentor d'Alexandre. A son passage à Dorpat en 1802, l'Empereur avait témoigné à Parrot une bienveillance particulière et, touché sans doute de son enthousiasme, lui avait accordé pour l'avenir l'autorisation de lui donner en toute franchise son avis sur tout. Cette imprudente faveur lui valut d'abord la même année des visites

---

Herr Pastor D. Grave, der so gern, und oft schon, für meine Zöglinge ein bittend Wort an das Publikum gesprochen, hatte in aller Eile ein kleines Gedicht entworfen, das der schreibfertigste meiner Taubstummen für die Kaiserin auf die Tafel schrieb. Der Vers lautete:

Heil uns! wir schauen doch Dein freundlich Angesicht,
Vernimmt auch unser Ohr die holde Rede nicht.
Es kann die Lippe nicht, Verehrte, zu Dir klagen,
O! so vergönne denn, dass Hand und Blick Dir sagen:
Wir fühlen mit, was Riga hoch erfreut,
Auch unser Herz ist, Kais'rin, Dir geweiht!

Und was ein fremder Geist hier ausgesprochen, das fühlte das Herz meiner Zöglinge, das sprach ihr freundlicher Blick.

Die Monarchin nahm dies Alles huldreich auf. Sie entliess mich und die Zöglinge nicht blos mit deutlichen Aeusserungen des Beifalls, sondern auch mit der allergnädigsten Versicherung, meines Instituts eingedenk zu sein, und für selbiges alles zu thun, was in Ihren Kräften stände.

Karl-August Jacobi.

réitérées du bon allemand à Pétersbourg, et le lui attacha ensuite étroitement. Ce furent dès lors lettres sur lettres de Dorpat, et telles qu'on eût pu les attendre de la sollicitude d'une mère ou de la passion d'une amante. Ces missives paraissent avoir commencé par amuser Alexandre, mais leur insistance et leur indiscrète franchise finirent par l'impatienter, et, en 1812, une intervention inconsidérée en faveur de Spéransky consomma la rupture. La lettre ci-après, du 15 Octobre 1810, suffira à faire voir jusqu'où allait le sans-gêne du mentor: nous en donnons seulement la fin, la première partie n'étant qu'un aperçu personnel de politique générale.

„Pétersbourg, le 15 Octobre 1810,
Mémoire secret, très secret.

Telles sont mes idées concernant les mesures politiques et militaires à prendre en cas de guerre avec la France. Mais, supposé qu'elles soient prises, ce n'est pas le tout; vous devez jeter un coup d'œil sur l'intérieur, un coup d'œil bien profond. En allant en avant, assurez-vous sur les derrières. Napoléon, s'il veut la guerre, la voudra à toute outrance, décisive; il voudra se réhabiliter de la guerre d'Espagne qui ne répond pas à sa gloire militaire. Il cherchera à vous affaiblir en révolutionnant la Russie et trouvera dans son mode ordinaire de grands appas. Pour vous rassurer là-dessus, il faut une mesure qui, d'un côté, resserre l'ensemble de vos provinces et donne du nerf au gouvernement pendant votre absence, d'un autre côté, prouve à Napoléon qu'en cas même qu'il réussît à vous brouiller avec vos sujets, il n'en tirerait aucun parti. Vous vous étonnerez de la mesure que je vais

vous proposer, mais, après l'avoir bien approfondie, vous sentirez que c'est la seule à prendre.

Cette mesure est, au moment de votre départ pour l'armée, de déclarer l'Impératrice Elisabeth Régente pour tout le temps de votre absence. Que cette déclaration vienne inopinément, qu'elle soit jusqu'alors un secret impénétrable à tout mortel! Vous pouvez compter sur mon silence.

Examinons à présent cette mesure de près.

L'Impératrice est un être moral rare. Vous pouvez compter sur son attachement. Elle est trop peu femme pour se ressouvenir de vos torts de mari, ou pour céder à des idées inspirées par une vanité qu'elle n'a pas. Par contre, elle aura l'ambition de vous inspirer de la reconnaissance. Elle a un grand esprit, un coup d'œil juste, et sera par conséquent bientôt orientée. Qu'elle le soit par vous! Commencez d'abord cet ouvrage, consacrez-y vos soirées. Elle est femme, elle est infiniment respectée. Les Russes applaudiront à cette grande mesure; les grands y trouveront une nouvelle occupation pour leur ambition. L'Impératrice devinera en femme les projets malfaisants qui pourraient avoir lieu et les déjouera en homme. Vous, d'un autre côté, aurez un avantage personnel bien précieux, celui de ne devoir vous occuper que de la guerre, d'être débarrassé non seulement du travail de l'administration intérieure, mais aussi des sujets qui y ont la première part après vous et qui ont leurs alliés à l'armée; vous aurez la moitié moins de cabales. En outre vous paraîtrez à votre nation dans ce grand moment sous le seul point de vue de son défenseur, et cette belle lueur dispersera bien des nuages que vous savez exister entre vous et elle. Chargez-moi du manifeste; je saurai travailler les Russes. Estimez pour beaucoup

l'opinion publique; rarement on la brave avec succès, et c'est surtout dans ces moments décisifs qu'elle se prononce, d'une manière salutaire ou terrible.

Cette proposition vous dévoile mon secret, que j'ai porté dans mon cœur depuis la paix de Tilsitt, dont j'ai eu des pressentiments depuis que je vous connais, depuis que je vous aime. Souvenez-vous du désir que j'ai toujours eu d'approcher l'Impératrice! D'abord c'était intérêt pour elle et pour vous comme femme et mari. Puis ç'a été par intérêt pour l'Etat, que je vous avoue n'aimer que dans votre personne, par intérêt pour l'humanité dont je voudrais vous voir le défenseur. Le voyage de l'Impératrice m'a rapproché d'elle: j'ai senti à Dorpat l'ascendant qu'elle saura prendre; je l'ai éprouvé depuis à Pétersbourg, où je m'étais mis en position d'y résister, et j'ai senti profondément que son cœur va de pair avec son esprit. Jusqu'à présent, vous n'avez disposé ni de l'un ni de l'autre. Aujourd'hui le moment de le faire est venu; votre intérêt personnel, vos devoirs de Monarque vous y invitent, et votre cœur vous y mènera sûrement.

Je crois vous connaître assez pour ne pas craindre de votre part le soupçon. Non! je n'ai pas levé le moindre coin du voile que je déchire en ce moment pour vous. Vous savez d'ailleurs que, même si j'eusse pu concevoir le projet insensé de me découvrir, l'Impératrice est trop peu communicative pour permettre les moindres approches. Cette idée est en vos mains seules; c'est votre propriété exclusive. Usez-en!

Je fais une espèce de testament. Je ne vous reverrai peut-être que sur le champ de bataille, et je ne vous écrirai plus sur cet objet: je dois donc vous dire tout ce que j'ai

sur le cœur. O, mon Alexandre! Pourquoi ne puis-je pas vous dire en tout sens ce que je vous dis l'autre jour: Vous m'avez plu extrêmement? Rappelez-vous le passé depuis le commencement de votre règne! Comparez-vous à vous-même dans les deux époques d'alors et d'aujourd'hui! Souvenez-vous de la lettre que je vous écrivis à votre jour de naissance en 1803! Vous en ai-je écrit depuis une pareille? Et cependant le 12 Décembre s'est renouvelé six fois dès lors! Est-ce moi qui n'ai pas voulu vous écrire ainsi à chaque 12 Décembre? Non, mais le ton de mes lettres a dû se régler sur vous: il s'y est réglé en dépit de moi-même; c'est le thermomètre de votre intérieur. Mon cœur ne peut pas se tromper: il est fondu dans le vôtre. Ecoutez donc la voix austère et tendre de votre ami, de votre ami qui n'a jamais rien craint que votre malheur.

Vous n'êtes plus à la hauteur morale où vous étiez il y a six ans. Sondez votre cœur et punissez mon audace, si j'ai tort! D'indignes alentours dans votre vie privée et dans les affaires vous dégradent pour s'approcher de votre niveau: et vous le souffrez, et vous ne savez pas que votre ennemi sait en profiter, que tout ce qu'on raconte de votre vie privée, vrai ou faux, part de cette source envenimée et tend à vous ravir l'estime de vos sujets! Dieu puissant! Donne à mes paroles l'expression de mon cœur! Touche le sien! Qu'il redevienne mon idole, mon héros!

Vos écarts ne partent que d'un seul point. Vous avez méprisé les relations de père de famille; vous avez dédaigné la dignité qui y est attachée; vous êtes tombé de là dans une frivolité qui ne vous est naturelle et que vous condamnez vous-même. Sûrement votre cœur vous l'a reproché souvent.

Oh! pourquoi n'aviez-vous pas alors un ange tutélaire qui vous ranimât? Mon Alexandre! Vous avez pleuré de vos enfants: oh! c'était alors le moment de revenir à vous-même, de sentir ce que vous pourriez être. Ne vous aveuglez pas en croyant encore à l'idée d'une passion qui ne peut pas avoir duré si longtemps. Depuis longtemps, ce n'est plus votre cœur qui vous a captivé: c'est l'artifice, un artifice infâme, et connu; j'en ai la preuve, non par bruits publics, mais par moi-même. Ne vous aveuglez pas non plus par l'idée de froideur dont vous m'avez parlé. Vous eussiez aisément vaincu cette froideur, qui n'était pas plus naturelle que votre éloignement, mais qui devait naître dans une âme noble. Si j'ai pu vous aimer comme je vous aime, quelle femme eût pu résister à votre cœur? Rentrez dans l'état de nature: attachez-vous à la seule personne digne de tout votre attachement; vous êtes dans l'âge de sentir tout autre chose qu'une passion ordinaire et fragile. Renoncez aux autres liaisons sérieuses, que votre cœur doit condamner; renoncez aux liaisons frivoles que vous avez trop affichées et que l'opinion publique désapprouve. Soyez homme, soyez souverain! Si ces liaisons n'ont pas d'influence immédiate dans les affaires, elles en ont d'autant plus sur vous: elles vous distraient, vous éloignent de vous-même; elles vous détruisent l'ensemble de votre activité, elles affaiblissent votre capacité pour les affaires. J'ai été étonné de vous entendre parler avec sagesse et de voir le contraire exécuté: le secret de cette contradiction frappante est dans cette frivolité où vos alentours vous précipitent. Mon Alexandre! rappelez votre vigueur. Ce ne sont pas des sacrifices, non! c'est votre jouissance, votre santé, ce sentiment de force qui n'appartient

qu'à l'homme absolument pur, c'est votre bonheur quotidien, que je vous demande!

Mon Alexandre! mon ami unique! Si je réussis, concevez-vous tout le bonheur que vous versez sur moi? Oui, concevez-le, et, s'il le faut, mettez-le encore dans la balance! Mon cœur, mon amour pour vous le mérite: faites le bonheur de votre Parrot!"

L'année suivante passa douce et tranquille pour l'Impératrice Elisabeth, mais cette année 1811 était celle des préparatifs grandioses de la Russie contre Napoléon. Beaucoup se refusaient encore à croire à la possibilité d'une rupture avec la France, mais ceux qui étaient bien au courant des idées d'Alexandre savaient que son parti était pris. La paix avec la Turquie surtout avait été un soulagement pour lui, et lui permit de concentrer des forces sur la frontière de l'Ouest.

Les écrits des contemporains et les rapports des ambassadeurs à cette époque sont muets sur l'Impératrice: le fait est que, retirée comme elle vivait et généralement absente aux cérémonies ordinaires, elle n'était alors guère connue de personne. On trouve seulement dans Joseph de Maistre un curieux rapport de 1811, que nous donnons en entier en raison des observations qui y sont faites sur les rapports de l'Empereur et de l'Impératrice.

„*St-Pétersbourg, 1811.*

Au Roi Victor-Emmanuel!

.... Ce qui m'attriste infiniment, c'est de voir que l'éloignement entre les deux augustes époux *se perfectionne* au point que

je ne vois pas trop d'espérance pour un rapprochement si désirable. En rendant toute la justice possible à la vertu, aux grâces, à l'instruction, à la bonté, enfin, Sire, à toutes les bonnes qualités de l'excellente Impératrice, il me paraît cependant impossible de nier qu'elle n'ait mis dans sa conduite une certaine inflexibilité qui lui a nui infiniment. Sans doute que ce sentiment a été purifié plus ou moins. Mais comment? Mais quand? Mais jusqu'à quel point? Personne, personne ne le sait, personne ne peut juger ces torts entre époux. Eux-mêmes ne seraient pas en état de dire de quel côté se trouve le premier tort. En attendant, la *Maîtresse* *) est là avec sa bonté, sa beauté, son adresse, ses grâces, la puissance de l'habitude, et celle d'un lien très coupable sans doute, très malheureux, mais très naturel et qui ne se trouve pas d'un autre côté. Puisque le mal est fait, et sans remède, observons que cette inclination ne coûte pas un rouble à l'état, qu'elle n'a pas la moindre influence politique, au point que le soupçon même demeure muet, et que le mari est pour le moins aussi content que la femme. Je ne l'aurai jamais assèz répété à Votre Majesté: c'est mal, c'est très mal, c'est déplorable; mais cependant, lorsque Louis XIV arrachait de force la femme d'un grand seigneur, officier général, c'était plus mal encore. C'est tout dire: *C'est mieux que très mal!*

Le parti contraire à l'Impératrice ne manque pas de profiter de sa défaveur. La Grande-Duchesse **) s'élève à mesure que sa malheureuse belle-sœur descend. Je crois savoir sûrement que son aventureux époux sera gouverneur

---

*) Marie Narychkine.

**) La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

général de Moscou; il serait difficile d'imaginer rien de plus imprudent. Le Palais de Malte offert à la Grande-Duchesse Catherine ne lui a pas convenu: il a fallu donner celui d'Anitchkoff, que je vois de mes fenêtres, et où était logé *le Cabinet de l'Empereur*: c'est un ministère particulier, qui garde certaines richesses particulières de l'Empereur, et qui administre dix millions de revenus. Pour changer la destination de ce Palais et le mettre en état de recevoir l'auguste Princesse, on a dépensé une somme énorme. Un terrain en friche, qui se trouve sur le derrière, sera infailliblement changé en jardin anglais, dès que cette dépense pourra se faire décemment. Lorsque Votre Majesté songera que ce même Souverain qui craint d'avoir des enfants de sa femme à cause de quelques événements possibles *), place cependant à la tête des affaires, au sein de la capitale, des intrigues, un gouverneur et une gouvernante auxquels il a donné le droit de créer des Princes russes, Votre Majesté verra ici un nouvel exemple des inconcevables contradictions qui peuvent se trouver dans l'homme."

---

*) Joseph de Maistre dit, dans une lettre du 14/26 Septembre 1810: „Le 16/28 du mois dernier, la Grande-Duchesse Catherine est accouchée d'un fils à Pavlofsk; il a été baptisé dans l'église luthérienne. L'Empereur actuel a publié, il y a peu d'années, une loi qui ordonne que, lorsqu'une femme russe épouse un étranger, elle donne sa religion à tous les enfants qui naissent de ce mariage sans égard à celle du mari. . . . L'autre jour, je m'entretenais avec un personnage de ce pays qui me parle et à qui je parle librement. Je lui dis: „Voulez-vous que je vous dise ma manière de penser? Je crois que ce baptême luthérien a été imaginé pour rendre le nouveau-né inhabile à certain emploi". Il me répondit: „Eh! mon Dieu, vous raisonnez toujours sur ce pays comme s'il avait de la logique". Voilà comment sont les Russes: il leur échappe de ces traits sur leur pays. Cependant l'étranger, s'il est sage, ne doit pas faire chorus; jamais je ne m'écarte de cette règle: je loue toujours le pays quand un Russe le critique devant moi."

S'il y a sans doute par ces lignes tant soit peu d'exagération, on pressent dans cette relation de l'excellent observateur qu'était Joseph de Maistre une bonne part de vérité. Telle était la situation à la veille de la Guerre Patriotique, et rien d'étonnant à ce qu'un étranger fût surpris de bien des choses énigmatiques pour les gens du pays eux-mêmes.

Lettres pour la période 1807—1811.

1807.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

316.

„Pétersbourg, ce 23 Février/7 Mars 1807, Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.

Chère Maman, je vous remercie aujourd'hui pour votre lettre du 22 Janvier/3 Février où vous m'accusez la réception de celle que je vous ai adressée par la Suède: je prévoyais qu'elle serait plus longtemps en chemin que les autres, mais c'était un coup de désespoir qui m'a fait prendre cette voie, et en partie aussi pour satisfaire Amélie, qui voulait absolument que nous essayions ce chemin, parce qu'elle avait reçu une lettre de ma sœur Caroline par la Suède. Vous aurez vu par la suite que c'est la seule fois que je l'ai fait prendre à mes lettres. Vous me parlez en détail dans votre dernière de la maladie de Charles, qui doit vous avoir beaucoup inquiétée, ma bonne Maman. Je l'ai apprise en même temps que sa convalescence par M. de Lutzow qui nous est arrivé ici de Varsovie. Sa présence nous a rappelé, à Amélie et à moi, que nous l'avons vu pour la dernière fois dans le temps que vous étiez ici, et différentes circonstances qui ont bien changé pour lui. Quel effet a fait sur Mad. Stéphanie la maladie de mon frère? Je ne sais pourquoi cela m'a si peu l'air d'un *ménage*, que j'oublie la plus grande partie du temps qu'il est marié.

J'ai une prière à vous faire, chère Maman. Je suppose que vous avez beaucoup de communications avec la France: ne pourriez-vous pas indirectement faire prendre des informations, s'il n'y a point parmi les prisonniers russes de l'année 1805 qu'on dit être à Nancy un jeune comte Apraxine? On l'a dit à plusieurs reprises mort et vivant, et il a toute une famille qui serait bien malheureuse par sa mort. Si cependant vous pensiez que lui témoigner de l'intérêt serait lui faire du tort, il vaut mieux que ces pauvres gens restent dans l'incertitude. Veuillez, chère Maman, si vous apprenez quelque chose, me l'écrire; je serais si heureuse de pouvoir donner quelque consolation à ces malheureux. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains, et j'allais finir sans vous parler de ma petite Elise, qui se porte bien, mais qui paraît faire mine de commencer à pousser ses dents, ce qui d'avance me donne des terreurs extrêmes."

317.

„Pétersbourg, ce 16/28 Mars 1807,
Samedi, à midi.

Nous ne vous avons écrit ni l'une ni l'autre la poste passée, chère Maman, par mégarde. Aujourd'hui non plus que je ne puis vous dire grand'chose: l'Empereur vient de partir à l'instant pour l'armée et je suis encore toute émue. Dieu veillera, j'espère, sur lui, et sur sa cause, qui est celle de la justice et de l'honneur. Puisse-t-il aussi rester absent le moins possible, parce que son absence jette un décousu et un vide extrême sur mes entours et dans mes habitudes!..."

318.

„Pétersbourg, ce 23 Mars/4 Avril 1807,
Samedi, à midi.

Il s'est passé un temps assez considérable depuis que nous n'avons eu de vos nouvelles, chère et bonne Maman, et je crois que dorénavant elles souffriront toujours quelque retard, à cause de l'absence de M. de Boudberg, qui les renvoie dans son paquet et qui

a suivi l'Empereur. C'est un désagrément auquel il faut se soumettre, parce qu'il n'y a pas moyen de le changer, et d'ailleurs la différence ne sera que de quelques jours. Nous avons les meilleures nouvelles du voyage de l'Empereur. Il vole, car, jugez, chère Maman, il est arrivé d'ici à Riga dans deux fois vingt-quatre heures: et vous connaissez la distance! Le temps les favorise, car je n'ai guère vu le traînage établi aussi longtemps. Puisse-t-il être de même favorisé du Ciel pour le reste!

Il n'y a rien de plus insignifiant et de plus tranquille que mon train de vie en attendant. Je reçois à dîner ceux qui viennent habituellement chez nous; je vais voir tous les jours cette pauvre Principessa *), qui n'est pas bien, qui doit s'embarquer au printemps pour s'en aller, si elle est en état de le faire, ce dont je doute fort, car les médecins disent qu'au point où elle en est actuellement, elle ne pourrait pas partir: il faudrait un peu de mieux, et, au lieu de cela, il y a toujours un peu de pire. C'est triste, bien triste, de voir une personne qu'on aime condamnée à quitter ce monde dans peu. Et elle qui connaît son mal, qui de tout temps avait une peur ridicule de la mort, elle est depuis sa maladie d'une gaieté si naturelle, que je n'en reviens pas! Avec cela, son humeur naturellement impatiente et inégale a changé aussi du tout au tout à son avantage. Il y a réellement des choses bien singulières que l'on voit dans ce genre! On dit, au reste, que c'est un propre des maladies de poitrine de ne jamais se croire mal. Pour en revenir à mon train de vie, mes soirées ne se passent pas toutes encore chez l'Impératrice, mais je prévois que cela finira par là, comme l'autre fois aussi. Je passe une grande partie de mon temps chez ma chère petite Elise, qui jusqu'à présent, grâce au Ciel, se porte parfaitement bien. Elle connaît son monde, elle me connaît et paraît avoir des dispositions à devenir caressante; c'est un bonheur dont je n'ai pas joui avec l'autre, qui n'y avait aucune disposition. Adieu, chère et bonne Maman, j'ai eu une longue interruption à ma lettre qui m'oblige à la finir à présent bien vite, parce qu'il est tard. Encore une fois adieu, bien chère Maman, je vous baise tendrement les mains."

---

*) La Princesse N. Golitzyne.

319.

„Pétersbourg, ce 30 Mars/11 Avril 1807,
Samedi, à midi.

C'est Amélie qui a reçu votre dernière lettre, chère et bonne Maman, et, comme il y a huit jours de cela, je me flatte d'en recevoir une dans peu, et, dans les circonstances actuelles et les relations où nous sommes, j'en aurais presque besoin pour donner quelque intérêt à mes lettres, parce que mon *extrême* prudence m'oblige à ne chercher mes sujets que dans l'étroit cercle qui ne regarde que mon individu, et celui-là reste toujours le même. Mon train de vie est si uniforme qu'une semaine me paraît un long jour."

320.

„Pétersbourg, ce 13/25 Avril 1807,
Samedi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, je ne comprends rien à ce manque total de nouvelles de votre part. Voilà trois semaines que nous n'avons pas eu de lettres de vous, chère Maman, et cela ne peut tenir à aucun empêchement sur la route de Vienne ici, parce qu'on m'a dit que la poste arrivait de ce côté: d'ailleurs nous avons eu des lettres de ma sœur Caroline qui font le même chemin. Je devrais y être faite, depuis la privation où nous avons été pendant deux mois au commencement de l'hiver, mais il n'était pas difficile alors de s'en expliquer la raison, tandis que cela l'est aujourd'hui. Espérons pour la semaine prochaine!

J'avais entrepris de vous écrire pendant une visite que j'avais chez moi, mais j'ai été obligée de m'interrompre dès les premières lignes, parce que cette visite exigeait différents petits soins qui ne me laissaient pas toute mon attention. Vous devinez peut-être que cette visite est ma petite Elise (qui, au reste, ne porte ce nom que pour ses parents et amis de l'Allemagne; pour moi elle est Lisinka, un diminutif d'Elisabeth qui est le plus joli à mon avis). Elle vient chez moi à présent presque tous les jours, et on n'attend que la débâcle de la rivière pour lui faire prendre l'air du dehors, qu'elle

n'a pas respiré encore. Malgré cela, et en dépit de tous les systèmes qui existent, surtout ici, à ce sujet, elle se porte à merveille: elle est forte, elle est fraîche comme une petite paysanne. Dieu veuille la conserver ainsi! Ah! comme je voudrais que le temps critique de la dentition fût déjà passé!

Enfin, nous avons un peu de printemps, mais toujours de la glace et de la neige encore sous les yeux. Je crois qu'il faut renoncer à voir de la verdure pendant pour le moins six semaines encore. Nous avons Pâques demain, et cette fête, qui est ordinairement très brillante ici, se ressentira, je crains, de l'absence de l'Empereur et de la grande diminution qu'éprouve le public par l'absence des Gardes. Je finis la Semaine Sainte aujourd'hui, par une messe qui m'oblige d'abréger cette lettre. Adieu donc, ma chère et bien-aimée Maman, puissé-je bientôt recevoir de vos nouvelles! Je les attends avec impatience, et vous baise mille fois les mains en idée."

321.

„Pétersbourg, ce 27 Avril/9 Mai 1807,
Samedi, à 4 heures 1/2 de l'après-dînée.

Vous ne devinerez pas, chère Maman, d'où je vous écris, si je ne vous dis que c'est du bureau de Madame ma fille et dans sa chambre, pendant son sommeil. J'ai passé la moitié de la journée au Palais Taurique, où nous avons célébré le jour de naissance du Grand-Duc Constantin en demi-retraite; cela fait que je l'ai peu vue aujourd'hui et que, ne voulant pas perdre l'occasion d'une estafette que l'Impératrice envoie ce soir à la Grande-Duchesse Marie, j'ai imaginé d'écrire à *Maman* en guettant le réveil de *ma fille*. C'est satisfaire en même temps les deux sentiments les plus chers à mon cœur. Le bureau, au lieu d'être couvert de papiers, l'est de fioles, de petites casseroles et d'une assiette avec du pain dont on permet à la maîtresse de ces lieux de sucer chaque jour une ou deux croûtes.

Vous aurez reçu, je pense, longtemps avant cette lettre, toutes celles qui sont remplies de mes jérémiades sur la privation totale où je suis des vôtres, chère Maman, depuis bien des semaines. Il y a des moments où je crois que les miennes même ne vous parviennent pas,

quoique je ne sache pas y trouver une raison plausible; mais aussi, il arrive des choses si inconcevables dans ce siècle, que, comme vous, Maman, je ne m'étonne plus de rien. Une occasion comme celle-ci, dont je ne profite que parce que l'Impératrice a l'attention de me l'offrir, est le supplice de Tantale pour moi. Je voudrais vous parler de mille choses, et l'idée que j'ai du peu de sûreté de tout ce qui passe l'Allemagne dans ce moment vient au travers de ce que je voudrais vous dire. Les faits insignifiants de mon intérieur, je vous les écris par la poste; ils sont d'une telle monotonie, que j'ai de la peine à distinguer les jours, d'autant plus que, depuis l'existence de ma petite Elise, j'ai un peu négligé les leçons qui marquaient les jours de la semaine, ou plutôt je les ai tout à fait abandonnées. Je compte cependant reprendre certainement le dessin.

Adieu, ma bonne Maman, cette lettre a été achevée chez moi après mainte et mainte interruption, et je la finis à présent pour aller faire une visite à cette pauvre princesse Galitzine *). Dans six semaines environ, il sera décidé si elle partira pour le Portugal ou si elle s'approche de sa fin; dans les deux cas, il ne me reste plus que peu de temps pour lui rendre des soins. Depuis sa maladie et d'autres circonstances, je fais souvent de tristes réflexions sur l'incertitude des choses humaines: ni la jeunesse, ni le bonheur, ni la bonté même ne sont des bases sur lesquelles on peut fonder un avenir. La Providence en décide autrement, et tout change de face! Souvent c'est l'être le plus digne de vivre qui est enlevé le premier. Tout cela ramène à Dieu, comme dit Mad. de Sévigné, du moins aux seules idées qui donnent de la consolation, dans quelque situation qu'on se trouve. Adieu encore une fois, ma bonne, ma bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains et vous chéris de même."

322.

„Pétersbourg, ce 21 Juin/3 Juillet 1807,
Vendredi, à 11 heures ½ du soir.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma bonne Maman, malgré l'heure indue, malgré un peu de fatigue et une bonne dose de som-

*) La Princesse N. Golitzyne.

meil que j'ai rapportée de ma course à Strelna d'où je viens. J'ai été voir la pauvre princesse Galitzine, qui y est depuis quinze jours; l'incommodité de Lisy m'en avait empêchée jusqu'à présent, mais, comme elle est tout à fait bien, j'ai enlevé une demi-journée de jouissances à l'amour maternel pour l'amitié, et, comme je n'ai pas l'habitude de ce style précieux, ma phrase a mal tourné, je crois: c'est (pour dire les choses tout uniment) que j'ai dîné de bonne heure et que je suis partie d'abord après. Le temps a été superbe et j'ai été charmée de trouver la princesse moins mal que je ne m'y attendais. Elle fait déjà des courses sur mer pour s'essayer, et elle est d'une impatience de partir qui me fait peine, en pensant à la probabilité qu'il y a qu'elle ne le pourra pas. On lui a proposé la nourrice et elle la rejette avec horreur, et c'est bien excusable, car c'est un remède bien dégoûtant. Je lui envie un peu l'air excellent qu'elle respire: il y a une différence sensible entre cette contrée et la ville, entre la vue bornée du Palais de la Tauride et la vue superbe des bords du golfe, et ma course d'aujourd'hui a encore augmenté le désir que j'ai depuis quelque temps pour plus d'une raison de passer cet été à Péterhof. La princesse y entre pour quelque chose; elle est si heureuse de nous voir, et c'est plus difficile à la distance où nous sommes.

Samedi matin.

Je ne vous parle pas des événements politiques, chère Maman. C'est une corde que je me suis prescrit de ne jamais toucher, et vous en serez plus tôt instruite d'autre part que par cette lettre. Mais probablement vous allez bientôt revoir Charles. J'ai commencé le lait d'ânesse aujourd'hui. J'espère qu'il me fera du bien, car, quoique mes maux ne soient pas inquiétants, ils sont désagréables et me mettent souvent entièrement hors d'activité, et puis j'ai honte de ma maigreur, parce que autour de moi tout est si gros que le contraste en est plus frappant: je trouve que, quand on est très maigre, on a toujours l'air mal mise et torchon, parce qu'on a beau faire, tout fait des plis sur vous. Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise tendrement les mains et vous chéris de même.

Je ne vous ai parlé que très légèrement de la petite dans ma lettre d'aujourd'hui. J'ai été interrompue, contrariée, préoccupée, et

que cela m'excuse, chère Maman, d'avoir fini ma lettre si sottement! Quoique les dents d'Elise n'aient pas paru encore, elle est presque entièrement bien et on l'a promenée déjà. Dans ce moment même, j'attends son retour: elle est sortie en voiture, et ce sont toujours des espèces de voyages que ses courses en voiture, parce que, l'air de la ville n'étant pas des plus salutaires, je tâche de la faire sortir de la ville autant que possible, et cela prend du temps, parce que la Tauride est encore assez entourée d'habitations, quoique autour de la ville. Adieu encore une fois, bien chère Maman."

323.

„Pétersbourg, ce 28 Juin/10 Juillet 1807,
Vendredi, à huit heures du soir.

C'est encore pour deux de vos lettres que je vous remercie, chère et bonne Maman, celle du 16/28 Mai et du 28 Mai/9 Juin, qui me sont arrivées à peu de jours de distance. J'ai envoyé à Gambs la lettre dont vous m'avez chargée, chère Maman, ayant à lui commander un meuble pour la fête de l'Impératrice qui est le mois prochain. Je l'ai fait venir en même temps, et il m'a dit qu'il était très embarrassé d'une commission que vous lui faisiez faire par un de ses cousins (ou son frère, je ne m'en souviens pas), que vous désiriez avoir le dessin d'une toilette qu'Amélie avait achetée chez lui pour m'en faire cadeau. Nous avons tenu conseil avec Gambs, et ma sœur et moi avons trouvé que ce ne pouvait être qu'une toilette qu'elle m'a donnée pour mon petit appartement, mais dont elle ne croyait pas vous avoir parlé. Veuillez nous dire, Maman, si nous avons bien trouvé. Gambs, par parenthèse, m'a dit, die Frau Mama hätten befohlen, ich sollte Ihnen die Zeichnung vom Tulet schicken, etc. Il a bien conservé l'accent souabe.

La pauvre Bonbon a donc fini sa carrière! Elle ne peut qu'être bien là où elle est, parce qu'elle était bonne femme! Et nous, toutes tant que nous sommes, nous lui devons bien de la reconnaissance. Ses héritiers, si elle en a, auront trouvé en fouillant ses papiers bien des dents, des cheveux et autre chose pas fort ragoûtant qu'elle avait conservé de nous toutes. Je ne crois pas, chère Maman, que vous dussiez accuser qui que ce soit du retard qu'ont éprouvé vos lettres pendant un certain temps; ce qui prouve que c'est chez M. de

Boudberg qu'il y avait stagnation, c'est qu'il m'en a envoyé deux et trois à plusieurs reprises. Au reste, vous devez savoir mieux que moi qu'en penser, et, du moins, il n'y en a de perdues que depuis ce temps. Je ne vous ai pas remerciée encore pour l'ouvrage de Mad. Rudolphi que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je l'ai commencé, et il me paraît avoir du bon et être écrit d'une manière agréable. Ne craignez pas, chère Maman, que j'expose ma petite Lisinka à l'humidité du gazon. Je suis trop pénétrée de la perfidie du climat de Pétersbourg, même dans la belle saison, pour faire aucune imprudence à cet égard. Sans doute, il faudra qu'elle s'y aguerrisse avec le temps, mais ce n'est pas dans un âge aussi tendre et au moment de la dentition que cela se peut. Elle est entièrement remise de son incommodité, et je me flatte voir dans peu sa petite bouche ornée de deux dents. Le temps est mauvais depuis assez longtemps, et cela ne me donne des regrets que pour elle, parce que cela l'empêche d'être autant à l'air que je le voudrais. Du reste, tout mon train de vie ressemble si peu à l'été, que quelquefois je me crois au fort de l'automne, et l'habitude que j'ai de passer cette saison-là au Palais Taurique a manqué déjà me faire faire de sots quiproquos.

Les médecins ont enfin permis à cette pauvre princesse Galitzine de s'embarquer, parce qu'elle le désire ardemment comme le seul remède dont elle espère quelque bien. Je vais demain la voir à Strelna, et je crois que ce sera à peu près la dernière fois. Amélie vous a dit peut-être que nous gardons sa petite Lise sous notre protection, parce qu'il est impossible qu'elle la prenne avec elle, qu'elle n'a pas de parents ici chez qui elle serait bien et qu'elle ne peut non plus l'envoyer à sa belle-mère qui est à Moscou. Pour moi, je compte que cela fera une liaison avec ma petite, comme il n'y a que trois mois de différence entre elles. Voilà Frik heureusement accouchée d'une Cécile! Le nom est joli, et je suis charmée que cette besogne soit faite, puisque la pauvre Frik avait l'esprit frappé qu'il lui arriverait malheur. M. de Stedingk dit qu'elle a beaucoup souffert et qu'elle a eu plus de fièvre que de nécessité, mais nos dernières nouvelles étaient du dixième jour et elle était bien. Amélie est marraine de cette petite avec deux rois détrônés pour compères. Adieu, chère Maman, je vous baise tendrement les mains."

324.

„Pétersbourg, ce 6/18 Juillet 1807,
Samedi, à 10 heures du matin.

Si je suis destinée à vous annoncer toujours, chère Maman, les départs de l'Empereur, il est juste aussi que ce soit moi qui vous annonce son arrivée. Il nous l'avait fixée à aujourd'hui, et il nous est tombé comme une bombe jeudi soir, à onze heures, après être parti mercredi matin à cinq de Riga. N'est-ce pas aller d'une manière inouïe? La paix vous rendra bien heureuse en vous mettant l'âme en repos au sujet de Charles, qui va probablement vous revenir; c'était une des premières idées qui me soient venues en l'apprenant. Les gazettes le disent à Berlin: je ne sais si c'est vrai, et ce qu'il y est allé faire; ce qui est sûr, c'est qu'il n'était pas à Tilsitt lorsque l'Empereur y était dernièrement. Je serai de nouveau quelque temps sans avoir de vos nouvelles à présent; comme elles prendront encore toujours le chemin par Vienne, elles seront adressées à M. de Boudberg, qui arrive à pas de tortue. L'Empereur, selon son habitude, a laissé toute sa suite bien loin derrière lui, et n'est arrivé qu'avec le comte Tolstoï.

Nous sommes au Palais Taurique jusqu'au moment où l'Impératrice partira pour Pavlofsk, ce qui sera, je crois, mardi: nous irons alors nous établir à Kamennoï Ostrof. Je regrette ici ma proximité de logement avec ma petite et la solitude du jardin. Cette agitation et cette population de Kamennoï Ostrof me devient plus désagréable tous les ans, à mesure que je vieillis, que mes idées et mes goûts prennent un caractère plus grave. La petite sera logée à Kamennoï Ostrof dans votre appartement, qu'Amélie a la complaisance de lui céder; celle-ci s'établit dans l'appartement de Papa, qui a été occupé successivement par la pauvre Principessa et par la princesse Sophie Galitzine, aujourd'hui Mad. de St-Priest, et depuis est resté vide et nous servait d'appartement de bain, parce que Mlle Protassoff*) demeure à l'orangerie avec ses nièces. Notre enfant d'adoption, la petite Lise Galitzine**),

---

*) La Comtesse Anne Protassoff.

**) La Princesse Elisabeth Golitzyne.

demeurera dans une maison tout près du château, que j'ai louée. Depuis que je lis l'ouvrage de Mad. Rudolphi, que je trouve très intéressant et agréable, et dont le canevas semble pris de mon cœur et de mon imagination, je m'en félicite, de l'idée d'avoir pris la petite Galitzine chez nous pendant l'absence de sa mère. Je trouve qu'on ne saurait être assez entourée de ces petits êtres. Cette société-là est, à mon avis, la plus sûre, la plus intéressante, la plus amusante. Mais sans doute, dans ma situation, je ne puis pas en faire mon unique occupation, comme je m'y sens extrêmement portée.

Adieu, chère et bonne Maman, je ne vous ai pas dit encore que les deux dents que je vous ai annoncées dans ma dernière lettre ont paru enfin. Puissent toutes les autres arriver aussi heureusement!"

325.

„Kamennoï Ostrof, le 19/31 Juillet 1807,
Vendredi, à 2 heures.

Je reçois à l'instant votre lettre du 18/30 Juin, ma bonne, ma chère Maman, et je m'empresse d'y répondre, quoique ce ne soit que demain jour de poste. Mais demain sera une rude journée. Je pars le soir pour Péterhof, je me sépare de Lisinka pour deux jours et demi; cela me fait mal, et ces deux jours et demi sont devant moi comme une montagne escarpée que je serai charmée d'avoir passée. C'est cette ennuyeuse fête de Péterhof qui est cause de ce déplacement; elle est très belle, sans doute, mais elle n'a plus de prix pour moi, qui la vois tous les ans, et cela me paraît si fort la même chose chaque année que je ne sais pas même distinguer la différence qu'on met chaque fois dans les illuminations.

De plus, l'Impératrice vient ici demain, mir den Tag zu erschweren, pour voir la petite. Elle paraît l'aimer beaucoup, et en effet elle l'accable de joujoux et de caresses; mais demain j'aurais mieux aimé passer la journée tranquillement, et tout cela me rend maussade d'avance. Je le suis en effet, et il vaut mieux surmonter cette humeur que d'en parler. Vous retrouverez ici cette Louise à qui vous reprochiez souvent avec raison de prendre de l'humeur trop facilement: je me souviens que vous cherchiez à me corriger par l'amour-propre

en me disant que, dans ces moments-là, je changeais de figure d'une manière désagréable, et je me souviens aussi qu'il m'est arrivé de chercher à me convaincre de cette vérité devant une glace dans les moments où je me sentais de l'humeur.

Samedi, à midi.

J'ai été interrompue hier par la visite de Mad. Apraxine, que vous connaissez, chère Maman (c'est la sœur de la comtesse Stroganoff): je m'étais arrangée pour vous écrire à mon aise, de sorte qu'elle a mal choisi son moment, mais je l'ai reçue cependant pour me mortifier. Il fait un temps superbe et des plus constants depuis que nous sommes à Kamennoï Ostrof. J'en suis bien charmée pour la petite, qui en profite autant que possible, et je ne sais si c'est cette raison qui la rend d'une gaîté folle depuis que nous sommes ici: si Dieu la conserve telle qu'elle est, elle sera d'une vivacité difficile à contenir et qui me donnera souvent de belles frayeurs. Sa bonne, qui est du double plus forte que moi, a souvent de la peine à la tenir, tellement elle est remuante et vigoureuse dans ses mouvements. Je ne la prends pas à Péterhof, parce qu'il ne vaut pas la peine de trimbaler un enfant de cet âge pour si peu de temps, qu'on ne peut pas répondre du temps qu'il fera, et que, par la moindre pluie, Péterhof est d'une humidité qui pourrait lui être pernicieuse, en un mot, que je préfère son bien-être à mes jouissances du moment. Mais je crois que mardi, je serai des premières sur le grand chemin, si cela m'est possible.

Je finis, pour donner à Lisinka tout le temps qui sera à moi dans la journée; l'Empereur ne vient que dans la soirée. Je vous baise les mains et vous chéris bien au delà de l'expression."

326.

„Kamennoï Ostrof, ce 29 Août/10 Septembre 1807,
Jeudi, à 11 heures du matin.

C'est par M. d'Egloffstein de Weimar que j'adresse cette lettre à ma tante en la priant de vous la faire parvenir, chère Maman, d'une manière bien sûre. Je hasarderai d'y parler à cœur ouvert, dans

l'espoir qu'elle échappera à l'inquisition française qui est répandue dans toute l'Allemagne et au delà actuellement.

Commençons par parler de cette pauvre Marie, et ne croyez pas que l'Empereur l'ait sacrifiée par insouciance, mais, le pays de Bronswick étant destiné à faire partie du Royaume de Westphalie, on ne l'aurait pas obtenu de bonne grâce; d'ailleurs, il est difficile de croire que l'Empereur Napoléon eût renoncé au plaisir de transporter sur le fils l'acharnement qu'il avait contre ce pauvre Duc. Enfin je désire que toutes les démarches que fait le prince Guillaume aient du succès, mais j'en doute. Dieu sait que, si mon intercession avait le moindre poids, je passerais par-dessus *tout* et m'adresserais directement à l'Empereur Napoléon, mais je suis persuadée que ni plus tôt, ni à présent, je n'aurais obtenu qu'un refus, plus ou moins poli peut-être. Il est dur d'en convenir, mais, d'après ce que je vois dans vos lettres, je ne vous apprends rien en vous le disant, nous n'avons pas fait la loi, bien loin de là, et malheureusement on ne le sent que trop ici. Tout ce sang répandu ne l'a été que pour combler la gloire de Bonaparte, pour l'affermir sur le trône. Il faut croire à la prédestination; c'est le meilleur moyen de se consoler, si on le peut. Savez-vous, Maman, que cet homme me paraît comme un séducteur libertin qui, de gré ou de force, fait passer toutes les belles dans ses bras; la Russie, comme la plus vertueuse, s'est longtemps défendue, mais elle a franchi le pas comme une autre, et c'est peut-être autant à la séduction qu'à la force qu'elle a cédé dans la personne de l'Empereur. Il a un secret attrait pour son séducteur qui perce dans tout. Je voudrais bien savoir quelle est la magie dont il se sert pour métamorphoser les opinions si subitement et à un tel point.

Puisque la chose est faite, il n'y a certainement rien de mieux à faire que de la soutenir, de consolider autant que possible cette paix si nécessaire et à laquelle je ne puis encore trop croire. Mais, comme je vous le disais, malheureusement ce n'est que l'Empereur et une petite partie du public que le séducteur a conquis; le gros a jusqu'à présent des opinions et des sentiments entièrement opposés, et plus l'Empereur montre d'attachement à son nouvel allié, plus il le distingue dans la personne de Savary, plus il fait crier hautement, au point que cela est devenu effrayant pendant de certains moments.

De son côté, l'Impératrice, par une suite de cet amour-propre désordonné qui la conduit dans toutes les occasions pour flatter l'opinion publique et s'attirer des flagorneries, a été la première à donner l'exemple du mécontentement et à parler haut contre la conduite politique de son fils, affectant d'humilier tous ceux qui avaient eu part aux événements qui ont terminé la guerre, le prince Labanoff, par exemple, dont le nom figure dans toutes les gazettes, qui, au vrai, n'est qu'un sot ampoulé, mais que je trouve qu'il est manquer à l'Empereur de maltraiter dans ce moment. Enfin l'Impératrice, qui, comme *mère*, devrait soutenir, défendre les intérêts de son fils, par inconséquence, par amour-propre (et certes par aucune autre raison, car elle n'est pas capable de mauvaises intentions), a réussi à ressembler à un chef de fronde: tous les mécontents, qui sont en grand nombre, se rallient autour d'elle, l'élèvent aux nues, et jamais sa Cour n'a été aussi grande, jamais elle n'a attiré autant de monde à Pavlofsk que cette année-ci. Je ne puis vous rendre à quel point cela m'indigne! Est-ce dans un moment comme celui-ci, où elle n'ignore pas à quel point le public est aigri contre l'Empereur, est-ce dans ce moment à *elle* à l'attirer, à distinguer et flatter ceux qui crient le plus fort? Je ne sais, mais je ne puis trouver cette conduite louable, surtout de la part d'une *mère*. Dites, Maman, dans sa situation, la tiendriez-vous à l'égard de Charles? S'il faisait des sottises, encourageriez-vous ceux qui s'élèveraient contre lui? Hélas oui! il s'en fait ici, je le sens profondément, mais, comme je ne puis rien y changer, du moins je puis me taire et ne pas en clabauder comme d'autres; que Dieu m'en préserve! Je vous en parle, Maman, parce que je suis habituée à penser haut avec vous, que j'ai été privée pendant si longtemps de cette jouissance, que j'en avais un vrai besoin, et d'ailleurs n'est-il donc pas juste que vous soyez instruite autrement que par les bruits publics de ce qui me touche de si près? On dit que le Grand-Duc Constantin, quand son frère a le dos tourné, crie aussi comme un autre sur ce qui s'est passé et se passe encore. Je ne connais pas ses opinions, parce que nous ne sommes pas sur un pied assez familier pour avoir même l'air de la confiance, mais je l'en crois capable, connaissant toute la fausseté de son caractère. Enfin, je vous assure qu'il y a des

L'Impératrice Elisabeth.

Miniature du Palais de Gatchina.

moments où ce bon Empereur, qui est le meilleur de toute la famille, me paraît verrathen und verkauft par sa propre famille. Il a du malheur, cela est sûr, mais plus sa situation est pénible, plus cela me touche pour lui, au point de devenir injuste peut-être pour tous ceux qui ne le ménagent pas. Cette lettre pourrait servir de pendant à l'article de Pétersbourg qui a été inséré dans le *Publiciste* après le premier retour de l'Empereur, et dont vous m'avez envoyé la copie; j'espère cependant que celle-ci ne sera lue que de vous, ma bonne Maman.

Vous saurez sans doute déjà que le comte Romantzoff a *le portefeuille* des Affaires étrangères, parce qu'il n'a pas *le titre de Ministre*. Il en est radieux à un point qui me fait honte pour lui, parce que je m'intéresse à lui, et que du reste c'est un bien excellent homme.

Je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites du bruit de mariage entre Napoléon et la Grande-Duchesse Catherine. Comme à vous, rien ne me paraît impossible à présent, mais, pour ceci, j'ai de la peine à croire que cela entre dans les projets de Napoléon. Quant à elle, au reste, elle s'en arrangerait fort bien, je crois; il ne lui faut qu'un mari et la liberté, quoique je doute qu'elle l'ait entière avec celui-ci. Je n'ai jamais vu une plus singulière jeune personne; elle est en mauvais chemin, parce qu'elle prit pour modèle d'opinions, de conduite, de manières même, son cher frère Constantin. Elle a un ton qui ne conviendrait pas à une femme de quarante ans, et bien moins à une fille de dix-neuf, par-dessus tout la prétention de mener sa mère par le nez, et en effet elle y réussit quelquefois. Je ne comprends pas l'Impératrice, qui, avec ses autres filles et *belles-filles*, était d'une exigence, d'une sévérité outrées: elle se laisse traiter par celle-ci avec une impertinence qui souvent me révolte, et trouve en elle que c'est de l'originalité. Actuellement, elle est liée comme les deux doigts de la main avec le prince Bagration, qui, depuis deux étés, demeure à Pavlofsk et y est le commandant de la garnison. Elle ne parle plus que par *nous*: „*Nous* faisons faire ci ou ça à ma mère“, etc. S'il n'était pas si laid, elle courrait risque de se perdre par cette liaison, mais sa laideur sauve la Grande-Duchesse. Amélie est tellement estomaquée de l'idée que ma sœur Caroline est destinée à avoir une belle-fille pareille, qu'elle serait capable de tout pour empêcher ce mariage. Je ne sais pas où il en est; je sais qu'il y a

quelques semaines que l'Impératrice m'a dit qu'elle ne souffrirait jamais que sa fille épousât quelqu'un qui se serait battu contre la Russie, mais je sais aussi qu'on lui voit souvent changer d'opinion."

327.

„Kamennoï Ostrof, le 31 Août/12 Septembre 1807,
Samedi, à 11 heures du matin.

C'est encore moi qui vous écris, chère et bonne Maman, pour réparer une erreur que j'avais commise l'autre jour en vous disant que votre dernière lettre avait été adressée à Amélie, tandis qu'elle me l'était. Sa date était du 2/14 Août, et comme, à présent que vous mettez sur toutes mon adresse, je suis toujours la première à les lire, il n'est pas difficile que je confonde à laquelle de nous deux vous écrivez quand je n'ai pas la lettre sous les yeux.

C'est bien à moi que vous avez écrit le 8/20 Août pour nous faire part du malheur de la pauvre Mimi. J'en éprouve une peine extrême, et je ne comprends pas encore ce qui a pu faire mourir ce pauvre enfant, puisqu'il était bien conformé et que l'on dit que souvent les enfants arrivent par les pieds sans en souffrir pour cela. Etait-ce peut-être maladresse de la sage-femme? Je me souviens que, lors des premières couches de Mimi, cette sage-femme ne vous inspirait pas de confiance, et que ma tante ne voulait pas qu'il y ait un accoucheur. Quant au délire qu'elle a eu le troisième jour, il ne m'étonne pas; avec des nerfs aussi irritables que les siens, qui doivent avoir souffert encore de cette couche pénible, il est assez naturel qu'elle ait eu le transport au cerveau avec une forte fièvre. Cependant j'attends avec impatience votre prochaine lettre, chère Maman, dans l'espoir qu'elle nous rassurera entièrement sur son compte. Vous ne me dites pas si elle sait ou ignore la mort de son enfant, et la manière dont elle a pris ce malheur. Il est bien dur aussi pour vous, chère Maman, d'avoir assisté une seconde fois à une aussi rude besogne! Je ne puis cependant être de l'avis de ma sœur Caroline, que vous portiez malheur aux couches: ne faire naître que des garçons n'est pas porter malheur.

Je me suis interrompue tantôt pour aller voir mon enfant d'adoption, Lise Galitzine, que je n'avais pas vue hier de toute la journée. J'avais à peine vu la mienne pendant quelques jours, et, comme l'autre demeure dans une autre maison, il faut avoir du loisir pour y aller. C'était la St-Alexandre hier. La cérémonie au couvent de Newsky qui a été prolongée hier par un Te Deum pour une victoire navale que nous avons remportée sur les Turcs, le déjeuner de fondation chez l'archevêque, un dîner au Palais Taurique de quatre cents personnes pour les officiers aux Gardes, et le soir spectacle à l'Hermitage, tout cela a tellement rempli la journée, que, depuis dix heures du matin, je n'ai vu Lisinka que pendant dix minutes entre le dîner et le spectacle, et ceci même en tremblant de tarder pour le spectacle. Ce sont de rudes journées que celles de ce genre, et, pour les supporter avec patience, je les regarde comme un officier regarde, je crois, les parades, comme une des fonctions indispensables de l'état qu'il a embrassé. Il y a telles personnes cependant pour qui ce sont autant de jouissances, que des occasions pareilles. Elles sont plus désagréables pour moi, quand nous demeurons à Kamennoï Ostrof, parce qu'alors nous sommes en courses perpétuelles, tandis qu'au Palais d'Hiver, nous sommes au moins en place."

328.

„Kamennoï Ostrof, le 11/23 Septembre 1807,
Mercredi, à 10 heures 1/2 du matin.

Votre lettre du 17/29 Août, chère et bonne Maman, est venue samedi passé augmenter les regrets que j'avais déjà d'avoir manqué la poste ce jour-là. Je vous baise les mains pour vous en remercier et pour vous prier de me pardonner cette faute: la cérémonie de la veille en a été cause. Vendredi passé, il y a eu un service funèbre pour tous ceux qui ont été tués pendant la dernière guerre; ce service s'est fait d'une manière solennelle sur une estrade en plein air devant l'église d'Isaac, toutes les troupes sous les armes sur la place à partir du Château, d'où nous sommes arrivées en parade, l'Empereur à cheval commandant les troupes. La cérémonie était touchante comme elle devait l'être; pour tout service funèbre, le clergé est en habit de

deuil, l'estrade était couverte de noir, tout le monde en deuil, les militaires, les drapeaux avec des crêpes, cela avait l'air d'un enterrement. Le coup d'œil aurait été beau s'il n'avait pas fait un temps détestable, mais c'est de bien bon cœur que je me suis laissé arroser un peu par la pluie pour rendre ma part de devoirs à tant de braves gens qui ont péri depuis deux ans. Pour ceux qui ont perdu des êtres qui leur étaient particulièrement chers, cette cérémonie devait être déchirante et cependant consolante en quelque façon.

J'avais passé la veille aussi, qui était ma fête, en l'air toute la journée, et, après m'être levée tard samedi pour réparer les fatigues des deux journées précédentes, la matinée a passé de manière que je ne me suis aperçue que j'avais manqué la poste que lorsqu'il était trop tard pour commencer à écrire. Encore une fois pardonnez-le moi, chère Maman!

De plus, j'avais eu l'âme bouleversée l'après-dînée de vendredi par une nouvelle vague et inquiétante qui m'était parvenue sur le compte de la Principessa. On la disait arrivée en Angleterre, et, d'après ce qu'on ajoutait, je la croyais morte; cette nouvelle m'a frappée plus que je ne croyais, après y avoir été préparée depuis si longtemps. Heureusement il y a apparence qu'elle n'est pas bien fondée, mais je crois bien que, si cette fois cela ne se trouve pas vrai, la vérité n'est que remise à quelques semaines plus tard. Sa pauvre petite Lise m'en devient plus intéressante, et je m'attache à elle tous les jours davantage. Ces enfants perdront tout avec leur mère, car le père est bien peu de chose, et, si la Providence ne s'en mêle, ils deviendront de riches sots. Pour sa montre, dont vous avez bien voulu vous charger, probablement elle ne lui parviendra plus.

La chaleur extrême dont vous me parlez chaque fois doit bien vous avoir fait souffrir, chère Maman. Chez nous, l'été est fini, nous avons l'automne en plein, et un vilain automne! Cependant nous tenons encore à Kamennoï Ostrof, et il n'est pas question de le quitter. La maison est bonne, quand tous les poèles et cheminées sont chauffés; il n'y a que celui de mon cabinet qui fume, et qui m'a déjà fait me promener avec cette lettre dans toutes mes chambres.

Les nouvelles de Lisinka sont bonnes. Depuis une dizaine de jours qu'elle a adopté une manière de se promener sur son derrière,

elle fait ainsi presque tout le tour de sa chambre; elle ne sait pas aller à quatre pattes, mais elle va très vite à sa manière. Elle continue à se bien porter, mais elle a depuis plusieurs mois une éruption qui quelques fois la tourmente plus que d'autres, et gâte alors sa brillante humeur; quoique cela tourmente, je suis charmée presque de cette incommodité: on dit que les enfants sont toujours plus sains quand leurs humeurs sortent de cette manière. L'Impératrice est allée à Gatchina hier. Nous avons été avant-hier à Pavlofsk pour la dernière fois, et nous sommes tombés dans un pique-nique qui avait été précédé d'un déjeuner dansant. On y a été extrêmement gai cette année-ci, et on prétend qu'on ne le sera pas moins à Gatchina.

A propos du sieur Lang dont vous me parlez dans votre lettre, chère Maman, ne vous étonnez pas, je vous prie, si vous apprenez que j'ai fait venir par lui du vin *du haut Margraviat*; c'est pour faire une galanterie à Franck, qui parle toujours *con amore* d'un certain vin du Rhin nommé alter Markgräfler. Il veut que j'en fasse venir pour moi, parce qu'il prétend qu'il me conviendrait, mais, comme il est assez indifférent de quelle qualité soient les cinq ou six gouttes de vin que je bois, c'est pour Franck que je veux en faire venir et j'en donnerai la commission au sieur Lang. Je ne saurais reconnaître par assez d'attentions les soins qu'il donne à la petite. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je me suis dédommagée aujourd'hui par un long bavardage du temps que j'ai passé sans vous écrire. Si Marie se trouve encore avec vous, veuillez, chère Maman, lui dire mille choses tendres de ma part. A quoi s'est arrêté le prince? quels sont ses projets? et que n'est en mon pouvoir de contribuer à un changement dans leur sort! Si je le pouvais, il n'y a rien que je ne fasse! Adieu une dernière fois, ma bien chère Maman."

329.

„Pétersbourg, ce 29 Septembre/11 Octobre 1807, Dimanche, à 9 heures du soir.

....Je n'ai rien de nouveau à vous dire, chère Maman, ni rien de plus que ce que je vous ai écrit depuis peu. Hélas! c'est bien assez, nous souffrons de maux incurables, et ce qu'il faut demander

à la Providence, ce n'est pas de réparer ce qu'il est impossible de refaire, mais de nous donner des remèdes qui nous soutiennent le plus longtemps possible.

Je vous assure, Maman, qu'il y a des moments où je crains de perdre l'esprit de tout ce que j'entends; le public de Pétersbourg est bien *mauvaise tête*, et la crise qu'ont occasionnée ces malheureux événements politiques n'est pas passée encore. Quand on est attaché à l'Empereur aussi sincèrement que je le suis, on ne peut pas être de sang-froid dans ce moment. Il est parti ce matin pour une course qu'il va faire en Russie Blanche, où se trouve une partie de l'armée; je suis venue m'établir ici au Palais d'Hiver en grande personne: c'est la première fois que je suis affranchie de la tutelle de l'Impératrice pendant l'absence de l'Empereur. Mon train de vie est le même que quand il est ici. Il a promis qu'à son retour, il y aura tout plein de choses à la Cour. Ce n'est pas à l'envie de s'amuser qu'il a cédé: ah! Dieu sait si j'y suis disposée dans ce moment, mais à la nécessité de faire plus pour le monde qu'il ne fait, d'occuper, d'amuser ce public qui, le plus souvent, comme un enfant, se laisse prendre par des babioles. Puisse l'Empereur tenir parole, et puissent cette fois aussi des babioles détourner l'attention du monde d'objets plus sérieux!

Lundi, à 7 heures du soir.

....Comme à vous, Maman, rien ne me paraît impossible; on ne peut même plus se fier à son propre jugement quant aux probabilités. Oui, vous avez raison, le siècle où nous vivons n'est pas celui que nous aurions choisi si nous avions eu le choix; ses événements servent d'épreuves à la patience, à la soumission aux décrets de la Providence. Je dois vous l'avouer, Maman, puisque l'occasion se présente, depuis quelques années j'ai acquis de la religion et je n'en avais guère jusque-là; tous les jours, elle se fortifie en moi, et je m'en trouve bien, très bien, Mon Dieu! que deviendraient sans elle les malheureux, et quel est l'être assez sûr de son sort pour espérer ne jamais augmenter leur nombre! Ne craignez pas, Maman, que j'aille devenir dévote, mais aimer, se proposer de suivre aussi strictement que faire se peut les préceptes de morale, les leçons que nous

donne la religion, vaut mieux, je crois, que de ne s'occuper que des pratiques. Je n'ai jamais été impie, mais insouciante; je n'avais, depuis que je suis livrée à moi-même, guère pensé à la religion, et je me rappelle d'avoir osé la trouver inutile dans d'autres.

....Je ne puis me défendre de croire que souvent nous expions déjà en ce monde tout ce que nous avons fait de mal, et je trouve même que c'est une bonté de la Providence de nous purifier d'avance pour l'autre vie. N'avez-vous pas aussi cette croyance, chère Maman?"

330.

„Pétersbourg, ce 2/14 Octobre 1807,
Mercredi, à midi et demi.

J'ai reçu dimanche passé votre lettre du 8/20 Septembre, chère Maman, et vous en baise les mains. J'espère qu'actuellement toutes nos lettres vous parviennent exactement, parce que depuis longtemps nous vous les adressons par Leipzig. C'est dimanche aussi que je suis venue m'établir au Palais d'Hiver, après que l'Empereur fut parti pour son voyage. Il commençait à être temps de quitter Kamennoï Ostrof. J'avais surtout l'esprit frappé que nous finirions par être submergés, puisque, dans cette saison, il n'est pas rare de voir des inondations dans les lieux bas, situés au bord de la rivière. Je n'ai pas de nouvelles encore de l'Empereur, mais il a bien mauvais temps pour son voyage et doit avoir de mauvais chemins. Mon train de vie pendant son absence est le même que celui que je menais le printemps passé, le même aussi que quand il est ici, puisqu'on ne reçoit du monde qu'à dîner. L'Impératrice, en attendant, court le lièvre à Gatchina; il y a eu une chasse et il y en aura encore. C'est un plaisir que je ne comprends pas comme femme! Pour les hommes, c'est différent: tout mouvement, tout exercice violent doit leur plaire.

Je me réjouis d'avance pour le journal de notre enfance que vous me promettez, chère Maman. Je crois que les grands crimes de ma sœur Caroline qu'elle y a retrouvés notés, c'était le plus souvent d'avoir rongé ses ongles, car je me rappelle qu'on a employé contre ce vice *des moyens correctifs.* Les heureux temps que ceux-là!

Je vous demande conseil, chère Maman, sur un cas embarrassant qui se présente. Vous avez eu la bonté de souscrire en mon nom pour le *Voyage à Constantinople* de Melling *), et depuis j'ai reçu une lettre de lui avec le prospectus, dans laquelle il me demande de souscrire. Comme j'ai une mémoire de linotte pour de certaines choses, je ne m'en souviens pas, si dans le temps je vous ai priée de souscrire en mon nom ou si c'est au vôtre. Comme, de cette manière, je me trouverai accablée d'exemplaires de cet ouvrage, j'ai une proposition à vous faire, chère Maman, en cas que vous vous souciiez d'en faire l'acquisition, c'est de garder les cahiers pour lesquels vous avez souscrit en votre nom et d'ordonner à Fontaine de les mettre sur mon compte. Si vous avez un exemplaire à vous, chère Maman, ou que vous n'en vouliez pas du tout, ayez la bonté de m'envoyer les cahiers et je me consolerai du malheur d'avoir plusieurs exemplaires.

Vous avez donc été informée plus tôt que nous de la mort de la pauvre princesse Galitzine? On attend le retour de son mari dans peu, et pour moi je l'attends avec impatience, puisque j'ai une affaire à vider avec lui dont l'incertitude m'est pénible, et que j'aime que les choses soient décidées. Il s'agit d'obtenir qu'il me laisse sa fille, ce qui n'est pas sûr encore, et j'y emploierai toute mon éloquence. Depuis que nous sommes au Palais d'Hiver, Lisinka a fait connaissance avec Lise Galitzine, mais il a fallu trois jours pour cela: elle ne se jettera pas à la tête de ses nouvelles connaissances, et tant mieux! La première entrevue l'a mise de la plus mauvaise humeur. La pauvre Lise, qui a une petite tournure civilisée, a fait beaucoup de frais et voulait embrasser Lisinka, qui a des manières extrêmement brusques et quelque chose de rustre, et la repoussait vigoureusement. Si l'on peut juger d'un enfant de cet âge, elle promet du caractère; ah! Dieu veuille qu'elle en ait! La seconde entrevue était un peu mieux, et, à la troisième, elle paraissait déjà trouver du plaisir à voir sa petite compagne. Il me tarde de les voir déjà à l'âge de cinq et six ans, élevées ensemble, s'aimant d'une amitié fraternelle! Hélas! je fais des projets et j'ignore même si le prince Galitzine me laissera sa fille.

---

*) *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de *M. Melling*, avec un texte rédigé par *M. Lacretelle jeune*. Paris, 1807.

Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous baise les mains tendrement et finis bien vite, parce que j'ai bavardé plus longtemps que je ne comptais."

331.

„Pétersbourg, ce 8/20 Octobre 1807,
Mardi, à 11 heures ½ du matin.

J'ai reçu hier, ma bonne Maman, votre lettre de Darmstadt du 16/28 Septembre avec les incluses pour Krutz et Mad. Vogel, que je connais personnellement, et dont surtout j'entends souvent parler par l'Impératrice, parce qu'elle est inspectrice de la classe des bourgeoises dans le Couvent des Demoiselles. Je viens d'envoyer la lettre qui tenait à cœur à mon oncle; veuillez bien, chère Maman, le remercier pour son souvenir, et le prier de ma part de me le conserver.

Je vous avoue qu'en voyant un gros paquet adressé par vous, chère Maman, je me flattais qu'il contenait l'autre Journal que vous nous aviez annoncé, mais je me console de l'attendre encore quinze jours: on prétend donc qu'en toute chose agréable, l'attente vaut mieux que la possession. Le premier m'a beaucoup amusée; je l'ai savouré, et, de plusieurs faits qui me regardent, j'ai retrouvé en moi un souvenir vague. Est-ce qu'il n'en a pas coûté à Mlle Mons de me les céder? J'en serais bien fâchée, et, si je la juge d'après moi, qui tiens tant aux souvenirs et à ce qui les rappelle, il doit lui en avoir coûté un peu.

On attend l'Empereur aujourd'hui ou demain, mais je crois que cela sera demain qu'il arrivera, les chemins étant abominables et le temps de même. J'ai eu de ses nouvelles hier, mais il ne dit pas le jour de son retour.

Vous me parlez tant, ma bonne Maman, de l'extrême plaisir que vous font les détails que je vous donne sur Lisinka, que vous serez cause que j'abuserai de l'encouragement que vous me donnez. Elle va avoir *un an.* Mais c'est l'époque de *quatorze mois* que je voudrais qui fût déjà passée; j'en ai une terreur inexprimable, parce que c'est l'âge où l'autre est morte. Ce n'est que faiblesse d'esprit, parce que cet âge n'a rien de particulier qui doive le faire craindre, mais une faiblesse qui se gagne si aisément, pour ceux qui vous

sont chers! Lisinka se porte à merveille et devient si forte et si lourde, que je dois renoncer sie zu warten, parce que cela dépasse mes forces; la pauvre Lise Galitzine, qui a trois mois de plus qu'elle, pèse la moitié de son poids. Elles sont ensemble toutes les après-dînées, Lise enchantée, embrassant à droite et à gauche tout le monde, mais la mienne ne peut pas se faire encore à la société d'un être de son âge, et, quand Lise l'approche un peu de trop près, elle fait une mine la plus ridicule, comme si on lui jetait de l'eau sur le corps. Elle aime assez à la voir à une certaine distance, et pleure même quelquefois quand elle s'en va, mais, quand Lise veut lui faire des caresses, elle se détourne avec un air de dégoût. Depuis deux jours cependant, elle lui fait l'honneur de lui donner ses joujoux à baiser, ce qui est une grande faveur de sa part. J'ai remarqué qu'en général les enfants préfèrent ceux qui sont plus âgés qu'eux. La dernière visite que la pauvre Principessa ait faite dans ce monde était chez nous, au Palais Taurique, avant son départ pour Strelna. C'était pour voir la petite qu'elle s'est traînée chez nous avec tous ses enfants, et alors Lisinka était enchantée de son fils aîné *), qui a trois ans.

Pauvre Principessa! Je la regrette tous les jours davantage; nous en parlions hier encore avec Amélie. Il est bien sûr qu'avec elle la vraie gaîté a disparu de notre petit cercle; on peut être plus aimable qu'elle, mais pas aussi originale que l'était son esprit.

Nous sommes à mercredi matin, et l'Empereur n'est pas arrivé encore; on doute même qu'il arrive aujourd'hui, à cause des mauvais chemins. Adieu, ma bonne et chère Maman, je vous baise bien tendrement les mains et vous chéris de toutes les facultés de mon âme."

332.

„Pétersbourg, ce 1/13 Novembre 1807,
Vendredi, à 11 heures du matin.

J'ai reçu lundi passé, chère et bonne Maman, votre lettre du 6/18 Octobre avec le Journal de 1786, qui m'a encore plus amusée que les premiers, parce qu'il contient plus de détails. Je vous baise les

*) Le Prince Michel Golitzyne.

mains, ma bonne Maman, de ce que vous avez daigné vous occuper à satisfaire nos fantaisies à cet égard. En voyant qu'un de mes crimes les plus fréquents de ce temps était de renifler sans me moucher, j'ai fait la remarque que je m'en suis si bien corrigée, qu'Amélie prétend que je me mouche trop souvent et que cela me rend le nez rouge quelquefois."

333.

„Pétersbourg, ce 9/21 Novembre 1807,
Samedi, à midi.

Je suis enchantée, chère et bonne Maman, de voir par votre lettre du 16/28 Octobre que les lettres que je vous avais adressées vous sont enfin parvenues; je trouvais qu'elles étaient longtemps avant d'arriver à leur destination. Le comte Tolstoï *), que vous attendiez, vous aura aussi remis celle dont je l'avais chargé. C'est celui dont vous vous rappeliez, dont vous avez vu la femme à Munich, lors des premières couches de ma sœur Caroline, il y a huit ans. Il n'y a pas d'être au monde qui aime moins à voyager qu'elle, et qui, par la carrière de son mari, ait plus roulé sur les grands chemins qu'elle. Je l'ai chargée d'un paquet pour vous, chère Maman, qui contient un châle turc que j'ose vous offrir, mais, comme il n'y a pas un mois qu'elle a quitté Moscou, je crains bien qu'il ne se passe encore quelque temps avant son arrivée à Carlsrouhe.

J'ai déjà répondu aux lettres de Charles et de sa femme dont vous me parlez, chère Maman. La lettre de la princesse Stéphanie, qui ne contient que des compliments d'usage, m'a paru très bien tournée; quant à celle de Charles, je n'ai pas reconnu son style. Les miennes feront un chemin rétrograde, puisque Charles est de retour à Carlsrouhe et qu'elles sont parties pour Paris.

L'hiver a commencé enfin, quoique la rivière ne soit pas prise encore, et j'ai célébré son entrée par une fièvre de fluxion, qui m'a prise mercredi et a empêché un bal que l'Empereur voulait donner hier, mais qui n'est que remis à demain, parce que je me porte presque entièrement bien. J'ai eu la douce satisfaction de passer deux

---

*) Le Comte Pierre Tolstoï, ambassadeur à Paris.

journées et demie tranquillement dans mon appartement, sans souffrir beaucoup, ce qui n'est pas sans charme, surtout parce que j'ai évité hier une journée de représentation pour la fête de St-Michel. Comme vous avez relu depuis peu les lettres de Mad. de Sévigné, vous vous rappellerez tout ce qu'elle dit à Mad. de Grignan sur la paresse de celle-ci: il y a mille circonstances où je me l'applique, sans pour cela me faire l'honneur de me comparer du reste à une femme aussi spirituelle que Mad. de Grignan. Mais réellement il y a des jours où je me surprends faisant des traités avec ma paresse, d'autres où je l'enferme avec défense de se montrer. Ce sera le cas demain.

J'ai enfin revu mardi le prince Galitzine. Malgré que je vous avais dit il y a huit jours que je l'attendais, il n'est pas venu ce jour-là: il nous a demandé le temps de se remettre, et m'a tenue en suspens pendant trois jours. Le cœur m'a battu lorsqu'on l'a annoncé chez ma sœur, où je l'ai vu, et la vue de ses enfants surtout m'a fait mal. Il paraît affecté, mais il ne sera pas inconsolable. Le sort de Lise n'est pas décidé encore; il semble désirer me la laisser, mais il veut auparavant écrire à sa mère pour avoir son consentement. Il part pour Moscou bientôt; de là il ira voyager, peut-être le verrez-vous, et je tremble qu'à son retour, il ne soit si consolé qu'il ne se remarie. Hélas! cela me rappelle sa pauvre femme, qui se fâchait sérieusement quand le héros ou l'héroïne d'un roman survivait à l'objet de sa passion, parce qu'elle craignait toujours qu'il ne finisse par se consoler. Elle n'était pas même tranquille pour *Mathilde* au fond de son couvent. Ses fils ont été chez moi hier, puisque c'était la fête de l'aîné, et que je voulais leur faire des cadeaux; moi-même je ne puis exprimer l'intérêt, la sollicitude vraiment maternelle qu'ils m'inspirent. Ils sont gentils et deviendront jolis tous les deux, mais criailleurs, un peu maussades parfois. Ma perruche a fait passer à l'aîné des moments affreux, qui m'ont rappelé comme j'avais peur de votre perruche, chère Maman, dans mon enfance. Je prends en vérité ces enfants pour les miens, puisque je vous en parle si longuement; pardonnez-le moi, ma bonne Maman, mais je ne puis pas me taire avec vous sur ce qui m'intéresse.

Lisinka s'est bien portée pour son jour de naissance. Son incommodité est passée, quoique les dents n'aient pas paru encore. Elle

m'a fait des visites ces jours-ci, pendant que je ne pouvais pas aller chez elle. Il n'y a que sa timidité qui me désespère, puisqu'elle est cause que personne ne la voit dans sa gentillesse naturelle: elle jette des cris pour toute personne qu'elle ne voit pas journellement, et ne peut pas s'habituer à l'Empereur surtout. J'en suis fâchée, parce qu'il ne la voit jamais à son avantage. Votre portrait gagne toujours en faveur auprès d'elle; elle l'embrasse de propre mouvement et sait très bien où trouver *Grand'Maman*. Elle n'est pas cependant aussi précoce que je l'avais cru; j'aurais parié il y a deux mois qu'elle marcherait seule à un an, et cet événement tardera certainement encore deux mois. Adieu, chère et bien-aimée Maman, il est tard, parce que j'ai été obligée de m'interrompre plus d'une fois. Je vous baise mille fois et tendrement les mains."

334.

„Pétersbourg, ce 15/27 Novembre 1807,
Vendredi, à 7 heures du soir.

C'est ce matin, à l'aube du jour, que j'ai reçu votre lettre du 22 Octobre/3 Novembre, chère et bonne Maman; je l'ai lue en déjeunant à la lumière, parce qu'une triste cérémonie à laquelle je devais me trouver m'a fait lever au delà d'une heure plus tôt que de coutume. Nous sommes tous allés *in fiocchi* rendre les derniers devoirs à une pauvre vieille Reine de Géorgie *), dont je me souviens de vous avoir parlé il y a quelques années, à l'occasion d'un bal à la Cour où elle s'est trouvée. Elle vient de mourir, et tandis qu'on avait presque oublié son existence, parce que son grand âge l'empêchait de sortir, on lui a rendu des honneurs inouïs après sa mort. C'est ce matin qu'elle a été enterrée, accompagnée d'un cortège qui aurait été beau à voir, si un épais brouillard ne l'eût empêché. Nous n'avons pas suivi l'enterrement, mais nous avons été dans sa maison, où elle était exposée sur un catafalque, et d'où le cortège est parti pour l'Eglise de Newsky.

---

*) La Reine Daria de Géorgie, née Princesse Dadian (20 Juin 1738—8 Novembre 1807), troisième femme du Roi Héraclès II.

Si vous voyez la comtesse Tolstoï après la réception de cette lettre, chère Maman, vous pourrez lui annoncer cette nouvelle sans beaucoup de ménagements; cependant quoique cette défunte Reine était sa tante, je ne crois pas qu'elle soit fort touchée de cette perte. Je suis charmée que le comte Tolstoï vous ait remis lui-même ma lettre.

Samedi, à 11 heures du matin.

Je vais répondre article par article à toutes les questions que vous me faites, chère Maman. D'abord sur le comte et la comtesse Panine *); ils sont depuis plusieurs années établis à la campagne, dans les environs de Moscou, d'où lui ne sort presque jamais, mais elle passe une partie des hivers à Moscou.

Quant au thé, l'affection que je lui porte ne fait que croître: il est pour moi ce qu'est le tabac à ceux qui en prennent; il me ranime quand je suis fatiguée ou que mes esprits sont abattus. Au milieu des plus fortes chaleurs même, il me désaltère et me rafraîchit. C'est ce qu'Amélie ne comprend pas: quand, dans une soirée bien chaude, nous mourons de soif toutes deux, elle boit force limonade à la glace, et moi du thé; je l'assure toujours qu'il en est du thé comme de la vertu, qui paraît pénible dans les commencements et dont on ne sent le charme qu'à la longue, parce que, à la vérité, le thé dans les grandes chaleurs me donne dans les premiers moments des bouffées de chaud et de sueur, mais dans la suite me désaltère et me rafraîchit. Je n'en prends cependant que le soir, et le matin jamais, à moins que je ne me porte pas bien.

Vous me dites, Maman, que, quand Louis et Mimi **) seront chez vous, il faudra jouer au boston. Sont-ils donc de si déterminés joueurs tous deux? La grossesse de Marie ***), dont vous parlez à Amélie, chère Maman, vient fort mal à propos. J'ai été fort étonnée de ce que vous nous avez écrit, qu'on refuse même la pension au prince, tandis que je savais qu'elle avait été stipulée. L'Empereur a

---

*) Le Comte Nikita Panine et la Comtesse, née Comtesse Sophie Orloff.

**) Prince et Princesse de Hesse-Darmstadt.

***) Princesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice.

promis de s'en occuper. Comme Charles va passer quelque temps avec vous, mon épître à lui qui court les grands chemins vous sera communiquée probablement, et je désire que vous ne la désapprouviez pas.

Adieu, ma bonne et chère Maman, je ne vous ai pas parlé encore de la petite, qui se porte bien, mais qui, à mon grand regret, devient plus pleurnicheuse qu'elle ne l'a été jusqu'ici; il est probable aussi que cela provienne de ses dents, qu'elle va pousser entièrement. Il y a des jours où elle criaille quand sa bonne s'éloigne d'elle pour une seconde: alors je vous avoue, Maman, que j'éprouve des mouvements de jalousie que je réprime de toutes mes forces, et qui sont bien ridicules. Je n'ai appris qu'hier qu'Amélie a été empêchée de vous écrire le dernier jour de poste par une visite de la comtesse Apraxine. Elle ne vous a donc pas donné des nouvelles du bal chez nous que je vous avais annoncé la veille. Il a été brillant, quoiqu'il avait cette fois une physionomie un peu différente du premier, causée par la présence de l'Impératrice mère et de tout ce qui s'en suit. Adieu encore une fois, ma bien-aimée Maman, je viens d'envoyer votre lettre au comte Romantzoff, et vous baise tendrement les mains."

335.

„Pétersbourg, ce 31 Décembre 1807/12 Janvier 1808, Mardi, à neuf heures et demie du soir.

Je veux finir mon année en remplissant un devoir et par une jouissance; celle-ci consiste à vous écrire, ma bien-aimée Maman, quoique ce ne soit pas mon tour demain, et le devoir, c'est de vous envoyer la lettre de change ci-jointe de 2900 roubles avec une petite note, en vous suppliant, chère Maman, de vouloir bien vous charger de la distribution des pensions telle que je l'ai marquée. Il y a une faute par rapport à celle du fils de Christian, qui est de 100 florins et qui est marquée de 100 roubles, mais, comme le change n'est pas avantageux pour nous dans ce moment-ci, la différence ne sera pas grande, et il a été plus court de mettre le tout ensemble. Quoique ce soit Amélie qui vous écrive demain, j'expédie cette lettre de change le même jour, parce qu'il me semble que j'en commencerai l'année

plus tranquillement, et qu'il vaut toujours mieux hâter autant que possible des envois de ce genre.

J'attache aussi du prix à finir l'année en vous écrivant. Le dernier jour de l'an porte toujours quelque chose de mélancolique avec lui; pour moi, du moins, tout ce qui finit l'est, et à plus forte raison, quand on trouve des souvenirs pénibles dans le courant de cette année écoulée. Puisse l'année qui vient voir prospérer tout ce qui m'est cher, et établir un calme parfait sur le monde entier!

C'est la comtesse Apraxine, je crois, qui m'a montée à un ton pathétique que je me surprends. Elle a eu l'attention de venir chez moi ce soir pour me souhaiter une bonne année, et elle est depuis quelque temps si singulièrement abattue et disposée à la mélancolie, que cela m'a gagnée aujourd'hui. Un grand sujet de peine et d'inquiétudes bien naturelles qui lui pèse sur le cœur, c'est qu'Alexandre, enflammé d'une ardeur guerrière, va se faire militaire ainsi que son gendre Wassiltchikoff. Au bout de tout cela, elle veut se retirer du monde et finir ses jours dans une espèce d'ermitage. Ces projets nous ont menées à une conversation si peu mondaine, que je me sentais presqu'enlevée déjà de dessus ce triste globe.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui, ma bonne Maman, de votre lettre du 4/16 Décembre, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis toujours occupée de vous à cette époque. Je suis charmée que vous ayez passé cette journée tranquillement à Bruchsal, et non à Carlsrouhe. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je me borne aujourd'hui à ce peu de lignes, afin de ne pas me rencontrer avec Amélie dans tout ce que je pourrais vous dire.

Lisinka, grâce au Ciel, finit l'année heureusement, quoiqu'elle travaille encore à faire des dents. Son portrait deviendra aussi ressemblant que possible, à en juger par ce que j'ai vu aujourd'hui. Elle parlera certainement dans peu, et même on peut dire sans exagération qu'elle parle déjà, parce qu'il y a des sons qu'elle prononce avec intention: par exemple, quand elle ne veut pas de quelque chose, c'est *Nie! Nie!* sans fin, pour *non*, qui se prononce *niet* en russe; de même *up* en anglais, quand elle veut être levée. Elle est réellement bien, bien gentille, et il faut encore que je vous fasse part d'un petit tour que je lui ai enseigné et qu'elle a saisi avec une extrême intelli-

gence; je lui ai appris à dire *tak!* (ce qui équivaut à *oui!* ou *c'est ça!*) quand je lui demande à l'oreille si elle est *ma Lisinka*? Elle n'y manque jamais quand elle est de bonne humeur, et d'un petit air si fin, comme si elle entrait dans la plaisanterie. Pardon, Maman, ce sujet, comme toujours, m'a entraînée plus loin que je ne voulais."

1808.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

336.

„Pétersbourg, ce 11/23 Janvier 1808.

J'ai reçu en dernier lieu, ma chère et bonne Maman, votre lettre du 19/31 Décembre. Vous m'y parlez de la course que vous avez faite à Carlsrouhe pour voir Charles, qui souffre de la dentition; c'est beaucoup, de faire quatre dents de sagesse à la fois. Je ne me souviens pas que les miennes m'aient fait souffrir: à dire la vérité, je ne sais pas même si je les ai; on dit qu'elles ne viennent quelquefois qu'à trente ans. Vous êtes trop bonne, chère Maman, de relever ce que j'ai dit à votre égard dans ma lettre à Charles. N'est-ce pas *vous* qui êtes le plus fort, le seul lien qui m'attache à la Maison de Bade! Ses autres membres paraissent avoir oublié dès longtemps qu'il existe de la parenté entre nous, et je ne leur en veux pas, pourvu qu'ils n'oublient plus dorénavant ce que *vous* leur êtes.

Vous ai-je dit, Maman, que le portrait de Lisinka est terminé? Les avis sont extrêmement partagés sur la ressemblance, et il faudra que je l'accompagne de commentaires, mais du moins vous pourrez vous faire une idée de sa figure, et une assez juste. J'attends, pour le faire partir, d'abord une occasion, car je crains qu'il ne soit trop secoué par un courrier, et une copie que j'ai demandée pour moi. Cette chère petite, grâce au Ciel, continue à prospérer, mais elle

ne marche pas encore; elle court à quatre pattes avec beaucoup de dextérité, et on prétend que cette manière fait marcher les enfants plus tard, mais elle est la plus naturelle. Votre portrait continue à faire son bonheur; aujourd'hui nommément elle l'a emporté avec elle à la promenade, après avoir commencé par le baiser de propre mouvement. Malheureusement Frank est décidé à partir l'été prochain, puisque, cette année-ci, sa santé paraît totalement dérangée; il ne m'a parlé lui-même de ses projets d'établissement, mais on m'a dit qu'il comptait se retirer dans sa patrie, qui est le pays de Bade, et ne plus s'occuper que de terminer différents ouvrages sur la médecine qu'il a entrepris. Si cela est, j'aurai du moins de la satisfaction à penser que vous aurez du plaisir à apprendre par lui mille détails sur nous.

Amélie vit dans la dissipation; on danse beaucoup cet hiver, et, excepté les bals, elle soupe assez souvent dehors. Je profite de trois jours qu'elle passe en l'air pour lire *le Siège de La Rochelle*, un nouveau roman de Mad. de Genlis, que vous connaissez peut-être. Je lui cache que je l'ai, car elle me l'enlèverait.

Lundi on fêtera mon jour de naissance par un bal chez l'Impératrice mère; au fond il est demain, puisque, depuis le nouveau siècle, il a douze jours de différence. Adieu, bien chère et bonne Maman, je vous baise mille fois et tendrement les mains. A propos, Maman, on me dit qu'il faut vous donner le titre d'Altesse Royale. Je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, d'après ce que vous m'avez dit, que l'Altesse Royale ne se donnait qu'aux Grands-Ducs, et que votre titre ne changeait pas. Veuillez me dire ce qu'il faut faire."

337.

„Pétersbourg, ce 22 Janvier/3 Février 1808,
Mercredi, à une heure.

Quelques heures après vous avoir écrit l'autre jour, chère Maman, j'ai reçu votre lettre du 28 Décembre 1807/9 Janvier 1808, et je vais répondre sur-le-champ aux questions que vous m'y faites.

La famille du Roi de Géorgie est établie ici, parce que le pays s'est soumis de sa propre volonté à la Russie dès le commencement du règne de l'Empereur Alexandre. Après des troubles sans fin dans

leur intérieur et parmi la famille régnante, ils ont eu recours à cet expédient pour rétablir le repos chez eux. La pauvre défunte Reine dont je vous ai parlé n'avait pas mal contribué au désordre, et elle avait mainte tête sur sa conscience. Il y avait près de cinq ans qu'elle était à Pétersbourg, et, comme sa réputation de méchanceté l'avait précédée, nous nous sommes amusés lors de sa première audience des craintes très sérieuses qu'avait quelqu'un qu'elle n'assassinât l'Empereur avec une grande épingle que toutes les géorgiennes portent pour fermer leur robe. Il est vrai qu'une de ces princesses venait d'assassiner de sa belle main un général russe sous la garde duquel elle se trouvait, mais ce n'était pas avec sa grande épingle qu'elle avait fait ce coup. Vous voyez, Maman, que ce sont d'énergiques princesses.

J'ai déjà donné bien des regrets au quiproquo que la Duchesse de Courlande a fait sans doute. Je l'avais priée, il y a un an, de remettre à la Princesse de Wurtemberg les effets dont je l'avais chargée pour vous, puisqu'elle était décidée à rester en Russie tant que la guerre durerait, et que j'aurais pu trouver un moyen de vous les faire parvenir plus tôt. Cependant la Princesse Alexandre lambina tellement que la paix était faite et la Duchesse prête à partir, que je n'avais pas reçu encore lesdits effets. En répondant à une lettre de politesse que la Duchesse m'écrivit peu avant son départ, je la priai de vous faire parvenir les paquets dont elle avait bien voulu se charger, et, au lieu de cela, elle les remit à la Princesse Alexandre, qui probablement les lui avait demandés mal à propos. Voilà l'histoire très diffuse de ces malheureux effets chinois, qu'il me faudra réclamer encore longtemps avant que la Princesse Alexandre pense à me les renvoyer. Quand je les aurai, je vous les ferai parvenir par la première occasion.

Vous ne me dites pas, chère Maman, quelle a été la maladie du fils de Marie qui vous a donné des inquiétudes. Que Dieu lui conserve ses enfants, à cette bonne Marie! Elle n'a pas besoin d'un surcroît de peine! Qui est le médecin attaché à votre personne, chère Maman, car je pense que vous en avez un avec vous à Brouchsal?

Lisinka se porte bien. Frank veut absolument la sevrer dans peu, et elle paraît vouloir le prévenir, parce que, depuis quelques jours, elle ne veut pas prendre le sein quand elle est éveillée, et pas même chaque fois la nuit quand elle dort à moitié. Je serais très

Palais de Kamenny Ostroff.

Aquarelle de Z. Darvliansky, 1808,
appartenant à la Princesse Hélène Géorgiewna de Saxe-Altenbourg.

charmée qu'elle se sevrât ainsi elle-même, car du reste elle mange et boit très bien, et, malgré que plusieurs dents qui lui viennent font enfler toutes ses gencives, elle est gaie et se porte à merveille.

Adieu, chère Maman, l'heure de la poste m'oblige à finir à toute hâte. Je ne sais rien absolument de vos glaces qui sont parties et j'ignore même à quelle part elles étaient adressées; il y a du malheur avec ces envois de glaces. Adieu, ma chère et bonne Maman, je vous baise tendrement les mains."

338.

„Pétersbourg, ce 18/30 Janvier 1808,
Samedi, à midi.

.... Amélie vous aura rendu compte dans sa dernière lettre de la manière dont mon jour de naissance a été célébré. Il m'a plu des cadeaux cette fois-ci, outre celui en diamants que l'Impératrice me donne de fondation et qui, entre nous soit dit, me touche le moins: je préférerais qu'elle me donne pour la moitié du prix des choses qui me plaisent davantage. Il a pris cette fois à l'Empereur un accès de galanterie: il m'a donné trois châles turcs très beaux. A son avis, c'est une des parties les plus essentielles de la toilette d'une femme. Aussi suis-je bien sensible à son intention....."

339.

„Pétersbourg, le 16/28 Février 1808,
Samedi, à midi et demi.

La poste d'hier nous a apporté deux de vos lettres, chère Maman, celle du 26 Janvier/7 Février à mon adresse et une autre d'une date moins récente à celle d'Amélie. J'en ai reçu encore une ce matin par courrier, probablement du 1/13 Février, où vous m'accusez la réception du portrait de Lisinka, que je suis enchantée de savoir enfin arrivé à bon port, enchantée du plaisir qu'il paraît vous avoir causé, ma bonne Maman, et flattée de ce que vous dites de sa figure.

Elle est effectivement bien jolie, cette chère petite, et aussi gentille que jolie. Je vous remercie, chère Maman, d'avoir agréé mes éventails avec bonté, de même que pour celle que vous avez en vous chargeant de la distribution des pensions.

Voilà donc votre appartement au château de Carlsrouhe occupé, à mon grand regret! Et pourquoi mon grand-père s'y est-il établi? Combien il doit se trouver isolé dans ce château, surtout quand mon frère n'y est pas! Je fais des vœux pour que Charles soumette toujours sa conduite à vos conseils, et je me flatte que de cette manière il n'y aura plus moyen de lui trouver des torts. Amélie m'a montré le livret avec les couplets pour la fête de Charles; ils ne me paraissent pas bien jolis.

Le carnaval est fini pour moi, quoiqu'il ne le sera de fait que demain. Il a fini pour nous jeudi; j'ai été avec l'Empereur pour la seconde et dernière fois de cet hiver à l'Assemblée de la Noblesse. Mardi, nous avions eu un bal chez la princesse Dolgorouki *), samedi passé une fête chez le grand chambellan Narichkine **), que je vous avais annoncée: elle a très bien réussi; elle a commencé par un petit ballet en chambre, après le bal le souper, et puis feu d'artifice. Si cela avait été un peu plus court, cela aurait encore mieux valu, mais nous ne sommes rentrés qu'à quatre heures passées du matin.

Il y a longtemps que nous n'avons eu d'hiver aussi animé. Il n'y a pas de mal qu'il l'ait été autant, et, quant à moi, je me trouve à présent toute faite à cette dissipation, tandis que je l'envisageais avec frayeur au commencement de l'hiver. J'ai gagné le dessus sur ma paresse: elle est dans l'abaissement le plus complet, et cela prouve pour mon opinion favorite, c'est qu'on peut faire de soi tout ce que l'on veut fortement, dès que les forces physiques ne s'y refusent pas entièrement.

L'heure de la poste m'oblige de finir aujourd'hui. Adieu, ma chère et bonne Maman, je vous baise tendrement les mains et vous prie de dire mille choses tendres de ma part à Marie."

---

*) La Princesse Catherine Dolgorouky, née Princesse Bariatinsky.

**) Alexandre Narychkine.

340.

„Pétersbourg, ce 26 Février/9 Mars 1808,
Mercredi, à 11 h. 1/2 du matin.

.... A moins de vous parler des gentillesses de mes enfants, je ne saurais vous conter ici aucun événement marquant: depuis que le carême est commencé, les journées se passent dans la plus parfaite uniformité pour moi. Amélie sort quelquefois le soir; je mets ce loisir à profit pour mes lectures, qui font partie des moments les plus agréables de ma journée. J'ai arrangé depuis peu un coin dans mon grand cabinet au moyen de paravents et de petites tables, dans lequel on porte à tout ce que l'on fait plus d'attention qu'autre part: c'est là que je passe une partie des soirées à lire avec une jouissance inexprimable. L'établissement était fait depuis assez longtemps déjà, mais le carnaval m'avait empêchée d'en jouir. Ma lecture de préférence est l'histoire; elle m'attache autant que les romans jadis dans ma toute première jeunesse. C'est dans l'ordre: on adore les illusions dans l'âge qui leur est propre, et, quand on en est revenu malgré soi, quelquefois on aime mieux s'occuper de la réalité.

A cet égard-là, j'ai cinquante ans dans ma chambre et dix quand je suis avec mes deux petites demoiselles; je me rappelle avec elles de tous les jeux de ma toute première enfance, et je crois que je les leur communiquerai quand elles avanceront en âge. Il est impossible de ne pas s'attacher à Lise Galitzine: elle est si aimante, si caressante, cette pauvre petite! Ce qui m'a surtout touchée en sa faveur, c'est un accident qui m'est arrivé avec elle l'autre jour: je lui faisais pour l'amuser des taches de cire d'Espagne sur un papier, et, comme elle voulait mettre le doigt dessus, ne pouvant lui faire comprendre qu'elle se brûlerait, j'ai voulu lui faire l'application de mes principes d'éducation expérimentale et lui faire sentir que c'était chaud. Malheureusement cela l'était trop; je lui mis son pauvre petit doigt sur une tache qui lui valut une cloche. Elle jeta des cris affreux, je fus au désespoir de mon inadvertance, mais, ce qui m'a paru drôle

et touchant à la fois, c'est que jamais elle n'a été plus caressante pour moi qu'après et le lendemain même."

341.

„Pétersbourg, ce 18/30 Mars 1808,
Mercredi, à midi.

..... Lisinka marche, chère Maman, et ce grand événement date de la journée d'hier. Hier elle a fait pour la première fois dix à douze pas entièrement seule; je la suivais mourant de peur et ne voulant pas en croire mes yeux, et elle, était si fière de s'être émancipée!"

342.

„Pétersbourg, le 7/19 Avril 1808,
Mardi, à 1 heure.

Je commence aujourd'hui ma lettre qui ne partira que demain, parce qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, chère et bonne Maman. Amélie devait vous écrire mercredi passé, mais, comme elle a manqué la poste, il a fallu que je lui laisse réparer son oubli samedi. D'ailleurs, tous les jours de la semaine passée, qui était pour nous la Semaine Sainte, étaient si remplis de pratiques de dévotion qu'il me restait peu de moments à moi. C'est un temps extrêmement fatigant, et, depuis mercredi, c'est aujourd'hui le premier jour où je suis dans mon état naturel, parce que la nuit de Pâques et la journée du lendemain qui viennent à la suite de toutes ces fatigues m'achèvent toujours. C'est d'être debout pendant trois ou quatre heures de la journée qui est si pénible, parce que à aucun service on ne peut s'asseoir, chez nous.

Je réponds toujours à votre lettre du 7/19 Mars, que j'ai déjà reçue il y a huit jours, et vous m'y parlez pour la première fois, chère Maman, de Mad. de Krudner *). Je ne savais pas qu'elle fût à Carlsrouhe, mais je la crois, comme vous le dites, d'une société fort agréable. Elle a été longtemps à Riga, mais elle n'a jamais voulu

*) La Baronne Julie Krüdener, née Vietinghoff (1764—1824).

venir ici, à ce que m'a dit Antoinette de Wurtemberg *), parce qu'elle a craint le ridicule qu'on pourrait jeter sur elle comme femme auteur, quoique, à certains égards, elle n'ait pas eu tort. Je suis sûre cependant qu'elle aurait été parfaitement bien reçue dans la société. J'attends avec impatience de voir paraître son nouveau roman que vous m'annoncez. Elle a raison de choisir son sujet dans des siècles reculés, le nôtre est peu romanesque, quant aux sentiments à l'ordre du jour.

Mercredi, 8 Avril, à midi.

Je me suis interrompue hier pour aller chercher la Princesse de Wurtemberg, qui m'avait proposé de se promener en voiture avec moi, mais le jour n'était pas bien choisi, parce que le temps était affreux. Son séjour, qui ne devait être que d'une quinzaine de jours, s'est prolongé, comme nous l'avions prévu; la saison, la difficulté d'un voyage pendant le dégel, lui fait une douce violence. Je l'aime d'habitude, et je ne suis pas fâchée par conséquent de la voir rester plus longtemps que je ne m'y attendais, quoique j'avoue que je suis tous les jours plus frappée de la frivolité de sa conversation. Ce n'est pas qu'elle manque d'esprit, mais c'est que, comme chez grand nombre de femmes, cet esprit n'a jamais été dirigé que vers des objets de frivolité. Amélie, qui est chez moi et qui me parle, m'oblige de finir, chère Maman, parce que cela me donne des distractions et que je vous dirais des choses qui n'ont pas le sens commun.

Lisinka se porte à merveille. Elle a communié le dimanche de Pâques, et, lorsqu'on a voulu lui donner la communion, elle s'est détournée et a dit: *No!* de sorte qu'il a fallu la forcer comme pour une médecine. Lise Galitzine aussi a communié. Ces deux petites étaient intéressantes à voir.

Adieu, chère Maman, je ne sais réellement comment j'ai tourné tout ce que je vous ai dit en dernier lieu, parce que j'ai été interrompue sans cesse. Je me hâte, afin que cela ne m'arrive pas encore une fois, de finir en vous baisant tendrement les mains."

---

*) Née Princesse Antoinette-Ernestine-Amélie de Saxe-Cobourg, née le 28 Août 1779, femme du Prince Alexandre de Wurtemberg.

343.

„Pétersbourg, ce 22 Avril/4 Mai 1808,
Mercredi, à midi et demi.

.... Hélas non, Maman! je ne puis pas encore vous annoncer les dents œillères de Lisinka. Sa dernière incommodité a eu pour résultat trois grosses dents qui ont paru presque ensemble. Depuis lundi, elle n'est de nouveau pas bien; on voit bien que ce n'est que la dentition, parce que, chez elle, elle est accompagnée de symptômes presque toujours égaux, mais hier et ce matin, elle était si accablée, sa pauvre petite tête était si pesante, que je me flatte que cette fois ce sont les dents œillères. Elle est cause que je ne pourrai pas vous écrire aussi longuement aujourd'hui que je le désirerais. J'ai passé toute la matinée chez elle; ma présence y est nécessaire quand il s'agit de donner une médecine, parce que la bonne a le cœur excessivement tendre, qu'au lieu de la lui faire avaler en une fois en lui faisant violence, elle ne la tourmente que davantage en y revenant à deux ou trois fois. C'est le seul reproche que j'aie à faire à cette excellente fille, et encore cet excès-là vaut-il mieux que l'opposé!"

344.

„Pétersbourg, ce 29 Avril/11 Mai 1808,
Mercredi, à midi.

Amélie vous aura dit dans sa dernière lettre, chère Maman, que la maladie de Lisinka traîne plus en longueur que je ne le croyais en vous écrivant, il y a aujourd'hui huit jours. Les médecins (car il y en a *trois* à présent qui viennent la voir) sont toujours également rassurants. Ils disent que ce n'est autre chose qu'une dentition difficile; je veux bien le croire, mais la dentition seule produit tant d'accidents que cette cause seule ne peut pas ôter les inquiétudes bien naturelles que j'ai: ce qui pourrait les diminuer, c'est qu'ils disent aussi qu'ils ne voient pas de danger pour le présent. Il faut les en croire, et je passe ma vie à tâcher de surmonter les frayeurs de mon imagination. Ce qui est pénible, c'est de voir cette enfant, si vive, si intelligente, dans l'accablement où elle est depuis jeudi,

ne prenant presque part à rien et ne soulevant pas la tête. Stoffregen *), celui des trois médecins dont la présence me rassure le plus, croit que ce sont les quatre dents œillères qui se forment. J'ai béni le Ciel lorsqu'il est arrivé dimanche soir, car le bon Frank est dans un vague désespérant, et, pour Crigton, qui y est par l'ordre de l'Empereur, je le connais trop peu pour avoir de la confiance en lui, quoique je ne doute pas de sa science. Enfin, Maman, je mentirais si je vous disais que je suis tranquille, mais je vous jure que je me travaille autant que possible."

345.

„St-Pétersbourg, ce 2/14 Mai 1808,
Samedi, à 11 h. du matin.

Je vous assure, chère Maman, que je me porte bien. Il m'est impossible de voir qui que ce soit d'étranger; c'est la seule raison qui m'empêche de charger moi-même M. Marine, qui va partir aujourd'hui, de vous le dire. Maman, je suis bien malheureuse, mais vous aussi, ma bonne, ma pauvre Maman, combien vous devez l'être! Ah! si vous me donniez la permission de demander à Dieu la fin de mon supplice! Je ne suis pourtant plus bonne à rien dans ce monde, mon âme n'aura plus la force de se relever de ce dernier coup! Lisinka, cet ange adoré, sera enterrée tout à côté de votre sœur **). Il ne restait plus que peu de places dans cette église, qui va renfermer les restes de mes deux enfants; j'ai choisi celle-ci en pensant à vous, ma bonne Maman ***)."

---

*) Conrad Stoffregen, médecin de l'Impératrice Elisabeth.

**) La Grande-Duchesse Natalie Alexéewna, première femme de Paul Ier, sœur de la Margrave Amélie, mère d'Elisabeth.

***) „Ma chère Maman, je vous écris encore aujourd'hui pour vous donner des nouvelles de notre malheureuse Elise. Sa santé ne souffrira pas, je l'espère, de ce coup affreux. Elle est résignée, soumise à la volonté de Dieu, mais combien elle souffre! Tant que sa pauvre enfant reste encore dans son appartement, elle ne la quitte presque pas; elle a voulu la veiller cette dernière nuit: ce soir à 7 heures, elle sera transportée à Nevsky. Nous avons passé la nuit dans sa chambre. Ce matin, elle l'a habillée, elle l'a placée elle-même dans son cercueil. Le cher petit ange n'est presque pas changé; elle a conservé quelques traces de son doux sourire..... Amélie".

346.

„Pétersbourg, ce 6/18 Mai 1808,
Mercredi, à 10 heures du matin.

Je ne puis encore m'occuper que de vous, ma bien-aimée Maman; je le puis même avec quelque douceur: qui mieux que vous comprend toute l'étendue de mon malheur! Mon enfant adorée vous était bien chère aussi; vous aussi, vous aviez pour elle au fond du cœur une secrète inquiétude que j'avais moi-même contre toutes les apparences de la raison, Grand Dieu! elle était si saine et bien portante, et qu'avaient bien d'autres personnes qui s'intéressent à mon bonheur. Je crois que je l'ai trop aimée: je l'idolâtrais, je trouvais que personne n'était digne de l'approcher, de la toucher, à peine de la regarder.

Non! Maman, je ne dois pas connaître le bonheur dans ce monde, j'en suis à présent intimement persuadée. Peut-être ma compensation m'attend-elle dans l'autre, et vous aussi, ma bonne Maman, vous y trouverez la vôtre pour toutes les peines que vous portez depuis tant d'années, et pour la dernière, la plus cruelle après la mort de Papa. Cette croyance est profondément enracinée dans mon cœur; sans elle, je crois que je me serais ôté la vie dans les premiers moments de ma douleur. J'ai cru avoir aimé et regretté ma première enfant autant qu'il est possible de regretter: ah! ce n'était pas la moitié autant que celle-ci!"

347.

„Pétersbourg, ce 9/21 Mai 1808,
Samedi, à 10 heures du matin.

....Pour Lisinka, je ne sais pas et j'ignorerai toute ma vie la cause de sa mort. Les cinq dents dont l'Impératrice vous parle ne peuvent pas l'être, car ses quatre molaires étaient presque entièrement sorties, et le peu qui restait encore était une ou deux pointes de chaume et n'a pas pu occasionner sa maladie; d'ailleurs, cette enfant si bien portante qui avait déjà fait si heureusement plusieurs dents à la fois, comment n'aurait-elle pas supporté le reste de sa dentition? Comment dix jours l'ont-ils emportée, et même moins, car moi-même je n'étais pas alarmée du tout les deux ou trois premiers jours?

Lorsque cet état se prolongea, lorsqu'elle ne voulut plus soulever la tête, que le sommeil même ne la restaurait pas, je devins inquiète, je pressai les médecins de s'occuper plus sérieusement de son mal. Ils s'en occupaient bien, mais ils disaient toujours: „Ce n'est rien du tout d'alarmant, ce n'est qu'une dentition difficile, et, si c'était un enfant du commun, on n'y ferait pas attention". Ce n'est que la veille de sa mort qu'on les a obligés à reconnaître des symptômes de convulsions, et qu'ils ont donné des remèdes pour les prévenir. Mais il était trop tard! Ils s'excusent en disant, das Uebel wäre herangeschlichen, que, si la maladie avait commencé avec plus de violence, on aurait pu y porter des remèdes plus efficaces; tantôt ils disent qu'ils ont vu du danger dès le commencement. Ah! ils se sont trompés, leur ignorance est la cause! Je ne les accuse pas, ils ne sont que des mortels, et c'est Dieu qui a jugé à propos de m'ôter tout bonheur dans ce monde! Certainement son cerveau n'était pas affecté, de l'aveu même des médecins, jusqu'au moment où elle prit les convulsions. Elle a gardé sa connaissance jusqu'à ce moment; elle demandait tout ce dont elle avait besoin. Ses derniers mots étaient *Dance! Dance!* parce que, pendant toute sa maladie, quand elle ne dormait pas, elle voulait continuellement être portée sur un coussin et qu'on chante. Combien de fois n'ai-je chanté en avalant mes larmes!

Dès le quatrième jour de sa maladie, une inquiétude indicible me dévorait. Tout ce que les médecins me disaient était sans effet sur mon cœur, quoique ma raison le combattait de toutes ses forces. Pendant la dernière nuit, elle était mieux, plus tranquille que la journée précédente, elle dormit même dans son lit à plusieurs reprises, ce qu'elle n'avait pas fait de deux fois vingt-quatre heures. Je ne la quittai pas; elle avait seulement de temps en temps des Zuckungen dans les bras, qui avaient cessé même depuis une heure, lorsqu'après une évacuation dont Stoffregen n'était pas content, il lui donna pour la troisième fois une poudre de *musc*, ce fatal musc, que j'ai regardé comme l'arrêt de sa mort lorsqu'on le lui a donné pour la première fois. Peu après l'avoir avalé, elle changea, ses yeux devinrent fixes. Les rideaux étaient fermés dans la chambre, où il ne faisait pas clair; on la porta près de la fenêtre, on ouvrit les rideaux, et là, je vis que ce n'était plus la même enfant: ses yeux étaient fixes, ses lèvres,

ses ongles bleus, je croyais qu'elle allait expirer sur-le-champ. Elle vomissait avec peine sa dernière poudre, elle avait quelque chose de si touchant, de si souffrant, dont le souvenir déchire le cœur. Je l'appelai, pour voir si elle avait encore sa connaissance: elle souleva la main et me gratta la joue avec un mouvement convulsif. Ce fut son dernier mouvement! Je crois que ma voix est la dernière qui a frappé encore ses sens. Les convulsions la prirent peu après et ne la quittèrent plus.

Ah! Maman, je suis bien malheureuse! J'ai tout perdu avec elle, et je ne suis plus dans ce monde que pour souffrir! Adieu, ma bonne et chère Maman, je ne puis pas vous dire davantage aujourd'hui."

348.

„Pétersbourg, ce 13/25 Mai 1808,
Mercredi, à une heure.

....Ah! Stoffregen, pour l'installation duquel j'ai mis tant d'activité, est bien inutile ici à présent, car ma santé de fer, je la confierai à qui voudra s'en charger. Je supporte tout d'une manière inconcevable, je dirais *désespérante*, si je ne craignais de manquer par là à la patience que je me suis prescrite et dont j'espère ne pas dévier jusqu'à mon dernier moment. Ce n'est pas les premiers moments d'une perte sensible qui sont toujours les plus cruels, vous l'avez éprouvé, chère Maman, et vous l'éprouvez encore, je crois: c'est lorsque l'impression s'efface peu à peu dans ce qui vous entoure, que tout rentre dans l'ordre accoutumé, que vous seule conservez dans votre âme ce cruel changement!

Je ne serai pas injuste cependant: l'impression de ma peine n'est pas encore effacée chez les autres; l'intérêt qu'on me témoigne est le même, je suis loin de prétendre davantage. Ce qui m'est pénible, c'est d'être en ville. Je croyais aller bientôt à Czarskoe Selo pendant le temps d'une absence que l'Empereur projetait, mais son départ a été remis, et j'ignore si même je pourrai y aller encore. Au reste, cela m'est égal, tout m'est égal! Je ne crains que Kamennoï Ostrof, où il m'attendra des moments pénibles, si j'y vais."

349.

„Pétersbourg, ce 16/28 Mai 1808,
Samedi, à 11 heures du matin.

.... Mes journées sont d'une longueur tuante. Je suis incapable de toute autre occupation, excepté vous écrire et dessiner de toutes les manières la figure de ce cher petit ange, qui l'était déjà ici-bas.

J'ai été longtemps sans pouvoir me résoudre à voir Lise Galitzine. Après dix à douze jours cependant, je m'y suis résolue, et sa vue m'a fait du bien, parce qu'elle m'a fait pleurer, soulagement dont je suis privée habituellement. Au bout de quelques jours, elle est tombée malade, et j'ai senti que je pourrais encore éprouver de la peine si elle mourait aussi. Après encore quelques jours de combats, l'idée du *devoir*, la sainteté de l'engagement que j'ai pris de lui servir de mère, m'ont donné la force d'entrer dans sa chambre, où je ne peux pas être sans avoir le cœur déchiré: cet attirail de joujoux, ses jeux, le langage de sa bonne, sont autant de coups de poignard que reçoit mon pauvre cœur! J'avais tâché dès à présent de mettre la plus parfaite égalité entre elle et Lisinka: jusqu'à leur dîner, que la mienne partageait avec Lise! Mon inclination me portait sans doute à donner toujours à Lisinka ce qu'il y avait de plus joli, mais combien de fois je me suis vaincue à cet égard! Je m'étais fait des principes là-dessus, que j'aurais sûrement tenus, et je m'étais promis de redoubler de soins lorsqu'elles avanceraient en âge pour que Lise ne s'aperçoive jamais que sa mère lui manque. J'espérais que ces résolutions me porteraient bonheur! Mon Dieu! qu'il faut de patience, de soumission, pour ne pas demander raison à la Providence de ses décrets! Mais je me la suis jurée, cette patience soumise, et je ne la démentirai pas jusqu'à mon dernier moment!“

350.

„Pétersbourg, ce 28 Mai/9 Juin 1808,
Jeudi, à onze heures du matin.

J'ai continuellement à la bouche ces mots du délire de la pauvre Marie: „Was soll ich? Was soll ich?“ Je le demande à moi-même, à la

Providence: Was soll ich? En effet, qu'ai-je à faire encore ici-bas? J'avais plus de patience, plus de résignation au commencement de mon chagrin qu'à présent.... Souvent, en marchant seule dans mon appartement, je récapitule tous les mots que prononçait mon petit ange; je tâche d'imiter la manière dont elle les prononçait.

Je n'ai que des souvenirs de dix-huit mois: vous en avez de Marie de vingt-cinq ans! Maman, on a beau dire, il y a longtemps que je suis convaincue qu'il vaut mieux perdre un enfant d'un âge mûr que dans l'enfance! On les aime également à tout âge. Dans l'enfance, on perd avec eux ses jouissances présentes et à venir, oh! je le sais bien, je voyais déjà cet avenir pour Lisinka à toutes ses époques; mais, dans l'âge mûr, on a joui de son enfant pendant tant d'années, on a joui de la réalité. On me répond toujours que, pour les enfants eux-mêmes, il est moins pénible de mourir au bas âge; ils souffrent cependant à tout âge.

Vendredi, à 1 heure ½.

Je pars cette après-dînée pour Czarskoe Selo. L'Empereur a décidé ainsi. Il croit que cela me fera du bien, que je serai mieux pour tout en général qu'ici, et lui, ne pouvant pas s'absenter pour le moment de Pétersbourg, il viendra deux ou trois fois par semaine passer vingt-quatre heures à Czarskoe Selo. Peut-être, dans quelque temps, viendra-t-il aussi s'y établir. J'ai cru désirer mon départ il y a quelque temps, mais je vois à présent que *tout* m'est égal. Je serai bien seule, je n'aurai pas le tintamarre bien désagréable des rues, mais il me semble que cela me donnera une sensation désagréable d'être avec mes idées et ma peine habituelle, dans des lieux qui ne la connaissent pas, où tout me sera étranger. Que n'ai-je pu mourir *ici* avant d'en sortir! Patience! Ah! que j'en ai besoin!"

351.

„Czarskoe Selo, ce 1/13 Juin 1808,
Lundi, à 11 heures ½ du matin.

C'est hier que M. Marine est arrivé et m'a remis votre lettre et les caisses. Ah! ma bonne Maman, je connais trop bien votre cœur pour ne pas m'être attendue à tout ce que vous me dites et à Amélie

à mon sujet, quoique vous n'ayez pas voulu que je lise sa lettre: pourquoi, chère Maman, ne l'avez-vous pas voulu? Tout ce qu'on peut dire sur ce triste sujet n'est toujours pas encore ce que je me dis, ce que je sens moi-même. Vous vous attendiez à mon malheur, d'après vos lettres, et moi, la veille encore, j'espérais! Pourquoi votre médecin, à cette distance, a-t-il mieux jugé que ceux qui avaient ma pauvre Lisinka sous les yeux à toutes les heures du jour, dont l'un a dormi tranquillement dans la chambre voisine presque jusqu'au moment de son agonie! Pendant cette cruelle nuit, j'espérais beaucoup encore, j'espérais pendant ses convulsions! Elle ne respirait plus, que j'écoutais encore! Ah! Maman, je suis bien, bien malheureuse de l'avoir perdue! Rien ne peut ni ne pourra jamais exprimer toutes les nuances, tous les détails de cette douleur. Mais c'est bien, croyez-moi, Maman! Plus je souffre, mieux cela vaut pour moi, c'est une opinion à laquelle je tiens fermement!

A 7 heures du soir.

J'écris par pièces et morceaux, pardonnez-le moi, chère Maman, c'est qu'il m'est impossible quelquefois, ni de continuer le seul et principal sujet qui m'occupe, ni d'en entamer un autre. D'ailleurs j'ai tant de temps à présent que je préfère vous écrire à plusieurs reprises dans la journée; on oublie moins ce qu'on voulait dire.

Je vous remercie tendrement, ma bonne Maman, d'avoir pensé à nous envoyer des effets qui avaient appartenu à Marie *), à cette excellente sœur. Amélie a pris pour elle le cœur d'aventurine, mais j'ai demandé pour moi la tasse que vous aviez donnée à Marie. Quant aux robes, c'est vous qui aviez fixé leur destination, et nous n'y avons rien changé; tout ce qui a appartenu à un être chéri devient si précieux quand il n'est plus ici-bas! Dites-moi, Maman, ce que vous avez conservé pour vous, car certainement vous avez réuni différentes choses dont elle s'est servie. Si cette cruelle distance qui me sépare de vous pouvait donc être diminuée, du moins momentanément! Il me semble que je serais si bien avec vous, et j'ose me flatter, ma bonne Maman, qu'un être souffrant comme je le suis ne vous serait pas à

*) La Princesse Marie de Brunswick († 1808).

charge, actuellement. J'ai reçu samedi soir par la poste votre lettre du 10/22 Mai. Que je suis charmée que vous repreniez de l'intérêt pour les enfants de Marie! Aussi M. Marine *) m'a dit qu'ils étaient continuellement avec vous. Le pauvre petit Charles est touchant, de demander toujours après sa mère et de l'avoir crue dans le coffre noir qu'il voyait. Ah! Maman, ne souffrez pas que l'idée qu'elle aurait pu être sauvée s'arrête dans votre esprit! Elle donne des tourments inexprimables; combien j'en ai souffert!

M. Marine m'a dit aussi que vous comptiez partir dans peu pour Carlsrouhe. Veuillez, chère Maman, remercier mon grand-père de ma part pour l'intérêt qu'il me témoigne, de même que Charles. Le premier n'a-t-il pas été blessé, que M. Marine n'a pas été à Carlsrouhe? J'en serais fâchée, parce qu'il est si bon pour vous depuis quelque temps. Si cela était, ayez la bonté, chère Maman, de dire qu'il avait eu ordre de revenir ici le plus vite possible; en effet il se pressait, supposant que je serais impatiente de son retour. L'Impératrice a reçu l'ordre de Ste-Catherine qui avait appartenu à Marie. L'Empereur ainsi que sa mère m'ont envoyé les lettres que vous leur avez écrites; il vous en viendra encore plusieurs de l'Impératrice par la poste, auxquelles je crains qu'il vous pèsera de répondre: j'ai tâché, mais il ne m'a pas été possible, de l'empêcher de vous écrire.

Je suis ici depuis vendredi soir, mais ce n'est que samedi que j'ai pu profiter de cette belle solitude: hier, il a fait trop froid et aujourd'hui nous avons eu de la neige. Vous voulez que je sois beaucoup à l'air; je crois, comme vous le dites, qu'on y respire plus librement, mais je n'ai pu l'essayer encore que rarement. Malgré cela, je me porte étonnamment bien. Ne trouvez-vous pas, Maman, que, par un ciel pur et serein, on se croit plus rapproché de ceux qu'on aime et qui ne sont plus ici?

Je désire que la Freistedt exécute bien votre jolie idée, qui est bien juste. J'en avais une de même genre pour mes deux enfants, mais, comme je voudrais que la ressemblance y soit, elle est difficile

---

*) Serge Marine (1776—1813) aide de camp, de S. M., alors connu comme poète satirique.

à exécuter, car je n'ai pas un bon portrait de la première et toutes les copies que je fais faire de celui de Lisinka réussissent mal.

Mardi, 2/14 Juin, à 2 heures.

La comtesse Apraxine sort de chez moi dans ce moment. J'ai pris congé d'elle pour la vie, je crois, car elle va s'établir à Moscou ou à la campagne avec l'intention de ne plus revenir ici, à moins, dit-elle, que vous n'y veniez, chère Maman. Je lui ai voué mes reconnaissances éternelles pour l'amitié et l'intérêt qu'elle m'a témoigné dernièrement. Je serais ingrate, au reste, si je ne reconnaissais pas celui de tout le monde en général. Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, je finis pour envoyer ma lettre en ville encore aujourd'hui. J'attends l'Empereur cette après-dînée; il restera ici jusqu'à demain soir."

352.

„Czarskoe Selo, ce 8/20 Juin 1808,
Lundi, à une heure.

....Aujourd'hui il y a un an que mon ange de Lisinka fut malade pour la première fois de sa courte vie, qu'elle eut cette violente fièvre qui m'inquiéta tant au Palais Taurique. Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'elle m'ait été enlevée précisément dans le temps où mon espoir dans la Providence me donnait la plus parfaite sécurité, où j'étais le plus rassurée sur sa vie par la manière évidente dont elle prospérait! Ah! sans doute, Elle a de sages raisons pour tout, cette Divine Providence, mais les coups qu'elle porte sont affreux au delà de l'expression.

Mardi, à 7 h. du soir.

Je rôde dans les environs seule avec un domestique comme *une âme en peine*, expression dont l'application m'est bien juste dans ce moment. J'ai été aussi l'autre jour dans la maison que l'Impératrice Catherine a fait bâtir pour le Grand-Duc Alexandre, et dans la chambre où ma pauvre petite Marie est morte! Je n'y avais pas été depuis ces huit ans, mais à présent je n'ai rien à ménager et j'y ai pleuré mes deux enfants ensemble. Puissé-je mériter de les retrouver ensemble!"

353.

„Czarskoe Selo, ce 23 Juin/5 Juillet 1808,
Mardi, à 11 heures du soir.

....Cette migraine ne m'a pas empêchée cependant de sentir dès la première lecture le prix de ce que vous me dites, ma bien-aimée Maman: *Vous voudriez souffrir ma peine pour moi!* Ah! je n'ai pas de mots pour vous rendre à quel point cette phrase m'a touchée. Dieu préserve que cela eût été une chose possible! Il sait, et vous, Maman, le savez, j'espère, que j'aurais donné mille fois, et sans hésiter, ma vie pour vous, mais, si vous m'aviez fait cette proposition-là, je ne sais pas si je n'aurais pas eu la lâcheté de l'accepter, tellement je ne pouvais pas envisager le malheur de perdre Lisinka! Les forces de mon âme s'y refusaient (elles se refusent bien encore souvent à supporter cette douleur), et voilà pourquoi elle m'a été ôtée, parce que je l'aimais trop! J'ai cru vous avoir dit moi-même, chère Maman, que j'avais été trois fois dans l'église où elle est enterrée. J'y allais à sept heures du matin afin de ne rencontrer personne. La première fois, j'y ai fait dire le service d'usage, afin de l'entendre nommer seulement, car que peut-on demander à Dieu pour un Ange! Les deux autres fois, j'y ai été sans service avec Amélie, que je laissais même à la porte, afin d'être seule en idée avec mes enfants, et je me trouvais si soulagée dans ce lieu qui renferme leurs cendres, dans ce silence parfait, que j'aurais voulu y passer ma vie.

Il est d'usage dans la religion grecque que, le jour du baptême, la mère bénit l'enfant avec une image dont elle lui fait cadeau et qui doit toujours être près de lui. Lisinka donc avait son image suspendue au-dessus de son lit, et sa plus grande jouissance était de la baiser, en racontant que c'était une maman avec son enfant, parce que c'était l'image de la Vierge. Après la mort, on la suspend au-dessus du tombeau. Avec quelle douloureuse émotion je l'ai revue chaque fois dans cette église! Celle de ma pauvre petite Marie s'y trouve également. Ah! jamais elle n'était oubliée quand je m'y trouvais! J'espère

qu'elles sont réunies et que je les retrouverai ensemble! Puisse mon espoir n'être pas trompé!"

354.

„Czarskoe Selo, ce 30 Juin/12 Juillet 1808,
Mardi, à une heure.

....Je dois faire demain ma première apparition dans le public. J'avais espéré pouvoir m'habituer peu à peu à la société; cela m'aurait été moins pénible, mais un malheureux lancement de vaisseaux qui a lieu demain a paru à l'Empereur une occasion favorable pour me faire paraître dans le monde, *si ce n'est pas au delà de mes forces.* On *peut* tout, dès qu'on ne consulte que les forces du corps et qu'elles ne s'y refusent pas. Mais il m'est cruel d'exposer ma triste figure à une telle multitude de regards, dont la plupart ne se porteront sur moi qu'avec curiosité, tandis que chaque personne isolée que je revois me fait mal et me coûte encore un effort.

De plus, le rapprochement de cette cérémonie et la dernière où je me trouvai le 27 Avril me sera pénible aussi. Lisinka était bien malade déjà, et je n'osais pas me dispenser de ce Te Deum. Nous nous mîmes dans les voitures de parade presque sous ses fenêtres, que je regardais avec un serrement de cœur inexprimable, lorsque certaine personne qui sait si peu choyer les sentiments d'autrui, et avec qui je me trouvais, me dit en plaisantant: „Ces cérémonies me rappellent toujours des enterrements". Cela me perça le cœur, vous le comprendrez, Maman, et que cela me parut d'un sinistre augure! En effet, six jours après, ces mêmes équipages servirent à transporter au couvent les dépouilles mortelles de mon ange de Lisinka! J'ai souffert l'impossible pendant cette matinée, et tout cela me reviendra demain, j'en suis sûre. Comment ne pas désirer *le repos inaltérable,* quand on a le cœur aussi navré!"

355.

„Pétersbourg, ce 21 Juillet/2 Août 1808,
Mardi, à 11 heures du matin.

....Le bruit propre à Péterhof qui règne ici m'est bien désagréable après le calme de Czarskoe Selo: c'est au point que j'ai eu

de la peine à fixer mon attention en lisant tantôt. Je n'ai pas pu manquer de venir ici; j'assisterai demain à la représentation du matin et au dîner, mais je me dispenserai du bal le soir, et j'espère être de retour jeudi dans ma retraite. Non, ma chère Maman, l'isolement dans lequel je m'y suis trouvée les premiers temps ne m'a fait que du bien: j'y ai puisé des forces, il m'a redonné le besoin de l'occupation qui est devenue alors une sorte de jouissance pour moi. Depuis ma première apparition dans le monde, je dîne avec ma société à Czarskoe Selo, qui, à la vérité, n'est pas nombreuse, mais, par contre aussi, nullement gênante, et je vois par ci par là des personnes qui viennent de la ville....

A 2 heures et demie.

Je viens finir ma lettre avant dîner, chère Maman, mais non sans vous parler encore de mon ange de Lisinka. Elle n'a pas été embaumée; ce n'est pas l'usage pour les enfants. Elle n'a pas même été ouverte; d'un côté, j'aime à me dire que ce pauvre petit corps qui m'est si sacré n'a pas été profané par les mains des chirurgiens, mais, d'un autre, il me paraît quelquefois que j'aurais eu quelques tourments de moins, si j'avais su juste la cause qui me l'a enlevée, surtout si on avait pu me prouver que l'art n'aurait pas pu la sauver. Comme vous, Maman, je ne tiens nullement à l'usage d'embaumer. Oui, si on savait le faire comme les Anciens, si on pouvait se promettre de conserver éternellement les momies des êtres qu'on a aimés! Il y aura consolation à revoir au moins quand on le veut ces restes chéris!"

356.

„Kamennoï Ostrof, ce 29 Juillet/10 Août 1808,
Mercredi, à 10 heures du matin.

Amélie vous a écrit dernièrement, chère Maman, la décision que j'ai prise à Péterhof de revenir ici hier. Il m'en a coûté, et je crois qu'à Czarskoe Selo même, je n'en aurais pas eu la force, à en juger par la peine que j'ai eue à le quitter; mais ne consulter pour mes actions que la raison et le devoir est une conséquence de la devise que vous m'avez donnée, ma bonne Maman, et je trouve que cela devient moins difficile quand l'existence entière est malheureuse, au lieu que, lorsque le sort vous rit, un petit désagrément paraît

quelquefois insupportable. Je suis arrivée ici le plus tard possible hier soir, afin du moins de ne plus voir ce local (que j'aimais tant jadis!) le jour de mon arrivée, mais je n'ai pas laissé de trouver dans mon appartement même plus qu'autre part mille souvenirs pénibles. L'appartement de Lisinka, qui était le vôtre, Maman, reste intact. Amélie a conservé celui de Papa, où elle a demeuré l'année passée. Jusqu'à présent je n'ai pas monté encore l'escalier, mais il faudra bien s'y résoudre un jour! L'Empereur étant obligé d'aller aujourd'hui chez sa mère à Péterhof, j'y vais dîner aussi, uniquement pour fuir cet endroit-ci, auquel je finirai bien par m'habituer, mais les premiers jours sont cruels.

J'ai reçu à Czarskoe Selo votre lettre du 5/17 Juillet, ma bonne Maman, et je suis tout aussi désespérée que vous de ce que, malgré tous les remèdes que vous faites, vous n'êtes toujours pas soulagée. J'avais vu qu'Amélie vous avait avertie dans sa dernière lettre d'une chose qui, je crains, vous paraîtra étrange, et que j'avais désiré pour cela qu'elle vous fût expliquée au plus tôt. C'est une lettre que Stoffregen a écrite à votre sujet à M. Schrickel. Tourmentées de vous savoir continuellement souffrante, nous avons parlé de votre santé et de vos incommodités à Stoffregen, qui est un homme à expédient, et il a d'abord imaginé d'écrire à votre médecin, afin d'avoir des détails qui lui donnent la facilité de nous mieux rassurer sur votre compte. Dans l'espoir que vous ne le trouveriez pas mauvais, chère Maman, j'y ai consenti, mais, au lieu de me donner la lettre, comme nous en étions convenus, il l'a fait partir directement par la poste, de sorte que vous et Schrickel serez fort étonnés quand elle parviendra, et je crains, Maman, que cela ne vous déplaise; si cela est, pardonnez-nous d'y avoir donné lieu par trop de sollicitude.

Nous avons eu deux jours avant notre départ de Czarskoe Selo un bien triste événement, qui a répandu une teinte sombre sur notre petit cercle. La femme du surintendant des bâtiments à Czarskoe Selo, une Mad. Léontieff, qui, à trente-sept ans, accouchait pour la première fois, est morte le cinquième jour de ses couches, après un terrible accouchement d'un enfant mort. C'était aussi une excellente femme, qui faisait le bonheur de son mari, aimée de tous ceux qui la connaissaient. Vous voyez, Maman, que ce sont précisément les meilleurs

qui meurent actuellement, et cette pauvre femme avait été mariée seize ans sans avoir d'enfants."

357.

„Kamennoï Ostrof, ce 5/17 Août 1808,
Mercredi, à 11 heures du matin.

La dernière poste m'a apporté votre lettre du 9/21 Juillet; je vous en baise les mains, ma bien-aimée Maman, et ce qui m'y a fait plaisir, c'est de lire pour la première fois depuis longtemps que vous éprouvez une ombre de mieux pour votre santé; je me flatte qu'il deviendra plus marqué de jour en jour et que vous serez enfin quitte de ces maux qui doivent être insupportables, joints surtout à une grande chaleur.

Oui, Maman, je le sens, qu'avec les peines de l'âme, celles du corps doivent être plus pénibles, mais cependant il m'est arrivé depuis trois mois de m'indigner contre moi-même de mon inaltérable santé. C'est une espèce de miracle, d'avoir le cœur habituellement serré, souvent déchiré, et de n'avoir aucun mal physique, ici surtout, où ne devraient habiter que des gens heureux, parce que ce n'est qu'à eux que convient le bruit, le mouvement continuel de Kamennoï Ostrof! J'ai tant de souvenirs pénibles ici, ceux de l'année passée et de plus antérieurs encore, parce que tout ce canton tient singulièrement à la mémoire de la bonne Principessa.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de Lise; elle a deux ans. Il faut lui faire des cadeaux; j'avoue que je n'ai pas la force de les lui donner moi-même, ma sœur s'en est chargée. Cette enfant me fait mal dans mille et mille détails, mais cependant je lie dans ma pensée son idée à celle de mon adorée Lisinka, et, sous ce rapport-là, elle aura toujours un caractère sacré pour moi, je dois l'avouer, plus même que sous celui de sa mère; c'est mal, mais c'est que j'aimais *trop* cette chère *Lisinka*, je le sens et le vois, à présent que j'en suis punie.

Combien est consolant le rêve de Mad. de Wangenheim dont vous me faites le récit, chère Maman, et que j'aimerais à en faire

un semblable! Je me flatte du moins que c'est à peu près de cette manière que nous parvenons dans un monde plus heureux.

Lise Galitzine a été avec nous à Czarskoe Selo; elle n'a personne ici chez qui elle aurait pu rester, hormis une grand'tante éloignée, qui ne se soucie d'elle que pour le monde, et, son père nous l'ayant confiée une fois, il me semble qu'il faut remplir entièrement le devoir que nous nous sommes imposé par là. J'oubliais qu'elle a aussi le frère de sa mère qui demeure à Pétersbourg, qui est marié, mais on ne pourrait guère la donner dans cette maison, d'autant plus que le prince Galitzine n'est pas trop bien avec son beau-frère.

Voilà bien des détails inutiles, chère Maman; c'est pour répondre à la question que vous me faites. Je dois borner là, à l'avenir, les sujets de mes lettres. Que vous dirais-je de mon triste individu? Une existence aussi sèche, aussi piteuse que la mienne, ne vaut presque pas la peine d'y fixer les idées d'autrui; je voudrais bien souvent pouvoir en détourner les miennes propres. Je tâche, en m'occupant, de faire passer la journée le plus vite possible; on m'engage à recevoir plus de monde, et je le ferai, je crois (je l'avoue humblement), non pour mon plaisir, mais pour être forcée à ne pas sans cesse m'occuper de moi-même. C'est un aveu humiliant; aussi je vous assure que je me fais pitié quelquefois à moi-même, et ce sentiment n'est pas doux. Mon Dieu! si on se permettait des *Pourquoi?* à la Providence, combien j'aurais à lui demander!

J'ai lu *Bélisaire*, chère Maman, et l'épisode de Gelenice a tant d'intérêt qu'on se passionne de lui plus que du héros du roman; au reste, Mad. de Genlis convient elle-même qu'il est fait pour inspirer l'intérêt principal. J'ai surtout envié cette heureuse mère, qui a le bonheur de ne pas survivre à son enfant. Ah! je n'avais pas mérité encore ce bonheur-là.

On m'interrompt à chaque instant, et cela est si pénible, actuellement que je vous parle, et ne parle presque *qu'à vous* seule, d'un sujet si sacré, que j'aime mieux finir. Adieu, ma bien chère, ma bonne Maman, dites-nous bientôt que votre santé est entièrement rétablie, j'en éprouverai bien de la consolation."

358.

„Kamennoï Ostrof, ce 25 Août/6 Septembre 1808, Mardi, à 9 heures du soir.

Comment vous exprimer, ma bien-aimée Maman, ce que j'ai éprouvé samedi passé en ouvrant mon paquet? Les mains me tremblaient, et, en apprenant les détails de votre maladie, à la lecture de vos deux chers et précieux billets, j'avais le cœur si serré, que, jusqu'à ce que des larmes soient venues me soulager, je ne pouvais proférer une parole. Mon Dieu! Maman, vous avez été bien mal! Cette idée me fait dresser les cheveux, et, quand je pense à combien peu il a tenu que je ne perde ce qui seul peut encore m'attacher à la vie sans que j'eusse pu la quitter moi-même, en vérité, mes idées s'arrêtent et je ne peux pas concevoir celle-là! J'ai montré à Stoffregen la relation de votre maladie, et il me confirme aussi qu'elle avait des symptômes fort alarmants, mais que, lorsque une fois ces sortes de maladies tournent bien, le danger est déjà passé. Dieu le veuille et que la poste de demain nous apporte de bonnes nouvelles!

J'en reviens à vos billets, ma bonne Maman, qui m'ont si profondément touchée. Que vous êtes bonne d'avoir bien voulu m'écrire vous-même pour me rassurer, ma bien-aimée Maman! *Il faut* que vous viviez pour tous vos enfants, mais surtout pour Charles, Amélie et moi, qui, dans différents rapports, avons un égal besoin de vos bontés, de vos secours, et tout le monde m'assure que cette maladie ne peut qu'affermir votre future santé; vous la soignerez, n'est-ce pas, bien chère Maman? Qu'il est affreux de se dire qu'elle a essuyé un si terrible choc!

N'est-ce pas aujourd'hui le jour de naissance de notre bonne Marie? Combien vous aurez pensé à elle aujourd'hui d'une manière douloureuse!

Je ne puis pas vous écrire à mon aise, chère Maman. Je suis un animal d'habitude et je suis habituée à le faire le matin, mais je prévois que je ne le pourrai pas demain, puisqu'il faut dîner de bonne heure afin d'être à Pavlofsk l'après-dînée, et tout cela pour un mariage de demoiselle d'honneur qui a lieu là, afin d'éviter la peine à l'Impératrice de venir ici! C'est juste, au bout du compte, mais cependant

cela me dérange un peu. L'Impératrice a pris beaucoup d'intérêt à votre santé, chère Maman, et me charge de vous le dire en vous faisant ses compliments.

En me rappelant le jour de naissance de Marie, je pense que je passerai probablement ma fête, qui était celle de Lisinka, tranquillement, comme cela me convient cette année-ci. Vous saurez sans doute avant la réception de cette lettre que l'Empereur va faire un voyage de quelques semaines. Adieu, chère et bonne Maman, il me semble qu'il règne une telle confusion dans ma lettre, que je ne veux pas la relire, de crainte d'en avoir honte. Mille pensées et sentiments différents se sont croisés pendant que je l'écrivais, mais le sentiment dominant était bien celui de la reconnaissance pour la Providence, de ce qu'elle a daigné m'épargner un malheur en vous conservant, bien chère Maman, que je chéris au delà de toute expression!

Je reprends ma lettre, parce qu'il me semble que je ne vous ai rien dit de tout ce que votre maladie m'a fait éprouver. Combien vous avez dû souffrir, et à quel point doit vous avoir été désagréable l'usage des poudres de ce dont vous me parlez! Pourquoi a-t-il fallu que vous passiez par tous les genres de souffrances imaginables, tant physiques que morales? Voilà, par exemple, un genre de souffrance dont j'aurais bien dû être chargée au lieu de vous, chère Maman! Il n'y a pas longtemps que j'aurais regardé comme un soulagement d'être malade à perdre connaissance, et, dans bien des moments, je retrouve encore ce désir en moi; si j'avais pu me dire que c'est pour vous, ç'aurait été une véritable jouissance!"

359.

„Kamennoï Ostrof, ce 28 Août/9 Septembre 1808,
Vendredi, à 11 h. du matin.

..... J'avoue qu'à l'heure qu'il est, c'est avec effort encore que je m'occupe de Lise Galitzine: il faut que mon imagination se retrace bien vivement sa pauvre mère et l'attachement qu'elle me portait pour que je me sente la force de jouer avec elle. Il me semble toujours qu'elle usurpe mes caresses, que, ne pouvant les donner à mon adorée Lisinka, elle devrait pas les avoir, pauvre enfant! mais,

comme je dis, la mémoire de sa mère les réclame alors pour elle. Cette aversion frappante que Lisinka avait pour elle semblait présager l'avenir, le triste, le cruel avenir!

Depuis mon malheur, moi et ceux qui voyaient mon enfant journellement avons retrouvé tant de circonstances qui pourraient avoir servi de présages pour des imaginations faibles! Il y en a une qui m'a particulièrement frappée, dans le moment même où elle se portait à merveille, où je ne prévoyais aucun malheur. C'était le jour de Pâques. Vous savez que c'est chez nous la plus grande fête de l'année, qu'on donne aux enfants et aux grandes personnes des œufs de tout genre. Lisinka, comme de raison, en avait reçu une quantité de la fabrique de porcelaine, mais, outre cela, je lui donnai le plus beau des miens. Peu après, je reviens chez elle (je la vois encore assise par terre, sa bonne à côté d'elle); celle-ci dit en plaisantant: „Allons, dites à Maman que le premier œuf que vous avez cassé aujourd'hui, c'est le sien!“ Je ne puis vous rendre à quel point cela m'a frappée! Mon cœur s'est serré et quelque chose en moi m'a dit: Nous serons séparées! Mais j'avoue que je croyais plutôt que ce serait moi qui la laisserais dans ce monde. Ah! s'il est donné aux âmes (comme de certaines gens le prétendent) de veiller d'en haut sur ceux qu'ils ont aimés ici-bas, j'aurais sans doute préféré la prendre, mais si cela n'est pas, si j'avais dû la laisser seule ici, non! j'aime encore souffrir ce que je souffre et la pleurer toute ma vie avec l'espoir de la retrouver pour prix de mes souffrances: du moins je sais qu'elle ne peut qu'être bien *là* où elle est, cher petit ange! Comment ne le serait-elle pas!“

360.

„Pétersbourg, ce 12/24 Septembre 1808,
Samedi, à onze heures du matin.

Cette lettre-ci vous parviendra beaucoup plus tard que les deux précédentes que nous vous avons écrites, chère Maman, mais, comme elle contient la lettre de change que je suis obligée d'expédier moi-même vu l'absence du comte Romantzoff, j'ai préféré cette fois la voie de la poste, qui me paraît plus sûre que celle du comte Tol-

stoï, puisque j'ignore la durée précise du séjour de l'Empereur à Erfurth. Il se pourrait que le courrier de demain le trouvât déjà sur son retour, et, dans ce cas, ma lettre courrait grand risque de revenir à Pétersbourg. De cette manière, j'espère du moins qu'elle arrivera à Carlsrouhe au temps marqué de la poste.

Amélie a reçu mercredi passé un billet de vous, chère Maman, inclus dans une lettre de la Freistedt. La vue du crayon m'a de nouveau effrayée, quoiqu'en réfléchissant à la raison que vous en donnez, je dois convenir vis-à-vis de moi-même qu'elle était rassurante. Mais cette manière d'écrire me rappelle des sensations trop pénibles, pour que j'en perde jamais l'impression. Je me flatte avec les médecins que l'air contribuera à vous rendre des forces, ma bien-aimée Maman. Stoffregen a été extrêmement étonné du degré de la maladie; il assure qu'il faut avoir une excellente constitution pour le supporter. Dieu veuille que dorénavant rien n'altère cette excellente constitution! Surtout vous éprouverez l'influence salutaire du grand air, si le temps est chez vous comme ici: nous avons un mois de Septembre rare. Amélie vous aura parlé de notre course de lundi, et mardi nous allâmes passer la première journée à Pavlofsk, nous y couchâmes, et la matinée du lendemain fut presque entièrement donnée à la promenade, l'Impératrice voulant me montrer différents changements qu'elle avait faits à Pavlofsk, où, depuis quelques années, je n'avais presque pas été pour me promener. Les courses finirent par un déjeuner à la ferme (que vous connaissez, je crois), et de là je partis pour Czarskoe Selo avec ma société et le Duc de Cobourg, à qui j'avais promis de le lui faire voir. Nous promenâmes jusqu'à extinction, par un temps du mois de Juin, et, malgré que nous ne dînâmes qu'à cinq heures, et à la hâte, je n'eus pas le temps de lui faire voir tout ce que je voulais, parce qu'à sept heures l'obscurité nous obligea de repartir pour Pétersbourg. Il y a du plaisir à faire voir un beau lieu à quelqu'un qui en sent le prix comme lui; en général, il justifie parfaitement le sentiment de bienveillance que je lui avais accordé d'avance en faveur de ses sœurs, et je me retrouve pour tout et tout avec lui si fort en pays de connaissance, que sa société journalière ne me cause pas la gêne qu'aurait celle de tout autre étranger.

Mon temps se passe comme en présence de l'Empereur. J'ai du monde à dîner tous les jours, et le soir trois fois par semaine. Les courses à Gatchina, où l'Impératrice est depuis mardi, vont porter de l'interruption à cet ordre de choses, puisqu'elles prennent deux à trois jours. Je les commence lundi, pour y passer le 15, jour du couronnement, qui est mardi; je suis enchantée d'éviter de cette manière la représentation de ce jour, que j'aurais portée toute seule sur mes épaules. Dans mon triste intérieur, je m'occupe et tâche de me créer des jouissances (bien insuffisantes, hélas!) par de nouvelles occupations: je dirige mon imagination sur des objets pareils, afin de m'éviter les tourments qu'elle me causerait, si toute mon activité était concentrée en moi. Ah! c'est pitoyable d'être si dénuée, qu'il faille chercher ses ressources dans des objets extérieurs. Mais du moins la vie passe ainsi, et d'une manière innocente, ce qui est l'essentiel. Adieu, ma bien-aimée Maman. Vous n'avez pas échappé aujourd'hui à mes jérémiades, mais je ne vous en demande plus pardon. Votre extrême bonté trouvera peut-être du plaisir au bien que cela me fait de vous parler, chère et bonne Maman. Que le Ciel veille sur votre chère et précieuse santé, qu'il vous donne des consolations et me permette d'y contribuer!"

361.

„Gatchina, ce 9/21 Octobre 1808,
Vendredi, à 2 heures.

J'ai apporté ici votre lettre du 13/25 Septembre, chère et bien-aimée Maman, prévoyant que j'aurais le temps d'y répondre; j'y suis venue mercredi et en repars cette après-dînée. Amélie est restée à Pétersbourg à cause d'un gros rhume qui s'est déclaré vivement la veille. Je ne pouvais pas remettre ma course, ayant passé près de quinze jours sans venir ici, et ayant déjà retardé de quelques jours celui que j'avais fixé pour la faire. Je me suis donc embarquée, regrettant beaucoup de laisser Amélie à peu près seule. C'est dans des cas pareils que la perte de la bonne Principessa est surtout sensible: elle aurait resté avec ma sœur, et je l'aurais crue aussi bien, mieux même pour l'agrément de la société, qu'avec moi-même. Amélie

voulait vous écrire, chère Maman, mercredi passé: je ne crains donc pas de vous inquiéter en vous parlant de son incommodité.

Il y a eu spectacle ici hier et avant-hier, comme c'est d'habitude quand j'y viens. J'y ai vu Mlle Georges pour la seconde fois. On a donné cette fois *les Horaces*. Elle finira par me faire préférer à tout autre spectacle la tragédie, qui m'ennuyait jusqu'à présent: autant il y a de jouissance à la voir bien jouée, autant il est ennuyeux à la voir estropiée, de beaux caractères et de beaux vers! L'Empereur me fait par écrit de grands éloges de la troupe française qui se trouve à Erfurth. Comme ni lui, ni personne ne me parle de Charles et de sa femme, je dois croire qu'ils ne s'y sont pas rendus. La Princesse de Wurtemberg m'en aurait certainement parlé, si même on les attendait.

J'ai reçu par un des derniers courriers le carton avec les mouchoirs dont vous aviez chargé le comte Romantzoff et vous prie d'en agréer mes remerciements. J'ai remis à Amélie la douzaine qui lui revenait, et nous les avons trouvés charmants, tels qu'ils le sont en effet.

Le temps cette fois n'a pas favorisé ma course, et, comme j'ai pu beaucoup me promener ici à mon dernier séjour, je ne le regrette pas, parce que mes moments sont si remplis ici que, lorsque le beau temps s'en mêle, il ne m'en reste pas à être à moi-même, ce dont j'éprouve toujours et partout un grand besoin. Etant dans le monde, le spectacle est à mon avis une des occupations de société les plus commodes et les plus agréables. Du consentement de l'Empereur, j'avais voulu, demeurant à l'Hermitage, en avoir quelquefois pour la société qui vient habituellement chez moi, au lieu d'une partie de boston, où j'ai souvent bien de la peine à faire bonne mine, mais pour cause! J'ai remis cette innovation au retour de l'Empereur.

Samedi, à 11 heures du matin.

J'ai trouvé hier soir en arrivant ici votre lettre du 16/28 Septembre où vous m'accusez la réception de celle dont j'avais chargé mon cousin de Weimar. Ma bien-aimée Maman! ce m'est, je vous assure, un soulagement, de voir la manière dont vous recevez tout ce que je dépose dans votre cœur! Je suis charmée que le comte et

la comtesse Kotschubey*) aient été à Carlsrouhe: ils m'en deviendront plus intéressants, et je leur sais gré d'avoir cherché à *vous* voir. La visite de mes deux cousins de Prusse et de Hombourg a dû vous étonner, à cette heure indue! Le Duc de Cobourg, qui est fort attaché au prince Guillaume, s'accorde parfaitement avec votre opinion sur lui, même pour la figure: il faut donc qu'il ait changé, car je me rappelle que, lorsque l'Empereur a vu pour la première fois les Princes de Prusse, il n'a pas rendu ce compte de leurs figures. Non, Maman, il n'est pas question jusqu'à présent de mariage entre la Grande-Duchesse Catherine et le Duc de Cobourg, mais vous savez que là où il y a des princesses à marier, cela se dit dès qu'il arrive un prince. Je désire que la promesse que l'Empereur Napoléon a demandée à Charles et à sa femme rétablisse entièrement la paix du ménage et la soutienne! Adieu, ma bonne Maman, j'ai trouvé Amélie toussant encore, mais beaucoup mieux que je ne l'avais quittée."

362.

„Pétersbourg, ce 30 Octobre/11 Novembre 1808,
Vendredi, à 6 heures du soir.

Je trouve qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, chère et bien-aimée Maman, et en effet, calcul fait, il y a juste quinze jours. La cause en est deux voyages à Gatchina fort rapprochés et trois lettres de suite qu'Amélie a reçues de vous, chère Maman. Je crois voir par la dernière qu'il y en a une à moi perdue ou retardée, parce que vous parlez dans celle-ci d'une fluxion qui ne va pas mieux encore, comme si vous nous en aviez déjà parlé. Je ne veux point aller sur les brisées d'Amélie et lui laisse le soin de répondre aux questions que vous lui faites sur différents sujets.

Le comte Tolstoï m'avait annoncé une caisse de votre part que Charles lui avait remise; sans comprendre ce que cela pouvait être, je l'attendais avec impatience, mais, au lieu de cela, elle est de Fontaine, contre lequel je me suis fâchée tout de bon en n'y trouvant, excepté quelques cahiers des *Voyages pittoresques en Espagne* et *à*

*) Le Comte Victor et la Comtesse Marie, née Vassiltchikoff.

L'Impératrice Elisabeth.

Portrait de Monnier, 1806, appartenant au Prince P. Golitzyne.

Constantinople, que des romans du plus mauvais genre. Cependant le dernier poème de l'Abbé de Lille *), que je désirais avoir et qui se trouvait parmi le reste, a un peu apaisé mon indignation. Puisque M. Fontaine a joint des catalogues à son dernier envoi, j'en fais usage: j'y ai marqué différents ouvrages que je désire avoir et je prends la liberté, chère Maman, de les mettre dans ma lettre en vous suppliant de les lui faire envoyer. Si ce que je demande est trop volumineux pour partir en une fois, les occasions sont assez fréquentes actuellement pour qu'à plusieurs reprises même, il ne se passe pas un long temps avant que je reçoive le tout.

Amélie vous aura sûrement fait une description détaillée des appartements que nous occupons depuis le retour de l'Empereur. Le mien n'est que remeublé et distribué différemment, mais Amélie, en montant un étage, a gagné sous tous les rapports. Sous celui de la commodité, je suis infiniment mieux, et la communication entre ma sœur et moi suffirait seule pour me le faire trouver, puisqu'avant il fallait traverser tout un tas de domestiques pour passer l'une chez l'autre. Mais combien volontiers je consentirais à cet inconvénient si je pouvais tout remettre sur le pied de l'année passée! Ne touchons pas cette corde, elle n'est encore que trop sensible et le devient plutôt plus que moins à mesure que le temps marche. Je vous assure, Maman, que je me combats pour débarrasser mon cœur de cette peine qui le tient sans cesse serré comme le ferait la griffe d'un monstre: je ne peux pas en venir à bout! J'avais plus de patience, plus de sang-froid pour mon malheur il y a deux ou trois mois qu'à présent, surtout depuis quelque temps. Cela tient à bien des choses, et il faudrait bien des choses pour que je parvienne à dompter mes douloureux regrets, du moins au point de supporter mon existence plus patiemment. Il me faut souvent penser au danger dont vous m'avez menacée au mois d'Août: alors, bien chère Maman, je me crois presque heureuse par la comparaison de ce que je pouvais devenir!

Je vous quitte pour ce soir, chère Maman. J'aurai du monde et je ne parviendrais pas à me monter au ton nécessaire en vous

---

*) *Les trois règnes de la Nature*, poème en huit chants, Paris, 1808.

parlant, à vous avec qui je suis toujours portée à développer tous les replis de mon âme.“

363.

„Pétersbourg, le 13/25 Novembre 1808,
Vendredi, à 11 heures 1/2 du matin.

Je me proposais de vous écrire la poste passée, chère et bonne Maman, et j'aurais dû le faire, mais un bal qui m'avait fait lever tard et une visite prolongée du Duc de Cobourg dans la matinée m'ont ôté le temps dont j'avais besoin. Ne vous paraît-il pas, Maman, qu'un bal et moi contrastons d'une manière frappante? Pour ma part, du moins, je le trouve. Aussi n'y ai-je porté que ma figure sans y danser, excepté quelques polonaises de nécessité. Je ne sais si, dans le courant de l'hiver (qui nous menace de beaucoup d'occasions semblables), je pourrai me *réhabituer* à la danse: jusqu'à présent, cela me paraît impossible. Vous trouverez peut-être exagéré si je vous dis que, avec la connaissance que j'ai de ce qui se passe dans mon intérieur, je trouve même incohérent que je puisse assister à une fête, et je dois me rappeler sans cesse que le monde ne connaît pas cet intérieur comme moi, que mon rôle ici-bas n'est pas fini encore, et que, tant qu'il dure, il faut tâcher de le jouer de manière à satisfaire les spectateurs: le raisonnement que je me répète sans cesse est le meilleur et le seul moyen pour me faire supporter facilement bien des choses que je ne puis éviter. C'est de la philosophie, je crois; il y a cependant bien des cas où elle me manque. Le bal sur lequel je vous parle trop longuement, ma bonne Maman, était à l'Assemblée de la Noblesse, le premier de la saison et peu brillant; il n'y avait que la moitié du monde qui y a été l'année passée.

Je ne vous ai pas remerciée encore, bien chère Maman, pour votre lettre du 18/30 Octobre où vous me parlez de deux essais que vous avez faits et qui vous ont prouvé malheureusement le mauvais état de vos forces. La phrase que vous ajoutez: „Mon Dieu! quelle misérable existence que d'être toujours souffrante!“ m'a fait une sensible peine. Vous, ma bonne Maman, qui aviez toujours joui d'une bonne santé, pourquoi devez-vous apprendre à connaître les inconvénients du contraire, précisément dans le moment où votre âme est

remplie de tant de chagrins! Ah! si l'on se permettait les pourquoi, ils mèneraient loin!

Qu'est-ce qui a produit le retour de mon oncle Louis? A-t-il été sollicité ou ordonné? Il me paraît qu'il n'y a pas grand mal à l'inimitié que Mad. de Hochberg lui porte; cela fera contrepoids, et, pour la contrarier, peut-être se conduira-t-il bien: on voit cela quelquefois. Je crains pour vous, chère Maman, les premiers moments à Brouchsal: ils seront tristes, et vous vous y trouverez isolée, mais je crois comme vous qu'avec le temps, vous vous y trouverez mieux qu'à Carlsrouhe.

Les spectacles que l'Impératrice avait les jeudis pendant l'hiver passé ont recommencé hier; les dimanches sont pour les hermitages. Je me trouve mieux au spectacle qu'aux bals; j'ai même du plaisir à voir jouer Mlle Georges, quoiqu'elle m'ait fait perdre contenance un jour à Gatchina dans *l'Orphelin de la Chine*, en exprimant le désespoir d'une mère à qui on enlève son enfant. Je ne sais pourquoi j'étais plus faible ce jour-là qu'un autre; mon chapeau m'a sauvé la honte de faire voir mon émotion au reste des spectateurs, mais elle n'a pas échappé à mes voisins. L'Empereur, depuis Erfurth, a pris le goût des tragédies, et je crois que nous en aurons souvent cet hiver.

Samedi, à 10 heures du matin.

Je me serais reproché de ne vous avoir pas parlé encore du mariage arrêté pour la Grande-Duchesse Catherine avec le Prince de Holstein *), si je ne croyais qu'Amélie vous en aura déjà donné la nouvelle. Je ne sais si vous le connaissez, chère Maman. Son extérieur est peu agréable et même frappamment désagréable au premier abord, quoique l'uniforme russe l'ait véritablement embelli; mais on loue infiniment son caractère, il a de l'instruction et du jugement, et, par-dessus tout cela, c'est surtout une sympathie prononcée entre les deux futurs qui a décidé le mariage. Je ne croirais jamais qu'il puisse inspirer de l'amour, mais la Grande-Duchesse Catherine assure que c'est le mari qu'il lui faut et qu'elle n'attache aucun prix à l'extérieur. C'est très raisonnable."

---

*) Holstein-Oldenbourg.

364.

„Pétersbourg, le 19/31 Décembre 1808,
Samedi, à midi.

La nouvelle année va commencer demain pour vous, chère et bonne Maman; je vous la souhaite exempte de nouveaux chagrins et de maux physiques. J'y ajouterais un vœu pour moi, celui de vous revoir dans le courant de sa durée, si une foule d'obstacles de votre côté ne m'empêchaient de me livrer à ce désir si juste, si naturel, et ce qu'il y a de désespérant, c'est que ces obstacles-là sont de nature à ne pouvoir jamais être écartés. Combien je serais heureuse aussi de voir les enfants de notre bonne Marie, ces petits êtres si intéressants! Vous me dites que Charles ressemble à son grand-père; il ne promet donc pas une belle figure, car il me paraît difficile que le Duc ait jamais été beau. Je lui désire son esprit, mais non son caractère: personne n'a prouvé mieux que lui combien, avec de l'esprit tout seul, on peut faire de sottises.

On attend pour la semaine prochaine les Majestés Prussiennes: le prince Auguste vient avec eux, à ce qu'on dit; j'aurais préféré faire la connaissance du prince Guillaume et celle de sa femme. Ils auront une occasion de se former une opinion prononcée sur notre climat, car nous avons eu des froids bien vifs pendant huit jours. On leur prépare une entrée solennelle, toute la garnison sera sous les armes, l'Empereur à cheval: on y mettra aussi le Roi probablement, et la Reine, dans une voiture à sept glaces, aura le temps de geler tout à son aise. Mon cousin de Weimar est arrivé il y a huit jours pour le jour de naissance de l'Empereur. Il est réellement bon garçon, et ce qui le prouve, c'est la manière dont il a pris ce voyage, un peu rude en effet, qu'on lui a fait faire: il est arrivé de la plus belle humeur du monde, je ne l'ai jamais vu aussi bien disposé que cette fois. Je ne vous ai pas accusé encore, chère Maman, la réception de votre lettre du 29 Novembre/11 Décembre, et ne vous ai pas remerciée pour la bonté que vous avez de vouloir bien vous charger de mes commissions pour Fontaine. J'espère qu'il m'enverra aussitôt qu'elles

paraîtront de nouvelles livraisons du *Voyage pittoresque en Espagne* par La Borde *); j'ai achevé toutes celles que j'ai reçues, et elles m'ont donné la plus grande impatience pour les suivantes. Il faudra mettre à présent de côté ce genre-là de distractions, plus efficaces pour moi et plus agréables que la dissipation dans laquelle nous allons nous jeter. C'est la bonne Amélie qui s'occupe des détails de ma toilette, qui prévoit ce qu'il me faudra et qui m'éperonne pour me faire commander ce dont j'ai besoin. Ah! ce n'est pas en cela seulement qu'elle est *sœur et amie parfaite!* Combien de consolations n'ai-je pas trouvé dans sa société, pendant ces sept années que nous sommes ensemble! Vous me parlez, chère Maman, des dispositions à l'ordre et à l'activité que nous avons ou n'avons pas. Je dois la justice à Amélie de dire qu'elle a de l'ordre et qu'elle en a acquis surtout depuis qu'elle est ici; mais, quant à l'habitude de tout faire plutôt elle-même que d'en charger les autres, elle l'a au plus haut degré: je prétends même qu'elle gâte ses gens par là, ses femmes de chambre surtout, qui se reposent sur elle, même, et deviennent par là d'une excessive négligence. Adieu, chère et bonne Maman. Amélie est venue chez moi au beau milieu de ma tirade sur elle, et je me hâte à présent de finir, puisqu'il est tard."

365.

„Pétersbourg, ce 29 Décembre 1808/10 Janvier 1809,
Mardi, à une heure.

Chère et bonne Maman! Je vous ai écrit l'autre jour une lettre si courte et si insignifiante, que je compte m'en dédommager cette fois, d'autant plus que ce n'est pas les détails qui me manquent aujourd'hui. Nos hôtes nous sont arrivés, comme nous les attendions, samedi matin. Leur entrée était solennelle, l'Empereur et le Roi de Prusse avec tout ce qui s'en suit à cheval, la Reine en voiture, les troupes en haie depuis la porte de la ville jusqu'au Château et nous, la Cour et la Ville, dans les salles qui avoisinent le grand escalier

*) Comte Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, 48 livraisons grand in-folio. Paris, 1807—1818.

in Erwartung der Dinge, die da kommen werden. Cette attente a été remplie parfaitement; je n'ai trouvé ni plus ni moins que je n'attendais. La figure du Roi ne m'a point paru étrangère, tant les portraits que j'avais vus de lui sont ressemblants. Il est impossible de ne pas trouver la Reine belle femme; on la dit fort engraissée, et, en effet, elle est plutôt grasse que maigre. Mais c'est le Prince Guillaume qui a fait ma conquête, tant pour la figure que pour le reste: il est difficile, à mon avis, de voir une figure plus agréable. Je regrette bien que sa femme n'ait pas pu venir; elle le pleurait beaucoup, à ce qu'il dit, mais il paraît qu'on ne l'a pas voulue. Le rapport qui existe *en partie* entre nos deux destinées me donne un certain attrait pour elle qui est justifié par tout ce que j'en ai entendu dire par des gens sensés, Marie aussi. J'aimais beaucoup Marianne, et le Prince Guillaume m'a parlé de cette bonne Marie avec beaucoup d'attachement et de regrets; il prétend qu'elle ressemblait à sa femme d'une manière frappante. L'avez-vous aussi trouvé, chère Maman? Le Prince Auguste accompagne aussi le Roi. Il est assez bien de figure, mais, du reste, ma connaissance avec lui n'est pas aussi avancée qu'avec le Prince Guillaume, qui, par l'ordre établi pour les places, est constamment mon voisin à dîner, à souper, au spectacle, enfin dans toutes les occasions où l'on est assis: je suis entre lui et le Roi, l'Impératrice mère entre le Roi et la Reine, qui a l'Empereur à sa gauche. Mais nous sommes restés dans les salles, où il faisait bien froid, et, pour en revenir à l'ordre de la journée de samedi, on est allé de là dans les appartements de l'Impératrice mère, d'où les Majestés et Altesses masculines sont redescendues pour se mettre à cheval et voir défiler les troupes, que nous avons regardées des fenêtres. Cela a bien duré deux heures, après quoi nous avons reconduit le Roi et la Reine dans leurs appartements, où on les a laissés. La Reine a eu le temps de faire une toilette. Le reste de la journée s'est passé en grand dîner, spectacle à l'Hermitage, suivi d'un souper dans les appartements du Roi. Dimanche, les choses se sont passées de même, excepté des visites faites et rendues qui m'ont mise dans tous les états, puisque tout cela vint au milieu de ma toilette pour la messe.

Hier il y eut dîner mitoyen à l'Hermitage, après que le Roi et la Reine eurent reçu les présentations; le soir concert et souper dans

leurs appartements. Aujourd'hui, tout petit dîner chez l'Impératrice et spectacle à l'Hermitage. Demain de même, dîner et bal chez l'Empereur. Ajoutez à cela tous les matins une visite chez la Reine, avec qui cependant j'ai été bien vite à mon aise. Elle n'est point embarrassante, et rappelle pour tout et tout la branche de Darmstadt d'où elle sort. Le Roi a aussi une manière d'être qui vous met bientôt à son aise avec lui. Je vous quitte pour aujourd'hui, chère Maman; j'espère que la poste de demain nous apportera une lettre de vous.

Mercredi, à une heure 1/2.

C'est hier soir, au moment de me coucher, que j'ai reçu deux lettres de vous, chère Maman, l'une pour Amélie et l'autre pour moi, du 9/21 Décembre. La vue de votre écriture m'a fait un bien extrême; j'en avais été privée depuis longtemps. Je reconnais la vérité de vos conseils par rapport à la nécessité de remplir mon rôle de mon mieux ici-bas tant que je dois le jouer encore, et je tâche de le faire. Si l'on m'en sait gré ici dans le public, cela ne peut que me faire plaisir et me flatter: on aime à plaire à ceux que l'on aime, et certes je suis attachée de cœur et d'âme, et d'un sentiment plus profond que je ne puis le dire, aux Russes et à la Russie. Mais vous aussi, ma bonne Maman, entrez pour beaucoup dans le désir que j'ai d'être approuvée ici; je sais le plaisir que cela vous fait quand je le suis, et il n'y a chose au monde que je ne fasse pour votre satisfaction, par devoir et par un sentiment bien réel, et pour *réparer* (si cela se peut) des peines que je vous ai causées jusqu'à ce moment: je porte encore sur le cœur quelques-unes de vos larmes!

Si la Grande-Duchesse Marie me veut du bien, je le lui rends sincèrement. Sa manière d'être me convient, et je suis réellement touchée de l'amitié qu'elle me témoigne depuis son retour en Russie.

Permettez, Maman, que je ne vous réponde pas ici aux questions que vous me faites sur ce que l'Empereur dit de Charles et de mon cousin de Darmstadt, mais que je remette cela à une autre occasion. Ce sujet en entraînerait d'autres qu'il vaut mieux ne pas traiter ici. Au reste, je dois me borner aujourd'hui à répondre à votre lettre le plus brièvement possible. J'ai eu, à peine habillée, la visite de la Reine, que j'ai conduite chez Amélie, à qui elle voulait rendre la

sienne un moment après celle du Duc de Cobourg, et, dans ce moment même, j'ai chez moi la comtesse Tolstoï, qui cause avec Amélie, et je me sais gré d'avoir achevé hier la grande moitié de ma lettre. Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous ai dit que nous avons bal ce soir, je ne suis pas fâchée que ce soit chez nous, car la nécessité de parler à tout le monde et de faire l'aimable me dispensera ou me servira du moins de prétexte pour moins danser."

1809.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

366.

„Pétersbourg, ce 12/24 Janvier 1809,
Mardi, à 2 heures.

J'ai vraiment souffert, chère et bien-aimée Maman, d'avoir été si longtemps sans vous écrire; c'est une privation que je sens fortement, et j'espère que je pourrai m'en dédommager aujourd'hui comme j'en ai le besoin. Amélie vous aura dit il y a huit jours ce qui m'a empêchée de vous écrire, chère Maman, à mon tour.

Des visites à faire et à recevoir dans la matinée m'empêchent d'avoir un moment à moi; mes après-dînées sont courtes, et ce n'est qu'alors que je puis remplir mille petits devoirs et affaires que, dans l'ordre habituel de ma journée, je termine ordinairement le matin. Avec cela, je me lève tard, parce que la plupart du temps nous nous couchons plutôt tard que tôt, et que j'ai besoin de prendre des forces pour l'exercice que je fais, mais qui paraît convenir à ma santé parce que, jusqu'à présent, je supporte parfaitement bien le genre de vie que nous menons depuis près de trois semaines.

Il faut dire aussi que la fatigue n'est que physique, et qu'il n'y a pas la moindre gêne à voir pendant toute la journée des êtres aussi bons et aussi faciles à vivre que le sont nos hôtes: nous sommes tous entre nous comme si nous nous connaissions depuis des mois. J'espère qu'ils sont contents de moi; pour moi, je le suis très fort

d'eux: aussi plaisent-ils généralement, parce qu'on ne saurait être mieux à sa place et plus polis qu'ils ne le sont. Le cousin Guillaume fait grand effet par sa jolie figure et tournure: hommes et femmes lui rendent justice, et, pour ma part, je lui veux beaucoup de bien. Il a tout plein d'esprit, de la gaîté, réellement quelque chose de distingué. Je désirerais de connaître sa femme, à qui il paraît très attaché, pour lui faire ma cour; je l'ai chargé de lui apporter de ma part quelques beaux châles. Le Roi voulait partir le 15, mais un bal que donne l'ambassadeur de France en l'honneur de son séjour ici, à ce que l'on dit, lui a fait remettre son départ à dimanche.

Le 17/29 Janvier, 7 heures et ½ du soir.

C'est dans l'attente de visites de félicitations pour mon triste jour de naissance que je reprends ma lettre. Je viens d'avoir celles des Grandes-Duchesses avec leurs maris et promis, et c'est celle du Duc de Cobourg avec le cousin Guillaume que j'attends; ils sont liés d'amitié d'ancienne date encore et, s'étant trouvés dernièrement ensemble à Paris, cette amitié s'y est resserrée. Tous nous quittent à la fois, car le Duc de Cobourg précède encore le Roi; il compte partir vendredi et emporte la permission de revenir dans deux ans, vous devinerez pourquoi. Je ne vous parle pas, chère Maman, des fêtes que nous avons; je suis trop pressée pour vous en faire l'insignifiante énumération, que vous savez peut-être par les gazettes.

Nous avons passé deux jours en retraite, la Reine étant fort enrhumée; elle a passé l'un tout entier au lit et nous avons passé cette soirée-là chez elle; j'en aurais eu la fièvre à sa place. L'autre été rempli par des morceaux de musique qu'exécutèrent les chantres de la Cour dans la pièce voisine. Nos hôtes sont enchantés de ce genre de musique qu'on n'entend qu'ici et qui est réellement superbe. Le Roi accompagnait les deux princes que j'attendais. Ils viennent de me quitter et je n'ai plus que le temps de vous accuser en toute hâte votre lettre du 16/28 Décembre que j'ai reçue il y a quelques jours, chère Maman, devant aller à l'instant chez la Reine, où il y aura un tout petit concert. Ah! chère Maman, malgré toutes ces fêtes, quel triste jour de naissance que celui-ci! Toutes les époques dans l'année renouvellent de tristes souvenirs pour moi.

A 11 heures et demie du soir.

Voilà la quatrième reprise de ma lettre, et ce sera la dernière! N'osant point penser à écrire demain, je relis la vôtre, chère Maman, pour voir si je n'ai point de réponse à y faire, et je n'y ai trouvé que l'article de mon cousin de Weimar qui en exige une. Il n'a point plus mauvaise mine que de coutume: il a toujours eu l'air un peu frêle, mais paraît se bien porter. Malgré cela, c'est un bien bon garçon, et qui m'a déjà fait rire quelques fois de plus dans ma vie par une manière d'être unique qu'il a; mais il ne s'en fâche pas. Amélie vous a-t-elle dit que nous avons trouvé dans la Reine et trouvons encore tous les jours une quantité d'habitudes, de mots, d'intonations même *Darmstadt* qui nous ont fait plaisir. Cela me transporte aux temps les plus heureux de ma vie, à ceux de mon enfance. Adieu, chère et bonne Maman, vous aurez peut-être pensé à moi aujourd'hui (qui est mon véritable anniversaire), et cette idée m'est bien douce! Que ne puis-je encore une fois dans ma vie le célébrer avec vous! Du moins vous aurez été aujourd'hui ma dernière occupation et je finis la journée en baisant bien tendrement vos chères mains."

367.

„Pétersbourg, ce 19/31 Janvier 1809,
Mardi, à 6 heures du soir.

Je vous écris, chère et bonne Maman, au retour d'une course à Strelna dont je suis revenue il y a environ une heure, et où nous avons conduit nos hôtes qui nous ont quittés aujourd'hui et nous ont laissé des regrets bien sincères en vérité.

Après avoir eu hier zu guter Letzt dîner et grand spectacle en ville en grande loge et bal au Club de la Noblesse, nous nous sommes levés à huit heures du matin, le Roi voulant partir à dix. L'Impératrice, qui aime beaucoup les attentions de ce genre, a fait semblant de prendre congé d'eux en se proposant de les surprendre en venant encore à Strelna. Pour moi, qui aime aller toujours mon droit chemin, j'ai annoncé que je les accompagnerais, et, ainsi qu'Amélie, je me suis mise dans la voiture de parade avec la Reine. Le Roi, l'Empereur,

les Princes, etc., étaient à cheval, puisque les troupes paradaient comme lors de l'entrée. Nous allâmes ainsi jusqu'à la campagne d'un négociant aux portes de la ville. Nous débarquâmes là, on s'arrêta un moment, un déjeuner nous attendait, et une seconde scène d'adieux se renouvela; la comtesse Hahn, attachée à LL. MM. pendant leur séjour, et la suite de l'Empereur y prirent congé. Toute la famille a tant plu ici qu'on regrette généralement de les voir partir. A la campagne dont je parle, l'Empereur se mit en traîneau avec le Roi, moi avec la Reine dans une voiture à deux places, Amélie, les Princes et Madame Voss dans une autre, et c'est ainsi que nous arrivâmes à Strelna, où nous trouvâmes encore l'Impératrice. Après s'y être arrêtée environ deux heures et avoir fait une espèce de dîner, la Cour de Prusse partit, et je vous assure, Maman, que ce moment causa plus d'émotion en général qu'on ne s'y attendait. Ils sont véritablement les meilleures gens du monde, et il est impossible de ne pas leur vouloir du bien. Ils ont une Herzlichkeit que j'ai retrouvée avec un extrême plaisir.

Le cousin Guillaume aussi paraissait nous quitter à regret, et nous nous sommes séparés en nous promettant réciproquement de conserver la bonne amitié qui s'est établie entre nous. Il y a véritablement une parenté morale entre lui et moi, aussi proche à peu près que celle de la naissance. Les Prussiens prétendent qu'il y a de la ressemblance entre nos figures, mais, pour cela, je n'y prétends pas: je me rends assez de justice, et n'ai jamais eu dans ma personne l'agrément qu'il a dans la sienne.

Les derniers jours ont été tellement remplis que nous n'avons pas eu presque un moment à nous: l'Empereur ayant obtenu encore deux jours du Roi, qui voulait partir dimanche, on a tâché de ne pas perdre un moment. Depuis que je ne vous ai écrit, il y a eu une grande mascarade mercredi, où nous étions toutes en costume russe, qui allait très bien à la Reine. Le lendemain matin, tandis que le sexe masculin courait les académies, les maisons d'exercices, je conduisis la Reine à Kamennoï Ostrof, qu'elle désirait voir, et où l'on se retrouva pour faire un soi-disant déjeuner, qui était un dîner. L'Impératrice mère n'en fut pas, puisqu'elle se préparait pour une fête qu'elle donna le soir à la Communauté; elle fut terminée par un petit appendice qui m'embarrassa, mais me toucha en même temps

par la manière dont l'Impératrice avait disposé une petite scène où je figurais.

La fête à la Communauté avait été d'abord fixée à la veille de mon jour de naissance, mais, comme le grand froid l'avait fait remettre au lendemain de ce jour, cela n'empêcha pas qu'au moment de se mettre à table il n'y eût des couplets, des danses, et, à la fin, un groupe de mes pensionnaires, de celles qui y sont en mémoire de Lisinka, ayant au milieu d'elles une nièce de ma bonne Principessa, m'offrirent de leurs ouvrages. Le choix des jeunes personnes me porta au cœur, mais l'embarras étouffa l'attendrissement.

Mercredi, à midi.

Avant de vous répondre, chère et bonne Maman, à deux lettres que j'ai reçues de vous, j'achèverai le journal abrégé que j'ai commencé.

Vendredi, nous eûmes un très beau bal chez l'ambassadeur de France. Samedi, l'Empereur conduisit le Roi et les Princes à Péterhof, Oranienbaum et Cronstadt. Ma matinée se passa à recevoir les adieux du Duc de Cobourg, qui partit ce soir-là, et à mener la Reine dans quelques établissements qui sont sous la direction de l'Impératrice mère et que celle-ci voulait lui montrer. Le soir, il y eut spectacle dans l'appartement de l'Impératrice mère, le théâtre de l'Hermitage n'ayant pas été rétabli encore depuis le bal masqué, où l'on soupe toujours. Dimanche matin nous allâmes à Czarskoe Selo (excepté l'Impératrice mère et les Grandes-Duchesses). Malgré la saison, l'Empereur conduisit le Roi et les Princes partout, mais la Reine ne vit que l'intérieur du Château, et encore avec effort, puisqu'il faisait très froid dans une grande partie des appartements: elle est frileuse et un peu paresseuse, ce qui fait qu'au fond elle a très peu vu ici; il faut dire aussi que, pendant tout le temps presque de leur séjour, il a fait un froid excessif. Nous dînâmes à Czarskoe Selo et on revint comme la veille pour un spectacle le soir.

Je vous ai parlé déjà de la journée de lundi, de sorte, chère Maman, qu'il ne manque rien au journal, si ce n'est le récit de mainte toilette précipitée et marche forcée de chez moi chez les Majestés, qui sommes précisément aux deux bouts du Château. Quand il s'agissait de sortir le soir, c'était toujours moi qui les conduisais et allais les chercher,

tant par politesse que parce que je suis la plus allante de la société. Amélie était aux abois de ces courses, et je prétends qu'elles lui étaient très saines; quant à la paresse, il existe entre elle et la Reine la plus parfaite sympathie, et celle-ci s'exécute très drôlement à ce sujet-là. Je vous assure, chère Maman, qu'il n'est pas besoin de prudence pour prononcer le jugement que je porte sur elle: il est impossible d'être meilleure, plus facile à vivre qu'elle. Je ne comprends pas ce qui peut lui avoir donné la réputation d'affectation et de coquetterie quelconque: je n'en ai pas vu l'ombre en elle dans aucun moment; beaucoup de Herzlichkeit, et on voit que le fond de son caractère est extrêmement gai. Il règne entre elle et le Roi un ton qui fait plaisir. Elle a été ici, dans le monde, parfaitement à sa place, et avec moi sur un ton de confiance et d'amitié véritable. Elle a beaucoup d'expansion dans le caractère. S'il y a quelque ombre à ce portrait, je vous assure qu'elle est très insignifiante. Quant à la figure, elle est très belle femme, mais il ne faut pas qu'elle engraisse davantage. Ceux qui ne l'ont pas vue depuis deux ans la trouvent changée, mais il serait difficile que cela ne soit pas. Le Roi est venu ici à l'invitation de l'Empereur, et, en vérité, chère Maman, la Reine ne paraissait point apporter ici l'unique désir de briller, mais tous deux paraissaient remplis de celui d'exprimer leur reconnaissance à l'Empereur. Enfin, pour terminer ce sujet, je suis vraiment charmée d'avoir fait leur connaissance et d'avoir vu par mes propres yeux.

J'ai repris pendant ce séjour l'habitude de parler allemand, que j'avais beaucoup perdue, quoique je m'y étais déjà remise un peu avec le Duc de Cobourg. Ils parlent tous très bien français, mais c'est surtout avec Guillaume que je parlais allemand, parce qu'il le parle plus habituellement. Quant à lui, c'est un être distingué, et je n'ai jamais vu autant de noblesse dans la tournure avec une aussi petite taille.

Voici deux feuilles bien barbouillées d'écriture, et j'en remplirais bien davantage encore si je voulais rendre compte de mille détails de différents genres qui pourraient vous intéresser. Mais je dois, avant de finir, vous accuser la réception de deux lettres, de celle du 28 Décembre/9 Janvier et celle du 30 Décembre/11 Janvier, que je viens de recevoir. Je vous remercie bien, chère Maman, pour la

bonté que vous avez de vous charger de ma commission à Lasberg. Je suis trop heureuse d'avoir pu remplir la vôtre pour Francfort, chère Maman, et vous me payez trop bien ce qui n'est qu'un devoir en me disant que je puis vous soulager d'un grand poids. Il faut finir, chère Maman, quoique je sois fort en train de causer, et je le fais en vous baisant mille fois et bien tendrement les mains."

368.

„Pétersbourg, ce 13/25 Mars 1809,
Samedi, à 10 heures ½ du matin.

....Nous venons de passer les journées d'hier et d'avant-hier dans la plus profonde retraite, comme l'anniversaire de la mort de l'Empereur Paul et l'avènement au trône de celui qui règne se passent tous les ans: *profonde retraite* n'est pas juste cependant, puisque, le 11, il y a toujours grande messe funèbre pour toute la Cour et, l'après-dînée, un service funèbre à la forteresse, où il ne se trouve pas mal de monde chaque fois. Je pense souvent à vous, chère Maman, dans ces occasions, sachant combien peu vous aimez les démonstrations publiques sur un sujet qui émeut véritablement (en quoi je suis votre digne fille), puisque l'Impératrice se place, selon l'usage, à côté du tombeau de feu l'Empereur, qui se trouve sur un degré élevé, et nous et le peuple assemblé sommes en bas, de sorte que cela fait véritablement spectacle. Je suis sûre que cela *vous* serait insupportable."

369.

„Pétersbourg, ce 16/28 Mars 1809,
Mercredi, à midi.

Amélie est partie hier, chère Maman, je m'empresse de vous en donner la nouvelle. Elle compte vous écrire de Riga, où elle arrivera dimanche, mais cette lettre-ci vous parviendra plus tôt, je crois, que la sienne. Je l'ai accompagnée, comme je me le proposais, jusqu'à Kaskowo, mais ce n'est pas dans la maison où j'ai dîné avec vous, chère Maman, que nous nous sommes dit adieu: il y a une nouvelle maison de poste, et je l'ai regretté. Je ne vous parlerai pas de notre congé;

je ne le puis et ne le pourrai encore de quelque temps avec sang-froid. L'espoir de la revoir avant l'hiver prochain me soutient seul, et cependant ni elle ni moi nous ne nous y livrons entièrement, de crainte de porter malheur par trop de sécurité. Du moins j'ai le plaisir de voir partager ce souhait par tous ceux qui connaissent Amélie; on ne *veut* pas mettre en doute qu'elle ne revienne. Elle aura de bons chemins jusqu'à la frontière; on les dit parfaits jusque-là, et ce que j'en ai fait hier le confirme. Nous avons des gelées continuelles, et très fortes parfois, ce qui est très bon pour les chemins.

J'ai reçu ces jours passés, chère Maman, votre lettre du 20 Février/4 Mars, et Amélie celle de ma sœur Caroline. Cette dernière va, dit-on, à Braunau pour recevoir la nouvelle Impératrice des Français? Vous irez probablement à Carlsrouhe pour son passage, chère Maman. L'enfant que porte ma sœur Caroline aura vu bien des pays avant d'avoir vu le jour! Je sens que je vous écris sottement, ma bonne Maman, et vous me le pardonnerez, j'espère: mon esprit n'est pas bien rassis encore, il trotte sur la grande route, et je suis moralement et physiquement angegriffen, quoique je me porte bien. Quelques jours me remettront, j'espère, dans mon assiette. Adieu donc, chère et bonne Maman, chaque calcul que je fais m'oblige à déplorer les distances. Je voudrais, et pour vous, et pour elle, savoir Amélie auprès de vous le plus tôt possible, et je ne l'apprendrai pas avant deux mois et même plus tard encore. C'est désespérant!"

370.

„Pétersbourg, ce 17/29 Mars 1809,
Mercredi, à 9 heures ½ du soir.

Je voulais profiter de cette occasion pour vous faire une prière conjointement avec Amélie. Vous serez étonnée de son sujet, mais vous trouverez son motif juste, je crois; si cependant vous étiez d'une opinion opposée, je vous supplierais, chère et bonne Maman, de nous la dire. Nous désirerions avoir de vous une lettre ostensible, *sans date*, par laquelle vous engageriez Amélie à revenir auprès de vous, sous quelque prétexte que vous jugeriez à propos, et sans déterminer même si c'est pour tout à fait ou pour un temps seulement que vous

la rappelez. Le motif de cette ruse est vertueux: c'est l'espoir que l'entier isolement où je me trouverais sans ma sœur dans mon intérieur ferait faire à l'Empereur des réflexions sur sa conduite, le désir de soulager mes peines. Je n'y vois que la plus parfaite insouciance; je passe même des journées entières sans le voir, ce qui jadis n'arrivait *jamais*. Je ne sais si cette conduite est préméditée, et je ne puis m'imaginer à quel but, ou si c'est une insouciance également condamnable. Ses entours sont bien faits, au reste, pour pervertir entièrement son cœur. Mais cela ne peut ni ne doit durer ainsi; il faut du moins essayer de tous les moyens pour apporter du changement à cette pénible situation. Il n'y en a pas de plus innocent que de sacrifier ma seule consolation pour la chance seule d'un mieux, car certainement l'absence d'Amélie me serait toujours bien pénible, mais surtout dans ma situation actuelle. Aussi ne puis-je me résoudre à y consentir que pour un temps, et tel avait été mon projet, qu'elle peut partir au printemps, passer l'été en Allemagne et revenir pour l'hiver, qui est la saison ici où l'on sent le plus péniblement ses peines lorsqu'on en a. En été, je mène une vie plus active, le temps passe plus vite. D'ailleurs je sais souffrir à présent, et la Providence fortifie en moi le goût de l'occupation, qui me distrait et me fait supporter bien des moments de la vie. D'un autre côté, l'idée de revoir l'Allemagne, vous et ma sœur Caroline a beaucoup de charme pour Amélie, et je suis sûre qu'un voyage lui ferait véritablement plaisir, surtout avec le but que nous nous proposons par là. Mais sans doute que l'Empereur ferait les plus grandes difficultés pour la laisser partir, parce qu'il trouve très commode de suivre son Schlendrian et qu'il se croirait peut-être obligé à me témoigner un peu plus d'intérêt si j'étais sans ma sœur. Il n'y aurait qu'une volonté bien prononcée, un *ordre*, pour ainsi dire, de vous qui pourrait l'y engager, et il le faudrait aussi pour l'Impératrice, que l'on ne pourrait pas mettre de la confidence.

S'il résulte de cette mesure le bien que nous désirons, tant mieux! Vous, Maman, et elle agiriez pour son retour comme vous jugeriez à propos. Pour moi, soit que je sois moins malheureuse ou non, Amélie, par sa présence ici, ne pourra toujours qu'augmenter le charme de mon intérieur ou en diminuer la peine. Si son voyage ne produit aucun effet, eh bien! j'en aurai d'autant plus de plaisir

de la revoir que j'aurai souffert davantage de son absence, j'aurai des nouvelles bien fraîches et bien intéressantes de vous, chère Maman, et Amélie aura eu quelques mois de jouissance. La seule chose qui nous arrête actuellement, c'est l'instabilité des circonstances politiques, la possibilité d'une guerre qui empêcherait peut-être le retour de ma sœur en automne, et j'avoue que, si je devais me séparer d'elle *volontairement* pour un temps illimité, j'en serais au désespoir. Enfin différentes circonstances nous ont empêchées de rien décider sur ce projet, mais, dans tous les cas, la lettre que nous vous demandons, chère Maman, pourrait peut-être être utile, si vous n'avez point de répugnance à accéder à notre prière. Dans ce cas, je vous prierais de nous l'envoyer par occasion."

371.

„Pétersbourg, ce 20 Mars/1er Avril 1809,
Samedi, à 1 heure.

....J'ai cependant l'illusion du printemps dans mon appartement, du soleil, des fleurs et des oiseaux qui chantent, des oiseaux qui appartenaient encore à Lisinka, dont elle s'amusait souvent et qui me sont bien chers par cette raison; ce sont des bouvreuils. L'un d'eux, que Frank lui a donné, siffle parfaitement bien un air dont je ne perdrais pas le souvenir si j'avais cent ans, parce qu'il me rappelle tant la chambre de Lisinka, ses entours, ses habitudes, etc., et, lorsqu'il s'est remis à le siffler pour la première fois ce printemps, heureusement j'étais seule, car j'en ai éprouvé une bien vive impression; je le lui répète presque tous les jours, afin que jamais il ne l'oublie. Ces bonnes petites bêtes ne m'ont pas quittée depuis qu'elles ont perdu leur maîtresse, et je me souviendrai aussi toujours que, lorsque le corps de ce petit ange était encore exposé dans ses chambres, dans un moment où je m'y trouvais, j'entendis siffler de toutes leurs forces ces oiseaux qu'on avait laissés dans une chambre voisine. Ce contraste était cruel, mais pas aussi douloureux que l'effet que me fit la garde que j'entendis monter sous ses fenêtres le lendemain de sa mort: dans un moment semblable, il fallait avoir vu la joie que lui causait ce moment chaque jour, et comme elle se levait lorsqu'elle

était à jouer par terre pour essayer de courir elle-même à la fenêtre. Ah! il y a mille souvenirs pareils de toutes les heures du jour, mille expressions en anglais, en russe, qui à tout jamais porteront avec elles le souvenir de Lisinka, et je ne vous demande pas pardon, ma bonne Maman, de vous en entretenir, parce que vous comprenez et sentez tout cela si bien!"

372.

„Pétersbourg, ce 31/Mars 12 Avril 1809,
Mercredi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, deux jours de poste viennent de passer sans que nous ayons reçu de vos nouvelles; j'espère que le troisième, qui est aujourd'hui, nous en apportera. Après avoir été près d'un mois sans aucune nouvelle de ma sœur Caroline, nous avons appris indirectement qu'elle avait été très malade d'une fièvre catarrhale, ce que deux lettres de Mimi ont confirmé dernièrement à Amélie. J'en ai reçu avant-hier d'Allemagne de fraîche date, où l'on me parle comme d'une chose reçue que ma sœur Caroline est partie pour Strasbourg. Nous ne pouvons pas combiner ce voyage avec l'état de faiblesse dans lequel la disaient les lettres de Mimi. Je ne comprends rien à tout cela, et j'avoue que ce départ pour Strasbourg m'a fort étonnée. Peut-être serez-vous forcée, chère Maman, à passer le Rhin, si le voyage de ma sœur Caroline se confirme; je m'y attends, car d'ailleurs pourquoi, devant s'éloigner de la Bavière, ne serait-elle pas restée à Carlsrouhe? J'ai reçu des nouvelles de Frédérique par elle-même, par une lettre à cachet volant qu'on lui a *permis* de m'écrire. Sa santé est bonne; elle est avec ses enfants à Haga, séparée du Roi, qui est à Gripsholm et qu'on ne lui permet pas de voir. Ils sont malheureux, mais plus calmes, j'en suis sûre, au fond de leur âme, que ceux qui ont causé leur malheur. Cet événement vous aura sûrement causé bien de la frayeur, ma bonne Maman, j'en juge par l'effet qu'il m'a fait, mais le mot *d'indignation* est plus juste que l'autre. Nous avons des fêtes de Pâques bien froides; la gelée ne nous quitte pas: eh bien! ce climat barbare n'a pas glacé cependant le sentiment de justice dans ce pays-ci. Tout ce qui est bon russe est profondément indigné du

traitement qu'on fait éprouver au Roi de Suède. Je réprime depuis si longtemps l'expression de tout ce que j'éprouve à ce sujet, qu'il faut enfin que je me permette de l'exhaler en partie avec vous, Maman. Je sais que je serai lue par d'autres que vous, mais, si c'est par des gens d'honneur, ils seront de mon avis, si c'est par des gens qui n'en ont pas, il m'est fort égal qu'ils surprennent mon opinion ou qu'ils l'ignorent."

373.

„Pétersbourg, ce 24 Avril/6 Mai 1809,
Samedi, à 1 heure ½.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu votre lettre du 28 Mars/9 Avril dimanche passé, au milieu du plus grand poids des grandeurs, au moment où je prenais haleine entre la cérémonie de mariage de la Grande-Duchesse Catherine *) et le grand dîner. Amélie, qui vous a écrit depuis, chère Maman, vous aura parlé de ces solennités aussi ennuyeuses de fait qu'en récit, à mon avis; je crois d'ailleurs que vous êtes occupée de bien autre chose dans ce moment-ci, et que des détails de toilettes, dîners, bals, spectacles, n'auront aucun charme pour vous.

Je pense comme vous, Maman, que le caractère du Roi de Suède méritait un plus grand théâtre. On serait tenté, si on le permettait, d'accuser quelquefois la Providence d'aveuglement! Voilà la diète ouverte depuis le 1er nouveau style: il ne se passe pas de moment dans la journée depuis cette époque, où je ne me dise qu'on débat actuellement l'existence peut-être de cet estimable Roi! Je n'ai pas d'idée de la fin que prendra cette crise; j'avoue que je crains plus que je n'espère. Mais je fais des vœux pour qu'on respecte ses jours; ma pauvre sœur serait trop malheureuse, si elle le perdait. Mais pour lui, quel que soit son sort, un caractère tel que le sien ne se démentira jamais. J'y reviens toujours, j'en rabâche, je le sens, mais c'est que j'en suis continuellement occupée: je ne sais quelle sympathie m'a de tout temps attachée à ce Roi.

Amélie a reçu avant-hier votre lettre, chère Maman, d'une plus fraîche date que celle que je vous accuse aujourd'hui. Je désire vive-

---

*) La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

Vue de Marly, à Péterhof.

Gravure d'après le dessin de S. Chtchédrine. Collection P. Dachkoff.

ment que l'état actuel des choses en Allemagne ne dérange pas le cours des postes. Je suis très agréablement surprise du succès qu'a trouvé mon style près de ma tante de Hombourg et du souvenir que Guillaume veut bien me conserver. Je le lui rends de tout mon cœur, c'est un charmant garçon et estimable, tout jeune qu'il est. Marianne est enceinte et bien souffrante, à ce que nous dit la Reine. Je viens d'écrire à celle-ci une si longue lettre avec tant de détails sur les fêtes du mariage qu'elle m'avait demandés, que mon esprit en est épuisé.

J'ai partagé tous ces jours-ci mon temps entre les vanités de ce monde et une lecture qui est bien faite pour en détacher, c'est le nouveau roman-poëme de M. de Chateaubriand, *les Martyrs*, dont la lecture m'intéresse beaucoup. Je voudrais qu'il se rencontrât cette fois, comme la dernière, que je fais la même lecture en même temps que vous, chère Maman, et cela ne serait pas impossible.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, l'heure m'oblige de finir, mais non la promenade, car, après avoir eu hier une journée d'été, il fait aujourd'hui froid et humide. La journée se passe en profonde retraite: il faut prendre des forces pour la rude expédition qui nous attend demain, c'est une soi-disant mascarade. Je ne puis rendre à quel point ces fêtes me pèsent à cette époque-ci! Adieu encore une fois, chère Maman, je vous baise tendrement les mains. Ma sœur Caroline ayant quitté Munich, Amélie vous supplie, chère Maman, de lui faire parvenir cette lettre, qu'elle ne sait où adresser."

374.

„Pétersbourg, ce 30 Avril/12 Mai 1809,
Vendredi, à 2 heures ½.

Chère, bien-aimée Maman, quel jour pour moi que celui d'aujourd'hui! Le plus cruel de ma vie jusqu'à présent! Puisse-t-il être le dernier de ce genre, et que je ne voie pas diminuer les consolations qui me restent encore par une augmentation de pertes sensibles! De ces consolations, les plus effectives, c'est *vous*, ma bien-aimée Maman, et la société de ma bonne sœur Amélie, et cependant, si je pouvais la savoir heureuse comme je le désire, je ne balancerais pas de préférer qu'elle le soit loin de moi, si cela ne se pouvait qu'ainsi.

Je suis venue me réfugier en bas dans mon appartement du bain, et c'est de là que je vous écris, chère Maman. Hormis le bruit des voitures, j'y suis plus tranquille qu'en haut; la seule couleur cramoisie est plus douce à des yeux qui ont pleuré que la clarté de mes chambres en haut. D'ailleurs cet appartement est bien véritablement le tombeau des illusions de bonheur de ma vie: j'y ai rassemblé tout ce qui a rapport à ces illusions perdues et irréparables, jusqu'à de vieux meubles qui m'ont servi dans des temps plus heureux; il est donc bien à propos que je vienne y passer une partie de la journée d'aujourd'hui. Je suis rendue de fatigue corporelle et morale depuis plusieurs jours déjà. Je suis, heure pour heure presque, les souvenirs de l'année passée, et le tableau s'en représente si vivement à mon imagination qu'il me semble que j'ai passé de nouveau par la cruelle épreuve dont toute ma vie se ressentira.

A cela s'est jointe hier soir la mauvaise nouvelle du malheur de l'Autriche. Ce n'est pas d'hier que je sais quelles en seront les suites pour nous, mais c'est d'hier seulement que notre arrêt est prononcé. L'Empereur est *bien* à plaindre! Il sent sa situation! Il n'a pas été donné à tous les mortels de créer leur destinée: cela n'a pas été son partage. Mais dès que j'entrevois qu'il pourrait devenir malheureux, je me rattache à lui avec toute la chaleur dont mon cœur est susceptible, et, ce que je ferais par devoir dans tout autre moment, je le fais par sentiment alors: c'est d'oublier tous les griefs que je pourrais avoir contre lui et de m'identifier avec son sort, quel qu'il soit. Puissé-je un jour du moins lui être de quelque utilité!

Cette réunion de sentiments différents, mais tous pénibles, m'avait déjà mise bien bas hier soir. Ce matin je me suis levée de bonne heure et j'ai été au Couvent de Nevsky, auprès de mes enfants, dont les monuments, parfaitement égaux, sont achevés à présent. Ce n'est qu'un piédestal en granit à hauteur d'appui, sur lequel deux anges en bronze de petite proportion tiennent une gloire de même métal; au milieu de la gloire, on a posé l'image qui était auparavant dans le mur. Sur le piédestal est l'inscription en bronze, qui ne contient que le nom de chacune, le jour de la naissance et celui de la mort. Un ange en argent tenant une palme d'une main suspend de l'autre la lampe au-dessus de l'image. C'est une faiblesse, je

l'avoue, mais, tant que nous serons dans ce monde, nous sommes condamnés à être soumis à l'empire des sens, et ce m'est une consolation de voir que l'endroit où reposent mes deux enfants est orné. Je voudrais combler cette église de dons: hélas! mon Dieu! elle contient donc tout ce que j'ai eu de plus précieux dans ce monde! Aussi ai-je employé tout ce que Lisinka avait déjà en diamants pour en décorer des vases et ustensiles pour la communion; quand mes finances me le permettront, j'emploierai les diamants de Marie (ou bien Mäuschen, qui était le nom d'amitié que je lui donnais), et qui sont intacts encore, à une couverture d'Evangile pour la même église. Cela ne vous paraît-il pas bigot, chère Maman, à vous qui n'êtes pas habituée dans la religion protestante à ces usages-là, d'y voir attacher du prix? Ne pensez pas, de grâce, que je croie gagner le ciel ou la rémission de mes fautes par des actes pareils! Grâce à Dieu, je n'ai point une religion aussi erronée, mais il me semble que ce serait profaner quelque chose qui a appartenu à des êtres qu'on a tant aimés (quand on peut l'éviter) que d'en faire un autre usage. Sûrement, vous me comprendrez, chère et bonne Maman, parce que j'ai le bonheur de l'être par vous presque en tout.

Mes deux enfants avaient aussi un capital assez considérable placé au Lombard. L'Empereur Alexandre s'est emparé de celui de l'aînée assez longtemps après sa mort, lorsque, en montant sur le trône, il s'est trouvé avoir besoin d'argent. Il y avait bien *tout le droit* possible. Pour celui de Lisinka, qui était plus considérable encore, j'ai été inspirée, je crois, pour l'employer de la manière la plus utile et qui immortalisera le nom de cette chère enfant tant que la Russie existera. C'est de le laisser à perpétuité déposé où il est, et, des intérêts qu'on en retire et qui s'augmentent chaque année, on entretient un certain nombre de pensionnaires dans tous les instituts de jeunes filles, tant à Moscou qu'ici, qui portent le nom de pensionnaires de Lisinka. Cela a déjà commencé l'année passée, et ces enfants-là, que je tâche de choisir parmi les plus maltraitées du sort, m'inspirent un intérêt tout particulier."

375.

„Pétersbourg, ce 1/13 Mai 1809,
Samedi, à midi.

Vos lettres, chère Maman, nous arrivent plus régulièrement depuis quelque temps; chaque jour de poste presque nous en apporte une, tandis que, pendant tout l'hiver, après avoir été deux et trois jours de poste sans en recevoir, elles arrivaient toujours par deux. Mais cela fait que nous vous accusons toujours la moins ancienne; c'est à celle du 4/16 Avril que je réponds, et Amélie en a reçu une de plus fraîche date mercredi passé.

Je suis bien charmée que Frik ait trouvé la possibilité de vous écrire, chère Maman; ç'aura été probablement par les officiers suédois que les gazettes disent avoir été en France. Je lui avais proposé dans une lettre dont j'ai chargé le comte Löwenhjelm, aide de camp général du Roi, qui vient d'être échangé contre un de nos généraux, de m'envoyer ses lettres pour vous, si elle a plus de facilité de ce côté-ci que de l'autre, mais le manque total où je me trouve de ses nouvelles depuis la lettre que m'a rapportée M. Alopéus me fait croire le contraire. Sans doute que la lettre que je lui ai écrite par le comte Löwenhjelm était aussi à cachet volant, c'était la seule manière de lui en faire parvenir une, mais je ne me suis pas gênée pour cela, et je ne vois pas la nécessité de dissimuler devant qui que ce soit l'indignation que m'inspire l'attentat commis contre le Roi.

Vous aurez sûrement pensé hier à moi un instant dans la journée, quelle qu'ait pu être du reste votre préoccupation, ma bien-aimée Maman. Je l'ai passée en partie à vous écrire une lettre qui ne vous parviendra pas de longtemps. Comme je vous y parle au long de ma disposition et de l'emploi de ma matinée, je ne me répéterai pas ici. Le froid qu'il fait depuis hier m'a chassée de mon cabinet d'en haut, et c'est de ma retraite dans l'appartement du bain que je vous écris aujourd'hui. La Grande-Duchesse Marie, qui est venue me voir, m'en a fait sortir tantôt et interrompre ma lettre. Son départ est fixé à jeudi prochain, et elle me donne jusque-là autant de moments qu'elle en a de libres: je ne pourrais réellement sans ingratitude ne pas reconnaître l'amitié qu'elle me témoigne.

Je ne sais si Amélie, en vous décrivant les changements faits dans mon appartement, vous a parlé aussi de ceux que j'ai faits dans l'appartement du bain. Le cabinet qui était jadis chambre de toilette plissée en mousseline a pris un caractère plus grave et plus simple. J'en ai fait un atelier pour le dessin que j'avais repris avec ardeur *par raison* l'automne passé. Cela m'est extrêmement commode parce que je réunis de cette manière dans un seul lieu tout ce qui a rapport à cette occupation. Le fond de la chambre contient des tablettes en bois où sont posés tous mes plâtres; une grande armoire Wandschrank renferme tous les portefeuilles, cassettes à couleur, papiers, etc. La table à dessiner, les chevalets occupent leur place, et, dans une espèce de niche formée par l'armoire, est placé un petit divan d'étoffe de soie bleue et blanche. Les murs sont tapissés d'une toile peinte *gris d'artiste* avec une frise en haut.

A côté de cette chambre en vient une plus grande à deux fenêtres, où je suis dans ce moment. Comme j'avais voulu, dans l'origine de cet appartement, lui conserver la fraîcheur d'un appartement de bain, elle avait été d'abord peinte avec différents trophées sur un fond vert, mais, l'humidité ayant dans les commencements beaucoup endommagé la peinture, j'y ai fait mettre une tenture cramoisie, couleur que j'aime beaucoup. Les meubles, qui étaient en maroquin, sont de même, et elle a l'air à présent d'une personne sensée et d'un âge mûr. Je l'ai remplie de souvenirs des beaux jours passés. Au fond est un divan, une table ronde devant, entourée de tabourets, des deux côtés de petites armoires, au mur à gauche un autre canapé et devant lui une bonne vieille table à écrire que sa vétusté avait fait exiler de mon nouvel appartement, mais qui a partagé pendant trop longtemps mes peines et mes plaisirs pour que je puisse consentir à la jeter: c'est sur elle que je vous écris aujourd'hui et que je l'ai fait pendant bien des années. Au-dessus du canapé, sur le mur, sont suspendus différents dessins allégoriques qu'on avait faits pour la naissance de Lisinka! A côté est la cheminée, surmontée d'une glace; un nid d'amours en albâtre est placé sur la cheminée. Comme cet appartement avait d'abord été fait pendant ma grossesse, le comte Tolstoï avait eu la galanterie d'y mettre autant d'enfants que possible: la pendule a pour sujet une femme qui

apprend à marcher à un enfant, et il y en a d'autres encore qui servent d'ornements en bronze. Vous sentez bien, Maman, que je me suis gardée d'écarter ces souvenirs-là. Sur le mur à droite est le portrait du cabinet d'Amélie dans son ancien appartement: il y avait quelque temps que Mlle de Renne avait fait ce dessin, et il tient fort bien sa place dans ce lieu sentimental: dessous est placé un divan dont j'ai aussi conservé le bois par affection. Après le poèle et la porte, de ce côté-là, vient près de la fenêtre un ancien grand bureau qui renferme toutes vos lettres, celles de mes sœurs, différents autres papiers, mais déjà il est trop petit et il lui faudra un supplément. La chambre du bain, qui suit, n'a pas été changée: elle est restée en faux marbre. Mais elle est trop froide pour m'en servir, surtout en hiver; je prends donc toujours mes bains dans la chambre cramoisie. Voilà du bavardage s'il en fut jamais, chère Maman, mais vous aimez ces détails, et, pour le reste du monde, c'est un verbiage vide de sens; c'est juste ce qu'il faut. C'est bien véritablement un *voyage sentimental autour de ma chambre* que je vous ai fait faire.

Je pense que le froid rendra la promenade à Catherinenhof presque aussi vide que l'année passée. C'est par vous, Maman, que j'ai appris cette preuve d'intérêt que le public a donnée par là à mon malheur: j'avais oublié dans le temps que cette promenade existât, comme de raison! et surtout je n'avais pas pensé à m'en informer, mais cela m'a été confirmé depuis. Grâce au Ciel! il n'est pas question pour nous d'y aller aujourd'hui.

Quel est donc ce spectacle français à Carlsrouhe dont vous me parlez, chère Maman? et où va-t-il? Adieu, ma chère et bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains. Je suis toute étonnée d'avoir rempli *huit pages*, et fais la réflexion tardive que peut-être Amélie vous avait déjà fait la description que je vous fais si longuement. Ayez la bonté de me rassurer, ma bonne Maman, et laissez-moi encore une fois vous baiser les mains."

Ce 5/17 Mai....

....Voici les dessins de Lisinka que vous avez désiré avoir, chère Maman, mais ils sont crayonnés si légèrement qu'il me paraît qu'ils ne sont satisfaisants que pour moi. Celui sur du papier gris donne

une idée bien juste de sa tournure quand elle marchait, de son dos, de sa jolie petite nuque. Grand Dieu! les heureux moments que ceux où je la voyais ainsi! Les derniers temps de son état de santé, elle traînait tout le long du jour une petite voiture en filagramme, et, la plupart du temps, on ne la tenait presque pas en marchant: lorsque cette voiture versait, elle faisait une exclamation et le même geste que j'ai tâché de rendre ici en écartant ses dix petits doigts.

L'autre la représente en costume de promenade, en hiver, en capote de taffetas gros vert et en petit bonnet blanc rosé ouaté. Comme elle était jolie dans ce costume! Ce dessin n'est qu'une mauvaise caricature. Et cette enfant si fraîche, si rose, si forte, a été enlevée dans l'espace de dix jours! Ce geste est aussi fait par souvenir d'après nature, parce que, passant chez moi avant et après sa promenade, à peine entrée dans la première chambre, elle poussait sa bonne qui la portait pour entrer dans le cabinet et prendre votre portrait, qui tant de fois s'est promené avec elle. Ah! quand je me laisse aller à ces souvenirs, je prends mon existence en horreur! je ne comprends pas comment je puis la supporter sans elle! C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où ce joli petit corps a été mis sous terre. Je pense souvent avec peine comme il doit être défiguré! Elle ne l'était cependant pas, à ce qu'on dit, jusqu'au dernier moment de son exposition. Adieu, chère et bien-aimée Maman, il faut finir, quoique j'aimerais bien à me laisser aller avec vous à tous ces sentiments pénibles que vous comprenez si bien!"

376.

„Kamennoï Ostrof, ce 19 Juin/1er Juillet 1809,
Samedi, à midi.

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu mercredi passé votre lettre de Rohrbach achevée le 26 Mai/7 Juin. Vous paraissiez y regretter le séjour de Darmstadt, et je le regrette pour vous à cause des individus, car je crois le local de Rohrbach bien plus agréable. C'est à mon avis un agrément majeur dans la vie que de pouvoir passer une partie de la belle saison dans une belle retraite, mais sans doute il faut

que le lieu soit beau naturellement ou à force d'art, et, d'y jouir de quelques jours ou semaines de calme, cela donne de l'assiette à l'âme et augmente singulièrement ses forces à mon avis. Si la conséquence est juste, il ne devrait pas y avoir d'âme plus faible et plus vacillante que la mienne dans ce moment, puisqu'il n'y a rien de moins calme que Kamennoï Ostrof.

J'ai fait hier soir une course à une campagne à dix verstes d'ici appartenant à la comtesse Schouvaloff, où je n'avais pas été depuis plusieurs années. La situation en est charmante; c'est sans contredit la plus belle contrée des environs de Pétersbourg par l'élévation du terrain autant que par la beauté et l'ancienneté des arbres, et comme, à mesure que je vieillis et que je me détache davantage des illusions de ce monde, je deviens plus sensible aux beautés de la nature, jamais Pargolovo ne m'a paru aussi attrayant qu'hier. Le temps, qui était superbe, contribuait à le rendre tel, et je compte renouveler cette course le plus souvent possible dans le courant de cet été, afin d'être le moins possible à Kamennoï Ostrof. Toute vieille que je suis, j'ai fait cependant hier (avec plaisir, je l'avoue) ce qui faisait mon bonheur dans mon enfance, de grimper des montagnes et de choisir exprès les côtés les plus escarpés: Amélie et Annette Protassoff *), avec qui je me promenais (car la comtesse Protassoff, qui était avec nous, n'est plus en état de faire des exploits pareils) et qui sont plus maladroites que moi pour ces sortes d'exercices, ont passé maint pénible moment suspendues sur le penchant d'une colline, jusqu'à ce que moi ou les domestiques venions à leur secours.

Nous avons ri: je ne m'y refuse pas quand je le peux; cela ne m'arrive pas souvent, et j'ai pensé à Hambach, à certain rocher que je grimpais chaque soir par son côté le plus périlleux pour voir les montagnes de la Lorraine et pouvoir me dire au moins que j'avais *vu* la France, qu'*alors* je croyais le pays par excellence, malgré toutes les horreurs qui s'y étaient déjà passées. Qu'il me serait doux, ma bonne Maman, de me retracer tous ces souvenirs en votre présence, soit dans ma chambre cramoisie que vous désirez connaître, soit à Kamennoï Ostrof même: je me trouverais bien partout avec vous!

---

*) Anne Protassoff, mariée au Comte Barthélemy Tolstoï.

Non, Maman, je n'ai point oublié les dessins, dont j'ai été la première à vous parler, mais je les fais graver, parce que plusieurs personnes en veulent des exemplaires, et on est un temps infini à terminer ces planches. Quant aux dessins de Lisinka, vous devez les avoir à l'heure qu'il est. Combien je suis peinée, ma bonne Maman, de vous voir souffrir comme vous le faites de tout ce qui se passe en Suède! Je ne le sens pas moins vivement que vous. Que de moments pénibles m'ont fait passer ces événements, et que de funestes connaissances ils m'ont fait acquérir! Je ne puis répondre ici, chère Maman, aux questions que vous me faites. Je vous quitte pour aujourd'hui, devant écrire encore à l'Impératrice mère pour savoir des nouvelles du Grand-Duc Nicolas, qui vient de prendre la fièvre scarlatine avant-hier. La maladie a commencé vivement, et, comme de raison, l'Impératrice est fort inquiète, mais j'espère que tout ira bien. L'Empereur est à Kronstadt aujourd'hui; il est parti hier après dîner, pour passer la nuit à Oranienbaum. Demain nous verrons débuter une nouvelle arrivée du Théâtre Français, Mlle Bourgoing, pour la tragédie et la comédie indifféremment. Il nous pleut des *artistes* de ce genre. Je vous ai débité mes nouvelles, chère Maman, et finis en vous baisant mille fois et bien tendrement les mains."

377.

„Péterhof, ce 21 Juillet/2 Août 1809,
Mercredi, à 10 heures ½ du matin.

Ma dernière lettre était de Czarskoe Selo, chère Maman, mais, pour venir ici, nous avons passé et séjourné à Kamennoï Ostrof pendant trois jours, d'où Amélie vous a écrit samedi passé. Elle aurait dû le faire encore mercredi à Czarskoe Selo, et je ne sais pourquoi elle n'en a rien fait. Je me rappelle dans ce moment que le comte et la comtesse Stroganoff *) ont passé la matinée chez nous ce jour-là pour prendre congé de nous. Je vous ai dit, je crois, que le comte va joindre l'armée en Moldavie, et elle l'accompagne jusqu'à Kiew. Les derniers jours que j'ai passés à Czarskoe Selo ont été superbes

*) Le Comte Paul et la Comtesse Sophie Stroganoff.

et bien faits pour me donner des regrets de le quitter. L'Empereur y était venu lundi, et m'a proposé d'y rester encore jusques à vendredi, ce que j'ai accepté avec plaisir. Il y revint lui-même jeudi soir, et vendredi, le plus tard possible, après avoir dîné à Pavlofsk, je quittai le paisible Czarskoe Selo.

Je reçus samedi votre lettre du 27 Juin/9 Juillet, chère et bonne Maman, et me réjouis toutes les fois que vous me dites que mes lettres vous arrivent vite et exactement. Celle de la Duchesse de Sudermanie dont vous me parlez n'a pas dû vous faire passer des moments agréables, et il n'est pas difficile de deviner que ce qu'elle a dû peut-être vous dire indispensablement ne l'a pas été avec les ménagements qu'une personne d'un autre genre y aurait mis. Il m'est revenu que le Roi et Frik jouissent à Gripsholm de plus d'agrément que le Roi n'en avait y étant seul: il ne lui était pas permis de respirer l'air, il était gardé à vue dans son appartement et il ne pouvait pas dépasser l'enceinte de deux chambres. A présent, il a du moins la liberté d'aller et de venir dans la maison; les gardes sont relégués aux portes, et il a la jouissance d'un petit jardin, où il peut parvenir de son appartement. Vous, chère Maman, qui connaissez le local, pourrez vous mieux représenter que moi la manière dont ils sont à Gripsholm. J'ai retrouvé depuis peu une lettre que Charles m'a écrite de là dans laquelle il me dit qu'il habite une chambre dans une tour où *un Roi de Suède a été captif.* Quel bonheur qu'on ne puisse pas lire dans l'avenir! Ou du moins faudrait-il avoir alors la faculté d'éviter sa destinée.

Un coup imprévu du sort, quoique heureusement de peu de conséquence, vient aussi d'arriver chez nous. L'Empereur, qui vient toujours avec plaisir à Péterhof, qui, désirant du beau temps, est pleinement satisfait, ne jouira de rien de tout ce qu'il se promettait. Hier, en allant de Kamennoï Ostrof en droschki à la porte de la ville où sa calèche l'attendait, ce petit équipage s'est cassé: il a voulu sauter, il tomba et se foula le pied, de manière qu'il est dans l'impossibilité de marcher, mais heureusement qu'il en fut quitte pour cela! le mal aurait pu être bien plus conséquent. Tout cela est arrivé après que j'eus quitté déjà Kamennoï Ostrof. Par bonheur, un officier des Ecuries passa en calèche, le ramassa et le conduisit au Palais

d'Hiver, où l'on courut après le premier médecin que l'on rencontra, jusqu'à ce que le sien fut appelé, qui vint ici avec lui.

Me voilà distraite et interrompue par la musique du régiment du Grand-Duc, qui l'a fait venir sous les fenêtres de l'Empereur pour lui faire entendre de nouvelles marches. C'est un genre de musique que l'Empereur aime beaucoup depuis quelque temps; il s'est par conséquent beaucoup perfectionné ici, et il y a un musicien allemand qui en compose de charmantes. J'avoue que je partage ce goût avec l'Empereur: une belle musique militaire a infiniment de charme pour moi, et c'est pourquoi je crains les distractions, si elle continue sous les fenêtres. N'est-ce pas, Maman, vous m'avez dit que vous ne pouviez pas la souffrir pendant un temps, par je ne sais quel rapport qu'elle avait avec l'époque de la mort de Papa? Cette impression dure-t-elle encore?

Je vais répondre catégoriquement à toutes les questions que vous me faites, chère Maman. D'abord mon dessin pour la fête de demain, qui n'a été fini qu'hier avec peine, est la copie en grand d'un très petit tableau du Guide représentant une Sainte Famille, et, comme je ne donne pas dans la peinture, il est exécuté sur du papier en couleur avec des crayons blancs et noirs. Il a assez bien réussi, mais je vois toujours et en tout mieux que je ne fais, et cela me rend assez généralement mécontente de mes œuvres.

Non, Maman, je ne suis pas revenue de la ressemblance que je trouve entre Amélie et M. Novossiltzoff. Elle existe plus que jamais à mon avis, et je lui en fais ma cour très souvent quand je veux la fâcher. Le vieux Stroganoff *) vit encore, mais il baisse beaucoup.

Adieu, chère Maman, il est tard, et j'ai plus babillé que je ne comptais; je crains que ma lettre n'arrive pas à temps. Je fais le même vœu que vous pour qu'elle vous arrive à bon port; je consens qu'on la lise, on n'y trouvera rien d'intéressant, et même qu'on fasse paraître, si l'on veut, ma correspondance avec vous dans les gazettes! J'ai beaucoup d'impudence à ce sujet; je ne dis rien dont je doive avoir honte, je ne crains pas même les commentaires: les honnêtes gens n'en feront pas là où il n'y en a point à faire, et je suis très philo-

---

*) Le Comte Alexandre Stroganoff († 1811).

sophe sur l'interprétation que les mauvaises personnes peuvent donner à des choses innocentes. Il n'y a rien de mieux pour cela qu'une bonne conscience: on brave tout, même la mort, avec elle, quand on a, comme moi, l'espoir de trouver mieux dans l'autre monde que dans celui-ci. Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous chéris comme vous le savez et vous baise tendrement les mains."

378.

„Péterhof, ce 23 Juillet/4 Août 1809,
Vendredi, à 2 heures.

Je recommence à vous écrire pour la poste de demain, chère Maman; il y a longtemps qu'il ne m'est arrivé de dater deux lettres de suite de Péterhof. C'est le pied de l'Empereur qui laisse encore le moment de notre départ incertain. Il va mieux, il souffre beaucoup moins que pendant les premières vingt-quatre heures, mais il est bien loin de pouvoir non seulement marcher, mais même appuyer le pied par terre. Hier il s'est traîné sur des béquilles dans une chambre à quelque distance de son appartement pour voir le feu d'artifice. Il a voulu que toutes choses aillent leur train réglé pour ce jour-là. Messe, grand dîner, apparition au bal (qui heureusement n'a duré qu'une heure), souper, feu d'artifice et promenade avec illuminations, c'est l'Impératrice et moi qui avons été les supports de tout cela.

Le feu d'artifice est un embellissement qui n'est ajouté que depuis l'année passée à la fête, et dont bien des personnes se passeraient, à commencer par la Grande-Duchesse Catherine et Amélie, qui partagent mutuellement leur chagrin dans des occasions pareilles. Hier, nous étions placées de manière à n'en rien perdre, sur ce balcon couvert qui donne sur le jardin derrière le château, le feu d'artifice en face à cent pas de nous. Il a été superbe, c'était véritablement un enfer; mais, les étincelles ayant allumé quelques habits parmi la foule qui était en bas, il y a eu force femmes évanouies, avec des attaques de nerfs causées par le bruit, la fumée et la frayeur. C'est pour la foule que je crains dans ces occasions: ils se mettent toujours trop près, quoi qu'on leur dise, et il n'est pas difficile qu'il y ait des accidents! Mercredi soir, il y avait eu spectacle, *Sémiramis*, où

Mlle Georges s'est surpassée, mais ce qui vaut mieux, c'est que j'ai reçu mercredi, un moment après avoir achevé ma lettre à vous, chère Maman, la vôtre du 30 Juin/12 Juillet, qui est si bonne, si flatteuse pour moi, puisque vous m'y dites que je comprends et partage vos peines comme vous l'entendez et que cela les adoucit. Mon Dieu! que peut le sentiment le plus tendre, le plus profond à cette distance! Les adoucissements qu'il peut donner ne sont que bien faibles.

A neuf heures du soir.

Je viens finir ma lettre, chère Maman, au retour d'une promenade que la pluie a abrégée. Dans cette saison, il fait obscur chez vous à huit heures, tant qu'il m'en souvient: eh bien! ici, si le mauvais temps n'avait diminué le jour, il aurait été dommage de rentrer comme moi à 8 heures ½. Il y a apparence que la pluie va me suivre ici comme à Czarskoe Selo, ce dont je serais fâchée, car j'aime ce lieu lorsqu'il fait beau; il y a beaucoup de promenades dont je serais charmée de profiter, y étant retenue quoique par une cause fâcheuse. A propos, chère Maman, vous m'avez tant pressée l'année dernière de monter à cheval, que je dois vous annoncer que j'ai recommencé depuis quelque temps et que j'y ai repris goût, au point que je regrette de n'avoir pas mes chevaux ici. Je n'avais pas voulu aussi les prendre à Czarskoe Selo pour le court séjour que j'y ai fait, mais il y a moins de promenades à cheval qu'ici, par conséquent, moins de regrets.

J'ai eu chez moi le livre dont vous me parlez, chère Maman, *Des Compensations, etc.*, par *Azaïs*; il ne m'a point paru fort intéressant en le parcourant, et, quant à son voyage dans les Pyrénées, je viens d'en lire une analyse dans le *Mercure* qui ne donne pas grande envie d'en entreprendre la lecture: peut-être, au reste, y est-il jugé trop sévèrement *).

Puisque vous me le demandez, chère Maman, je dois vous avouer que c'est la Reine de Prusse qui m'a parlé de Louise de Cöthen, mais, si ce n'était à vous, rien n'aurait pu m'engager à la nommer, car cela a l'air d'un commérage et je les déteste.

---

*) *Azaïs, Des Compensations dans les destinées humaines*, Paris, 1808, et *Un mois de séjour dans les Pyrénées*, Paris, 1809.

Il est temps de mettre fin à ce petit bout de lettre, qui m'a conduite jusqu'à onze heures, avec l'interruption d'une demi-heure de visite chez l'Empereur, où l'Impératrice étant venue et repassée par ma chambre, elle a sa part de quelques minutes de plus, et notre souper à Amélie et à moi, que j'expédie toujours beaucoup trop vite à son gré. Il fait une obscurité à ne pas voir la main et un ouragan d'un genre propre à Péterhof, dont l'élévation et le voisinage de la mer rendent toujours le vent plus violent. Il y en a eu de pareils pendant le temps que j'ai passé ici avec vous, ma bien-aimée Maman, je m'en souviens parfaitement. Ah! si l'on pouvait vergangene Zeiten zukünftig machen, et que vous soyez ici comme vous y étiez avec Papa et Marie, et moi avec l'expérience que j'ai acquise de plus, cela serait bon, bien bon! Adieu, ma bonne Maman, ceci restera une chimère, mais malheureusement tout ce qui s'est passé depuis n'en est point une, ni que les années et les peines qu'elles ont apportées avec elles n'ont servi qu'à m'attacher davantage à vous, ma bien chère Maman, et à toujours mieux apprécier vos bontés et le bonheur d'avoir une mère comme vous."

379.

„Péterhof, ce 30 Juillet/11 Août 1809,
Vendredi, à 10 heures ½ du matin.

C'est encore d'ici que je vous écris, chère Maman, et que j'ai reçu avant-hier votre lettre du 4/16 Juillet de Baden, où vous m'accusez la réception de la mienne du 12/24 Juin que je suis charmée de savoir vous être parvenue.

Ne pourriez-vous donc pas, ma bonne Maman, faire de plus longs séjours à Baden, où vous vous trouvez mieux qu'autre part? J'aurai éternellement des regrets de ne pas connaître ce beau lieu. Je ne sais si j'y ai été dans ma première enfance ou bien si c'est à force d'en avoir entendu faire la description que j'ai dans mon imagination un tableau vague auquel je donne le nom de Baden. Tous les russes que vous me nommez y avoir vus m'inspireront à leur retour un intérêt tout particulier. Je ne savais pas ce qu'était devenu le général Werderofski depuis que les russes ont dû quitter les états autrichiens, où il prenait aussi depuis cinq ans les eaux de Baden. La comtesse

Lieven a été longtemps sans savoir ce qu'était devenu son fils; je désirerais être la première à lui en donner des nouvelles.

Vous me parlez, chère Maman, d'une manière si pressante et si touchante de M. Smirnoff, que je ne manquerai pas, au retour du comte Romanzoff, d'insister pour qu'il tienne la promesse qu'il lui a faite. Le comte Romanzoff n'est pas ici dans ce moment: il est allé conférer avec M. de Stedingk à Friedrichshamm. L'Empereur va bien. Il avait beaucoup souffert de son pied lundi et mardi, puisque les médecins, croyant lui plaire, avaient trop hâté le traitement et produit par là un commencement d'inflammation, mais on y eut bientôt remédié, et, dans ce moment, il ne souffre presque plus, mais il est toujours couché et l'époque où nous quitterons Péterhof est encore fort incertaine. Nous avons eu quelques jours d'un bien mauvais temps. Le soleil luit aujourd'hui, et je vais en profiter.

A 11 heures du soir.

Ma journée a passé à peu près comme toutes celles qui se sont écoulées depuis que nous sommes ici; mes correspondances et ma lecture tirent leur profit du loisir que j'ai et de plusieurs journées de mauvais temps. Je suis chez l'Empereur plusieurs fois par jour plus ou moins longtemps, selon que ses affaires le permettent, et, ces moments n'étant pas réglés, le temps est coupé. Aujourd'hui la comtesse Tolstoï est venue me faire visite de Pétersbourg et a passé chez moi une partie de la soirée assez à propos, puisqu'un rhume que j'ai gagné ici m'empêche de sortir par les soirées froides que nous avons. L'Impératrice continue ici son train de vie habituel. Elle reçoit du monde à dîner et le soir, mais je trouve que cela ne me convient pas, l'Empereur étant malade; d'ailleurs je ne m'en soucie pas même et me priverais par là de quelques moments où je puis le voir. Je n'ai eu ici qu'une seule fois du monde à dîner pour l'ambassadeur, et cela par ordre de l'Empereur. Je crois que vous serez de mon avis à l'égard de mon train de vie, chère Maman.

J'ai dit à l'Empereur que M. Werderofski se trouvait chez vous, et, comme il s'intéresse à lui, il aurait désiré savoir s'il marche ou s'il n'a toujours pas encore l'usage de sa jambe. Ayez la bonté, chère Maman, de me dire là-dessus ce que vous en savez.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise mille fois et bien tendrement les mains, et vous chéris de même de cet attachement qui remplit le fond de mon cœur depuis que je me connais.

Pour économiser mon papier blanc, j'enveloppe ma lettre dans un billet que j'ai reçu l'autre jour de l'Impératrice, et où j'ai essayé de griffonner une caricature du cousin Guillaume tout en répondant à une lettre toute aimable que j'en ai reçue dernièrement. C'est la seconde que je reçois de lui; la première était plus cérémonieuse, mais je n'aurais pas cru qu'il écrit aussi bien en français (dont il prétend n'avoir pas l'usage) qu'est surtout cette dernière lettre."

380.

„Péterhof, ce 3/15 Août 1809,
Mardi, à 9 heures du soir.

Le même jour, le même instant presque, m'apporta deux lettres de vous, chère et bien-aimée Maman: ce jour, c'était samedi, où je reçus par une poste votre ancienne lettre du 18/30 Juin avec l'incluse pour Amélie, tandis que par l'autre on m'apporta mon paquet de la poste où se trouva celle du 11/23 Juillet. Celle-ci contenait la lettre de M. de Schaumbourg, qui a eu la singulière idée, se trouvant à Pétersbourg, de m'écrire par Carlsrouhe, manière d'autant plus particulière que je le connais par une personne qui est toujours auprès de moi, Mad. Gessler, et qu'il aurait pu me faire parler par elle. S'il a cru que votre recommandation, ma chère Maman, aurait plus de force, il ne s'est pas trompé, mais ce détour n'aura pas arrangé ses affaires. Revenons à cette lettre pour Amélie. Sa vue m'a fait mal: cela en fait, de voir écrit en pleines lettres un sujet qu'on voudrait écarter de sa pensée, mais vous parlez, chère Maman, avec tant de ménagement pour moi du désir que vous avez qu'elle fasse un voyage en Allemagne, et vous y mettez tant de conditions, que cela me rassure. D'ailleurs la saison est réellement trop avancée dans ce moment pour entreprendre un aussi long voyage: j'ai donc encore l'hiver devant moi, et n'en parlez plutôt pas à présent.

Il n'est toujours pas question encore de quitter Péterhof. Le pied de l'Empereur va bien. Il marche en boitant, mais il monte à cheval

et se promène en *ligne*, l'équipage propre à Péterhof. Le temps s'est entièrement remis au beau, et je crois qu'il voudra se dédommager de ce qu'il a perdu pendant les douze jours qu'il a passés couché.

Je profiterai aussi de ce beau temps pour faire demain une course que je projette depuis longtemps et dont le but est plus rapproché d'ici que de Pétersbourg. C'est Ropcha, par où j'ai passé avec vous l'heureux jour où je vous ai revue, chère Maman. Vous rappelez-vous qu'on vous y a offert des pêches, qui sont particulièrement bonnes dans les serres chaudes de cet endroit? Le jardin et la situation de Ropcha passent pour beaux, et je n'ai jamais vu ni l'un ni l'autre, n'ayant jamais passé que pour changer de chevaux. Cette terre est une propriété de l'Empereur, puisque son père en avait fait l'acquisition pour une petite fille illégitime qui est née après sa mort *): cette enfant n'atteignit pas l'âge de dix-huit mois, et le bien qui lui était destiné revint par conséquent à l'Empereur.

Voilà Amélie qui vient de faire une action indigne à laquelle vous l'avez autorisée. La comtesse Apraxine **) nous a envoyé une lettre pour vous, Maman, et je n'ai pas avec moi ici celle où elle me dit si je puis l'envoyer ou non par la poste. Comme nous avons reçu ces lettres le jour de notre départ de Kamennoï Ostrof, où nous comptions être de retour dans trois jours, celle qui vous est adressée y était restée jusqu'à ce que Amélie la reçût dernièrement dans une cassette qu'elle a fait venir. Pour plus de sûreté, ne nous rappelant pas au juste si elle devait être confiée à la poste, Amélie vient de faire l'office des employés aux postes, et n'y trouvant rien de répréhensible, la laisse passer. J'ai soigneusement enfermé à Kamennoï Ostrof un paquet de la comtesse Apraxine arrivé en même temps que la lettre et qu'elle me prie expressément de ne vous faire parvenir que par une occasion sûre. Je crois qu'il contient un cadeau de ridicules en étoffe de châle qu'on trouve plus jolie et meilleur marché à Moscou qu'ici; elle nous en a envoyé à ma sœur et à moi.

Je griffonne parce que je me dépêche. Pardon, chère Maman, c'est que j'ai invité la comtesse Protassoff à venir partager notre souper

---

*) Elle reçut le nom de Moussine-Yourieff.

**) La Comtesse Elisabeth Apraxine, née Comtesse Razoumowsky.

solitaire. Son amour pour moi souffre de me voir peu depuis que nous sommes ici, et elle m'a demandé de venir souper de temps en temps avec ma sœur et moi. Hélas! si c'était bien de l'amour tout seul! C'est qu'avec le nom que je porte, on ne peut accorder à la plupart des empressements que le dixième de sentiment: encore est-ce beaucoup. Il y a des exceptions; sûrement il y en a, mais elles sont rares et d'autant plus précieuses.

Je suis bien curieuse et impatiente de voir paraître le nouvel ouvrage de Mad. de Krudner, mais je crains que les persécutions du roi de Wurtemberg n'en retardent la sortie. Ces sortes de désagréments ne peuvent que refroidir l'imagination: c'est un bon régime pour la sienne, qu'on dit dans une exaltation continuelle.

La comtesse Schouvaloff *), dont vous me demandez des nouvelles est à Rome avec ses deux filles. Je crois qu'elle finira ses jours hors de la Russie. Elle se trouve bien de l'air de l'Italie: il est sûrement un peu différent de celui de Pétersbourg, mais, avec tout cela, je ne comprends pas ceux qui croient trouver mieux partout que dans leur patrie. La comtesse Schouvaloff a perdu cet hiver son fils aîné **). Sans doute, elle en aura été bien affligée, pauvre femme, mais le cadet, son favori, et qui mérite de l'être, lui reste et doit la dédommager des chagrins que lui causait la conduite de l'aîné. Le petit comte Paul Schouvaloff ***), mon chevalier pendant ma route de l'Allemagne ici, est devenu un bon et brave militaire; il n'a pas embelli, parce qu'il est actuellement aussi large que haut, mais a acquis du mérite.

Adieu bien vite, chère Maman, mon papier et le temps m'obligent de finir en vous baisant tendrement les mains."

381.

„Kamennoï Ostrof, ce 10/22 Août 1809,
Mardi, à 6 heures.

Amélie a reçu votre dernière lettre, chère et bonne Maman, et me dit vous en avoir accusé la réception samedi passé. Si je ne

---

*) La Comtesse Catherine Schouvaloff, née Comtesse Saltykoff.

**) Le Comte Pierre Schouvaloff (1771—1808), général lieutenant.

***) Le Comte Paul Schouvaloff (1776—1823), général aide de camp.

partais pas ce soir pour Czarskoe Selo, peut-être aurais-je pu demain vous remercier aussi pour une lettre que j'espère recevoir par la prochaine poste. J'aurai du plaisir à revoir le paisible Czarskoe Selo où nous allons passer vingt-quatre heures.

Les deux derniers jours de notre séjour à Péterhof ont été occupés par la course à Ropscha que je vous avais annoncée, qui a été fort heureuse, mais un peu chaude, et une autre le lendemain à Oranienbaum où je n'avais pas été depuis quelques années. Vendredi matin je suis partie de Péterhof pas avec infiniment de regret.

L'Empereur est sur pied. Il sort et fait ses promenades et courses accoutumées, mais il boite encore et ne reçoit pas de monde, parce qu'il ne peut pas se chausser comme il faut. Aussi n'est-ce pas pour dîner demain à Pavlofsk que nous faisons la course d'aujourd'hui, mais pour faire visite à l'Impératrice, et nous dînerons à Czarskoe Selo.

La Grande-Duchesse Catherine part samedi avec son mari, qui va faire la tournée des provinces qui lui sont confiées, en allant s'établir à Tver. Ni le Prince ni la Grande-Duchesse ne comptent pas revenir de si tôt ici; ils parlent de ne pas bouger de leur gouvernement pendant des années, mais j'ai de la peine à y croire.

J'ai fait aujourd'hui un déjeuner qui m'a tenu lieu de dîner et m'a fait gagner du temps pour vous écrire, chère Maman. C'est la comtesse Tolstoï qui me l'a donné. Vous saurez peut-être par Amélie que l'Empereur a donné au comte Tolstoï un terrain sur l'île tout près du Château, où il a arrangé une très jolie petite maison de campagne avec une promptitude réellement inconcevable. Nous y avions dîné il y a six semaines pour l'inaugurer, et, la comtesse s'amusant à faire dans ce petit espace un échantillon de tout ce qui peut et doit constituer une terre plus conséquente, je suis venue voir tout ce qu'elle y a fait. Nous avons déjeuné dans une jolie petite laiterie de manière à nous passer de dîner et de souper, et j'ai passé après déjeuner des moments fort agréables dans une basse-cour au milieu d'une société de poules et de coqs de toutes les espèces, de toutes les figures, avec des voix et des caractères aussi variés que leurs figures: je pourrais m'amuser des demi-journées au milieu de ce petit peuple. La maison et l'appartement de la comtesse surtout sont fort jolis; elle a beaucoup de goût pour l'arrangement et l'ameublement

des appartements: étant maladive et aimant à se choyer, personne n'a comme elle l'art d'inventer des meubles et mille choses de commodité.

Il va être sept heures, l'heure que j'ai fixée pour mon départ. Adieu donc, chère et bien-aimée Maman; ne voilà-t-il pas une lettre qui pourrait être placée dans les gazettes sans inconvénient quelconque! Je gémis d'en devoir écrire de semblables à celle avec qui il m'est si doux de penser tout haut et d'épancher mon cœur. Adieu encore une fois, ma bonne Maman, je baise mille fois et bien tendrement vos mains."

382.

„Kamennoï Ostrof, ce 14/26 Août 1809,
Samedi, à 11 heures ½ du matin.

Chère et bien-aimée Maman, je reviens dans ce moment du Palais Taurique, où j'ai vu partir la Grande-Duchesse Catherine avec son mari et l'Impératrice mère qui les accompagne jusqu'à Schlüsselbourg. Je ne puis m'apitoyer sur ce départ comme sur celui de la Grande-Duchesse Marie. Quelle différence dans ces deux situations! L'une reste dans son pays à trois journées de distance de toute sa famille; elle va chercher un établissement des plus agréables où elle sera libre comme l'air, avec un mari qu'elle a choisi, qu'elle adore. Vous trouverez comme moi qu'elle n'est pas fort à plaindre! Ce départ ne m'a donc pas attendrie par lui-même, mais il m'a fait mal en me rappelant que, le printemps prochain, il m'attend un départ par lequel je perdrai tout ce qui a un prix réel pour moi! Ah! n'en parlons pas, n'y pensons pas si c'est possible!

J'ai reçu à Czarskoe Selo votre lettre du 20 Juillet/1 Août, chère Maman, et vous en remercie. Je suis charmée que vous ayez vaincu la répugnance que vous inspirait votre jardin; cet effort surmonté, je me flatte que l'impression en sera détruite à l'avenir, et il doit être agréable à habiter. Je désirerais beaucoup en avoir un plan tel qu'il est à présent avec le second jardin que je ne connais pas du tout: avec le plan, je pourrais m'en faire une idée très juste. Si j'osais vous le demander, j'y ajouterais aussi la prière de m'envoyer le plan de votre maison en ville et de celle du second jardin, car, pour celle du jardin *jadis de Papa*, je pourrais la dessiner, tant j'en ai bien conservé

le souvenir. Nous avons un mois d'Août digne du climat de Carlsrouhe, des journées et des nuits avec un clair de lune, toutes deux superbes. Il faisait un temps pareil en 1806; cela me rappelle ma grossesse, combien je souffrais de la chaleur à cette époque, et bien d'autres choses encore!

Il faut que le bruit du voyage de Frik et du Roi soit bien répandu en Allemagne, puisque vous paraissez les attendre si positivement. On n'en parle pas ici dans ce sens; au contraire. Quant à la question que vous me faites à ce sujet, chère Maman, il me faut une autorisation pour vous y répondre; si je ne consultais que mon propre jugement, je vous répondrais négativement. Je vous promets, chère Maman, que dès que le comte Romanzoff *) sera revenu, je n'aurai rien de plus pressé que de lui parler de M. Smirnoff, auquel je prends un intérêt véritable. Je suis bien charmée que la nouvelle de la mort de Frik de Homburg ne se soit pas vérifiée. Elle aurait causé bien du chagrin à sa pauvre sœur, qui est prête d'accoucher, et aurait également affligé Guillaume.

J'ai été interrompue tantôt au commencement de ma lettre par l'arrivée de mon paquet de la poste, qui n'a apporté qu'une lettre de ma sœur Caroline à Amélie et les gazettes. J'ai cherché dans les dernières des nouvelles du Duc d'Oels. Cela m'a pris du temps et me fait abréger ma lettre à présent. Je finirai en répondant à la dernière question que vous me faites au sujet de mon nègre. Je ne l'ai plus; il est mort poitrinaire il y a près de trois ans, pendant mes couches avec Lisinka. Sur sept, il n'en reste que trois: les autres ont été victimes du climat, sans doute bien différent de celui où ils sont nés. On les a recrutés par des nègres qui étaient ici chez des particuliers, mais il n'y en a que cinq à présent.

Adieu, chère et bonne Maman, je vous quitte pour dessiner avec mon maître. Ce ne sont que des études à présent; mon dessin a été achevé à temps et donné à l'Impératrice pour sa fête: pendant que vous m'écriviez la lettre qui est ici à côté de moi, j'y mettais la dernière main à la sueur de mon front, parce que c'était le jour même de notre départ pour Péterhof. Adieu encore une fois, bien chère et bien-aimée Maman."

---

*) Le Comte Roumiantzeff était encore à Paris.

383.

„Kamennoï Ostrof, ce 25 Août/6 Septembre 1809,
Mardi, à une heure.

Une course à Czarskoe Selo a empêché Amélie samedi passé de vous écrire, chère Maman, comme elle se le proposait, et, pour aujourd'hui, je ne me laisse pas prendre le droit que me donne votre lettre du 2/14 Août, que j'ai reçue samedi soir à Czarskoe Selo à mon retour de Pavlofsk, où nous avions dîné. Mon séjour y avait été encore prolongé par une visite de condoléance, que j'avais faite à la princesse Prosorowsky *), qui vient de perdre son mari le maréchal. Il est mort à l'armée de Moldavie à la suite d'une maladie et un peu de vieillesse aussi. Sa femme est sans doute affligée, mais, sans lui faire tort, je crois que c'est de cette sorte d'affliction qu'adoucissent les attentions et les égards des personnes d'un rang supérieur. C'est une bonne femme, mais si amoureuse de la Cour, qu'elle en perd souvent son propre *quant à soi* de manière à se laisser traiter comme elle ne le devrait pas par des gens qui devraient être ses très humbles serviteurs. Plus je vis dans le monde, et plus je vois qu'il faut sans cesse avoir le bouclier levé pour la défense de ce *quant à soi*, tant le monde et les hommes ne valent rien.

Mais, pour ne pas entrer trop avant dans cette discussion, je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour votre lettre dont j'ai fait mention tantôt. En la lisant, Amélie a fait aussi des exclamations sur la beauté de la situation de Rohrbach, Heidelberg et environs. Il y a si longtemps que je l'ai vu, que je ne m'en rappelle que confusément. Je me souviens mieux du jardin de Schwetzingen, où j'ai été plus d'une fois; c'était alors l'idéal du beau pour moi, et, comme les impressions de la première jeunesse ne s'effacent jamais entièrement, jusqu'à présent, en lisant des descriptions de beaux lieux, de jardins enchantés, mon imagination se peint vaguement des tableaux ressemblant à certaines parties du jardin de Schwetzingen: celle des bains surtout est charmante. Je suis bien fâchée de ne pas connaître

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky, née Princesse Wolkonsky, femme du Prince Alexandre Prozorowsky, feld-maréchal.

Rohrbach et de ne pouvoir point par conséquent vous y chercher, ma bonne Maman.

Je viens d'apprendre hier une nouvelle qui m'a extrêmement frappée, et j'ai tort peut-être de vous la communiquer avant d'avoir là-dessus des renseignements plus sûrs. C'est que la pauvre comtesse Apraxine est menacée, à ce qu'on dit, d'avoir le cancer à la joue. Elle a depuis plusieurs années une grosseur intérieure et extérieure à la joue, qui est la suite d'une fluxion négligée, mais quelqu'un qui revient de Moscou dit que cela augmente à un point effrayant, et que les médecins ont exprimé la crainte d'un cancer. Cette nouvelle m'a excessivement peinée et frappée, car il n'y a rien de plus horrible que cette maladie, à mon avis, et qu'une mort semblable, et je vous l'ai dit, Maman, comme j'aimerais à vous dire tout ce qui me fait impression. Je dois ajouter cependant que la personne de qui je tiens cette nouvelle a la fâcheuse habitude d'exagérer, et, avant de vous en effrayer, Maman, permettez que j'aille à la recherche de renseignements plus sûrs. Je vous ai écrit dernièrement une lettre fort insignifiante, que vous recevrez, chère Maman, par M. Tchitchagoff qui compte passer par Carlsrouhe, à ce qu'il m'a dit. C'est un homme d'infiniment d'esprit et d'une société agréable.

Rohrbach et environs doit être charmant à habiter, si vous y avez aussi beau temps que nous ici. Il est d'une constance rare dans cette saison, et il n'y a de mauvais dans cela que la poussière. Grâce au Ciel, nous ne faisons plus de marches forcées à Pavlofsk comme jadis; quand nous y allons dîner, nous venons chaque fois coucher à Czarskoe Selo la veille: par les chaleurs de cette année-ci, les courses d'autrefois seraient tuantes. Cependant, samedi passé, quoique nous ne soyons revenus ici qu'après le coucher du soleil, nous avons cruellement souffert de la chaleur. La soirée était étouffante et d'une obscurité profonde; avec cela une poussière qui pénétrait par tous les pores, et à quatre dans une voiture fermée avec la comtesse Protassoff qui en vaut deux: aussi m'a-t-il pris de telles angoisses qu'il me semblait que j'allais expirer en voiture. Il y avait longtemps que je n'avais eu cette sensation, mais elle ne m'est pas étrangère; il y a eu bien des occasions dans ma vie où le moral a produit cette sensation physique en moi. Je n'en suis pas fâchée: il me semble

que cela familiarise avec la sensation corporelle du moment où l'âme quitte le corps, et c'est la seule chose que je craigne un peu dans la mort. Demain je ferai cette course tête-à-tête avec Annette Protassoff, Amélie étant invitée à un spectacle que donne Mad. Kotchoubey pour la fête de Mad. Zagriajsky, et, désirant de ne pas le manquer, je l'ai engagée à rester ici. Je persuaderai aussi la tante Protassoff, qui doit avoir sa part de la soirée, qui s'achèvera chez le vieux comte Stroganoff où elle est invitée, de rester ici, afin que ma sœur ne reste pas toute seule à Kamennoï Ostrof.

Voilà du bavardage, Maman! Aussi en suis-je confuse. Mais, avant de finir, je dois vous dire que je suis enchantée du changement de situation de M. Smirnoff, sans pouvoir m'en attribuer le mérite. Je n'ai pas eu le temps de parler de lui au comte Romanzoff, qui n'est pas de retour encore. Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise tendrement et mille fois les mains."

384.

„Mardi, ce 7/19 Septembre 1809,
à 6 heures du soir.

Je vous écris du Palais Taurique, chère Maman, où nous passons la journée d'aujourd'hui. La paix avec la Suède, qui a été signée le 5/17 à Friedrichshamm, a été célébrée aujourd'hui par un grand Te Deum à l'Eglise d'Isaac et le sera ce soir par un spectacle ici en Tauride. Sans doute, il faut se réjouir de ce qui fait cesser l'effusion de sang, et combien cette paix m'aurait rendue heureuse, si on l'avait faite avec le Roi légitime! Il faut être le comte Romanzoff *), pour se vanter envers moi, comme il l'a fait, d'avoir choisi mon jour de fête pour signer la paix avec ceux qui ont fait le malheur de ma sœur! Il est rayonnant, il est glorieux, il est *Chancelier!* L'Empereur aussi est bien content; soit dit à *Maman*, il a l'air, ainsi que son nouveau chancelier, de dire: *Grâce au Ciel, nous ne serons pas grondés!* Ils ont fait la paix comme ils l'ont voulu, c'est-à-dire comme Bernadotte l'a ordonné, et, de *notre* Roi, comme vous l'appelez bien

*) Le Comte Nicolas Roumiantzeff.

justement, pas un mot! Hélas! après l'avoir détrôné, il me semble que le moins qu'on eût pu faire, c'est de s'employer à lui fixer un sort supportable. J'ai fait à cette occasion à l'Empereur la question que vous me faites dans une de vos lettres, chère Maman, *s'il était vrai qu'il eût demandé que Frique soit régente.* Sans dire *oui*, il n'a pas dit *non*; mais, si cela était, n'aurait-il pas eu de l'empressement à dire un *oui* positif?

Ah! ma bonne Maman, je ne dois pas me permettre d'approfondir tout ce qui tient à cette histoire de Suède: je n'y vois déjà que trop, mille fois plus que je ne voudrais, et, supposez même que la chaleur avec laquelle je sens là-dessus me fasse soupçonner plus qu'il n'y a, il est triste cependant que les apparences se rangent de mon côté. Un jour, si cet heureux jour venait jamais, où je pourrai vous parler, ce n'est que de bouche que je me permettrais de vous ouvrir mon cœur à ce sujet. Ici je ne l'ai déjà fait que trop, mais n'est-ce pas à *ma mère* que je parle et, si même ma lettre était lue, pourrait-on me faire un crime de penser haut avec celle à qui je *dois* toute ma confiance, quand même mon cœur ne m'y porterait pas?"

385.

„Kamennoï Ostrof, ce 18/30 Septembre 1809,
Samedi, à midi.

Chère et bonne Maman, je dois répondre à deux de vos lettres; à celle du 22 Août/3 Septembre, que j'ai reçue il y a huit jours, et celle du 25 Août/6 Septembre, qui m'est arrivée mercredi passé. Ma bonne Maman, l'exclamation que Mimi a remarquée est bien intéressante, bien touchante pour moi, et j'éprouve à présent une double satisfaction à vous écrire, parce que cela me prouve que ce plaisir n'est pas pour moi seule; quoique vous voulez bien me parler toujours de celui que vous causent mes lettres, j'aurais pu croire que ce n'est que par bonté que vous m'en assurez, sans cet *Ah!* dont la remarque me donne bien de la reconnaissance pour Mimi.

Si l'on ne se presse pas d'annoncer ici la mort de la Duchesse de Caylus, le tierçal qui se rencontre précisément ce mois-ci lui sera certainement envoyé, et rien de plus juste que de ce qu'il soit employé

aux frais de sa maladie et de son enterrement. Je ne manquerai pas, comme vous le désirez, chère Maman, de demander pour le Chevalier de Villehutin le tiers de la pension de la Duchesse; c'est assurément une prétention bien modeste et qui ne ruinera pas l'Empereur.

Dans la lettre que j'ai reçue samedi passé, vous me parlez, chère Maman, de celle que vous avez reçue de la nouvelle Reine de Suède et m'en citez quelques phrases. J'en ai aussi reçu une depuis que la paix est réglée, et elle contient non seulement les mêmes phrases, mais jusqu'aux mêmes expressions qui se trouvent dans la vôtre. Elle n'y parle pas cependant de *l'énergie de la nation suédoise à qui on doit le salut des Etats.* J'en suis fâchée, car je voudrais lui demander, ainsi qu'à tous ceux qui profitent de ces *traits-là d'énergie*, s'ils la trouveraient également admirable, en cas qu'un jour *le salut de l'Etat* demande qu'ils soient culbutés eux-mêmes!

J'ai vu M. de Stedingk mardi passé. Il m'a été pénible de le revoir, ainsi que tous ceux qui sont à sa suite. Il m'a beaucoup parlé de ma sœur et de l'estime qu'inspire sa conduite. On ne veut pas se persuader, ou plutôt l'on ne veut pas convenir, qu'elle puisse chérir le Roi véritablement, et on n'attribue qu'aux efforts de sa vertu tout l'attachement qu'elle lui témoigne. C'est une conséquence toute simple, du reste: il faut bien le faire passer pour un extravagant, pour un homme insoutenable à vivre, si l'on veut justifier ce qui s'est fait. Mais pourquoi se donner cette peine? Ce n'est plus d'usage aujourd'hui!

Après avoir passé mercredi une journée (grâce au Ciel, la dernière!) au Palais Taurique pour y célébrer l'anniversaire du couronnement par une messe, un dîner dans cette énorme salle où nous grelottions de froid, et un spectacle, nous nous embarquâmes jeudi matin pour Gatchina où nous avons passé la journée de lundi et celle d'hier jusqu'à huit heures du soir; ce n'est qu'à minuit que nous en sommes revenus. Ces courses sont un peu fatigantes et surtout ennuyeuses par la longueur du chemin, mais, pour Amélie, elles sont une véritable calamité: elle n'entend pas raison là-dessus, sa paresse en est révoltée. Je crois toujours et me flatte que l'Impératrice abrégera cette année-ci son séjour à la campagne. Le départ de la Grande-Duchesse Catherine ayant laissé beaucoup de vide dans son intérieur, et la société étant toujours moins nombreuse à Gatchina

qu'à Pavlofsk à cause de la distance et de la mauvaise saison, il me paraît qu'elle ne s'y plaît pas infiniment cette année-ci. Savez-vous déjà, chère Maman, que la pauvre Princesse Guillaume de Prusse vient de nouveau d'accoucher d'un fils mort? Si cette pauvre femme n'avait pas pour compensation le bonheur dont elle jouit avec son bon petit mari, on pourrait la mettre au nombre de ces êtres que le sort se plaît à tourmenter.

Je n'ai pas lu, Maman, la lettre de la comtesse Apraxine qu'Amélie a ouverte: ce n'aurait été que de la curiosité de ma part, puisque j'étais instruite de l'essentiel. Ce défaut qu'on me reprochait dans mon enfance, j'ose m'en vanter, est un des moindres que j'aie à présent: je borne ma curiosité à ce qui m'est nécessaire, utile à savoir sous différents rapports; il suffit de l'exercer sur ces sujets-là. La Moser n'aurait aussi plus la gourmandise à me reprocher; Rousseau dit dans son *Emile* que c'est le seul vice par lequel il ne soit pas dangereux de mener les enfants en en faisant un article de punition et de récompense, parce que c'est le seul qui disparaisse de soi-même à l'âge où les passions se développent, et, cette expérience, je l'ai faite moi-même. Mais, pour en revenir à la comtesse Apraxine, tous ceux qui viennent de Moscou confirment le danger d'un cancer pour elle. J'en suis extrêmement peinée, mais on dit que ni elle, ni son frère chez qui elle demeure à la campagne n'en paraissent nullement inquiets et semblent ignorer la vérité."

386.

„Kamennoï Ostrof, ce 22 Septembre/4 Octobre 1809,
Mercredi, à 8 heures du soir.

Chère et bonne Maman, je m'y prends de bonne heure pour vous écrire par la poste de samedi: c'est que vendredi matin nous repartons pour Gatchina, d'où nous sommes revenus il n'y a pas huit jours, et cette fois il y a un appendice au voyage de Gatchina, qui n'est pas des plus agréables et dont le retour sera ce qu'il y aura de plus doux. C'est une œuvre méritoire sous tous les rapports. Vous vous rappellerez peut-être, chère Maman, que, pendant le séjour que j'ai fait à Czarskoe Selo l'année dernière, je fis une excursion à

la campagne de la comtesse Protassoff *), et, pour me rendre plus d'honneur, elle me fit poser la première pierre d'une église qu'elle y bâtit. Je promis alors de venir assister aussi à la consécration de l'église, et ce moment est venu. Comme cette terre n'est située qu'à 35 verstes de Gatchina, j'ai préféré profiter d'une des courses habituelles que nous y faisons à en faire une extraordinaire pour cette cérémonie, et c'est samedi que j'ai destiné à cette œuvre pie. Si nous étions en été, cette course, loin de me gêner, m'amuserait: le pays est beau et j'ai eu beaucoup de plaisir l'année passée à admirer les jolis sites de cette campagne; mais la saison est déjà bien mauvaise chez nous, les chemins sont affreux, et la cérémonie de la consécration longue et fatigante. Enfin il faut en passer par là! Je l'ai promis, et du moins ai-je la compensation de pouvoir me dire que je fais plaisir à la dame *d'Orlina* (nom de la terre): elle me l'a témoigné le plus sincèrement du monde.

A propos d'elle, peu de jours après avoir reçu votre lettre en réponse à celle que je vous écrivis de Péterhof et où je vous témoignai quelques doutes sur la comtesse Protassoff, j'eus par hasard une explication avec elle à ce sujet, et je crois que je lui ai fait tort, comme vous me le dites aussi, chère Maman, de supposer que son attachement à *ma personne* est la moindre partie de celui qu'elle professe. Si nos lettres n'étaient que huit jours en chemin, je n'aurais pas eu besoin de cette longue explication sur un article qui ne vaut pas la peine de s'y arrêter.

Avant de finir, je dois, chère Maman, vous accuser la réception de votre lettre du 2/14 Septembre, que j'ai reçue il y a une heure. Je me réserve pour demain le plaisir d'y répondre.

Jeudi, à onze heures du soir.

D'après ce que vous me dites du prince Wolkonsky, je m'attends à le voir arriver d'un jour à l'autre. Il avait déjà bien changé de figure et de tournure avant son départ, et, s'il est devenu plus gros encore, cela doit lui fort mal aller. Amélie prétendait qu'il avait la taille de mon oncle Frédéric (de Bade, s'entend!). Sa femme est une

*) La Comtesse Anne Protassoff.

L'Impératrice Elisabeth.

Collection du Grand-Duc Serge Alexandrowitch.

bonne et assez jolie petite personne. Il sera bien intéressant pour moi, puisqu'il vous a vue, ma bonne Maman, mais je regrette que la lettre dont vous le chargez soit aussi courte. J'ai trouvé plaisant qu'au fin fond de l'Allemagne, Czarskoe Selo n'a pas manqué l'effet qu'il produit sur la plupart du monde chez nous, et que le prince Wolkonsky se soit aussi réjoui de l'espoir que l'Empereur l'habiterait un jour. Tout le monde le désire, tout le monde aime à voir qu'il s'en occupe, dans l'idée que cela finira par l'y faire demeurer en été.

Nous sommes encore au cher Kamennoï Ostrof, et nous avons l'air d'y prendre racine. Nous y sommes presque seuls, excepté ceux qui, par devoir ou par amour pour la Cour, restent dans son voisinage, et le temps même n'est pas assez beau cette année-ci pour qu'on puisse profiter des derniers jours de l'automne. Une partie de l'île est sous eau, puisque le vent de mer qui est presque habituel dans cette saison produit toujours cet effet. Cette description est tout à fait déplorable; j'en prends cependant mon parti. La campagne du comte Tolstoï dont vous me demandez la situation est au bout d'un long bâtiment où demeurent les invalides au-delà de l'église, vous en rappelez-vous, chère Maman? Elle a vue sur la rivière et sur l'intérieur de l'île, c'est un assez joli petit coin de terre.

Je vous ai quittée hier pour recevoir du monde. C'était un de mes jours, et je me suis donné le plaisir d'une partie d'échecs. Je fais des progrès dans ce jeu, et, à présent que mon esprit commence à s'ouvrir, je prévois qu'il pourra devenir une petite passion.

Aujourd'hui, Maman, je dois vous quitter, parce que mes yeux me refusent leur service. Je ne sais si c'est fatigue, ou sommeil, ou bien les avant-coureurs du chemin de Gatchina, dont la vue, l'idée seule inspire l'ennui. C'est à dix heures que je m'embarque, et, comme il est près de minuit, je finis, chère et bien-aimée Maman, en vous baisant tendrement les mains."

387.

„Pétersbourg, ce 1/13 Octobre 1809,
Vendredi, à onze heures ½ du matin.

Chère et bonne Maman, j'ai trouvé votre lettre du 5/17 Septembre dimanche, au retour de mon expédition, dont Amélie vous a

peut-être fait les détails dans sa lettre de mercredi. Un des résultats les plus désagréables de cette course chez la comtesse Protassoff, c'était notre départ précipité de Gatchina le lendemain et une marche forcée pour arriver à temps pour le Te Deum. J'ai fait preuve de célérité ce jour-là: disposer un départ inattendu, faire 40 verstes et une grande toilette a été l'affaire de quatre heures. Je ne saurais nier cependant que j'ai pensé au premier moment de notre alerte qu'Ismaïl avait été pris mal à propos! Pour moi, au reste, je suis assez habituée d'ancienne date à ces sortes de hâte, où il faut être prête, mort dût-il s'en suivre: ce ne sont que des réminiscences du règne de l'Empereur Paul, où cela arrivait assez fréquemment. Mais Amélie, qui n'est pas stylée de cette manière et qui, au contraire, a les plus grands égards pour sa paresse, est dans un état qui approche du désespoir dans des cas pareils, et je lui dis toujours que, si elle s'était trouvée ici du vivant de l'Empereur défunt, elle aurait été renvoyée au bout de huit jours.

Votre dernière lettre, chère Maman, renfermait celle de la Princesse Gustavine de Stolberg, dont j'ai cherché l'existence dans un almanach. J'ignorais absolument celle de sa mère, quoiqu'elle me dise dans sa lettre que j'ai contribué à lui faire obtenir une pension de l'Empereur. Elle m'attribue, je crois, un mérite que je n'ai pas; du moins j'en ai entièrement perdu le souvenir. Comme il serait possible que l'Empereur me demande là-dessus des renseignements que je ne puis lui donner, je pense, chère Maman, qu'il vaudrait mieux que vous fassiez dire à cette Princesse de Stolberg qu'elle écrive à l'Empereur à ce sujet; si vous voulez m'envoyer la lettre, je m'en charge. N'est-elle pas sœur d'une Madame d'Arberg dont le fils est chambellan de l'Empereur Napoléon et a été envoyé ici il y a deux ans?

Je joins ici, chère Maman, une lettre de change pour payer l'année courante de mes pensions à Carlsrouhe. Je crains que, vu le mauvais change, la somme ne soit réduite à peu de chose; cela provient de ce que j'ai fixé leur valeur en roubles, ce qui dans le temps était avantageux, et je ne croyais pas devoir m'attendre à ce qui arrive actuellement.

Vous saurez par Amélie que nous sommes établis au Palais d'Hiver depuis mardi passé, à ma grande satisfaction: jamais Kamen-

noï Ostrof ne m'a été désagréable dans l'arrière-saison comme cette année-ci. Hélas! c'est bien naturel! D'ailleurs je me trouve si bien depuis l'année passée dans mon appartement du Palais d'Hiver, que je voudrais le transporter partout avec moi. Je n'attends qu'une occasion pour vous envoyer au moins le dessin de mon cabinet, si celui de la chambre à coucher tarde encore, et un châle que vous me permettez de vous offrir, chère Maman, que je viens de recevoir il n'y a pas longtemps et qu'Amélie trouve qu'il vous ressemble.

Nous avons aujourd'hui un dîner au Palais Taurique dont l'heure est celle où je fais ordinairement mon second déjeuner, mais que je voudrais qui soit adoptée pour toujours. C'est pour l'Impératrice, qui vient de Gatchina à l'occasion de la translation d'un de ses instituts, et, comme il fait beau, je vais m'arranger de manière à me promener en l'attendant. Je finis donc pour aujourd'hui, chère Maman, et reprendrai ma lettre demain.

Samedi, à midi.

Tout s'est passé hier comme je m'y attendais; j'ai eu le temps de faire une promenade en attendant l'Impératrice. Notre dîner n'a été ni long, ni fort aimable. A cinq heures j'étais rentrée chez moi; j'ai passé mon après-dînée à lire, et, après avoir fait une visite à la petite Galitzine *) toujours plus longue que je ne le veux, parce qu'elle ne me laisse jamais partir, et une toilette, je sortis dans le salon. Le comte Romanzoff avait fait apporter chez moi de superbes éditions dont l'Empereur Napoléon lui a fait présent; elles sont de toute beauté. Nous vîmes hier Racine, Virgile et La Fontaine: une grande partie de la soirée passa à les regarder. Il fallut bien après faire une partie de jeu, puisque les cartes étaient distribuées, et cela prolongea la soirée jusqu'à près d'une heure. Aussi, pour avoir veillé une demi-heure de plus que de coutume, ma tête s'en allait et en est toute faible encore aujoud'hui. Connaissez-vous cette sensation, chère Maman, que j'éprouve à la moindre fatigue, à la moindre émotion ou contrainte, que je tâche toujours d'expliquer à Amélie, mais qu'heureusement pour elle, elle ne connaît pas: c'est comme si j'avais des cloches,

*) Elisabeth Golitzyne, fille de la Princesse Natalie Golitzyne.

le bruit du vent, de voitures, etc., dans la tête, et il y a quelque chose qui y dépêche et presse si fort, que souvent je suis obligée à la tenir à deux mains, sans quoi il me semble qu'elle va partir malgré moi. C'est très désagréable, et, quoique d'ailleurs je me porte très bien, cette sensation me revient plus fréquemment depuis cet été.

Vous me parlez d'une fête qui a eu lieu à Heidelberg avec un feu d'artifice. A quelle occasion a-t-elle été donnée? Mimi ne les aime donc aussi pas, tout comme Amélie? Nous en avons vu un, dimanche passé encore, à Kamennoï Ostrof. C'était un essai que l'Empereur faisait faire, parce que lui, par exemple, les aime et aime à s'en occuper. Comme nous étions seules, Amélie et moi, placées dans le manège, où personne ne nous voyait, elle s'est donné le plaisir de se boucher les oreilles tout à son aise.

Je vous remercie d'avance, ma bonne et chère Maman, pour le plan de votre maison et celui du nouveau jardin que vous voulez bien me promettre. Je m'en réjouis d'avance. J'ai fait mettre par écrit le remède que vous m'indiquez pour Mlle Protassoff, et, pour plus de sûreté, c'est le médecin que j'en ai chargé. Stoffregen le connaissait, il l'appelle *pommade de St-Yves*, et ne croit pas qu'il puisse faire grand bien à une cataracte, mais, à l'écouter, il ne faudrait faire aucun remède pour un mal qu'il regarde comme incurable, et il est affreux de rester les bras croisés quand il s'agit de rien moins que de devenir aveugle! J'ai donné donc la recette et la manière de s'en servir à la comtesse Protassoff, qui vous en est bien reconnaissante.

Chère Maman, j'ai reçu dernièrement une lettre de Frik de fraîche date, et cachetée, pour la première fois depuis tout ce temps. Elle se portait bien, de même que le Roi et ses enfants, et nourrissait toujours l'espoir de pouvoir partir avant l'hiver. Je doute qu'on leur accorde cette satisfaction; l'hiver entier passé dans cette situation sera bien pénible! Adieu, ma bonne Maman, je ne finirais pas encore cette épître, si je m'écoutais; j'ai toujours tant à vous dire, que, quelque longue que soit ma lettre, elle ne me paraît toujours qu'un extrait. Amélie voulait aussi vous écrire aujourd'hui. J'espère que du moins nous ne nous rencontrerons pas dans les sujets que nous traitons. Adieu encore une fois, ma bien-aimée Maman, que je chéris mieux que je ne puis le dire."

388.

„Gatchina, ce 8/20 Octobre 1809,
Vendredi, à sept heures du soir.

J'attrape au vol, chère et bonne Maman, un instant pour vous écrire avec la plus grande incertitude s'il s'offrira jusqu'à demain une occasion de faire parvenir ma lettre à temps à la poste; si le sort ne m'est pas favorable, il faudra remettre son départ jusqu'à mercredi prochain et j'en aurai de bien vifs regrets! C'est hier que j'ai reçu votre lettre du 15/27 Septembre, pour laquelle je vous baise les mains, ma bien-aimée Maman, et, quoique je l'aie reçue de bonne heure dans la journée, le reste a été disposé de manière à ce que je n'ai pas trouvé le temps d'écrire, et j'ai passé la matinée d'aujourd'hui à rouler pour venir ici. J'y suis seule: sans ma sœur, s'entend! Un peu de paresse et un peu de ménagement l'ont retenue en ville, et, pour vous prouver que ce n'est pas réellement cause de santé qui l'a empêchée de venir avec moi, c'est qu'elle soupe ce soir chez la comtesse Stroganoff *).

Je pensais bien que la nouvelle que je vous donne de la comtesse Apraxine **) vous affecterait, chère Maman. Malheureusement elle n'était pas exagérée, comme je crois vous l'avoir écrit dernièrement. Il y a quelque temps que je n'en ai pas entendu parler.

Je viens d'être interrompue par la princesse Prosorofsky ***), qui m'a fait sa première visite, les six semaines étant écoulées. Je lui ai dit qu'elle me trouvait vous écrivant et que vous aviez pris part à la perte qu'elle a faite, et elle y a été sensible. C'est un de ces êtres voués au malheur qui m'effraient chaque fois que je les rencontre dans le monde. Promise à un homme qu'elle adorait ****), elle le perd au moment où elle allait l'épouser, par un duel. Elle n'épouse le prince Prosorofsky que par obéissance, et n'est pas fort heureuse avec lui. Elle a deux filles: elle perd à l'âge de 14 ans *****) celle qu'elle aimait le mieux et qui promettait le plus. Tout son amour se porte sur celle

*) La Comtesse Sophie Stroganoff.
**) La Comtesse Elisabeth Apraxine.
***) La Princesse Anne Prozorowsky.
****) Le Prince Pierre Golitzyne († 1775).
*****) La Princesse Elisabeth Prozorowsky (1781—1795).

qui lui reste *), et celle-là est vraiment une fille dénaturée, au point qu'elle ne se cache pas de l'aversion qu'elle a pour sa mère. Et la pauvre mère ne s'en aperçoit que trop! Elle dit quelquefois à ceux qui viennent chez elle: „Demandez à ma fille comment elle a dormi aujourd'hui: elle vous répondra du moins, et à moi elle ne répondra pas!“ Elle est mariée, cette fille, depuis quelques mois, à un prince Galitzine **) et grosse dans ce moment. Elle aime son mari d'une manière presque déraisonnable, elle est aux petits soins avec sa belle-mère: il n'y a que sa pauvre mère à qui son cœur reste toujours fermé! Comment existe-t-il dans la nature une chose aussi monstrueuse? Ce n'est pas le seul cas que je puisse citer, et, quand je n'en ai pas les exemples sous les yeux, je ne puis pas le croire, malgré ce que j'en sais.

Si notre globe a fait un Rucker dont nous avons profité cet été, il en a fait un à présent pour revenir à son ancienne place, car il est impossible d'avoir un plus vilain automne que celui-ci.

Il faut finir ma lettre, descendre chez l'Impératrice, qui m'a dit de venir prendre le thé chez elle, et de là aller au spectacle. Comme je compte laisser ma lettre en dépôt, en cas qu'une occasion se présente encore ce soir, il faut la fermer, à mon grand regret: je crois n'avoir fait que la commencer. Adieu donc, ma bonne et bien chère Maman. Vous saurez déjà à l'heure qu'il est que M. Tchitchagoff, que je vous avais annoncé, est l'amiral lui-même.“

389.

„Pétersbourg, ce 26 Octobre/7 Novembre 1809,
Mardi, à 1 heure.

Je commence aujourd'hui, chère Maman, ma lettre pour demain, puisqu'une grande partie de ma matinée doit être occupée par des visites à recevoir; je leur ai assigné le même jour, afin de ne pas y revenir deux fois. L'une est la veuve d'un maréchal Kamensky ***) qui

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky (1782—1863).
**) Le Prince Théodore Golitzyne (1781—1826).
***) Le Comte Michel Kamensky (1738—1809).

dernièrement a péri d'une manière affreuse par un de ses sujets que la crainte d'être surpris en malversation, ou bien une vengeance particulière a porté à ce crime. Il était père du général Kamensky *) dont vous aurez sûrement vu le nom dans des relations de la campagne en Finlande et qui est un homme bien distingué. C'est donc la veuve du maréchal, mère du général, qui est arrivée ici pour des affaires, et, comme elle est dame à portrait et en profond deuil, il faut la recevoir en particulier. La seconde visite est une abbesse de Kazan que je connais d'ancienne date, qui a fait un séjour ici et vient demain prendre congé de moi. Vous voilà au fait, chère Maman, et, quoique ces détails ne peuvent guère vous intéresser, je vous les ai faits parce que j'aime extrêmement à vous parler en détail de tout ce qui me regarde. J'ai reçu dimanche votre lettre du 3/15 Octobre et vous en baise les mains. Vous m'y accusez la réception de celle que je vous ai écrite de la Tauride au mois passé. J'espère presque pour sûr, chère Maman, que c'est inutilement que je vous y parle de certain sujet, et que les choses sont arrangées de manière qu'il sera comme non avenu. Cela me met véritablement le cœur à l'aise.

Mercredi, à onze heures du matin.

Vous me dites, chère Maman, être étonnée des propos des personnages de la légation suédoise à Paris sur la renonciation du Roi pour son fils et n'avoir rien vu de semblable dans les papiers publics. Non, sans doute, il est connu que le Roi ne voulait ni ne pouvait renoncer au trône pour son fils, mais il est sûr, et il a été dit dans toutes les gazettes, que les personnes qui gouvernent la Suède dans ce moment *ont exclu* de la succession les héritiers légitimes du Roi, et ceci, quoique produisant le même résultat, est un peu différent. Mais, puisqu'il en est ainsi, je voudrais seulement qu'on les laisse partir au plus tôt. Ils ne demandent que de vivre ignorés ou surveillés (comme l'on voudra) hors de la Suède et respirer un air libre. Le caractère du Roi est assez connu, même par ses ingrats sujets, je le sais pour sûr, pour qu'ils puissent se fier à sa parole: on sait que, lorsqu'il promet, rien ne peut le faire manquer, et, s'il a renoncé au

*) Le Comte Nicolas Kamensky (1776—1811).

pouvoir, c'est que bien certainement il ne songera jamais à le recouvrer. Pourquoi donc le tenir enfermé? Ah! les réponses ne sont pas difficiles à trouver.

Non! Maman, la tante Protassoff n'a pas été aussi complaisante que vous le croyez, et ma sœur et moi nous avons échoué avec notre éloquence. Je ne puis pas lui donner tort dans le fond, et ne puis que blâmer la ridicule obstination de la nièce pour un objet qui, de son propre aveu, ne lui inspire rien que l'envie de s'établir. La proche parenté est un des plus grands obstacles pour la tante, qui est très religieuse: elle me répond toujours que l'exemple de la Grande-Duchesse Catherine n'est d'aucun poids et ne peut autoriser personne à agir aussi directement contre les préceptes établis de la religion grecque. Et quand il s'agit de la conscience, il n'y a rien à objecter. Enfin cette victoire-là est manquée. Je ne sais comment cela finira, car la nièce est très décidée à persister, et je crains un éclat dont elle se repentira, car elle est un peu mauvaise tête.

L'hiver commence chez nous. Nous avons des gelées depuis deux jours, mais point de neige encore. L'Impératrice est établie à Gatchina, mais ses courses ici deviennent fréquentes. Elle viendra samedi pour le Te Deum qui doit avoir lieu dimanche pour la paix.

Adieu, chère et bonne Maman, que j'aimerais à causer à mon aise avec vous! Faudra-t-il donc renoncer à ce bonheur pour le reste de ma vie? Cette exclamation se fait jour lorsqu'il s'accumule mille grandes et petites choses qu'il faut réprimer en écrivant. Il faut finir pour attendre mes visites; adieu, ma bien-aimée Maman, que je chéris au delà de l'expression."

390.

„Pétersbourg, ce 3/15 Novembre 1809,
Mercredi, à 10 heures du matin.

C'est au retour du couvent où j'ai été chez mon ange de Lisinka que je vous écris, chère et bonne Maman. J'y ai été célébrer l'anniversaire de sa naissance, ce jour qui aurait été le plus beau de ma vie si je l'avais conservée!

....Si je vous dis, chère Maman, que j'ai été à un bal hier, vous trouverez avec raison que ma soirée d'hier contraste d'une ma-

nière choquante avec la matinée d'aujourd'hui. Je le trouve encore plus que vous, et cependant je n'ai pas pu m'en dispenser. Le comte Romanzoff *) comptant donner un bal, il a prié l'Impératrice de lui fixer un jour auquel elle se trouverait en ville, et elle a trouvé *plus commode* de fixer celui d'hier, étant déjà ici. Aussi je ne suis restée à ce bal que le temps indispensable, et, grâce à la jambe de l'Empereur, on a soupé de très bonne heure et j'étais rentrée chez moi avant une heure. On appellera cela des sentiments faibles, romanesques, mais il ne m'aurait pas été possible de passer dans le brouhaha d'une grande société les moments de la nuit auxquels Lisinka est née et qui sont consacrés à tant de souvenirs. Du moins cette époque est-elle encore trop récente pour le faire sans une urgente nécessité."

391.

„Pétersbourg, ce 6/18 Novembre 1809,
Samedi, à une heure 1/2.

....Si vous êtes étonnée, chère Maman, que l'Impératrice choisisse l'automne pour habiter Gatchina, vous le serez bien davantage en apprenant qu'elle compte y passer l'hiver. L'essai qu'en a fait l'Empereur Paul pendant une année ne lui a pas réussi: on n'a pu y tenir que jusqu'au commencement de Décembre, où les froids et la grippe qui régnait cette année-là et qui n'a pas épargné S. M. l'en ont bien vite chassé. Il est vrai que l'Impératrice mère, ayant avec elle moins de monde que nous n'en étions alors, pourra prendre plus de précautions contre les rigueurs de la saison dans un Château qui n'a pas été calculé pour de grands froids. Mais, quoique vous le trouviez triste, quant à moi, je l'aime assez, et, même dans la triste saison de l'automne, il a quelque chose de gothique qui me plaît partout où je le rencontre. D'ailleurs, il me rappelle différentes époques intéressantes de ma jeunesse, et c'est un des endroits où il y ait moins de changements depuis les huit années du règne de l'Empereur Alexandre."

---

*) Le Comte Nicolas Roumiantzeff.

392.

„Pétersbourg, ce 12/24 Novembre 1809,
Vendredi, à 8 heures du soir.

J'ai reçu hier, chère et bonne Maman, votre lettre du 17/29 Octobre, qui contient toutes les alertes que vous a données l'attente de l'Empereur Napoléon. Il est désagréable d'en avoir, surtout quand elles ne mènent à rien; je ne les hais cependant pas si fort parfois, et, quand le but n'en est ni triste ni désagréable, cela vous secoue et vous fait mieux sentir le prix du repos qui vient à la suite, car je prétends que telles jouissances ne le deviennent que par la privation. Il n'en est pourtant pas ainsi de tout: je n'aurais pas besoin, par exemple, de me séparer d'Amélie pour sentir le prix de sa présence. Je crois qu'il faudra avancer le moment de son départ de quelques semaines ou même de deux mois; je vous en parlerai plus en détail par la première occasion, chère Maman, et c'est vous-même qui voudrez bien en décider alors, selon que vous en jugerez à propos et que cela vous conviendra le mieux.

Samedi, à midi.

Antoinette et son adorable époux, qui sont venus hier une demi-heure plus tôt qu'il ne fallait pour ma soirée, m'ont interrompue; ils ont coupé court à mes idées, avec lesquelles j'allais anticiper sur l'avenir, et à quoi bon? J'ai eu un petit concert hier soir pour Antoinette, à qui j'avais promis de faire entendre Lafont et une romance de sa composition qu'il chante à ravir et qui a un effet puissant sur bien des auditeurs: le vieux comte Stroganoff, entre autres, qui a encore trente ans pour le sentiment, en a eu la tête tournée en l'entendant hier pour la première fois. Combien de détails Amélie pourra vous conter, qui n'ont pas assez de prix pour occuper une lettre, mais qui ne laissent pas d'amuser quand on est au fait de la chaîne journalière des événements, comme elle vous y mettra. Ma passion pour les échecs sera, je le crains, étouffée dans sa naissance; d'abord mon maître, le général Suchteln *) part, il va remplir en Suède la place que M. de Stédingk occupe ici; mais ce ne serait

*) Le Comte Pierre Suchtelen.

qu'un léger obstacle, parce que tout le monde presque qui compose ma société joue ce jeu plus ou moins mal. Mais le grand empêchement, c'est le séjour du Prince Alexandre de Wurtemberg; il est passionné pour le jeu d'échecs, il est fort et y met une sorte de gloire, ce qui fait qu'il s'empare de la table d'échecs dès le commencement de la soirée et n'en déguerpit pas jusqu'à sa fin, expédiant deux ou trois champions quelquefois, qui entrent en lice avec lui. Je suis donc réduite à n'être que spectatrice, à moins de le prier tout bonnement de me céder sa place, et ma modestie m'empêche comme simple commençante de la demander à un aussi redoutable joueur. Vous me pressez dans votre avant-dernière lettre, chère Maman, de vous envoyer un dessin et je le voudrais bien moi-même, quand ce ne serait que par amour-propre, car vous n'avez de moi que des horreurs et certaine tempête à laquelle je n'ose penser; mais je crains de ne pas le pouvoir de si tôt, parce que mon nouveau maître exige que je passe un temps prescrit et assez long à faire des études d'après l'antique, et ceci n'est pas d'un genre à être envoyé ni offert, mais, si le succès couronne mes travaux, le premier fruit en sera pour vous, chère Maman.

Nous avons un beau commencement d'hiver, froid, mais un ciel plus serein que nous ne sommes habitués à en voir ce mois-ci. L'Empereur a fait hier une expédition à la légère à Gatchina: il n'a mis que quatre heures pour aller et venir, mais, comme on ne peut faire ces courses-là qu'en petit traîneau, heureusement on ne prétend pas autant de moi. Je ne manquerai pas de dire votre souvenir à la comtesse Protassoff, chère Maman; il lui fera sûrement plaisir. Je crois vous avoir conté au long que le mariage de sa nièce ne s'arrange pas, et, si ce n'était une envie démesurée d'être mariée pour l'être, il n'y aurait pas de quoi regretter le personnage.

N'est-il pas bien cruel que, selon toute apparence, *notre* Roi et ma pauvre sœur passeront l'hiver dans leur prison? Je m'étais flattée, il y a quelque temps, qu'ils quitteraient la Suède encore cet automne, mais je commence à croire qu'il faudra y renoncer. Je vous quitte, chère Maman, pour fermer ma lettre à la bonne Frik, dont je chargerai aujourd'hui le général Suchteln. Que ne puis-je m'y mettre moi-même pour lui porter les consolations que lui donnerait peut-être la présence d'une sœur qui partage si vivement ses sentiments et ses peines!"

393.

„Pétersbourg, ce 14/26 Décembre 1809,
Mardi, à huit heures du soir.

Vous étiez mieux instruite que moi, chère et bonne Maman, lorsque vous nous disiez qu'il paraissait enfin sûr que notre Roi quitterait la Suède. Il n'est pas étonnant que la nouvelle de cette décision, permission (comment l'appellerai-je ?), vous soit parvenue plus tôt qu'à nous, mais enfin, quoi qu'il en soit, je rends grâce au Ciel que ce moment soit arrivé et que cette intéressante famille ait enfin quitté sa prison! Je ne les sais encore arrivés qu'à Carlscrona et j'attends avec impatience d'apprendre qu'ils le soient à Stralsund. Je frémis en me rappelant les dangers qu'ils ont courus en 1804 dans cette même saison en voulant faire ce même trajet, et je crains quelquefois que le malheur ne les poursuive jusque sur mer. Vous les verrez, chère Maman! Si je pouvais vous envier quelque chose, ce serait ce moment-là. Laissez dire aux individus de cette légation suédoise tout ce qui leur plaira, et ne daignez pas accorder ni attention ni humeur à tous les propos qu'on vous rend de leur part. Il y a des positions où le sort met un intervalle si immense entre ceux qui tiennent de vains propos et ceux qui en sont l'objet, que ce sont des cailloux lancés aux aigles. Pardonnez-moi, ma bonne Maman, de vous parler ainsi, mais c'est que je voudrais tant que vous n'honoriez pas d'un grain d'impatience des rapports qu'on fait *exprès* pour vous en causer. Telles gens doivent parler de telle manière comme le chien doit aboyer, parce que c'est dans sa nature. On ne saurait donc ni s'en étonner ni s'en fâcher. Encore une fois, chère Maman, dites-moi, je vous prie, que vous ne m'en voulez pas d'oser vous dire aussi librement mon opinion. Je suis parvenue à me dresser ainsi et je m'en trouve bien dans le temps où nous vivons, et je désirerais fort pouvoir vous épargner aussi, ma bien-aimée Maman, de ressentir ces petits coups d'épingle que notre bon prochain aime tant à nous donner.

J'ai mis plus de douze heures à ce petit bout de lettre, commencé hier soir dans l'attente de l'Empereur, qui est arrivé à dix heures et demie. Nous avons célébré ici son jour de naissance

dimanche passé comme s'il y était: il y a eu bal le soir chez l'Impératrice mère; ce bal a été assez joli et animé.

J'avais reçu la veille votre lettre du 20 Novembre/2 Décembre avec le plan et la façade du château de Brouchsal. Permettez-moi de vous en remercier tendrement, ma bonne Maman, et pour la peine que vous vous êtes donnée de tout écrire de votre main. J'ai parfaitement déchiffré tout ce qui était marqué et me fais une idée assez juste de la manière dont vous êtes logée. Cet appartement me paraît commode. Et les grandes salles, ne vous en servez-vous jamais?

J'espère que le départ du Roi de Würtemberg pour Paris l'aura distrait de ses intentions guerroyantes: pour se faire conquérant, il faut au moins pouvoir être maître de ses actions. Tout ce que je puis faire pour ce M. de Hague dont vous m'envoyez la lettre, chère Maman, c'est d'en parler au comte Romanzoff et d'intercéder pour lui: c'est ce que je ne manquerai pas de faire. Je dois vous quitter pour aujourd'hui, chère Maman, mais ce ne sera pas sans vous avoir baisé les mains en idée et vous avoir répété que je vous chéris de toutes les facultés de mon âme."

394.

„Pétersbourg, ce 21 Décembre 1809/2 Janvier 1810,
Mardi, à 3 heures ½.

Je commence, chère et bonne Maman, par vous souhaiter la bonne année qui a commencé hier pour vous. Puisse-t-elle être heureuse, pour vous en particulier, et contenir maint et maint instant de bonheur et de plaisir pour vous: celui où Amélie vous reverra peut, je crois, être mis de ce nombre. Ce bonheur sera accordé à *tous* vos enfants dans le courant de cette année; Frik en jouira dans peu: il n'y a que moi, qui ai de tout temps eu la triste distinction d'être la plus éloignée de vous, qui serai cette année encore exclue du cercle de vos enfants. J'y pense souvent! Quand je m'avise de vouloir pénétrer les motifs du Sort dans ses décrets, je ne peux pas trouver de raison probable à cet éloignement où j'ai été tenue de vous, ma bien-aimée Maman, presque dès mon enfance. Hélas! j'y vois bien plutôt des

inconvénients que des avantages. Mais ce n'est pas là ce dont je voulais vous parler.

Je dois vous remercier, chère Maman, pour votre lettre du 28 Novembre/10 Décembre, que j'ai reçue dimanche et qui est arrivée bien vite, en trois semaines juste, à la vérité, tandis qu'elles arrivent quelquefois en dix-sept jours, mais c'est probablement que le temps m'aura paru court dans cet intervalle. Vous étiez encore dans l'incertitude de la détermination de ma sœur Caroline, et la même poste apporta une lettre à Amélie, où elle lui dit qu'elle part pour Paris dans quelques jours. Les gazettes y font aller aussi Charles et sa femme: je suis étonnée même pour ceux-ci qu'ils n'y soient déjà.

Mercredi, à midi.

Amélie vous aura annoncé le retour de l'Empereur, il y a eu hier huit jours. Il est très satisfait de son voyage, il a été reçu à Moscou avec ces démonstrations que le peuple russe a toujours témoignées à ses souverains. Je crois qu'il n'existe pas de meilleure nation sous ce rapport-là, et qui porte un attachement, un dévouement plus irréfléchi à la qualité du souverain, qui est sacrée pour eux.

Amélie et moi, nous préparons pour après-demain un Christkindchen à l'allemande pour les enfants d'Antoinette et pour Lise, et tous ces jours-ci j'ai été véritablement en travail jusqu'à ce que j'eusse eu rassemblé les cadeaux que je veux faire à Marie de Wurtemberg, grande fille de dix ans passés à qui il ne faut plus donner uniquement des joujoux. La mère m'ayant priée de lui faire cadeau entre autres d'objets d'occupation pour l'engager à s'appliquer un peu plus qu'elle ne fait, je lui donne des cartes de géographie de différentes pièces qui se montent et démontent, dans le genre de celles que mon grand-père nous a données jadis à pareille occasion, mais pas aussi belles ni aussi complètes, de plus Meißner's Fabeln et des petites boucles d'oreilles fort jolies, composées chacune d'un diamant assez gros et d'une petite poire de perle.

A propos de Marie, il y a longtemps que j'ai promis à sa mère de vous prier en son nom de vouloir bien prendre ou faire prendre des informations en Suisse sur les gouvernantes qu'on pourrait avoir de ce pays-là. J'ai pensé, chère Maman, que Mlle d'Arnay,

qui s'y trouve, pourrait peut-être rendre ce service, et c'est pourquoi je n'ai pas fait de difficulté de me charger de cette prière pour vous, chère Maman. Veuillez avoir la bonté de me dire si cela ne vous occasionne point de tracas, et si vous voulez bien consentir à vous charger de cette recherche.

J'ai été interrompue par la visite de M. Ouvaroff, qui n'est arrivé que d'hier, étant allé voir sa mère au delà de Moscou, lorsque l'Empereur se remit en route pour Pétersbourg. Puis j'expédiai ma poste journalière à Gatchina qui me fait prendre l'habitude d'écrire des riens, mais aussi je crains quelquefois que cette habitude ne gagne plus loin qu'il ne faut. Au nom du Ciel! chère Maman, daignez m'en avertir si vous vous en apercevez. Il faut vous quitter, chère Maman, je suis dans l'attente de Mad. de Rossillon et de Mad. de Bodé que je dois voir toutes deux chez Amélie."

395.

„Pétersbourg, ce 28 Décembre 1809/9 Janvier 1810,
Mardi, à midi.

Quoique j'avais déjà reçu samedi votre lettre du 1/13 Décembre, chère et bonne Maman, j'ai laissé Amélie vous écrire, parce que, ce jour étant notre fête de Noël, ma matinée s'est passée en toilettes et représentation. Je m'y prends de bonne heure pour la poste de demain, afin de prolonger le plaisir que j'ai à vous écrire. Je vous baise mille fois les mains pour la lettre dont j'ai déjà parlé.

Oui, chère et bien-aimée Maman, je prends l'engagement que vous me demandez, de mettre par écrit ce qui me causera de la préoccupation dans les moments où je suis réduite à vous écrire des lettres insignifiantes par la poste. Mais quelles sont les occasions assez sûres dans ce moment pour pouvoir leur confier ainsi mes plus secrètes pensées? Dans le courant de plusieurs années, je ne pourrais en citer que deux ou trois de nature à m'inspirer une entière confiance. A l'heure qu'il est, vous serez instruite, je pense, de la cause de ma préoccupation dans la dernière lettre que vous m'accusez; elle tenait en grande partie à ce sujet-là, et je suis fort impatiente de savoir la réponse que vous me ferez.

Amélie a reçu avant-hier la lettre que vous lui avez écrite, chère Maman, après le départ de ma sœur Caroline. Je conçois qu'il doit vous avoir gênée de la recevoir à Carlsrouhe, surtout à l'époque à laquelle se rencontrait son voyage, mais tout ceci m'a donné lieu d'admirer votre extrême bonté et condescendance, ma bonne Maman. Ah! toutes les mères ne vous ressemblent pas! Il y a longtemps même que je n'en ai point rencontré que je puisse vous comparer.

Je désirerais fort avoir des nouvelles de l'arrivée en Allemagne de notre Roi et de Frik. Je vous adresse en attendant une lettre pour celle-ci, que je joins ici; vous saurez certainement mieux que moi à présent comment la lui faire parvenir. J'ai reçu une lettre de Frik, écrite la nuit qui précéda leur départ de Gripsholm, mais elle était si pressée et si troublée, qu'elle ne me dit pas si le lieu de leur destination lui est connu. Les gazettes leur assignent une campagne près de Murten en Suisse, mais les gazettes radotent souvent; si vous savez positivement, chère Maman, où ils comptent se fixer, veuillez me le dire en détail.

A onze heures du soir.

J'achèverai ma lettre ce soir, afin de n'avoir plus que celle à Frik à écrire demain matin, où je me suis prescrit d'autres occupations encore. Celles qui remplissent ma vie ne sont assurément pas d'une grande importance; cependant je trouve toujours ma journée trop courte. Rien, à mon avis, ne l'abrège autant que de dîner très tard, et surtout lorsque, comme il nous arrive fréquemment, l'heure du dîner n'est pas fixée.

L'Impératrice est ici depuis jeudi passé, et y restera jusqu'après la fête des Rois, qui sera probablement brillante cette année-ci, la température paraissant disposée à laisser parader les troupes. Il nous attend une mascarade pour le jour de l'An et une révolution inouïe dans les fastes de la Cour: c'est l'abolition des paniers en habit russe. Il y a longtemps que l'Empereur les voit de mauvais œil, et il s'en est enfin expliqué si clairement dernièrement, que l'arrêt a été prononcé contre eux. L'Impératrice s'y est d'abord prêtée en apparence avec plaisir; à présent, elle en a des regrets. Pour moi, cela m'est égal. Il faut espérer que le public aussi ne murmurera pas contre cette innovation, et que la révolution s'achèvera sans bruit.

Adieu, chère Maman, voilà Amélie revenue de chez Antoinette, qu'elle avait accompagnée chez elle tantôt, lorsque celle-ci me quitta. Je suis bien ménagère à présent des moments que je puis passer encore avec Amélie, et je me dis sans cesse qu'il viendra un temps où je voudrais pouvoir ramasser seulement la moitié de ceux qu'elle a passés ici sans moi: à tout prendre, cela ferait quelque chose cependant. Vous a-t-elle parlé d'une trouvaille en fait d'homme pour l'accompagner? C'est M. de Benkendorff, que vous vous rappelez peut-être. J'ose me vanter d'en avoir eu la première idée; on l'a sondé, et il paraît prêt à accepter, avec transport même. C'est un homme d'un âge sans aucune conséquence, nullement gênant, assez agréable même en société, habitué aux voyages et les aimant, à ce qu'on dit, fait au reste de manière à pouvoir se montrer partout. Sa fille, la comtesse Lieven, qui sera établie à Berlin, où son mari va se rendre comme ministre, deviendra un attrait même dans ce voyage, pour M. de Benkendorff. Je voudrais que toutes choses qui y ont rapport s'arrangeassent avec autant de facilité.

1810.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

396.

„Pétersbourg, ce 4/16 Janvier 1810,
Mardi, à 10 heures du soir.

..... Nous avons célébré le jour de l'An par une ennuyeuse et étouffante mascarade. Voilà aussi le seul amusement de ce genre dont je puisse vous parler; il y a longtemps que nous n'avons point eu de spectacle à la Cour. Quant aux échecs, que vous me recommandez si fort de ne point négliger, vous me donnerez par là un redoublement de zèle pour ce jeu, mais c'est un sentiment qui se nourrit de difficultés. Quand je ne reçois pas de monde, j'ai mieux à faire dans ma chambre qu'à faire une partie d'échecs, et, quand l'Impératrice est ici, je ne reçois pas le soir, parce que je ne suis pas fâchée du prétexte de ne pas empêcher le monde de lui faire sa cour pendant le peu de temps qu'elle passe ici. Cette fois, son séjour durant quinze jours, il y en a donc autant que je n'ai pas vu un pion. Voilà une longue dissertation, que je vous prie de me pardonner, chère Maman. Je suis parfaitement de votre avis sur ce que vous dites au sujet du tact, qui est synonyme de la délicatesse. Hélas! la plus belle éducation ne servirait de rien à cela: dès que l'égoïsme serait en liberté, il reprendrait toujours le dessus; c'est un mal incurable là où il s'est niché une fois, et assez commun."

397.

„Pétersbourg, ce 21 Janvier/2 Février 1810, Vendredi, à 7 heures du soir.

Chère et bonne Maman, je suis bien coupable d'avoir manqué le dernier jour de poste où c'était mon tour de vous écrire; j'en ai eu et j'en ai encore des regrets, je dirai même des remords bien vifs, mais je croyais mercredi passé que le comte Lieven *) partirait pour Berlin le lendemain, et, n'ayant écrit encore que la moindre partie des lettres dont je voulais le charger, je me pressai d'expédier le tout dans une matinée. Au lieu de partir lundi, il est encore ici et gémit du retard qu'on met à son voyage, puisqu'il a avec toute sa famille presque un pied dans la voiture. Ce même mercredi était aussi le jour auquel l'Impératrice mère est retournée à Gatchina; ma visite de congé dans la matinée m'a aussi pris du temps, et toutes ces raisons réunies m'ont privée du bonheur, du plaisir, de la vraie jouissance que j'ai à vous écrire, ma bien-aimée Maman. Il y a bien longtemps que je l'ai eue; depuis j'ai fait bien des choses.

Nous avons eu un grand bal jeudi chez l'Impératrice, pour célébrer mon jour de naissance, dimanche *Cinna* à l'Hermitage et un ballet. Mlle Georges et Duport, qui ont uni leurs talents et leurs fortunes, au grand regret de la première, à ce qu'on dit, ont reparu pour la première fois après leur retour de Moscou, où ils ont passé quelque temps. J'ai eu mercredi chez moi une innovation que je compte répéter; c'est un spectacle particulier. Le théâtre était dressé dans une salle attenante à notre appartement, et la société celle qui vient habituellement chez moi le soir aux jours fixes où je reçois. Elle était composée de vingt-cinq à trente personnes. On donna *Phèdre*, qui fut joué à merveille, surtout par Mlle Georges. Je ne suis pas la seule à trouver que, pour une pièce qui ne demande pas de grand spectacle, on en jouit et on l'apprécie mieux sur un petit théâtre où aucun accent, aucune mine ne se perd, que sur un théâtre plus grand.

---

*) Ministre à Berlin, puis à Londres.

J'ai reçu dimanche passé, chère Maman, votre lettre du 26 Décembre/7 Janvier, et aujourd'hui, celle du 2/14 Janvier est venue aggraver mon tort de ne vous avoir pas écrit dernièrement. J'ai eu aussi le plaisir de recevoir aujourd'hui une lettre de Frik de Hambourg. Elle est d'une exactitude bien aimable à me donner de ses nouvelles, mais que leur voyage doit être pénible dans cette saison et par les chemins dont elle me parle! et mettre quinze jours de Hambourg à Brouchsal me paraît énorme. Vous me parlez, chère Maman, dans votre avant-dernière lettre du traitement fixé pour le roi: l'aurait-il accepté? On m'avait dit pour bien sûr, et même Frik m'avait écrit, que jamais il n'accepterait rien des Etats, et cela me paraissait bien digne de lui.

Samedi, à 1 heure.

Je vous ai quittée hier, chère Maman, pour m'habiller pour ma société du soir, parce que j'avais dîné seule avec Antoinette et Amélie.

J'ai pensé à vous, ma bonne Maman, en voyant le Prince Alexandre de Wurtemberg ne pas désemparer de la table d'échecs pendant toute la soirée, et je me suis dit que cela vous aurait impatientée. La description que vous faites à Amélie du retour de son royal frère avec deux voitures chargées d'oiseaux et de singes m'a paru bien plaisante: ce cortège devait ressembler à une caricature. En attendant, je suis charmée que la guerre qui s'est allumée entre lui et la régence de Bade n'ait point fait répandre de sang. Je crois que mon pauvre grand-père ne s'en doutait pas, comme il ne se doute de rien de ce qui se passe chez lui.

Amélie croit tenir Mad. de Renne pour l'accompagner, et celle-ci s'obstine à croire à une grossesse de sa fille (Mad. Chreptowitch), dont il n'y a pas de symptômes. Cette dernière vient d'arriver, et une consultation des médecins va décider le moment du départ de ma sœur. Amélie est à ce sujet d'une activité dont je ne l'ai jamais vue, preuve du plaisir qu'elle se promet de ce voyage: c'est bien naturel! Puisse-t-il être complet sous tous les rapports! Oui, chère Maman, je vous promets, et sans mérite, puisque j'en sens le besoin, que, quand je serai sans Amélie, je continuerai à voir du monde: j'en verrai même plus encore qu'à présent, s'il est possible. Je ferais

Vue de Kamenny Ostroff.

Gravure d'après le dessin de Paterson, 1806. Collection P. Dachkoff.

mille projets pour ce temps-là, si l'expérience ne m'avait prouvé qu'il vaut mieux saisir les circonstances et en profiter lorsqu'elles viennent, que de projeter d'avance, lorsque, comme moi, on n'est pas entièrement maître de ses actions. Si Frik est encore avec vous, chère Maman, veuillez lui dire mille choses de ma part. Je lui écrirai la prochaine poste. Je désire bien que ma sœur Caroline revienne heureusement de son expédition de Paris, qui, pour une santé comme la sienne avec un commencement de grossesse, peut mal tourner.

Adieu, chère Maman, il faut que je vous quitte; l'heure et mes yeux m'y obligent, car ils souffrent d'un rhume qui s'y est porté tout entier. Mon mal au pied le mois passé était une enflure avec un peu d'inflammation sur le cou-de-pied, à l'endroit où commence le soulier. Je ne sais trop d'où cela provenait; j'ai longtemps porté ce mal sans y faire attention, et ce n'est qu'à la suite de deux journées de représentation un peu fatigantes que cela a empiré au point de m'empêcher de marcher."

398.

„Pétersbourg, ce 29 Janvier/10 Février 1810,
Samedi, à midi et demi.

..... J'ai commencé ma lettre la tête si remplie d'un nouveau sujet d'étude que j'ai entrepris, que ceci, avec quelques interruptions qui m'ont forcée deux ou trois fois de quitter l'écriture, m'a fait perdre le souvenir de mille riens dont je voulais vous parler, chère Maman. Cette nouvelle étude est un cours de belles-lettres *) en russe. N'allez pas croire, Maman, que je veuille me faire auteur; que Dieu m'en préserve! Mais j'aime d'attrait la langue russe: elle est belle, et il faut s'en occuper pour sentir toutes ses beautés. Je veux donc la connaître à fond, afin de la mieux goûter, d'apprécier toutes ses productions, surtout afin de la bien écrire, et c'est aujourd'hui que j'ai commencé ce nouveau genre d'occupation avec chaleur. Je lui en veux de ce qu'il a dérangé l'ordre de mes idées sur ce que j'avais à vous dire, chère Maman."

---

*) Sous la direction de Nicolas Yazvitzky.

399.

„Pétersbourg, ce 15/27 Février 1810,
Mardi, à 7 heures $^1/_2$ du soir.

Je vous remercie aujourd'hui, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 23 Janvier/4 Février, et y réponds quoique Amélie en ait reçu une tantôt d'une date postérieure avec l'incluse de Frik pour moi. Les détails que vous nous donnez dans ces deux lettres me sont intéressants au delà de l'expression. Je suis surtout charmée que notre Roi justifie par sa manière d'être l'opinion que j'ai et veux toujours conserver de lui. Et cette bonne Frik m'est devenue doublement plus chère, depuis qu'elle se montre si fort telle qu'elle doit être; je ne suis pas étonnée de *l'énergie* que vous me dites qu'elle a montrée dans de certaines occasions (quoique j'aie pris ce mot si fort en horreur que je voudrais le rayer du dictionnaire et que je ne l'emploie *jamais*; il l'est et l'a été si fréquemment en sens inverse et déplacé, que je lui donne dans mon idée une toute autre signification que celle qu'il avait jusqu'à nos jours): mais, pour en revenir à Frik, des sentiments justes et légitimes, une âme pure comme la sienne ne pouvaient que lui donner un courage qui ne se développe souvent que dans l'occasion. Ses enfants doivent être bien intéressants, mais l'état de la pauvre petite Amélie m'afflige: je crains qu'elle ne vivra pas, et cette enfant n'aura été née que pour souffrir. Enfin, ma bien-aimée Maman, je vous envie presque le bonheur de posséder cette famille, mais je leur envie aussi celui d'être réunis à vous.

Nous ne sommes occupées que du départ d'Amélie, et elle est très agitée de la facilité que vous lui offrez de voyager sans Mad. de Renne: elle voudrait vous épargner ainsi qu'à elle l'ennui de sa présence, et cependant, croyant qu'il était impossible qu'elle fasse ce voyage sans femme mariée, tout était déjà arrêté. Heureusement, ou malheureusement, la santé de la chère femme mettra peut-être un obstacle insurmontable à ce qu'elle entreprenne le voyage. Le jour du départ d'Amélie est à peu près fixé au 8 ou 10 de Mars; mon cœur s'en serre de plus en plus, et mille fois dans la journée je réprime des mouvements de douleur qui veulent déjà prendre place

en moi. Hélas! j'aurai du temps de reste. Une compensation que je reconnais, c'est le séjour d'Antoinette, qui, j'espère, se prolongera pendant toute l'absence d'Amélie, et j'apprécie cette attention du sort. Mais je m'en vais quelques fois me tourmenter de l'idée qu'Antoinette *) mourra en couches.

Mercredi, à midi et demi.

Je viens finir et fermer ma lettre, chère Maman, après avoir passé deux heures avec mon savant indigène. Cette étude m'attache et m'occupe; j'y passerais bien, bien plus de temps encore.

Après quelques jours d'un froid excessif, nous avons un temps doux qui serait agréable, mais qui me fait craindre que le dégel ne s'établisse de bonne heure, ce que je ne désirerais point pour Amélie. Adieu, chère et bien-aimée Maman, si par hasard Frik était encore avec vous lorsque cette lettre vous parviendra, veuillez lui dire mille choses de ma part et que je lui écrirai la poste prochaine. Je baise tendrement vos mains, bien chère Maman."

400.

„Pétersbourg, ce 22 Février/6 Mars 1810,
Mardi, à une heure.

L'Impératrice me dit qu'elle compte envoyer ces jours-ci un courrier à la Grande-Duchesse Marie, et me propose d'en profiter pour vous écrire, chère Maman, mais, comme je compte vous envoyer par Amélie une épître bien différente de celles que je confie à des courriers, je me bornerai à vous dire ici que le départ d'Amélie est fixé à aujourd'hui en quinze, le 7/19 Mars, s'il ne vient pas quelque obstacle à travers. Quant à Mad. de Renne, vous, chère Maman, et Amélie, serez décidément privées du bonheur de la posséder; depuis quelques jours, l'hydropisie de poitrine s'est déclarée, elle n'est pas même en état de monter en voiture. Malgré tous les regrets qu'Amélie donne à son état, elle ne s'afflige pas beaucoup de partir sans elle, et en effet, puisque le Ciel l'a voulu ainsi, il n'y a que de l'avantage tout pur, sous tous les rapports. Amélie n'aura donc avec elle que

*) Femme du Prince Alexandre de Wurtemberg.

M. de Benkendorf, Mademoiselle de Bodé (que je lui ai conseillé de faire passer pour une jeune veuve, si M. de Benkendorf ne consent pas à mettre des jupes) et un médecin, que je l'ai fortement engagée de prendre avec elle, et j'espère que vous m'approuverez, chère Maman: je trouve qu'il vaut mieux, pour un aussi long voyage, prendre trop que trop peu de mesures de sûreté.

Je voudrais presque avoir passé déjà le moment de son départ et les premiers jours qui le suivront; je me croirais plus rapprochée du moment du retour. Tout ce qui doit se passer dans l'intervalle me le fait voir dans l'éloignement le plus vague. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, chère Maman, et vous baise les mains mille et mille fois. Je remets d'un jour à l'autre à commencer une lettre qu'Amélie vous apportera, quoiqu'elle sera elle-même une lettre vivante: il faut cependant que je lui donne une lettre de créance."

401.

„Pétersbourg, ce 26 Février/10 Mars 1810,
Lundi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, je ne vous ai point écrit par la dernière poste, parce que je l'avais fait la veille par une occasion que je croyais vous faire parvenir ma lettre plus tôt que ne l'aurait fait la voie ordinaire. J'ai reçu depuis deux des vôtres, chère Maman, du 30 Janvier/11 Février et du 5/17 Février. Vous me parlez dans la dernière du dérangement de la santé de notre Roi. Fasse le Ciel qu'il soit sans conséquence, mais je n'en suis nullement étonnée et surtout que ce soit la bile qui cause sa maladie. L'effet que produit sur lui l'ingratitude de son peuple l'établit encore davantage, puisqu'il prouve que le Roi portait de l'attachement à ce peuple, qu'il voulait son bien. Ah! s'il donne des regrets à son sort futur, ils sont bien justes: il croulera, ce malheureux pays, comme d'autres. Dites, Maman, à notre Roi que, quand il serait encore plus méconnu qu'il ne l'est par la génération présente, que la postérité se chargera de le venger. Au reste, j'espère que son âme forte et sa bonne constitution ont déjà pris le dessus et qu'il sera débarrassé de toute maladie lorsque cette lettre vous parviendra. Le propos de la reine de Prusse à la princesse de Brunswick

est bien flatteur pour moi, parce qu'il prouve le désir qu'elle a de me voir à Berlin. Elle me rappelle dans chaque lettre presque une promesse que nous avons extorquée à l'Empereur en conversation et moitié en plaisantant, mais je pense que c'en restera là à tout jamais. Croyez cependant, chère Maman, que, si cette chimère prenait une tournure de réalité, vous seriez la première à en être instruite, que je ne vous donnerais pas la peine de venir à Berlin, et que c'est à Weimar que je vous proposerais de vous revoir, parce que je crois que, sous tous les rapports, cela vous conviendrait mieux. Ah! ma bonne Maman, combien cette idée m'offre de bonheur! C'est pour cela précisément qu'elle restera à jamais un château en Espagne.

Le séjour de Brouchsal me présente aussi dans ce moment le tableau d'une sorte de paradis terrestre. Il est si doux d'être au milieu de tous les siens! On en sent davantage le besoin, lorsqu'on a perdu dans ce monde des êtres dans lesquels on avait mis tout son bonheur. N'ayant plus que peu de bonheur à attendre dans l'avenir, on se replie sur le passé, et on est trop heureux quand ceux avec qui on a commencé à vivre vous restent.

Je suis tout à fait sentimentale aujourd'hui, et cependant pressée et empêchée, car ce n'est qu'à la hâte que je vous écris, ma bonne Maman. La teinte sentimentale qu'a ma lettre aujourd'hui se trouve au fond toujours dans mon cœur, mais elle est la plupart du temps gênée, obstruée par des choses et des objets qui ne le sont nullement.

Je ne vous parle pas de nos faits et gestes journaliers; je trouve qu'il n'en vaut plus la peine. Bientôt Amélie pourra du matin au soir vous donner des détails bien plus satisfaisants que ceux que je place ici. Les spectacles sont les seuls plaisirs ce carnaval. Il n'y a point de bals à la Cour. Nous avons cependant été à l'Assemblée de la Noblesse mercredi passé, où j'ai vu danser; pour moi, je me suis bornée à des polonaises.

Adieu, chère et bonne Maman, j'aurais dû commencer par vous remercier de ce que, malgré tous les objets aimés et intéressants qui vous entourent dans ce moment, vous trouvez cependant moyen de me donner plusieurs instants de la journée, mais, que ceci soit placé au commencement ou à la fin de la lettre, la reconnaissance que j'éprouve pour votre bonté n'en est pas moins vivement sentie. Rien

ne saurait l'être plus profondément que mon attachement, ma tendresse pour vous, bien chère Maman, qui forment la base de tout mon être."

402.

„Pétersbourg, ce 5/17 Mars 1810,
Samedi, à 1 heure.

....Amélie vous a-t-elle parlé dans sa dernière lettre de l'équipée par laquelle nous avons terminé ce Carnaval dimanche passé? La fantaisie d'aller déguisée *en bonne et honnête compagnie* au dernier bal masqué m'est venue subitement la veille. L'Empereur n'a pas fait la moindre difficulté d'y donner son assentiment: j'y suis donc allée munie de son approbation, Amélie avec le comte et la comtesse Tolstoï et sa fille *), le prince Galitzine **) (père de Lise) et M. Torsoukoff ***), mon fidèle, mais triste chevalier dans toutes les occasions. Personne ne nous a reconnus et l'on dit que ce n'est qu'au moment que nous quittions déjà le bal qu'on s'est douté que j'y étais. Cette expédition m'a amusée. Il m'arrive si rarement de faire partie d'un monde que je ne vois ordinairement que comme de dessus la scène, et ceci seul aurait suffi pour m'intéresser. Je donnerais beaucoup pour avoir plus souvent la possibilité de le voir et de le juger *ainsi.*"

403.

„Pétersbourg, ce 2/14 Avril 1810,
Samedi, à une heure.

....Je trouve toujours ma journée trop courte pour tout ce dont je puis la remplir. Cela doit vous rassurer, chère Maman, sur le vide que vous craignez pour moi. Sans doute, il y a des moments et des occasions où Amélie me manque extrêmement, mais l'espoir que ce n'est qu'un en attendant me soutient. J'ai une si grande habitude

---

*) Le Comte Nicolas et la Comtesse Anne Tolstoï, et leur fille Catherine.
**) Le Prince Alexandre Golitzyne.
***) Ardaillon Torsoukoff.

de lui communiquer tout jusqu'aux folies qui me passent par la tête, que mes lettres à elle, si vous les lisez, doivent vous paraître extravagantes, parce que naturellement ce qui est d'un intérêt sérieux pour moi n'est pas toujours à traiter par la poste; je me dédommage donc par une abondance de bêtises.

Tant que le Ciel conserve la santé et les facultés, je trouve que c'est plutôt un bien qu'un inconvénient d'avoir du temps de reste, mais sûrement, si je devenais maladive, souffrante, incapable d'application, c'est alors que je sentirais cruellement la privation d'une société telle qu'Amélie. J'espère que le Ciel me gardera de ce malheur."

404.

„Pétersbourg, ce 20 Avril/2 Mai 1810,
Mercredi, à 1 heure.

Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 27 Mars/8 Avril, et je suis enchantée que vous ayez approuvé mon expédition de Carnaval.

Quelque insignifiantes que soient mes lectures, il m'est toujours satisfaisant, j'ai même un vrai besoin, qu'elles soient approuvées par vous. Votre approbation est, comme elle doit l'être, une des premières autorités pour moi: elle me donnerait en toutes choses la force de me mettre sans balancer au-dessus de celles des autres. Mais c'est qu'aussi votre opinion sera toujours celle de la raison et de la justice.

Cependant, dans le désir que vous me témoignez, ma bonne Maman, que je n'assiste pas à la délivrance d'Antoinette, il n'y aurait que du ménagement pour moi. Vous aurez vu, par une lettre que j'ai écrite ces jours-ci à Amélie, que tout s'est arrangé selon vos vœux et, je l'avoue, selon les miens. Je n'ai pas échappé à quelques moments douloureux lors de la naissance de cet enfant; à présent encore, je n'aime pas à le voir. Les enfants m'amusent et m'intéressent dès qu'ils ont dépassé l'âge auquel j'ai vu les miens, mais plus tôt ils me font mal, parce que je ne puis m'empêcher de faire des comparaisons. Ayez la bonté, chère Maman, de dire mille choses de ma part à Amélie. Il m'est impossible de lui écrire aujourd'hui par la poste; je l'ai fait tous ces jours-ci par une occasion. Je joins ici une lettre

pour Mlle de Bodé. Je crains bien que vous ne m'annonciez dans peu, chère Maman, la fin de ce pauvre M. Fouquet: cet asthme à son âge doit effrayer, et je conçois combien les visites que vous lui faites doivent le consoler. Il vous est si attaché.

La comtesse Apraxine va toujours à peu près de même. On brûle toujours sa plaie, mais on fait espérer qu'on parviendra à extirper le mal. En attendant, elle souffre cruellement. Pauvre femme! sa vie est bien parsemée de douleurs et de chagrins! On lui promet la consolation de posséder son Alexandre près d'elle à Moscou. Il est ici dans ce moment, dans les hussards de la Garde, mais son oncle, le général Goudowitch *), gouverneur général de Moscou, veut le prendre chez lui comme aide de camp. Ce sera un grand soulagement pour sa mère. Je suis sûre qu'Amélie s'inquiète de l'isolement dans lequel je serai pendant les premiers temps des couches d'Antoinette. Veuillez lui dire, chère Maman, que c'est à tort, que, jusqu'à présent, la fatigue des premiers jours de Pâques et de la représentation qui y appartient me faisait bénir les moments que je pouvais passer tranquillement chez moi, qu'à présent que cette fatigue n'existe plus, je trouve cependant toujours la journée trop courte pour tout ce dont je veux la remplir. Vous me parlez du printemps et de sa verdure, chère Maman. Chez nous le ciel seul est printanier; la Néva n'est pas débarrassée encore de glace, il y a encore de la neige dans la campagne et il a neigé hier. Le climat de Pétersbourg va en empirant, et moi, en avançant en âge, je commence à attacher plus de prix à un beau climat. Amélie pourra vous dire les châteaux que je bâtis, non *en Espagne*, mais en Crimée. Adieu, chère et bonne Maman, je parlerai encore du chevalier de Villehutin, ou bien, s'il n'y a pas d'espoir, je tâcherai de le dédommager à mes frais. Ses vœux sont si modestes, que cette pension ne me ruinera pas."

---

*) Le Comte Ivan Goudowitch (1741—1821), oncle du Comte Alexandre Apraxine († 1845), fils de la Comtesse Elisabeth Apraxine.

405.

„Pétersbourg, ce 30 Avril/12 Mai 1810,
Samedi, à 11 heures du matin.

....J'ai été ce matin au couvent de Newsky pour l'anniversaire de la mort de Lisinka. Une force invincible m'y engage chaque fois. Personne ne le fait pour des enfants; on ne prie pas même pour ceux qui ne sont pas de la famille Impériale, parce que tout enfant qui meurt devient directement ange, selon notre religion. Mais il me semble que je manquerais si je ne le faisais pas, et de plus cette action a quelque chose de satisfaisant pour moi. Amélie pourra vous parler de cet ange de Lisinka et vous dire quel délicieux petit être elle était. Demandez-lui, chère Maman, beaucoup de détails sur son compte: je voudrais que vous puissiez vous la figurer, comprendre dans toute son étendue à quel point je l'adorais et tout ce que j'ai perdu en elle.

Quel dommage, Maman, que je ne sois pas avec vous! Vous vous plaignez que mes sœurs ne sont pas bonnes piétonnes. Vous n'en aurez aussi pas acquis une dans Amélie, mais vous seriez contente de moi, qui suis infatigable pour les promenades à pied. Amélie pourra vous en donner des nouvelles, hélas! Il y a deux ans, à Czarskoe Selo, où je marchais avec une sorte de rage et toujours avec elle, elle souffrit des pieds et se martyrisait réellement pour me suivre. J'en ai encore des remords quand j'y pense, et le cœur rempli de reconnaissance, pour ceci comme pour *bien, bien* d'autres choses.“

406.

„Pétersbourg, ce 11/23 Mai 1810,
Mercredi, à 1 heure.

Le cœur m'a battu, chère Maman, en ouvrant votre dernière lettre du 16/28 Avril, à peu près comme à vous, je crois, lorsque vous aperçûtes la voiture d'Amélie. Je désirais si fort et attendais avec tant d'impatience la nouvelle de sa réunion avec vous, qu'en la

recevant, j'en ai été émue au delà de l'expression et bien au delà de mon attente. Je jouis de son bonheur avec elle, et, dans les premiers moments, je ne sentais que pour elle, mais à présent, il m'arrive bien souvent, en me transportant en idée à Brouchsal, de regretter amèrement que ce ne soit qu'une illusion. Je suis charmée que vous n'ayez pas trouvé Amélie changée ni surtout engraissée, car c'est là ce que nous redoutions. Elle me dit dans la lettre que j'ai reçue hier qu'elle a été à Carlsrouhe, et je suis bien curieuse de ce qu'elle me dira de mon pauvre grand-père. Je suis impatiente aussi de ce qu'elle me dira du Roi de Suède. Selon les gazettes, il a pris une maison à Bâle: c'est-il vrai? On m'a dit que cela se trouvait dans les dernières gazettes. Je trouve la prétention de ma sœur Caroline trop forte de vous demander Amélie déjà au mois de Juin. Elle vous doit la plus grande partie de son temps. Hélas, je pense déjà à la peine cruelle qu'aura cette pauvre Amélie de s'arracher de chez vous, de tout ce qu'elle laisse de cher en Allemagne, et, quand je pense comme le temps qu'elle y passera lui paraîtra court, je renoncerais volontiers à la revoir en automne. Je ne sais s'il en va de même à tout le monde, mais de jour en jour le temps passe plus vite: un mois, c'est une semaine d'autrefois, et souvent je voudrais pouvoir me passer de sommeil afin d'ajouter quelques heures à la journée.

Nous avons ce soir grand bal chez l'ambassadeur de France à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon. Hier nous avons eu spectacle à l'Hermitage pour célébrer le jour de naissance de la Grande-Duchesse Catherine: quoique absentes, on célèbre toujours les fêtes des Grandes-Duchesses. Par le beau temps que nous avons depuis quelques jours seulement, on aimerait mieux courir les champs que faire des toilettes et représenter. Aussi n'y aura-t-il plus guère d'occasion de représentation. Je me trouve bête, chère Maman, et finis faute d'avoir des balivernes à vous dire; il y a des jours où elles ne coulent pas de source et où l'on ne sait pas absolument leur donner de vernis. Je vous baise bien tendrement les mains, ma bien-aimée Maman, en attendant un jour où mon esprit soit un peu plus dégagé, mais, quel que soit son état, rien ne m'empêche jamais de vous chérir de toute mon âme."

407.

„Pétersbourg, ce 7/19 Juin 1810,
Mardi, à 1 heure ½.

....Cette pauvre Frik, je conçois comme elle doit être déroutée, de devoir arranger et décider la moindre chose par elle-même. Soumise comme elle l'a toujours été aux volontés de son mari, elle ne savait pas ce que c'était jusqu'à présent que de prendre une résolution. Je me rappelle d'avoir éprouvé le même embarras dans ma toute première jeunesse; les circonstances depuis ont eu soin de m'en corriger en partie.

On attend pour demain le retour de l'Empereur. Bientôt après, nous passerons, je crois, à Kamennoï Ostrof, et, au commencement de Juillet, sauf les obstacles imprévus (clause que j'ai soin de ne jamais oublier), je me mettrai en route pour les bords de la Mer Baltique. Stoffregen m'assure que ces bains me feront grand bien pour les fréquents maux de tête auxquels je suis sujette, que mon sang ne circule pas bien, que ces bains rétabliront l'équilibre dans la circulation, etc., que sais-je, moi! Pour moi, je sais que cela me fera plaisir de changer de lieux et d'objets, et c'est pourquoi j'imagine toujours que, si même rien ne vient au travers de ce projet, il y aura un accroc, quelque désagrément qui en compensera la réussite.

....Il faut, chère Maman, que je m'empresse de justifier à vos yeux le goût des Russes. Tous n'ont pas cette prédilection pour un grand embonpoint. J'en connais, et je puis en citer plusieurs, qui trouvent même une femme grosse dégoûtante, mais c'est le goût de leur Souverain: ceci, je ne puis le nier!"

408.

„Kamennoï Ostrof, ce 2/14 Juillet 1810,
Samedi, à 1 heure.

Je réponds aujourd'hui, chère Maman, à votre lettre du 5/17 Juin, et vous en baise les mains. Ce sera un peu à la hâte, car il faut

être à trois heures au Palais Taurique pour dîner chez l'Impératrice, qui y est depuis vingt-quatre heures. La Grande-Duchesse Catherine est arrivée presque au même moment qu'elle, par eau, et c'est pour la recevoir et l'emmener à Pavlofsk que l'Impératrice est venue passer quelques jours ici. Comme ce sont précisément ceux qui précèdent mon départ, je ne saurais dire qu'il m'accommode beaucoup de passer hors de chez moi la moitié de la journée, mais que faire! il faut savoir s'arranger. Avec cela, les chaleurs commencent, mais j'espère que, d'ici à vendredi, jour de mon départ, un peu de pluie aura rafraîchi l'air. Les soirées sont superbes, j'ai passé une partie de celle d'hier à me promener sur l'eau dans nos parages avec la Princesse de Wurtemberg et nos dames. Elle est à la campagne depuis quelques jours, et s'y plaît si fort que c'est moi à présent qui suis obligée de presser pour la faire partir. En effet, sa maison est une des plus agréables de ce canton, et par la situation et par la distribution. Je ne sais si vous vous en rappelez.

J'ai reçu hier une lettre d'Amélie du 12/24 Juin, à laquelle il m'est impossible de répondre aujourd'hui. Veuillez avoir la bonté de le lui dire, chère Maman, et de lui envoyer les deux lettres ci-jointes, si elle n'est plus avec vous lorsque vous recevrez celle-ci, comme je le suppose. Je lui écrirai mercredi, et puis je me flatte qu'une fois au lieu de ma destination, j'aurai du loisir de reste pour mes correspondances. Amélie me rend bien heureuse par tous les détails qu'elle me donne et sur vous, chère Maman, et sur Carlsrouhe en général; elle me dépeint tout si bien, que je me trouve partout avec elle. Ah! combien j'aurais désiré y être en réalité le 20 et passer avec vous et elle la matinée et la soirée au jardin de Rohrbach et toute cette journée que vous avez célébrée avec vos enfants. Que ces réunions-là de famille diffèrent de *bien d'autres* dans ce monde! Cela m'a surtout frappée *hier* en lisant la lettre d'Amélie.

Il faut que je finisse, chère Maman. J'ai une toilette devant moi et quelques affaires à terminer avant. Je compte encore vous écrire mercredi avant mon départ, et, en attendant, je vous baise mille et mille fois les mains, et avec le sentiment de tendresse, d'adoration que vous me connaissez, ma bien-aimée Maman."

409.

„Riga, ce 13/25 Juillet 1810,
Mercredi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, je vous dis en toute hâte deux mots d'ici, afin de ne pas vous laisser trop longtemps sans nouvelles de moi, et parce que moi-même, je souffrirais trop de cette privation. Je suis partie de Pétersbourg vendredi matin. Mon voyage a été très heureux, et je suis arrivée ici hier, entre 5 et 6 heures de l'après-midi. On m'y a fait une réception touchante et brillante à la fois, dont je ne parlerais pas, si je n'étais convaincue que c'est à la femme de son Souverain, auquel ce bon peuple témoigne toujours un égal attachement, bien plus qu'à *moi* que ces hommages se sont adressés. Depuis la dernière poste, j'ai été escortée par des habitants d'ici de toutes manières, à cheval, en voiture, etc. A la porte des faubourgs, une foule énorme m'attendait; il n'a pas été possible de l'empêcher de dételer mes chevaux, et c'est eux qui m'ont traînée par toute la ville jusqu'au Château avec des cris non interrompus. Je souffrais des inquiétudes mortelles, de peur qu'il n'arrive un accident au milieu de cette foule et de ces rues et de ces passages étroits, mais, grâce au Ciel, il n'y en a point eu. Après des présentations, un grand dîner, des toilettes précipitées dans le genre de celles qui sont un supplice pour Amélie, j'ai été jusqu'à une heure du matin au bal de la Noblesse et ne me sens pas plus fatiguée aujourd'hui que si je n'avais pas quitté Kamennoï Ostrof. Ce soir, m'attend un spectacle et la *Mousse*, un bal que donnent les Marchands. Demain matin, je pars pour Mitau: j'y dînerai et y trouverai encore des fêtes, à ce qu'on dit, et, après-demain vendredi, je serai au bord de la mer, au lieu de ma destination."

410.

„Ploën, ce 27 Juillet/8 Août 1810,
Mercredi, à midi.

....Je m'attache tous les jours davantage à la mer. C'est comme une personne: plus j'apprends à la connaître, mieux je l'aime et mieux

je vois toutes ses beautés! Il y a peu de sensations aussi agréables que celle de ces bains; même quand l'eau est froide, on a peine à en sortir: c'est un froid qui vivifie, ce n'est pas un froid glacé comme l'eau de rivière, et plus le temps est chaud, plus l'eau est calme, plus elle est froide, comme aujourd'hui, par exemple. Par contre, plus les vagues sont fortes, plus l'eau est tempérée: il est très agréable de se baigner par de fortes vagues, qui vous renverseraient si vous ne vous teniez pas, tant elles ont de force; mais à quoi je n'ai pas pu m'habituer encore pendant un gros temps, c'est d'entrer sans une petite terreur dans l'eau avec ma voiture que les vagues semblent vouloir renverser à chaque pas. Cependant il n'y a pas le moindre danger, puisque les conducteurs connaissent parfaitement le fond et jusqu'à quel point l'on peut avancer sans risque.

Du reste aussi, sous tous les rapports, je me plais beaucoup ici, et tout se réunit pour y rendre mon séjour agréable. Cependant, si nous n'étions pas entourés de militaire qui *russifie* l'atmosphère, je me plairais moins, parce que je me croirais en pays étranger. Tout y ressemble bien plus à l'Allemagne qu'à la Russie, et je ne crains pas, Maman, de vous dire que je ne me crois plus chez moi et dans ma patrie qu'en Russie....

Nous avons dîné aujourd'hui d'une manière fort agréable et de mon invention. Il y a dans le petit jardin qui tient à la maison un berceau très touffu et carré, mais dont la proportion ne permettait pas de dresser une table de la grandeur de celle à laquelle nous dînons ordinairement. Comme le berceau est entouré de bancs intérieurement, j'ai imaginé de placer trois petites tables dans les coins, et, comme nous étions précisément douze personnes, quelqu'un de notre société étant absent, cela s'est très bien arrangé et cela fait une jolie manière de dîner. Je vous quitte à présent pour aller dans une heure au petit camp de notre armée, où nous prendrons du thé dans un petit pavillon de verdure d'où la vue est superbe. Nous volons de plaisirs en plaisirs, mais ils sont si innocents, ces plaisirs, que bien du monde n'en voudrait pas. Ce qu'ils ont de mieux, c'est que ceux qui composent la société sont de bonnes gens et qu'il n'y règne que de la bienséance sans gêne ni raideur."

411.

„Ploën, ce 10/22 Août 1810,
Mercredi, à 3 heures ½.

....Je quitte cet endroit mardi prochain. Je passerai une journée et demie à Riga, où il m'attend encore des fêtes, et, le 22, je serai rendue à Pétersbourg, ou peut-être à Czarskoe Selo, car il est possible que l'Empereur aille s'établir à Czarskoe Selo pour le temps des couches de Mad. d'Oldenbourg, qui tardent si fort que j'arriverai tout exprès pour cette catastrophe, ce dont je me serais passée.

Je suis fâchée de ne pas pouvoir passer encore une huitaine de jours de plus ici, car, à en juger par l'effet que m'ont fait ces bains depuis le peu de temps que je les prends, je suis sûre qu'une quinzaine de plus aurait produit un effet surprenant. Je ne sais au juste si c'est les bains, l'air, ou bien le genre de vie que je mène, mais je me porte à merveille, et je dois vous prôner moi-même ma belle fraîcheur, parce qu'il n'y a personne ici qui puisse s'en charger.

Ce qui m'enchante surtout ici, c'est le climat: il y a une différence sensible avec celui de Pétersbourg; on sent dans l'air quelque chose de plus onctueux, la chaleur est moins vive, moins accablante, il n'y a pas de ces passages subits d'une excessive chaleur à un vent du nord perçant, comme cela arrive fréquemment à Pétersbourg. Il ne s'est pas passé encore une journée ici où je ne sois pas sortie de la maison. Il est vrai aussi que la nécessité de prendre les bains à trois verstes d'ici et le désir de bien connaître cette jolie contrée m'ont empêchée quelquefois de faire attention au temps, tandis qu'à Kamennoï Ostrof, je trouve plutôt mille prétextes pour ne pas sortir. Cette après-dînée encore, je vais faire une course à deux milles d'ici (parce qu'ici on compte par milles), une petite ville sur le chemin de Mitau dont les environs sont jolis.“

412.

„Ploën, ce 13/25 Août 1810,
Samedi, à 11 heures ½ du matin.

Mon attente n'a pas été trompée, chère et bonne Maman, et, quelques heures après vous avoir écrit l'autre jour, j'ai reçu votre

lettre du 23 Juillet/4 Août. Croyez ce que je ne saurai assez vous répéter, ma bien-aimée Maman, c'est que je n'aurai pas de regret de voir Amélie deux mois plus tard, dès que je puis me dire que *vous* en jouissez de sa présence. Il me suffirait de savoir qu'elle vous est nécessaire pour renoncer sans balancer à la revoir du tout. Quel sacrifice peut être pénible pour *vous*, ma bien-aimée Maman! L'idée qu'il vous est utile me ferait trouver tout possible, tout ce qui n'a rapport qu'à moi individuellement. Ah! je conçois que vous devez être charmée d'avoir auprès de vous cette bonne, cette chère Amélie! Ne trouvez-vous pas aussi que, sous différents rapports, elle a extrêmement gagné depuis ces neuf ans qu'elle a été absente? Elle a toujours été bonne et excellente, mais il s'est joint à ces dispositions naturelles des qualités d'acquis qui n'y nuisent pas; elle est devenue plus réfléchie, et pour moi, je prétends qu'elle a quitté la Russie plus solide qu'elle n'y est arrivée: elle-même le trouvait.

A cinq heures du soir.

Le commencement de ma lettre a subi tantôt différentes interruptions, entre autres celle qu'a causée une grande question qui a été agitée et décidée. C'est une prolongation de trois jours à mon séjour ici. J'avais fixé mon départ à mardi; il est remis actuellement à vendredi, afin de pouvoir compléter un certain nombre de bains que je n'aurais pas pu prendre sans cela. De plus, le temps est plus beau qu'il ne l'a été pendant presque tout notre séjour, ce qui a achevé à me décider. La différence du moment de mon arrivée à Pétersbourg avec celui que j'avais premièrement fixé est si légère, qu'elle se perd dans une distance comme celle qui me sépare de vous, ma bien-aimée Maman; mais, malgré cela, une certaine impatience indéfinissable de me retrouver à mon poste, qui combat sans cesse l'agrément de mon séjour ici, fait que j'ai eu de la peine à me décider à un retard de trois jours. Dieu sait comment je vous écris, chère Maman, et je vous en demande mille et mille pardons: je viens de finir une lettre à l'Empereur et une autre à l'Impératrice, et l'on m'attend pour sortir dans un moment. J'avais l'intention de répondre longuement à votre dernière lettre et de vous faire la description d'une fête charmante

qu'on m'a donnée avant-hier, mais je remets tout ceci à la poste prochaine. Adieu, en attendant, ma chère et bonne Maman. Veuillez, en écrivant à Amélie, lui dire avec mille choses tendres de ma part qu'il m'a été impossible de lui écrire cette poste-ci, et y joindre cet énorme paquet de lettres pour sa suite, dont on m'accable de Pétersbourg.

413.

„Ploën, ce 16/28 Août 1810,
Mardi, à 5 heures.

Comme probablement il ne me sera pas possible, chère Maman, de vous écrire d'ici à douze ou quinze jours, je le fais encore aujourd'hui, partant vendredi, et vous prie de n'attribuer qu'à mon voyage l'interruption que je serai obligée de mettre à mes lettres. Un temps superbe, le plus beau que nous ayons eu de tout l'été, semble s'être établi tout exprès pour me donner des regrets, mais, quoique je me sois infiniment plu ici, un *je ne sais quoi* puissant me rappelle aussi à Pétersbourg, où je ne trouverai pas bien des jouissances que j'ai ici, mais où l'idée du *devoir* m'enchaîne....

Vous me demandez, chère Maman, comment nos journées sont arrangées à Ploën? Voici comment elles l'étaient, car il n'en reste plus que deux à passer. A huit heures, nous partions pour le bain, et nous en revenions vers les dix heures ou neuf heures ½. Chacun déjeunait chez soi; quand la Princesse de Wurtemberg n'allait pas se baigner, ce qui est arrivé souvent à cause de sa santé, elle assistait à mon déjeuner. Après déjeuner, si le temps était beau et s'il ne faisait pas trop chaud, j'allais quelquefois me promener à pied, sinon je m'occupais, j'écrivais la plupart du temps.

Au commencement de notre séjour, nous dînions à deux heures, mais, depuis trois semaines déjà, c'est à une heure, ce qui oblige de commencer la toilette, qui n'est pas grande, à midi: à une heure précise, nous dînons. Rentrée chez moi, après dîner, la Princesse de Wurtemberg y reste quelque temps, et puis de nouveau je lis ou j'écris. Mes sorties du soir variaient. Quand nous entreprenions de

grandes courses, nous partions quelquefois dès 5 heures ou $5^1/_2$, d'autres fois pas avant 7, lorsque les journées étaient plus longues. Quand je me baigne l'après-dînée, je fais porter (ou plutôt *amener*, rassurez-vous, Maman) le thé dans la tente au bord de la mer, j'y donne rendez-vous aux Messieurs et nous partons de là. Aujourd'hui j'ai fait ainsi et j'ai monté à cheval, avec M. Narychkine et le comte Wittgenstein; une partie des dames suivaient en *ligne*. Antoinette, qui ne voulut pas monter, alla se promener de son côté. A 9 heures, nous soupons, et à 10 tout le monde est rendu chez soi; il est cependant arrivé que M. Narychkine, qui est extrêmement farceur, est resté quelquefois jusqu'à 11 heures dans le salon avec une partie de la société à faire du train. Grâce au Ciel, il n'a régné ici ni gêne ni raideur; la représentation consistait dans des témoignages journaliers de zèle et de bienveillance réciproque entre tout ce qui m'entourait. Chacun en son particulier et tous ensemble cherchaient à s'amuser le plus innocemment possible, et tout ceci a fait du séjour de Ploën un séjour fort agréable. J'en emporte des vues, des plans, de la musique, les portraits de toute la société, des souvenirs, et un peu d'embonpoint, mais probablement je n'y reviendrai plus."

414.

„Kamennoï Ostrof, ce 29 Août/10 Septembre 1810,
Vendredi, à 10 heures du matin.

Chère et bonne Maman, mon voyage m'a mise en retard vis-à-vis de tout le monde, mais il n'y a pas de ma faute si je ne vous ai pas écrit de Riga, comme j'en avais l'intention; cette fois il m'a été absolument impossible d'en trouver le moment. Vous aurez vu tous les détails de mon voyage et de mon arrivée ici dans ma dernière lettre à Amélie, mais ce que je n'ai pas pu lui dire, n'ayant pas eu encore l'occasion d'en faire la remarque, c'est les regrets que donne toute notre société à la vie paisible et agréable que nous menions à Ploën. Moi-même, à l'exception d'individus que j'ai été charmée de revoir, j'ai de la peine à me refaire au genre de vie et à mille choses ici, et il se mêle beaucoup plus de regrets à mes

souvenirs que je ne m'y attendais. Ce n'est qu'aujourd'hui que je me sens reposée du voyage; on ne l'est jamais le lendemain, et samedi j'ai fait une course à Pavlofsk et Czarskoe Selo qui n'a pas contribué à me reposer. Avec tout cela, j'éprouve une sensation que je n'ose pas dire, de crainte qu'on ne se moque de moi, mais qui est très réelle. C'est la différence sensible de la température et de la qualité de l'air, qui m'a fait souffrir les premiers jours d'autant plus, que la transition était subite, que nous mourions de chaud pendant les trois premiers jours du voyage, et qu'à Narva, il y a eu une gelée blanche la nuit. J'y ai vu les cataractes, que je ne connaissais pas et qui méritent d'être vues.

Votre lettre du 31 Juillet/12 Août a été la dernière que j'ai reçue à Ploën, et je me préparais à vous répondre longuement à la question que vous m'y faites, chère Maman, au sujet de la différence qu'il peut y avoir entre les bains de mer ici et plus loin, lorsque je vis dans votre lettre du 7/19 Août que M. de Richter s'était chargé de l'explication d'ici. Jusqu'à Réval, l'eau de la mer Baltique n'est presque pas salée, à cause des rivières qui se jettent dans le golfe, et l'on prétend même qu'à Libau, sur la côte occidentale de la Courlande, elle est plus salée et a encore plus de qualités requises que sur la côte où nous avons été, mais le séjour de Libau, qui est une ville, n'aurait pas eu le même agrément, et Stoffregen assurait que la différence de l'eau n'était pas assez grande pour sacrifier cet agrément-là. Frik vous a donc quittée. Mais où est-elle à l'heure qu'il est? Je voudrais bien les savoir établis quelque part, et je suis de votre avis, Maman, que cette vie errante n'est pas ce qu'il leur faut, sous plus d'un rapport.

Je finis pour aujourd'hui, chère Maman, et ne pourrai probablement plus ajouter grand'chose à cette lettre jusqu'à mercredi.

La fête de Saint-Alexandre, qui occupera toute la journée de demain, fait arriver l'Impératrice ce soir au Palais d'Hiver, où peut-être je passerai aussi la nuit. La Princesse de Wurtemberg y est arrivée, je crois, hier, et ne logera plus à sa campagne, qui n'est pas près de l'église à Kamennoï Ostrof, comme vous le pensiez, chère Maman, mais de l'autre côté de la rivière au bout des possessions du comte Stroganoff.

Mercredi, 31 Août/12 Septembre, à 11 heures du matin.

Je joins ici un gros paquet pour Amélie qui contient une lettre de Mad. Zinovief, née Beck. J'ai été très étonnée d'apprendre en arrivant ici qu'elle est partie pour les pays étrangers (mais je ne sais où elle a porté ses pas) pour remettre sa santé, qui doit être très délabrée; elle a, dit-on, les nerfs détraqués. Si elle était restée Mlle Beck à Carlsrouhe, je suis sûre que cela ne lui serait pas arrivé, mais il est juste qu'elle ait les maux des grandes dames, puisqu'elle l'est devenue. Je cède à qui le voudra et les maux et les soi-disant jouissances de cet état (hormis celle de pouvoir rendre service). Je paye aujourd'hui par de la fatigue et un mal de tête la brillante journée d'hier. J'avais perdu l'habitude de ces magnifiques supplices et surtout celle de me coucher tard. Comme Amélie s'impatienterait, si elle était avec moi! Elle qui aime à veiller ne saurait que devenir, à présent que j'ai contracté l'habitude très salutaire que je compte conserver, d'être au lit à onze heures et même avant, s'il est possible.

Adieu, chère Maman, la voiture m'attend, je vais chercher quelque chose qui ressemble à la campagne: je suis devenue comme le huron, les jardins me sont odieux et je ne respire que dans les champs, j'espère que cela passera, car sans quoi je risquerais de me consumer de ce mal. Adieu encore une fois, chère Maman, je baise mille et mille fois vos chères mains."

415.

„Kamennoï Ostrof, ce 6/18 Septembre 1810,
Mardi, à 7 heures 1/2 du soir.

Le désir de ne pas manquer la poste de demain, chère et bonne Maman, m'a fait quitter Pavlofsk quelques heures plus tôt que je ne l'aurais fait sans cela. J'aurais bien envie de m'en faire un mérite et de vous faire croire que j'ai porté ce sacrifice au devoir filial, mais j'y perdrais mes peines, car vous savez ce qui en est, chère Maman. J'avais porté avec moi votre lettre du 14/26 Août dans l'espoir que je pourrais trouver un moment pour commencer celle-ci, mais cela m'a été impossible, car j'ai passé la journée d'hier et celle d'aujourd'hui sur

les grands chemins à entrer et sortir de voiture, et à mourir de froid hier. Je suis partie d'ici à dix heures du matin pour le Palais d'Hiver, où nous avons été à la messe pour ma fête. De là je me suis mise en route pour Pavlofsk, où j'ai passé la journée. Je suis allée à Czarskoe Selo après souper pour y passer la nuit, et revenue ce matin, à midi, à Pavlofsk pour le baptême du petit d'Oldenbourg. Après un déjeuner dînatoire à la suite du baptême, je ne me suis donné le temps que de retourner dans notre maison pour me déshabiller, et suis repartie. Cependant, comme il était de bonne heure, je me suis arrêtée à Czarskoe Selo pour faire un tour de jardin, le temps s'étant remis au beau, et ce n'est que là que je me suis réchauffée, car, depuis deux jours, nous avions un froid désespérant, qui était plus sensible à Pavlofsk et à Czarskoe Selo, qui ne sont que des séjours d'été. J'ai quitté Czarskoe Selo à cinq heures et j'arrivai ici à sept. N'est-il pas vrai, chère Maman, que voilà bien des courses!

Il y eut spectacle hier à Pavlofsk, un opéra connu et assez insignifiant, mais le petit ballet qui vint à la suite eut un intérêt particulier pour moi par une aimable attention de M. Narychkine *) (qui est directeur des spectacles). Il avait fait représenter en décoration la vue de ma chambre à coucher à Ploën et donné pour musique au corps de ballet certaines valses qu'on y jouait chaque jour et que nous n'appelions que *les valses de Ploën*. Cela devait être une surprise pour moi, mais qui découvrit le secret? ce fut *l'Archevêque de Toledo*, qui ne sait jamais se taire. Je ne fus cependant pas moins sensible à l'attention de l'inventeur.

Je suis enchantée, chère Maman, que la lecture de mes lettres à Amélie vous cause quelques moments de plaisir. Vous avez bien jugé en voyant l'expression du contentement: ces sept semaines appartiendront toujours aux souvenirs les plus agréables de ma vie. Quand même il n'en résulterait rien de plus, c'est autant de gagné sur elle.

Combien je comprends, ma bonne Maman, la peine que vous cause le départ de Frik, et combien Gustave est intéressant par la sensibilité qu'il témoigne à cette occasion! Je suis charmée aussi que les deux petites soient restées avec vous, chère Maman; ce sera une

---

*) Alexandre Narychkine.

occupation qui vous fera peut-être moins sentir *l'isolement* causé par la dispersion de toutes mes sœurs! Je souffre de ce mot chaque fois que je le vois écrit par vous, chère et bien-aimée Maman. Pourquoi le sort a-t-il mis tant de distance entre nous!

Je viens d'être interrompue par une lettre de la comtesse Apraxine, à qui j'avais écrit avant mon départ par son frère, le comte Léon Razoumowsky *). Voici ce qu'elle me dit de sa santé: „Quoique je me sente plus forte que je ne l'ai été l'hiver dernier, j'attribue cela uniquement à la saison où nous sommes, qui est le seul temps de l'année où je suis moins souffrante, mais je ne suis pas du tout quitte encore de ma malheureuse opération, je n'y vois pas de fin. Quoique les médecins en paraissent contents, pour moi j'en suis très ennuyée, d'autant qu'elle devient tous les jours plus difficile et plus douloureuse". Pauvre femme! je crains bien qu'elle ne guérira jamais entièrement! Elle me parle beaucoup de vous, chère Maman, et du désir qu'elle aurait de vous revoir.

L'Impératrice veut m'envoyer demain une lettre pour Amélie, mais elle court risque de ne la recevoir que la poste prochaine, parce que je compte envoyer de bonne heure mon paquet à la poste: je reprends demain mes études russes, et je sais que, quand j'y suis une fois, je ne puis pas finir et que ma lettre risquerait d'arriver trop tard. En attendant, en voici plusieurs, entre autres deux poulets de Mad. Krutz. Cette lettre trouvera certainement Amélie près de vous. Veuillez, chère Maman, lui dire mille choses de ma part. Quand j'écrirai à Frik, permettez-moi aussi de vous adresser mes lettres, jusqu'à ce que je sache où la trouver. Adieu, bien chère Maman, je baise mille fois vos chères mains. Le Prince Louis de Wurtemberg, qui a passé quelque temps en Russie et dernièrement ici, vient de repartir et m'a demandé mes commissions pour l'Allemagne, mais, comme j'avoue que, dans ce moment, il est peu d'occasions auxquelles je me fie, je n'ai pas profité de celle qu'il m'a offerte, non que j'aie de lui une méfiance injurieuse, mais en général il n'est pas du siècle de mettre ses pensées les plus intimes noir sur blanc; les accidents sont trop fréquents. Son fils, ce petit Adam qui impatientait

---

*) Le Comte Léon Razoumowsky (1757—1818).

si souvent Amélie, est devenu bel homme; il est allé voir sa mère à Varsovie."

416.

„Kamennoï Ostrof, ce 19 Septembre/1 Octobre 1810,
Lundi, à 2 heures.

La nouvelle de l'arrivée en Russie du Roi Gustave vous sera sûrement parvenue, chère Maman, longtemps avant cette lettre. Ce serait perdre mon temps que de vouloir vous décrire ici et mon étonnement et la foule d'autres sentiments que cette arrivée si inopinée m'a causée. Je me flattais toujours que sa femme et au moins son fils le suivaient de près, mais malheureusement Frik a repris le chemin de Carlsrouhe, probablement avec son fils, car je ne crois pas qu'elle ait eu la prévoyance (et peut-être était-elle dans l'impossibilité) de l'envoyer à la suite de son père. Si le renvoi de Mlle de Pauhuys n'était qu'une feinte, et qu'elle eût été chargée au lieu de cela d'amener Gustave sur la route que son père a prise! Cette idée, qui m'est venue au milieu de mes anxiétés pour cet intéressant enfant, est trop bonne pour que le bon génie de Frik la lui ait inspirée. Les bons génies sont rares aujourd'hui, il règne bien plutôt un aveuglement et un guignon propre au siècle.

Je vous écris donc aujourd'hui, chère Maman, par un courrier qui va à Paris, pour vous parler de Frik. Je suis dans les plus vives inquiétudes à son sujet, et surtout à celui de son fils: je voudrais me tromper, mais j'appréhende fort qu'à la première nouvelle qu'aura l'Empereur Napoléon de l'intention du Roi de s'embarquer, il ne traite Gustave en otage et ne le rende responsable des actions de son père. Selon toute apparence, celui-ci n'a d'autre projet que de vivre tranquille et indépendant en Angleterre, où il a l'intention d'aller, mais le lieu seul qu'il a choisi suffira pour exciter la colère de Napoléon.

L'Empereur Alexandre, en apprenant l'arrivée du Roi à Polangen, a aussitôt envoyé son aide de camp, le comte Ojarofsky, auprès de lui, et j'ai profité de cette occasion pour écrire au Roi et lui demander s'il n'était pas d'avis de me confier Frik et ses enfants, en cas qu'ils ne dussent pas s'embarquer avec lui, parce que, loin de lui, je les

croyais en danger partout ailleurs qu'en Russie. Je joins ici la copie de sa réponse et celle de ma lettre. De plus il a répété plusieurs fois de bouche à M. Ojarofsky combien il désirait que sa femme et ses enfants fussent en Russie, qu'il ne les croyait en sûreté que là, mais qu'il voudrait que ce soit moi qui en fasse la proposition à ma sœur. (Dans ma lettre, je l'avais prié de faire parvenir ses ordres à sa femme, en cas qu'il trouvât nécessaire de la faire venir.)

Hélas! j'irais la chercher moi-même, si c'était possible, mais cela ne serait-il pas trop tard, la laissera-t-on partir avec son fils? Car c'est lui surtout qu'il est essentiel de mettre hors de l'atteinte de la vengeance de l'Empereur Napoléon. Tant qu'il sera sous sa main, peut-on répondre de sa sûreté? Veuillez, chère Maman, vous bien pénétrer de ce danger, sur lequel il me semble qu'on est aveuglé ailleurs par l'habitude. D'un autre côté, cet enfant ne pourra jamais rentrer dans ses droits tant qu'il restera en Allemagne. Si donc il y a possibilité humaine pour Frik de partir avec son fils, aidez-la, chère et bonne Maman, de vos conseils (quant aux moyens, ils lui seront fournis), et engagez-la à ne pas perdre un moment.

L'Empereur désire beaucoup qu'elle puisse venir s'établir en Russie avec ses enfants. Je dis en Russie et non à Pétersbourg, parce que je serais la première à déconseiller Frik et à m'opposer qu'elle soit établie ici, pour des raisons trop longues à détailler, mais que sûrement vous et elle approuverez. Mes vœux se portent sur Riga, où elle serait mieux sous tous les rapports qu'à notre Cour.

Mais malheureusement nous n'en sommes pas là encore. Qu'elle parte seulement, qu'elle arrive avec Gustave au moins à Polangen, et ce n'est qu'alors que je respirerai. Elle sera reçue généralement avec transport: chez nous, on lui rend la justice qui lui est due et toute l'estime qui lui revient personnellement. Je crois pouvoir lui répondre qu'elle se trouvera bien en Russie, aussi bien qu'elle peut être loin de son mari et loin de vous, ma bien-aimée Maman, qui êtes sa plus grande consolation. Mais ne doit-elle pas ce sacrifice à la sûreté de ses enfants?

Czarskoe Selo, ce Mercredi 21 Septembre/3 Octobre, à 2 heures 1/2.

Le courrier ne partant que demain, j'ai encore le temps, chère Maman, d'ajouter quelques mots à ma lettre. Je ne vous ai pas dit, mais je l'écris à Frik, que jusqu'à présent le Roi n'a pas pu s'embarquer encore à cause de l'éloignement de la flotte anglaise. Il s'est rendu à Riga, où il doit être depuis samedi ou dimanche, parce qu'on croyait qu'il y serait plus rapproché de son but. Mais à Riga même, on n'a plus de nouvelles de la flotte, qui s'est beaucoup éloignée. Si cet embarquement est différé encore ou bien certainement remis, il paraît hors de doute que le Roi restera en attendant en Russie, car il dit dans sa première lettre à l'Empereur qu'il lui demande la permission de s'embarquer, ou bien s'il croit devoir s'y opposer, un asile dans les états de son beau-frère. Ne faudrait-il pas, dans les deux suppositions, hâter autant que possible le départ de Frik, qui, à ce qu'il me semble, après ce qui est déjà arrivé, doit être le moins possible éloignée du Roi. Je crains, je l'avoue, qu'ils ne se soient mal séparés, et j'attends de vos nouvelles, chère Maman, avec une impatience indicible; la poste d'hier ne m'a rien apporté de personne. Quant aux moyens de faire le voyage, M. Bethmann aura ordre de satisfaire à tout, et l'Empereur m'a dit: „Ecrivez à votre sœur que tout ce dont elle aura besoin est à sa disposition". Mais hélas! je tremble que tout cela ne soit inutile: il y aura déjà des ordres, ou bien *des conseils* de ne pas sortir de Carlsrouhe et de Brouchsal. Trop heureux si ce n'est pas pire encore! Je n'ai qu'une pensée, et elle me tourmente et m'agite cruellement.

Kamennoï Ostrof, ce Jeudi 22 Septembre/4 Octobre.

Ne croyez pas, je vous en supplie, chère Maman, que les inquiétudes que je vous exprime soient un effet de mon imagination ou bien de mon attachement pour Frik et du zèle que je mets à la cause du Roi. Elles sont partagées généralement ici par tout le monde. Personne ne comprend comment le Roi, avec l'intention de s'embarquer, n'a pas pensé avant toute chose à mettre son fils en sûreté. Peut-être Napoléon, affectant toujours de traiter le Roi en insensé,

ne voudra donner aucune importance à ses démarches. Dieu le veuille! mais dans ce cas même, il me semble qu'il faudrait profiter de ce bonheur et se soustraire le plus tôt possible à un repentir. Enfin, ma bien-aimée Maman, je me remets à vous et à Dieu pour la sûreté de ce cher enfant, auquel je porte un intérêt extrême. Rappelez-vous que l'assassinat du Duc d'Enghien était un crime inutile, et cependant il a été commis: ici il pourrait y avoir quelque intérêt à s'emparer de Gustave. J'espérais qu'il y aurait quelque nouvelle plus fraîche du Roi avant le départ du courrier, mais il n'y en a pas. Je ferme donc ma lettre, que l'Empereur peut me demander d'un moment à l'autre; celle pour Frik et une pour Amélie sont incluses ici. Adieu, bien chère Maman, ayez la bonté de m'accuser au plus tôt la réception de celle-ci. Je vous baise mille fois les mains."

417.

„Kamennoï Ostrof, ce 28 Septembre/10 Octobre 1810, Mercredi, à 10 heures et demie du matin.

Je vous écris, chère Maman, au milieu des horreurs du déménagement: nous nous établissons au Palais d'Hiver, mais je passe encore la matinée ici et veux vous remercier d'ici pour votre lettre du 4/16 Septembre, chère et bonne Maman.

Je suis charmée que vous ayez été satisfaite du prince Alexis Kourakine *) et de ceux qui étaient avec lui. Le retour de son fils rendra la vie à sa pauvre petite belle-fille, qui était, à ce qu'on dit, dans un désespoir sans nom de l'absence de son mari.

Si je n'avais pas reçu votre lettre, chère Maman, avant que d'avoir lu les gazettes, j'aurais été cruellement effrayée de la manière dont elles parlent de l'accident de Frik. C'est à ce malheureux Gœlshausen, qui restera toute ma vie marqué en noir pour moi, que sa voiture s'est cassée, et l'on dit qu'on a eu de la peine à la transporter

---

*) Le Prince Alexis Kourakine (1768—1829). Son fils, le Prince Boris (1783—1850), avait épousé la Princesse Elisabeth Golitzyne (1790—1871), dont il eut deux fils, Alexis (né 1809) et Alexandre (né 1811).

à Darmstadt, où les médecins n'ont encore pu lui donner aucun soulagement. Vous avouerez, Maman, que ces détails sont bien faits pour effrayer, et, si ces nouvelles sont exagérées, comme je l'espère, elles mettront le comble à mon aversion pour ces maudites gazettes qui ne disent jamais que des sottises. Mais quelquefois je crains que les détails sur Frik ne soient vrais, et qu'on ait voulu vous les cacher. Je suis d'ailleurs si continuellement occupée de Frik que je n'avais pas besoin de ceci pour y penser vivement. Aussi n'ai-je vu qu'elle en rêve toute cette nuit-ci.

La Grande-Duchesse Catherine, après être accouchée très heureusement, paye cher quelques imprudences qu'elle a faites, d'abord par une perte de sang qui l'a affaiblie et reculée de beaucoup, et à présent elle souffre de nouveau d'un mal au sein qui a manqué encore devenir un abcès. Elle est cependant arrivée à Pétersbourg hier par eau avec l'Impératrice, mais je crois qu'elle passera dans sa chambre tout le temps qu'elle compte encore rester ici, ce qui est une quinzaine de jours. Vous vous nommez avec raison la bonne Maman, et vous auriez mieux dit encore l'excellente Maman! Mais je voudrais cependant qu'Amélie ne profite pas trop de cette bonté et qu'elle revienne bientôt auprès de vous. Je crains qu'elle ne se gâte à Munich, qu'elle n'y redevienne frivole et étourdie comme jadis; il me semble déjà retrouver ce ton dans ses lettres. Elle ne m'en voudra pas, si elle lit ceci dans la vôtre, car elle avoue elle-même qu'elle avait ce caractère et qu'elle l'a perdu ici. J'ai peu de chose à vous dire, chère Maman, sur mes faits et gestes qui sont très uniformes ici. Nous finissions ces derniers temps nos soirées (qui ne sont pas longues, car je me couche de bonne heure) tête-à-tête avec la Princesse de Wurtemberg et faisions des lectures, ce qui me convenait fort: c'était moi qui lisais; elle travaillait. Je ne sais si nous pourrons continuer au Palais d'Hiver, mais nous nous le proposons du moins. Quand l'Impératrice sera partie, il faudra bien que je recommence à voir quelquefois du monde le soir, mais je n'en suis pas impatiente.

Adieu, ma bonne Maman, il fait un beau soleil et je veux en profiter pour la dernière fois ici. J'espère que la poste prochaine m'apportera encore une lettre de vous et des nouvelles de Frik. Adieu, chère Maman, je vous baise bien tendrement les mains."

418.

„Pétersbourg, ce 29 Octobre/10 Novembre 1810,
Samedi, à 2 heures.

Chère et bonne Maman, il y a une heure que j'ai commencé cette lettre, que la comtesse Stroganoff est venue interrompre. Comme je ne la vois que rarement à présent, je n'ai pas voulu lui laisser voir que j'avais autre chose à faire, d'autant plus que j'ai un vrai plaisir chaque fois à causer avec elle. L'état de son beau-père, dont la santé est si mauvaise depuis quelque temps qu'il ne peut plus quitter son fauteuil, la fait rester presque continuellement chez elle, et le peu de moments dont elle peut disposer, elle les donne à sa mère. Il serait bien possible qu'Amélie, à son retour, trouve cette maison-là en deuil et pleurant son excellent chef; depuis quelques mois sa santé baisse beaucoup.

J'ai à vous remercier, chère et bonne Maman, pour vos deux lettres du 5/17 Octobre; l'une m'a été apportée par le petit Novossiltzoff *), avec les gravures, et l'autre m'est parvenue par la dernière poste. Vous y croyiez que je verrais le Roi Gustave. Je l'aurais sans doute vivement désiré, et, s'il en avait le moindre désir, cela n'aurait pas été impossible, mais ce désir n'a pas été exprimé autrement que dans le simple rapport de la politesse, et il aurait fallu plus, pour écarter des difficultés, non pas insurmontables, mais telles qu'il y en a à toutes choses ici-bas. M. de Benkendorf écrit à Antoinette qu'il donnera à Carlsrouhe toutes les nouvelles qui ont rapport au Roi, et Frik en aura donc par lui de plus satisfaisantes que par moi.

Je reçois à l'instant par la poste du jour votre lettre du 9/21 Octobre, mais je crains tant de manquer le départ de la poste, que je me suis à peine donné le temps de la lire. Adieu donc, chère et bien-aimée Maman, je vous baise les mains mille fois, et me dédommagerai la poste prochaine de la hâte pénible de cette lettre.“

---

*) Nicolas Novossiltzoff, plus tard comte, président du Conseil de l'Empire.

Marie Antonowna Narychkine.

Portrait de Stroely, 1801, appartenant à Mme A. Narychkine.

419.

„Pétersbourg, ce 1er/13 Décembre 1810,
Jeudi, à 1 heure ½.

Enfin, chère et bonne Maman, je puis vous donner une réponse. Je séchais d'impatience de n'avoir pas pu le faire plus tôt, mais il n'y avait réellement pas ma faute: depuis plus de huit jours, l'Empereur me promet chaque jour une décision, et il n'y a pas une demi-heure qu'il me l'a donnée! Amélie avait raison, et j'ai prévu dès la première lecture de votre lettre, chère Maman, que la proposition d'envoyer chercher Gustave ne serait pas goûtée, et, en effet, une démarche pareille aurait pu donner de l'ombrage.

J'avais proposé que l'Empereur envoyât quelque personne de marque avec une lettre ostensible de ma part, où nous inviterions Frik à venir en Russie avec ses enfants, que, le Roi étant en Angleterre, où sans doute elle ne voudrait pas le suivre, nous lui offrions ici un asile convenable à son rang, etc. Je pensais que, de cette manière, on n'aurait pas le prétexte à avancer qu'on a cru qu'elle voulait s'embarquer pour l'Angleterre, et que Napoléon, à moins de vouloir blesser avec intention l'Empereur et manquer à tous les procédés d'amitié, ne pourrait pas mettre d'obstacle au départ de Frik et de son fils. Mais cette proposition-là n'a encore pas été goûtée. L'Empereur craint de se compromettre, puisqu'il serait possible que, malgré cette invitation, Napoléon s'opposât au départ, et malheureusement nous sommes trop peu considérés par lui, pour que le nom de la Russie, sans force armée, suffise pour en imposer et soit d'autorité. C'est ce que l'Empereur reconnaît et dit lui-même, à ma honte et douleur éternelle!

Voici donc le seul moyen qu'il propose. C'est de paraître ne plus s'occuper de ce projet, que Frik avec son fils fasse des courses auxquelles on s'habituerait, et qu'elle tâche de gagner le territoire autrichien, où l'on assure qu'elle n'aurait plus rien à risquer, qu'elle attende là Amélie et qu'elles fassent ensemble le voyage de Russie.

C'est là l'unique ressource qu'on nous laisse, et, pour ceci, il faudrait qu'Amélie retarde son voyage encore de quelque temps, afin

que ces courses préparatoires, si vous les trouvez nécessaires, puissent se faire à loisir. Il me vient aussi en idée si vous, chère Maman, ne pourriez pas faire le semblant de vouloir accompagner Amélie jusqu'à Munich, lorsqu'elle partira. Il serait bien naturel que Frik ne reste pas seule à Carlsrouhe dans ce cas-là, et qu'elle prenne son fils avec elle, comme elle ne s'en sépare jamais, ne faisant d'ailleurs aucun préparatif pour un plus long voyage. De Munich à la frontière autrichienne, il y a si peu de chemin qu'il me semble qu'avant qu'on puisse s'en douter, Frik pourrait l'avoir gagnée.

Je crains, chère Maman, que vous ne trouverez pas ce projet exécutable et c'est cependant, comme je l'ai dit, la seule ressource qu'on nous laisse. Napoléon affecte de traiter le Roi sans aucune conséquence. On dit qu'il a témoigné la plus parfaite indifférence sur le lieu du séjour du *comte de Gottorp, qui n'est pas autre chose pour lui*; par conséquent, son fils n'est pas plus que *le petit Gottorp*, et, si après coup il trouve mauvais qu'on ait osé le soustraire à sa puissance, ne pourrait-on pas répondre que, n'ayant reçu aucune instruction à ce sujet, on avait cru qu'il ne mettait point d'importance au sort de Gustave? Cet enfant, que j'aime comme si j'avais contribué à son existence, et par qui il me semble quelquefois que la justice de la Providence doit éclater un jour, me cause les plus vives inquiétudes. Je ne sais pas de quoi je ne serais pas capable pour le soustraire à la puissance des ennemis de sa famille, et vous pouvez concevoir, chère Maman, combien il m'est cruel d'avoir les mains liées dans cette occasion-ci. Je tremble que vous ne trouviez la proposition de l'Empereur impossible à exécuter, mais cependant, dès qu'il n'y a eu ni ordre ni insinuation à Frik sur le lieu de son séjour, pourquoi ne serait-elle pas maîtresse de porter ses pas, comme tout le monde, où bon lui semble?

De grâce, chère Maman, quand vous aurez reçu ma lettre, mandez-moi par la poste votre avis sur la proposition que je suis réduite à vous faire. Si vous me dites: *Le tissu du châle que vous m'avez envoyé est très fin*, cela signifiera que vous la trouvez possible; vous me direz le contraire par: *Faites teindre en noir le châle que je vous ai envoyé*, et, si vous ne la croyez pas tout à fait impossible, veuillez me dire qu'*il faudrait une autre bordure*. J'imagine

toutes ces phrases, parce que je crois que notre chiffre sur tout ce qui a rapport à Frik et au Roi est trop usé pour pouvoir servir davantage, et que, dans ce moment, il faudrait avoir l'air de ne plus s'occuper de son voyage en Russie, puisque ce n'est que par surprise qu'on pourra obtenir quelque chose. Les occasions étant rares, il faut, chère Maman, que je m'excuse ici et justifie les raisons que je donne pour préférer pour Frik un autre séjour que celui de Pétersbourg. J'en parle au détail à Amélie, qui connaît assez bien le terrain d'ici pour juger si j'ai raison ou non, et, afin de ne pas me répéter, je vous dirai seulement que mes raisons étaient fondées sur la connaissance des caractères et du train dont les choses vont par conséquence de ces caractères. Au reste, si, en dépit du malheureux sort qui paraît s'y opposer, j'ai le bonheur de posséder Frik et ses enfants en Russie, ce sera elle seule qui décidera de ce qui lui sera plus agréable, lorsqu'elle sera avertie de tout ce que je croirai devoir lui dire d'avance. Que n'en sommes-nous là déjà!

Non, sans doute, chère Maman, je ne puis plus excuser la conduite du Roi et en suis bien peinée. Je m'étais obstinée à le faire, et il n'y a que de sa faute, si la personne du monde qui, après sa femme, le jugeait le plus favorablement a dû changer d'opinion. Je ne puis, comme vous, m'expliquer tout ceci que par un dérangement d'esprit: mais cette cause funeste retombe encore, comme tout le malheur de sa vie, sur son indigne oncle, car je tiens de quelqu'un qui a connu le Roi dans son enfance, qu'on est persuadé en Suède qu'on lui a donné quelque chose pour déranger ses facultés intellectuelles. Je vous avoue, Maman, que l'idée qu'on puisse employer le poison pour Gustave me tourmente bien souvent, et je ne trouve d'appui et de refuge à ces cruelles inquiétudes que dans l'espoir de la justice divine. Je trouve, chère Maman, et ne sais si vous serez de mon avis, que la lettre que le Roi a écrite de Polangen à sa femme et dont vous m'envoyez copie peut être utile, en ce qu'elle éloigne toute responsabilité de Frik et semble, aux yeux des autres étrangers, mettre un mur entre Frik et le Roi. On peut même s'appuyer sur cette lettre, si Napoléon faisait semblant de croire qu'elle veut s'embarquer pour l'Angleterre.

Lundi, 5/17 Décembre, à une heure.

Le départ du courrier a été retardé jusqu'à présent, chère Maman, parce que je ne peux toujours pas me persuader qu'il ne vaille pas mieux en agir ouvertement dans cette occasion. J'avais donc imaginé et proposé à l'Empereur, pour lui éviter la crainte qu'il a de se compromettre, de ne traiter tout ceci qu'en affaire de famille, d'écrire *par la poste* une lettre à Frik où je lui dirais que, comme elle ne peut pas nourrir l'espoir de rejoindre le Roi après ses derniers procédés à son égard, il faut qu'elle pense à former un établissement moins précaire que celui qu'elle a à Carlsrouhe, que je l'engage donc, vu l'état de sa fortune, à permettre que je m'en charge, qu'elle vienne donc ici avec Amélie. L'Empereur n'aurait pas été nommé dans tout cela. Mais il a encore rejeté cette idée, qui me semblait meilleure que de tenter de réussir par surprise vis-à-vis de quelqu'un qui ne se laisse guère surprendre, et de plus on pourra s'accrocher au mystère même qu'on aura fait de ce voyage pour y mettre des entraves. Mais enfin il faut céder à la volonté de l'Empereur et s'en remettre pour le reste à la Providence. Je crois que Frik finira par rester en place de cette manière. Mais s'il en est ainsi et qu'il n'y ait point de catastrophe malheureuse jusqu'à cet été, alors du moins elle devrait, sous prétexte de prendre les eaux de Carlsbad, tâcher de se rapprocher de nos frontières et tâcher d'y passer, si c'est possible. Si j'étais avertie, il y aurait alors sur la frontière quelqu'un d'ici qui l'attendrait.

Behrens vous porte une caisse de café, chère Maman. Je suis bien heureuse de pouvoir vous en fournir, et, afin qu'on ne suppose pas que l'envoi de ce courrier a pour but celui qu'il a véritablement, j'en parlerai par la poste comme ayant été envoyé pour chercher de l'argent et faire un itinéraire pour Amélie. Adieu, ma bien-aimée Maman, je baise mille et mille fois vos chères mains."

420.

„Pétersbourg, ce 2/14 Décembre 1810,
Vendredi, à sept heures du soir.

Je vous écris de provision pour demain, chère et bonne Maman, et vous baise les mains pour votre lettre du 9/21 Novembre. Vous m'y

parlez des démarches désagréables que vous êtes obligée de faire pour faire obtenir à Frik et à ses enfants les revenus de son propre bien et de celui du Roi; l'indignité de ce procédé fait crier les plus tièdes en fait de justice. On n'a jamais vu de la part d'un état une vilenie pareille, d'autant plus que je ne sais pas à quoi on veut en venir, puisqu'on n'a plus rien à demander ni au Roi, ni à sa famille: apparemment que Charles XIII trouve commode de réparer ses finances de cette manière-là.

Il y a différents passages dans votre lettre, chère et bonne Maman, sur lesquels ma pensée s'est arrêtée, particulièrement, entre autres, sur ce que vous me dites d'une conversation prolongée jusqu'à minuit que vous avez eue avec Amélie. Cela m'a retracé dans un clin d'œil votre séjour à Kamennoï Ostrof et les conversations que j'avais aussi avec vous, ma bien-aimée Maman, pendant votre toilette du soir. Ah! si l'on pouvait das Vergangene zukünftig machen! Si je pouvais passer encore seulement six semaines avec vous!

Je crains qu'Amélie n'ait de la peine à se réhabituer à notre climat après la température qu'il fait chez vous cette année-ci: un air de printemps au mois de Novembre est aussi étranger à mon imagination que pourrait l'être le climat de l'Afrique. Je ne puis pas me plaindre de notre hiver cet année-ci, jusqu'à présent nous n'avons eu que des froids très modérés, mais je crains pour les mois de Janvier et de Février, et l'idée qu'Amélie voyagera par un temps rigoureux m'est si pénible, que je voudrais presque l'engager de remettre encore son voyage, quoique, après l'exemple de la reine de Prusse, qui a voyagé de Memel ici par 20 et 25 degrés de froid et qui était la plus douillette des femmes, il n'y a point de froid qui doive effrayer.

Samedi, 3/15, à 2 heures.

C'est demain un triste anniversaire *) pour nous, ma bonne Maman, et j'aime à penser qu'Amélie est auprès de vous à cette époque. Peut-être êtes-vous à Brouchsal; il me semble que vous y passez ordinairement ce temps de l'année.

---

*) La mort du père de l'Impératrice Elisabeth, en 1801.

Je dois abréger ma lettre, puisqu'à la suite de ma leçon de littérature russe, j'ai eu la visite de Mad. Ouvaroff, la nouvelle mariée, qui m'a retenue jusqu'à présent. Amélie me pardonnera si je ne lui écris pas aujourd'hui; je suis occupée à le faire par une occasion. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains et suis obligée de finir pour composer une épître à ma *Belle-maman*: la Princesse Stéphanie ne vous appelle-t-elle pas ainsi? Autrefois du moins, on donnait ce titre à sa belle-mère."

421.

„Pétersbourg, ce 10/22 Décembre 1810,
Samedi, à midi.

Quoique la poste n'ait pas eu la complaisance d'arriver cette fois vingt-quatre heures plus tôt que de coutume, comme la dernière, c'est à vous, chère et bonne Maman, que j'écris, et parce qu'il y a huit jours que je n'ai eu ce plaisir, et parce que je suis sûre que je recevrai aujourd'hui ou demain une lettre de vous.

Le petit commencement de celle-ci a déjà été interrompu par l'arrivée de l'Impératrice, qui vient passer trois jours ici et y célébrer le jour de naissance de l'Empereur après-demain par un grand bal.

Mad. Zagriajsky, qui avait à me remettre une lettre de sa sœur la comtesse Apraxine, est arrivée à la seconde reprise de celle-ci, et voilà donc que j'ai été deux heures à écrire une demi-page. Cette matinée ressemble à celles d'Amélie à Pétersbourg. Je trouvais et lui disais qu'elle faisait la parodie d'un ministre d'état, par la quantité de billets, d'envois et de visites qui chaque matin circulaient chez elle. C'est un supplice pour moi que de prodiguer ainsi mes matinées; mais, Mad. Zagriajsky *) ayant eu besoin de me parler sur l'objet de la lettre de sa sœur, il a fallu lui donner une heure, et je suis encore si agitée de sa visite, que je ne sais ce que je vous dis, chère Maman. Ce n'est pas que l'objet dont elle avait à me parler eût de quoi agiter, mais, comme c'est la première fois qu'elle m'a fait l'honneur de désirer me voir, j'ai fait des frais inouïs pour être aimable, et qu'étant encore faible à la suite d'un grand mal de tête que j'ai eu hier, cela m'a

*) Natalie Zagriajsky, née Comtesse Razoumowsky.

irrité les nerfs. Ma tête me fait de nouveau souffrir assez fréquemment depuis quelque temps, et je crains que ceci ne détruise le bon effet des bains de mer; j'en serais fâchée, car j'aurais été fière de produire à Amélie ma fraîcheur et mon embonpoint dans tout son beau....

Adieu, bien chère Maman, la comtesse Tolstoï est là devant moi, qui réclame quelques moments. Il faut donc vous quitter, bien à regret, et en baisant mille fois vos chères mains. J'embrasse Amélie et Frik; la première m'excusera sûrement de ce que je ne lui écris pas aujourd'hui; elle aurait eu pitié de moi hier, si elle m'avait vue souffrir jusqu'à sept heures du soir, et le reste de la soirée j'étais si faible, comme toujours après ces violents maux de tête, que je ne pouvais remuer ni pieds ni pattes. Il faudrait en vérité et sous tous les rapports retourner à Ploën l'année prochaine. Adieu encore une fois, ma bien-aimée Maman."

422.

„Pétersbourg, ce 31 Décembre 1810/12 Janvier 1811,
Samedi, entre 9 et 10 heures du matin.

Que vous êtes bonne, chère et bien-aimée Maman, de m'écrire aussi souvent! Mercredi passé, tandis que, d'une main, je donnais ma lettre pour la poste, on me remettait dans l'autre la vôtre du 7/19 Décembre, et hier je reçus celle du 11/23 Décembre. Je vous baise les mains pour toutes deux. Vous avez eu la bonté d'écrire la première au nom d'Amélie, que vous ne vouliez pas priver des derniers moments qu'elle avait à passer avec Caroline. Ah! je sais parfaitement ce que vous me dites à ce sujet, et voilà pourquoi je suis réellement tourmentée de l'idée qu'Amélie vous quittera. Je vous assure, Maman, que ce n'est pas une façon de parler, que je calcule chaque jour que ce moment approche à grands pas et que j'en ai une véritable terreur: il m'empêche de jouir de l'idée que je reverrai Amélie. Vous n'auriez qu'à dire un mot, et il n'y aurait point de privation, dès que je me dirais qu'elle est nécessaire à votre agrément.

A midi et demi.

Je crains d'être interrompue par deux visites avant la fin de ma lettre, et, comme je n'aime pas les interruptions, je me hâterai

de la finir plus vite que je n'aurais fait sans cela. Oserais-je vous prier, chère Maman, de dire à Amélie que je la remercie pour sa lettre de la même date que la dernière des vôtres? Il m'est impossible de lui écrire aujourd'hui. J'attends la comtesse Wittgenstein, qui est arrivée de Riga, femme de notre cher comte Wittgenstein dont il a souvent été question dans mes lettres à Amélie de Ploën. Elle, je l'avais demandée, mais la comtesse Stroganoff s'est aussi annoncée à moi ungebeten, désirant me parler. Elles se rencontreront et se gêneront mutuellement, et moi par-dessus tout. J'appelle cela des rencontres hétérogènes, et c'est tout ce que je déteste!

Nous finirons notre année à la Cour par un dîner de famille. L'Impératrice vient dîner chez nous, parce qu'elle le fait tous les ans, et qu'elle attache aussi une certaine superstition à conserver ses habitudes; cela se comprend et se gagne aisément. Il y a ce soir une fête chez M. Narychkine *), le grand chambellan, pour commencer l'année gaîment. Il n'y aura de la Cour qu'Antoinette: je suis plus curieuse des relations qu'elle m'en fera que d'y assister en personne, surtout ayant la journée de demain devant moi, qui sera cruellement fatigante. La représentation du *Marché d'Esclaves* dont vous me parlez sera très belle, et elle aura de plus le mérite de l'à propos.

Adieu, ma chère et bonne Maman, heureusement je n'ai été interrompue encore que par l'Empereur: mes visites m'ont laissé le temps de finir ma lettre. Je vous baise les mains en toute hâte, mais bien tendrement, et vous chéris de même, ma bien-aimée Maman."

---

*) Alexandre Narychkine.

1811.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

423.

„Pétersbourg, ce 11/23 Janvier 1811,
Mardi, à 9 heures et demie du matin.

Chère et bien-aimée Maman, votre lettre du 21 Décembre/ 2 Janvier m'a causé une émotion triste et m'a laissé cette impression pour tout le reste de la soirée d'hier. Vous y parlez de l'adieu que vous direz à Amélie comme d'un *adieu éternel.* Mon Dieu! Maman, pourquoi donc le croire? Cette idée m'a fait frémir, à la lettre! Elle a réveillé en moi une pensée trop douloureuse pour qu'elle puisse m'être familière. Je compte si fort sur le projet que j'ai formé un jour à cet égard que vous et moi quitterons ce monde à peu de distance l'une de l'autre et ne serons instruites de notre fin mutuelle qu'en nous rencontrant dans l'autre monde, que le contraire ne me paraît pas possible. En effet, ma bien-aimée Maman, je vous ai chérie, j'ose le dire, si *passionnément* depuis ma tendre enfance, qu'il me semble qu'il faut à cet attachement une fin qui n'est pas commune dans ce monde. Au nom du Ciel! ne dites plus jamais cette phrase: *....comme je suis d'un âge à ne pas croire ni devoir désirer vivre longtemps.* Elle me fait trop de mal.

Ce qui ne m'en fait pas peu aussi, c'est l'approche de votre séparation avec Amélie. Je calcule que M. de Benkendorf doit arriver

ces jours-ci à Carlsrouhe, et, de cette époque-ci, je serai continuellement avec vous, chère et bonne Maman; j'éprouverai pour vous ce que j'ai souffert pour mon propre compte les quinze derniers jours avant le départ d'Amélie. Quel pénible état que celui où l'on est en voyant approcher le moment de se séparer de quelqu'un qu'on aime! J'étais dans une tension continuelle pour vaincre mon attendrissement, que chaque mot, chaque pensée réveillait, et, lorsque je me dis que cet état sera encore plus pénible pour vous, chère Maman, qui y attachez l'idée d'un *adieu éternel*, comment ne pas m'en vouloir d'en être la cause? Je vous jure, Maman, qu'il ne vous aurait fallu qu'un demi-mot pour me faire renoncer pour longtemps encore à revoir Amélie.

A midi et demi.

Sans l'interruption de tantôt, j'aurais encore prosé pendant longtemps sur ce sujet qui est intarissable pour moi, ma bonne Maman, parce qu'il tient à des sentiments qui font partie de ma nature.

A présent je dois vous expliquer ce que c'est que le papier ci-joint, que j'ai fait copier tout exprès pour vous, Maman. On m'a montré l'année passée une collection de lettres de l'Impératrice Catherine, adressées à un certain baron Tcherkassoff *), envoyé à Réval pour y recevoir ma grand'mère, lorsqu'elle vint en Russie avec vous et mes tantes. Ces lettres étaient intéressantes pour moi sous le double rapport du sujet qu'elles traitaient et de la personne qui les avait écrites. Il y a quelque temps qu'on a découvert chez une parente de ce baron Tcherkassoff ses réponses à l'Impératrice. On m'en donna des copies à lire, et le contenu de la dernière, où il est parlé de vous, chère Maman, m'a paru pouvoir vous intéresser. Je l'ai donc fait copier tout exprès pour vous et la joins ici. Les autres roulent presque toutes sur des préparatifs que le baron Tcherkassoff fait pour la réception de celles qu'il attend, et, comme on n'y trouve pas l'esprit de l'Impératrice Catherine, elles sont de très peu d'importance. Je désire, chère Maman, que la lecture de celle-ci vous donne un moment de plaisir, en vous retraçant le souvenir d'un temps que vous m'avez dit souvent être un des plus agréables de

*) Le Baron Alexandre Tcherkassoff.

votre vie. Il est souvent question dans ces lettres du comte André Razoumowsky *) que l'on craint qui n'arrive trop tôt ou trop tard. J'ignorais qu'il fût à votre suite. Il est parlé dans une des lettres précédentes des moyens que M. le baron Tcherkassoff veut employer pour connaître le caractère et les habitudes des Princesses et qui consiste à gagner une de leurs femmes pour en faire un espion. C'est plus commode sans doute que d'exercer sa propre pénétration!

Vous aurez vu, chère Maman, que j'ai recommencé à recevoir du monde. Je ne me relâcherai pas, tant par ma propre conviction que cela vaut mieux, que par ce que vous me dites. Aujourd'hui, j'aurai Mlle Georges, pour faire diversion au jeu. Il y a longtemps qu'on m'engage à l'entendre déclamer en chambre, et j'ai enfin cédé pour ce soir. On dit que c'est tout à fait autre chose que de l'entendre sur la scène. Je vous quitte à présent, chère Maman, pour recevoir la pauvre Mad. de Rossillon en bonne fortune dans mon appartement du bain. Je la vois toujours là pour lui éviter la peine de monter les escaliers du Palais, qui sont terriblement hauts.

L'Impératrice arrive demain, mais heureusement mon jour de naissance ne sera pas fêté par un bal après-demain.

Adieu, chère et bien-aimée Maman; si cette lettre trouve encore Amélie chez vous, veuillez lui dire mille choses tendres de ma part, de même qu'à Frik. Je voudrais ajouter pour la dernière que je lui conseille très, très fort de suivre votre avis, qui est de loger sa fille dans sa chambre; je ne comprends pas comment elle ne le fait pas."

424.

„Pétersbourg, ce 14/26 Janvier 1811,
Samedi, à une heure.

J'ai reçu hier soir, chère et bonne Maman, votre lettre du 25 Décembre/6 Janvier, et j'ai dû faire un effort désagréable au moment où je la lisais pour m'interrompre et aller à l'Hermitage *au pas de charge* (qu'Amélie connaît pour ses péchés), ou plutôt chez l'Impératrice, car de là l'on marche très gravement. On donna *la Vestale*, et mon jour de naissance a été célébré bien plus à mon gré

*) Le Comte André Razoumowsky, plus tard Prince.

par ce spectacle qu'il ne l'aurait été par un bal comme les années précédentes. La musique de cet opéra est superbe; elle est reconnue comme telle dès longtemps, mais je me suis convaincue hier qu'elle répond parfaitement à sa réputation, et l'ensemble de la pièce fait un très beau spectacle.

Si vous vous êtes rappelée de mon jour de naissance, ç'aura été le 24 et non hier, et vous n'aurez pas deviné peut-être que j'ai passé la soirée de ce jour couchée et souffrant d'un mal de tête. J'ai beaucoup pensé à vous, chère Maman, et à Amélie, et me suis dit que sûrement vous serez toutes deux occupées de moi. La bonne Amélie se serait sûrement attendrie sur mon compte, si elle avait su la manière solitaire et peu agréable dont j'ai passé cette soirée. Trop heureuse cependant de l'avoir passée toute seule, parce qu'il n'y a rien de plus désagréable que de ne pas pouvoir souffrir à son aise! L'Impératrice, qui était arrivée le matin, avait dîné chez nous, et, après dîner, Steibell, que l'Empereur voulait entendre, fit de la musique en présence der hohen Herrschaften jusqu'à sept heures. Je fis bonne mine aussi longtemps que possible, mais, dès que l'Impératrice nous eut quittés, je me déshabillai et me jetai sur le grabat.

La société que je vous avais annoncée dans ma lettre a bien contribué un peu à déranger ma tête; je me couchai tard et cela ne me convient pas. Mlle Georges déclama très bien, et je suis charmée de l'avoir vue en chambre, parce que j'avais si souvent entendu parler de ce genre de représentation comme quelque chose de tout particulier. Cependant une fois suffit, et je préfère infiniment la voir sur la scène, l'illusion est plus complète, et qu'est-ce que le plaisir d'une représentation dramatique, si ce n'est la perfection de l'illusion? En chambre, il faut d'abord forcer son imagination pour se mettre en scène avec elle, et à peine y est-on parvenu que la tirade finit et le charme avec elle. Ces déclamations en chambre ne me paraissent devoir convenir qu'à ceux qui n'ont pas la facilité de voir représenter une tragédie quand ils veulent, ou bien à ceux qui aiment à voir une très belle femme le plus près possible. Comme ceci ne peut s'appliquer qu'aux hommes, et que les petits spectacles que j'ai chez moi me permettent de voir la tragédie quand je veux, je compte voir Mlle Georges plus souvent sur le théâtre qu'en chambre.

Je bavarde aujourd'hui, chère Maman, et je me félicite quand j'ai matière à bavarder avec vous, puisque j'aime tant à vous écrire longuement. J'en suis privée cependant lorsque les événements journaliers ne sont pas d'un genre à être traités par la poste.

J'ai reçu hier aussi une longue et bonne lettre d'Amélie avec tout plein de Neujahrswünsche, mais je suis presque persuadée que celle-ci ne la trouvera plus avec vous. J'aime donc mieux lui adresser une lettre à Vienne par une occasion qui s'offre. Voilà donc Mad. Stéphanie décidément grosse! Elle a bien tort de se dorloter comme elle fait, à moins qu'elle n'ait déjà fait précédemment des fausses couches; bien loin de se faire du bien par ce régime, elle peut se faire le plus grand mal. Ici du moins, c'est l'opinion générale qu'une femme grosse doit faire de l'exercice, et nulle part l'on ne voit aussi peu de couches malheureuses. C'est une observation qui a même frappé Frank. La lettre que vous m'envoyez pour le comte Ostermann sera mal reçue, je crains. On lui en a envoyé déjà plus d'une de cette même famille; il répond toujours que ce sont des imposteurs, qu'il ne les connaît pas, et qu'ils ont usurpé son nom. Cette lettre ne sera pas plus heureuse; cependant je la ferai partir.

Adieu, chère et bien-aimée Maman, où vous trouvera cette lettre et dans quelles dispositions? Si je laissais aller ma plume, je vous répéterais dans chaque lettre mes doléances sur la privation que vous vous imposez pour moi; elles sont bien vraies, bien profondément senties, mais finiront cependant par vous ennuyer. Adieu donc tout court, ma bien chère Maman, vous savez que mon attachement pour vous est inexprimable."

425.

„Pétersbourg, ce 15/27 Février 1811,
Mercredi, à 2 heures.

Chère et bien-aimée Maman, mes yeux vont mieux, et ce n'est pas eux qui me feront vous écrire une petite lettre, mais les us et coutumes de la première semaine du Carême en sont cause. A neuf heures du matin des prières en chambre, auxquelles j'ai tardé, malgré que je ne me suis pas permis cependant de déjeuner avant, à midi la messe, et entre deux Jesvitzkoi, que vous connaissez actuellement,

chère Maman, avec lequel mon mal d'yeux m'avait empêchée de m'occuper depuis près de quinze jours, et que j'ai revu avec empressement. Après la messe, j'ai pris un déjeuner restaurant de chocolat, car la vie et le régime du Carême m'affaiblissent toujours singulièrement, et puis une visite de M. Narychkine *), le grand chambellan, qui part pour Moscou. Voilà ma matinée, chère Maman, et ce qui m'a empêchée jusqu'à ce moment de me mettre à vous écrire.

J'ai reçu hier une lettre d'Amélie du 25 Janvier/6 Février, sa dernière probablement de Carlsrouhe. La poste prochaine m'en apportera peut-être une de vous, où vous me direz déjà vous être séparée d'elle. Je crains extrêmement cette lettre. Elle me fera mal, elle me donnera des remords et des regrets pénibles d'être la cause de moments bien douloureux que vous aurez eus. D'après mon calcul, Amélie peut être ici d'aujourd'hui en trois semaines, mais je ne me laisse pas aller encore avec sécurité à ma joie de la revoir. Je lui ai écrit l'autre jour par des gens de l'office qui ont été envoyés à la frontière pour l'attendre, et, malgré cela, quelque chose me disait en écrivant: *Peut-être cette lettre ne lui parviendra-t-elle pas.*

J'ai fini mon Carnaval dimanche passé dans ma chambre; on ne m'a pas permis d'aller au spectacle, et on a bien fait. Fischer, l'unique raison pourquoi je désirais y aller, restant quelque temps ici, je me flatte de l'entendre chanter encore avec un orchestre, et tout le monde, quoique lui rendant justice, est revenu un peu ennuyé du spectacle. Il a joué un opéra italien à deux avec une chanteuse italienne qu'il a déterrée ici, et cela ne laisse pas que d'être un peu insipide. Adieu, chère et bonne Maman, je vous baise mille fois et bien tendrement les mains."

426.

„Pétersbourg, ce 3/15 Mars 1811,
Vendredi, à sept heures ½ du soir.

....D'où vient donc, chère Maman, que vous avez habituellement des insomnies? Vous faites cependant de l'exercice, et l'on prétend communément que c'est le manque d'air et d'exercice qui en donne.

---

*) Alexandre Narychkine.

Y êtes-vous également sujette en hiver et en été? N'y a-t-il pas de causes morales, quelquefois? Je me rappelle à cette occasion d'un mot que j'ai entendu dire encore à l'Impératrice Catherine et dont j'ai mille fois fait l'expérience depuis, chaque fois en pensant à elle, c'est que *les inquiétudes seules, et non le chagrin, empêchent de dormir.* Je me rappelle comme d'hier du jour, du lieu, où je lui entendis dire ceci, et de la suite de la conversation; quelqu'un dit qu'il ne fallait pas me demander ce que j'en pensais, puisqu'à seize ans, rien ne troublait le sommeil et que probablement je ne savais pas encore ce que c'était que le chagrin. L'Impératrice Catherine dit alors: „Point du tout! Elle a déjà éprouvé du chagrin: ne comptez-vous donc pour rien sa séparation avec sa mère?“ Je n'oublierai jamais ces mots, à cause de l'étonnement et de la reconnaissance que j'éprouvai de ce qu'une femme comme elle daignait comprendre et accorder du prix aux sentiments d'une petite personne de seize ans bien innocente, bien simple alors. C'est cette faculté, innée, je crois, qu'elle avait de se mettre à la portée de tout le monde, de pénétrer et de flatter le sentiment dominant de chacun, qui lui donnait un si grand charme. Ah! que n'a-t-elle vécu dix ans de plus! Des motifs personnels et d'un autre genre me font éprouver ce regret bien souvent!

Voilà une forte digression, et, pour le coup, un bavardage qu'il faut me hâter de finir, pour une toilette que je céderais volontiers, de même qu'une partie de boston qui m'attend à neuf heures. A demain donc, ma chère et bonne Maman.

Samedi, 4/16, à midi et demi.

Je finis ma lettre, chère Maman, après avoir passé deux heures à une de mes occupations favorites, celle du russe. C'est bien véritablement une étude sentimentale, car assurément notre littérature est encore dans l'enfance, mais, quand on pénètre dans toutes les richesses de la langue, on voit ce qu'on pourrait en faire, et cela fait toujours plaisir de découvrir des trésors qui ne demandent que des mains capables de les exploiter. D'ailleurs les sons de la langue russe font plaisir à mon oreille comme ceux d'une belle musique. Amélie appelle ceci et d'autres sentiments qui roulent sur le même objet *une grâce*

d'état; pour moi, je n'y vois rien que de naturel, mais, s'il faut s'en étonner, je rends donc grâces au Ciel d'avoir mis ce sentiment dans mon cœur. Il me donne mille jouissances et mille consolations, là où sans lui je ne trouverais que des supplices. Adieu, chère et bonne Maman, puisse mon verbiage ne pas vous être désagréable! Je vous baise mille fois et tendrement les mains."

427.

„Pétersbourg, ce 11/23 Mars 1811,
Samedi, à 2 heures.

J'en étais à la date de ma lettre tantôt à midi, et toute habillée en grand costume de deuil, lorsque l'Empereur vint me prendre pour la messe funèbre qui a toujours lieu à pareil jour pour l'Empereur Paul.

J'étais bien sûre, au commencement du mois, qu'Amélie serait ici aujourd'hui, mais votre lettre du 15/27 Février, chère Maman, que j'ai reçue mercredi passé, m'a renvoyée de nouveau bien loin. Je dois vous avouer ma faiblesse, ma bonne Maman: ce que vous me dites de la prolongation du séjour d'Amélie à Munich m'a fait passer de mauvais moments. Si elle était restée plus longtemps avec vous qu'elle ne l'avait fixé, il ne se serait pas élevé un regret dans mon cœur: des semaines, des mois ne m'auraient point parus trop longs pour *vous*. Mais, dans le premier moment, j'ai trouvé un peu injuste que, parce que les plaisirs du Carnaval ont empêché ma sœur Caroline de profiter de la présence d'Amélie, moi qui ne danse pas et qui calculais déjà, non les jours, mais les heures, je doive remettre mon attente à des semaines peut-être. J'en conviens, chère Maman, avec humilité; j'en ai eu cependant toute la journée une bien mauvaise humeur. A présent j'en ai pris mon parti, et je n'attends plus cette Amélie; elle arrivera quand elle voudra et sera toujours reçue par moi avec transport, mais elle arrivera comme une bombe, car je ne l'attendrai plus. Mais, dites-moi cependant, Maman, si je n'ai pas raison de prétendre que Munich est pour Amélie Capoue, les jardins d'Armide, enfin tout ce qui enchaîne au point de faire oublier tout le reste. Ma bien-aimée Maman, vous m'avez souvent grondée

dans mon enfance de ce que je me laissais dominer par l'humeur: ne seriez-vous pas tentée de recommencer à cette occasion-ci?

Que vous êtes bonne de m'avoir donné de vos nouvelles dès le lendemain de votre arrivée à Brouchsal! Je vous baise mille fois les mains pour cette lettre, et vous prie, chère Maman, d'exprimer de ma part à Frik toute mon approbation pour la preuve de courage qu'elle donne en habitant les appartements de l'évêque défunt; elle serait plus excusable qu'une autre de croire aux visions et choses semblables, car la Suède est le pays des événements mystiques. Le manque de courage de Mimi doit faire un singulier contraste avec sa grande figure.

J'attends Amélie pour la régaler d'une histoire très singulière, et qui vient à l'appui de ces dispositions héroïques: c'est un événement qui vient de précéder la mort du petit Kotchoubey. Imaginez, Maman, que voilà le cinquième enfant de huit, que cette pauvre comtesse Kotchoubey perd! C'est une mère bien malheureuse!"

428.

„Pétersbourg, ce 15/27 Mars 1811.

....Ma lettre par occasion vous aura appris que l'Empereur est parti pour Tver. Je suis à peu près seule, car, la Duchesse étant malade, si je ne veux pas m'isoler de la société, je ne la vois que pendant une très petite partie de la journée. Ce que je dis là semble un paradoxe: c'est que je trouve qu'en société même, on peut se paraître isolé à soi-même. J'ai cependant le plaisir de voir tous les jours notre bon comte Wittgenstein, que j'aime de tout mon cœur. Sa présence me donne de douces réminiscences de mon voyage en Courlande, un des temps les plus agréables de ma vie. Il me semble que, pour ne pas scandaliser les curieux qui peut-être liront ma lettre, je dois ajouter qu'il a environ quarante-cinq ans et l'air d'en avoir dix de plus.

Je suis étonnée, chère Maman, de votre entreprise de lire le Voyage de Krusenstern en entier; il y a des détails purement scientifiques qui m'ont effrayée, mais votre exemple m'encouragera peut-être. Je fais dans ce moment la lecture d'un voyage d'un autre genre et

dont j'avais véritablement soif: c'est ce fameux *Itinéraire* de Chateaubriand pour lequel j'ai tant tourmenté la pauvre Amélie. Il m'est venu d'autre part, je l'ai reçu avec transport, je le savoure, et mon cœur ne m'a pas trompée. Je suis une grande admiratrice de Chateaubriand. Son style est enchanteur, et l'on ne peut s'empêcher de se sentir bien disposé pour le caractère qu'il fait paraître dans ses ouvrages. L'approbation de ma chétive personne peut lui être fort indifférente, mais à présent encore, en lisant cet *Itinéraire*, je sens souvent le besoin de lui faire part de ma flamme, comme pourrait sentir un amant passionné."

429.

„Pétersbourg, ce 25 Mars/6 Avril 1811,
Samedi, à dix heures ½ du matin.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu ce matin à mon réveil votre lettre du 27 Février/11 Mars. Je m'empresse de vous en remercier bien vite avant ma toilette pour la messe. C'est aujourd'hui le jour de l'Annonciation, grande fête chez nous, et il faut aller à la messe *in fiocchi.*

J'attends enfin définitivement Amélie pour ce soir. Behrens est arrivé hier matin; lorsqu'on me l'annonça, je la crus déjà aux portes de la ville et fus un peu désappointée lorsqu'en me remettant une lettre d'elle, il me renvoya à ce soir. Je l'avais priée de me marquer au juste le jour de son arrivée, et c'est pourquoi elle m'a envoyé Behrens, qui est allé la rejoindre hier après dîner. L'idée de la revoir dans la journée ne veut pas se fixer encore dans ma tête. Cette idée a déjà fait tant de chemin depuis l'automne dernier, et puis elle a été renvoyée de quatre à quatre semaines toujours plus loin, qu'elle est toute étonnée de devoir s'arrêter et ne veut pas tenir en place. Pour pousser ma patience à bout, je suis sûre qu'Amélie arrivera, ou bien pendant que je serai à l'église ce soir (où il faut aller la veille des Rameaux aux vêpres, aussi *in fiocchi*), ou bien, bien avant dans la nuit.

Je ne jouirai les premiers huit à dix jours qu'à la dérobée de la présence d'Amélie, car, à commencer d'aujourd'hui jusqu'à mardi de Pâques, on passe la moitié de sa journée en services divins, nous surtout qui faisons nos dévotions la semaine prochaine. Avec cela,

l'Impératrice est ici: on attend le Duc de Holstein, et peut-être la Grande-Duchesse Catherine viendra avec son mari voir son beau-père. Tout cela mettra du trouble dans mes journées. Adieu, chère et bonne Maman, il me semble que ma lettre se ressent de la petite agitation que je ne puis m'empêcher d'éprouver. Je ne vous ai pas parlé encore de la naissance du Roi de Rome, dont la nouvelle est parvenue ici avant-hier, mais aussi n'y a-t-il rien à en dire probablement: il aura pris le même chemin que le dernier des mortels!"

430.

„Pétersbourg, ce 29 Mars/10 Avril 1811,
Mercredi, à midi.

Amélie est arrivée samedi, comme je vous l'avais annoncé, chère et bonne Maman, mais, au lieu d'arriver le soir tard comme je l'attendais, elle était à quatre heures de l'après-midi, étant partie à cinq du matin de la dernière couchée. Je ne vous parle pas de ma joie en la revoyant et du plaisir que j'ai journellement encore en la retrouvant dans mille détails. Cette joie a cependant été tempérée un peu par un accident assez désagréable qui m'est arrivé le lendemain de notre réunion. J'ai eu la maladresse dimanche soir de culbuter par-dessus des cassettes de voyage de ma sœur dans sa chambre et de me meurtrir tout le côté droit du visage. J'en ai beaucoup souffert, on m'a mis des sangsues et j'ai eu la fièvre. Aujourd'hui je suis beaucoup mieux, mais pas présentable, parce que j'ai l'œil et une partie de la joue de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et enflé encore. Je crains que cette sotte aventure me retiendra pendant une quinzaine de jours renfermée dans ma chambre. Avec cela, c'est une chute si ridicule, que j'en ai honte: on gronderait un enfant qui l'aurait faite. Le sang qu'on m'a tiré, les médecines qu'on m'a données et l'ébranlement que la chute m'a causé ne me laissent pas la faculté de vous remercier comme je le voudrais, ma bien-aimée Maman, pour tout ce qu'Amélie m'a remis de votre part. J'ai à peine pu admirer comme il faut toutes ces jolies choses, au milieu de mes souffrances. Cependant j'ai d'abord mis le bracelet à mon bras après l'avoir baisé avec un sentiment de vénération: il me semble que,

venant de *vous*, ma bien-aimée Maman, il ne peut manquer d'avoir une vertu efficace. J'ai reçu ce matin, chère Maman, votre lettre du 7/19 Mars. Je crois vous avoir remerciée la poste passée pour celle du 11 Mars/27 Février, mais je ne saurais vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver celle qu'Amélie m'a remise. Ma bien-aimée Maman, vos moindres désirs sont sacrés pour moi: ne doutez donc pas un instant que je ne renonce à ce qui paraît vous inquiéter et que je n'appellerai point *projet*, mais qu'en effet ce n'était qu'une *idée.*"

431.

„Pétersbourg, ce 12/24 Avril 1811,
Mardi, à midi et demi.

Amélie vous ayant écrit la poste passée, chère Maman, j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous remercier pour votre lettre du 19/31 Mars. Je le fais en vous baisant mille fois les mains. Vous saurez à présent qu'Amélie est arrivée huit jours plus tôt que vous ne le calculez dans votre dernière lettre. Le lundi ne l'aurait pas empêchée d'arriver: ce n'est que les départs, les déménagements, etc., toute entreprise enfin, qu'il faut éviter de faire à ce jour, selon la superstition nationale, mais, comme l'arrivée d'un voyage est le terme d'une entreprise, le lundi n'a pas pour elle de charme malfaisant. Vous me demandez, Maman, si je crois aussi à la fatalité de ce jour: mais je serais plus qu'une autre payée pour y croire! Cependant je n'y ai qu'autant de foi que cela se peut sans se laisser dominer par une aveugle et grossière superstition.

Je voudrais bien, chère Maman, que nous eussions votre beau temps et vos arbres en fleurs. Je ferais comme Frik, je serais dehors toute la journée, mais, au contraire, nous allons avoir à présent le temps le plus désagréable de l'année. La Néva s'est ouverte hier, et, jusqu'à ce qu'elle ait fait passer toutes ses glaces et celles du Ladoga, nous aurons des vents du nord qui crispent et dessèchent jusqu'au fond de l'âme. Je me trouve encore avoir fait la même lecture que vous, dans le même temps, et ces rapprochements me causent chaque fois un vrai plaisir. C'est de l'ouvrage de Chateaubriand que je parle; je l'ai presque achevé et j'ai joui en le lisant. Que cela

Tzarskoïé Sélo. L'étang et la Colonnade.

Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur.

ne vous empêche pas de me l'envoyer selon vos bienfaisantes intentions, car l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartient pas, et je serai charmée de l'avoir dans ma bibliothèque. Je suis sortie de ma retraite depuis la fin de la semaine passée, quoique avec une petite tache encore sous l'œil, qui me restera, je crois, une huitaine de jours encore. Dimanche passé, je me suis parée d'un des jolis bonnets que vous m'avez envoyés, chère Maman, pour une messe suivie d'un déjeuner à la Communauté, où l'Impératrice nous avait invitées avec beaucoup de monde pour entendre chanter les demoiselles. Elles chantent très bien, en effet. J'ai dîné en trio avec Amélie et la Princesse de Wurtemberg, puisque je n'aime pas ces grands déjeuners qui gâtent le dîner et ne peuvent pas en tenir lieu, et, après dîner, nous sommes allées aux balançoires, qui étaient très brillantes, tant par la foule de monde qu'il y avait que par un temps superbe. C'est pour vous dire, chère Maman, comment j'ai consacré un de vos dons, que je vous fais ces détails de mes faits et gestes!

La Grande-Duchesse Catherine et la famille de son mari sont toujours ici encore. Ils partiront la semaine prochaine tous ensemble pour Tver. Adieu, chère et bonne Maman, je n'ai le temps et la place que de vous baiser tendrement les mains."

432.

„Pavlofsk, ce 27 Juin/9 Juillet 1811,
Mardi, à 1 heure ½.

Vous serez étonnée, chère et bonne Maman, de la date de ma lettre, à moins qu'Amélie ne vous ait fait part d'avance, la poste passée, de mes projets. Je suis ici pour faire mes dévotions avec l'Impératrice, l'accident que j'ai eu au mois de Mars m'ayant empêchée de les faire comme toujours avec l'Empereur, à l'époque accoutumée. L'Impératrice, de fondation, communie toujours le jour de la St-Pierre qui est après-demain, et, comme je préfère n'être pas seule pour cet acte, qu'il aurait été fort incommode d'en remplir toutes les pratiques nécessaires à Kamennoï Ostrof, où je vis plus ou moins dans la rue, que de plus je me félicite chaque fois que je puis escamoter quelques jours du séjour de Kamennoï Ostrof, toutes ces raisons réunies

m'ont décidée à faire mes dévotions actuellement, et ici. Il y aurait de la présomption à répéter ce que l'Impératrice me dit sans cesse, que c'est lui faire plaisir que de venir passer quelque temps ici, sans quoi cette raison-là, sans doute, aurait dû être mise aussi en ligne de compte. Nous sommes venues, Amélie et moi, coucher samedi soir à Czarskoe Selo. L'Empereur y vint dimanche matin, nous y passâmes la matinée et dînâmes ici, où l'on célèbre le jour de naissance du Grand-Duc Nicolas. Il y eut bal le soir, mais je ne fus pas fâchée de prétexter notre deuil pour nous en retourner paisiblement passer la soirée à Czarskoe Selo. Hier matin, nous revînmes nous établir ici, et nous y voilà jusqu'à jeudi soir. Vous voilà aussi, chère Maman, bien amplement instruite de mes faits et gestes, et surtout de leurs motifs! Ah! cela devrait être toujours et en tout ainsi!

Le temps est assez beau, mais point aussi positivement que je l'aurais désiré pour ce séjour. J'aime assez à revenir de temps en temps dans les lieux où je n'ai pas habité de longtemps, comme c'est le cas ici. J'y retrouve alors des souvenirs serrés comme dans un coffre-fort; il y a mille riens d'époques reculées qui ne vous reviennent qu'en revoyant les endroits où vous avez passé ces époques. Comme ici je ne retrouve point de souvenirs particulièrement douloureux, mais bien d'autres de temps agréables, je conserve toujours de secrètes bontés pour Pavlofsk. L'année où j'ai eu le bonheur de vous y voir, ma bonne Maman, a une place bien marquée dans cette série de souvenirs. Si je me laissais aller à toutes ces réminiscences, elles pourraient me conduire plus loin que cela n'est nécessaire dans une lettre. Déjà je suis sûre que les employés aux postes m'ont rangée au nombre des *femmes sentimentales.*"

433.

„Kamennoï Ostrof, ce 4/16 Juillet 1811,
Mardi, à 2 heures 1/2.

Quoiqu'il y ait déjà huit jours que j'ai reçu votre lettre du 7/19 Juin, ce n'est qu'aujourd'hui que je vous en remercie, chère et bonne Maman, parce qu'Amélie a voulu vous écrire la poste passée. Elle avait reçu une lettre de vous du jour de l'enterrement de mon

grand-père, où vous paraissiez vivement émue, ma bonne Maman, et par les souvenirs que cette circonstance vous donnait, et par tous les rapports qu'on vous avait faits de Pforzheim. Avec cela vous étiez un peu incommodée, la chaleur vous affaiblissait. Tout cela m'inquiète et me fait hâter par mes vœux l'arrivée de la poste de demain. Je voudrais que vous passiez quelque temps à Rohrbach pour vous calmer, vous rafraîchir et vous reposer de tant d'émotions et d'agitations corporelles. Il me semble, d'après l'idée que je me fais de ce lieu, qu'il possède tout ce qu'il faut pour produire ces bons effets. Il doit être charmant. Je voudrais aussi un peu de calme et de repos, après l'émotion que m'a causée hier le départ d'Antoinette. Elle n'est partie que ce matin, mais, comme elle voulait se mettre en route à cinq heures, nous lui avons dit adieu hier soir. Cette séparation m'a fait plus de peine que je ne le croyais moi-même, et son départ laisse un vide sensible. Dieu sait quand et comment nous nous reverrons, et, lorsqu'on s'est vu journellement pendant vingt mois, que l'on n'a toujours rencontré qu'amitié, obligeance, douceur, les incertitudes de l'avenir sont tristes. Les larmes les plus amères que m'a coûté ce départ étaient cependant par combinaison d'idées sur la possibilité de voir un jour repartir Amélie. Je ne vous entretiens toujours que des mouvements de mon âme ou bien de la marche de mes idées. Il faut être bien sûre de votre indulgence et de votre bonté pour moi, pour le faire sans crainte. A la vérité, il serait difficile de parler d'événements; ceux du journalier de la vie sont des plus insignifiants. Notre bel été paraît interrompu, si ce n'est fini. Nous avons des pluies presque journalières, mais du moins la température n'en est-elle pas refroidie. Je savais l'accident de ma tante de Weimar par l'Impératrice, à qui la Grande-Duchesse Marie l'avait écrit, et à qui elle en donne fréquemment des nouvelles. Il est bien fâcheux, et je conçois sans peine que ma tante doit être lasse de ces tristes répétitions de chutes.

Mercredi, 5/17, à une heure.

J'ai reçu hier après dîner, chère et bonne Maman, votre lettre de Rohrbach du 15/27 Juin, et vous en baise les mains. Me voilà du moins rassurée sur votre santé! J'ai donné à Amélie l'imprimé du cérémonial pour l'enterrement de mon grand-père et l'ai parcouru

moi-même. Je suis charmée pour vous, chère Maman, que tout ce qui a rapport à cette triste cérémonie soit enfin fini. Je suis sûre que, pendant tout le temps que le corps de mon pauvre grand-père était exposé, vous étiez continuellement tourmentée de souvenirs et de comparaisons douloureuses. L'arrivée de Caroline sera venue fort à propos pour vous en distraire. Il est bien heureux cependant d'être aussi rapprochée qu'elle de sa famille: voilà la seconde fois dans moins d'un an qu'elle vous voit! Je ne sais comment arranger mes vœux, car je ne puis regretter de tenir à la Russie, mais cependant je voudrais être plus rapprochée de vous. Je vous assure, chère Maman, que cela me met quelquefois dans l'embarras pour les fictions ou *fableries* (comme je les appelle) de mon imagination: je ne vois alors d'autre moyen que de vous établir en Russie. Jugez donc, Maman, à quel point ces *fableries* sont chimériques! La conversation sur l'éducation dont vous me parlez, chère Maman, doit avoir été drôle. En effet, je suis sûre que la princesse Stéphanie fera un joujou de son enfant. Adieu, chère et bonne Maman, je finis parce que j'attends quelqu'un et que je n'aime pas à être interrompue. Je baise mille fois et tendrement vos chères mains et vous chéris de toute mon âme."

434.

„Kamennoï Ostrof, ce 8/20 Juillet 1811,
Samedi, à 9 heures ½ du matin.

Chère et bonne Maman, vous êtes en vérité trop indulgente d'appeler charmants les objets que j'ai osé vous envoyer par M. Alopéus. La tasse surtout n'a pas tout à fait aussi bien réussi que je l'aurais désiré. On peut dire d'elle ce que la Reine de Prusse disait des appartements et des distances du Palais d'Hiver; qu'ils avaient les proportions de l'Empire de Russie! Il en est de même de ma tasse, qui a réellement des proportions colossales.

Je vous baise mille fois les mains pour cette chère lettre du 17/29 Juin: elle m'a fait un plaisir bien sensible en y voyant que vous avez été satisfaite de mes envois. Les oraisons funèbres de mon grand-père et toute la cérémonie qui y appartenait doivent avoir été touchantes. Comme probablement ces oraisons seront imprimées, je

vous prie, chère Maman, d'avoir la bonté de m'en envoyer un exemplaire; ces discours ne peuvent qu'être intéressants, et surtout pour moi, le sujet me touchant de si près. J'avoue aussi que la part que notre bon M. Hauber y a n'est pas sans intérêt pour moi.

Voilà de nouveau les chaleurs qui recommencent; il est sûr que nous avons un été superbe. Comme la fête de Péterhof doit avoir lieu cette année-ci, je voudrais bien que nous anticipions sur ce séjour et le prolongions de cette manière. Vous allez donc, chère Maman, passer quelque temps à Baden? Ce séjour sera bien agréable, puisque tous vos enfants y seront réunis avec vous! Si je pouvais donc m'y trouver une fois par semaine seulement!

Nous avons demain une espèce de corvée qui le sera surtout, s'il fait chaud comme aujourd'hui. C'est un grand Te Deum au Palais Taurique pour une victoire remportée sur le Visir. L'Impératrice arrive ce soir, il faudra aller en ville pour la voir, et cette idée dérange ma paresse d'avance. Elle règne souverainement quand il fait de grandes chaleurs, et cette expérience me fait excuser les orientaux et leur indolence. Nous avons cependant fait hier soir une course à Pargolovo avec la comtesse Tolstoï et sa fille, où j'ai fait avec la dernière des exploits inouïs en y grimpant des montagnes, tandis qu'Amélie et la mère étaient paisiblement établies sur un banc d'où l'on voit Pétersbourg et ses environs à 25 verstes à la ronde, la mer, enfin tout ce que l'on peut voir. Adieu, chère et bonne Maman, je vous quitte, mais vous écrirai encore aujourd'hui. Je vous baise les mains avec toute la tendresse dont je vous chéris."

435.

„Péterhof, ce 27 Juillet/8 Août 1811,
Jeudi, à 1 heure.

C'est avant-hier, chère et bonne Maman, que j'ai reçu votre lettre du 4/16 Juillet, au retour d'une course à Oranienbaum qu'Amélie, qui vous avait écrit le matin, vous aura peut-être annoncée, et ce qui vous prouvera l'état dans lequel nous en sommes revenues, c'est que je n'ai pas pu la lire avant d'avoir fait une toilette de pied en cap et une grande dépense d'eau. Jamais je n'ai vu une poussière

comme celle de cette journée, et ce qui nous en fit jouir en plein, c'était une promenade en *ligne* de plusieurs verstes aux environs d'Oranienbaum. Vous connaissez cet équipage, chère Maman, et vous vous rappellerez peut-être qu'il semble fait exprès pour ne pas perdre grain de poussière, étant très bas. Aussi y avait-il parmi nous des mines plaisantes. Nous avions fait la veille une course plus agréable sous tous les rapports, dont Amélie vous a aussi parlé, je crois. C'était à Gastilitzy, belle terre appartenant au comte Pierre Razoumowsky, où demeure actuellement sa nièce Mad. Ouvaroff avec son mari *). C'est une situation charmante, et qui le serait même autre part que dans le gouvernement de Pétersbourg; elle m'a plu davantage encore, parce qu'elle m'a rappelé la Courlande.

Vous êtes bien bonne, chère Maman, de penser à moi en voyant de beaux sites: il est sûr que j'en jouirais en plein, et qu'il n'y a ni fatigue ni difficulté à craindre pour moi, lorsqu'il s'agit de reconnaître une contrée tant soit peu jolie, à plus forte raison celle de Baden qui est renommée pour sa beauté. Il m'arrive encore souvent de penser à Hambach, où, sous ce rapport-là comme sous tous les autres, j'étais si heureuse! La belle contrée que celle-là! C'est *France* actuellement, mais je voudrais bien savoir quels changements ont eu lieu dans cet endroit, où j'ai passé une des époques les plus heureuses de ma vie.

Les détails que vous me donnez, chère Maman, sur les couches de la princesse Stéphanie m'ont intéressée, et les maux de nerfs de ses dames à la vue de ses souffrances m'ont paru bien plaisants! Il est vrai que, si l'on ne peut compter de la part des françaises que sur des maux de nerfs pour preuve d'intérêt, on se trouvera bien mal d'en être entouré. J'appelle cela des *femmelettes,* mais je dois convenir qu'il y en a partout.

Nous quittons Péterhof demain. L'Impératrice et les Grandes-Duchesses sont parties hier matin. L'Impératrice est retournée à Pavlofsk; elle s'est séparée à Pétersbourg de la Grande-Duchesse Catherine, qui suit son mari dans une tournée de canaux qu'il va faire. Le temps

---

*) Le Comte Pierre Razoumowsky (1751—1823); Mme Catherine Ouvaroff était la fille de son frère Alexis.

a favorisé notre séjour et la fête, dont Amélie vous aura parlé, chère Maman: peut-être aussi ne vous en a-t-elle rien dit, car, lorsqu'on l'a décrite une fois, c'est pour toujours. Aujourd'hui l'Empereur fait manœuvrer une flottille qui a été rassemblée devant Péterhof. Je suis restée pendant près de deux heures sur la terrasse de *Mon Plaisir* à regarder les évolutions, mais, les bâtiments s'éloignant, l'ennui m'a pris, d'autant plus que je ne me sens pas beaucoup de vocation pour le service de la marine, et le goût du militaire que je vous ai confessé un jour ne s'étend que sur le service de terre.

Je conçois votre étonnement, chère Maman, de ce qu'Amélie et moi ne soyons instruites que par les gazettes et par le public d'une chose dont on parle affirmativement et qui ne laisse pas que de la toucher de près. Pour moi je n'y connais rien, et je commence à douter que ces bruits soient fondés. Il serait cependant fort désagréable si, après que le nom de ma sœur a été dans les gazettes et dans la bouche de tout le monde, c'en restait là, et il me serait également incompréhensible si ce mariage éprouvait des difficultés de toute autre part que des personnes directement intéressées, puisque, comme vous dites fort bien, chère Maman, il ne saurait être question de politique. Je vous quitte pour aujourd'hui, chère Maman, et finirai ma lettre après-demain à Kamennoï Ostrof.

Samedi, 29 Juillet/10 Août, à midi et demi.

M'y voilà revenue depuis hier soir, chère Maman! L'Empereur ayant passé la journée d'hier à parcourir différents endroits qu'il voulait voir, je suis partie de Péterhof à dix heures du matin. J'arrivai à Czarskoe Selo à midi et demi, et m'y arrêtai deux heures pour voir la petite Galitzine, que je n'avais pas vue plus de quinze jours. J'allai dîner à Pavlofsk et y passai une partie de l'après-dînée, m'arrêtai encore à Czarskoe Selo pendant une demi-heure à mon retour, et arrivai ici à dix heures du soir passablement fatiguée, car j'avais fait soixante-quinze verstes, ce qui fait plus de trente-sept lieues; heureusement que, pendant que j'étais à Pavlofsk, une pluie abondante vint rafraîchir l'air et abattre la poussière, qui était excessive. Cette pluie, que j'appelais par mes vœux, continue cepen-

dant jusqu'à présent, et je la trouve de trop actuellement, comme cela arrive souvent pour des choses moins insignifiantes.

Nous avons trouvé ici de vos nouvelles, chère Maman; c'est une lettre à Amélie de vous, et une de Frik. Je désire que celle-ci se trouve bien des bains de Baden, qu'elle préfère décidément à ceux de Carlsbad. Je finis pour aujourd'hui, chère Maman, parce qu'il est tard et que j'ai encore d'autres lettres à expédier par la poste et une pour Pavlofsk. Adieu, ma bien-aimée Maman, je vous baise tendrement les mains."

436.

„Czarskoe Selo, ce 4/16 Août 1811,
Vendredi, à 10 heures du soir.

Il ne m'arrive guère de vous écrire à cette heure-ci, chère et bonne Maman, mais je veux du moins commencer ma lettre, afin de la finir demain à Kamennoï Ostrof. Je m'étais proposé d'écrire ici bien à mon aise pour la poste de demain, et je n'ai rien fait de toute la journée. Nous sommes ici depuis hier soir. La matinée s'est passée en promenade, et à peine ai-je eu le temps de lire quelques pages à mon retour, que je fus interrompue par une visite. Un dîner à Pavlofsk, où nous restâmes jusqu'à sept heures, une visite de Mad. Kotschoubey à la suite, et puis un thé chez Mad. Barthélemy Tolstoï *), qui demeure aussi ici, me firent passer à la lettre toute ma journée en l'air. Je n'aime pas cela, et il me semble que la journée est manquée, si je n'ai pas eu quelques heures à moi dans la journée. Malgré cela, celle d'aujourd'hui s'est cependant assez bien arrangée. C'est demain pour dîner que nous retournons à Kamennoï Ostrof.

C'est demain aussi le jour de naissance de Lise Galitzine **). Elle aura cinq ans, et je lui prépare tout plein de joujoux, que je suis charmée de pouvoir lui donner moi-même. Tout ce que je fais pour cette enfant, dans quelque genre que cela soit, n'est jamais

---

*) La Comtesse Anne Tolstoï, née Protassoff, femme du Comte Barthélemy Tolstoï.

**) La Princesse Elisabeth Golitzyne, née le 5 Août 1806.

sans un triste retour sur mes sentiments et mes regrets les plus intimes; c'est même devenu si fort habitude pour mon cœur, que ces retours n'ont plus rien de poignant pour lui. Chaque pas qu'elle fait dans sa croissance physique et morale est un point de comparaison pour mes souvenirs, et le sera toujours: je serais fâchée que cela ne fût pas. Voilà qui est bien intéressant pour ceux qui nous liront. Qu'ils s'occupent de notre correspondance à leur permis, pourvu qu'ils ne retiennent pas les lettres! Vous verrez par là, chère Maman, que j'ai reçu votre lettre du 11/23 Juillet, avec le petit appendice sur l'enveloppe. Je vous baise les mains pour la lettre et pour les détails que vous m'y donnez. Le goûter pour vos onze petits-enfants doit avoir été joli et intéressant; je n'aurais cependant pas voulu le voir, et vous le comprendrez, ma bonne Maman. Il y a des jours où je me trouve plus faible sur cet article que d'autres, et je m'aperçois que c'est aujourd'hui un jour pareil.

Samedi, 5/17 Août, à 3 heures.

Me voici revenue à Kamennoï Ostrof depuis une heure et demie. La poste que j'ai trouvée ici ne nous a rien apporté de vous, chère Maman, mais une longuissime lettre d'Antoinette, de Libau. Il a fallu lui répondre, parce que je lui ai promis de lui écrire tous les huit jours, et après cela il ne me reste plus que bien peu de temps pour achever celle-ci.

Je n'ai pas pu profiter de Czarskoe Selo, dont je ne suis partie cependant qu'à onze heures: le temps était mauvais, je n'ai donc fait que donner mes cadeaux à Lise, qui l'ont rendue fort heureuse.

Le temps est redevenu beau tout exprès pour notre voyage, et à l'instant même il vient d'y avoir une espèce de Wolkenbruch, qui obligera de renoncer à la promenade du soir. Nous payons à présent notre bel été; il ne se passe pas de jour presque sans pluie, mais du moins ne fait-il pas froid. Adieu, chère et bonne Maman, je n'ai que le temps de vous baiser mille fois et bien tendrement les mains."

437.

„Kamennoï Ostrof, ce 25 Août/6 Septembre 1811, Vendredi, à 10 heures du matin.

Le même ordre de choses que la semaine passée me fait anticiper de vingt-quatre heures sur le départ de la poste, chère Maman. Nous allons dîner à Pavlofsk, passer la nuit et la journée de demain jusqu'au soir à Czarskoe Selo. Pour plus de sûreté, j'écris aujourd'hui et laisse ma lettre ici.

Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 2/14 Août. Vous aviez encore devant vous la cérémonie du baptême, qui aura été bien fatigante avec tout ce qui devait s'en suivre. Ce qui a précédé, bien loin d'être des détails ennuyeux pour moi, m'a paru curieux. Or, voilà donc la petite catholique, et les scrupules de M. Waltz n'étaient pas déplacés: ce bon abbé se sera pressé d'ondoyer, afin de sauver cette petite âme de l'enfer, et c'est un zèle concevable de sa part, vu sa croyance. Mais du reste, il y a quelque chose d'incohérent là-dedans qui appartient à l'ordre du jour, car je suppose que la religion des enfants avait été posée d'avance dans le contrat de mariage de mon frère.

Amélie vous aura parlé mercredi passé de la course que nous avons faite lundi et de tout ce qui a contribué à la rendre piquante au retour. Cela ne me découragerait pas cependant d'en faire encore quelques-unes que je projetais, si le temps le permettait. Mais nous avons eu pendant trois jours, à la suite de l'orage qui nous a accompagnées lundi, un vent du nord si perçant, que je crois qu'il a emporté l'été, et que dorénavant, si nous avons de beaux jours, ils auront tout le caractère de l'automne. Trop heureux, si nous en avons un de ce genre-là!

Oui, sans doute, Maman, Amélie a lu dans les gazettes et m'a fait voir le ridicule article où l'on parle des charmes de son esprit et de sa figure. Je ne sais pourquoi on s'occupe autant d'elle. Si on a en effet des intentions sérieuses, il me semble que ce n'est une chose ni assez importante, ni assez extraordinaire, pour en prévenir d'avance l'Europe par les gazettes. On dirait que cela se fait à l'imitation de ce qui est usité dans les églises protestantes, où l'on an-

nonce publiquement les mariages à trois reprises, en cas que quelqu'un ait à réclamer contre: on appelle ausrufen, n'est-il pas vrai, ou bien me trompé-je?

On vient de m'apporter la *Correspondance* de Mad. de Pompadour; c'est le premier exemplaire que j'aie vu, et la curiosité m'a fait m'interrompre pour le parcourir. Mais en attendant il s'est passé un quart d'heure, et il est temps de m'habiller pour le voyage de Pavlofsk. Adieu donc, chère Maman, les sujets que je pourrais traiter ici sont d'ailleurs en si petit nombre, que je crois les avoir épuisés déjà. Nous aurons un temps agréable pour notre course, mais probablement point de promenade au clair de lune, comme il y a huit jours; il ne fait pas assez chaud.

A propos, chère Maman, veuillez décider une dispute éternelle entre Amélie et moi. Nous n'avons porté ici le deuil pour mon grand-père que pendant deux mois. Amélie veut le porter six mois, parce qu'on le portera autant à Carlsrouhe. Il se trouve donc qu'elle est en deuil et moi non, et qu'on dirait que nous ne sommes pas de la même famille. Cela me choque tous les jours. Je lui ai objecté que, si elle veut se régler sur ce qui se fait à Carlsrouhe, elle aurait dû porter de la laine, un voile, etc., enfin tout l'attirail, mais que, si elle n'a pas suivi le deuil avec cette sévérité, elle devrait se régler sur ce qui se fait à la Cour où elle se trouve, ou bien me renier pour sa sœur. Elle ne se prête pas à mes raisons, et me dit qu'elle regarde comme son devoir de porter le deuil six mois. L'Empereur même a observé qu'il serait plus convenable que cette différence de costume n'existât pas entre nous, mais elle veut montrer du caractère. Prononcez-vous, chère Maman, et je soumettrai mon jugement au vôtre."

438.

„Pétersbourg, ce 29 Septembre/11 Octobre 1811,
Vendredi, à sept heures du soir.

Chère et bien-aimée Maman, je viens à vous toute émue de la visite que j'ai faite à l'instant. J'ai été voir la comtesse Stroganoff *),

*) La Comtesse Sophie Stroganoff.

qui a perdu son beau-père, et qui le regrette bien, comme cet excellent vieillard méritait de l'être. Ah! la cruelle chose que de perdre des êtres que l'on chérit! Que le Ciel me préserve de l'éprouver encore! Cette mort du comte Stroganoff *) est réellement un chagrin public. A la cour, à la ville, dans toutes les classes on le regrette, parce qu'il était impossible d'être meilleur et plus aimable qu'il ne l'était. Enfin, il est bien là où il est, j'en suis sûre; je désire à moi et à tout le monde une fin aussi douce que l'a été la sienne. Peut-être vous rappelez-vous à peine l'individu dont je vous parle si longuement, chère Maman, mais vous me le pardonnerez, parce que vous me permettez toujours de vous parler de ce qui m'occupe particulièrement, quand c'est possible.

J'ai reçu ici mardi passé votre lettre du 3/15 Septembre, et vous en baise les mains, ma bonne Maman. Vous vous promeniez au clair de lune, tandis que nous grelottions ici. Actuellement peut-être avez-vous aussi un temps superbe, et nous de la neige, qui cependant ne reste pas encore; cela serait trop tôt. Combien je serais heureuse, ma bien-aimée Maman, de vous accompagner dans vos promenades à pied, que vous trouvez toujours trop courtes, comme je ne me fatigue jamais. Malgré le mauvais temps d'aujourd'hui, j'ai voulu le braver et me promener à pied du côté de Kamennoï Ostrof, mais une boue impraticable m'en a empêchée. C'est un enfantillage dont je me sens atteinte depuis quelques années, de croire que je prolonge la belle saison en me promenant du côté que l'on fréquente le plus en été. Toute illusion à cet égard devrait cependant être détruite, car nous voilà au Palais d'Hiver.

Samedi, 30 Septembre/12 Octobre, à midi et demi.

Je reçois à l'instant, chère Maman, votre lettre du 10/22 Septembre. J'espère que le rhume dont vous m'y parlez vous aura bientôt quittée. Vous l'aurez gagné probablement aux promenades du soir dont vous me parlez dans votre lettre précédente. Je suis fâchée, chère Maman, de ne pouvoir pas satisfaire votre curiosité au sujet du roman qu'Amélie relisait pour la dixième fois. Elle s'en souviendra

*) Le Comte Alexandre Stroganoff.

peut-être; pour moi, je l'ai oublié, mais il arrive très fréquemment qu'elle répète des lectures pareilles trois ou quatre fois: dix est un peu exagéré, à la vérité! Ce pauvre Roi Gustave est réellement bien à plaindre. Je vois le moment où il ira à Paris pour fuir sa femme, et je ne jurerais pas qu'elle ne l'y suive avec tous ses enfants. Adieu, chère et bonne Maman, ce sujet n'est pas agréable, et il vaut mieux ne pas s'étendre là-dessus; il me serait difficile de résister au désir de rabâcher, car il me semble qu'il a été dit tout ce qui peut se dire."

439.

„Pétersbourg, ce 6/18 Octobre 1811,
Samedi, à 1 heure.

....J'ai eu du plaisir à voir, chère Maman, que la comète nous a suggéré les mêmes sentiments et réflexions. De dessus l'observatoire de l'Académie, où j'ai grimpé pour la bien voir à travers un télescope et où j'ai profité de l'occasion pour faire quelques autres connaissances plus intimes au firmament, j'ai vu, comme vous, le monde, ses agitations et mon propre néant.

Mais ne trouvez-vous pas, chère Maman, que ce sentiment-là de néant, au lieu d'humilier, élève l'âme? Et souvent, au milieu d'une grande pompe, je me suis sentie bien plus humiliée et plus petite que dans ce moment-là, et dans tous ceux qui nous montrent notre misère immédiatement au-dessous de la grandeur de Dieu. C'est que la consolation dans ces moments-là est plus grande que la peine. Me voilà en train de prêcher! Tout ceci ne ferait pas si mal en chaire! Qu'en diront ceux qui inspectent notre correspondance? Je n'ai qu'à désirer qu'ils méditent sur ce sujet: ils s'en trouveront bien."

440.

„Pétersbourg, ce 13/25 Octobre 1811,
Vendredi, à une heure.

Chère et bonne Maman, je vous écris aujourd'hui au lieu de demain à cause d'une course à Gatchina que je ferai demain matin

et dont les cheveux me dressent. Non que je la trouve pénible, mais c'est la quantité de faits qu'il faut placer dans un court espace de temps qui m'effraie! De dix heures (et plus probablement dix heures et demie) à trois, il faut assister ici à une messe, faire un voyage de quarante verstes et une grande toilette à Gatchina. On ne saurait nier que c'est là de l'activité, et de ce genre qui faisait dire à la pauvre Reine de Prusse, das sie hier Dinge erleben muß, die ihr nicht geträumt hätten. Mais cela sera, et à point nommé, sauf quelques minutes peut-être, ne fût-ce que pour soutenir un propre distinctif du peuple russe dont isolément et en masse on fait telle chose qui paraîtrait impossible à tout autre, et auquel je me fais gloire d'appartenir."

441.

„Pétersbourg, ce 20 Octobre/1 Novembre 1811,
Vendredi, à 7 heures du soir.

....J'aime beaucoup parfois à laisser mon imagination s'égarer dans les espaces imaginaires, et ce que vous me dites en passant sur votre propre système me fait croire que je me rencontre avec vous dans l'opinion que j'ai que nous passons par tous les mondes visibles et invisibles de l'univers en partie avant notre naissance, en partie après notre mort, et par plus ou par moins selon le plus ou le moins de degrés qu'il nous faut traverser avant d'arriver à celui de perfection exigé pour approcher l'Etre Suprême. On dit que la religion défend une supposition semblable, que ce n'est pas là ce qu'elle nous ordonne de croire: je le sais, aussi je n'en parle que comme d'un roman qui m'a souvent occupée agréablement. C'est bien moi qui risque de devenir incompréhensible, si je me laissais aller à tout ce que je voudrais encore dire à ce sujet.

Mais retournons dans notre triste demeure avec l'espoir que je vous rencontrerai, ma bonne Maman, dans mes voyages préparatoires. J'en ai fait un hier à Czarskoe Selo, où tout le monde s'est rendu, excepté la paresseuse Amélie, pour l'inauguration du Lycée, nouvel établissement d'éducation de jeunes gens. On l'a placé dans un bâtiment attenant au Château. Je suis partie d'ici à dix heures du matin

par l'hiver le mieux établi, j'y ai été avant midi: nous y trouvâmes déjà l'Impératrice mère, qui était venue de Gatchina. Il y eut messe, avec une cérémonie qui a toujours lieu pour l'inauguration d'une nouvelle demeure, une lecture solennelle des Statuts de l'Etablissement, des discours, des présentations. Ensuite on alla voir dîner les jeunes gens, et nous fîmes semblant, à la suite de cela, de prendre part à un déjeuner qui avait été préparé pour la société. Mais cela ne fut pas long, et toute l'illustre famille revint dîner en famille dans les appartements de l'Impératrice. Cela ne ressemble-t-il pas aux relations des gazettes? Il ne manque plus que d'ajouter par ci par là une *affabilité*, des *grâces*, une *dignité habituelle* und ein entzückendes Lächeln, et ce sera absolument le style des papiers publics."

442.

„Pétersbourg, ce 8/20 Novembre 1811,
Mercredi, à midi ½.

Le spectacle de dimanche passé a été bien noir. C'était *Roméo et Juliette* en opéra avec la musique de Stubelt. J'ai vu cette pièce pour la première fois, et je me suis bien aperçue combien j'ai moralement vieilli, par l'impression qu'elle m'a faite. Autrefois les spectacles les plus déchirants étaient ceux qui me plaisaient le mieux, je n'étais jamais assez fortement émue à mon gré. Il n'en est plus de même à présent, et je trouve qu'on a assez des peines de la vie et des souvenirs qui en restent pour n'en pas chercher encore la représentation sur le théâtre. Avec cela, le rôle de Juliette a été mal rendu, avec une exagération presque ridicule."

443.

„Pétersbourg, ce 1/13 Décembre 1811,
Vendredi, à 7 heures ½ du soir.

....Vous vous étonnez du goût de l'Impératrice mère pour Gatchina en hiver. Je crois que son goût est pour bien peu dans ce

séjour, s'il y est même. Elle a cru qu'il serait utile aux Grands-Ducs Nicolas et Michel, dont l'âge actuel exige la plus grande surveillance dans leur éducation, de les tenir éloignés de Pétersbourg. Cette manière d'envisager les choses, quoique au premier abord d'une apparence très naturelle, ne me paraît pas entièrement juste, si j'ose dire, lorsqu'on connaît *toutes* les circonstances, et il me paraît qu'on y gagne bien peu. Mais c'est cependant là ce qui a décidé l'Impératrice il y a deux ans à la résolution de passer quatre hivers à Gatchina, et l'on ne saurait guère changer à présent ce plan aussi fermement arrêté. Au reste, à compter toutes les différentes courses qu'elle fait ici dans le courant de l'hiver, elle y passe certainement le tiers de la saison."

444.

„Pétersbourg, ce 15/27 Décembre 1811,
Vendredi, à huit heures du soir.

J'aurais dû vous écrire la poste passée, chère et bonne Maman, et vous remercier pour votre lettre du 19 Novembre/1 Décembre, mais cela m'a été impossible et j'ai prié Amélie de le faire en mon nom. Il y avait longtemps que je n'avais été aussi malade que ce jour-là et surtout la veille, jour de la naissance de l'Empereur. Je commençai la journée avec un mal de tête, mais je me dis que je tiendrais bon toute la journée, et en effet je supportai la messe, cercle et un grand dîner auquel j'assistai sans y prendre part. J'étais aux abois, mais je me dis que je pousserais à bout et que je supporterais encore le bal. Je fis ma toilette pour le bal. A peine cette pauvre tête était-elle parée et endiamantée qu'il me prit un vomissement, chose qui ne m'arrive guère qu'au plus haut degré de mal de tête. Cela ne me découragea pas: j'achevai ma toilette et je soutins tout le bal jusqu'au souper, mais alors l'odeur des plats me mit dans un si terrible état, que je pus à peine rester à table jusqu'à la fin du souper, et, rentrée dans la salle de bal, je dus me sauver afin de ne pas me donner en spectacle. Aussi je payai mes bravades par toute une journée de souffrances le lendemain encore. Il est bien fâcheux

quand un mal pareil vient à pareil jour, où il est presque impossible de se dispenser de paraître, et j'abhorre d'occuper le public de mes maux corporels. C'est une manière si déplaisante, d'inspirer de l'intérêt par plaies et bosses, et en général je ne puis souffrir d'inspirer de la pitié dans aucun genre.“

1809—1811.

Lettres de la Margrave de Bade à sa fille.

62.

„Carlsruhe, le 28 Mars/9 Avril 1809.

....Ma sœur de Hombourg vient de me mander avoir reçu une lettre de Marianne *), qui lui parle de l'impression que vous avez faite sur son mari, qu'il en est enthousiasmé et ne cesse de vous nommer. Elle ajoute encore: „La Reine“ (de Prusse) „de même est aussi enchantée de cette charmante femme“.

Marianne a envoyé à sa mère la copie de votre réponse. Ma sœur dit à cela: „Il n'est pas possible de mieux écrire que votre fille. C'est un délice pour moi de la lire: son style est si coulant, si agréable, si flatteur, comme on en trouve peu, etc.“

63.

„Darmstadt, le 17/29 Mai 1809.

....Vous me dites: „Je ne sais quelle sympathie m'a de tout temps attachée à ce Roi“ (Gustave). Eh bien! Il lui en allait de même; je l'ai entendu souvent parler de vous avec une vraie admiration.

....La princesse de La Tour, qui demeure à Francfort depuis cet hiver, a écrit à Fouquet que sa sœur la Reine de Prusse lui mande: „Dites à la Margrave que j'adore l'Impératrice Elisabeth, que c'est un ange, etc., etc.“

---

*) Femme du Prince Guillaume de Prusse.

64.

„Carlsruhe, le 29 Septembre/11 Octobre 1809.

Ma bien chère Elise, j'ai reçu hier soir votre lettre du 7/19 Septembre, que la Grande-Duchesse Marie a eu l'attention de m'envoyer par un courrier, mais, en lisant sa lettre avant d'avoir ouvert votre paquet, je fus frappée d'une phrase qui m'a presque effrayée. La voici: „Ayant reçu hier de la part de l'Impératrice le paquet ci-joint, je ne saurais trop m'empresser de vous le faire parvenir. Puisse-t-il, ma chère Tante, ne contenir que des nouvelles consolantes! C'est le vœu de mon cœur, mais, dans les circonstances actuelles, il n'est pas même permis d'espérer du soulagement". Que veut-elle dire par là? Est-ce votre position avec l'Empereur? Ah! oui, elle doit affliger et même révolter! J'avoue que j'éprouve souvent ce sentiment, et cela me fait mal, bien mal, dans toute la force du terme, car j'ose dire que je l'aimais comme mon fils, et à présent loin de là! Il y a quinze jours à peu près que j'appris encore un trait d'indélicatesse de sa part qui m'indigna au point que j'en fus occupée toute la nuit. Ce sont ses dîners particuliers dans son cabinet avec sa vilaine créature. Ce n'est peut-être rien de nouveau, mais cela l'était pour moi. Dieu merci, que l'on vous aime et que l'on vous rend justice: cela doit me tranquilliser, mais pourtant je ne le suis pas, d'après la manière dont vous vous êtes prononcée une fois, car alors son malheur entraînerait le vôtre, et malgré moi je ne peux vous désapprouver, mais Dieu sait, je vous admire bien plus que je ne peux le dire!"

65.

„Rohrbach, le 2/14 Août.

....Il faut que je vous transcrive un passage d'une lettre de la Princesse de Brunswick que je viens de recevoir: „Mais il faut que je vous parle de votre fille l'Impératrice, dont tous ceux qui l'ont vue et approchée en dernier lieu font les plus grands éloges. Il n'y a qu'une voix, qu'un accord dans l'admiration qu'elle inspire! A l'admiration se joint un vif intérêt, et j'ajouterai presque que c'est avec un certain enthousiasme qu'on la nomme et qu'on s'exprime à son égard."

66.

„Le 12/24 Janvier 1811.

C'est au jour de votre naissance, bien chère Elise, que je commence de répondre à votre lettre qui m'a été remise par Amélie. Que le Ciel vous accorde bonheur et félicité encore dans ce monde! C'est le vœu le plus ardent de mon cœur! Mais, pour cela, il faut vous imposer la loi que vous vous êtes donnée par cette devise: *Patience et persévérance!* Dites-vous bien que c'est la Providence qui vous a mise à cette place, et de la quitter volontairement serait plus que de murmurer contre ses décrets, ce serait un appel aux mécontents. Je frémis de l'idée de ce que cette démarche pourrait occasionner, qui paraîtrait une suite naturelle du mécontentement général contre l'Empereur et de l'amour qu'on vous porte, car vous êtes l'idole de la nation! Vous êtes même respectée et admirée dans l'étranger (je le sais positivement). Jugez d'après cela de l'effet que ferait une pareille démarche dans l'opinion publique! On vous croirait des vues ambitieuses, peut-être aussi des projets de liaison avec un objet aimé, etc., enfin ce pas vous ferait perdre dans un instant une réputation acquise depuis des années à si juste titre. Et vous, chère enfant, quels regrets et remords vous vous prépareriez en étant cause (sans intention, sans doute) d'un bouleversement dans l'Empire que vous ne sauriez retenir. Non, chère enfant, je n'approuve pas ce projet: bien au contraire, je le redoute comme le plus grand malheur! Renoncez-y pour l'amour de Dieu, je vous prie, et de votre tendresse pour une mère qui vous aime tant et qui est fière de l'être d'une fille comme vous!

Les personnes auxquelles vous vous êtes confiée, qui vous ont encouragée à suivre ce projet, me paraissent légères, ou y avoir un intérêt particulier, pour ne pas en calculer les suites funestes. Pour vous, ma chère, c'est bien autre chose: dans un moment de désespoir et d'indignation auquel vous n'êtes que trop exposée, chère enfant, il est naturel de prendre un parti désespéré dont on ne prévoit pas les suites, qui sont incalculables. Non! Vous devez rester à votre

place. Je me plais à croire que vous consolidez celle de l'Empereur, que c'est par égard pour vous qu'on le ménage et le respectera. Votre façon de penser élevée et noble est connue généralement; cela donne de l'espoir aux gens bien pensants que l'Empereur reconnaîtra un jour (surtout s'il change de politique) qu'il ne peut suivre de meilleurs conseils que les vôtres. Si donc vous pouvez faire le bien, si ce n'est pas dans le moment, au moins dans la suite, cela n'est-il pas un motif bien grand pour tenir à cette devise: *Patience et persévérance?*

Une voix intérieure me dit toujours que l'Empereur se rapprochera de vous, que vous aurez encore des enfants. Cette idée me poursuit; je ne peux pas l'abandonner. Ah! que ce soit un pressentiment, un heureux présage! Mon Dieu! si cela pouvait se réaliser! Et vraiment je n'en vois pas l'impossibilité. Si on pouvait donc le persuader qu'un fils affermirait plutôt son trône qu'il ne l'ébranlerait, alors je crois qu'il sentirait la nécessité de revenir à vous. Mais s'il vous manquait d'égards et d'attentions, alors vous êtes bien en droit de l'exiger hautement, et d'être soutenue dans une prétention si juste par des gens de bien et de poids (wichtig, comme me disait Mad. Gossler sur votre sujet). Je crois que même, dans un cas pareil, vous pourriez menacer de cette résolution, mais vous avez raison: l'avancer sans le soutenir serait une maladresse à laquelle je n'avais pas réfléchi. Il faut être conséquente en toute chose. C'est par là qu'on acquiert l'estime et la confiance publiques, des bons comme des mauvais. Je suis donc aussi de cet avis, de ne rien avancer qu'on ne peut soutenir.

En disant que vous êtes admirée généralement dans l'étranger, c'est l'exacte vérité; je n'en parlerais pas si je n'en étais convaincue, point d'après ce qu'on me dit de vous, mais d'après les notions que j'ai de toutes parts sur cela. Avouez qu'il n'est pas indifférent d'avoir une pareille réputation, qu'il faut du temps pour acquérir, et qu'un instant pour la perdre. J'imagine, et je ne suis pas la seule qui le pense, que vous êtes réservée encore à de grandes choses; je ne peux expliquer, mais j'en ai la conviction. De grâce, chère enfant, renoncez à toute idée pareille, je vous en conjure, et n'y revenez pas, même quand je ne suis plus.

Le 23 Janvier/4 Février,
Lundi, à 11 heures du matin.

J'eus hier une conversation avec Amélie sur vous et votre position. Elle pense comme moi sur la résolution funeste que vous aviez prise, et à laquelle, j'espère, vous renoncerez, pour mon repos et ma tranquillité. Elle disait que, si l'Empereur prenait Mad. Narychkine ou une autre maîtresse au Palais, que vous étiez résolue de quitter votre demeure, ne voulant pas habiter sous le même toit qu'elle. Oh! Vous avez raison de ne pas souffrir un manque d'égards pareil! Mais avant de faire cette démarche, il vous est bien permis de faire des représentations, et cela *hautement!* Vous en avez le droit, et vous le devez même à votre honneur, et à la place que vous occupez. Mon Dieu! quels êtres que sont tous mes gendres! Il n'y a que Louis *) qui est le seul honnête homme parmi ce nombre, c'est-à-dire comme je l'entends par cette dénomination, pas comme le vulgaire, qui donne ce titre à bien des gens qui ne le méritent pas à mon avis....“

67.

„Bruchsal, le 26 Mars/7 Avril 1811.

.... Je viens de relire votre dernière lettre, où vous me faites l'apologie de la langue russe. Amélie a raison d'appeler ceci, et d'autres sentiments qui roulent sur cet objet, *une grâce d'état*, qui me donne chaque fois que vous vous exprimez ainsi une sensation de bonheur (je ne peux trouver le vrai terme). De vous voir dans des dispositions si favorables pour le pays qui est devenu votre seconde patrie, vraiment, cela m'enchante, et vous vous rappellerez que je l'ai toujours désiré dans le temps où ce sentiment n'était et ne pouvait pas être encore aussi vif. Quant à la langue russe, ce n'est que dans votre bouche que j'aimais l'entendre, quoique ce n'était que quelques mots aux gens, mais il me paraissait que, prononcés par vous, ils étaient sonores. D'ailleurs, elle me paraît avoir quelque chose de rude: surtout quand l'Empereur et le Grand-Duc Constantin parlaient en-

*) De Hesse-Darmstadt.

semble, je sais que cela a fait ce même effet aussi dans l'étranger, que l'on croyait que les frères se disputaient. Pour en revenir à vous, plusieurs russes m'ont dit que vous le parlez mieux et plus correctement que les personnes nées dans le pays."

68.

„Rohrbach, le 23 Avril/5 Mai 1811,
Dimanche, à 10 heures du matin.

....Comment puis-je vous remercier assez, chère enfant, de me tranquilliser sur un point qui m'inquiétait et que vous nommez simplement une idée, à laquelle vous renoncez à ma bien grande satisfaction."

CHAPITRE V.

Guerres de Napoléon.

1812—1817.

C'était la mémorable année 1812.

En Mars, un traité d'alliance préliminaire fut conclu entre la Russie et la Suède. Le même mois vit, à la surprise générale, la chute de Spéransky, honoré de longues années de la confiance presque illimitée de l'Empereur, maintenant brusquement chassé de la capitale et relégué en province. La lumière n'est pas encore complètement faite sur les circonstances qui déchaînèrent sur le ministre le courroux de son souverain: mais la rumeur publique l'accusait alors d'intelligences secrètes avec Napoléon, et sa disgrâce fut généralement accueillie avec une joie non dissimulée. Personne ne soupçonnait alors en lui le destinataire des rapports secrets envoyés de Paris à l'insu de l'ambassadeur Kourakine par le jeune et intrigant conseiller d'ambassade Nesselrode. Toute l'année 1811, il n'est question dans ces rapports que des préparatifs d'une campagne en Russie, et c'est Spéransky qui avait à les porter à la connaissance de

l'Empereur. Ce qui échappait aux contemporains ne nous a été révélé que par l'*Histoire d'Alexandre Ier* de Schilder, et n'est su en détail que depuis la publication toute récente des lettres de Nesselrode.

Le 9 Avril, après un service solennel à la cathédrale de Kazan, l'Empereur quitta Pétersbourg pour se rendre à Vilna. Cette ville était, avec le camp de Drissa, le point de rassemblement de tous ceux qui avaient voix aux conseils de guerre, tant russes qu'étrangers de toute nationalité unis d'une haine commune contre Napoléon et poussés par l'espoir secret de menus avantages personnels à la faveur du service russe. A côté du comte Roumiantzeff, d'Araktchéeff, Chichkoff, du comte Kotchubey, de Balachoff, du prince P. Wolkonsky, etc., on y voyait les barons Stein et Armfeld, le marquis Paulucci, Phull et des russes d'origine allemande comme Bennigsen et Nesselrode. Pendant qu'on y échafaudait des plans de campagne victorieux, les hordes napoléoniennes franchissaient la frontière russe; ce n'est pas ici le lieu de retracer les péripéties de la Guerre Patriotique: disons seulement qu'aucun des plans élaborés à Drissa ne devait être mis à exécution.

On entendit enfin retentir sur le front de campagne les noms de Bagration, Raewsky, Miloradowitch, de l'ardent Koutouzoff et de l'impassible Barclay-de-Tolly: à ce moment, tout ce qu'il y avait de russe rayonna d'espérance et l'Empereur crut alors pouvoir quitter l'armée dans l'intérêt même des opérations. Sa visite à Moscou en Juillet enflamma tous les cœurs; il y trouva un accueil enthousiaste dont il ne se souvint jamais sans attendrissement. Il passa ensuite en Finlande, eut à Abo le 12 Août une entrevue avec le prince Héritier de Suède, Bernadotte, avec lequel il négocia et assura

l'intégrité de la province, puis conclut avec la Suède un traité d'alliance contre Napoléon. Un tel succès était de nature à flatter son amour-propre et sa perspicacité de diplomate.

Le 22 Août, l'Empereur rentrait à Pétersbourg. Jamais il n'avait fait preuve d'autant d'abnégation, jamais il ne s'était senti animé d'un tel enthousiasme: il sut faire partager ces sentiments à Elisabeth, et trouva près d'elle un appui moral constant. Le bel élan patriotique dont elle était animée se donne carrière dans ses lettres à sa mère, traduites en partie dans l'*Histoire* de Schilder. On les trouvera reproduites plus bas, et nous en donnons ici même des extraits; rien n'est plus propre à servir d'illustration à une biographie de l'Impératrice, qui joignait à la parfaite justesse de ses sentiments le don de les exprimer par écrit.

„26 Août/7 Septembre,
Kamennoï Ostrof.

Je suis sûre que vous êtes bien mal instruits en Allemagne de ce qui se passe chez nous. Peut-être vous a-t-on déjà fait croire que nous avons fui en Sibérie, tandis que nous n'avons pas quitté Pétersbourg. Nous sommes préparés à tout, à la vérité, hormis des négociations. Plus Napoléon s'avancera, moins il doit croire une paix possible. C'est le sentiment unanime de l'Empereur et de toute la Nation dans toutes ses classes, et, grâces au Ciel, il existe la plus parfaite harmonie à cet égard. C'est sur quoi Napoléon ne comptait pas; il s'est trompé en ceci comme en bien des choses. Chaque pas qu'il fait dans cette immense Russie l'approche davantage de l'abîme. Nous verrons comment il y supportera l'hiver.

Mercredi, 28 Août/9 Septembre.

Si les circonstances actuelles ont des côtés pénibles par toutes les souffrances et les malheurs individuels qu'elles occasionnent, elles en offrent aussi de sublimes, et d'un genre qui ne se rencontre que de loin en loin dans l'histoire du monde, puisque, heureusement pour l'humanité, des époques comme celle où nous vivons ne sont pas fréquentes. Il faut voir et entendre journellement comme nous des preuves de patriotisme et de dévouement et d'une bravoure héroïque dans tous les rangs militaires et civils pour ne pas les croire exagérées. Ah! cette brave nation montre bien ce qu'elle est et ce que ceux qui la comprennent savaient depuis longtemps, malgré qu'on s'obstinait à la traiter de barbare. Les *barbares* du Nord et les *bigots* du midi de l'Europe sont cependant ceux qui donnent le plus de tablature à la *nation civilisée* par excellence, et ils sont loin d'être réduits à bout.

Du moment que Napoléon eut passé nos frontières, c'était comme une étincelle électrique qui s'étendait dans toute la Russie, et, si l'immensité de son étendue avait permis que dans le même moment on en soit instruit dans tous les coins de l'Empire, il se serait élevé un cri d'indignation si terrible qu'il aurait, je crois, retenti au bout de l'univers. A mesure que Napoléon avance, ce sentiment se lève davantage. Des vieillards qui ont perdu tout leur bien, ou à peu près, disent: *Nous trouverons moyen de vivre; tout est préférable à une paix honteuse.* Des femmes qui ont tous les leurs à l'armée ne regardent les dangers qu'ils courent que comme secondaires et ne craignent que la paix. Cette paix qui serait l'arrêt de mort de la Russie *ne peut pas* se faire, heureusement: l'Empereur n'en conçoit pas l'idée, et, quand même il

L'Impératrice Elisabeth.

Portrait de Reichel, 1814, conservé à Bade.

le voudrait, il *ne le pourrait* pas. Voilà le beau héroïque de notre position. Les agréments journaliers aussi ne manquent pas. Les sentiments et les opinions qui pendant ces cinq ans avaient été réprimés, contraints et froissés à chaque instant se dilatent journellement à présent; de tous côtés accourent des gens de tête et de mérite que la petitesse tyrannique de Napoléon obligeait de se cacher ou de fuir le continent. Enfin nous nous retrouvons ici en bonne compagnie; il règne une activité pour la bonne cause dont le bienfait est sensible à mon âme qui, depuis tant d'années, se meurt de l'atmosphère envenimée qui l'entourait. Les Anglais qui accourent de toute part, Espagnols, Allemands martyrs de la bonne cause, tout cela ne fait qu'une famille; on s'embrasserait avec des Turcs comme avec des frères s'ils montraient le même zèle pour le bien général....“

Voici encore une lettre bien caractéristique écrite après l'entrée de l'ennemi à Moscou, et qui donne une idée fidèle de l'état d'esprit général et des sentiments personnels de l'Impératrice:

„24 Septembre/6 Octobre, St-Pétersbourg.

J'ai en horreur cet esprit de mensonge qui fait une des bases fondamentales de la conduite de Napoléon, et quiconque le peut ne doit pas négliger de combattre les effets de toutes ses forces: on aura fait passer pour une défaite la bataille de *Borodino* bien complètement gagnée par nous, et si complètement que Napoléon parcourait les rangs comme un fou en criant: *Français! voilà une bataille perdue, je n'en ai jamais perdu, souffrirez-vous que celle-ci le soit,* etc., et que le lendemain il a donné à l'ordre du jour que l'armée

française s'était couverte de honte. Mais malheureusement nous n'avons pas su ou pas pu profiter de cette victoire, et finalement Koutouzoff a trouvé à propos d'abandonner Moscou. Voilà donc cette horde de barbares logés sur les ruines de cette belle capitale, ils ont agi là comme partout ailleurs. Notre peuple a commencé à mettre le feu à l'objet de toutes ses affections plutôt que le laisser tomber en entier entre les mains de l'ennemi, et la grande Nation ne discontinue pas de saccager, piller, détruire, tant qu'il y aura de quoi détruire. En attendant, notre armée a fait le tour de Moscou et elle est postée aux environs du chemin par où l'ennemi est venu et commence déjà à gêner ses communications. Napoléon en entrant à Moscou n'a trouvé rien de ce qu'il espérait: il comptait sur un public, il n'y en avait plus, tout avait quitté; il comptait sur des ressources, il n'a presque rien trouvé; il comptait sur l'effet moral, le découragement, l'abattement qu'il causerait à la Nation, il n'a fait qu'exciter la rage et le désir de la vengeance; il comptait que la paix serait le résultat final de tout ceci, je joins ici la déclaration que l'Empereur a faite du moment que l'évacuation de Moscou a été connue. Je suis sûre, chère Maman, que vous serez satisfaite de son contenu: elle a toute la noblesse, toute la dignité nécessaire, elle porte le caractère de la Nation à laquelle elle est adressée. Je puis répondre que la résolution qu'elle annonce est inébranlable dans l'esprit de l'Empereur. Pétersbourg même dût-il subir le même sort, l'Empereur serait également éloigné de l'idée d'une paix honteuse. Cependant il n'y a pas de danger pressant pour Pétersbourg, quoique beaucoup de personnes ont été très alarmées et ne sont pas encore rassurées. Assurément on ne peut répondre

positivement de rien dans les temps où nous vivons, et avec un furieux comme Napoléon pour qui la vie de ses semblables n'est en aucune ligne de comparaison avec la moindre de ses fantaisies. Mais il est à 750 verstes, ce qui fait au delà de 100 milles. Il y a un corps considérable entre Moscou et ici, et s'il avançait sur ce chemin, il aurait la grande armée tout entière sur son dos; il aurait un espace très considérable de marais à traverser en venant par le chemin de Moscou qu'on pourrait rendre impraticables en rompant les routes. Enfin il n'y a pas de probabilité qu'il tente une entreprise aussi hasardeuse, et j'entre avec vous dans tous ces détails, chère Maman, afin de vous ôter les inquiétudes que vous pourriez concevoir à ce sujet. Au reste, quelles que soient encore les épreuves par lesquelles nous soyons encore destinés à passer, dès que Napoléon ne peut pas espérer la paix, de l'avis de tout le monde, il se trouvera dans une fort mauvaise position à mesure qu'il prolongera son séjour en Russie. En attendant, Mitau et une partie de la Courlande sont repris par nos troupes. Le corps français et prussien qui l'occupait s'est retiré à notre approche."

La comtesse Golovine, avec son talent de faire en quelques lignes un tableau fidèle de ses impressions, trace en 1812 le portrait suivant de l'Impératrice:

Portrait de l'Impératrice.

Elle a la tête vive, pleine d'une imagination qu'elle modère par la force que l'expérience lui a acquise. Son cœur est sensible et délicat, elle cherche à le calmer, mais elle abuse quelquefois de sa délicatesse. Son âme est grande,

ardente et passionnée, ses malheurs et les pertes sensibles qu'elle a éprouvées l'ont élevée au lieu de l'abattre. Sa résignation la fortifie, et l'espèce de triomphe qu'elle a remporté sur elle-même en se soumettant et cherchant à s'attacher à la vérité immortelle, lui donne l'assurance de parcourir avec fermeté le chemin de la vie; son caractère est vif et actif, il pourrait la porter quelquefois à une espèce de vivacité exagérée, si sa bonté ineffable n'était sans cesse prête à le modérer. Son esprit est fin, prompt à tout concevoir, jusqu'aux pensées les plus profondes; il saisirait même le ridicule, si son indulgence pouvait lui permettre de s'en amuser. Sa charité est immense autant que vraie, sa bonté compatissante est toujours prête à vous entendre, et l'intérêt qu'elle semble porter à ce que vous lui communiquez est si naturel que son action seule déjà vous console avant même qu'elle n'ait prononcé un mot. Elle a toutes les grâces réunies dans sa personne, et son visage charmant est l'image de son âme: il retrace fidèlement les émotions de cette âme, brillante comme un lis et agitée comme lui par l'ouragan. Que de vertus! et que de dangers! surtout lorsqu'on est sans cesse en proie aux contrariétés. Jamais entendue, souvent soupçonnée, forcée de se contraindre et de s'arranger, pour ainsi dire, des devoirs factices, de renfermer continuellement des sentiments faits pour donner le bonheur: voilà une destinée difficile et glorieuse! L'espérance, la soumission et la confiance triompheront des amertumes, la grâce de Dieu est répandue sur elle. Grand Dieu! donnez-lui le courage de la reconnaître toujours, et que votre miséricorde infinie lui serve de fanal dans la nuit des orages!

Par la Csse G. en 1812.

„Alexandre prévoyait l'orage“, dit dans ses Souvenirs Gretch, le fielleux chroniqueur du début du XIXe siècle: „l'adversité des événements et des circonstances avait trempé son cœur naturellement bon, lui avait donné une fermeté et une persévérance auxquelles on ne pouvait s'attendre de sa part, étant donné surtout son entourage à ce moment. Son frère Constantin n'était brave qu'au manège: sur le champ de bataille, il savait trouver un prétexte pour se soustraire au danger; en politique, il était pusillanime et peu clairvoyant. Quant aux dames de la famille Impériale, l'Impératrice Marie était une excellente personne, charitable, mais peu clairvoyante aussi et bornée, allemande dans l'âme, imbue de toute espèce de préjugés dynastiques et aristocratiques. Il y avait deux femmes à la hauteur de la situation, l'Impératrice Elisabeth et la Grande-Duchesse Catherine, dont le mari était heureusement une nature généreuse. Des collaborateurs de l'Empereur, deux étaient dignes de sa confiance, le comte Kotchubey et l'ancien ministre de la guerre Barclay-de-Tolly“. Et encore: „Alexandre fit preuve en 1812 d'une fermeté à laquelle on ne s'attendait pas. Moscou perdue, il s'éleva des voix pour demander la paix. Et qui était-ce? L'Impératrice Marie, le Grand-Duc Constantin, Araktchéeff, Roumiantzeff et d'autres. L'Empereur n'avait de son côté que l'Impératrice Elisabeth, la Grande-Duchesse Catherine, et la princesse Antoinette de Wurtemberg (née princesse de Cobourg)“.

Donnons aussi une curieuse lettre, un peu postérieure, écrite au vieil irréconciliable de Napoléon, le comte Simon Worontzoff, et où Elisabeth donne carrière à son patriotisme.

„St-Pétersbourg, ce 7/19 Décembre 1812.

Il y a longtemps, Monsieur le Comte, que je me propose de vous écrire, mais il me paraît que je ne saurais choisir de moment plus favorable pour le faire que celui où je puis vous exprimer tout le contentement que me donne la tournure qu'ont prise chez nous les événements de la guerre. Personne ne sait mieux que vous combien cette guerre mémorable sera à jamais glorieuse pour la Russie, et les espérances qu'elle permet de concevoir pour le salut de l'Europe entière; il est donc bien naturel que je désire me réjouir avec vous de préférence des succès non interrompus depuis trois mois de nos armées et de la conduite qu'ont tenue toutes les classes de la Nation depuis le commencement de la guerre. Il n'était pas difficile de la prévoir, mais il est bien doux de voir justifier aux yeux du monde entier une opinion aussi bien méritée de tout temps. La vôtre à cet égard et à celui du résultat de la campagne m'était connue, et vous ne vous doutez peut-être pas, Monsieur le Comte, que dans des moments d'inquiétudes inévitables à cette époque-ci, une de mes plus grandes consolations était de m'appuyer sur cette opinion, qui de votre part ne pouvait qu'inspirer de la confiance. Je trouve un plaisir réel à vous le dire aujourd'hui et à vous exprimer la reconnaissance que je vous dois pour le bien que j'en ai éprouvé.

Vous avez de fréquentes nouvelles du comte Michel *); je ne vous en parlerai donc que pour vous féliciter de toutes les occasions qu'il a eues de développer le caractère que

*) Le fils du Comte, blessé à Borodino.

nous lui connaissions déjà. J'ai rendu grâce au Ciel de ce que sa blessure n'a pas été dangereuse, et je vous avouerai que je n'ai pas été fort peinée que sa guérison ait traîné en longueur. Lui-même et l'armée n'étaient pas de mon avis: on l'y désirait autant qu'il s'impatientait de ne pouvoir y retourner; mais comme il n'a plus besoin de faire sa réputation militaire, je me réjouissais sous tous les rapports de le savoir en sûreté à la campagne.

Monsieur Longuinoff me rend exactement tout ce dont vous le chargez pour moi, et je suis toujours bien sensible à votre souvenir, Monsieur le Comte; je ne puis m'empêcher de vous dire à cette occasion combien je suis charmée de m'être attaché particulièrement quelqu'un qui vous est aussi dévoué que M. Longuinoff, n'ayant d'ailleurs qu'à me féliciter infiniment de ce choix.

Faites, je vous prie, Monsieur le Comte, bien mes compliments à madame votre fille *) et croyez aux sentiments inaltérables d'estime et de considération de votre bien affectionnée

Elisabeth.

Oserai-je vous prier, Monsieur le Comte, de faire parvenir la lettre ci-jointe à madame Roth, dont vous avez eu la complaisance de m'en envoyer une, il y a quelques mois."

La sanglante guerre de 1812 laissa des traces profondes dans l'âme sensible d'Elisabeth. De ses yeux elle avait vu l'esprit de sacrifice dont chacun était animé pour le salut de la patrie et, du dernier paysan au premier dignitaire, l'enthou-

---

*) Lady Pembroke, née Comtesse Catherine Worontzoff.

siasme général pour cette cause sacrée. Mais il fallut bien voir aussi le revers de la médaille, le pays encombré de centaines de blessés et d'invalides, des milliers de familles désolées pleurant un père, un mari, un frère, enfin une misère inouïe réclamant des secours urgents, et qui donna à quelques âmes charitables de Pétersbourg et Moscou l'idée de se constituer en société: ce fut l'origine de la Société Patriotique, fondée le 12 Novembre 1812, sous le haut patronage de l'Impératrice Elisabeth et avec le concours actif de plusieurs dames, et sous la direction d'Ouvaroff *) et de Longuinoff **). Elle avait pour but de fournir aux victimes de l'invasion les moyens de se procurer les objets de première nécessité, de placer les indigents, invalides et valétudinaires dans des hospices publics ou privés, de faire élever les enfants pauvres ou de leur faire apprendre un métier aux frais de l'Etat, de donner un gîte aux indigents capables de travailler pour gagner leur vie, de fournir au petit commerce ruiné les moyens de reprendre les affaires, enfin d'assister les orphelins restés sans ressources en fondant pour eux un établissement d'instruction spécial, nommé d'abord Ecole des Orphelines, réservé aux filles d'officiers de tout rang morts pour la Patrie ou ruinés par la guerre, et qui reçut une première promotion de douze élèves aux frais de la Société, puis devint l'Institut Patriotique. Ce n'était là qu'une des moindres faces de la tâche des dames patronnesses, dont l'immense œuvre de charité ne saurait être décrite en quelques lignes, car leurs bienfaits s'étendaient également aux infortunes de toute nature:

---

*) Serge Ouvaroff (1786—1853), curateur de l'arrondissement scolaire de St-Pétersbourg, plus tard ministre de l'instruction publique et comte.

**) Nicolas Longuinoff (1775—1855), secrétaire de l'Impératrice Elisabeth.

l'assistance que la Société Patriotique donnait directement ou indirectement aux enfants ne négligeait pas non plus les parents. Les malades recevaient un lit à l'hospice, les nécessiteux un secours, les travailleurs de l'ouvrage; il y eut ainsi bien du soulagement, bien de la consolation d'apporté aux victimes de 1812.

Mais les suites du mal ne disparaissent pas en un jour. Aussi, loin de ralentir leur zèle et leur bienfaisance, les dames patronnesses de l'œuvre ne firent-elles que redoubler d'efforts pour faire face à toutes les misères: scrupuleuses dans l'exécution des obligations qui leur étaient imposées par le règlement, elles tenaient de fréquentes séances, se rendant mutuellement un compte détaillé de la tâche accomplie et s'efforçant de maintenir entre elles une étroite cohésion; c'est ainsi que les absences aux séances étaient frappées d'une forte amende au profit des pauvres. Au début le bureau était renouvelable tous les ans, mais ensuite, en raison de l'inconvénient de changements trop fréquents, il ne le fut plus que tous les trois ans. La Société prit avec le temps un tel développement et une telle force, qu'en 1826, l'Empereur y fit rattacher les ouvroirs spéciaux dont nous aurons à parler plus tard. Ajoutons que, du jour même de sa fondation, le secrétaire en fut l'érudit connu A. Tourguéneff *). Telle était dans ses grandes lignes la tâche de la Société Patriotique, due à l'initiative de l'Impératrice Elisabeth et de quelques collaboratrices.

De cette époque datent aussi en partie les Mémoires de la demoiselle d'honneur Stourdza, plus tard comtesse Edling,

---

*) Alexandre Tourguéneff (1784—1845), directeur du département des affaires ecclésiastiques sous le ministère du Prince A. Golitzyne.

qui venait d'entrer à la Cour de l'Impératrice. Elle porte sur son caractère un jugement assez sévère, mais certaines de ses observations sont pleines de justesse et de véracité.

„Sa bonté, sa conversation, l'intérêt et la confiance qu'elle me témoignait, achevèrent de me captiver; mais, tout en lui portant le dévouement le plus exalté, je ne me sentais jamais auprès d'elle cet abandon et cette douceur si naturels dans les relations aussi intimes. J'étais quelquefois confondue d'une réticence étrangère à mon caractère, et je ne m'aperçus que longtemps après qu'elle provenait du peu d'harmonie qui existait dans celui de l'impératrice. Une imagination brûlante, passionnée s'unissait en elle à un cœur froid et incapable de véritable affection. Ce peu de mots explique son histoire. La noblesse de ses sentiments, l'élévation de ses idées, des penchants vertueux, une figure ravissante la rendirent l'idole de la foule, sans pouvoir lui ramener son époux. Mais les hommages qui flattaient sa fierté ne pouvaient suffire à son bonheur, et ce ne fut qu'à la fin de sa vie que cette princesse reconnut enfin que l'affection, qui seule embellit l'existence, ne se gagne que par l'affection. Toujours entraînée par des prestiges, elle s'attacha tour à tour aux arts, à l'étude, aux sentiments les plus passionnés, et toujours dégoûtée et détrompée de tout, elle n'entrevit le bonheur qu'au moment où la vie allait lui échapper.... L'impératrice, accoutumée à l'admiration, ne pouvait supporter l'idée d'être réduite à se faire une étude des moyens de plaire à son époux. Elle aurait agréé l'hommage de sa tendresse; elle ne voulait point la briguer. Un tiers se trouvait d'ailleurs toujours entre les deux époux: c'était la princesse Amélie,

sœur de l'impératrice, dont le salon, rendez-vous de toutes les commères de la ville, exerçait une influence fâcheuse sur l'intérieur de l'impératrice."

Vient ensuite un tableau de la vie de Cour à Kamennoï Ostrof à la veille de la Guerre Patriotique.

„Nous faisions avec l'impératrice de longues promenades en tête-à-tête, et nos conversations étaient toujours animées sans que nos âmes parvinssent à se toucher.

Nous dînions ensemble, le soir on se promenait en voiture et on prenait le thé réunis. Deux fois par semaine l'impératrice recevait du monde. Ces jours étaient presque fatigants, parce qu'on y voyait peu de personnes aimables. Je dois cependant citer la comtesse Sophie Stroganoff, qui, malgré le charme de son esprit, ne savait point faire oublier son extrême supériorité. Il faut beaucoup d'art pour se faire pardonner tant de grâces et de vertus réunies. Quant à moi, j'étais enchantée de la comtesse Stroganoff, et je crois encore qu'il est impossible de rencontrer dans le monde plus de perfections à la fois.

Nous nous occupions aussi de bonnes œuvres. Les prisonniers de guerre qu'on avait répartis dans les environs de la capitale étaient dévorés par la misère et les maladies. Leur situation excita la sensibilité de l'impératrice, qui ne pouvait venir à leur secours qu'avec de l'argent. Je me chargeai des détails..... Nous allions souvent à Pavlofsk, mais ces courses étaient rarement agréables, car une susceptibilité extrême, une jalousie mutuelle régnaient entre les deux cours. J'étais, je crois, la seule, qui, sans m'arrêter à ces petitesses, mettais un

peu de douceur et de bienveillance dans mes relations avec Pavlofsk. Aussi la princesse Amélie de Bade, qui ne m'aimait point, en témoignait quelquefois son mécontentement."

Moscou en flammes, Napoléon installé dans la vieille capitale, tombeau de ses rêves de conquête, la société russe était tout entière exaspérée et s'acharna à balayer du territoire les intrus étrangers. Les événements se succédèrent rapidement, retraite de la Grande Armée, glorieux combats de Taroutino, Malo-Yaroslavetz, et, pour finir, le lamentable passage de la Bérézina: la grande invasion de Napoléon avait abouti à l'anéantissement complet de ses hordes formidables. La puissance de la Russie et la rigueur de l'hiver avaient eu raison du génie du grand capitaine. La frontière ne fut repassée que par les débris de son armée qui avaient pu échapper à la captivité et à la mort, au froid et à la faim.

Une question compliquée se posait pour l'Empereur Alexandre: quel parti prendre maintenant? Il est certain qu'il eût été infiniment préférable et bien plus avantageux pour les intérêts russes et la grandeur de la Russie de faire une paix glorieuse et de ne pas se mêler des affaires de l'Europe. C'était l'avis du vieux Koutouzoff et du vieux Roumiantzeff; c'était aussi celui de quiconque sentait et comprenait les véritables intérêts du pays. Mais l'Empereur, enthousiasmé des invraisemblables succès des armes russes, déjà dominé d'ailleurs par toute espèce d'étrangers comme l'anglais Wilson et surtout le patriote allemand Stein, rêvait d'être le libérateur de l'Europe, de l'affranchir du joug de Bonaparte.

Aussi l'Impératrice Elisabeth, tout en jugeant dans sa perspicacité le parti, sans doute un peu terre à terre, de la

paix le plus conforme à l'intérêt du pays dévasté, ne pouvait-elle, comme femme, comme épouse toujours aimante, ne pas se réjouir de la grandeur attachée alors au nom de son mari, et tenait-elle à y voir encore s'ajouter l'auréole de libérateur de l'Europe. Il convient d'ajouter aussi qu'elle souffrait pour sa patrie allemande, dont elle avait à ce moment la nostalgie, et qu'elle prodiguait une tendre sollicitude à ceux de ses compatriotes blessés, invalides ou prisonniers, que la folie de conquêtes du chef de la Grande Armée avait jetés en Russie. Autant de raisons pour elle de partager le rêve libérateur de son mari.

Alexandre penchait pour la continuation de la lutte et une action décisive. C'était là l'espoir de tous, allemands, autrichiens et anglais. C'est dans ces dispositions qu'il quitta Pétersbourg le 7 Décembre pour rejoindre l'armée et fit quatre jours après son entrée à Vilna, vivement relatée en détail par son historien Schilder.

On sait ce que furent les campagnes de 1813 et 1814, qui ruinèrent définitivement la puissance française et aboutirent à la prise de Paris. Sous les coups répétés de la coalition, Napoléon tomba. Le rêve caressé par Alexandre était enfin réalisé! C'était la revanche d'Austerlitz et de Friedland!

Et l'Impératrice Elisabeth? En 1812, elle ne vit son mari qu'à la dérobée, faisant de son mieux pour ne pas perdre courage et avoir confiance dans l'issue de la campagne. Il passa encore toute l'année suivante à l'armée, et elle dut rester seule à Pétersbourg ou aux environs. C'était son Allemagne, sa famille, qu'elle voulait: rien de plus naturel, après tant de secousses morales! Mais il fallait encore patienter: le moment n'était pas encore venu de partir pour l'étranger. En

attendant, elle se consacra tout entière au soin des blessés et des prisonniers, qui lui durent beaucoup, et son nom, jusque-là oublié, fut bientôt connu et vénéré dans les moindres coins de la Russie comme la Providence des malheureux. Elle se montra véritablement à la hauteur de la situation, et sur ce point, les témoignages du temps sont unanimes à lui rendre justice. Tous ses billets à Longuinoff, ses lettres aux dames de son entourage, sont pénétrés du sentiment de charité profonde dont elle était animée en ces jours d'épreuve.

Son départ pour Bade fut enfin définitivement arrêté, et eut lieu le 19 Décembre 1813: venue en Russie en 1792, elle allait revoir son pays après vingt-et-un ans d'absence. Elle était accompagnée de sa sœur la Princesse Amélie de Bade, de sa dame d'honneur la princesse Prozorowsky, des demoiselles d'honneur Valouïeff et Stourdza *), de la baronne Bodé, du grand chambellan Narychkine, du prince Golitzyne, maître de la Cour, et de son médecin, le fidèle docteur Stoffregen.

Trois semaines après, le 10/22 Janvier 1814, elle arrivait à Berlin, où elle reçut un accueil des plus empressés et fit connaissance avec la princesse Charlotte de Prusse, future femme du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch. Voici le détail de cette première entrevue, tel que le consigna dans son journal celle qui devait être la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna.

---

*) Plus tard Comtesse Edling (1786—1844).

1814.

„21 Januar, Freitag Morgen.

Ich glaube es wohl, dass Gott uns nicht verlassen würde; Er erhielt mir meine Schwester, und ich bin Ihm dankbar, aus vollem Herzen dankbar....

Schon seit 14 Tagen erwartet man die Kaiserin, und morgen, sagt man, kommt sie wirklich endlich an. Ich freue mich so sehr, diese herrliche Elisabeth kennen zu lernen, die meine Mutter so liebte. Könnte ich ihr gefallen, wie glücklich würde es mich machen! Und ich will auch alles thun, um mir ihre Liebe zu erwerben. Jetzt bin ich auch besser gestimmt, sie zu sehen und ihre Gegenwart recht zu geniessen, weil es so viel besser mit Luise geht, und dass ich keine Angst mehr zu haben brauche....

.... Wir haben Nachrichten von unserer lieben Elisabeth; die Grossfürstin Marie wird von allen Menschen angebetet, wegen ihrer herablassenden Güte und Freundlichkeit.“

„22 Januar.

Ich habe sie gesehen, die Kaiserin; und wie entspricht, wie übertrifft sie meine Vorstellungen von ihr! Diese Güte, diese Lieblichkeit ist nur mit meiner Mutter zu vergleichen. Seit 1 Uhr waren wir auf dem Schlosse, und um 5 Uhr kam sie erst an. Das Donnern der Kanonen und das Glockengeläute verkündete uns ihre Ankunft; oft wurden wir getäuscht, endlich war es wirklich ihr Wagen. Karl fuhr mit ihr seit Friedrichsfelde und war allerliebst; er führte sie hinauf. Auf der ersten Treppe empfingen wir sie. Tante Wilhelm stellte

mich ihr vor. Sie küsste mich, und nun gings weiter, durch den Saal und die Zimmer. Ich hatte die beiden an der Hand. Nachdem die Kaiserin einige Zeit mit uns in ihrem Zimmer gewesen war und ich und Tante Wilhelm ihr den Ueberrock ausgezogen hatten, liess sie sich alle Damen präsentieren, sprach beinahe mit jeder und wollte sogar noch Cour halten, nur aus unbeschreiblicher Höflichkeit, um sie nicht noch einmal nach dem Schlosse zu bemühen.

Erst war das Zimmer mit den Damen, dann die Herren, dann zurück. Da kam der König von Sachsen mit Frau und Tochter. Selten thaten mir die armen Gefangenen so leid als heute, aber Elisabeth that auch alles, um ihnen ihre Lage vergessen zu machen. Der gute Lamsdorff freute sich über jedes Wort, was man seiner Herrschaft sagte; er ist, obgleich ein Russe, ihnen sehr attaschiert. Zum Essen nahm die Kaiserin mich und Prinzess Wilhelm bei der Hand und neben sich, da war sie so liebenswürdig und sprach so viel mit mir! In ihrem Gesicht ist ein Ausdruck von Sanftmuth, von Schwermuth, der Sie so interessant macht. Sie hat viel zu leiden gehabt; es ist beinahe das erste Glück, das sie seit ihrer Heimat geniesst. Wenn sich die Hoheit und Grösse mit solcher Liebenswürdigkeit und Anmuth gatten, wie schön ist das! Es ist ein Beispiel, dem ich folgen kann, und ein würdiges Vorbild, *Sie* und meine himmlische Mutter. Ach die Stuben! was erinnerten mich die an traurige Augenblicke: als ich in das rothe Thronzimmer trat, war ich meiner Gefühle nicht mächtig, ich glaubte in Ohnmacht sinken zu müssen. Nur die Thränen machten mir Luft. Statt der schwarzen Lampen und verschleierten Figuren nur geputzte Damen; heute Gesichter voller Freude, damals voller Schmerz und

Gram! Oh, welch ein Unterschied!... Ich liege in meinem Bette, musste aber noch heute in meinem grünen Freund schreiben und ihm meine Empfindungen vertrauen. Gott, ich bitte Dich um einen erquickenden Schlummer!..."

„25 Januar.

Vier Tage genossen wir das Glück, die geliebte Elisabeth bei uns zu haben. Ich hing mit einer solchen Seligkeit, solch einer Liebe an einem jeden Wort, das aus ihrem Munde kam. Sie war so gnädig, so gut gegen mich, und die Tage werden mir unvergesslich sein. Sie schrieb auf einem Papier ihren Namen in Russisch und gab es mir; ein schönes Andenken, mir lieber, als irgend ein anderes, grösseres Geschenk. Die Tage waren aber auch recht ermüdend; wir lebten, mit einem Wort, in der grossen Welt. Von 3 Uhr an bis nach Mitternacht war an keine Ruhe zu denken. Diner um 4 Uhr bis um 6, dann gleich nach der Oper; von da, gestern, Souper bei Tante Wilhelm, wo die Kanonen um 12 Uhr gelöst wurden und der Elisabeth ihre Gesundheit getrunken. Gestern gab man die Jungfrau von Orleans, es war schrecklich zugig und kalt, und voll, und gedrängt....

.... Der alte Narichkin ist ein rechter Faxenmacher, zum totlachen, gross und ungeheuer stark und einzige Einfälle. So auch Golitzin. Die Fürstin Prosorowska ist eine würdige alte Dame, welche mir viel Schönes sagte. Die beiden jüngeren Damen, Sturdza und Waluewa, sind sehr comme il faut, doch recht verschieden von der Kaiserin. Recht aus dem Herzen habe ich gewünscht, dass sie noch länger bei uns verweilt wäre...."

La princesse Charlotte se déclare donc ravie: ses sentiments à l'égard de l'Impératrice devaient malheureusement changer, comme nous le verrons plus tard, sous diverses influences venues d'ailleurs.

La fameuse Mme Svetchine *), dans sa correspondance avec la demoiselle d'honneur Stourdza, qui s'était plainte à elle de quelques inégalités d'humeur de sa Souveraine, la raisonne en lui faisant part d'observations personnelles bien justes sur l'Impératrice et en lui signalant certains traits de caractère particulièrement frappants. Nous nous bornons à des extraits **).

1814.

„.... Mon amie, quand Mme de R. ***) n'attirerait pas par le charme qui lui est particulier, quand la grâce de son esprit, de ses manières n'effacerait pas, ne dédommagerait pas de ces inégalités qui vous peinent, l'équité suffirait seule pour empêcher de s'y arrêter. Songez aux blessures profondes faites sans cesse à son cœur; elle est condamnée à souffrir, à voir centupler ses peines, par toutes les qualités, par toutes les faiblesses, par tous les besoins de la pauvre nature humaine. Dans des épreuves si arides, si desséchantes, si faites pour jeter dans l'amertume, l'âme d'un ange succomberait. Qu'il est aisé d'être facile et bon dans le succès et le bonheur! Mais quand on a droit à tous les hommages, à tous les sentiments, qu'on les porte en germe au dedans de

*) Mme Sophie Svetchine, née Soïmonoff (1782—1857).

**) *Comte de Falloux, Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, T. I, Paris, 1861.

***) L'Impératrice.

soi, sans pouvoir jamais les développer, que tout nous échappe à la fois, que peut-on mettre au dehors, sinon ces combats dont la victoire n'est pas, ne peut pas être toujours le prix? Méditez bien, chère amie, une si douloureuse position, et vous aurez aisément la mesure du dévouement qu'elle est faite pour inspirer....“

„.... Mme de R. m'a toujours paru l'être le plus intéressant, qui possédait le plus ce charme qui est le reflet d'une belle âme; mais jamais elle ne m'a tant occupée que depuis le vague et l'incertitude où sont retombées ses espérances et les nôtres. J'aime M. de R. *), de fidélité et de justice, j'honore ses belles qualités, mais je lui en veux, je vous l'avoue, de résister ainsi qu'il le fait aux plus saintes et aux plus aimables séductions de la vertu. Comment autre chose peut-il l'entraîner par son attrait, surtout quand cet autre chose est si différent, lui est si inférieur? Ce n'est point une femme qui pourrait trouver la solution de ce problème difficile; la délicatesse dans nos choix marche presque toujours à côté de nos faiblesses, et il est bien rare qu'une femme distinguée ait beaucoup d'amour sans un fonds d'estime, qui est la chose du monde la plus inutile à la vanité ou à la durée de l'attachement de l'homme le plus supérieur, souvent même en moralité. Je jouis très bien pour vous de la confiance que Mme R. vous témoigne; croyez que ce n'est qu'à un dévouement parfait qu'on peut l'accorder avec étendue. Attachez-vous sans réserve à son sort, et soyez sûre qu'avec le temps vous vous assurerez beaucoup mieux que son estime.“

---

*) L'Empereur.

„.... Combien ce que vous me dites de l'entrevue *) m'a touchée! Combien elle m'a fait verser de douces larmes d'attendrissement! Depuis plus d'un mois, ma vue était fixée sur ce point, et j'attendais, tout en le devançant par mes vœux et par mes espérances, le moment qui devait les réaliser. J'y mêlais des craintes aussi, car, quoi que je fasse, le noir domine sur ma palette. Mais avec quel ravissement je l'efface aujourd'hui, ce vilain noir, pour jouir complètement de la confiance parfaite que cet article de votre lettre me donne! Dans cette réunion si désirée, il me semble voir le seul triomphe qui restait à remporter à la vertu, le mal vaincu dans son dernier retranchement et sous sa dernière forme, et l'aurore d'un nouveau jour de grâces et de bénédictions pour la Russie. Le ciel complétera son ouvrage et, par ce bienfait nouveau, renouvellera au milieu de nous ce pardon solennel que sa miséricorde, diversement exprimée, semble proclamer dans l'univers."

Le 23 Janvier/4 Février, l'Impératrice Elisabeth et sa sœur Amélie arrivaient chez leur mère à Bruchsal, au palais de la famille grand-ducale où la Margrave avait une de ses résidences de campagne. Sur la vie de l'Impératrice dans son pays en 1814 et 1815, on a deux témoignages, celui de l'amiral Chichkoff et celui d'une dame d'honneur de la Margrave mère, Caroline von Freistett. Nous reproduisons sans y rien ajouter ces deux relations détaillées.

„A mon arrivée à Carlsruhe", dit Chichkoff **), „je reçus bientôt la visite d'un russe attaché au Grand-Duc, le

*) De l'Empereur et de l'Impératrice.

**) *Chichkoff, Mémoires,* Berlin, 1870, T. I.

Tzarskoïé Sélo. Le Grand Caprice, entrée principale, route de Pétersbourg.

Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur.

comte Pouchkine, qui vint ensuite me voir souvent. Un peu fatigué du voyage, je dus rester deux jours environ sans sortir. Notre Impératrice était arrivée à Bruchsal, résidence de campagne de la Margrave, à une trentaine de verstes d'ici. Sa mère était allée la rejoindre, et elles devaient passer là plusieurs jours. J'avais voulu y aller aussi, mais d'abord le temps était si mauvais que j'avais eu peur de prendre froid, et puis je m'étais dit qu'elles aimaient peut-être mieux rester seules. Aussi avais-je pris le parti de les attendre ici. La comtesse Wittgenstein était également venue ici pour voir l'Impératrice. Le troisième jour, le Grand-Duc me fit souhaiter la bienvenue et m'invita à dîner. Comme il y avait deux mois que je ne m'habillais pas, il m'en coûtait de le faire et d'aller à un dîner de cérémonie, mais un refus ne me paraissait pas de mise. Il me témoigna une grande bienveillance, ainsi que sa femme, Stéphanie, nièce de Napoléon, une personne charmante. Le même jour, 28 Janvier, à six heures du soir, l'Impératrice arriva au milieu d'un grand concours de peuple. J'allai au devant d'elle dans la rue, et l'accompagnai. Elle me présenta à la Margrave, qui me dit, entre autres amabilités et compliments, que, sans avoir encore eu le plaisir de me voir, elle avait beaucoup entendu parler de moi. Elle revint ensuite vers moi pour m'inviter à souper. C'était une fatigue pour une première sortie, mais qui fut bien compensée par le plaisir de voir cette vénérable mère avec ses trois filles, dont deux, voisines de table, notre Impératrice et l'ex-Reine de Suède, étaient d'une égale amabilité, mais d'une fortune bien différente. L'Impératrice avait amené avec elle Alexandre Narychkine, le prince Golitzyne, son secrétaire Longuinoff et son médecin Stoffregen, puis,

comme femmes, la princesse Prozorowsky *), une bonne russe toute simple, mais excellente et digne personne, et les demoiselles d'honneur Valouïeff **) et Stourdza ***). Rassemblés ici d'un peu partout, nous étions heureux, nous autres russes, de nous trouver ensemble. A l'étranger, entre compatriotes, on lie plus facilement connaissance et on s'entend mieux que dans son pays.

Malgré mon amélioration, je n'étais pas encore débarrassé de mes attaques. Je passais parfois deux jours, trois jours, sans pouvoir quitter la chambre. Je recevais souvent alors la visite d'un charmant garçon fort intelligent, le suisse Polier, qui s'était expatrié pour faire l'éducation du jeune prince de Suède, enfant de neuf à dix ans, qu'il espérait voir peut-être un jour sur le trône de son père. Le reste du temps, quand ma santé me le permettait, j'allais d'ordinaire chez la Margrave. Le régime y était des plus uniformes: à trois heures dîner, puis une bonne heure de conversation debout, à sept heures thé, puis boston à douze kreutzer la partie jusqu'au souper, avec le prince de Darmstadt, mari de la plus jeune sœur de l'Impératrice, Alexandre Narychkine ou, à son défaut, la princesse Prozorowsky, le maréchal de la Cour grand-ducale et moi. Petit jeu, mais que rendaient des plus amusants le courtois empressement du prince et l'avarice du maréchal. Tout le monde dînait ensemble, mais toute la famille impériale et royale soupait à part dans ses

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky, née Wolkonsky, dame d'honneur, veuve du feld-maréchal Prince Alexandre Prozorowsky.

**) Mlle Catherine Valouïeff, fille de Pierre Valouïeff, directeur général des Bureaux du Kremlin, à Moscou.

***) Mlle Alexandrine Stourdza.

appartements. Quoiqu'on ne puisse pas dire de la Cour de Bade ce que disait Catherine la Grande des Cours princières d'Allemagne, que leur importance était en raison inverse de la richesse de l'uniforme et de la livrée, c'est pourtant là la stricte vérité; le Grand-Duché de Bade ne compte pas moins de dix-sept palais, et il n'est pas grand comme la moindre de nos provinces. Le Roi de Bavière vint faire visite avec la Reine, sœur de l'Impératrice; lui, un bon vivant plein d'entrain; elle, gracieuse et élégante, sans être belle. Il y eut aussi la Grande-Duchesse Anne, femme du Grand-Duc Constantin. Une fois l'Impératrice et sa mère allèrent en promenade et m'emmenèrent: la Margrave me confia qu'elle menait sa fille, sans rien lui avoir dit, au bois où elle lui avait fait part de la proposition de la Cour de Russie. Une fois là, j'observai avec curiosité son visage sans y surprendre la moindre trace d'émotion; elle ne fit aucune allusion et continua sa promenade dans le bois sans trouble apparent. A la fin du mois, la Margrave partit pour Bruchsal avec toutes ses filles; nous les accompagnâmes. Même vie qu'à Carlsruhe, avec la différence qu'on était à la campagne et qu'il y avait un jardin pour se promener. Un jour j'invitai à prendre une tasse de chocolat le prince de Suède avec son gouverneur, Narychkine, tous les nôtres et deux demoiselles d'honneur d'ici, dont une était fort jolie: je l'avais surnommée Charmante, et tout le monde se mit à l'appeler ainsi. On s'aperçut que j'avais un livre, je ne sais plus quel roman, et on commença à se moquer de moi en disant que je lisais des romans. L'Impératrice le sut, et, m'apercevant, dit en plaisantant à Narychkine: „Le séjour d'ici ne lui vaut rien: il donne des surnoms aux jolies femmes et leur fait des invitations, il

lit des romans; il faut l'envoyer au quartier général". Quelque temps après, le jour de l'anniversaire de ma naissance, je me trouvai à dîner entre les demoiselles Stourdza et Bodé; je leur dis en riant: „Savez-vous que c'est aujourd'hui le jour où je vins au monde il y a vingt ans?" Elles me félicitèrent et le dirent à leurs voisins. La chose parvint à l'Impératrice et à la Margrave. La table était nombreuse. Tout le monde me plaisanta sur ma jeunesse et but à ma santé: tout confus, je dus répondre à tant de reines, de princes et de princesses, et ce fut la peine de mon indiscrétion.

Un jour, au moment du dîner, dans les appartements de la Margrave, je pris un journal qui se trouvait sur la table, et j'y lus ce qui suit: „L'Empereur de Russie a conféré à Laharpe l'ordre de St-André et l'en a revêtu en disant qu'il lui devait son éducation, et que, sans lui, il ne serait pas ce qu'il est". Je jetai la feuille avec humeur, et, me tournant vers Narychkine, qui était là: „C'est un grand chagrin pour moi", lui dis-je, „qu'une distinction de ce genre, et accompagnée d'une déclaration aussi inconvenante!" A ces mots, l'Impératrice, que je n'avais pas vu entrer, dit en souriant: „Je voudrais bien savoir ce qui vous scandalise si fort". Puis elle prit le journal et se mit à lire. Au comble de la confusion, je tremblais d'être découvert: sur les entrefaites, heureusement, la Margrave entra, et il fallut laisser le journal pour se mettre à table. J'ignore si l'Impératrice eut ensuite la curiosité d'y revenir et de chercher à savoir: toujours est-il qu'elle ne me questionna jamais.

L'Impératrice et sa mère rentrèrent à Carlsruhe avec nous. On avait beau circuler, maintenant, quand on était russe: pas de village, pas de hameau, où chacun n'eût l'air

heureux de se découvrir et de vous saluer, les femmes aux fenêtres, des nuées d'enfants sortant comme de terre à l'approche d'une voiture russe en criant: „Hurrah, cosaque!“ Ils savent tous ce mot-là par cœur! Il est vrai que cela date déjà d'avant la prise de Paris, mais depuis, c'est encore bien autre chose! La soirée était splendide: toute la ville illuminée, une foule énorme, et on aurait grand plaisir à circuler, s'il n'y avait pas tant de vacarme et de confusion. Mais il règne ici une drôle d'habitude: on a des petits canons qu'on peut faire partir comme on veut, par la fenêtre, sous une porte; au milieu d'une foule compacte, on vous tire des coups de pistolet dans les oreilles ou bien on vous lance de petites boîtes d'artifices dans les jambes, et partout, dans toutes les rues: au premier abord, on dirait que la ville est attaquée et qu'on se bat. Je me dis que si un beau jour on adoptait cette mode chez nous, cela ne manquerait pas de faire des accidents: tout au moins, le lendemain, il y aurait bon nombre de femmes malades de peur. Du reste, pas de feux de joie ni de fusées, rien que des coups de feu et des bombes, et toutes ces réjouissances à l'occasion de l'arrivée de l'Impératrice! Mais il paraît qu'elles duraient depuis plusieurs jours déjà. Encore maintenant ils ne tiennent pas de joie: ce Napoléon, on ne pouvait pas le souffrir! Le lendemain, l'Impératrice et la Margrave allèrent à Rastadt voir la comtesse Wittgenstein; elle venait d'accoucher et avait prié l'Impératrice d'être marraine. Narychkine et moi fûmes du voyage. La cérémonie eut lieu après le dîner: les parrains et marraines furent l'Impératrice et sa mère, puis Narychkine et moi, lui au nom du Roi de Prusse, moi au nom du Prince Héritier. Narychkine me montra un collier de dix mille roubles que

la comtesse avait reçu en cadeau, et, comme j'eus alors l'occasion de parler à l'Impératrice d'un médecin d'ici qui me soigne, elle lui fit présent d'une tabatière en or, qui le rendit fou de joie. Après ce baptême, j'allai avec la comtesse Ostermann à Baden, d'où je revins au bout de deux jours. Aux portes de Carlsruhe, je croisai Mme Narychkine *), qui allait faire un tour: nous fûmes enchantés de nous revoir, j'allai chez eux, y restai jusqu'à la nuit, puis rentrai le lendemain à Bruchsal.

A la mi-Avril, l'Impératrice nous emmena tous, ainsi que toute la Cour de Bade, sa mère, ses sœurs et leurs enfants, passer une quinzaine à Rohrbach. C'est un petit pays appartenant à la Margrave, qui a là une modeste maison, à quelque distance de Heidelberg et à une quarantaine de verstes d'ici. Sachant qu'il y aurait à peine la place nécessaire à tant de monde, je voulais aller passer ce temps à Bade, mais la Margrave insista pour m'emmener. Je devais partir le lendemain, mais tombai malade et dus garder la chambre quatre jours; dès que je me sentis moins mal, je partis. On était si à l'étroit à Rohrbach, qu'il fallut renoncer à trouver un local convenable et me caser dans une espèce de masure ou plutôt de cellule juste assez grande pour le lit: mais comme je n'avais pas à y rester le jour, et que d'ailleurs c'était tout ce qu'il y avait, je dus prendre mon parti. Le lendemain, après le dîner, on alla avec l'Impératrice et toute la Cour de Bade prendre le café à une demi-verste dans un endroit dont c'était une spécialité. Dans un jardin de paysan, il y avait deux tables dressées, avec des nappes;

---

*) Née Marie Séniavine (1762—1822), femme d'Alexandre Narychkine.

l'une était réservée à la Margrave et à sa famille, et la suite s'installa à l'autre. Tout le village, grands et petits, faisait cercle autour de nous. La maîtresse du logis, une bonne femme de la campagne, amena sa fillette, toute sale et mal vêtue, à l'Impératrice, qui commença à lui faire des amitiés. La petite, effrayée, se mit à pousser des hurlements, et, comme elle ne cessait pas, l'Impératrice, voulant la calmer et ne pouvant la prendre sur elle, sale comme elle était, s'agenouilla pour l'embrasser. A cette vue, transporté d'enthousiasme, je ne pus m'empêcher de me tourner vers ma société et de m'écrier: „Regardez, regardez quelle merveille de condescendance et de douceur: tandis que devant son époux Paris et toute la France plient le genou, la voilà à genoux ici pour embrasser une petite paysanne!“ Au retour, nous trouvâmes le comte Wittgenstein, qui venait de Paris avec sa femme. Il me dit que les communications entre la France et la Russie passaient de nouveau par ici, et ceci renouvela mon désir d'aller à Paris, mais, faute d'instructions de l'Empereur et à cause aussi de ma santé, je renonçai encore à mon projet.

Deux jours après, le 24 Avril, l'Impératrice avec une de ses sœurs, la Reine de Suède, en compagnie de Narychkine et moi, alla faire une excursion à Mannheim, ville assez grande et peuplée, à dix-sept verstes environ d'ici. Sa construction trop régulière, avec de longues rues larges à angle droit, ne m'a guère plu. Arrivés à quatre heures après midi, on alla se promener dans un jardin au bord du Rhin. Mais cette promenade n'en était pas une, l'Impératrice ne faisant que défiler entre deux murailles humaines sans fin et répondre à droite et à gauche aux cris et aux acclamations: il fallait

aussi s'arrêter de temps en temps lorsque des jeunes filles toutes parées venaient réciter des compliments et offrir des bouquets. Après quoi on alla au théâtre, où le spectacle fut précédé d'un discours *). Puis on soupa, on fit un petit tour en voiture par la ville brillamment illuminée, et on rentra à près de deux heures du matin.

Le 26 Avril, on alla, toute la Cour, sauf la princesse Amélie, visiter la vallée du Neckar, qui se déroule à partir de Heidelberg entre des collines élevées. Le temps était splendide, partout de la verdure et des fleurs. On remonta la vallée une dizaine de verstes en voiture découverte de Heidelberg à Neckargemünde. Ce n'était pas une promenade, mais bien un véritable enchantement: des deux côtés une vue délicieuse; on eût dit un tableau dû non au pinceau d'un artiste, mais à l'inimitable main de la Nature. Les panoramas, au lieu de se présenter par intervalles, se succédaient sans interruption, plus beaux les uns que les autres: ici une immense montagne couronnée pour ainsi dire d'un dôme verdoyant de fourrés épais ou de bois touffus; là, se déroulant entre deux montagnes, une vallée émaillée d'arbres en fleurs, ou une profonde et sombre caverne; là encore, un rocher nu et escarpé, au sommet tapissé de verdure et surmonté des ruines d'un vieux château; ailleurs, quelque autre chose

---

*) Ce qu'il y avait d'étrange dans ce discours pour une oreille russe, c'était d'entendre appeler l'Impératrice avec solennité et enthousiasme par son simple nom patronymique, Alexéewna. On ne pouvait s'empêcher de rire en entendant la foule crier: „Hurrah, Alexéewna! Vive Alexéewna!" Le nom patronymique est effectivement usuel en Russie, mais ce que le public étranger ne pouvait savoir, c'est qu'il doit être accompagné du nom de baptême et ne s'emploie seul que dans le peuple et pour les gens d'un certain âge.

s'imposant au regard par sa majesté et sa beauté. A Neckargemünde, toute une foule vint au devant de nous. Huit grandes embarcations nous attendaient, la plus grande décorée de fleurs et portant une tente: nous y montâmes tous. Les autres prirent des musiciens, nos gens et du public. Cette flotte nous fit remonter encore le Neckar. Sur chaque rive, une fanfare à cheval escortait notre embarcation en jouant de la trompette. Les deux bords de la rivière étaient garnis d'un cordon de gens du pays, non pas pêle-mêle, mais répartis selon le sexe et l'âge: à un endroit, des petits garçons, ensuite des adultes, puis des petites filles en toilette se tenant par la main, plus loin des jeunes filles et des femmes. Et toutes ces voix, grosses et petites, hommes et femmes, criaient à l'envi: „Vive l'Impératrice de Russie Elisabeth Alexéewna!“ Ce cordon et ces vivats nous accompagnèrent depuis le départ sur tout notre parcours: c'étaient sans doute des gens des villages voisins venus en grand nombre, et, dès que notre embarcation les avait dépassés, ils couraient en avant se joindre aux autres pour reformer le cordon. Nous avions devant nous une barque de violons et de cors, précédée de deux barques d'artificiers, aux salves desquels se joignaient celles tirées au haut des montagnes par des embrasures pratiquées dans les pierres des ruines en guise de canons. A tout ce fracas s'ajoutait parfois le carillon des villages riverains. Nous abordâmes à un village près duquel étaient les ruines de quatre vieux châteaux, connus sous le nom de Landschaden et situés sur une hauteur. Nous eûmes la curiosité d'en visiter un, le mieux conservé des quatre. Notre route, ornée de feuillage et jonchée de fleurs, était garnie des deux côtés de gens armés de fusils, de fonction-

naires portant des drapeaux et de spectateurs. Ce n'étaient que salves d'artillerie, volées de cloches et cris joyeux de: „Vive Elisabeth Alexéewna!“ Au château nous attendait une collation composée de gâteaux et de sucreries. La vue d'en haut est incomparable: je ne pouvais m'en arracher! Là aussi, des fillettes endimanchées offrirent des bouquets, corbeilles de fleurs et cadeaux de toute sorte: une avait un agneau en beurre, une autre une brebis vivante toute enrubannée qu'elle amenait en laisse, une troisième apportait sur un plateau une couple de tourterelles vivantes, et bien d'autres. Ces naïfs témoignages d'amour et de dévouement faisaient plaisir à voir dans leur sincérité. Après avoir admiré le site merveilleux, on repartit comme on était venu, avec le même cortège et le même vacarme. Notre flottille s'était encore augmentée d'une multitude de petite barques bondées de spectateurs. Je mentionnerai deux épisodes de notre retour. Narychkine et moi étions à la poupe avec la Reine de Suède, dont le fils était à la proue, assis sur l'ancre. Nous le lui fîmes remarquer en disant: „Voyez où est votre fils!“ — „Oui“, répondit-elle en souriant, „il n'a plus qu'à rester à l'ancre“ *). Et, en dépit de nos airs riants, la contemplation de cet innocent et aimable prince nous inspirait au fond, ainsi qu'à sa mère, un certain découragement. Ces tristes pensers furent interrompus par un second épisode: nous sommes abordés par une barque. Qu'est-ce que c'est? Des pêcheurs viennent de prendre trois gros poissons, butin rare, par ici, qu'on apporte à l'Impératrice dans un grand bassin: ils frétillent, bondissent et s'échappent; on les rattrape et on les remet dans leur bassin.

---

*) On sait que l'ancre est le symbole de l'espérance ou de l'attente.

Finalement, l'Impératrice me dit de donner un ducat à chaque homme et de faire rejeter les poissons à l'eau. Les hommes sont enchantés de l'aubaine, mais le reste les déconcerte: comment, relâcher une pêche aussi magnifique! Malgré tout, de peur qu'ils n'aillent conserver une partie de leur proie, je leur crie sévèrement: „Schmeissen sie alle ins Wasser!“ Ils se décident enfin, bien à contre-cœur, et les pauvres poissons, échappés à la mort, volent comme la flèche dans leur élément. A trois heures après midi, on était de retour à Neckargemünde, où le dîner nous attendait. Après quoi on renvoya les voitures à Heidelberg, où notre flottille nous ramena en descendant le Neckar, toujours au milieu des mêmes ovations: on peut même dire que la foule et le vacarme ne faisaient qu'augmenter. En arrivant à Heidelberg, nous vîmes le pont de pierre, sous lequel nous allions passer, couvert de monde: à peine en fûmes-nous à portée, qu'un hurrah formidable sortit de mille poitrines. On aborda là même, les voitures attendaient, et à huit heures du soir on rentrait, fatigué, on peut le dire, de plaisir.

Il vint aussi un anglais, qui avait été au Kamtchatka et en Chine, et en avait ramené deux indigènes, dont l'un joua devant nous une pièce de son pays, avec toute la Cour pour auditoire et une foule de curieux qui regardaient par les fenêtres et les portes. Cette pièce chinoise, tragédie, comédie ou drame, je ne sais pas au juste, était, à en juger par les gestes et intonations, un mime de chasse, et quelques passages étaient rendus si vivement que, sans comprendre les paroles, on devinait les sentiments et les passions exprimés. Autre curiosité, un faon de biche à huit pattes trouvé mort dans la forêt et qu'on nous apporta.

Après être resté quelque temps encore à Bruchsal et avoir appris que l'Empereur était allé de Paris à Londres, l'Impératrice avec la Margrave et nous tous partit pour Bade, où je fis une cure. Il était arrivé de Strasbourg des camelots porteurs de toute espèce de jeux et de marchandises, et cela fit une sorte de foire qui attira beaucoup de monde: on vint surtout aux jeux, tant pour jouer que pour regarder. Il y avait en circulation beaucoup d'argent russe, des billets russes en particulier, qui circulaient presque au pair. Après un assez agréable séjour de quelques semaines, on retourna à Bruchsal, où on apprit l'arrivée prochaine de l'Empereur. Le jour où l'Impératrice sut qu'il devait arriver, elle alla par un temps affreux au devant de lui à Rohrbach, y passa la nuit et revint avec lui le lendemain.

Enfin arriva le moment tant désiré de mon départ pour la Russie. Je priai l'Empereur de me laisser partir en avant, le mauvais état de ma santé ne me permettant pas de voyager aussi vite que lui. Il consentit, et, avant de partir, j'allai prendre congé de l'Impératrice. Elle était dans son cabinet, l'air fort triste. Quand je lui annonçai le but de ma visite, elle me dit les larmes aux yeux: „Vous êtes bien heureux d'aller en Russie: je voudrais bien aussi, mais l'Empereur veut que je reste encore ici". Surpris et ému, je ne pus non plus retenir mes larmes: „Quel est le russe, Madame", répliquai-je pénétré de dévouement et de sympathie, „qui, vous voyant si attachée à la Russie, ne vous en aura pas du fond du cœur la plus vive gratitude?" Elle me donna sa main à baiser et prit congé de moi en me souhaitant bon voyage. Je passai ensuite chez la Margrave, la remerciai de toutes

les faveurs et amabilités qu'elle m'avait témoignées, fis mes adieux aux badois et me mis en route."

Voici maintenant intégralement la relation de Caroline Freistett *).

1814.

Den 4. Februar kam die Kaiserin Elisabeth von Rußland mit ihrer Schwester, Prinzessin Amalie, in Bruchsal an. Die Markgräfin war ihren Töchtern bis Langenbrücken entgegengefahren. In Bruchsal, wie im ganzen Lande, war Alles freudig bewegt über diese Ankunft, der Empfang im Schlosse war so feierlich als möglich. 22 Jahre früher hatte ich die Kaiserin als Prinzessin Luise von Baden, damals 13 Jahre alt, so oft als ihre Schwestern gesehen. Sie war schön wie ein Engel, die Farbe ihres ovalrunden Gesichts glich einem Rosenblatt, ihre Haare goldfarben, ihr ganzes Wesen voll Anmuth, Grazie und jugendlicher Lebhaftigkeit. So war ihr Bild noch in meiner Erinnerung. Wie groß war mein Erstaunen, als ich sie nun auf der hell erleuchteten Treppe des Schlosses zum ersten Mal wiedersah. Ihr Wesen etwas gemessen, roth unterlaufene Gesichtsfarbe. Dazu kam noch ein veralteter, ganz aus der Mode gekommener Anzug, veranlaßt durch die so lange unterbrochene Verbindung mit anderen Ländern. Nur der liebliche Ton ihrer Stimme war geblieben und ihr schöner Wuchs der sie immer auszeichnete. Klima, Lebensweise, der Druck, unter dem sie lange lebte, hatte etwas ganz Anderes und Fremdartiges aus ihr gemacht.

---

*) Erinnerungen Fr. Caroline von Freistett.

Den andern Tag kamen ihre Damen an. Fürstin Prosorofsky, die Dame du portrait, eine gute alte Frau, Stockrussin, ohne Bildung und ohne Begriff von Allem, was nicht russisch war. Fräulein Waloujeff, Hoffräulein, die Kaiserin mit einer Art Leidenschaft liebend, die sie zur Schau trug, dadurch oft höchst lächerlich und unangenehm, prüde und launisch. Fräulein Sturdza, Hoffräulein und Griechin von Geburt und Charakter, geistvoll, etwas ränkesüchtig, sehr begierig Deutschland, seine Litteratur und seine ausgezeichneten Männer kennen zu lernen. Große Lebhaftigkeit in ihrer geistvollen Art, sich auszudrücken, dabei viel Hang zum Mysticismus. Fürst Ypsilanti war ihr Vetter, Graf Capo d'Istria ihr Verehrer, sie schien für ihn eine noch zärtlichere Neigung zu fühlen und war, wie mir schien, ein Glied der Kette, die an Griechenlands Befreiung arbeitete.

Herr von Narischkin (Alexander), Oberkammerherr, ein altes verwöhntes Kind, gutmüthig, aber im höchsten Grade oberflächlich und unbedeutend, ein alter Höfling und Verschwender. Fürst Alexander Gallizin, ziemlich beschränkten Geistes, aber von angenehmer und liebenswürdiger Außenseite, voll Höflichkeit und guter Manieren. Er war Wittwer, seine Frau, eine Fürstin Schakowskoy, war Jugendfreundin der Kaiserin Elisabeth und ihr Hoffräulein gewesen. Sie hinterließ ihm eine einzige Tochter, welche die Kaiserin mit ihrer zweiten Tochter erziehen wollte, als diese ihr durch den Tod geraubt ward. Sie fuhr dennoch fort, ihrer Pflegetochter die nämliche Liebe zu erweisen, bis auch diese zu ihrem großen Kummer, starb.

Herr von Longinoff, Sekretär der Kaiserin, sehr rechtlicher und anspruchsloser Mann, seiner Gebieterin mit Leib

und Seele ergeben. Der Leibarzt Stoffregen, Hannoveraner von Geburt, oft voll übler Laune, hochmüthig und von sich eingenommen. Die Kaiserin schien in seine Kunst mehr Vertrauen zu setzen, als er vielleicht verdiente, sie sprach auch gern mit ihm über deutsche Litteratur, und er suchte ihr die besten Erscheinungen derselben vorzulegen.

In den ersten Tagen nach der Ankunft der Kaiserin kam die Großherzogin Stephanie, um ihre Bekanntschaft zu machen. Sie ward mehr als kalt empfangen, was wohl zum Theil in damaliger Zeit lag, wo Haß gegen die ganze französische Nation zur Mode geworden war. Die Großherzogin zitterte bei dieser ersten Zusammenkunft, und nur das Wesen der Markgräfin, die mit ihr freundlich war, hielt sie bei dieser peinlichen Zusammenkunft aufrecht. In diesem Monat machte die Markgräfin mit ihren anwesenden Töchtern einen Aufenthalt von 10 Tagen in Carlsruhe, wo ihr Huldigungen jeder Art entgegenkamen. Von ausgezeichneten Fremden kam der Herzog von Sachsen-Coburg, Prinz Philipp von Hessen-Homburg mit seinen Neffen, den Prinzen von Schwarzburg-Rudolstadt und von Anhalt-Dessau.

Die Kaiserin äußerte bei jeder Gelegenheit eine rührende Freude, wenn sie wieder Jemand sah, der sie an ihre glücklichen Kinderjahre erinnerte. Bei der Rückkehr nach Bruchsal kam die Erbgroßherzogin von Hessen, welche eine ganz neue Bekanntschaft für ihre kaiserliche Schwester war, da sie solche als ein vierjähriges Kind verlassen hatte. Beide Schwestern gefielen sich sehr in ihrem gegenseitig geistvollen Umgang und gewannen sich sehr lieb. In dieser Zeit ging die Markgräfin mit ihren Töchtern wieder auf einen Tag nach Carlsruhe, um vom Großherzog Abschied zu nehmen, der den Feldzug

gegen Napoleon mitmachen wollte. Er hatte ihn so lange als Vater verehrt und seinen Winken gehorcht, daß vielleicht dieser Feldzug hätte unterbleiben können. Doch war in jener Zeit die Lage eines Monarchen schwer zu beurtheilen. Schmerzlich war besonders für die Markgräfin die Kälte, die ihr Sohn ihr oft bewies: sie kam nicht aus seinem Herzen, sondern aus fremden Eingebungen.

Im März kam auch die Königin von Bayern zum Besuch zu ihrer Mutter. Sie konnte sich anfangs durchaus nicht in ihre Schwester, die Kaiserin, finden, sie fand sie geziert und konnte die lebhafte, natürliche Luise von ehemals gar nicht mehr in ihr erkennen. Die gute Königin vergaß, was Welt und Menschen auf diesem hohen Standpunkt aus dem ehemals so harmlosen Kinde gemacht hatten. Nach und nach verlor sich dieser erste, nicht angenehme, Eindruck ein wenig, doch die Sympathie von ehemals stellte sich nicht mehr ganz ein. Die Königin meinte, ihre Schwester habe zu viel Geschichte *gelesen*, und indem sie fremde Charaktere studiert, ihren eigenen verleugnet. Sie reiste nach kurzer Zeit wieder ab, wegen einer bedeutenden Krankheit ihrer Tochter, der Prinzessin Luise, gleich nach der Feier des Geburtstages der Königin von Schweden, an welchem alle Schwestern vereinigt waren. Um die Erinnerung dieser Vereinigung zu feiern, ließen die Töchter und die Mutter ganz ähnliche, einfache goldene Armbänder machen, mit dem Datum des Tages. Die Schwestern erschienen festlich geschmückt, Königin Friederike in einem kostbaren weißen Spitzenkleide. Als es bewundert wurde, sagte sie mit viel Heiterkeit: „C'est le reste de la royauté!“ Ein rührendes Wort in ihrem Munde! Die Kaiserin hatte kein Ordensband an. Als sie sah, daß ihre Schwestern

е предпринимай никогда явить страсти
человѣкъ умствованіемъ или
давилась; но тогда прежде
то и чистый чуть время въ вмѣсто той
ей отклонить не хочешь. Тогда рассуж
но и тебе явить разумъ, то какъ будто
мывать больному глаза тогда, какъ
ствленія въ грудь умирать
лшая для насъ работа познать себя тотъ
ъ мнѣ есть; послѣ надобно еще познать —
ять должности мнѣ есть, наконецъ трудная
лая трудная работа спросить самую
ать тяжелые наши должности мнѣ
ть

т. II

Fac-similé d'un autographe de l'Impératrice Elisabeth.

sämtlich den Katharinenorden trugen, lief sie mit Leichtigkeit, ohne zu erlauben, daß ihr diese Mühe erspart wurde, ihr blaues Andreasband anzulegen, welches, außer der Kaiserin, keine Frau tragen darf. Es stand ihr vortrefflich, ihr schöner Wuchs und ihre vornehme Haltung traten dadurch noch mehr ans Licht. So oft mußte ich, wenn ich sie ansah, denken an Petrarca's: „Chi poria lo mansueto alto costume uguagliar mai parlando".

Den 17. Februar kamen die Großfürsten Nikolaus und Michael auf ihrer Durchreise nach Frankreich spät Abends in Bruchsal an und blieben einen Theil des folgenden Tages. Sie schienen die Kaiserin sehr zu lieben, ihr ganzes Wesen war jugendlich freundlich. Die Markgräfin äußerte nach ihrer Abreise Bewunderung für die Kaiserin Mutter, die diese Erziehung geleitet hatte, und welcher ihre Töchter, die Kaiserin Elisabeth und Prinzessin Amalie, ihrer Meinung nach, nicht immer hinreichend Gerechtigkeit widerfahren ließen. Umgeben von ihren Töchtern war die Markgräfin nicht immer zufrieden; an wem eigentlich die Schuld lag, ist schwer zu entscheiden. Die Mutter verlangte vielleicht noch zu sehr die Unterwürfigkeit der Kinderjahre; die selbstständig gewordenen Töchter waren oft anderen Sinnes, zumal wenn Mehrere sich bei der Mutter vereinigt fanden. Die einzige Ausnahme machte Königin Caroline von Bayern, auch sagte die Markgräfin oft, wenn sie von einer ihrer Töchter abhängen sollte, würde sie sich dieser unbedingt hingeben. Nach jedem Aufenthalt bei ihr, ward sie ihr durch ihre Sanftmuth und immer gleiche Laune lieber.

Den 7. April kam in Bruchsal die Nachricht von der Einnahme von Paris durch die verbündeten Heere an und

erregte einen wahren Freudenrausch. Einen Courier des Kaisers über dieses wichtige Ereigniß erhielt die Kaiserin erst zu Ende des Monats, weil er gewohnt war, ihr eine vollkommene militärische Relation, von seiner eigenen Hand geschrieben, zu schicken. Die Markgräfin erhielt von ihm ein ganz ähnliches Schreiben.

In diesen Tagen kam die Großfürstin Anna, geborene Prinzessin von Sachsen-Coburg, geschiedene Gemahlin des Großfürsten Constantin, nach Bruchsal und ward von der Kaiserin, deren Jugendfreundin sie war, mit ausnehmender Herzlichkeit empfangen, was bei dem zweideutigen Ruf dieser Fürstin bei dem russischen Gefolge keine ganz gute Wirkung hatte. Der damalige Kronprinz von Bayern, Prinz von Oldenburg und Herzog von Coburg waren vorübergehende Gäste, vieler anderer vornehmen und interessanten Personen nicht zu erwähnen. Großherzogin Stephanie machte auch wieder einen Besuch, der ihr nach der Einnahme von Paris und Napoleons Verbannung schwer genug fallen mußte. Sie wurde abermals von der Kaiserin sehr kalt aufgenommen, nur die Markgräfin zeigte ihr Theilnahme über den Kummer, den das Schicksal Napoleons und Frankreichs ihr verursachen mußte. Dies erkannte sie mit warmem Danke an. Gräfin Hochberg mit ihren Kindern und Markgraf Ludwig kamen, um der Kaiserin ihre Huldigung darzubringen. Graf Wittgenstein war besonders von der Kaiserin ausgezeichnet; er hatte im vorigen Feldzug Großes geleistet und war nun beim Nachzug des Heeres. Seine Frau kam im Schloß zu Rastatt nieder; die Kaiserin wollte das Kind über die Taufe halten. In Carlsruhe wurde übernachtet; die Kaiserin wurde daselbst mit Jubel und Freudenbezeugungen empfangen. Sie und die

Markgräfin brachten den Abend bei der Königin von Schweden zu. Es erschien ein Fackelzug, wobei Eßlair mit lauter Stimme Hochs ausrief: „Der Kaiserin und der sanften Königin Friederike“. Darauf folgte ein Hoch der Markgräfin, die mit dem freundlichsten und größten Lärm empfangen wurde.

Anfangs Mai ward ein Aufenthalt in Rohrbach gemacht, ein freundliches Haus bei Heidelberg, welches König Max von Bayern der Markgräfin geschenkt hatte. Es war früher beinahe das einzige Eigenthum gewesen, welches er besaß; seine erste Gemahlin starb dort. Die Markgräfin hatte zwar oft Sommers da gewohnt, allein nie in so zahlreicher und glänzender Umgebung. Es wurden nun Ausflüge nach Mannheim, Heidelberg und Neckar-Steinach gemacht, die den festlichen Anstrich hatten, den die Gegenwart der russischen Kaiserin erforderte....

Nach 14 Tagen ward Rohrbach wieder verlassen. Die Kaiserin ging von da aus mit ihrer Schwester, der Erbgroßherzogin von Hessen, auf einige Tage nach Darmstadt, was der Markgräfin sehr unangenehm war, da der König und die Königin von Bayern um diese Zeit in Bruchsal erwartet wurden, und es das erste Mal war, daß der König kam, um die Kaiserin zu sehen; allein die Willkür der Töchter gewann die Oberhand über den Willen der Mutter. Inzwischen fuhr sie mit den bayerischen Majestäten nach einigen Tagen der Kaiserin entgegen, und sie kamen einig und vergnügt zusammen in Bruchsal an. Viele fürstliche Besuche folgten abermals auf einander; unter Andern die Churfürstin von Hessen mit ihren Töchtern, Markgraf (später Großherzog) Ludwig, die Großherzogin Stephanie, die immer mit großer Kälte von der Kaiserin empfangen wurde, zur großen Verlegenheit der Markgräfin.

Übrigens war das Leben in Bruchsal sehr einförmig und nur interessant durch die Persönlichkeit der Anwesenden. Der Frühling, so lange ersehnt, begann endlich und stellte nach langem Harren sich schön ein. Der Garten in Bruchsal wurde vielfältig durchwandelt. Die Kaiserin fand, er gleiche nebst dem Schloß der Zeit Ludwig XIV. von Frankreich. Es war ihr überhaupt eigen, jedem Gegenstand eine poetische Seite abzugewinnen....

Den 4. Juni ging der Hof nach Carlsruhe. Den 8. Juni gab Großherzogin Stephanie zur Feier des Geburtstages ihres noch immer abwesenden Gemahls ein großes Mittagsmahl auf der Favorite bei Rastatt. Bei der Tafelmusik waren Chöre, die sich sehr gut in dem gewölbten Eßsaal ausnahmen. Die Großherzogin war liebenswürdig und geschmeidig und die Kaiserin zum ersten Mal freundlicher als gewöhnlich gegen sie. Allein damals ward sie übertrieben getadelt. So fand man unrecht, daß sie dieses Fest kurz nach dem Tode der Kaiserin Josephine angeordnet hatte, und es war doch ihrem Gemahl, ihrer einzigen Stütze, zu Ehren. Der Tod Josephinens schmerzte sie tief, wie es nicht anders möglich war, denn sie hatte Mutterstelle an ihr vertreten, allein nie äußerte sie sich über alle ihre Unglücksfälle, die ihr in jener Zeit begegneten. So auch zeigte sie viel Fassung, als ihr, bei der Einnahme von Paris, angekündigt wurde, daß der Großherzog befohlen habe, dieses Ereigniß in Carlsruhe durch 100 Kanonenschüsse zu verkündigen. Sie sagte ganz still und, dem Anschein nach, ruhig: „Fort bien“.

Den 10. Juni kam ein Courier des Kaisers, der seine Ankunft auf den 24. verkündigte. Dies verbreitete eine große Bewegung unter den Russen, die sich freuten, ihr Vaterland

wiederzusehen. Indessen suchte die Kaiserin in ihrer Vaterstadt und deren Umgebung wieder alle Erinnerungen ihrer glücklichen Kinderjahre auf. Deswegen wurde ein Tag in Langensteinbach zugebracht, wo sie mit ihren Schwestern oft Sommers sorgenfrei und glücklich gelebt hatte; der letzte Aufenthalt daselbst fand kurz vor ihrer Abreise nach Rußland statt. Jetzt erschien zum ersten Mal in dem Kreise der fürstlichen Frauen Frau von Krüdener mit ihrer Tochter. Im Jahr 1808 war sie zum ersten Mal in Carlsruhe und bei der Markgräfin gewesen, damals als Verfasserin der „Valérie“ und liebenswürdige Weltfrau, nun, im Strahlenkranz der Frömmigkeit, ward sie von den Russen auf Händen getragen, was wohl von dem Einfluß herrühren mochte, den sie eben in Paris auf Kaiser Alexander ausgeübt hatte. Ihre Tochter Julie kam mir vor wie eine reine Perle, *sie* hatte nichts abzubüßen. Frau von Krüdener schien die Kaiserin heiß zu lieben. Auch für Prinz Gustav von Schweden schien die fromme Frau viele Theilnahme zu haben....

Unter den Neuangekommenen war Fürst Alexander Ypsilanti, der später in Griechenland eine so bedeutende Rolle spielte und in österreichischer Gefangenschaft, in Ungarn, starb. Ein schöner Mann von etlichen zwanzig Jahren, dunkeln glühenden Augen, eine Adlernase und ganz orientalische Gesichtsbildung, voll Leben und Feuer, einen Arm hatte er auf dem Schlachtfelde verloren. Er war Vetter des Fräuleins Sturdza und darum stets in deren Gesellschaft.

Den 16. Juni ging der Hof nach Baden über die Favorite. Diese kleine Reise glich abermals einem Festzug in diesem schönen Lande, welches die Bewunderung aller Russen erweckte. Außer wenigen verwundeten Offizieren waren noch

keine Fremden da. Es gab Theater und Ball im Conversationshause, welches damals noch klein und unansehnlich war. Am Geburtstage der Markgräfin, den 20., war Mittags auf dem Schlosse die ganze Familie vereinigt, der Großherzog und seine Gemahlin mit begriffen. Abends war Ball auf dem Schloß, zu welchem die Großherzogin nicht geladen war, darum erschien der Großherzog auch nicht. Außer Prinzessin Amalie tanzten alle Fürstinnen, auch die Kaiserin, und die Königin von Schweden mit vieler Heiterkeit vergaß einen Augenblick ihr trauriges Schicksal. Ein französischer Contredanse bestand aus der Kaiserin, der Königin, der Erbgroßherzogin von Hessen und Prinzeß Sophie von Schweden. General Miloradowitsch und Fürst Ypsilanti tanzten Masurka. Diesem Balle folgte in einigen Tagen ein zweiter, bei welchem General Sacken anwesend war, mit dem Säbel geschmückt, den die Stadt Paris ihm gegeben hatte. Die Kaiserin tanzte eine Polonaise mit ihm. Auch General Barclay de Tolly war anwesend, er schien mir Aehnlichkeit zu haben mit Sokrates Büste. Herr von Polier meinte, die Russen seien mit der Menge ihrer Orden der Milchstraße zu vergleichen.

Den 26. Juni kamen die Großfürsten Nikolaus und Michael, von Paris zurück, nach Baden. Sie wurden lange zur Mittagstafel erwartet, als man endlich erfuhr, sie seien durch Mißverständniß auf das alte, unbewohnte Schloß geführt worden. Endlich kamen sie und blieben den Tag da. Ihr Vernehmen mit der Kaiserin war immer das freundschaftlichste. Die ganze Gesellschaft des Schlosses genoß die schöne Gegend, den Russen so neu, so viel als möglich, und so viel das zuweilen ungünstige Wetter es zuließ. Ein Spaziergang, dessen ich mich mit Freuden erinnere, war,

daß ich einst an einem trüben, nebelichten Morgen Prinzessin Amalie zum Stammschloß ihrer Ahnen begleitete, welches sie seltsamer Weise niemals vorher besucht hatte. Diese liebenswürdige, geistreiche Fürstin war engelsgut und hinreißend in ihrem Benehmen, wenn sie sich so zeigte, wie sie war, aber, stets mit ihrer Lage unzufrieden, war sie meistens still und in sich gekehrt, weswegen sie oft falsch beurtheilt wurde. Die Kaiserin machte große Spaziergänge zu Fuß, einmal bis nach Ebersteinburg mit ihren Schwestern; sie blieben so spät in die Nacht weg, weil sie so spät sich in Bewegung gesetzt hatten, daß die Markgräfin voll Besorgniß und etwas übler Laune darüber ward. Eine Holzschwellung in Gerolsau beim Wasserfall war auch ein nie gesehenes Schauspiel für die Kaiserin, die so viel Sinn für einfache Freuden in dieser schönen Natur hatte.

Den 2. Juli kamen auf ihrer Rückkehr von Paris die preußische und badische Garde durch Rastatt. Die Kaiserin fuhr hin, um sie im Schloßgarten defilieren zu sehen. Ihr Bruder, der Großherzog, und General Barclay standen neben ihr. Letzterer nannte die Regimenter, zum Theil auch die Offiziere. Sie grüßte die Stabsoffiziere mit kaiserlicher Würde, ohne die geringste weibliche Coquetterie. Sie schien mir beinahe niemals interessanter, als in diesem Augenblick.

Den 5. Juli kehrte der Hof nach Bruchsal zurück, um den Kaiser zu erwarten, dessen Ankunft sich, wie gewöhnlich, verspätet hatte. Viele Fremde stellten sich da ein, um ihn zu sehen, zu sprechen, hoffend irgend ein Anliegen in Erfüllung gehen zu sehen. Unter ihnen ein Prinz von Hessen-Philippsthal, der in diesem Feldzug ein Bein verloren hatte, Fürst Obolensky, Adjutant des Kaisers, Graf Golofkin, russi-

scher Gesandter in Stuttgart, Barclay de Tolly, russischer Feldmarschall, ein polnischer General Sulkowski, Fr. von Seckendorf, Herr von Hermensee und noch viele Andere. Die Kaiserin fuhr ihrem Gemahl entgegen bis nach Rohrbach mit Prinzessin Amalie, nachdem sie vorher die polnische Armee, über 10.000 Mann stark, vom Balkon des Schlosses aus hatte vorüberziehen sehen. Um 1 Uhr in der Nacht kam sie mit dem Kaiser in seiner offenen Droschke in Bruchsal an. Die Königin von Schweden und die Erbgroßherzogin von Hessen empfingen das kaiserliche Paar. Die Markgräfin hatte sich niedergelegt. Große Bewegung war unter den Russen bei dieser Ankunft, sie waren so neugierig zu erfahren, ob die Kaiserin länger bleiben oder abreisen werde. Der Kaiser blieb 5 Tage in Bruchsal, von denen er einen mit den Fürstinnen in Carlsruhe zubrachte, vorher aber aßen sie allein im Garten der Markgräfin. Der Großherzog, seine Gemahlin und Gräfin Hochberg mit ihrer Tochter hatten den ersten Besuch in Bruchsal gemacht. Diese Besuche waren einerseits schuldige Huldigungen den Majestäten, von ihrer Seite kalte Höflichkeitserwiderung. Die wenigen Tage, welche der Kaiser in Bruchsal zubrachte, waren ein großartiges Familienleben. Das Vernehmen zwischen ihm und seiner Gemahlin schien sehr gut. Vormittags waren die Fürsten und Fürstinnen unter sich. Mittags immer Tafel von wenigstens 50 Personen. Unter den neu angekommenen Fremden waren Minister von Stein, Laharpe, des Kaisers Erzieher, dem er stets die größte Achtung und Liebe erwies und ihm damals den Andreasorden gab. General Wilson, der nämliche, der später so thätigen Antheil an Lavalettes Flucht nahm und den der Kaiser sehr auszeichnete, Fürst Metternich, Fürst Wenzel

Liechtenstein. Viele vornehme Russen, unter ihnen General Jomini, ein Schweizer, der vom französischen Generalstab zu den Russen übergegangen war, die ihn als Verräther wenig schätzten.

Während dieses Aufenthalts des Kaisers war, wie gewöhnlich im Sommer, die Gesellschaft in den Zimmern zu ebener Erde versammelt, die auf den Garten gehen. Nach dem Thee gesellten sich einzelne Partien zu dem Spaziergang im Garten, der in dieser Jahreszeit mit Leuchtwürmchen wie übersäet war, was eine ganz eigene Wirkung machte. Die Musik der griechischen Kapelle spielte jeden Abend traurige und eintönige Weisen. Der Kaiser war bald da, bald dort, leutselig und gesprächig mit Jedem, doch waren die längsten Unterhaltungen mit Fräulein Sturdza, deren geistvolles Gespräch, worein sie feine Schmeicheleien zu mischen wußte, ihn am meisten festzuhalten schien. Den letzten Tag seines Aufenthalts drängten sich noch alle Anliegen, die ihm vorgetragen werden sollten. Die Markgräfin selbst nahm ihn in Anspruch. Die Königin Friederike mit Papieren, die ihres Sohnes und ihr eigenes Privatvermögen betrafen, was ihr auch später durch des Kaisers Vermittelung gelang. Prinzessin Amalie, die der Kaiser brüderlich liebte, hatte auch den Wunsch, Gehör zu erhalten, was ihr reichlich zu Theil ward. Am Vormittag dieses Tages waren die russischen Garden, auf ihrer Heimkehr begriffen, vor den Majestäten vorbeimarschiert. Der Kaiser nannte seiner Gemahlin jedes Regiment und erzählte dabei ihre Thaten.

Die Stille, welche auf die Abreise des Kaisers folgte, ward bald wieder unterbrochen durch einen Besuch des Königs von Preußen, begleitet von seinem Sohne, dem

Prinzen Wilhelm. Des Königs edle kriegerische Haltung, sein melancholischer Blick, der seine traurigen Erfahrungen aussprach und zugleich an die Eigenthümlichkeiten des Hauses Hessen-Darmstadt erinnerte, aus welchem seine Mutter war, machten einen bleibenden Eindruck auf mich. Bruchsal konnte auch ihm keine andere Unterhaltung bieten als das Gespräch der Fürstinnen, die sich darin ablösten, und einen Spaziergang im Garten, in welchem türkische Musik spielte. Er soll sehr schwer zu unterhalten sein. Prinzessin Amalie hätte gewünscht, man wäre zwangloser mit ihm gewesen. Die Markgräfin hing zu sehr an den alten Formen, und wenn schon er ihr Neffe war und als solcher behandelt sein wollte, unterließ sie nicht, ihn als König zu ehren.

Nach diesem Besuche ging unser Hof nach Baden, die Markgräfin, allein von mir begleitet, über Carlsruhe. Bei ihrer Ankunft in Baden ward sie von fünf Töchtern empfangen, worunter eine Kaiserin und zwei Königinnen, ihr Schwiegersohn König Max von Bayern und zwölf Enkel. Ein schönes Bild war es, den Abend nach ihrer Ankunft die Kaiserin Elisabeth im sogenannten Schenkengärtchen, das an den Schloßgarten stößt, den zwölf fürstlichen Kindern Milch zum Abendbrod austheilen zu sehen. Im Vergleich mit späterer Zeit waren damals immer noch wenige Fremde in Baden. Herzog Eugen von Leuchtenberg mit seiner Gemahlin brachten einige Zeit da zu. Die Mutter und die Schwestern des Großherzogs Carl bedauerten immer noch, daß die Herzogin ihm war gewaltsam entrissen worden. Auch die Herzogin von St. Leu, vormalige Königin von Holland, kam verschiedene Male zum Besuch und zum Essen. Ihre Hofdame Mlle Cochelet spricht in ihren Memoiren

von der schlechten russischen Suppe, die sie da zu essen bekam. Die Herzogin hatte viele französische Liebenswürdigkeit und Grazie, sie war eine hübsche, aber magere Gestalt, von Gesicht häßlich mit ganz verdorbenen Zähnen. Sie hatte Talente, welche damals auch als mittelmäßig bewundert wurden, weil man noch weniger Anforderungen machte. Von ihr sah ich zuerst Zeichnungen des Innern der Zimmer, die sie da und dort bewohnt hatte, welche Art nun so gewöhnlich geworden ist. Die Bemerkung drängte sich mir bei dieser Bekanntschaft auf, daß die ephemeren Fürsten weit mehr das Leben zu genießen verstanden, als die im Purpur geborenen. Dagegen ward ihnen von diesen immer der fürstliche Anstand bestritten, und mit Recht; denn stets fehlte die Harmonie in ihrem Wesen. Sind sie stolz, so denkt man an ihre frühere Zeit, sind sie es nicht, so sagt man, sie wissen sich nicht in ihren Stand zu schicken. Sei es Vorurtheil, oder nicht, ihr Glanz hat immer etwas vom Flittergolde. Das Gefolge der ehemaligen Königin Hortensia gab ihr beständig diesen Titel mit der Majestät, was in unserm Zirkel nicht durchging. Mlle Cochelet, mit der Kaiserin sprechend, sagte: „La Reine est venue ici pour avoir le bonheur de faire la connaissance de Votre Majesté“. Die Kaiserin erwiderte schnell: „Tout ce que j'ai entendu de la Duchesse de St-Leu m'a donné le désir de faire sa connaissance, et nommément tout ce que l'Empereur m'en a dit en dernier lieu“. Auch sagte ihr die Kaiserin verbindliche Worte über die Romanzen, welche ihre Gebieterin componiert hatte.

Viele Ausflüge wurden in die Gegend gemacht. Der König von Bayern gab seiner Tochter den 3. August, an ihrem Namenstag, ein Fest auf der Hub, welches übrigens

ziemlich langweilig ausfiel, wie immer, wenn die französische Verwandtschaft sich zur übrigen Gesellschaft zusammenfand, der König mitten unter ihnen mit seiner Vorliebe für die französische Nation. Dies gab viel Anlaß zu übler Laune. Einen andern Tag fuhr man durchs Murgthal nach Schloß Eberstein, welches noch nicht eingerichtet war und seinen Reiz bloß der schönen Gegend dankte. Einen Nachmittag brachte man in Rothenfels zu, wo Gräfin Hochberg, die damalige Besitzerin, die hohen Gäste empfing. Damals kamen und gingen mehrere Russen und Franzosen von hohem Rang und belebten die Einförmigkeit des täglichen Lebens. Unter den Russen war Frau von Narischkin, die Frau des Oberkammerherrn, mit ihrer Tochter, der Fürstin Suworow, Schwiegertochter des berühmten Feldherrn, eine schöne Frau, die das Leben zu viel genossen hatte. Jemand verglich, nicht mit Unrecht, ihr dunkles Auge einer ausgebrannten Kohle. Unter den vorüberziehenden Franzosen war Fürst Polignac, der später eine so unglückliche, bedeutungsvolle Rolle spielte.

Zu Ende August ging der Hof wieder nach Carlsruhe, wo es anfing stiller zu werden. Man hatte sich schon an die Anwesenheit der Kaiserin gewöhnt und achtete weniger darauf. In den ersten Tagen des Septembers reiste sie nach Wien ab, nachdem sie dem Hofstaate der Markgräfin reiche Geschenke zurückgelassen hatte. Sie theilte solche mit eigener Hand und dem ihr angeborenen lieblichen Wesen aus. Sie trennte sich von Carlsruhe mit dem Gedanken, Mutter und Vaterland nie wieder zu sehen, folglich war der Abschied sehr schmerzlich.

1815.

Den 19. Juni, Vorabend des Geburtstages der Markgräfin, kam also die Kaiserin und Prinzessin Amalie von München und Wien wieder zurück in so ganz veränderter politischer Lage der Dinge. Bruchsal war das Hauptquartier des damaligen Kronprinzen von Württemberg, der mit dem eben gegenwärtigen Erzherzog Johann eilte, der Kaiserin aufzuwarten, mit sehr zahlreichem Gefolge. Die Umstände machten diese Ankunft diesmal traurig, es schwebte in aller Sinn ein dunkles Bangen über die nahe Zukunft, das Niemand auszusprechen wagte, und doch fühlte man, daß die Entscheidung über Europas Schicksal nahte.

Den 21. Juni Vormittags saß die Markgräfin im Bade und erhielt in diesem Augenblicke eine Estafette vom Kammerdiener des Herzogs von Braunschweig *), der ihr mit kurzen trockenen Worten den glorreichen Tod seines Herren meldete, der den 16. Juni bei Quatrebras an der Spitze seines Trupps durch eine Kartätschenkugel fiel. Welchen Schrecken und welche tiefe Betrübniß verbreitete diese Trauerpost! So war er also mit seiner jungen und liebenswürdigen Gemahlin wieder vereint und ließ seine Söhne als Waisen zurück, die die elterliche Sorgfalt so nöthig hatten. Den nämlichen Abend um 11 Uhr kam durch General Stockhorn, der aus dem Hauptquartier aus Heidelberg geschickt war, die Nachricht des Sieges bei Waterloo. Die Markgräfin schickte mich mit dieser

*) Mari de la Princesse Marie de Bade († 1808), sœur de l'Impératrice.

Botschaft zur Kaiserin, die schon ausgekleidet war und in ihrem weißen Nachtgewand mir schöner schien, als den Tag zuvor, wo sie mit Diamanten bedeckt war. Sie hatte eine große aufrichtige Freude über diese Botschaft, umarmte mich, setzte aber wehmüthig hinzu: „Dies giebt doch dem armen Herzog das Leben nicht wieder“. Sie fuhr den andern Tag mit Prinzessin Amalie allein nach Rohrbach, um den Kaiser da zu sehen. Ein Theil des Gefolges, darunter Fräulein Sturdza, war nach Heidelberg gefahren, wo sie in der kleinen Wohnung der Frau von Krüdener an den Ufern des Neckars mit Herrn von Stein und Graf Capo d'Istria den Tag zubrachten und voll von dieser Vereinigung zurückkamen. Der Kaiser wohnte jeden Abend ihren Betstunden bei. Den 25. Juni kam er nach Bruchsal, um Abschied zu nehmen, weil nächstens der Uebergang über den Rhein stattfinden sollte, doch blieb er diesmal nur wenige Stunden. Von Speier aus schickte er einen Feldjäger mit einem Wechsel von 20.000 Dukaten, um die Unkosten zu decken, welche der lange Aufenthalt der Kaiserin der Markgräfin verursacht hatte. Diese bedeutende Summe war kaum hinlänglich für die außerordentlichen Ausgaben, die dieser Aufenthalt veranlaßt hatte. Prinzessin Amalie hatte diese Entschädigung unterhandelt, der Kaiserin ließ es ein zuweit getriebenes Zartgefühl nicht zu. Ihre Mutter hätte ohne den Schritt, welchen Prinzessin Amalie deswegen that, sich in Zukunft vielen Entbehrungen unterziehen müssen. Allein diese edle Fürstin unternahm es, dem Kaiser offen von dieser Finanzangelegenheit zu sprechen, und er sah die Billigkeit der Entschädigung ein.

Indessen wurde Kaiserin Elisabeth in Bruchsal von leichter Unpäßlichkeit befallen, was die dortige Einförmigkeit

noch vermehrte. Die Königin von Schweden ging ab und zu, blieb nie lang in Bruchsal, indem ihre heranwachsende Tochter, Prinzessin Sophie, nunmehr ihrer Gesellschaft bedurfte. Auch die Erbgroßherzogin von Hessen kam und ging mit ihren Söhnen. Bei einem Ausfluge nach Carlsruhe, welchen die Markgräfin mit ihren Töchtern machte, kam es zu einem heftigen Wortwechsel zwischen der Kaiserin und Großherzogin Stephanie. Letztere behauptete im Gespräche, die Gesinnungen einer deutschen Fürstin zu haben, was ihr durchaus bestritten und versichert wurde, sie habe nicht immer in diesem Sinne gehandelt und geglaubt, durch ihre Heirath dem badischen Fürstenhause eine große Ehre erzeigt zu haben. Die Großherzogin entschuldigte sich mit ihrer großen Jugend, welche Entschuldigung nicht gültig gefunden wurde. Sie zerfloß in Thränen, und daß die Augen der Kaiserin trocken blieben, erhöhte ihren Schmerz. Die Bitterkeit stieg natürlich durch diesen Streit aufs Höchste und hatte zur nächsten Folge, daß der Großherzog das Schloß in Baden, nicht wie sie es wünschte, der Kaiserin zu bewohnen gab, sondern seine Gemahlin dasselbe beziehen ließ.

Paris kam in diesen Tagen wieder in die Hände der Verbündeten, allein die Freude darüber war weit geringer, als das erste Mal, und über die nächste Zukunft war man mehr als je gespannt. Die nächsten vierzehn Tage in Carlsruhe waren nicht angenehm durch das mehr als je üble Vernehmen mit der Großherzogin, zumal da sich überall geschäftige Zwischenträger fanden, die das Uebel noch verschlimmerten. Die eben angekommene Nachricht der Gefangenschaft Napoleons beruhigte die Gemüther. Man glaubte sich nur dann sicher, wenn der Riese auf ewig gefesselt war.

Um diese Zeit fing die Königin von Schweden noch mehr an, sich von den Ihrigen zu entfernen und gewissermaßen, was sie bis jetzt nicht war, selbständiger zu werden. Die Königin ging ihrerseits nach Baden, die Markgräfin mit der Kaiserin nach der Favorite bei Rastatt. Es war ein schöner Augustabend, an welchem der Hof da ankam. Die so freundliche, heitere Gegend übte ihren Einfluß auf die ganze Gesellschaft, welche das Schlößchen mit seiner alterthümlichen Einrichtung, die Bußkapelle der Erbauerin, der Markgräfin Auguste Sybilla, den schönen Garten mit dem anstoßenden Wäldchen munter durchwanderte. Doch endigte dieser schöne Abend mit einem heftigen Gewitter, welches das Wetter während des ganzen Aufenthalts regnerisch und unsicher machte und dadurch für manches Unternehmen störend war. Bei den Abendvereinigungen nach dem Thee las Fräulein Sturdza dem Hofstaat Gilblas vor. Während dieser Beschäftigung suchte jedes ein Plätzchen auf dem Teppich zu finden, der lange nicht den ganzen mit Marmor bedeckten Fußboden deckte. Es war wahrhaft kalt und unfreundlich, die Vorlesung sprach auch nicht besonders an. Die Fürstinnen waren immer unter sich und unterhielten sich so gut sie konnten; da sie den Tag über meistens auf sich selbst beschränkt waren, mochte mitunter das Gespräch auch stocken. Ein stets angenehmer Besuch, wenn er von Baden herüberkam, war der Schwager der Markgräfin, der Großherzog von Sachsen-Weimar. Er war Göthes Zögling und Freund, sein Geist bedarf keines weiteren Lobes.

Eine seltsame und traurige Erscheinung war eine Gräfin Protassof, die der Kaiserin überall folgte. Sie war Hoffräulein der Kaiserin Katharina gewesen, also sehr alt, wohl über

70 Jahre, ihr sittlicher Ruf, wiewohl sie auch in ihrer Jugend häßlich gewesen sein mußte, war immer schlecht. Nun war sie ganz erblindet und wollte es doch nicht sein, dabei von lächerlichem Hochmuth, sich stets an die Fürstinnen drängend, was diesen sehr lästig war, und doch duldeten sie es aus großer Güte. Sie war stets mit dem großen, mit Diamanten eingefaßten Bild der Kaiserin Katharina behängt und dem Katharinenorden. Sie schleppte einen liefländischen Arzt, Namens Liboschüts, mit sich herum, der das unglücklichste Wesen von der Welt war durch ihre Launen und unausstehlichen Hochmuth. Sie war stets auf Reisen, weil sie alle Augenärzte um Rath frug, die ihr schon lange erklärt hatten, sie habe keine Hoffnung mehr, die Sehkraft wieder zu erlangen. Dieses Unglück würde Mitleid eingeflößt haben, wenn sie nicht so lächerlich eitel gewesen wäre und, zum Beispiel, die Kaiserin bat, oft mit ihr vor den Leuten zu sprechen, weil dies ihr Ansehen gebe, auch bat sie, ihr zuweilen ein Billet zu schreiben, welches sie dann Jedermann vorwies, als Beweis, in welchem guten Vernehmen sie mit der Majestät stehe.

Nachdem die Großherzogin Stephanie das Schloß von Baden geräumt hatte, ließ sich die Markgräfin daselbst mit der Kaiserin nieder. Die Lebensweise war ein ermüdendes, höfisches Landleben. Täglich Fremde bei Tisch, dann cercle stehend bis zum Hinsinken und doch noch der Wunsch, sich Abends in der schönen Gegend umzusehen, wozu beinahe die Kräfte fehlten. Um diese Ausflüge zu erleichtern und der Kaiserin die Möglichkeit zu geben, die Gegend kennen zu lernen, kaufte Prinzessin Amalie ein Pferd, welches sie ihrer Schwester lieh und wovon die Kaiserin auch vielen Gebrauch machte. Ihr schöner Wuchs und ihre sichere Haltung nahmen

sich sehr gut aus. Bei dieser Gelegenheit erzählte die Kaiserin, wie der Hof zur Zeit Kaiser Pauls ausritt. Der Kaiser und seine Gemahlin ritten voraus, die Kaiserin ritt als Mann zwischen zwei Stallmeistern, dann die Großfürstinnen nach Rang und Alter auf die nämliche Art und ebenso begleitet, dann ein langer Zug von Hoffräulein und Kavalieren. Der Zug mochte für Zuschauer unterhaltend sein, aber für die Reitenden selbst sehr steif und langweilig.... Es war in dieser Zeit mancher Mißlaut zwischen Mutter und Töchtern. Vielleicht hatten beide Theile Schuld daran. Die Töchter liebten zusammen zu sein, und die Mutter glaubte sich dadurch vernachläßigt, daraus folgten stets Reibungen. Sie sagte mir öfter, man halte sie für so glücklich, wenn sie von allen ihren Töchtern umgeben sei, und nie sei sie einsamer als dann. Die Königin Caroline von Bayern ward immer ausgenommen, weil diese stets voll Aufmerksamkeit für sie sei. Die Kaiserin, glaube sie, wünsche sich auch mehr mit ihr zu beschäftigen, allein Prinzessin Amalie, von welcher sie glaubte, daß sie ihre Schwestern beherrsche, widersetze sich dagegen. Dies waren nur vorübergehende Wolken, die aber doch das Leben trübten; Landgraf Christian von Hessen, Bruder der Markgräfin, trug durch seine liebenswürdige Gutmüthigkeit dazu bei, die Heiterkeit und Harmonie wieder herzustellen.

Die Kaiserin und ihr Gefolge hielten bald darauf ihre Andacht, wozu sie sich durch russische Fastenspeisen, die mir sehr schlecht schienen, äußerlich vorbereiteten. Ich wohnte einem griechischen Gottesdienste bei, der in einem Zimmer des Schlosses, zur Kapelle eingerichtet, stattfand. Das stete Bücken zur Erde, worin besonders die Kaiserin eine große

Gelenkigkeit zeigte, fiel mir besonders dabei auf. Um das Namensfest des Kaisers zu feiern, war große Bewegung in der Gesellschaft. Man veranstaltete eine theatralische Vorstellung, erst eine französische Komödie: „Le conteur ou les deux postes“, in welcher Obermarschall von Montperny die Hauptrolle sehr gut darstellte.

Die Großfürsten Nikolaus und Michael kamen wieder, um ihre Schwägerin zu besuchen, an der sie mit zärtlicher Liebe zu hängen schienen. Besonders gesprächig war Großfürst Nikolaus, er erzählte viel von Paris und Allem, was sich da zugetragen hatte. Das frische und blühende Aussehen dieser beiden Prinzen verdunkelte den Prinzen Gustav, der immer still, blaß und schwächlich aussah. Endlich kam den 10. October ein Brief aus Berlin, in welchem der Kaiser sagte, er erwarte seine Gemahlin dort; ihre Abreise ward nun auf den 25. festgesetzt....

Die Kaiserin brachte noch einige Tage in Carlsruhe zu mit der Ueberzeugung, daß sie ihre Vaterstadt, an der sie so innig hing, zum letzten Male sehe. Alle Erinnerungen ihrer Kindheit und Jugend wurden auf rührende Weise von ihr aufgesucht, so zum Beispiel die ganz einfachen Zimmer im Schlosse, in dem Theil des Schlosses, den man den Küchenbau nennt. Bis zu ihrer Abreise nach Rußland hatte sie diese Zimmer bewohnt. Sie suchte sogar auf dem Schloßthurm eine Inschrift auf einer Fensterscheibe, auf die sie als Kind mit kleinem Diamantring geschrieben hatte. Auch ließ sie in den Garten der Markgräfin, den Schauplatz ihrer und ihrer Schwestern kindlicher Spiele, in eine verborgene Ecke desselben einen Stein setzen, worauf eine Stelle aus Oberon gegraben wurde: „Du kleiner Ort, wo ich das erste

Licht gesogen, u. s. w.“ Wehmuth und tiefes Gefühl sprach sich in ihrem ganzen Wesen auf rührende Weise aus. In diesen Tagen war eine Revue der badischen Truppen, die aus dem Felde zurückgekommen waren, und die mit der Landwehr wohl über 20.000 Mann zählten. Die Kaiserin hätte gewünscht, bei dieser Revue gegenwärtig zu sein, ihr Bruder aber lud sie nicht dazu ein, um seiner Gemahlin nicht dadurch die Zeichen der Ehrfurcht und Huldigung zu entziehen. In Bruchsal, von wo aus die Abreise der Kaiserin bestimmt war, wurde sie krank und sehr an Nerven leidend durch Blutegel, die man ihr gegen eine Halsentzündung gesetzt hatte, die zu stark zogen. Dies verzögerte ihre Abreise um mehrere Tage, zum großen Verdruß ihres Hofstaates.

Den ersten November reiste die Kaiserin ab, von Mutter und Schwestern bis Rohrbach begleitet. Beim Abschied war sie in tiefe Traurigkeit versunken, überzeugt für immer zu scheiden, Alles zu verlassen, was ihr theuer war. Die Königin von Bayern und Prinzessin Amalie kehrten nach einigen Tagen nach München zurück.

L'Impératrice passa à Vienne une partie de 1815: l'Empereur tenait à la voir figurer aux solennités du congrès. Ce n'était pas sans regret qu'elle avait quitté Bade, mais, comme toujours, elle prenait docilement son parti de ce qui lui était imposé. De Mars à Juin, elle fit ensuite un séjour chez sa sœur la Reine de Bavière, puis retourna chez la Margrave pour y rester jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Rentrée à Pétersbourg le 30 Novembre 1815, elle avait donc fait deux ans d'absence, pendant lesquels elle avait pu

se remettre de toutes ses épreuves. En réalité, pourtant, ce séjour à l'étranger n'avait été rien moins qu'apaisant. Presque dès son arrivée dans son pays de Bade, elle s'était mise, chose curieuse, à regretter la Russie. C'était une nostalgie! Ce qui le prouve, ce sont diverses lettres, comme les deux ci-dessous, l'une à la comtesse Golovine à l'occasion de la mort de son amie la princesse de Tarente, l'autre au Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

„Brouchsal, ce 14/26 Juillet 1814.

Elle est heureuse: elle a fini sa seule tâche, la voilà peut-être réunie à tous ceux qu'elle pleurait ici, mais vous, vous, ma pauvre amie, que vous êtes à plaindre! Ménagez votre santé, je n'ai pas besoin de vous le dire, vous n'oublierez jamais tous les devoirs qui vous attachent à cette vie. Dieu sait seul quand et comment je vous reverrai *): il y a trois semaines que je croyais être à Pétersbourg le mois prochain, mais l'Empereur en arrivant ici en a décidé autrement **). Il a trouvé bon que je l'attende ici pour le joindre à Vienne dans six semaines et y passer avec lui le temps du congrès; cette considération et ce désir ont dû me décider, mais ce n'a pas été sans peine. J'éprouve une inquiétude, une impatience indicible de revenir en Russie et je sens que je n'aurai de tranquillité que lorsque j'y serai. Dieu fait quelquefois de la situation en apparence la plus désirable l'épreuve la plus difficile. Ah! je suis plus pénétrée que jamais de ce qu'il n'y a de bonheur, de repos même que dans

*) Elle ne devait plus la revoir.

**) L'Empereur était venu en Juillet 1814 faire un court séjour en Russie, et reparti en Septembre pour le congrès de Vienne.

l'autre vie. Je vous parle de moi, mais je ne vous en demande pas pardon, je suis trop persuadée de votre amitié pour ne pas croire qu'au milieu même de votre douleur, vous ne preniez intérêt à ce qui me regarde; il n'y a pas d'amie comme vous, et il est doux de se reposer en idée dans un cœur pareil."

La lettre suivante est écrite de Bade un an plus tard au Grand-Duc Nicolas Pavlowitch.

„Baden (dans le Grand-Duché de Bade),
ce 12/24 Septembre 1815.

Mon cher Frère! Ce n'est qu'avant-hier que j'ai reçu avec un plaisir bien réel la lettre que vous avez eu l'attention de m'écrire à l'occasion de ma fête. Son contenu si amical m'a causé un moment de grande satisfaction, comme tout ce qui me procure votre amitié: elle m'est bien chère, conservez-la moi, je vous prie.

Après avoir été aussi rapprochés que nous l'avons été pendant des semaines, il serait bien particulier que nous dussions faire chacun de son côté la longue route d'ici à Pétersbourg pour nous revoir. C'est cependant ce qui arrivera probablement, d'après ce que vous me dites, mon cher Frère. S'il me fallait un motif de plus pour me donner le désir de retourner en Russie, celui-ci serait certainement un des plus puissants, mais au contraire je dois plutôt modérer l'impatience que j'en ai, quelque heureuse que je sois ici avec ma famille, quelque pénible qu'il me sera de me séparer d'elle.

L'habitude, le devoir et mille autres raisons, grandes et petites, me font souhaiter ardemment de retourner bientôt en

Russie. Je n'attends pour fixer mon départ que la nouvelle de celui de l'empereur et les directions qu'il me donnera, j'espère. Comme, d'après les plans de l'année dernière, je devais passer par Berlin, je me flatte de vous y voir, mon cher Frère, mais, si ma route était changée, je vous retrouverai avec un égal plaisir à Pétersbourg. Fasse le Ciel que ce moment ne soit pas bien éloigné! En attendant, mon bien cher Frère, pensez quelquefois avec amitié à une sœur qui vous chérit bien tendrement.

Elisabeth."

Telle fut la disposition de l'Impératrice durant tout son séjour à l'étranger. Il semble qu'au sein de sa famille, entre sa mère et ses sœurs, elle eût pu tranquillement se reposer au physique et au moral. Mais non, elle était toujours en proie à ses inquiétudes secrètes, à son inconcevable agitation. En partant pour son court voyage en Russie à l'été de 1814, l'Empereur, pour lui épargner une fatigue inutile, insista évidemment pour la faire rester à Bade, d'autant plus qu'elle devait ensuite aller au congrès de Vienne. Mais elle tenait à l'accompagner, et ce fut une grosse déception lorsqu'il fallut se soumettre et rester en Allemagne. Aussi bien, ces vagues aspirations ne lui faisaient à elle-même aucune illusion: elle était la première à s'étonner des imaginations qui la troublaient sans cesse.

En 1815, Alexandre avait fait à Heidelberg la connaissance de la fameuse Mme de Krüdener, sur les instances de Mlle Stourdza, qui comptait par là apporter un soulagement aux déceptions mystiques de son amie. La belle illuminée le reçut encore chez elle à Paris et exerça une grande influence

sur ce caractère indécis. A juger d'après ses lettres à sa mère, l'Impératrice était loin de goûter et d'approuver ses théories, tout en escomptant le bonheur d'un changement possible dans le caractère de son époux, et peut-être, par suite, d'un rapprochement. Mais l'Empereur était alors tout entier à ses succès militaires et diplomatiques: rien dans son attitude ni dans ses idées qui semblât devoir donner satisfaction à ces légitimes aspirations! Tant au congrès de Vienne qu'à ses visites à Bade, il se montra d'excellente humeur, mais tout entier au charme de la mondanité ambiante. Son caractère était à ce moment en voie de transformation radicale. Flatté dans son amour-propre de libérateur de l'Europe, comblé par le résultat de la lutte entreprise, il éprouvait en même temps des symptômes de désenchantement, dont la baronne de Krüdener sut habilement profiter pour précipiter cette révolution morale. Le changement était manifeste, pour les étrangers comme pour les intimes, au témoignage même de Schilder. Suffisance, présomption, horreur de la contradiction, méfiance générale surtout, il y eut alors de tout cela dans ce caractère, et non sans une nuance bien nette de dédain de l'humanité. L'influence de la visionnaire allemande fut donc plus forte que celle de tous les succès, et, si les suites ne s'en firent sentir que plus tard, elles étaient en germe dès maintenant.

L'Impératrice, attentive, elle aussi, au changement, et non sans inquiétude, était de plus en plus en proie à ses incohérences morales et à ses tristesses sans cause. C'est ainsi qu'à son retour en Russie, à la fin de 1815 et dans tout le cours de l'année suivante, elle fut hantée de l'idée de quelque retraite éloignée, de celle d'un divorce même,

peut-être, et d'autres folies du même genre: dans le désespoir auquel elle s'abandonnait, elle ne trouvait de recours que dans la pensée de la mort et d'une vie meilleure. Pour comble, la petite Lise Golitzyne, fille de son ancienne demoiselle d'honneur, vint à tomber malade et mourut en Décembre *). A la mort de la mère, elle l'avait prise avec elle, du consentement du père, lui témoignait depuis neuf ans son amitié et sa sollicitude de toute manière, et, durant sa maladie, lui prodigua jusqu'à la fin des soins maternels. Ce nouveau chagrin et la pensée de sa Lisinka à elle ravivèrent le souvenir des malheurs passés et les vieilles blessures. En somme, ce fut encore une source de désillusions et de récriminations contre le sort. Il faut rendre à la Margrave la justice qu'elle sut dans ses lettres à sa fille la remettre dans la bonne voie et lui faire retrouver la force d'âme qui convenait à sa position: sa correspondance est inspirée d'un solide bon sens, comme en témoignent, par exemple, les lettres des 19/31 Janvier et 22 Avril/4 Mai 1816. Ce fut

---

*) Joseph de Maistre au Comte de Vallaise, ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne:

„*Pétersbourg, 15/27 XII 1816.*

Le 12/24 Décembre, jour de naissance de l'Empereur, a ramené les cérémonies ordinaires..... S. M. l'impératrice régnante fit un effort pour assister au cercle le matin, mais elle n'a pas paru à la fête du soir. Elle est naturellement affligée de la mort d'une princesse Galitzine, jeune enfant de douze ans, fille et pour ainsi dire relique d'une dame de ce nom qui était l'amie de l'excellente impératrice, et qui a péri de même à la fleur de l'âge. Pendant que la jeune enfant mourait sous les yeux de l'impératrice qui l'élevait, une demoiselle de Wittgenstein, fille du général de ce nom, que la souveraine avait aussi adoptée, était à toute extrémité au couvent des demoiselles nobles. On m'assure qu'au commencement de la maladie qui a emporté la jeune Galitzine, l'impératrice a dit: „Je m'intéresse à elle, elle mourra". Il n'y a rien de si touchant. L'Empereur, à ce que tout le monde dit, a été merveilleux dans cette occasion; je le saurais quand même on ne l'aurait pas dit."

le dernier accès de désespoir de l'Impératrice: grâce à sa mère, elle réussit à dompter définitivement son esprit de révolte et de découragement, prit le parti de „souffrir en silence“ et se fit une loi de „la soumission complète aux décrets de la Providence“. Dès lors une foi profonde dans un monde meilleur ne l'abandonna pas jusqu'au tombeau.

Il se fit à cette époque de nombreux mariages, de sorte que les distractions ne manquèrent pas. En Janvier et Février 1816, la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna se remaria au Prince Héritier de Wurtemberg, qui devint Roi à la fin de l'année, et la Grande-Duchesse Anne Pavlowna épousa le Prince d'Orange, plus tard Roi des Pays-Bas *). En Juin 1817, ce fut le mariage du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch avec la Princesse Charlotte de Prusse, qui reçut le nom d'Alexandra Féodorowna. Un curieux billet du Grand-Duc à sa fiancée, le 3/15 Mai 1817, pour lui donner quelques conseils lors de son arrivée en Russie, montre les sentiments qu'il professait à l'égard de l'Impératrice: „Ma mère pourra vous donner mille bons conseils qu'avec la meilleure volonté il m'est impossible de vous donner. Relativement à l'impératrice Elisabeth, toute attention, politesse et respect, mais pas la moindre confiance dans aucun cas; pour l'Empereur tout respect, confiance entière et la plus grande amitié.“ La future Grande-Duchesse se montra docile: elle fut toujours aimable

*) „Au mariage d'Anne Pavlowna, en 1816“, écrit le partisan fameux Séslavine, „l'Impératrice Elisabeth faisait au souper le tour de la table pour soigner ses invités; arrivée derrière moi, elle me dit tout bas, appuyée sur mes épaules: „A la nouvelle de la mort de votre père, l'Empereur a décidé de répartir son traitement entre vos sœurs à titre de pension, en récompense des inappréciables services rendus à la Russie“. Le souper fini, on vint m'entourer en foule pour me demander ce que Sa Majesté m'avait dit d'une façon si gracieuse et inusitée.“

et accueillante sans rechercher jamais l'intimité de l'Impératrice. Quelques passages de son Journal pour 1817 donneront une idée de ses rapports avec elle.

„.... Nous approchâmes de Pavlofsk, qui de prime abord me fit une impression favorable, par le plus beau temps du monde. Ma voiture s'arrêta au coin du petit jardin privé de l'Impératrice mère, qui me serra contre son cœur. L'Empereur Alexandre m'embrassa; je reconnus la tante Antoinette de Wurtemberg, sa fille Marie, lorsqu'une douce voix me dit: „N'avez-vous pas un regard pour moi?“ et je me jetai au cou de l'Impératrice Elisabeth, qui me toucha par sa bienveillante réception, sans exagération, sans ostentation de grands sentiments....“

„.... Les manœuvres suivirent les fêtes; elles eurent lieu entre Péterhof et Oranienbaum. Les impératrices, les deux princesses de Wurtemberg y assistèrent quelquefois, mais comme j'étais assise, moi, entre les deux Majestés, je ne trouvais aucun plaisir à ce qui sans cela en aurait été un grand pour moi. Je me souviens d'une petite scène entre les deux impératrices, la première que je vis dans ce genre. Le prince Menchikoff, qui faisait les fonctions d'accompagnateur et de directeur de l'équipage impérial, nous mena par une route un peu mauvaise, les chevaux s'embarrassèrent et le carrosse recula d'une manière inattendue et un peu effrayante. Maman cria d'ouvrir la portière et sortit d'une manière précipitée, l'impératrice Elisabeth la suivit et nous fîmes de même. Voilà à peine à terre que Maman s'approcha de l'impératrice Elisabeth, lui prit la main et, d'une voix qui devait marquer le plus grand intérêt, elle lui dit: „Ma chère enfant, vous

avez eu peur! comment vous sentez-vous?“ Et l'impératrice lui répondit qu'elle n'était pas effrayée le moins du monde, que, bien au contraire, c'est vous qui avez été effrayée, et cela d'un ton aigre. Et Maman de recommencer sa phrase et l'autre de se défendre. Je ne sus quelle mine faire! Lorsqu'on fut en place, je remarquai que l'impératrice Elisabeth était embarrassée de ce que j'avais été présente à une scène pareille, et, comme pour s'excuser, elle me dit lorsque nous fûmes seules que malheureusement l'impératrice mère faisait souvent de la sorte de l'accuser de ce qui au fond l'avait effrayée elle-même et qu'elle ne pouvait pas supporter ce genre! Je ne répondis rien, mais je ne manquai pas de faire mes réflexions et je trouvai que, si chez Maman c'était une petite faiblesse, le tort pourtant semblait être du côté de l'impératrice Elisabeth qui, par son ton aigre et piqué, faisait durer une scène qui aurait pu passer inaperçue, si elle y avait mis un peu de douceur. Tant il y a, que cela me servit de leçon!“

Infatigable dans sa bienfaisance malgré toutes ses émotions, l'Impératrice la poursuivait sans bruit, doucement et d'une manière qui passait presque inaperçue *). Avec le temps, il

---

*) Le vieux Groudeff († 1895), fonctionnaire de l'arrondissement scolaire de St-Pétersbourg sous la curatelle de S. Ouvaroff, rapporte peu de temps avant sa mort: „En faisant mon rapport à l'Impératrice Elisabeth, j'émis l'opinion qu'il n'y avait que l'intervention de Sa Majesté l'Empereur pour faire débouter un certain Yakhontoff de sa demande de dommages et intérêts, et je vis l'Impératrice repousser ma proposition de la voix et du geste. Tout me donnait alors à penser qu'Elle ne voulait mêler personne à l'œuvre de bienfaisance qu'Elle avait créée sur un pied si modeste, par comparaison surtout avec les établissements de l'Impératrice Marie, et je me rappelle que les institutions fondées par elle conservèrent jusqu'à sa mort un caractère privé et restèrent sous son patronage spécial. Mes souvenirs personnels me permettent de protester de mon admiration pour tant d'humilité dans les circonstances d'alors.“

Tzarskoïé Sélo. Sadovaïa Nabérejnaïa, avec partie du Palais et du Lycée.

Dessin de Val. Langer. Bibliothèque particulière de S. M. l'Empereur.

fallut développer l'œuvre commencée avec tant de succès en 1812 par les fondatrices de la Société Patriotique. A l'entretien de l'Ecole des Orphelines et de l'Ouvroir rattaché ensuite à la Société vint s'ajouter l'assistance des indigents des deux sexes ayant plus de soixante-cinq ans et atteints de décrépitude, des invalides de Pétersbourg hors d'état de gagner leur vie et chargés de famille, enfin des veuves et orphelins sans appui et, d'une manière générale, des familles de miliciens de 1812 restées sans soutien. Aussi en 1816, chaque dame patronnesse se chargea d'un quartier de la ville, y visitant les misères à soulager et les signalant au bureau, qui faisait ensuite le nécessaire. Pour faciliter la tâche, chacune fut assistée d'une adjointe et aussi d'une dame quêteuse.

En particulier, la Société crut devoir témoigner une sollicitude spéciale aux petites filles d'indigents et leur donner une large assistance, les nourrir, leur enseigner l'économie domestique et leur inculquer les bons principes. A cet effet, chacune des dames chercha dans son quartier pour les orphelines reconnues nécessiteuses une femme pauvre et recommandable propre à ce rôle d'éducatrice, qui recevait ensuite une rémunération proportionnée au nombre des fillettes placées sous sa garde, à charge de leur apprendre à coudre et à tricoter, en ayant soin de leur laisser le temps d'aller encore à l'école. Beaucoup, orphelines de père et de mère, étaient sans asile; il fallut leur en procurer un et les défrayer de tout. De là la fondation des établissements connus sous le nom d'Ecoles Patriotiques libres.

Avec un cercle d'opérations ainsi élargi et varié, la Société avait besoin d'un nouveau règlement, plus précis et

mieux adapté à la réalité: ce furent les Statuts de la Société Patriotique des Dames de St-Pétersbourg, sanctionnés par S. M. l'Empereur en 1817, et sur la base desquels elle s'efforçait d'étendre son influence morale autant que possible et en même temps de veiller au bon entretien de l'Ecole des Orphelines, de l'Ouvroir et des Ecoles libres. La même année, l'Ouvroir fut placé sous la surveillance d'un des membres, et l'année suivante, son économat réuni à celui de la Société, mais avec comptabilité à part. Le 24 Août 1818, l'Impératrice signa un rescrit ordonnant l'achat d'une maison pour l'Ecole des Orphelines, installée jusque-là dans un immeuble en location. Le prix fut fixé à 50.000 roubles, couverts en partie par le reliquat des dons faits au profit des victimes de 1812, en partie par une grosse contribution en espèces de l'Impératrice elle-même.

Il nous est resté sur l'œuvre de bienfaisance de l'Impératrice Elisabeth un précieux témoignage encore inédit, celui du vieux moscovite Groudeff († 1895), alors attaché au curateur de l'arrondissement scolaire de St-Pétersbourg et secrétaire de l'Impératrice pour les affaires de la Société Patriotique, S. Ouvaroff: ce témoignage est justement précieux comme émanant de l'entourage même d'Ouvaroff.

„En retraçant ce passé lointain, je ne puis rendre à mes impressions leur vivacité d'alors. En 1817, j'étais attaché au curateur de l'arrondissement scolaire de St-Pétersbourg, Serge Ouvaroff. Chacun était encore sous le charme des sentiments patriotiques de la Guerre de 1812. L'Impératrice Elisabeth, pour secourir les familles restées sans soutien, avait fondé sa Société Patriotique et l'Ecole avec un Ouvroir qui reçut à sa mort le nom d'Institut Elisabeth. Elle

fut assistée d'abord de la princesse Varvara Repnine, née comtesse Razoumowsky, qui dut quitter Pétersbourg pour suivre son mari nommé général gouverneur à Poltava *), puis de sa sœur Catherine, femme du curateur de l'arrondissement scolaire.

La directrice de l'Ouvroir était la baronne Khoven, et le secrétaire Alexandre Tourguéneff. On loua à Vassili-Ostroff un immeuble appartenant au général Yakhontoff, puis on se hâta de le mettre en état, d'en faire l'installation et d'y établir les orphelines sans prendre la peine de dresser d'inventaire. Il en résulta, quand on le quitta, un procès intenté à l'administration de l'Ouvroir en paiement de 10.000 roubles ou plus de dommages-intérêts. Ouvaroff me confia l'examen de tous les papiers envoyés par Tourguéneff, le bail de la maison et les pièces de l'action en justice. Le tribunal, constatation faite des dégâts subis par l'immeuble, déclara recevable la demande de dommages-intérêts, et, faute d'oppositions dans les délais voulus, le jugement devint exécutoire. C'est à cette occasion que je me vis un beau jour appeler au cabinet de Mme Ouvaroff, où je trouvai l'Impératrice, assise au fond de la pièce et, je me rappelle, le voile baissé. Je déclarai que seul un ordre de Sa Majesté l'Empereur pouvait faire casser le jugement. L'Impératrice envoya bientôt après la somme en litige par son homme de confiance Kryloff.

Mes fonctions, qui m'appelaient tous les jours chez Ouvaroff, me permettaient de voir l'Impératrice Elisabeth quand elle venait voir Mme Ouvaroff, soit à sa maison de

---

*) Où elle fonda un Institut de Jeunes Filles.

ville, soit à sa villa du Vieux-Pétersbourg, sur la Karpovka. Je me rappelle bien qu'une fois, la voiture de Sa Majesté étant restée embourbée dans un des chemins non pavés qui viennent de la Chaussée de Kamennoï Ostrof, on envoya alors de la villa un équipage léger qui prit l'Impératrice et la dame qui l'accompagnait. Elle ne manifesta ni humeur ni mécontentement, fut moins émue que tout le monde et recommanda de ne rien dire. Je me rappelle aussi un magnifique concert donné en présence de LL. MM. et de toute la famille Impériale au profit de la Société Patriotique dans la Salle de Philharmonie, Perspective Newsky, près du Pont de Police. La célèbre Catalani, de passage à Pétersbourg, chanta entre autres airs italiens la romance populaire à l'époque, composée en l'honneur du retour d'Alexandre Ier de Paris: „Salut, ô Souverain béni!“.... qu'elle dit en russe, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Mme Lounine et Mme Vve Ouvaroff (fiancée au colonel Pérowsky) exécutèrent des parties de piano. Il y eut encore le jeune violoniste Lvoff, le futur compositeur de musique sacrée, et Mlle Kolossoff, de retour de l'étranger où elle était allée se perfectionner, qui joua une scène de drame (elle épousa plus tard l'acteur Karatyguine). L'orchestre était celui de la Cour, et les chœurs ceux de la Chapelle Impériale au complet, en grande tenue et en perruques poudrées, avec feu Bortniansky, le régent, à leur tête. Ce concert donna une somme très considérable; les derniers billets vendus, on offrit un prix élevé pour des places debout, où on pourrait en trouver. Mme Ouvaroff m'avait chargé du contrôle à l'entrée.

La majestueuse bonté de visage de l'Impératrice Elisabeth m'inspirait autant et plus qu'à tout le monde une admiration

enthousiaste *). Obligé par les affaires d'Ouvaroff de quitter Pétersbourg tous les ans, j'étais alors privé du bonheur de voir l'Impératrice. Je regrette sincèrement de n'avoir que si peu de chose à dire d'une personnalité si éminente."

Tout l'automne et l'hiver de 1817, l'Impératrice resta à Moscou, ainsi qu'une partie de l'année suivante. Elle n'y était pas venue depuis son couronnement, et ce séjour lui fit une impression particulièrement agréable. Elle sortait beaucoup, visitant monastères et églises, allant en soirée chez les notables, en un mot, renonçant un peu à sa vie de recluse. Et de fait, son état d'esprit en général, sa lutte intérieure avec ses travers, avec son excès de susceptibilité, tout cela exigeait un changement de milieu: Moscou eut sur son humeur et ses sentiments une influence bienfaisante. Le son même des cloches, qui lui faisait mal auparavant, finit par lui sembler exquis: c'était pour elle une jouissance que ces carillons, gloire de Moscou.

Terminons par une lettre de Mme Vassiltchikoff, née Arkharoff, à sa sœur Mme Posnikoff, où il est beaucoup question de ce séjour à Moscou.

„.... Le bal masqué du 13 Septembre était charmant; je m'y suis amusée bien plus encore que je n'aurais cru, et, malgré le petit nombre de convives, on a été fort intrigué par les masques.

Devinez la personne qui a fait le plus de frais et qui a joué le rôle de masque à ravir. Je vous le donne en mille

*) „Le portrait par Dawe conservé à Porétchié chez les comtes Ouvaroff est d'une ressemblance frappante: c'est bien ce calme de l'expression, avec une nuance de tristesse" (Groudeff).

que vous ne le devinerez pas. C'est l'Impératrice Elisabeth *). Mais il faut vous conter tous les détails. Je commencerai par vous dire qu'étant venues les premières, nous avons passé chez Mme Narychkine **), qui, étant malade, n'a point monté. Nous trouvons chez elle la princesse Wolkonsky ***), en pélerine; jamais maman ****) n'a pu la reconnaître: tantôt elle la prenait pour la princesse Tourkestanoff, tantôt pour Mlle Kotchétoff *****). Cela nous a fort amusés. Kologrivoff x), habillé en vieillard ridicule, était là aussi, ainsi que Sophie Nélédinsky avec un costume de paysanne qui lui allait fort bien. Nous sommes montées ensemble. Il y avait déjà quelques masques. Alexandre xx) en abbesse intriguait tout le monde, personne ne pouvait le reconnaître. Narychkine xxx), qui est toujours sur le qui vive, s'imaginait que c'était quelqu'un qui était venu sans être invité; il allait le faire renvoyer, si je ne l'avais pas prévenu. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, de toute la soirée, il n'a pas été reconnu. Il a si bien joué son rôle que le Grand-Duc (Nicolas) et l'Impératrice Elisabeth, qu'il a

---

*) L'Impératrice allait rarement en société: les demoiselles d'honneur Stourdza et Valouïeff, une anglaise, Mme Pitt, et aussi plus tard l'historien Karamzine, faisaient presque à eux seuls sa société quotidienne. Le monde ne la connaissait guère et ne pouvait apprécier ses éminentes qualités. En 1817, après le mariage du Grand-Duc Nicolas, les pétersbourgeois eurent le plaisir de remarquer qu'elle faisait souvent des promenades en ville avec l'Empereur.

**) Née Marie Lobanoff-Rostowsky, femme du grand maréchal de la Cour Cyrille Narychkine.

***) Née princesse Alexandrine Repnine, femme du Prince Grégoire Wolkonsky.

****) Mme Arkharoff, née Catherine Rimsky-Korsakoff.

*****) Mlle Catherine Kotchétoff et la Princesse Varvara Tourkestanoff, demoiselles d'honneur.

x) Dmitri Kologrivoff, grand maître des cérémonies.

xx) Le Comte Alexandre Sollogub, chambellan.

xxx) Cyrille Narychkine, alors maréchal de la Cour du Grand-Duc Nicolas.

beaucoup intrigués, l'ont pris pour l'Impératrice-Mère. Mais je reprends mon récit.

Le Grand-Duc et le prince Guillaume étaient en costumes de vieux militaires allemands. Le Grand-Duc avait un masque avec une grande verrue, il menait une dame *) en costume ancien fort ridicule, le prince de même. Ils se sont reconnus comme de vieux camarades, qui avaient fait la Guerre de Sept-Ans ensemble. La Grande-Duchesse apparaît habillée en prince indien avec un costume charmant. Sur ces entrefaites arrive la comtesse Lieven, dit à l'oreille de maman que l'Impératrice-Mère m'attend dans l'appartement de la princesse Wolkonsky et qu'elle veut entrer avec moi. A l'instant même, je descends le grand escalier et me fais conduire dans les chambres de la princesse. Je trouve l'Impératrice debout avec Mlle Nélidoff **) et Mlle Yakovleff ***), sa femme de chambre. Elle avait un costume de magicien et était masquée jusqu'aux dents. Mlle Nélidoff était en *sarafane*. J'avais mon masque; l'Impératrice me nomme et me demande si je suis Mlle Arkharoff, je réponds que oui et que je suis venue par ordre de la comtesse Lieven. Alors elle demande si je la reconnais et trouve mon costume charmant: vraiment il avait très bien réussi. Elle renvoie Mlle Nélidoff par une autre entrée et me dit qu'elle montera seule avec moi. Je lui présente le bras, et nous montons, passons le vestibule et traversons plusieurs salles sans que personne la reconnaisse. Elle me demande en chemin si l'Impératrice est déjà venue, si la Grande-Duchesse

---

*) Le Comte Vladimir Adlerberg, alors aide de camp du Grand-Duc Nicolas.

**) Catherine Nélidoff, demoiselle d'honneur honoraire, amie de l'Impératrice Marie.

***) Mlle Varvara Yakovleff.

est entrée, elle veut savoir le costume du Grand-Duc, etc. Après l'avoir amenée là où était toute la société, elle quitte mon bras et va faire des conjurations et intriguer les masques. Il y en avait de fort drôles: le prince Radziwill *) et la princesse Tourkestanoff, d'un côté en abbé et abbesse, de l'autre en chevalier et dame élégante. C'était fort drôle; le visage était aussi en deux, une moitié enduite de rouge et l'autre couverte de poudre; d'un côté une moustache et une mouche, de l'autre pas.

Enfin arrive l'Impératrice Elisabeth en domino blanc, un capuchon sur la tête, un coussin par devant, masquée jusqu'aux dents et tellement causante et de belle humeur que je ne pouvais me décider à croire que ce fût elle, malgré que je devais en être sûre, car toute la société était rassemblée et que ses demoiselles d'honneur l'avaient précédée. Elle s'approchait de nous, parlait en changeant sa voix; elle a surtout beaucoup intrigué Sophie Samoyloff **) en lui racontant tout plein de détails sur l'Institut. Radziwill l'engagea à faire un tour de valse, elle répondit: „Je le voudrais bien, mais je suis trop vieille pour cela". Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on voyait qu'elle s'amusait de bonne foi. Enfin les dames quittant les masques, elle va mettre un domino et un capuchon noir. Quant à moi, je commence le bal par une valse avec le Grand-Duc. Il avait changé de costume et était habillé en circassien avec une barbe, sans masque. Il était superbe et me disait, que nous avions les pré-

---

*) Le Prince Antoine Radziwill, venu féliciter la Grande-Duchesse à son mariage de la part du Roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, dont il avait épousé une tante, la Princesse Louise de Prusse.

**) La Comtesse Sophie Samoïloff, mariée plus tard au Comte A. Bobrinsky.

mices de cette maison et de cette salle, où personne n'avait jamais dansé". Il y avait beaucoup de masques dont je ne vous ai pas parlé et qui étaient fort drôles, entre autres Mlle Kotchétoff avec la camisole et la jupe de satin piquée de maman, avec une coiffure antique et des talons rouges. J'avais aussi apporté avec moi la *samara*, j'ai voulu aussi m'habiller dans un costume ridicule, mais je ne l'ai pas fait par paresse, et j'ai cédé le costume à Mlle Ouchakoff. Après avoir dansé et fait beaucoup de folies, on est allé souper. Après souper, les Impératrices sont parties, mais la Grande-Duchesse a encore voulu qu'on dansât...."

Si nous donnons ici toute une série de témoignages du temps, c'est pour mieux illustrer sous tous les rapports la personnalité de l'Impératrice. Mais le meilleur document à tous égards, la meilleure chronique de sa vie et de son entourage, c'est encore, nous ne saurions trop le répéter, sa correspondance avec sa mère. Nous ne pouvons malheureusement en donner que des extraits, les proportions de l'ouvrage ne permettant pas l'insertion intégrale de matériaux aussi considérables. Guidé surtout par le souci de dégager ce qui concerne la Russie, nous avons dû élaguer ce qui est d'intérêt purement badois.

Lettres pour la période 1812—1817.

1812.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

445.

„Pétersbourg, ce 12/24 Janvier 1812,
Vendredi, à 6 heures 1/2 du soir.

La date du jour me rappelle que c'est aujourd'hui mon véritable anniversaire, quoiqu'on ne le fête que demain, et je crois, ma bonne et chère Maman, devoir vous remercier de m'avoir donné la vie. Quoique cette vie n'ait pas toujours été parsemée de roses, cela vaut mieux cependant que de n'avoir pas existé du tout. J'ai fait cette sublime réflexion il y a deux jours, un soir avant de m'endormir, et je me suis bien proposé de vous la dire. Frik nous donne d'assez bonnes nouvelles de votre santé, ma bien-aimée Maman, mais elle nous dit que vous ne vous sentez pas soulagée encore autant que vous devriez l'être, au dire des médecins. Et l'essentiel cependant est que vous sentiez vous-même le bien qu'ils prétendent vous faire. Combien je désirerais voir finir cette incommodité, et surtout pouvoir me transporter auprès de vous afin de juger par moi-même de votre état! Le contenu des lettres de Frik est toujours ce qui me rassure: elle ne parlerait sûrement pas de choses indifférentes, si elle avait une inquiétude tant soit peu sérieuse sur votre compte.

Je vous écris encore de provision, chère Maman, et, comme la poste passée et par la même raison, parce que la matinée de demain sera prise par la représentation, et, de plus que l'ordinaire, si le froid

le permet, la cérémonie militaire, empêchée par le froid samedi passé, aura lieu demain. Je crois cependant qu'elle manquera encore demain, car il ne fait pas mal froid ce soir, et cette température m'effraie un peu pour des courses que j'ai à faire dans la soirée: des visites méritoires chez la comtesse Stroganoff et la comtesse Tolstoï *), l'une malade et l'autre affligée. La première arrive de Moscou et dans le plus mauvais état de santé.

Nous avons eu force spectacles cette semaine, hier *Esther* chez l'Impératrice mère, suivie d'un petit bal, auquel je n'ai pas resté plus d'une heure. Mardi passé, l'Impératrice a fait donner en très petite société *Marie Stuart* de Schiller. Cette superbe pièce a été très mal jouée par les hommes. Le rôle de Mortimer, surtout, un de mes rôles favoris, a été complètement estropié. Je désirerais bien voir jouer les pièces de Schiller comme je comprends qu'elles doivent l'être: c'est une jouissance pour moi de lire et relire son théâtre.

Le spectacle de dimanche à l'Hermitage a été interrompu par une alerte. L'Empereur et tout ce qui compose sa suite l'a quitté pour aller au secours du Palais d'Anitchkoff (appartenant à la Grande-Duchesse Catherine) et dont une partie brûlait. On a sauvé la plus grande partie de la maison et presque tous les meubles, après cependant que le feu eut duré toute la nuit.

Peut-être Amélie, qui vous a écrit mercredi, vous a-t-elle dit tout cela, chère Maman, et je vous demande mille pardons dans ce cas de vous faire des répétitions. Adieu, chère et bonne Maman, vous m'aurez donné quelques pensées aujourd'hui, et cette idée m'est bien douce. Amélie hat sich schrecklich angegriffen; elle m'a donné une robe de tulle brodée en or, des fleurs, un chapeau charmant avec des plumes, des petits mouchoirs, un châle: cela remplit un carton entier. L'Impératrice, qui m'a quittée un moment avant que je ne commence ma lettre, m'a donné une très belle agrafe en saphirs, la Grande-Duchesse Anne un serre-papier en bronze et malachite. Voilà mes cadeaux, sans oublier un humble voile en mousseline brodée que m'a donné ma fidèle princesse Wolkonsky, autrement dit *le parfait contentement.*"

---

*) La Comtesse Sophie Stroganoff et la Comtesse Anne Tolstoï.

446.

„Pétersbourg, ce 27 Mars/8 Avril 1812,
Mercredi, à midi et demi.

Chère et bonne Maman, la poste n'est pas arrivée encore, mais je dois m'attendre ou bien qu'elle ne m'apportera rien du tout, ou bien une lettre pour moi, puisqu'Amélie en a reçu de votre part deux postes de suite. Dans tous les cas, j'use de mon bon droit en vous écrivant aujourd'hui, ma bien-aimée Maman. Peut-être nos lettres d'ici souffrent-elles aussi des retards avant de vous arriver; la saison, aussi bien que la manière dont les routes d'Allemagne sont occupées, peuvent y contribuer. Je viens d'être interrompue par une visite de congé, et, en vérité, les communs journaliers de la vie sont si insignifiants et si peu nombreux, qu'il n'en faut pas autant pour interrompre le fil de ce qu'on pourrait en dire. Je fais presque tous les jours la même chose, et cependant jamais mon existence ne m'a paru moins monotone: il ne vous sera pas difficile de vous expliquer cette contradiction apparente, si vous vous dites que je mets mon existence plus dans l'action de l'esprit que dans celle du corps.

Il semble que le printemps va commencer chez nous, c'est-à-dire notre printemps, qui consiste dans le dégel. Il a tardé cette année-ci, mais aussi l'hiver s'est établi bien tard.

Avant-hier il y a eu un an de l'arrivée d'Amélie à Pétersbourg. Je ne croyais pas alors qu'elle y passerait ce temps; ainsi vous voyez, chère Maman, que, si je sais apprécier le bonheur d'être avec elle, je suis préparée aussi à renoncer à cette consolation. Il y a longtemps que j'oublie une commission dont on m'a chargée pour Frik, et que je vous prie, chère Maman, de vouloir bien lui rendre. C'est de la part du général Aminof, jadis suédois, aujourd'hui sujet de Russie. Il m'a priée, il y a quelque temps, de présenter ses hommages à Frik, dont il m'a parlé avec attendrissement et attachement. Je suis bien coupable d'avoir oublié jusqu'à présent de lui rendre cette commission, parce que des sentiments pareils ne peuvent que lui faire plaisir.

Adieu, chère et bonne Maman, il faut finir; c'est dans l'espoir que la journée ne se passera pas sans nous apporter de vos nouvelles.“

447.

„Pétersbourg, ce 30 Mars/11 Avril 1812,
Samedi, à onze heures du matin.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu jeudi votre lettre du 6/18 Mars, et vous en baise tendrement les mains. J'y ai vu avec plaisir que vous partiez le lendemain pour Brouchsal. Ce séjour vous fera sûrement du bien; vous l'aimez, et cela seul est une bonne médecine que de se trouver là où l'on se plaît. Vous avez sûrement déjà le printemps en plein; chez nous le dégel commence à peine. Puissiez-vous, ma bien-aimée Maman, goûter dans votre belle retraite de Brouchsal tout le calme et le repos que je vous désire! Je voudrais y ajouter la présence d'Amélie, pour augmenter l'agrément de votre vie journalière; que ne peut-on l'expédier par un ballon! Voici une lettre d'elle à Frik; ayez la bonté, chère Maman, d'y joindre mille choses de ma part. C'est une chose singulière que cette passion de Gustave pour la lecture dont vous me parlez; elle peut devenir précieuse, si elle est bien dirigée. J'ai fait avant-hier la connaissance de Mad. d'Armfeldt, qui vient d'arriver. Elle a dîné chez nous, et, comme de raison, nous avons beaucoup parlé de Frik.

Je n'ai pas vu Mad. Schütz et je crois, chère Maman, que je ne la verrai pas; elle m'en voudra beaucoup. Amélie a été à une représentation mimique qu'elle a donnée au public, et a fait absolument la même remarque que vous, chère Maman, sur ses toilettes, qui en effet doivent nuire à l'illusion. Ma sœur m'a beaucoup vanté quelques-unes de ses attitudes, mais il y en a d'autres qu'elle trouve d'une trop grande simplicité pour les donner à un public rassemblé. C'est probablement pour mieux faire contraste. Adieu, chère Maman, je me sens singulièrement bête, et ma lettre ne l'est pas mal, ce me semble. Pardonnez-le moi; vous savez bien, chère Maman, que *les accès de stupidité* ne portent pas sur mon tendre attachement, qui fait et qui fera toujours une grande partie de mon existence.“

448.

„Pétersbourg, ce 10/22 Avril 1812,
Mercredi, à 11 heures ½ du matin.

Ma bien-aimée Maman, c'est encore moi qui vous écris et je me félicite qu'Amélie m'ait cédé ses droits. Ayant reçu hier votre lettre du 20 Mars/1 Avril, j'ai pensé qu'il valait mieux que je vous en remercie sur-le-champ, quoique Amélie en ait reçu une aussi samedi passé, mais elle en attend une seconde la poste prochaine, et il sera plus conforme à l'ordre, si elle répond à toutes deux à la fois. Cet ordre pourra-t-il se conserver encore longtemps? Cela est assez difficile dans un siècle aussi irrégulier que le nôtre. Vous ne sauriez assez me dire, ma bonne Maman, que vous êtes contente de votre santé. Cette phrase me cause chaque fois que je la lis le sentiment le plus doux, le plus consolant. Frik a écrit en détail à Amélie la réception que vous ont faite les habitants de Brouchsal, et je leur en sais bien gré. Leur joie de votre rétablissement est des plus naturelles; qui ne vous chérirait pas, ma bonne et chère Maman!

L'Empereur est parti hier à deux heures, accompagné des hourrahs et des bénédictions d'une foule immense de peuple qui se pressait depuis l'église de Kazan jusqu'à la porte de la ville. Comme ce monde n'avait pas été posté par la police ni les hourrahs entonnés par ses agents, il a été, comme de raison, profondément ému des témoignages d'attachement de notre excellent peuple! C'est au milieu de ces bonnes gens que vous trouveriez, chère Maman, ce que vous y avez vu il y a trente-neuf ans et que vous regrettez de ne plus voir dans le monde! *Dieu et leur souverain!* Voilà leur devise, ils les confondent dans leurs cœurs et presque dans leur culte, et malheur à qui profanerait l'un ou l'autre. Il est sûr que ces dispositions surannées ne se trouvent plus qu'aux extrémités de l'Europe. Pardon, chère Maman, de vous entretenir de lieux communs qui sont connus à tous ceux qui ont une idée juste de la Russie, mais on devient bavard lorsqu'on parle de ce qu'on aime et vous connaissez mon attachement passionné pour ce pays-ci.

J'ai été interrompue par mainte et mainte visite, et je vais à présent sortir pour prendre l'air. Depuis hier nous avons de véritables journées de printemps, et j'espère que je serai bientôt délivrée de l'aspect de la glace que m'offre encore la rivière sous mes fenêtres."

449.

„Pétersbourg, ce 19 Avril/1 Mai 1812,
Vendredi, à 11 heures.

....Il paraît que votre ami Napoléon ne veut pas se déplacer encore. Dieu sait la tournure que tout cela prendra! Il ne faut pas trop s'appesantir sur ce sujet, afin de n'en pas dire plus qu'on ne veut, là où il y aurait cependant beaucoup à dire.

Parlons plutôt de mon individu, chère Maman. Si, comme il y a apparence, l'Empereur passe l'été loin d'ici, je demeurerai à Kamennoï Ostrof comme toujours; c'est un grand point de gagné pour moi de pouvoir conserver mes habitudes et de ne pas demeurer au Palais Taurique où l'Impératrice compte passer l'été. Elle veut faire croire au public et même à moi que l'Empereur a exigé qu'elle reste en ville pour calmer et rassurer les esprits par sa présence, et *pour donner le ton*; ce sont ses propres paroles, et elle fait semblant de porter par là un grand sacrifice à l'Empereur. Il faut lui laisser le petit plaisir de jouer cette petite comédie qu'elle se donne à elle-même, car elle ne trompe personne par là. Du moins l'Empereur a-t-il eu l'attention de m'épargner tout le désagrément et le pénible qu'a sous plus d'un rapport ce séjour au Palais Taurique en me disant de demeurer à Kamennoï Ostrof comme s'il y était, et en effet tout sera sur le même pied. D'ailleurs l'Impératrice dit qu'elle a *obtenu la permission* de s'absenter deux et même trois jours: que ferais-je donc alors toute seule dans ce triste Palais qui est rempli pour moi de pénibles souvenirs! Il est impossible de ne pas sourire de l'air d'importance que l'Impératrice se donne à cette occasion, lorsque, comme moi, l'on sait par l'Empereur lui-même ce qui en est: c'est bien la mouche du coche, qui dit: *Ah! que je fais de poudre!* Je vous entretiens de ces misères, chère Maman, n'osant pas me livrer sur des objets plus sérieux...."

450.

„Pétersbourg, ce 27 Avril/9 Mai 1812,
Samedi, à une heure et demie.

Ma bien-aimée Maman, je vous baise les mains pour votre lettre du 2/14 Avril, et suis bien charmée que, dans les temps actuels, ma lettre vous soit parvenue avec une vitesse extraordinaire; c'était, je crois, pour m'en donner le démenti. Je viens d'interrompre ce petit bout de lettre pour aller faire ma visite de félicitations à l'Impératrice mère. C'est aujourd'hui le jour de naissance du Grand-Duc Constantin, mais il n'est pas célébré autrement que par un dîner de famille chez la Grande-Duchesse Catherine, au Palais Anitchkoff, parce qu'en même temps elle fête le jour de naissance de son mari, absent ainsi que tous les mâles de la famille Impériale. Je voudrais bien, chère Maman, avoir autant de balivernes, et d'aussi intéressantes, à vous dire que celles dont vous remplissez votre lettre. Ces détails insignifiants qui regardent mes sœurs ne le sont pas pour moi, mais que puis-je vous dire d'insignifiant de Pétersbourg qui ne le soit effectivement? Le temps est détestable, il ne se passe presque pas de jour sans deux ou trois giboulées de neige, qu'heureusement le soleil fait fondre un moment après, mais la température de l'air n'est rien moins que printanière; comme je vois que le printemps a aussi tardé chez vous, je m'en console plus facilement.

Vous êtes bien bonne, chère Maman, de vouloir bien prendre de l'intérêt à Mad. Ouvaroff *). Elle est bien actuellement, mais cependant pas plus avancée à six semaines de couches, qu'une autre ne l'est à trois ou quatre après une couche heureuse. Si elle a un titre quelconque à votre intérêt, Maman, c'est de me porter un attachement bien vrai et bien vif, bien démonstratif aussi, parce qu'elle l'est beaucoup. J'ai tenu sa fille sur les fonts de baptême il y a quinze jours, et lui ai donné pour cadeau de couches un bracelet dont les pierres forment mon nom. Dernièrement j'ai été chez elle à l'improviste, et l'ai trouvée en assez profond négligé, avec ce bracelet en diamants au bras, qui faisait un singulier contraste."

---

*) Catherine Ouvaroff, née Comtesse Razoumowsky († 1849).

451.

„Pétersbourg, ce 10/22 Mai 1812,
Vendredi, à 8 heures $^1/_2$ du soir.

.... Je suis très flattée qu'on fasse à mes lettres l'honneur de les retenir par préférence: cela prouve qu'on trouve du plaisir à les lire. Comme l'on ne peut s'attendre à trouver rien d'important dans leur contenu, il faut croire que c'est le charme du style qui donne de l'attrait pour elles; c'est tout à fait flatteur....“

452.

„Pétersbourg, ce 18/30 Mai 1812,
Samedi, à 11 heures.

Chère et bonne Maman, j'ai reçu hier votre lettre du 28 Avril/ 10 Mai. Vous y croyiez déjà Amélie sur la route d'Allemagne, et, lorsque je vous parlais si positivement de son départ, je le croyais moi-même sans faute très prochain. Vous aurez vu depuis ce qui le lui a fait remettre. Du moins, je puis en toute conscience vous répéter l'assurance que ce n'est pas moi qui y ai mis obstacle. Nous avons eu à ce sujet des contestations d'un genre tout à fait nouveau, pour moi du moins. Il est bien fâcheux que cette toux éternelle ne veuille pas vous quitter encore, chère Maman; je suis persuadée qu'elle cédera à la belle saison et à l'usage suivi du lait, dont je suis le défenseur (quoique dans ma sagesse j'approuve aussi la mousse d'Islande), mais elle ne dure déjà que trop longtemps. Le comte Stroganoff défunt toussait depuis vingt ans, et non depuis cinq, lorsque j'ai appris à le connaître, mais il n'en sera pas de même avec vous, ma bonne Maman. Je me rappelle du général Lefort dont vous me parlez, comme d'un songe; n'avait-il pas les cheveux blancs et l'ancien uniforme français? Nous en parlions hier avec Amélie, qui se rappelle d'une manière étonnante le séjour qu'elle et Caroline firent dans leur enfance à Strasbourg avec vous, chère Maman. Cette conversation a été amenée par le départ de Lise Galitzine, qui va nous quitter la semaine prochaine pour aller passer quelques semaines à Moscou chez sa

Château de Bruchsal, Grand-Duché de Bade.

Photographie moderne.

grand'mère paternelle. Elle ne la connaît pas, et le prince Galitzine désire avec raison présenter sa fille à sa mère.

Amélie m'apporte dans ce moment une lettre pour Frik, à qui j'ose vous prier, chère Maman, de dire mille choses de ma part. A propos d'elle, je ne puis me refuser le plaisir de vous communiquer une observation d'Amélie à son sujet, qui, à ce que celle-ci prétend, rendra Frik furieuse, mais malgré cela je ne puis y résister. Amélie, toute seule, et non moi, prétend que Mad. d'Armfeldt lui rappelle extrêmement Frik, non seulement pour la manière de parler, mais même par un je ne sais quoi dans la figure. J'ai trouvé cette analogie trop plaisante pour ne pas vous en faire part, quoique je n'ignore pas que je m'expose de la part de Frik à la plus vive indignation pour avoir osé répéter cette impertinence. Quant à Mad. d'Armfeldt, elle prend encore et plusieurs fois par jour de l'opium, non pour dormir, mais pour supporter la journée, car elle dit que sans cela elle ne serait bonne à rien. Nous avons enfin une belle journée aujourd'hui, après quinze jours de rudes épreuves de patience, et je vais me dépêcher d'en profiter. Ce n'est pas encore la température à laquelle nous pourrions prétendre, mais elle donne de l'espoir. La verdure n'avance que bien doucement, et Kamennoï Ostrof, où j'ai fait un tour en voiture hier, n'invite nullement encore à y passer."

453.

„Kamennoï Ostrof, ce 28 Juin/10 Juillet 1812,
Vendredi, à sept heures du soir.

Chère et bonne Maman, je prends le parti de vous écrire par la Suède, puisque les postes ne passent plus du côté de Memel; en voilà trois qui ont entièrement manqué et cela ne peut que continuer ainsi. Cette privation nous est cruelle, et je ferai du moins mon possible pour que vous ne l'éprouviez pas. J'espère que cette lettre vous parviendra, bien tard assurément, mais je ne vois aucune raison pour qu'elle soit interceptée. Ne pourriez-vous pas, chère Maman, d'une manière ou d'une autre, nous faire parvenir de vos nouvelles par la même voie? Je vous fais cette proposition tout en reconnaissant que peut-être elle vous sera difficile à accepter. Peut-être serait-ce vous

compromettre que d'adresser une lettre à un ministre de Russie, et dans ce cas-là je serai la première à vous supplier de n'en rien faire, mais peut-être aussi trouverez-vous quelque parti mitoyen. Je voudrais seulement savoir des nouvelles de votre santé, savoir quelque peu de chose de Frik et ses enfants, et que me fait le reste?

Nous jouissons ici à Kamennoï Ostrof du plus beau temps; nous avons eu de fortes chaleurs par ci par là, mais la plupart du temps il n'y a que ce qui est indispensable au mois de Juin. Je me promène les soirs et me baigne les matins, je vais presque tous les jours à la Tauride, ou bien l'Impératrice mère vient ici. Voici le contenu général de mes journées; les détails n'appartiennent pas ici. Ce qui peut cependant s'y dire, c'est que je pense beaucoup, beaucoup à vous, ma bien-aimée Maman, et que je ne crois pas trop présumer en me laissant aller à l'idée consolante que vous aussi et Frik me donnez mainte pensée. Ma lettre écrite à l'anniversaire de votre naissance vous est-elle parvenue, chère Maman? Je désirerais bien le savoir."

454.

„Kamennoï Ostrof, ce 29 Juillet/10 Août 1812.

....Qu'il m'est pénible de ne pouvoir vous parler de ce qui m'occupe dans tous les moments de la journée et même de la nuit, que je dorme ou non! Du salut de ma chère, de ma bien-aimée Russie à qui je porte dans ce moment le sentiment qu'on aurait pour un enfant chéri et sérieusement malade! Dieu ne l'abandonnera pas, j'en suis sûre, mais elle souffre, et moi avec elle de tous les détails de ses souffrances...."

455.

„Kamennoï Ostrof, ce 25 Août 1812.

Je ne puis plus commencer mes lettres en vous remerciant pour les vôtres. Je commencerai donc aujourd'hui par vous donner une adresse, dont je vous prie de vous servir dorénavant pour m'écrire. Si vous vouliez bien adresser vos lettres simplement à MM. Dunsfeld et Comp., banquiers à Copenhague, sans rien de plus, je crois pouvoir espérer qu'elles me parviendront, si tant il y a que celle-ci

vous parvient. Nous nous portons bien, nous avons un temps superbe, mais il est difficile de jouir de celui-ci, lorsque l'esprit a une préoccupation unique. Quant à la santé, elle est un bienfait dans tous les temps et dans toutes les situations. J'espère, je me flatte certainement, que la vôtre est bonne; j'aimerais bien à en avoir la certitude. Il faut attendre: peut-être ce plaisir me viendra-t-il dans le moment où je m'y attends le moins. Tout est surprise dans le siècle où nous vivons, et voilà que la chose du monde la plus ordinaire, les lettres de la correspondance la plus établie, deviennent aussi des surprises! Suivant mon système de prendre toujours les choses du bon côté, je devrais trouver que c'est fort bien, parce que la privation redouble le prix des choses, mais je ne puis encore accommoder à mon système l'ignorance où je suis à *votre* égard.

Je pourrais vous parler d'un orage et d'un incendie qu'il avait occasionné, dont j'ai été témoin, le lieu se trouvant sur mon chemin en revenant de la ville, mais les réflexions que cela fait naître en moi et que j'aimerais le mieux vous dire, il faut les taire.

Si je vous parlais promenades, je ne vous dirais pas grand chose. Elles se bornent à un cercle très restreint, à l'alentour de mon habitation, mais ces entours s'embellissent tous les ans, et aujourd'hui, par exemple, j'ai vu chez une de nos voisines une partie de jardin qui m'était tout à fait nouvelle. Je ne saurais dire que c'est fort de mon goût: entre autres, il y a un hermitage qui a la forme d'un grand four, mais le jardin est bien dessiné. Vous profitez sûrement beaucoup de votre jardin, dans ce moment-ci.

C'est aujourd'hui chez vous la fête de St-Louis. Je ne sais pourquoi différentes circonstances de la dernière fois que j'ai passé cette fête chez vous sont gravées si profondément dans ma mémoire."

456.

„Kamennoï Ostrof, ce 26 Août/7 Septembre 1812,
Lundi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, je puis donc enfin vous donner ce titre si cher, que depuis quelques semaines je m'interdis dans les lettres que je vous adresse par la Suède et le Danemark! Aurais-je jamais

cru qu'il pût y avoir des circonstances quelconques qui me forceraient à m'imposer cette contrainte! C'est, je vous le répète, la crainte seule de vous compromettre et le désir qu'une de mes lettres vous parvienne au moins, de toutes celles que depuis deux mois j'écris au hasard, qui m'a engagée à user de cette précaution.

L'on ne sait pas à quelle extrémité peut se porter un être tel que celui qui vous tient tous sous sa puissance; il est probable que tous les moyens ordinaires de communications entre la Russie et l'Allemagne sont déjà interrompus, et vous risqueriez peut-être, si l'on pouvait vous convaincre d'une correspondance avec vos enfants. De la manière dont je vous écris, ma bonne Maman, et si vous voulez bien observer le même style à mon égard, cette conviction ne pourra jamais exister. Avez-vous reçu la lettre où je vous engage, chère Maman, à m'écrire sous l'adresse de MM. Dunsfeld et Comp., banquiers à Copenhague, et de mettre votre lettre sans adresse sous une enveloppe à leur nom? C'est une voie qu'on m'a indiquée comme la meilleure. Cette maison est prévenue, et, si vous n'avez pas reçu la lettre où je vous parle de cet arrangement, j'ose vous prier ici, ma bien-aimée Maman, d'essayer ce moyen de me faire parvenir de vos nouvelles, qui me sont d'une si grande consolation et dont me voilà entièrement privée depuis trois semaines. La dernière lettre qui nous soit parvenue, c'est par Vienne. Si vous aviez la bonté d'en envoyer de temps en temps à M. de Haak à Vienne, il ne lui serait pas impossible de profiter des communications qui existent toujours entre l'Autriche et la Russie pour nous les faire remettre. Vous saurez mieux que moi, chère Maman, ce qui est possible, et je vous indique seulement tous les moyens qui se présentent à mon esprit.

Je suis sûre que vous êtes bien mal instruits en Allemagne de ce qui se passe chez nous. Peut-être vous a-t-on déjà fait croire que nous avons fui en Sibérie, tandis que nous n'avons pas quitté Pétersbourg. Nous sommes préparés à tout: à la vérité, hormis des négociations. Plus Napoléon s'avancera, moins il doit croire une paix possible. C'est le sentiment unanime de l'Empereur et de toute la nation, dans toutes les classes, et, grâce au Ciel, il existe la plus parfaite harmonie à cet égard. C'est sur quoi Napoléon ne comptait pas: il s'est trompé en ceci comme en bien des choses! Chaque pas qu'il

fait dans cette immense Russie l'approche davantage de l'abîme! Nous verrons comment il y supportera l'hiver!

Mercredi, 28 Août/9 Septembre.

Si les circonstances actuelles ont des côtés pénibles par toutes les souffrances et les malheurs individuels qu'elles occasionnent, elles en offrent aussi de sublimes et d'un genre qui ne se rencontre que de loin en loin dans l'histoire du monde, puisque, heureusement pour l'humanité, des époques comme celle où nous vivons ne sont pas fréquentes. Il faut voir et entendre journellement comme nous des preuves de patriotisme et de dévouement et d'une bravoure héroïque dans tous les rangs militaires et civils pour ne pas les croire exagérés. Ah! cette brave nation montre bien ce qu'elle est et ce que ceux qui la comprenaient savaient depuis longtemps malgré qu'on s'obstinait à la traiter de barbare. Les *barbares* du nord et les *bigots* du midi de l'Europe sont cependant ceux qui donnent le plus de tablature à la *Nation civilisée* par excellence, et ils sont loin d'être réduits à bout! Du moment que Napoléon eut passé nos frontières, c'était comme une étincelle électrique qui s'étendit dans toute la Russie, et, si l'immensité de son étendue avait permis que dans le même moment on en soit instruit dans tous les coins de l'Empire, il se serait élevé un cri d'indignation si terrible qu'il aurait, je crois, retenti au bout de l'univers. A mesure que Napoléon avancera, ce sentiment s'élève davantage. Des vieillards qui ont perdu tout leur bien ou à peu près disent: „Nous trouverons moyen de vivre! Tout est préférable à une paix honteuse!“ Des femmes qui ont tous les leurs à l'armée ne regardent les dangers qu'ils courent que comme secondaires et ne craignent que la paix. Cette paix qui serait l'arrêt de mort de la Russie *ne peut pas* se faire heureusement. L'Empereur n'en conçoit pas l'idée, et, quand même il le voudrait, il ne le *pourrait* pas. Voilà le beau héroïque de notre position! Les agréments journaliers aussi ne manquent pas. Les sentiments et les opinions qui pendant ces cinq ans avaient été réprimés, contraints et froissés à chaque instant, se dilatent journellement à présent; de tous côtés accourent des gens de tête et de mérite que la petitesse tyrannique de Napoléon obligeait de se cacher ou de fuir le continent. Enfin nous nous retrouvons ici en bonne compagnie; il règne

une activité pour la bonne cause dont le bienfait est sensible à mon âme, qui, dépérie tant d'années, se meurt de l'atmosphère envenimée qui l'entourait. Les Anglais qui accourent de toute part, Espagnols, Allemands, martyrs de la bonne cause, tout cela ne fait qu'une famille: on s'embrasserait avec des Turcs comme avec des frères s'ils montraient le même zèle pour le bien général.

M. de Dornberg est arrivé avec l'ambassadeur d'Angleterre; je ne l'ai pas vu encore, mais cette même occasion vous portera une lettre de sa part pour sa femme, puisque vous avez eu de tout temps, chère Maman, la bonté de vous charger de sa correspondance.

J'ai tâché, chère Maman, de vous faire le tableau de la Russie et de Pétersbourg. Mad. de Staël, qui y a tenu sa place pendant trois semaines, est partie depuis quelques jours. Une imagination comme la sienne trouvait bien de la nourriture ici dans ce moment, aussi se propose-t-elle de faire un ouvrage sur la Russie; je pense seulement où elle l'a vue, car il serait difficile d'écrire savamment sur un pays où l'on a été si peu. Elle va passer l'hiver en Suède.

Jeudi, 29 Août/10 Septembre.

Il faut finir ma lettre. Dieu sait quand elle vous parviendra, ma bonne Maman! Bien des choses auront changé de face probablement lorsqu'elle vous parviendra, car nous attendons à chaque instant la nouvelle de la première affaire générale qu'il y aura eue depuis le commencement de la campagne; si nous avons l'avantage, il est à croire que l'effet en sera bien essentiel.

Nous avons ici la nouvelle de la capture de Joseph Bonaparte par les Anglais. C'était facile à prévoir après la dernière victoire de cette brave armée. Le Ciel semble, depuis quelque temps, favoriser la bonne cause. Ah! si l'Allemagne pouvait se réveiller! Comment peut-elle supporter de voir traîner ses malheureux Landeskinder tantôt en Espagne, tantôt en Russie pour y périr soit les armes à la main, soit de faim et de misère, comme ici. Notre brave comte Wittgenstein (que vous connaissez, chère Maman, par mes lettres de Ploën) a fait des merveilles pendant toute la campagne. Il a causé le plus grand dommage au corps d'Oudinot, qui est grièvement blessé lui-même, et aux Bavarois. J'avoue que, pour ceux-là, ich gönne es ihnen, soit dit

entre nous, car ce sont les âmes damnées des Français. Je n'oserais jamais énoncer ce sentiment-là devant Amélie; aussi je me garde comme de meurtre dans ce moment-ci de toucher la corde de la Bavière ou des Bavarois devant elle. Veuillez donc, chère Maman, me ménager aussi à l'égard de ma sœur Caroline."

457.

„Kamennoï Ostrof, ce 1er/13 Septembre 1812.

J'ajoute deux mots, chère et bonne Maman, à ma lettre, qui n'est pas partie encore. C'est pour avoir le plaisir de vous dire moi-même que le 30, avant-hier, nous avons célébré une grande victoire remportée à cent verstes de Moscou le 26 Août/7 Septembre. C'était un enfer, de l'aveu de tous ceux qui s'y sont trouvés. La perte des deux côtés est énorme, mais surtout de celui de l'ennemi. Napoléon en personne a été obligé de se retirer à onze verstes. Il ne fait marcher ses troupes qu'à force de les enivrer, car ils n'ont pas de pain à manger. Les prisonniers (un général prisonnier le confirme même) disent qu'ils sont exaspérés, qu'on les conduit dans un pays où il n'y a ni nourriture ni habitants, qu'ils ne savent pas où Napoléon les conduit, etc. Enfin la plus belle espérance nous anime tous, nous nous attendons tous les jours à la nouvelle d'une autre affaire.

Toutes les émotions par lesquelles j'ai passé depuis deux mois et demi et récemment encore sont indicibles. Nous savions pendant deux jours qu'on se battait, tout ce qui venait de ce côté-là disait que la terre tremblait à une vingtaine de verstes aux environs. Les traits les plus touchants d'héroïsme, de courage, de dévouement nous revenaient, même de la part des simples paysans, et, dans ce moment même, nous ne savions pas encore l'issue de la bataille. Depuis Mojaïsk, première ville auprès du champ de bataille, jusqu'à Moscou, les paysans de tous les villages étaient armés, et, de propre mouvement, la milice arrivait de tous les côtés en chantant de bonheur de pouvoir se battre. Les femmes étaient à genoux sur les grands chemins et se jetaient presque sous les chevaux des courriers pour les obliger de leur donner des nouvelles sur ce qui se passait, et, lorsqu'ils leur disaient que cela allait bien, elles se relevaient en priant Dieu.

Voilà le tableau des trois journées pendant lesquelles on s'est battu. Dieu commence déjà, et il achèvera le salut de cet adorable peuple! Napoléon prouve bien que, sans cœur, on ne saura jamais juger parfaitement les hommes. Il les juge tous vaincus par lui-même ou faibles, et il agit en conséquence. L'Espagne et la Russie lui prouvent l'existence de vertus qu'il croyait des chimères. Il fait là deux bonnes écoles....“

458.

„Kamennoï Ostrof, ce 10 Septembre 1812.

Je charge la poste d'aujourd'hui de quelques lignes, afin de vous annoncer la réception de votre lettre du 31 Juillet/12 Août, que j'ai reçue hier avec surprise et ravissement: elle m'est parvenue bien plus vite que je ne l'espérais; ce qui m'a fait bien plaisir aussi, c'est de voir que les miennes vous parviennent. Le chemin étant frayé, il faut espérer qu'elles se suivront toutes très exactement. Encore une fois, comment vous exprimer le bonheur que m'a causé cette lettre! Vous connaissez assez bien mon attachement pour vous, pour n'avoir pas de peine à vous figurer ce que j'ai pu éprouver. Je n'ai pas reçu celle du 17/29 Juillet, ni celle du 23 Juillet/4 Août: peut-être me parviendront-elles encore. Je vous ai beaucoup écrit ces jours-ci, mais, comme cette lettre-là ne vous parviendra que fort tard, je n'ai pas voulu laisser cette poste sans vous dire que nous nous portons bien, *très bien.* Ce que vous me dites de votre santé me rend bien heureuse. Grâce au Ciel, que cette vilaine toux commence à disparaître! Mais je crois qu'il vous faudra beaucoup de ménagements vers l'hiver. Hélas! il serait bien malheureux si vous n'attendiez que mes conseils pour les observer, et je me flatte que vous et le médecin en sentirez la nécessité aussi bien que moi.

Je finis dans l'attente d'une lettre qu'on m'a priée d'inclure dans la mienne, et que, connaissant votre extrême bonté, j'ai assuré que vous voudriez bien faire parvenir à son adresse.“

459.

„Kamennoï Ostrof, ce 21 Septembre 1812,
Lundi.

J'ai eu le bien grand tort d'avoir laissé passer toute la semaine sans vous écrire. Je m'en fais des reproches et m'en tourmente d'autant plus que, grâce au Ciel, notre correspondance paraît bien établie. J'ai reçu il y a deux jours votre lettre du 19 Août, nouveau style, qui m'a rendue bien heureuse. Mon Dieu! quelle consolation que l'amitié et les bontés de ceux que nous chérissons si tendrement, quand même on se trouve d'eux à la distance qui nous sépare, et quel bonheur d'être entièrement rassurée sur votre santé! Il y a des époques dans la vie où l'on met à un prix exalté ce que dans d'autres l'on reçoit comme une chose due. Huit jours avant la réception de votre dernière lettre, j'avais reçu par une occasion celle du 29 Juillet; j'aurais pu vous en accuser la réception mardi ou vendredi passé, mais cette dernière journée s'est écoulée je ne sais comment, et dans tous les cas, du moins, vous ne croirez jamais qu'une distraction frivole puisse me faire négliger ce que, à présent plus que jamais, je regarde comme un de mes devoirs les plus chers. Veuillez, de grâce, me parler toujours avec les mêmes détails de votre santé. Vous dire que c'est l'article le plus intéressant que vous puissiez traiter, aurait l'air d'une phrase, mais vous savez bien si cela est.

Nous sommes encore à la campagne, et nous y resterons le plus longtemps possible. Il y a encore de beaux moments, mais guère de journée sans pluie. La description que vous me faites des soirées que vous passez dans votre jardin à faire des observations astronomiques m'a fait l'effet d'une musique douce sur des nerfs agités. Ces soirées doivent être bien agréables, et je le crois d'autant plus, que (je ne sais si je vous en ai jamais fait la confidence) j'ai un attrait très prononcé pour ce qui se passe au Ciel; malgré cela, j'aime mieux être où je suis, qu'au milieu de tout ce que l'imagination peut se représenter de plus sublime.

Le 22 Septembre, Mardi, à 11 heures et demie.

J'ai été interrompue hier soir, et, dans tous les cas, je ne me serais pas étendue davantage sur l'article que j'avais effleuré ici, mais que vous trouverez plus étendu dans une lettre que je vous ai écrite il y a huit ou dix jours. On me donnera deux incluses pour celle-ci, que j'ose recommander à vos bontés. Je ne me recommande pas moi-même à ces bontés si précieuses; j'en suis trop persuadée pour le croire nécessaire, mais j'ai le besoin de vous répéter toujours et sans cesse combien tendrement je vous chéris."

460.

„Pétersbourg, ce 24 Septembre/6 Octobre 1812, Mardi, à 7 heures du soir.

Ma chère et bonne Maman, on m'annonce une occasion pour Vienne, et, quoique j'ignore encore le sort de la lettre que je vous ai écrite il y a environ un mois par la même voie, je risque celle-ci. Vous devez être bien mal informés en Allemagne de ce qui se passe chez nous, et, indépendamment du bonheur que j'éprouve toujours lorsque je peux vous parler un peu librement, je regarde comme un devoir de vous instruire de l'état des choses tel qu'il est.

J'ai en horreur cet esprit de mensonge qui fait une des bases fondamentales de la conduite de Napoléon, et quiconque le peut ne doit pas négliger de combattre les effets de toutes ses forces. On aura fait passer pour une défaite la bataille de Borodino bien complètement gagnée par nous, et si complètement gagnée, que Napoléon parcourait les rangs comme un fou, en criant: „Français, voilà une bataille perdue! Je n'en ai jamais perdu, souffrirez-vous que celle-ci le soit? etc.", et que le lendemain il a donné à l'ordre du jour, que l'armée française s'était couverte de honte.

Malheureusement nous n'avons pas su ou pas pu profiter de cette victoire, et finalement Koutouzoff a trouvé à propos d'abandonner Moscou. Voilà donc cette horde de barbares logés sur les ruines de cette belle capitale; ils ont agi là comme partout ailleurs. Notre peuple a commencé à mettre le feu à l'objet de toutes ses affections, plutôt

que de le laisser tomber en entier entre les mains de l'ennemi, et la Grande Nation ne discontinue pas de saccager, piller, détruire, tant qu'il y aura de quoi détruire. En attendant, notre armée a fait le tour de Moscou, et elle est postée aux environs du chemin par où l'ennemi est venu, et commence déjà à gêner ses communications.

Napoléon, en entrant à Moscou, n'a trouvé rien de ce qu'il espérait. Il comptait sur un public: il n'y en avait plus, tout avait quitté. Il comptait sur des ressources: il n'a presque rien trouvé. Il comptait sur l'effet moral, le découragement, l'abattement qu'il causerait à la nation: il n'a fait qu'exciter la rage et le désir de la vengeance. Il comptait que la paix serait le résultat final de tout ceci: je joins ici la déclaration que l'Empereur a faite, du moment que l'évacuation de Moscou a été connue. Je suis sûre, chère Maman, que vous serez satisfaite de son contenu. Elle a toute la noblesse, toute la dignité nécessaires; elle porte le caractère de la nation à laquelle elle est adressée. Je puis répondre que la résolution qu'elle annonce est inébranlable dans l'esprit de l'Empereur. Pétersbourg même dût-il subir le même sort, l'Empereur serait également éloigné de l'idée d'une paix honteuse. Cependant il n'y a pas de danger présent pour Pétersbourg, quoique beaucoup de personnes ont été très alarmées, et ne sont pas encore rassurées. Assurément on ne peut répondre positivement de rien, dans les temps où nous vivons et avec des furieux comme Napoléon, pour qui la vie de ses semblables n'est en aucune ligne de comparaison avec la moindre de ses fantaisies. Mais il est à sept cent cinquante verstes, ce qui fait au delà de cent milles; il y a un corps considérable entre Moscou et ici, et, s'il avançait sur ce chemin, il aurait la grande armée tout entière sur son dos; il aurait un espace très considérable de marais à traverser en venant par le chemin de Moscou, qu'on pourrait rendre impraticable en rompant les routes. Enfin il n'y a pas de probabilité qu'il tente une entreprise aussi hasardeuse, et j'entre avec vous dans tous ces détails, chère Maman, afin de vous ôter les inquiétudes que vous pourriez concevoir à ce sujet. Au reste, quelles que soient encore les épreuves par lesquelles nous soyons encore destinés à passer, dès que Napoléon ne peut pas espérer la paix, de l'avis de tout le monde, il se trouvera dans une fort mauvaise position, à mesure qu'il prolongera son séjour

en Russie. En attendant, Mitau et une partie de la Courlande sont repris par nos troupes; le corps français et prussien qui l'occupait s'est retiré à notre approche. Ne vous ennuyé-je pas, chère Maman, avec tous ces détails militaires, et, à la distance où vous êtes, quoique en formant les vœux les plus sincères pour nous, ne trouvez-vous pas mes récits un peu trop détaillés? Il me serait difficile de vous parler d'autre chose; c'est l'unique objet qui nous occupe, ou bien ce sont les effets différents de cette seule et unique cause.

J'espère que nous verrons ici le Duc d'Œls, que j'appelle Duc de Brunswick, car je n'ai pas abandonné l'espoir de le voir rentrer dans ses droits. Il ne sera cependant pas ici aussi tôt que je l'aurais désiré, car ce n'est que ces jours-ci qu'on lui envoie les passeports; mais toujours je me flatte que ce sera avant l'hiver.

Que de choses j'aurais encore à vous dire, ma bonne Maman, si j'étais sûre sous tous les rapports de l'occasion; mais c'est ce qui n'est pas. Je ne vous dis donc que ce que je pourrais vous dire par la poste, si je n'avais la crainte de vous attirer par là des désagréments.

Quant à notre genre de vie, il est bien simple, comme vous le pensez bien, excepté la lanterne magique de personnages de différentes nations qui viennent de tous les coins du monde pour se réunir à Pétersbourg, comme sur la tour de Babel; ceci donnerait du piquant à notre existence actuelle, si d'ailleurs il n'y en avait pas déjà de reste: jusqu'à un aide de camp du général Moreau, et qui arrive tout fraîchement d'Amérique. J'ai fait dernièrement aussi la connaissance de M. Arnot, sur lequel j'avais fait des projets qui ont si entièrement échoué! Ceux qui le connaissent particulièrement ici en disent beaucoup de bien, et, pour moi, j'ai eu du plaisir à l'entendre parler la seule et unique fois que je l'ai vu. Ce qui surtout m'a prévenue en sa faveur, c'est le sentiment avec lequel il m'a parlé de Gustave, et certes il n'y a pas d'apparence, dans ce moment, qu'il puisse trouver son compte à énoncer des sentiments pareils: je dois donc les croire sincères.

La Princesse de Würtemberg et Amélie ont interrompu ma lettre; elles sont allées ensemble chez la dernière, et j'en profite pour terminer. Il m'en coûte toujours tant de finir une lettre comme celle-ci. Le Prince Alexandre de Wurtemberg, qui est à l'armée, y fait très bien, et j'en

suis charmée pour Antoinette: quoique son mari ne soit ni adorable ni adoré, il est plus agréable d'être la femme d'un homme qui a acquis quelque réputation. Le Prince Eugène de Wurtemberg est compté aussi parmi les bons officiers généraux."

461.

„Pétersbourg, ce 15/27 Octobre 1812.

On me dit à l'instant qu'il part une occasion pour Vienne dans une heure. Je n'ai donc qu'un moment pour vous écrire, ma bien-aimée Maman. Je prends la plume au son du canon. Nous venons de recevoir la nouvelle d'une belle victoire remportée par la Grande Armée commandée par Koutouzoff. L'armée française était commandée par Murat. Elle a été entièrement défaite: on a pris trente-huit canons et un drapeau d'honneur donné au premier régiment de cuirassiers, qui se trouve actuellement dans le cabinet de l'Empereur, tous les bagages de Murat, la caisse militaire avec quatre millions, quantité de prisonniers, dont le nombre doit avoir considérablement augmenté chaque jour, parce qu'on était à la poursuite. Les Français ont perdu quatre généraux; nous n'en avons perdu qu'un, et incomparablement moins de monde qu'eux. Deux jours après cette affaire, qui a eu lieu le 6/18, le corps qui était aux portes de Moscou du côté de Pétersbourg est entré jusqu'au centre de la ville et s'en est emparé. Cet avantage nous a coûté un bien brave homme, Winzingerode *), aide de camp général de l'Empereur, qui, depuis tout le temps que Moscou a été occupé par l'ennemi, tenait les chemins de Moscou de trois côtés différents et y a rendu des services éminents. Le pauvre Winzingerode a été fait prisonnier, et je crains qu'il passera bien mal son temps, parce qu'il est et a toujours été trop prononcé pour que son nom ne soit pas connu.

Hier nous avons chanté un Te Deum pour la prise de Polotzk par notre brave comte Wittgenstein **). Enfin Dieu nous conduit, et nous conduira bien, j'espère, jusqu'au bout, car les sacrifices énormes

---

*) Le Baron Ferdinand Wintzingerode (1770—1818), général aide de camp.

**) Le Prince Pierre Wittgenstein (1769—1843).

que nous avons faits n'ont servi qu'au bien. Pendant que l'armée française occupait Moscou, saccageait, pillait, commettait toutes les horreurs que les peuples les plus barbares se permettraient à peine, elle a perdu une quantité considérable en fait de prisonniers, car la cavalerie ne pouvait pas fourrager sans qu'elle n'ait pas cent et deux cents hommes enlevés chaque jour, nos cosaques occupant tous les chemins. On a pris quantité de courriers français allant à Paris et en venant. J'ai vu des lettres interceptées, touchantes et plaisantes par les descriptions qu'elles contiennent de la misère et de toutes les privations qu'endurent les malheureuses victimes de la rage *d'un seul homme* altéré de sang. Dernièrement Winzingerode a pris un courrier allant à Paris avec des lettres autographes de Napoléon, entre autres une à Madame son Epouse que j'ai eu le plaisir de tenir entre mes mains. On a trouvé chez ce courrier des lettres, des rapports et des bulletins composés pour le *Moniteur*, qui, cette fois, n'aura pas l'honneur, pas le bonheur de les communiquer à l'Europe. Je ne sais ce que je vous dis, ma bonne Maman, je me dépêche horriblement et je suis interrompue à chaque instant.

Le porteur de ma lettre rapporte à Vienne trois étendards autrichiens pris sur le Prince Schwarzenberg. Puisse ce procédé de l'Empereur contribuer à éclairer l'Autriche sur le seul parti qu'elle ait à prendre! Et puisse-t-elle servir de point de ralliement à tout le reste de l'Allemagne! Je m'en flatte! certainement, avec l'aide de Dieu, le moment de la délivrance de l'Europe est arrivé, *si elle le veut*. Les sacrifices immenses de la nation russe, sa fidélité à toute épreuve, sa bravoure jusque parmi les paysans, qui forment à eux seuls des corps et agissent sans que personne le leur demande, ses souffrances, car elles sont cruelles, tout cela leur vaut bien la gloire d'avoir délivré le genre humain de son fléau. Hélas! quand serons-nous à la fin de cette terrible lutte! Je vous assure, chère Maman, qu'il se passe peu de jours où je ne désire être sous terre, afin de ne pas entendre parler des souffrances de tout genre qui sont répandues sur ce point-ci du globe, et souvent même je crains de m'attendrir trop sur le compte de nos ennemis. Car enfin ils sont hommes et nos frères, et conduits par un monstre sans lequel ils seraient meilleurs et tranquillement au sein de leur patrie....“

462.

„Pétersbourg, ce 26 Octobre/7 Novembre 1812,
Samedi, à 10 heures du matin.

Vous ai-je remerciée la semaine passée, ma chère et bonne Maman, pour votre lettre du 15/27 Septembre, ou bien vous ai-je accusé la réception d'une lettre d'une autre date? Mes journées se ressemblent si fort, et le contenu de mes lettres est si insignifiant, que je pourrais m'en tenir pour toutes à une seule formule. Toutefois cette lettre du 15/27 Septembre est la dernière que j'ai reçue. Je l'ai lue et relue, et crois toujours la lire pour la première fois, parce que la bonté et l'intérêt extrêmes qui y règnent à mon égard en rendent les expressions tout particulièrement chères et touchantes pour mon cœur. Ma bien-aimée Maman, comment vous exprimer ici toute la reconnaissance que j'en éprouve? Je ne le puis malheureusement sans m'étendre plus qu'il ne le faut, mais du moins le sentiment n'y perd rien. Amélie vous baise les mains, chère Maman. Elle a été incommodée depuis avant-hier d'un mal de gorge, qui hier soir cependant allait déjà très bien. Antoinette et moi nous avons passé la soirée depuis neuf jusqu'à onze, et quoique, dès dix heures, nous voulions la quitter, elle a été si parlante que cela a traîné jusqu'après onze heures. Tout ceci est pour vous prouver qu'il n'y a rien d'inquiétant dans son état. Pour aujourd'hui, je suppose qu'elle est encore couchée, ce qui fait que je ne puis vous en donner des nouvelles.

Avez-vous été contente du jeu d'Iffland, chère Maman? Vous aurez peut-être oublié que vous l'avez, lorsque cette lettre vous parviendra, grâce aux distances. Il me paraît cependant qu'il doit être bien vieux pour la comédie. Sans doute, que je me rappelle des courses que nous faisions avec Papa pour entendre crier les cerfs; peu de choses m'ont laissé une impression aussi mélancolique. Puisque nous sommes sur l'article de la mélancolie, je vous assure, bien chère Maman, que je tiens plus fortement que jamais à mon principe de m'attacher au bon côté de toutes choses, et que j'ai plus que jamais lieu de m'y fortifier sans une grande peine."

463.

„Pétersbourg, ce 10/22 Novembre 1812.

....En attendant, je vous mettrai tant bien que mal au fait de l'état réel des choses. Depuis l'évacuation de Moscou par notre armée, les affaires ont pris une tournure favorable pour nous, et, en effet, par la force seule des choses, le moment critique passé, nous avions de grands avantages de notre côté. Napoléon s'était avancé à une distance énorme de ses ressources, dans la ferme persuasion qu'une fois à Moscou, l'Empereur alarmé souscrirait à la paix ou bien la demanderait, que l'occupation de Moscou par l'ennemi produirait un effet atterrant sur la nation, qu'elle serait découragée, incapable de tout effort ultérieur, et que la plupart des grandes fortunes ruinées par cette occupation ou menacées de l'être mettraient un obstacle invincible à la continuation de la guerre. Il comptait de plus sur une révolution quelconque. Rien de tout cela n'est arrivé: l'unanimité d'opinion a continué à régner dans tous les Etats, et l'occupation de Moscou, qui a produit l'indignation et le désir de la vengeance, n'a fait que faire redoubler les efforts et les faciliter.

Notre armée a pris une position par laquelle Moscou était, pour ainsi dire, bloqué, les communications de Napoléon étaient journellement interceptées, comme je vous l'ai déjà écrit, les moyens de subsistance devenaient tous les jours plus difficiles pour l'ennemi grâce à la fidélité et à la bravoure de notre excellent peuple, qui, par instinct et sans aucune mesure du gouvernement, faisait la guerre à l'espagnole. La terreur de l'armée française, les Cosaques, enlevaient les fourrageurs. Toutes ces causes, jointes aux maladies qui provenaient de la mauvaise nourriture et des fatigues, ont fait perdre un monde si prodigieux à l'armée française pendant son seul séjour à Moscou, que je craindrais de paraître exagérer en nommant ce qu'on cite.

Napoléon, sentant qu'il ne pouvait pas passer l'hiver dans cette situation, voulut pénétrer dans les provinces méridionales, dont notre Grande Armée gardait tous les chemins. Plusieurs affaires partielles eurent lieu à cet effet, mais l'imperturbable fermeté de nos troupes lui barrait tous les chemins, jusqu'à ce qu'enfin, après une affaire assez considérable et très chaude où les Français furent complètement

repoussés, l'armée ennemie se mit à se retirer si complètement par le chemin par lequel elle était venue qu'on peut hardiment appeler cette retraite une fuite. Cette fuite continue jusqu'à présent, et ce qu'on a pris de canons et de prisonniers depuis ce temps est énorme.

Vous pouvez vous figurer dans quel état cette armée doit être en se retirant par un chemin où, en venant même, elle ne trouvait que très peu de moyens de subsistance. Depuis longtemps elle ne se nourrit que de chair de cheval, et le plus souvent de cheval mort, mais on a des preuves certaines d'une nourriture atroce à laquelle les Français ont eu recours: il est constaté qu'il leur arrive de manger de la chair humaine. Malgré cela, ils meurent de faim et fatigue sur les grands chemins. Les chevaux, qui n'ont aucune nourriture quelconque, meurent par cinq et six attelages par jour, de sorte qu'il n'y a plus moyen de faire avancer l'artillerie et que, ce qui ne tombe pas entre les mains de notre armée, ils l'enterrent et enclouent.

Dernièrement un corps entier de deux mille hommes de cavalerie avec le général Augereau, frère du maréchal, s'est rendu sans coup férir avec armes et chevaux. Des officiers viennent en foule demander service chez nous, seulement pour ne pas mourir de faim, et je joins ici la copie littérale de deux lettres interceptées du Vice-Roi d'Italie à Berthier qui attesteront la vérité de ce que je vous dis. Actuellement l'armée française est dans une position telle que, si ceux qui commandent nos armées ne font pas les plus grandes fautes, elle peut être obligée de se rendre toute entière. L'armée française est aux environs de Smolensk. Wittgenstein, notre brave (et celui qui dans cette guerre a le plus fait), est à droite, la Grande Armée à gauche, et devant, l'armée de Tchitchagoff *) barre le chemin. Si vous jetez un regard sur la carte, vous pourrez aisément vous figurer cette position et juger qu'il ne serait même pas impossible que Napoléon en personne ne soit pris; mais pour cela, je n'y crois pas, car, d'une manière ou d'une autre, il trouvera moyen de sauver son précieux individu.

Tandis que l'armée française essayait de pénétrer dans le midi et qu'il n'était resté à Moscou qu'une petite garnison, le corps de

---

*) L'amiral Paul Tchitchagoff.

Winzingerode, qui gardait le chemin de Pétersbourg, entra dans Moscou, et c'est là que Winzingerode, qui eut l'imprudence de vouloir parlementer lui-même, fut pris par trahison, car il n'y a que des gens sans foi comme des Français qui font un parlementaire prisonnier. Winzingerode espérait engager la garnison à se rendre et prévenir l'explosion du Kremlin, qu'il savait être projetée. Il fut fait prisonnier et emmené avec la garnison, et le Kremlin sauta en l'air et brûla, excepté les cathédrales, qui, par une singularité réellement curieuse, je dirai même *miraculeuse*, ne furent pas endommagées.

Je joins ici une petite brochure qui vous intéressera peut-être, chère Maman, et qui est un tableau fidèle et bien tracé de la vérité, quoique pas assez détaillé. Il faudrait des volumes pour dire les horreurs qui ont été commises par les Français à Moscou, à Vitebsk, à Polotzk *par les Bavarois*. Il faudrait des volumes aussi pour dire les traits d'héroïsme patriotique, de fidélité, de dévouement, de générosité et de charité envers leurs ennemis de cet excellent peuple russe. Ah! Maman, j'ai vécu des siècles depuis ce mois de Juin où l'orage a éclaté. Des émotions de tous les genres ne sont allées qu'en croissant; indignation, horreur, pitié, l'admiration la plus exaltée pour notre peuple, la douleur la plus profonde pour ses maux et à présent une compassion bien vraie pour nos ennemis et leurs souffrances, l'incertitude et la méfiance parfois pour des individus; pendant un temps, des inquiétudes de tous les moments du jour et de la nuit sur la tranquillité publique, même sur la sûreté personnelle de l'Empereur, car il n'était pas nécessaire d'avoir tous les indices qu'on possédait pour croire que ce perfide Napoléon emploierait ses armes les plus ordinaires, la trahison et le crime. Il y a là bien de quoi remplir la vie. Mais aussi il y a de quoi fortifier l'âme dans la religion: mon espoir, ma confiance constante en Dieu m'ont toujours soutenue. Nous devons tout à sa puissance suprême, il n'y a pas de doute, et sa protection évidente lui ramène et ramènera encore bien des cœurs éloignés de lui.

Lundi, à sept heures.

Je viens d'avoir un plaisir bien réel, celui de revoir le même Winzingerode qui, après avoir été fait prisonnier il y a un mois, vient

d'être délivré sur le chemin de Varsovie par un régiment de Cosaques commandé par un aide de camp de l'Empereur, le même M. Tchernicheff dont vous aurez souvent vu le nom dans les gazettes lorsqu'il allait de Paris à Pétersbourg et de Pétersbourg à Paris. Cette délivrance était encore eine Fügung des Himmels. Un quart d'heure plus tard, et ils se seraient manqués, sur ce chemin où Tchernicheff avec sa troupe ne se trouvait que par hasard. Il n'est pas douteux que Winzingerode, comme hessois, aurait été fusillé en Westphalie: il devait déjà l'être à l'armée française, si les généraux, de crainte de représailles, n'avaient insisté chez Napoléon pour qu'il ne le soit pas. Avant-hier, la nouvelle de sa délivrance nous est parvenue, et il y a une heure que je l'ai revu avec le plus grand plaisir. Il est bien curieux et intéressant à entendre. Il m'a dit, entre autres (et c'est la première fois que je les entends nommer), que les troupes de Bade ont été chargées de conduire des prisonniers, et que dernièrement, par ordre suprême probablement, ils en ont fusillé un transport sous prétexte qu'ils n'avançaient pas. Ceci est encore un de ces détails qui prouvent les infernales combinaisons de ce monstre. Je serais tentée de croire qu'il a fait donner tout exprès cette commission aux troupes de Bade. En général, on dit que les troupes allemandes sont entièrement démoralisées, qu'elles ne le cèdent pas en férocité aux Français. A Polotzk, les Bavarois sont entrés dans une maison où une vieille femme tenait une pension de petites filles, ils ont rompu les bras et les jambes à cette pauvre vieille qui en est morte, et, lorsque les enfants se jetaient sur elle, ces furieux frappaient des coups de sabre au milieu de ces petites et en ont tué plusieurs. N'est-ce pas là une férocité gratuite? A-t-on vu des sauvages même massacrer les femmes et les enfants?

Il faut que j'impose des bornes à tout ce que je pourrais et voudrais vous dire encore là-dessus, mais, avant de quitter la plume, permettez-moi de vous citer quelques traits qui vous esquisseront faiblement le caractère de notre nation. Un officier russe, traversant avec des Cosaques un village aux environs de Moscou, s'arrête à une maison de paysan et demande: „Avez-vous des français?“ Le paysan répond toujours non avec un air embarrassé à des questions répétées. Enfin il dit: „Mais si j'en avais un, vous ne le toucheriez pas,

n'est-ce pas?“ Et l'officier, en entrant, voit un français dans la cabane au milieu de la famille. „Il était malade et fatigué“, dit le paysan, „comment lui refuser l'hospitalité?“ Pour sentir toute la beauté de ce trait, il faut connaître l'horreur que le peuple russe a toujours eue pour les français et la juste haine qu'ils éprouvent pour eux depuis la guerre. Voici de la charité. A présent, voilà de l'héroïsme. Les Français avaient attrapé quelques malheureux paysans à Moscou, qu'ils comptaient faire servir dans leurs rangs, et, pour qu'ils ne puissent pas échapper, ils les marquaient dans la main comme on marque les chevaux dans les haras. Un d'eux demanda ce que signifiait cette marque; on lui dit que cela signifiait qu'il était soldat français. „Quoi! je suis soldat de l'Empereur des Français!“ dit-il, et sur-le-champ il prend sa hache, coupe sa main et la jette aux pieds des assistants en disant: „Tenez, voilà votre marque!“ A Moscou également, les Français avaient pris vingt paysans dont ils voulaient faire un exemple pour effrayer les villages qui enlevaient les fourrageurs français et faisaient la guerre tout aussi bien que des détachements de troupes réglées. Ils les rangent contre un mur et leur lisent leur sentence en russe. On s'attendait qu'ils demanderaient grâce; au lieu de cela, ils prennent congé l'un de l'autre, et font leur signe de croix. On tire sur le premier, on s'attend que les autres effrayés demanderaient grâce et promettraient de changer de conduite. On tire sur le second, le troisième et ainsi de suite sur tous les vingt, sans qu'il y en ait eu un seul tenté d'implorer *la clémence* de l'ennemi. Napoléon n'a pas eu une seule fois le plaisir de profaner ce mot en Russie.

Quiconque était dans l'illusion sur son compte et qui l'a vu chez nous ne saurait la conserver: il s'y est montré partout bien digne de lui-même! Les sacrilèges qu'a commis son armée n'ont pas de nom. Ils choisissaient exprès les églises pour y commettre les plus grandes horreurs. Un général russe, qui a un turc à son service, entra une fois dans une de ces églises profanées, et son serviteur *musulman* lui demanda avec indignation: Est-ce que les Français ne sont donc pas Chrétiens? Dans les couvents à Moscou, ils traînaient de malheureuses religieuses exprès sur l'autel pour les y violer! Au reste, ils en ont agi de même en Espagne, où règne la religion qu'ils disent la leur: il faut donc trouver tout simple ce qu'ils ont

fait ici. En voilà assez, chère Maman, quoique ce ne soit que la faible esquisse du tout.

Mardi 12/24 Novembre, à 11 heures du matin.

N'ai-je pas abusé de votre patience, ma bien-aimée Maman, en vous écrivant si longuement? Je me suis laissée aller à l'impulsion de mon cœur qui me porte toujours à *vous* parler de préférence de ce qui me touche le plus. Et comme, dans les temps actuels, il n'y a pas de jour où l'on n'entende parler d'événements ou de circonstances qui, dans d'autres temps, suffiraient pour occuper l'esprit pendant des semaines, il est bien naturel que la masse de ce que j'ai à vous dire soit considérable. Il paraît que les bruits qui couraient sur une émeute à Paris se confirment. On voit même positivement qu'il a dû y avoir quelque chose par des ordres de Napoléon dont un courrier intercepté était porteur. Mais quelle tournure cela prendra-t-il? Cela me paraît de la plus grande incertitude, dans un pays aussi gangrené que la France. Il ne me reste plus, avant de finir, qu'à vous prier, ma bien-aimée Maman, de n'avoir aucune inquiétude sur notre compte. Les faits dont je vous parle vous prouvent toute la fausseté des nouvelles qu'on répand chez vous. Selon toute apparence, pour le reste de l'hiver, l'avantage sera pour nous, et, jusqu'au printemps, bien des choses peuvent tourner autrement. Si vous avez l'occasion, chère Maman, de faire savoir à Mad. de Dornberg que son mari se porte bien, veuillez le lui faire dire. Il n'a que rarement l'occasion de lui écrire à présent, puisqu'il est depuis environ trois semaines au corps du comte Wittgenstein. Il a été dernièrement à une affaire très chaude et heureuse, et s'est jeté au feu comme un homme avide de coups de canon qui n'en a pas entendu depuis longtemps, mais il en est sorti heureusement. C'est un brave homme, à qui l'on ne saurait ne pas vouloir du bien lorsqu'on le connaît. Adieu, ma bonne et bien-aimée Maman. J'embrasse Frik et ses enfants de tout mon cœur. Que fait le Roi, et où est-il? Il y a bien longtemps que je n'en ai entendu parler.

De grâce, chère Maman, ne croyez pas qu'il entre la moindre animosité dans ce que je vous dis des troupes allemandes; j'espère et je suis sûre même que, vis-à-vis de *vous*, cette apologie est inutile.

Je les plains du fond de mon âme d'être les instruments d'un monstre, et c'est la peine que me cause la dégradation de cet excellent peuple qui me fait désirer avec tant d'ardeur un changement dans l'ordre des choses en Allemagne. Croyez aussi, chère Maman, qu'ici on rend le bien pour le mal, que les prisonniers sont très bien traités, et même Caroline a prié Amélie de remercier l'Empereur pour la manière dont les Bavarois sont traités, de leur propre aveu: ce n'est pas là ce que les Russes en 1805 ont éprouvé à leur passage en Bavière! Tant mieux! c'est, à mon avis, la seule vengeance permise, que de confondre par des bienfaits ceux qui vous ont fait du mal."

464.

„Pétersbourg, 13/25 Novembre 1812,
Mercredi, à 3 heures 1/2 après midi.

....Napoléon pourra échapper pour sa personne, mais il est probable qu'il ne ramènera qu'un faible échantillon de l'armée avec laquelle il nous a envahis. Si alors les autres puissances continuent à sacrifier le sang de leurs sujets à sa soif intarissable de sang humain, je ne sais plus à quel rang il faudra les placer.

Je ne sais ce que je vous dis, chère Maman, je me dépêche au delà de l'expression. Nous avons eu grand Te Deum à l'Eglise de Kazan et ce *Te Deum*-là n'était pas un *De profondis*, comme Napoléon prétend que sont tous ceux que nous avons célébrés, car, dans l'affaire où le corps de Ney a disparu de l'armée française, nous n'avons pas perdu cinq cents hommes. *Cet oracle est plus sûr* que celui des *Bulletins* de Napoléon."

465.

„Pétersbourg, ce 19 Novembre 1812,
Mardi, à midi.

Votre lettre du 4 Octobre m'est parvenue il y a quatre ou cinq jours. Elle est remplie de cette bonté et de cet intérêt si tendre que vous daignez me témoigner dans toutes les occasions, et, si ce n'était le sentiment de douceur que me font toujours éprouver des témoignages

semblables de votre part, son contenu m'aurait véritablement peinée, parce que je vois que vous l'étiez. Cependant vous savez combien la distance change l'aspect des choses, et que tout mal a ses compensations. Voilà deux idées que je voudrais que vous eussiez toujours présentes par rapport à vos enfants les plus éloignés de vous. Ah! sans doute, si le vœu que vous exprimez de passer quelques heures avec eux (et qui est si vivement partagé) pouvait se réaliser, cela rendrait tout le monde bien heureux. Il m'en coûte de ne pouvoir m'étendre davantage sur ce sujet!

Vous me donnez des nouvelles bien satisfaisantes de votre santé. Veuillez m'en parler toujours et avec détail. Je suis charmée que le temps vous permette de prolonger votre cure. Ici l'hiver est établi en plein. A la vérité, il y a six semaines de distance entre votre lettre et la mienne, et, à cette époque aussi, il faisait encore un temps très agréable ici. Je crains qu'il ne vous aura pas été possible de vous dispenser d'assister aux couches qui ont lieu chez vous, et cela vous aura été pénible. Le papa du nouveau-né est-il content d'avoir un fils, ou bien y est-il indifférent?

Voilà une petite lettre bien sotte et tracée avec une difficulté extrême, non pour dire ce que je voulais, mais pour *ne pas* dire tout ce qui se présente à ma plume. Je vais terminer celle-ci et commencer un autre travail du même genre pour Caroline.

J'oubliais de vous dire que ma santé est bonne, à un mal de tête près qui m'a fait passer la soirée d'hier couchée; au reste, il y avait près de deux mois que j'en avais été exempte, et il n'y a pas de quoi se plaindre."

466.

„Pétersbourg, ce 27 Novembre/9 Décembre 1812,
Mercredi, à 1 heure.

....Quant à la Russie, son danger est passé, mais ce n'était pas sa cause seule qu'elle défendait, c'est celle de l'Europe entière. Et le sort de celle-ci est encore couvert d'un voile que la marche des événements peut seule soulever. Je ne vous parlerai, chère Maman, que de faits publiés, dans cette lettre. Elle passe par des mains

étrangères, et, quoique de personnes bien pensantes, je ne me soucie pas de les initier dans ce qui m'est personnel. Au reste, bien ou mal pensantes, en fait de politique, j'ose à présent professer hautement les sentiments que j'ai toujours eus et que des égards qui étaient un devoir pour moi m'obligeaient de renfermer en moi. Il faut avoir souffert comme moi de cette contrainte pour en sentir le soulagement dans toute son étendue....

Ce que je puis avoir à vous dire de mon genre de vie se bornera à peu de chose. Ma matinée est rarement entièrement à moi. Comme je vous le disais, chère Maman, dans une lettre par la poste, il y a des temps où il faut vivre *toute à tous*, et c'est à présent ou jamais le moment. Ce sont donc des arrivants, des partants, des visites produites par maints intérêts différents dans un moment où ils sont tous en jeu, et mille autres interruptions qui quelquefois prennent entièrement ma matinée, et d'autres la coupent de manière à exercer ma patience (soit dit à ma honte), mais j'ose dire aussi pour mon apologie que je me trouve heureuse au contraire lorsque c'est pour donner un soulagement véritable, rassurer, consoler, ou être d'ailleurs d'une utilité quelconque que je donne mon temps.

Ah! je voudrais souvent donner ma vie pour terminer les maux cruels dont j'ai été presque témoin depuis quelques mois! Rien ne peut rendre la cruauté de cette guerre. Les militaires les plus expérimentés disent qu'ils ne se faisaient pas l'idée des horreurs qu'ils ont vues cette fois! Revenons à la distribution de mon temps. Mes après-dînées sont très courtes, vu l'heure à laquelle nous dînons, et mes visites à l'Impératrice mère, qui, cette année-ci, est de pied ferme ici, en remplissent une grande partie. Je ne rentre guère chez moi avant neuf heures, et c'est de neuf à onze que je jouis de la société d'Antoinette, à moins qu'elle n'ait dîné ici ou qu'elle ne se porte pas bien: dans le dernier cas, je vais chez elle. Quand nous sommes réunies chez moi toutes trois, nous faisons de la charpie et quelquefois l'une de nous lit....“

467.

„Pétersbourg, ce 29 Novembre 1812,
Vendredi, à 10 heures du soir.

Vous me parlez dans la dernière de la mort de ce pauvre petit *) dont la mort a été si sensible à ses parents. Les gazettes nous l'avaient déjà apprise. Je conçois combien la vue du chagrin du père doit vous avoir affectée, et je vous assure que, quoi qu'il en soit, je partage bien sincèrement la douleur de la mère. Indépendamment de tout, mon cœur partage ce sentiment partout où il le reconnaît véritable: il est toujours sacré pour moi. Ce n'est que lorsque je le vois profané, que je le vois jouer, par exemple, pour se donner de l'intérêt aux yeux du monde et que le reste de la conduite le dément, ce n'est qu'alors que mon cœur reste sec et qu'on ne m'y prend plus, même par les démonstrations les plus vives.

Je vous ai écrit il y a peu de jours, et, quoique ce soit la quatrième lettre que je vous écris par cette voie depuis trois mois, j'ignore encore si elles vous parviennent exactement. Comme il serait difficile de rendre celle-ci fort intéressante, et qu'elle n'est écrite que pour vous apprendre que nous existons, Amélie et moi, et que nous nous portons bien, je la terminerai ici. Le post-scriptum de la vôtre qui dit la même chose à votre égard et celui de Frik, en est sans contredit la partie la plus importante pour moi. Puissiez-vous me le dire dans chaque lettre, et puissé-je apprendre que d'ailleurs aussi vous êtes moins peinée et moins préoccupée!"

468.

„Pétersbourg, ce 5 Décembre 1812,
Samedi, à 11 heures du matin.

Vous écrivant aujourd'hui par une autre voie encore que celle-ci, je me bornerai dans cette lettre à vous remercier pour la vôtre du

---

*) Le fils aîné du Grand-Duc Charles, frère de l'Impératrice, qui ne vécut que quelques jours.

25 Octobre, que j'ai reçue il y a quelques jours. J'ai été bien peinée d'y voir que vous avez passé quinze jours sans avoir de nos nouvelles; je ne sais ce qui peut en être la cause, car certainement je n'en ai pas laissé passer autant sans vous écrire. C'est avant-hier que j'ai reçu cette lettre du 25 Octobre avec les incluses pour Antoinette. Je reçus mon paquet en rentrant chez moi, de chez ma belle-mère, et, sachant qu'Antoinette m'attendait chez Amélie, qui garde la chambre depuis quelques jours, je me hâtai d'y monter, car je n'aime rien tant qu'à porter des choses agréables. Après plusieurs mois de silence sur sa famille, vous concevrez si Antoinette a été heureuse d'en avoir des nouvelles et si elle a été reconnaissante à la personne dont la bonté lui procure ce bonheur. Quoiqu'il nous tombe en partage plus souvent à Amélie et à moi, nous ne le sentions pas moins vivement. Dans ce moment d'expansion, nous nous sommes donné mutuellement nos lettres à lire, et je prétends que c'était un joli moment, car rien ne l'est tant qu'une satisfaction aussi légitime, aussi sacrée que celle d'un genre semblable. Amélie garde la chambre à cause d'un bobo au pied qui l'a beaucoup fait souffrir les premières vingt-quatre heures, par la suppuration qui se formait, mais à présent ce n'est plus que de l'ennui qu'il lui cause.

Combien je suis heureuse de ce que vous me dites de votre santé! Fasse le Ciel qu'elle se soutienne ainsi tout l'hiver, et surtout, je vous en conjure, ne permettez pas à des inquiétudes pour nous d'influer sur elle! Je ne puis assez vous répéter que la distance change entièrement l'aspect des choses, et que notre santé, quelque délicate qu'elle vous paraisse, se fortifie de jour en jour. Le petit mal au pied d'Amélie n'est certainement pas fait pour inquiéter.

Veuillez remercier Charles pour son souvenir et lui dire ce que je vous ai écrit dans mes lettres précédentes sur la part sincère que je prends à sa peine. Adieu, ma bien chère Maman, je ne vous parle pas de mon attachement, que vous connaissez bien."

469.

„Pétersbourg, ce 9/21 Décembre 1812,
Lundi, à midi.

J'écris sans cesse ni repos par M. de Haak à Vienne, et cependant aucune de mes lettres ne vous est encore parvenue par lui, chère et bonne Maman. J'attribue ce retard à trop de prudence de sa part, mais, si c'est la crainte de vous compromettre, je lui donne raison en tout ce qu'il peut faire. Quant à moi, je ne me décourage pas, j'écris toujours: il faut bien qu'une fois mes lettres vous parviennent. Vous recevrez celle-ci probablement plus tôt que deux énormes paquets qui sont depuis quatre semaines chez le comte Romantzoff, attendant d'un jour à l'autre le départ de celui qui doit en être le porteur. Vous y trouverez, ma chère et bonne Maman, au point que pouvez le désirer, des détails sur le dévouement et l'héroïsme de la brave nation russe, de même que ceux des souffrances cruelles de nos ennemis. Quant à ceux-là, je vous en ai épargné une grande partie, connaissant la bonté de votre cœur. Je sais trop par expérience combien ces affreux détails déchirent l'âme, j'en souffre trop moi-même chaque jour de la vie, pour ne pas passer sous silence ce qui pourrait produire le même effet sur vous. Les maux de tout genre qu'endurent depuis six mois (tout compris) certainement plus d'un million d'âmes retombent tous sur l'âme réprouvée de celui qui en est l'auteur. Cela fait dresser les cheveux, de penser au compte qu'il aura à rendre un jour devant Dieu! Déjà ce qui lui reste de troupes le chargent, à ce qu'on dit, d'imprécations, et l'on croit qu'il a passé la frontière tout seul.

Les restes de l'armée française, qui devaient tenir Wilna, n'ont fait que traverser la ville en déroute, la laissant entre nos mains avec tout ce qu'ils y avaient préparé et un grand nombre de prisonniers. Les mensonges des gazettes sont ridicules, pour nous ici qui savons à quoi nous en tenir, mais ils sont atroces pour le fond: ils sont insultants pour les malheureux qui meurent de froid et de faim sur les routes militaires, tandis que, dans les gazettes, on parle partout d'approvisionnements superbes, de quartiers d'hiver, de vêtements

chauds. On ne croira pas dans la suite des temps le récit de cette fuite inouïe de l'armée française. Elle montre bien que le grand homme du siècle n'est qu'un charlatan dont tout le génie s'évapore dès qu'on lui oppose une résistance ferme: en voilà une preuve!

Il est entré en Russie au moment où la plus belle récolte lui promettait toutes les ressources qu'il pouvait désirer, on lui a livré les pays où se trouvait cette récolte, il aurait pu faire des magasins, s'arrêter à Smolensk, s'y fortifier et nous porter des coups sensibles en différents genres. Au lieu de cela, la gloriole de dicter la paix à Moscou l'a fait se porter inconsidérément jusqu'au centre de l'Empire et perdre par là toute son armée dans trois mois et toutes les provinces qu'il avait envahies.

Quel effet fera en Allemagne ce retour honteux! Les princes n'ouvriront-ils pas les yeux, ne profiteront-ils pas de ces circonstances pour se libérer du joug honteux où on ne les a retenus que trop longtemps? Qu'ils prennent garde! s'ils s'obstinent dans la soumission à la France, je vous avoue, chère Maman, que je ne suis pas sans inquiétude. Je sais que le Tyrol n'attend que le signal pour se soulever, que, dans différentes parties de l'Allemagne et en Italie, on a des liaisons avec les Tyroliens. Si les princes ne reviennent pas de bonne grâce à la cause de la justice, à leur propre cause, le peuple pourrait tenter de les libérer malgré eux du joug français, et vous savez combien sont effrayantes toutes les mesures prises par le peuple lui-même, parce qu'il est difficile de prévoir où il s'arrêtera. Je vous prie donc bien sérieusement, chère Maman, si vous y pouvez quelque chose, et partout où vous le pourrez, de contribuer à ce que, dans un moment pareil, *s'il arrive*, les princes *préviennent* leurs sujets dans l'abandon du parti français: ce serait, en cas de soulèvement, le moyen le plus infaillible de se mettre en sûreté. Grand Dieu! où et quand s'est-il vu que les peuples doivent forcer leurs princes à ce qui est de l'honneur et de l'intérêt de ceux-ci? Il est possible que ma prévoyance soit complètement en défaut et que les choses prennent une toute autre tournure, mais, parmi les chances innombrables qui se présentent dans l'avenir à une époque aussi critique que celle-ci, la seule qui m'ait paru dangereuse est celle dont je vous parle, et, l'occasion se présentant de pouvoir le faire, il

La Princesse Anne Mikhaïlowna Prozorowsky.

Portrait de Ch. Reichel, 1816,
appartenant au Prince A. Golitzyne-Prozorowsky.

m'a été impossible de résister à dire ma pauvre petite opinion sur ce que je croirais le mieux à faire en pareil cas.

Mardi 10/22, à midi et demi.

Pendant que je vous écrivais hier, chère Maman, j'ai reçu votre lettre par M. Smirnoff et le bonnet et la chemisette que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il a apporté à Amélie tout ce dont il était chargé, mais je le verrai lui-même aujourd'hui. Comment vous remercier, ma chère et bien-aimée Maman, pour tout ce que votre lettre contient de bon et pour l'intérêt si tendre que vous m'y témoignez? Oui, mon adorée Maman, je le crois positivement, vos vœux ont contribué à nous porter bonheur. Dans l'espace de trois mois, à partir de Moscou, l'ennemi a été complètement chassé de la Russie, et sans doute que sa trace marquera pendant quelque temps encore, mais heureusement ce n'est que sur une seule ligne, parce qu'il est retourné par le chemin par lequel il est venu. Moscou aura de la peine à se relever de si tôt, mais les campagnes en auront bien moins: les villages, qui sont tous construits en bois chez nous, se reconstruisent étonnamment vite, les terres ont été ensemencées; ce n'est donc que du bétail et des chevaux qui pourront manquer au paysan. Il s'est ouvert ici une souscription à l'usage de ceux qui ont souffert par la guerre: dans l'espace de six semaines elle a rapporté à Pétersbourg seul environ *trois cent mille roubles*, et j'espère qu'elle croîtra au point de pouvoir être d'un secours réel.

Je vous disais il y a quelque temps par la poste que tout a son bon côté, et les six mois de souffrance qu'a endurés ce pays-ci ont eu le leur comme toute chose. Indépendamment des avantages politiques que cette guerre aura pour la Russie, elle en a déjà retiré de moraux. Il est étonnant à quel point tous ces événements et la protection si évidente de Dieu ont relevé den religiösen Sinn et l'ont fortifié dans ceux qui l'avaient, ont développé la charité véritable, parce qu'elle s'étend sur les ennemis comme sur les amis. Il n'y a pas de petite ville de province que traversent les prisonniers où l'on ne vienne de propre mouvement au devant de leurs besoins. Je ne parle pas de leurs compatriotes que les provinces exemptes des maux de la guerre ont reçus avec une charité réellement fraternelle. Nos belles dames

de Pétersbourg, mues par cette impulsion générale, forment une société de charité, à la tête de laquelle elles ont mis mon nom, mais, comme elles n'en sont encore qu'aux commencements, elle n'a pas été jusqu'à présent d'un grand secours. Toujours l'intention est bonne et pourra peut-être porter fruit avec le temps.

Je vous entretiens de tout ceci, ma bonne Maman, parce que vous me témoignez le désir d'avoir des détails de tout genre sur ce qui se passe ici et que vous prenez un intérêt si réel à la Russie. Mais il me semble toujours que je me répète, parce que, chaque fois que je vous écris, mes lettres deviennent, sans que je m'en aperçoive, d'une longueur démesurée, et que jamais, malgré cela, je ne vous ai assez dit: vous savez, ma bien-aimée Maman, le penchant que j'ai eu de tout temps à être bavarde avec vous.

Je vous ai écrit par la poste ces jours-ci que l'Empereur est parti samedi passé pour l'armée, dont une partie doit avoir passé la frontière à l'heure qu'il est. Mais nous avons appris hier seulement que Napoléon est, dit-on, allé à Vienne, et je crains fort que la vue seule de sa personne les terrifiera tellement à Vienne qu'il en fera de nouveau tout ce qu'il voudra. Déjà je m'occupais de l'espoir de voir renouer certain objet de ce côté-là qui me tient fort à cœur, surtout parce qu'Amélie y attache tout son bonheur. Mais je vous avoue, chère Maman, que j'ai peu d'espoir: la manière dont la personne la plus directement intéressée à la chose s'est conduite dans cette affaire est peu faite pour encourager. Et (je demande pardon à Dieu d'un jugement peut-être précipité) la mère Impératrice me paraît mettre un tant soit peu de fausseté là-dedans.....

Ce Vendredi, 20 Décembre 1812/1er Janvier 1813.

Depuis que ma lettre est commencée, chère et bonne Maman, le départ de M. de Bühler a été remis à différentes reprises. Je croyais que je n'aurais plus qu'à la terminer brièvement, mais il faut que je vous parle de l'événement malheureux qui vient d'arriver dans la famille Impériale et qui y amènera sûrement des changements. Ce pauvre Prince Georges d'Oldenbourg est mort dimanche passé à Tver d'une fièvre chaude nerveuse; mais, comme vous aurez appris les détails de cette mort par la lettre que je vous écrivis par la

poste de mercredi, il ne me reste plus qu'à vous parler de ce que je n'ai pas pu dire par la poste. Cet événement est singulièrement frappant dans les circonstances actuelles, lorsqu'on sait à quel point ce pauvre Prince n'était qu'un instrument d'ambition de la Grande-Duchesse Catherine qu'elle maniait à volonté. Elle l'a épousé parce qu'elle avait pénétré (ce qui n'était pas difficile) qu'elle le mènerait selon son bon plaisir. Elle l'a aimé à sa manière: comment n'aimerait-on pas un être qui n'existe et ne voit que par vous? Mais quel est le degré d'attachement dont elle est susceptible, c'est ce que prouve la manière dont elle a supporté la mort de ce qu'elle disait *aimer le mieux au monde.* Dès le lendemain de sa mort, elle s'occupait de projets d'établissement et de genre de vie pour l'avenir. Ah! vous savez bien, Maman, si l'on désire autre chose que la mort lorsqu'on a perdu ce qu'on aimait le mieux au monde. Il n'y a que le temps, que les efforts les plus soutenus de la religion et de la raison, qui puissent ramener à ce monde-ci! Mais on ne voit pas le fruit de ces efforts dans vingt-quatre heures.

Depuis le commencement de cette guerre, tous les efforts de la Grande-Duchesse tendaient à faire jouer un rôle à son mari, qui n'est nullement militaire, qui ne s'est jamais préparé ni senti d'inclination pour cet état, il me l'a dit lui-même. Au départ de l'Empereur pour Wilna ce printemps, elle a exigé que son mari l'accompagnât. Il était devenu à l'armée l'objet de la malveillance et même de la risée de tout le monde: les Russes ne sont pas indulgents, surtout pour les princes d'Allemagne, qui jouissent de priviléges particuliers. Avec cela, le pauvre Georges, à qui la tête avait tourné de sa fortune, n'a jamais su mettre dans sa conduite le tact et la mesure nécessaires pour gagner l'opinion et se faire pardonner les immenses avantages que lui avait valus son mariage.

Lorsque l'Empereur quitta l'armée au mois de Juillet pour aller à Moscou, le Prince Georges la quitta après lui pour se rendre dans ses gouvernements, où devaient se faire des levées de troupes. On assure, mais je ne puis l'affirmer, que la Grande-Duchesse Catherine avait alors formé le projet d'aller avec son mari faire ses couches à Moscou, où l'Empereur devait revenir après son entrevue en Finlande, et d'y jouer le premier rôle. Quoi qu'il en soit, elle fit alors de

Pétersbourg une fuite honteuse qui jeta le public dans une alarme qu'on ne peut pas lui pardonner jusqu'à présent. On croyait l'ennemi aux portes de Pétersbourg, puisque, dans l'espace de moins de vingt-quatre heures, la Grande-Duchesse s'enfuit avec toute sa maison et ses trésors, et que son mari l'attendait à quelques stations d'ici. Elle alla à Tver à la rencontre de l'Empereur, mais, l'Empereur étant retenu ici, l'entrevue de Finlande ayant été retardée, et l'ennemi avançant, la Grande-Duchesse fut obligée d'aller faire ses couches à Iaroslav. En attendant, Moscou fut occupé par l'ennemi, et tous les beaux projets s'évanouirent.

A peine accouchée, qu'elle ne laissa ni cesse ni repos à l'Empereur pour envoyer son mari à l'armée: ni l'Empereur ni le Grand-Duc Constantin même n'y étant pas, ce ne pouvait être que dans l'intention d'y avoir un agent qui la mettrait au fait de ce qui se passe, et elle vint ici en attendant intriguer pour son propre compte auprès de l'Empereur. Elle n'est pas assez fine, pour une ambition remuante comme la sienne, et, dans cette occasion-là, ses projets sautèrent même aux yeux de sa mère, à qui il échappa un jour de dire: „Je ne sais ce que veut Catherine: elle a les plus beaux gouvernements de la Russie et elle n'est pas contente!“ On la pria cependant de se tenir tranquille à Iaroslav, et le Prince Georges n'alla pas à l'armée. Elle avait obtenu la promesse qu'il y accompagnerait l'Empereur lorsque celui-ci y retournerait, et, l'ennemi s'éloignant avec précipitation sur ces entrefaits, ils retournèrent à Tver, où elle écrivait ici à Antoinette: „J'attends, j'attends, et me voici à Tver“. Pauvre femme! elle ne savait pas ce qu'elle attendait, car le courrier qui devait faire partir le Prince Georges pour Wilna à la suite de l'Empereur le trouva déjà malade. Ne trouvez-vous pas aussi, chère Maman, après ce que je viens de vous dire, que cette mort dans ces circonstances-ci est frappante? Il y a tant d'exemples pareils depuis quelque temps, que souvent on est tenté de croire que la main de la Providence s'est rapprochée de nous. J'ai cependant été bien peinée et saisie de la mort de ce pauvre Georges: je lui aurais bien désiré la vie sous tous les rapports. J'ai cru, je l'avoue dans les premiers moments, que sa femme, avec la violence de son caractère, se porterait à des actions désespérées. Mais, depuis que je sais la modération avec

laquelle elle a supporté ce malheur, je ne plains véritablement que ce pauvre vieux père et le Prince Auguste, qui ne faisait qu'une âme avec son frère: le père surtout, qui a déjà eu tant de chagrin, est et doit être accablé de ce coup.

Il faut finir, chère Maman, et je n'en ai jamais assez dit, mais j'espère que les occasions vont devenir fréquentes à présent et cela me console. Adieu, chère et bien-aimée Maman, que je chéris et adore de toutes mes facultés; j'embrasse Frik bien tendrement."

1813.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

470.

„Pétersbourg, ce 7/19 Janvier 1813,
Mardi, à 8 heures du soir.

....Je vous l'ai écrit par occasion, mais je ne sais pourquoi je ne répéterais pas ici que, depuis environ trois mois, il y a peu de jours où je ne préférerais plutôt être sous terre que d'apprendre, comme je le fais, tous les détails des maux qui accablent cette misérable humanité. Souvent je me suis surprise désirant avec ardeur pouvoir me charger seule de ses souffrances et pouvoir me porter en sacrifice pour des centaines de milliers. Comme vous, chère Maman, je sentais empoisonner les actions les plus simples de la vie par le souvenir de ce qui se passait non loin de moi. Il faudrait avoir, dans des cas pareils, un peu de la toute-puissance divine pour tout connaître, tout embrasser à la fois et pouvoir porter du secours partout. Hélas! que nous en sommes loin! Comment peut-on penser à des fêtes dans ce moment-ci!

Vous me demandez quelle est l'heure de mon dîner depuis que je suis seule, et paraissiez croire, lorsque vous m'écriviez, que mon mari m'avait quittée: cependant il était encore ici dans ce temps-là et n'est parti que depuis un mois. Seule ou lorsqu'il est ici, notre heure de dîner est entre quatre et cinq, avec la différence que rien ne m'empêche d'être exacte à l'heure donnée et que j'aime à l'être, et que ses occupations sont un obstacle à une grande exactitude.

Mon ouvrage n'est plus le même que le vôtre. Nous avons cessé la charpie, dont il y a provision, pour tricoter des bas de grosse laine: cela va très vite, on peut faire un bas dans deux ou trois jours et cela est d'une grande utilité. Amélie, Antoinette et moi, nous tricotons avec passion, et j'ai fait une motion pour que ces bas, qui d'abord étaient destinés à un dépôt pour l'armée qui se forme par plusieurs dames d'ici, soient cédés aux prisonniers. Je crois que c'est eux, comme les plus malheureux, qui l'emporteront. Les énormes distances sont cause que je ne puis encore vous donner de réponse sur les commissions dont vous m'avez chargée à cet égard. Je n'ai pas entendu dire ce que vous m'écrivez de ma belle-mère, et cela serait même difficile, mais, comme son frère et son neveu étaient à l'armée, il est possible que ce soit eux qui aient pris des mesures à ce sujet. Cette nuit arrive ici le corps du beau-frère *) de mon mari, et vendredi l'enterrement aura lieu. La veuve, qui, comme de raison, ne veut pas se trouver ici pendant cette triste cérémonie, est arrivée avant-hier à la campagne où j'ai passé les premiers mois de ma dernière et cruelle douleur, et y restera jusqu'à vendredi soir. Sa mère a été la voir. Elle est affligée, comme de raison, et ce sont surtout de violentes attaques de nerfs qui donnent à sa douleur un caractère effrayant pour ceux qui ne sont pas habitués à ces sortes de choses-là. Vous vous promenez donc à pied malgré le froid, chère Maman? J'en suis charmée, parce que je crois que c'est très sain. Pour moi, je ne sors presque pas cet hiver, à peine en voiture. Nous avons commencé cette année par einen Kirchengang dans la première église de la ville par un froid de 17 degrés, mais certes c'était un devoir que de rendre hommage et reconnaissance à Dieu pour tout ce qu'Il a fait pour nous."

471.

„Pétersbourg, ce 20 Mars v. st. 1813,
Jeudi, à midi.

Nous avons enfin reçu de samedi à lundi passés quatre ou cinq lettres de votre part, ma chère et bonne Maman. Celles qui me sont

*) Le Prince Georges, mari de la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

tombées en partage sont du 14 Février et 21. Amélie en a eu aussi, mais je ne me rappelle pas des dates. Je n'ai pas besoin de vous dire combien elles m'ont rendue heureuse, et ce qui y a contribué le plus, c'est que vous voulez bien m'y donner des commissions; il m'est si doux de remplir vos ordres.

J'ai fait chercher sur la liste officielle des prisonniers les noms des deux MM. Perger de Perglas: ils ne s'y trouvent malheureusement pas; je ferai cependant d'autres recherches encore et m'adresserai à deux officiers du même contingent avec qui je suis en relations, pour apprendre d'eux s'ils ne peuvent pas me donner des indications à ce sujet. Quant à M. de Mentzing, il est impossible jusqu'à présent de le découvrir; il est si peu chez ma belle-mère, que, vu que l'on s'est adressé à elle aussi pour en avoir des nouvelles, elle se donne en vain beaucoup de mouvement pour le découvrir. M. de Dietreich de même: il ne se trouve pas à Wilna, le seul endroit où, d'après la note donnée, il pourrait être; il y en a un autre du même nom, mais dont les titres d'ailleurs sont tout à fait différents. Vous aurez vu par la liste que nous vous avons envoyée que M. de Böcklin et le jeune Linanges sont à Wilna; ils doivent avoir reçu à l'heure qu'il est tout ce que nous leur avons envoyé. Je leur ai fait demander à tous des lettres pour leurs familles, mais jusqu'à présent je n'en ai pas reçu encore. La lettre de M. de Reck a été envoyée à Wilna par une occasion sûre, celle de M. de Hainau également. S'ils nous envoyent des quittances, elles vous seront adressées, chère Maman; j'ai eu la précaution d'en demander une à M. de Hainau: je ne sais si Amélie, qui s'est chargée de celle pour M. de Reck, a eu la même précaution. Vous parlez à Amélie d'un comte de Truchses, qui, d'après ce que vous lui dites, doit se trouver à Iaroslav. J'y ai sur-le-champ fait écrire pour le prier de donner de ses nouvelles à sa mère et m'envoyer la lettre. J'en joins une ici, que j'ai reçue de Vitebsk, avec une note de ma main. J'ai appris dans cette occasion-ci de mettre de côté ce qui, dans tout autre moment, serait regardé comme délicatesse. Au reste, comme il n'y a pas de mérite à remplir *un devoir*, il n'y en a pas non plus à dire qu'on l'a fait, mais cela devrait être regardé comme une chose si simple, qu'il ne soit pas possible d'en douter. La lettre pour Mlle Nicod dont M. de Hainau vous a priée de

vous charger a été remise à son adresse. Cette demoiselle Nicod vit encore, quoiqu'elle ait soixante-quinze ans et qu'elle soit ici depuis trente ou quarante. Je lui ai fait dire de m'envoyer sa lettre. Charles aura été bien peiné d'apprendre la mort du lieutenant C. Grollman, qu'Amélie vous a écrite il y a quelque temps déjà. Elle vous aura priée aussi de demander à Charles si l'argent qui a été envoyé ici pour cet officier l'a été par lui, et, dans ce cas, s'il ne consent pas qu'on le distribue parmi les autres. Voilà plus de quatre pages remplies d'affaires. Je voudrais être chargée par vous, ma bien-aimée Maman, de bien plus encore, et surtout je voudrais que mes réponses puissent toujours être satisafisantes. Malheureusement ce n'est pas le cas.

Il ne m'est pas possible d'ajouter beaucoup à cette lettre, qui doit être fermée bientôt. D'ailleurs ce que je pourrais vous dire serait déplacé ici, et ce qui ne l'est pas ne vaut pas la peine d'être ici. J'ai reçu hier, à mon grand étonnement, une lettre du mari de Frik, datée de Bohême, du 24 Février, qui porte bien l'empreinte de son état. Il m'écrit pour se plaindre qu'il est oublié de moi, pour me protester son innocence et me souhaiter tout plein de bonheur. Avec cela, il parle tant des *chagrins amers* qu'il a éprouvés dans sa vie, qu'il ne m'a pas été possible de lire cette lettre sans émotion. L'effet qu'ils ont produit, ces chagrins-là, prouve bien leur amertume! Je ne connais pas précisément la voie par laquelle cette lettre m'est parvenue, mais, quand je l'aurai découverte, je compte lui répondre, car son état me fait une peine extrême."

472.

„Pétersbourg, ce 17/29 Mai 1813,
Samedi, à 1 heure.

....Je ne rabâcherai pas, chère Maman, sur un article de votre lettre du 28 Mars/9 Avril qui me prouve qu'il y a un tact du cœur qui ne trompe jamais. Mais je rends grâce au Ciel de ce que la mauvaise opinion que vous aviez de moi à ce sujet est détruite. Elle ne se réveillera plus, j'ose m'en flatter, ma bien-aimée Maman, car Dieu sait que je l'ai pas méritée! Il est écrit dans le Ciel que je serai souvent méjugée même par Amélie, qui, depuis tant d'années

que nous sommes ensemble, pourrait cependant me connaître, mais cela est écrit dans le Ciel afin de me perfectionner dans l'art de patienter et endurer, et, sous ce rapport-là, je m'y soumets volontiers, quoique cela m'ait souvent fait passer de mauvais moments. Es kommt aber von manchem. Ces choses devraient rester éternellement enterrées dans mon âme, et je suis toute étonnée d'en avoir fait mention ici....“

473.

„Octobre 1813 (?).

Vous aurez été bien étonnée d'apprendre les succès des armées alliées, puisque Caroline nous écrivait qu'à Carlsrouhe on était dans la profonde ignorance sur le véritable état des affaires. Vous rappelez-vous d'une lettre que je vous écrivis il y a 18 mois où je vous disais en parlant de la Russie: *Gare à qui y touche!* Je pourrais avec un peu de présomption m'attribuer l'esprit prophétique, tant l'événement a justifié cette prédiction. C'est que je voyais les ressources de la Russie telles qu'elles existent et non telles qu'on voulait les faire juger à l'Europe, et puis sans doute c'est Dieu qui a frappé Napoléon d'aveuglement. Que dit donc.... *) à tout ceci? il serait curieux de l'entendre et de voir la conduite qu'elle tiendra. J'ai reçu par l'Empereur la lettre dont vous aviez chargé un officier badois, ma bonne Maman: je ne puis assez vous remercier d'avoir pensé à toutes les manières de me faire parvenir de vos nouvelles; vous savez combien j'en ai besoin, et le plaisir qu'elles me causent ne vous donnera pas de regret à la peine que vous voulez bien prendre. J'ai été interrompue par une visite de félicitations sur les nouvelles qui ont fait célébrer un Te Deum hier *in fiocchi*, et à présent il faut finir ma lettre avant d'avoir pu la commencer, à ce qu'il me paraît. Nous nous portons bien, Amélie et moi, à des rhumes et fluxions près qui sont à présent le partage de tout le monde; j'ai payé mon tribut il y a 15 jours à 3 semaines, Amélie le sien ces jours-ci. Mon genre de vie est très monotone, et le cercle de personnes que je vois, à peu près toujours le même, est en général pas des plus aimables, quoiqu'avec exception. Adieu bien

*) Sans doute la Grande-Duchesse Stéphanie.

vite, ma bonne Maman, afin de ne pas être tentée d'entrer dans de plus grands détails sur les agréments journaliers de ma vie, dont il vaut mieux ne pas faire mention. La saison, je crois, me dispose au spleen; si le soleil luisait, peut-être serais-je tout différemment disposée: nous autres pauvres mortels, nous sommes si *animal!* Je vous baise mille et mille fois et bien tendrement les mains; que l'idée si douce de pouvoir dorénavant vous écrire sans entraves me fasse chasser tout ce qui est gris comme le ciel d'automne! Adieu, ma chère, bonne, bien-aimée Maman, j'embrasse tendrement Frik et ses enfants."

474.

„Pétersbourg, ce 22 Octobre/3 Novembre 1813,
Mercredi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, j'ai à vous accuser la réception de deux de vos lettres, du 13/25 et 15/27 Septembre. Je vous en baise mille et mille fois les mains. J'ai soigné l'incluse à Mad. de Scharnhorst. Pour celles aux prisonniers badois, j'attends M. de Sanklen, qui peut arriver d'un jour à l'autre, ne sachant pas où sont ceux précisément auxquels ces lettres sont adressées. Les Bavarois s'en retournent chez eux, grâce à la décision de leur Roi: puissent les pauvres Badois pour une même cause avoir bientôt le même bonheur! Nous sommes instruits depuis quelques jours par la voie de Berlin des événements qui ont eu lieu à Leipzig, et nous attendons la confirmation par l'Empereur avec la plus grande impatience. Dieu veuille que ces événements soient suivis de tous les beaux et bons résultats qu'on peut en attendre! Lorsque cette lettre vous parviendra, chère Maman, il y aura bien du chemin de fait. Il n'est pas vrai que le fils du Prince Royal de Suède soit ici. Il n'en a jamais été question, et je ne conçois pas ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. J'espère bien qu'à présent Weimar échappera au désastre dont il paraissait menacé depuis plusieurs mois. Je suis si préoccupée des nouvelles dont on nous bombarde depuis quelques jours, que je ne puis que difficilement vous parler d'autre chose, chère Maman. Que vous dirais-je aussi de mon train de vie uniforme? Ma belle-mère est revenue de la campagne depuis quelques jours; cela apporte quelques changements à mon train de

vie. J'oubliais presque de vous parler de la pauvre Mad. de Rossillon, qui est morte samedi passé. Je ne crois pas, chère Maman, mal faire, que de vous dire cette nouvelle sans préparation: malgré les bontés que vous aviez pour elle, cette mort ne vous frappera pas au point de vous effrayer. Elle s'est éteinte, heureusement sans souffrir presque; sa maladie n'était autre chose qu'un marasme, dont on ne s'étonne pas lorsqu'on se rappelle son existence. Du moins les dernières années de sa vie ont été paisibles, et elle a joui dans ses derniers moments de toute l'aisance possible. M. de Rossillon paraît regretter sa mère comme il le doit.

Adieu, ma chère et bien-aimée Maman; ma lettre a été écrite par pièces et morceaux, au milieu d'une matinée assez agitée, et troublée par des interruptions. Je finis en toute hâte, afin de la faire partir encore aujourd'hui, et vous baise mille fois et bien tendrement les mains. Amélie de même; elle a été enrhumée la semaine passée, comme tout le monde, mais elle est presque quitte de son incommodité. J'embrasse Frik bien tendrement."

475.

„Pétersbourg, ce 24 Octobre 5 Novembre 1813,
Vendredi, à 11 heures du matin.

Ma bien-aimée Maman, j'ai de la peine à me contenir en pensant que cette lettre, qui part pour notre quartier général, le trouvera bien près de chez vous peut-être! Je ne puis retenir mes larmes en pensant que l'Empereur vous verra peut-être, que tant de gens de ma connaissance se trouveront peut-être dans la contrée qui m'a vue naître et ne sentiront pas leur bonheur, tandis que, pour moi, j'aurais volontiers payé de ma vie huit jours seulement de ce bonheur! Ah! ce mot doit être rayé de mon dictionnaire, pour ce qui m'est personnel. Espérons et croyons dans un meilleur monde, et que ceux qui me sont chers aient du moins leur part de jouissances ici-bas! Vous pensez bien que, dans ce vœu, Amélie et ce qui a rapport à elle tient une des premières places, mais, pour elle aussi, il semble qu'un mauvais génie dirige sa destinée: lorsqu'on la croit en bon chemin, il se trouve encore mille accrocs. Plus je vis et plus j'acquiers

la conviction qu'il n'y a que les égoïstes et les intrigants qui obtiennent de la satisfaction ici-bas: il faut ne penser qu'à soi, il faut se mêler de tout ce qui ne vous regarde pas, il faut n'avoir ni délicatesse ni modestie pour réussir, et sans doute, suivant ce principe, *vos enfants* ne réussiront en rien! C'est une vérité que nous avons discutée et sanctionnée pas plus tard qu'hier soir, Amélie, Antoinette et moi. Quelquefois j'envisage cette vérité avec courage, mais d'autres fois, je l'avoue, et lorsque cela tombe à ceux qui me sont chers, j'en manque: alors il m'est consolant du moins de pouvoir vous parler ainsi, ma bonne et chère Maman, à vous à qui j'aime tant à tout dire, et il y a si longtemps que je n'ai joui de cette consolation! Je m'y laisse aller aujourd'hui, parce que j'espère que la proximité où se trouveront nos armées du Rhin donnera la possibilité à mon commissionnaire de faire parvenir sûrement cette lettre entre vos mains. Vous serez étonnée du ton un peu mélancolique et découragé de ma lettre au moment où tous ceux qui tiennent à la bonne cause sont dans l'enivrement. J'y tiens de cœur, d'âme et de principes avec une force immuable, et vous le savez, chère Maman, mais, dans ce moment aussi, les victimes de cette bonne cause me reviennent à l'esprit, et je ne puis me défendre d'un sentiment d'amertume en me disant que tous les triomphes de cette cause ne rendront pas à Frik le bonheur domestique et l'existence politique qu'elle a perdue *pour elle*, ne dédommageront pas Marie des cruels moments des derniers temps de sa vie où elle était errante sans feu ni lieu *pour cette cause*, et probablement ne procureront pas à Amélie le seul espoir de bonheur qu'elle nourrisse pour l'avenir. Vous me comprendrez, Maman, et vous sentirez sûrement que, le moment de l'exaltation passé, dans le calme qui le suit, ces réflexions ne peuvent qu'être poignantes, surtout dans la position où je suis.

Le seul avantage que je retirerai du voisinage où vous vous trouverez de nos armées, c'est que j'espère avoir de vos nouvelles un peu plus fréquemment et de plus fraîches. Si vous adressiez vos lettres au grand maréchal de la Cour comte Tolstoï, il me les ferait tenir par les courriers que l'Empereur envoie à Pétersbourg."

476.

„Pétersbourg, ce 7/19 Novembre 1813,
Vendredi, à 10 heures et demie du matin.

....Quand aurai-je donc une fois de vos nouvelles, ma bien-aimée Maman? Les dernières étaient de la mi-Septembre, et depuis je ne sais pas même si vous vous portez bien: c'est une des peines de la vie journalière. On dirait que la mienne est trop parsemée de roses! *Patience et Persévérance!* Celle-ci mène au but, au seul véritable, le repos dans l'autre vie. Ma bonne Maman, pardon du sérieux de ma lettre, mais, quoique mes réflexions le soient, elles me sont si habituelles qu'il ne faut pas les regarder comme provenant d'un accès de mélancolie. Le temps est gris et nébuleux, à la vérité, mais il n'influe pas sur moi, au contraire: j'aime mieux un temps pareil qu'un froid sec, et mes pensées sur la vie et sur la mort sont les mêmes par le plus beau soleil comme par un brouillard du mois de Novembre....“

477.

„Pétersbourg, ce 16/28 Novembre 1813,
Dimanche, à huit heures du soir.

....L'aurions-nous cru l'année passée à pareille époque, que, dans un an, et nos armées et l'Empereur seraient à deux pas de vous, ma bien-aimée Maman! La vie tient réellement du songe dans les temps où nous vivons! Ah! si dans ce songe le vœu le plus cher de mon cœur pouvait se réaliser, si je pouvais *vous revoir à Carlsrouhe!* Mais non! ceci seul restera chimère à tout jamais! Des peuples du fond de la Sibérie seront peut-être sous Paris, les Espagnols et les Russes se donneront la main en France, mais moi que mon cœur attire toujours vers vous, Maman, je ne vous verrai pas, je ne vous reverrai plus! Nos militaires reviendront peut-être me dire: „Nous avons eu le bonheur de voir Madame votre *Mère!*“ — „Que n'est-ce *moi* qui l'ai vue!“ serai-je tentée de leur répondre: „*Vous* auriez peut-être mieux aimé être en Russie!“ Ah! je vous assure, Maman, que ce désir de me retrouver près de vous est une sorte de fièvre qui me dévore depuis quelque temps! il faut la réprimer: il semble réellement que de certains êtres ne soient dans le monde que pour exercer cette

fonction-là. La poste de dimanche passé m'a apporté votre lettre du 27 Septembre/9 Octobre: du moins, j'ai de vos nouvelles. Je vous en baise tendrement les mains, chère Maman. J'ai fait partir dès le lendemain les lettres pour le comte de Linanges et pour M. Fisher, et j'en joins une ici de M. de Rech à sa femme. J'espère d'un jour à l'autre que ces messieurs seront rendus à leurs foyers.

Je suis fâchée, chère Maman, de vous avoir parlé si vaguement dans le temps de la cérémonie qui a eu lieu à Czarskoe Selo, mais il y avait des sujets que je n'osais pas toucher de crainte de vous compromettre, sûre que mes lettres étaient soumises à l'inquisition française. Quel plaisir n'aurais-je pas eu à vous parler de notre garnison espagnole à Czarskoe Selo, qui, par le piquant et le nouveau de la chose, m'amusait infiniment. Cette cérémonie, qui, je le répète, restera toujours au nombre de mes souvenirs les plus intéressants, c'était la consécration des drapeaux du régiment espagnol formé des transfuges de cette nation de l'armée française. Il n'en a péri que trop en Russie victimes de Napoléon, mais 4000 positivement ont été sauvés et embarqués dans les différents parts de la mer Baltique, et il y en a encore un détachement à Cronstadt qui, vu la saison avancée, n'ont pas pu être embarqués. Mais ceux que nous avions en garnison à Czarskoe Selo, et qui se sont embarqués dans les premiers jours d'Août, sont actuellement en France avec Wellington, et les drapeaux, pour lesquels j'ai fourni le dessin, que nous avons vu consacrer, flottent sans doute aux environs de la Garonne. Voilà encore de ces coups de théâtre du siècle!"

478.

„Pétersbourg, ce 21 Novembre/3 Décembre 1813,
Vendredi, à 2 heures ½.

Ma bonne, ma bien-aimée Maman, quel bonheur d'avoir de vos nouvelles de si fraîche date et d'une manière si directe! Lundi passé j'ai reçu par l'Empereur votre lettre du 20 Octobre/1er Novembre, et aujourd'hui celle du 30 Octobre/11 Novembre. Je vous en baise mille et mille fois les mains. Sans vous je n'aurais rien su de ce qui se passe dans le pays de Bade, l'Empereur ne me disant pas que Charles lui ait envoyé quelqu'un ni que vous lui avez demandé un rendez-vous.

Par le courrier de lundi, il me dit seulement: „Voici une lettre de Votre *Mère*“, et, par celui d'aujourd'hui, je n'ai reçu qu'une adresse de sa main sur votre paquet. So geht es immer! Mais enfin j'ai de vos nouvelles! Vous vous portez bien, et j'ai l'espoir d'en avoir fréquemment dorénavant. Je désire bien vivement que l'Empereur puisse accepter le rendez-vous que vous lui demandez, et je me flatte qu'il pourra disposer de quelques heures. Mais, Maman, pourquoi est-ce lui et pas moi! Cette idée m'a déjà fait pleurer à chaudes larmes tantôt en lui écrivant à ce sujet, et je recommence à présent! Il y a tant, tant à dire! Moi qui vous chéris avec adoration, qui n'attache de prix à la vie que pour vous, je sèche dans cette capitale, dans ce palais, où ma présence est si peu nécessaire, d'autant plus que c'est sur l'Impératrice mère que tout roule, et huit jours près de vous seraient reçus par moi avec une reconnaissance si profonde! Allons! cela doit être ainsi probablement! Soumission et patience!....“

479.

„Pétersbourg, ce 27 Novembre/9 Décembre 1813,
Jeudi, à 1 heure.

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu avant-hier par l'Empereur votre lettre du 3/15, et vous rendre l'émotion que m'a causée l'une et l'autre est chose impossible! Il me dit qu'il vous verra dans quelques jours avec mes trois sœurs et qu'il ira à Carlsrouhe si cela lui est possible. Il me dit aussi que, si les événements avaient été à calculer et à prévoir, il lui aurait été bien doux de me procurer le bonheur de vous voir. Cette phrase, qui m'a profondément touchée, a causé dans tout mon être un tumulte extrême; il croit donc la chose faisable: c'est tout ce qu'il faut! Son séjour en Allemagne peut se prolonger, car, jusqu'à présent, on ne voit pas de fin à la guerre et, si même la paix se rétablissait, la présence de l'Empereur, le seul souverain désintéressé sur l'article des acquisitions, serait bien nécessaire pour concilier les intérêts et déterminer le lot de chacun. Si donc son séjour en Allemagne se prolongeait encore de six mois ou plus,.... je n'ose pas achever la phrase, car ce n'est qu'avec une sorte de crainte que j'envisage ce suprême bonheur, je crois que je perdrais l'esprit en voyant se réaliser une chimère *de tant d'années!* Ah! nous

n'y sommes pas encore! Avec quelle impatience je vais attendre de vos nouvelles et de celles de l'Empereur après votre entrevue! De grâce, bonne et chère Maman, parlez-m'en avec détail. Il me dit qu'il verra aussi Caroline: elle viendra donc de Munich? J'écris à l'Empereur que je m'en remets à lui dans le cas qu'il entrevoie la possibilité de me faire venir en Allemagne, qu'il sait que quelques moments passés avec vous, Maman, seraient de la nourriture pour le reste de mes jours. Je mets d'ailleurs toute ma confiance dans ce Dieu de bonté, qui permettra peut-être que j'aie encore quelques moments heureux dans cette vie.

Le courrier de l'Empereur avec sa lettre et les incluses (l'une de vous, chère Maman, et l'autre d'Anne) est arrivé avant-hier soir vers les onze heures, um der stillen Zeit, wo sich drei edle deutsche Frauen vereinigen um gegenseitig sich die Last des Lebens tragen zu helfen. C'est le seul moment de la journée où nous sommes entre nous, de neuf heures du soir à onze. Vous devinez sans peine que die drei edlen deutschen Frauen, c'est Antoinette, Amélie et moi. Quand l'Impératrice mère est ici, Antoinette y dîne ordinairement, afin d'avoir la soirée libre qu'on lui demanderait d'ailleurs. Le matin, nous avons chacune nos affaires, l'après-dînée, c'est moi qui suis chez l'Impératrice mère: ce n'est donc que les deux heures de la soirée que nous passons tranquillement entre nous. Nous travaillons; après le thé, qui est une affaire essentielle, quelquefois l'une de nous lit haut, d'autrefois nous *clabaudons*, mais nous nous sommes interdit ceci par sentiment de religion, et, lorsque l'une s'oublie, les autres la reprennent d'une manière qui souvent devient plaisante (les sujets journaliers dans l'intérieur du Palais ne manquent pas). Les jours de poste, Amélie, par ses vœux ardents, hâte l'arrivée des gazettes, et alors elle les lit haut avec la jouissance et du ton d'un auteur qui lit ses ouvrages.

C'est donc au milieu de cette réunion que le courrier de l'Empereur arriva avant-hier. La part que nous prenons mutuellement à ce qui nous regarde fait qu'Antoinette a senti avec moi et pour moi dans cette occasion comme la plus tendre sœur. Il est si différent de *voir* sentir avec vous vos peines, partager vos espérances, ressentir les torts qu'on vous fait, ou bien d'entendre seulement là-dessus de belles phrases, démenties par le fait!...."

480.

„Pétersbourg, ce 1er Décembre 1813,
à 2 heures, Lundi.

....Je n'ai absolument rien à vous dire, chère Maman, qui puisse vous intéresser dans le journalier de ma vie. C'est tous les jours à peu près la même chose. A peu près trois fois la semaine, je dîne avec du monde, les dimanches chez l'Impératrice mère, le reste du temps seule avec Amélie, et Lise Galitzine pour spectateur: ce sont des jours de fête pour elle. L'Impératrice dîne quelquefois chez moi, mais rarement. Vous savez comme je passe les soirées. Quelquefois je vais chez la comtesse Tolstoï, mais rarement. Dernièrement, Amélie nous a donné un thé chez elle avec les demoiselles de Czarskoe Selo. Les jours de fête de la famille, il y a cercle à la suite de la messe, des ministres étrangers dans une chambre et des indigènes dans l'autre, mais cela même est devenu si monotone que les mêmes personnes sont ordinairement aux mêmes places. J'aurais bien besoin de me rafraîchir un peu les idées ailleurs: j'ai une indigestion des piliers de l'Etat, mon cercle de société ordinaire, d'autant plus daß Blut wenig daran ist en grande partie....“

481.

„Pétersbourg, ce 7/19 Décembre 1813,
Dimanche, à 1 heure.

....Il y a *un an* aujourd'hui que l'Empereur a quitté Pétersbourg! Je me rappelle que j'ai pris congé de lui la veille avec une émotion excessive. Il me disait que son absence durerait *peut-être trois semaines, peut-être six, peut-être six mois:* comme je prévoyais qu'il passerait la frontière avec l'armée, quelque chose me disait que cette absence serait *bien* longue, et je ne peux exprimer l'anxiété avec laquelle je me suis séparée de lui. Il voulait partir le six au soir et a pris congé de tout le monde, mais tout le monde fut bien attrapé le lendemain, lorsqu'on sut qu'il n'était parti que le matin du sept de bonne heure. Dieu sait quand et comment nous le reverrons ici! Puissé-je le voir en Allemagne avant ce moment! Mais, hélas! plus mon imagination se calme sur ce sujet, et plus il me paraît chimérique

et trop heureux *pour moi!* D'autres n'ont qu'à vouloir, pour que les choses les plus extravagantes leur réussissent: pour moi, il est dit que les plus légitimes, les plus naturelles manqueront! C'est probablement nécessaire à mon salut, et je me soumets....“

482.

„Pétersbourg, ce 9/21 Décembre 1813.

Chère, chère Maman, je suis ivre de joie: je vous reverrai, et bientôt, le plus tôt possible! Je suis encore trop bouleversée pour vous raconter le tout avec suite. L'Empereur a conçu en secret l'idée bienfaisante de me faire venir: que Dieu l'en bénisse mille et mille fois! Qu'il me donne surtout les moyens de lui prouver ma tendre, ma profonde reconnaissance par quoi que ce soit! Grand Dieu! qu'ai-je fait pour mériter ce bonheur! C'est mon cri continuel depuis ce matin! Je crains quelquefois de devenir folle de bonheur! Je *vous* reverrai! je reverrai mes sœurs! Carlsrouhe! ces lieux si chers! La joie, les préparatifs pour un voyage de si longue haleine, survenu si subitement, et que je hâte autant qu'il est dans mon pouvoir, tout cela fait que je ne me retrouve pas. L'Empereur m'a écrit une lettre charmante de Carlsrouhe, remplie de détails les plus précieux et les plus intéressants pour moi. Il a été si heureux de se trouver au milieu de tous les miens, à ce qu'il dit, plus heureux qu'il ne s'y attendait! Ma bien-aimée Maman, je crains de mourir de joie: plus j'envisage cet avenir, plus il me transporte! Tout ce qui m'ennuie et m'impatiente, c'est de devoir passer encore par tant de pays avant d'arriver au seul point qui me tient à cœur.

Je vous baise les mains pour la lettre que l'Empereur m'a envoyée de votre part. Je baiserai donc ces chères et bonnes mains en réalité dans six semaines peut-être: que Dieu en soit mille et mille fois béni! Comment faire pour mériter ce bonheur! Adieu, ma bien-aimée Maman, vous voyez que je ne suis pas en état d'écrire une lettre raisonnable. J'embrasse tendrement Frik, en la remerciant pour ses lettres. L'Empereur est enchanté de Frik et lui rend bien justice.“

1814.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

483.

„Königsberg, ce 2/14 Janvier 1814,
Vendredi, à 9 heures du soir.

Ma bien-aimée Maman, depuis la lettre extravagante que je vous ai écrite le jour où j'appris que je vous reverrai, je ne vous ai pas écrit, et c'était une bien grande privation pour moi: combien n'aurais-je pas joui de vous dépeindre à loisir et dans tous ses détails le bonheur que j'éprouvais! Mais, pour du loisir, il n'y avait pas à y penser à Pétersbourg depuis le premier jusqu'au dernier des dix jours que j'y ai passés après la réception de la lettre de l'Empereur. Je ne dormais pas les nuits, je n'avais pas de repos de jour, et ce n'est qu'en voyage que j'ai retrouvé le sommeil. Amélie vous a écrit deux fois, chère Maman. A Riga, j'aurais bien désiré pouvoir le faire à sa place, mais, là encore, pas un moment de repos! Me voici donc, chère et bien chère Maman, à peu près à la moitié du chemin qui me conduit chez vous! Et cependant il y a déjà quinze jours aujourd'hui que j'ai quitté Pétersbourg! D'après mon premier calcul, je devrais être déjà à deux journées de Königsberg, mais le marquis Paulucci, gouverneur général de la Livonie et de la Courlande, m'a fait perdre une journée en Courlande, et, entre Memel et Königsberg, les chemins et les neiges terribles que j'ai trouvés m'en ont fait perdre une seconde. Nous n'avancions pas, nous avons été jusqu'à trois heures pour faire un mille, et, jusqu'aux

La Comtesse Anne Stépanowna Protassoff.

Miniature appartenant à S. M.
l'Impératrice Alexandra Féodorowna.

portes de Königsberg, à tout moment sur le point d'être versés. Jamais je n'ai cru trouver des neiges pareilles et aussi froid de ce côté-ci des frontières de la Russie.

Il faudra encore passer la journée de demain ici. Je n'ose pas le faire paraître, mais chaque moment que je ne passe pas en voiture me donne des regrets. Cependant il faut s'arrêter un jour, et pour réparer les voitures, dont une a été cassée, et pour donner à notre suite le temps de nous rejoindre, et parce qu'on le désire ici, où je suis reçue et fêtée de manière à me confondre. Je sais bien que cela s'adresse à l'Empereur, mais, en attendant, je succombe presque sous l'excès des honneurs qu'on me rend et des attentions dont on me comble. Je prétends qu'il y aurait de quoi guérir par la satiété l'ambition la plus effrénée, si les passions se guérissaient en les satisfaisant. Mais je sais bien que moi qui n'ai pas besoin d'être guérie de cette passion-là (en conscience), je suis accablée de corps et d'âme de tant d'honneurs. Ce qui est plaisant, c'est que, tous les jours presque, nous faisons des entrées triomphales, et, les nuits, il arrive que nous n'avons ni chemises ni lits. L'autre jour, la bonne princesse Prosorofsky pérorait en voiture sur ce qui devait être rendu *à la femme de l'Empereur de Russie, l'épouse du Sauveur de l'Europe*, et peu s'en est fallu que le discours n'ait été achevé dans la neige, car nous allions verser pour la millième fois si l'on n'avait soutenu la voiture. Je bavarde avec vous, ma bonne Maman. Grand Dieu! comme je serai heureuse de le faire de bouche! Que ce Dieu de bonté bénisse l'Empereur pour le bien qu'il me fait, permettez-moi de dire pour le plaisir qu'il vous fait, ma bien chère Maman. Dieu sait que je n'avais pas besoin de ceci pour désirer souvent donner ma vie pour lui, afin de lui prouver tout mon attachement, mais la manière dont il s'est conduit dans cette occasion pour moi ajoute encore tout ce qu'une reconnaissance sincère et entière peut ajouter à de l'attachement!

A présent, chère Maman, je dois vous exprimer ma crainte de vous amener trop de monde. Le comte et la comtesse Litta *) n'ont

---

*) Le Comte Jules Litta (1765—1839) et la Comtesse, née Catherine Engelhardt (1761—1829), en premières noces Comtesse Skavronsky.

pas pu m'accompagner parce que le comte relevait à peine de maladie et ne sortait encore qu'en voiture. Je n'ai pas voulu prendre de dame d'honneur, et deux demoiselles seulement, mais l'Impératrice a exigé que je prenne la princesse Prosorofsky *). C'est au reste le meilleur choix qu'il y ait eu à faire: on n'est pas plus accommodante, plus complaisante qu'elle, et, sous ce rapport, on n'en aurait pas trouvé une seconde comme elle. Je n'ai pas voulu prendre de médecin non plus, mais l'Impératrice mère l'a aussi exigé. Voilà deux personnes qu'elle a sur sa conscience. Amélie a miss Bodé sur la sienne: elle n'a absolument pas voulu la laisser à Pétersbourg. Pour M. Narychkine, s'il parvient jusqu'à Carlsrouhe, il n'y restera pas, pour cause; c'est une affaire arrangée et je vous l'expliquerai de bouche, chère Maman. Quant aux deux demoiselles, au prince Galitzine et mon secrétaire Longinoff, du moins ce ne sont pas des personnes qui feront des prétentions; c'est ce qu'Amélie peut attester. Vous lui dites que vous avez l'intention de vous établir avec nous à Brouchsal, parce que vous pouvez nous y réunir toutes. Mon Dieu! cette pensée de me retrouver comme dans mon enfance me transporte! Il n'y a que quelques retours sur le passé qui l'empoisonnent! J'ai reçu en dernier lieu, chère Maman, votre lettre du 17/29 Décembre écrite deux jours avant mon départ de Pétersbourg; elle m'a trouvée presque sur la frontière. Que je suis charmée que toute l'armée vous voie, Maman! d'abord parce qu'il me paraît qu'ils ne peuvent vous voir sans vous rendre hommage, et puis parce que j'aime que les personnes que je chéris et celles auxquelles je porte un véritable intérêt se connaissent.

Il faut cependant finir, chère et bonne Maman; on attend ma lettre pour l'expédier avec celle à l'Empereur. Je baise mille et mille fois vos chères mains; j'espère avant le 20 Janvier/1er Février, le 18 ou le 19, le faire en réalité. Ah! Maman, comment supporterai-je tant de bonheur! J'embrasse tendrement Frik. Quel bonheur de la revoir, et ses enfants, ce cher Gustave! j'ai reçu encore à Pétersbourg le charmant dessin qu'elle m'a envoyé, c'est une figure délicieuse!"

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky.

484.

„Weimar, ce 30 Janvier 1814,
Dimanche, à 9 heures du matin.

Chère et bien-aimée Maman, me voici à cinq journées de vous, et, lorsque je me dis qu'avant qu'il commence une nouvelle semaine, je serai réunie à vous, j'ai peine à me contenir. J'espère que ce jour si heureux, si marquant dans toute ma vie, sera vendredi prochain. J'avais voulu ne rester ici qu'un jour, arrivée vendredi après dîner, en partir aujourd'hui, mais, comme c'est aujourd'hui le jour de naissance de ma tante, vous approuverez sans doute, chère Maman, que j'aie prolongé mon séjour de vingt-quatre heures. Elle m'a donné la lettre que vous lui aviez envoyée pour moi, chère Maman, et je vais remplir vos ordres le plus ponctuellement possible. Voici donc les arrangements que nous avons pris. Comme le pays entre Francfort et ici est ruiné, à ce qu'on dit, et qu'il me serait cruel de me dire que je serai encore à la charge de ces infortunés par mon voyage, je me sépare ici d'Amélie, sa personne nécessitant deux équipages de plus. Je pars demain, je passe la nuit à Eisenach, mardi à Fulde, mercredi à Francfort, et, comme vous m'avez ordonné de donner une journée à Darmstadt, jeudi matin j'y serai, j'y passerai la journée et la nuit. Amélie me rejoindra, et vendredi nous partirons de bonne heure pour être *toutes seules* à Rohrbach comme vous nous le prescrivez et à l'heure que vous nous fixez. Mon Dieu! Maman, quel moment que celui-là! je puis à peine l'envisager! Je joins ici la liste des personnes qui composent toute notre suite. Vous aurez vu, chère Maman, par ma lettre de Königsberg combien je suis tourmentée de l'idée d'amener trop de monde, et que j'aurais voulu pouvoir être seule avec Amélie et nos femmes de chambre. Je me trouve déjà rapprochée de vous ici, ma bonne Maman, sous plus d'un rapport. D'abord ma tante a bien des choses qui vous rappellent, et puis il y en a mille petites qui ne valent presque pas la peine d'être citées, qui sont le Wesen de mon enfance. J'ai revu Mlle de Staff avec un véritable attendrissement; je ne l'ai pas

trouvée changée du tout. Ma tante a mille et mille bontés pour moi; la seule chose qui me peine, c'est qu'elle me traite trop en grande princesse et non en nièce.

Mais il ne faut pas que je me laisse aller à bavarder ici. Chacun de mes moments est compté, et hier ils ont été si complètement remplis que je n'en ai pas trouvé un seul pour commencer cette lettre. Adieu, ma bien-aimée Maman, au revoir! Peut-être devrai-je encore vous écrire de Darmstadt. Que n'y suis-je déjà! que ne suis-je plutôt à vendredi! Je vous baise mille et mille fois les mains, et embrasse tendrement Frik, qui n'a pas une petite part à la joie que j'éprouve. Adieu, Maman, ma bien-aimée Maman, j'ai marqué M. Narychkine, parce qu'il partira dès que je serai avec vous, chère Maman."

485.

„Oehringue, ce 10 Septembre,
à 9 heures ½ du soir.

Chère et bien-aimée Maman, vous écrire fait ma seule consolation: je me trouve si isolée au milieu de ma société; leur conversation et leurs plaisanteries me sont extrêmement à charge. Je me trouve étrangère avec eux, et, à présent que je vous ai quittée, je désire avec une impatience être avec Caroline, afin de me retrouver avec un individu de ma famille. Quelquefois il me semble que je ne pourrai plus me faire à cet isolement; d'autres fois il me paraît que tout ce qui s'est passé depuis sept mois n'a été qu'un beau rêve et que je me réveille maintenant. Quand aurai-je de vos nouvelles? Malheureusement on dit que cette lettre ne vous parviendra que lundi soir. Je suis arrivée ici à huit heures, et je demeure à la poste. Le prince m'a reçue et m'a demandé à amener sa femme, qui est revenue bientôt après. Elle est jolie, un peu trop forte, et a une figure de famille. Ma société trouve qu'elle rappelle l'Impératrice mère: pour moi, je trouve qu'elle ressemble en beau à la Grande-Duchesse Catherine. Le prince est tout à fait bien aussi, tant pour la figure que pour la tournure. Mais j'oublie qu'il m'a dit que vous le connaissiez.

Je suis fatiguée, chère Maman, plus d'âme que de corps, et vais me coucher. Je compte partir demain à sept heures; je ne sais

si j'y réussirai. Je suis si désorientée: il me semble à chaque instant que je vous dirai ceci ou cela, et que ce n'est que remis à quelques jours! J'embrasse tendrement mes deux sœurs. Adieu, ma chère et bien chère Maman, je vous baise mille fois les mains et voudrais pouvoir vous exprimer tout ce qui se passe en moi."

486.

„Nymphenbourg, ce Lundi, 12 Septembre 1814.

Chère et bonne Maman, me voici enfin arrivée depuis six heures du soir, mais j'ai eu le guignon de manquer d'un quart d'heure Caroline et le Roi à Tachau, où ils étaient venus à ma rencontre. Nous n'avons pas pu aller plus loin que Nordlingen, hier: le temps était si mauvais et les montagnes dans la matinée nous avaient si fort arrêtés que nous ne sommes arrivés à Nordlingen qu'à neuf heures du soir. Nous n'aurions pas été avant minuit ou une heure à Donauwörth, et le reste des équipages peut-être pas avant le matin. J'envoyai sur-le-champ une estafette à Caroline, mais, par je ne sais quel malheur, cette estafette ne la trouva plus ici et ne l'atteignit qu'à Tachau, d'où ils repartirent aussitôt, croyant que je n'arriverais que fort tard dans la soirée, et j'arrivai, moi, ici une demi-heure au plus après eux! Voilà une longue histoire fort embrouillée, mais qui était nécessaire pour vous expliquer la journée, chère Maman. Je suis bien, bien heureuse de me trouver avec Caroline et chez elle, mais j'ai encore le cœur serré et suis désorientée de la voir seule. Elle attend ma lettre, et je n'ose la prolonger davantage. J'embrasse tendrement mes sœurs. J'écrirai à Amélie la prochaine fois; j'ai besoin de lui écrire d'ici, où son esprit semble revenir. Mon Dieu! comme les habitudes et liens de l'enfance se reprennent vite! Je ne puis me faire encore à l'idée de ne plus être à portée ni de vous ni de mes sœurs, et j'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience. Je baise mille fois vos chères mains, ma bien-aimée Maman."

487.

„Munich, ce 20 Septembre 1814,
Mardi, à 10 heures ½ du soir.

Chère et bonne Maman, voilà deux jours que je cherche à dérober un instant pour vous écrire, Caroline de même, et ni elle ni moi ne pouvons en venir à bout. Les matinées se passent en courses: depuis que nous sommes en ville, nous rentrons vers trois heures ordinairement; alors commence une toilette en poste, et à peine est-elle commencée, que le Roi envoie déjà demander si on peut servir. Pour l'après-dînée, elle n'existe pas, car on a à peine le temps de rentrer chez soi qu'il faut partir pour le spectacle ou le concert. Celle d'aujourd'hui, toute petite qu'elle était, a été employée à faire des visites aux Altesses qui sont arrivées hier, la Duchesse et la Princesse Charlotte. L'Electrice est arrivée cette après-dînée. J'ai fait sa connaissance dans la chambre à coucher de Caroline, où elle attendait que nous fussions levés de table, et elle parut après dans le salon. Elle nous a apporté de Vienne des nouvelles qui font dresser les cheveux! L'Impératrice m'attendra à Linz et m'y retiendra, dit-elle, trois jours en fêtes. L'Empereur en fera autant à l'Empereur Alexandre à Brünn. Pour mon Seigneur et Maître, il prendra le mors aux dents: il entraînera l'Empereur d'Autriche ou bien enjambera par-dessus lui, mais il n'y tiendra pas. Pour moi, malheureuse, je ne sais ce que je deviendrai, surtout s'il est vrai, comme le dit encore l'Electrice, que je dois voyager tête-à-tête avec l'Impératrice d'Autriche de Linz à Vienne. Il me semble qu'en partant de Munich, je vais me jeter tête baissée dans un chaos.

Ma bien-aimée Maman, j'ai tant de choses à vous dire et voudrais vous en dire encore tant, que je ne vous ai pas remerciée jusqu'à présent pour vos deux lettres par Edelsheim et pour deux autres par la poste du 14 et du 17 Septembre. J'ai reçu la dernière cette après-dînée, et je l'ai lue au concert furtivement, en la cachant dans le livret du concert: jugez d'après cela du loisir que j'ai ici! Que vous êtes bonne d'avoir pensé à ma fête, chère et si chère Maman, et que je vous remercie pour tout ce que vous voulez bien

me dire! Ici elle a été complètement ignorée: j'ai fait promettre par serment à toute ma suite qu'il n'en serait pas fait mention, et ils ont fidèlement tenu parole.

Je ne vous parle pas, chère Maman, des plaisirs d'ici; Edelsheim, qui vous en reviendra tout fraîchement, vous en fera le détail. Ce matin nous avons été à Schleisheim pour voir la galerie de tableaux qui s'y trouve, hier à celle d'ici et à la belle chapelle du Château, d'où nous avons été voir une très belle collection de peintures sur porcelaine que le prince Royal fait faire. Dimanche matin, nous avons été à Biderstein et au Jardin Anglais, demain à l'Académie des Arts et à l'Eglise des Jésuites. Ajoutez-y, chère Maman, demain et après-demain des séances à Stieler, auquel Caroline a désiré que je donne le peu de temps que je puis encore donner, et vendredi je pars.

J'ai enfin reçu avant-hier un courrier de l'Empereur, qui compte être le 25 ou le 26 à Vienne. Je croyais m'arranger à arriver le lendemain de son arrivée, mais l'embuscade à Linz bouleverse tous mes plans: une fois entre les mains de l'Impératrice, je ne suis plus maîtresse de mes actions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de l'Impératrice mère, qui me dit que les Grands-Ducs ne l'entretiennent que de la beauté du pays de Bade, de celle du jardin de Carlsrouhe, du grand saule, de la superbe végétation, enfin ils en disent tant qu'elle me demande de lui procurer un plan du jardin de Carlsrouhe, s'il en existe un. Je ne sais, chère Maman, si cela sera possible....

Mercredi, à 9 heures du matin.

J'ajoute deux mots à cette lettre, chère Maman, qui doit partir par estafette. Caroline avait gardé chez elle la vôtre, et cela m'avait fait oublier de vous parler d'un article essentiel, qui est la nouvelle demande du Roi Gustave....

Vous saurez sans doute déjà que le cousin de Weimar est ici. Il est d'une humeur charmante et compte aller d'ici à Carlsrouhe. Il ne va pas à Vienne; ni ma tante ni Grande-Duchesse ne veulent qu'il y aille, chacune par des raisons différentes. Son père seul veut qu'il y aille, mais lui-même n'en a nulle envie. Il a fait semblant de me demander conseil à ce sujet, et a fini par s'en tenir à ce qu'il avait décidé préalablement. Il dit que sa femme ne veut pas qu'il y

aille parce qu'elle sera peinée de voir qu'il ne partagera pas les honneurs qui lui seront rendus comme à une Grande-Duchesse. Ce sont des singuliers rapports conjugaux que ceux qui proviennent de ces mariages-là! Adieu encore une fois, ma bien-aimée Maman, que je chéris si tendrement."

488.

„Vienne, ce 2 Octobre 1814.

Je reçois à l'instant, chère et bien-aimée Maman, votre lettre du 24 Septembre, et vous en baise mille et mille fois les mains. Il y a si longtemps que je ne vous ai écrit, que je m'en sens toute mal à mon aise, mais, dans ce moment-ci même, je ne le fais qu'à la dérobée, en attendant l'Empereur pour aller à la messe chez notre ministre. Vous aurez vu, chère Maman, par la lettre que j'ai écrite dernièrement à Amélie comment j'ai revu l'Empereur et fait la connaissance de l'Empereur et de l'Impératrice d'Autriche. Tout ce qu'on nous avait dit à Munich était faux, et je vous ai écrit de cette manière-là bien des commérages. Nous demeurons à la Burg, et il n'a jamais été question de demeurer ailleurs. On a eu la bonté et l'attention de loger Caroline porte à porte avec moi, ce qui est d'un bien grand agrément. Nous sommes ensemble tout le temps qui est à notre disposition: je soupe chez elle régulièrement tous les jours; jusqu'à présent, j'y ai dîné aussi les deux fois que nous n'avons pas dîné chez l'Empereur d'Autriche...."

489.

„Vienne, ce 11 Novembre 1814,
Vendredi, à 6 heures ½ du soir.

Que je vous suis reconnaissante, chère et bonne Maman, de m'avoir rassurée par votre lettre du 2 Novembre que j'ai reçue aujourd'hui sur l'inquiétude où m'avait jetée celle du 31 Octobre, reçue avant-hier. J'étais peinée au delà de l'expression de penser que vous étiez si longtemps sans nouvelles de notre part. Aussi, bien positivement, cela n'arrivera plus. Que Charles envoie des courriers ou n'en envoie pas, j'écrirai toujours par la poste, quoique cela ne

soit pas la voie la plus agréable. Nous avons reçu aussi aujourd'hui les lettres dont M. de Berkheim était le porteur: il est arrivé ce matin. Je dois cependant justifier Charles devant vous, chère Maman. Il n'a pas retenu nos lettres, les miennes étaient parties, ou devaient l'être du moins, par le courrier russe, et Caroline ne lui avait pas donné encore la sienne. Il est donc parfaitement innocent cette fois, et il n'y a que les apparences qui sont contre lui. D'après les lettres qu'a apportées M. de Berkheim, William a positivement la rougeole, mais il paraît qu'elle est si bénigne qu'il faudrait presque la désirer aux enfants de Frik. Charles de Brunswick l'a-t-il déjà eue? Je crois qu'ils auront le temps d'en passer tous par là et d'en guérir avant notre arrivée à Brouchsal. Ah! oui, chère et bonne Maman, combien je voudrais m'y reposer, m'y dorloter longuement! Que ne puis-je concilier et le devoir qui me rappelle en Russie et le désir qui va toujours en croissant de voir encore un printemps et un été dans ce beau pays de Bade! Je crains d'y être restée trop longtemps pour mon repos et d'emporter trop de regrets. Toutes mes pensées maintenant se portent sur Brouchsal: quand j'y serai revenue, comment ferai-je pour m'en arracher de nouveau! Ah! n'y pensons plutôt pas! Il est vrai que je supporte étonnamment toutes les fatigues de la vie que je mène ici. Je n'ai eu que quelques jours de migraine la semaine dernière, et c'est s'en tirer à bon compte. Pour cette semaine-ci, c'est aujourd'hui le premier jour sans bal. Lundi, il y en avait un chez Lord Stewart, qui m'a amusée par ce qu'il avait toute l'originalité anglaise. Il y avait entre autres une chambre destinée aux contre-danses anglaises, où les dames et messieurs de cette nation se démenaient de manière à m'amuser royalement. Le nombre ici en est assez grand pour former presque un bal entier d'Anglais. Je vous prie, chère Maman, de dire à Amélie que Mad. Weresby Pole, jadis Miss Sidney Long, dont le mariage nous a tant occupées ainsi que les gazettes, est ici actuellement. Elle n'est pas plus haute qu'un chou, et a fait à ce bal en question des bonds plus hauts que sa personne. Mardi il y eut une fête charmante chez le prince Metternich. C'était un bal masqué, mais de société, et il y avait différents quadrilles de costumes nationaux de la monarchie autrichienne. Mercredi un thé dansant chez une comtesse Esterhazy, mais qui dura jusqu'à trois

heures du matin. Hier, redoute parée, et je crus m'être couchée de bonne heure, parce que j'étais au lit à deux heures après minuit. Je suis étonnée moi-même de la manière dont je supporte cette existence. Cette prétendue course à Baden dont vous me parlez, chère Maman, est complètement controuvée. Je n'ai fait aucune course avec Caroline: malheureusement, soit sa santé, soit la saison y ont mis obstacle, et je regretterai toujours de n'avoir pas vu Baden, dont le site doit être si beau.

Pardon, chère Maman, je m'aperçois que j'ai pris un papier où j'avais commencé une réponse à une lettre de la Reine d'Angleterre que Lady Cathcart m'a remise de sa part. Cette Lady Cathcart paraît une bien bonne femme, mais ce ne sera pas une grande ressource pour la société de Pétersbourg.

Caroline a fait sa première sortie lundi passé au spectacle pour voir le ballet de *Nina*, joué par Mlle Bigottini. Je l'avais vu la veille; c'est réellement un spectacle déchirant, et jamais je n'ai cru qu'un ballet pourrait m'émouvoir plus que bien des tragédies: tant de monde pleurait. Ce spectacle remue dans l'âme toutes les sensations douloureuses qu'on a jamais éprouvées. Adieu, chère et bien-aimée Maman, je dois vous quitter et vous baise à la hâte et bien tendrement les mains: c'est l'Impératrice qui me fait dire qu'elle va venir chez moi. J'embrasse tendrement mes sœurs en les remerciant pour leurs lettres, et écrirai à l'une d'elles dans quelques jours."

1815.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

490.

„Vienne, ce 2 Février 1815,
Jeudi, à 1 heure ½.

....De jour en jour je sens combien il me sera difficile de vous quitter définitivement. A présent je ne me regarde pas comme entièrement séparée de vous, mais quelquefois il me semble qu'il me deviendra physiquement impossible de quitter probablement pour toujours l'Allemagne. Tant que j'y suis, il me semble que je ne suis que dans une grande maison, où je suis logée, à la vérité, loin de ceux que j'aime, mais où je puis les retrouver quand je veux, tandis qu'une fois hors de l'Allemagne, ce sera fini! Pardon, Maman, de vous entretenir de mes tristes idées! Le départ de Caroline les a réveillées. C'est avant-hier qu'elle est partie, et je dois cependant à la justice de dire que l'Empereur a été aimable pour moi à cette occasion, qu'il m'a proposé de lui-même de dîner plus fréquemment chez lui, et même tête-à-tête avec moi lorsque je serai seule. Il faut apprécier les choses selon les caractères des individus, et c'est beaucoup pour lui!

Je ne conçois pas d'où Caroline a pris qu'il serait possible que je ne revienne plus chez vous, chère Maman. Je vous ai écrit dernièrement que, quand même je n'en aurais pas eu la certitude de l'Empereur, le moindre doute là-dessus m'aurait fait prendre les devants toute seule plutôt que de renoncer à cette consolation qui m'est si

nécessaire. Voici ce que nous avons arrangé avec l'Empereur. Je partirai d'ici quelques jours avant lui et l'attendrai à Munich, où il ne veut passer que trois ou quatre jours. Lorsqu'il partira de Munich pour Stuttgart, où il veut également donner trois ou quatre jours, je partirai par le chemin par lequel je suis allée à Munich, et viendrai tout droit à Brouchsal dans deux jours. L'Empereur trouvant que je puis me dispenser de passer par Stuttgart, je ne demande pas mieux que d'en éviter la représentation en gagnant surtout ces quelques jours pour Brouchsal. D'ailleurs je n'aurai pas même l'apparence d'un tort vis-à-vis du Roi de Wurtemberg, qui ne m'a pas dit une seule fois qu'il espérait me voir à Stuttgart; même en partant, il n'a pas fait mine d'une phrase de ce genre, ce qui m'a fort convenu, je l'avoue, vu mes projets. Je vous supplie, chère Maman, de ne pas parler du plan de voyage que je vous communique, car, si le Roi de Wurtemberg apprenait que positivement je veux lui échapper, il serait homme à croire me forcer à lui rendre hommage dans sa résidence en me faisant encore une espèce d'invitation tardive qui me mettrait dans l'embarras. Je ne puis nier que je ne suis pas fâchée du tout d'éviter ce nid de Wurtemberg....“

491.

„Vienne, ce 13 Février 1815,
Lundi, à 11 heures du matin.

....J'ai été indignée comme vous de l'article de la gazette qui traite de Gustave. Cependant la signature du *Loyal Suédois* se tourne en épigramme contre lui-même. Il ne serait pas difficile, et assez satisfaisant de répondre à cet article, ainsi qu'à bien d'autres dont les gazettes sont remplies: depuis qu'elles n'ont plus à nous transmettre les hauts faits de Bonaparte et les adulations qu'ils produisaient, on s'attache à de pitoyables personnalités. Aussi si jamais j'ai été dégoûtée des gazettes, c'est bien à présent où je vois combien elles disent de bêtises, quand ce ne serait que sur le séjour des souverains à Vienne. A peu près toutes les anecdotes citées n'ont pas le moindre fondement. Je demande pardon à Amélie de mon blasphème contre les gazettes, en l'embrassant de tout mon cœur de même que Frik....“

492.

„Munich, ce 13 Mars 1815,
Lundi, à 1 heure.

Chère et bien-aimée Maman, me voici arrivée à Munich depuis hier soir. J'ai quitté Vienne jeudi matin, mon départ ayant été fixé à ce jour et tous les préparatifs et congés trop avancés pour le retarder. La nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe, nouvelle arrivée mardi à Vienne, m'aurait cependant fait remettre le mien de quelques jours, si c'eût été possible. Elle a causé une grande sensation et a laissé tout le monde en suspens. L'Empereur Alexandre, qui comptait positivement quitter Vienne du quinze au vingt, ne peut maintenant rien fixer encore. Il m'a cependant engagée lui-même de partir et m'a dit d'attendre ici de ses nouvelles ou lui-même. Je ne suis pas arrivée avec des dispositions bien gaies, chère Maman. Je n'ai que deux alternatives: ou bien je suis à la veille de quitter tout ce qui m'est cher, ou bien à la veille de voir recommencer toutes les scènes d'horreur que nous avions crues finies pour longtemps. Si la guerre se rallumait, sans doute, il serait bien probable que mon séjour en Allemagne se prolongerait, mais à quel prix, grand Dieu! Je n'ose pas le désirer! J'attends des nouvelles de l'Empereur d'un moment à l'autre, et, dès que j'en aurai, je vous écrirai, chère Maman.

C'est en route de Vienne ici que j'ai reçu votre lettre du 6 Mars par le courrier que j'ai rencontré. Je vous en baise bien tendrement les mains, ma bonne Maman. D'après le premier plan de l'Empereur, vos désirs étaient remplis. Il m'avait dit expressément de ne quitter Brouchsal que quelques jours après lui. J'aurais eu le temps alors de le rejoindre à Berlin pour les derniers trois ou quatre jours qu'il y aurait passés. Maintenant quelque chose d'inexplicable me dit que mon séjour s'y prolongera, et je suis partie de Vienne avec un sentiment de vague où toutes les chances imaginables peuvent se placer. J'ai eu froid et mauvais temps en route, surtout en approchant d'ici. J'attribue cet inconvénient un peu au climat de Munich. Frik m'écrit qu'à Carlsrouhe tout commençait déjà à verdir, et à Vienne il s'en

fallait de peu. L'Impératrice d'Autriche m'a accompagnée jusqu'à la première couchée. Elle avait eu l'aimable attention d'ordonner aussi à Julie de s'y trouver, ce qui m'a fait grand plaisir, ainsi qu'à Julie. Il m'en a coûté, comme à Caroline, de quitter Vienne, Charles, Louis de Darmstadt et les Hombourg, que j'aime réellement comme des frères. En me séparant de Fritz et de Philippe, j'ai été doublement peinée par l'idée de la possibilité de les voir courir de nouveaux dangers. En général, le charme de Vienne n'a pas manqué son influence sur moi aussi, je l'avoue bonnement. Cependant je suis bien heureuse de me retrouver avec mes sœurs, et je m'y crois plus chez moi qu'à Vienne. J'ai trouvé la Duchesse encore ici, de même que l'Electrice. Le Roi se désespère d'être retenu encore, tandis qu'il voulait partir quelques jours après moi. Enfin il faut espérer cependant que dans peu tout se débrouillera. J'en ai une sorte de terreur, parce que, de quelque manière que cela se décidera, il y aura du triste pour moi. Adieu, chère Maman, il faut que je vous quitte pour m'habiller et faire encore avant dîner une visite à la Duchesse. Mes sœurs sont allées promener en voiture et je suis restée pour vous écrire. J'embrasse Frik et vous chéris, ma bonne Maman, au delà de toute expression."

493.

„Nymphenbourg, ce 18 Mai 1815,
Jeudi, à 7 heures du soir.

Il me semble, chère et bonne Maman, que je trompe l'impatience que j'ai de me retrouver avec vous en profitant du départ de M. de Siebelsdorff pour vous écrire, quoique je n'aie rien de particulièrement secret à vous dire. Sans doute il me paraît qu'il y a mille choses que je voudrais vous communiquer, mais je les réserve pour la conversation. Nous sommes ici depuis tantôt à dîner et nous avons débuté par de la pluie. Cependant le temps est doux et agréable, et je viens de faire un tour de jardin avec Mlle Stourza *). J'ai du moins l'avantage ici de voir de la verdure, tandis qu'à Munich les quatre murs qui me bornaient la vue m'étouffaient par ce beau temps.

*) Mlle Alexandrine Stourdza, demoiselle d'honneur.

S'il n'est pas trop mauvais, nous avons l'intention, Amélie et moi, d'aller samedi ou dimanche faire une course au Tegernsee, à douze lieues d'ici. C'est, de tous les beaux lacs de la Bavière, le plus rapproché, excepté le Lac de Staremberg, et cette course nous prendra tout au plus deux jours. M. de Siebelsdorff, qui en est revenu avant-hier, a encore redoublé mon désir de voir ce site, et ne vous moquez pas de moi, chère Maman, si je vous dis que j'ai une véritable soif de belle nature. Le pays de Bade m'a gâtée sous ce rapport-là!

Vendredi, à 1 heure.

Hier, après vous avoir écrit, chère Maman, j'ai reçu par un de nos généraux arrivé de Vienne une lettre de l'Empereur, la première depuis près de six semaines. Il m'y annonce *enfin* qu'il quitte Vienne le 25 et sera ici le 29. Cette nouvelle m'a fait plaisir sous tous les rapports, d'abord parce que son départ de Vienne m'approche du moment de vous revoir, bien chère Maman, quoique je crains que je serai obligée d'attendre ici l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, qui suivront de près l'Empereur Alexandre. On m'assure qu'il serait impoli de ne pas les attendre, surtout l'Impératrice, qui m'a annoncé depuis longtemps son arrivée ici. Mais j'avoue que je me passerais fort de l'avantage de les voir et je voudrais pouvoir partir le lendemain du départ de l'Empereur. Charles m'a paru ici dans les meilleures dispositions d'activité. Je désire qu'il les ait apportées à Carlsrouhe. Voilà du moins le Palatinat conservé, et cela non sans beaucoup d'efforts! L'on peut bien dire qu'il a été défendu à outrance, heureusement, dans cette affaire-ci. L'Empereur Alexandre a fortement protégé Charles, par des raisons secondaires peut-être, mais il en a profité. Les sujets de conversation ne me manquent pas avec vous, ma bien-aimée Maman, du moins de quelque temps. Mais j'ai une telle impatience de me retrouver chez vous, qu'il me semble quelquefois que ce moment n'arrivera jamais. Le temps est détestable, et ceci, ainsi que des difficultés qu'on me fait, remettra probablement notre course au Tegernsee, si elle ne manque pas tout à fait, comme c'est encore possible. Le Prince Royal est ici depuis hier, avec une moustache qui ressemble plutôt à du barbouillage qu'à ce qu'elle doit être. Il a laissé sa femme à la veille d'accoucher."

494.

„Nymphenbourg, ce 27 Mai 1815,
Samedi, à 1 heure.

....Nous avons fait aussi une course de huit lieues dans le Tyrol à l'Achensee, qui a un site assez sauvage, mais qui est curieux par sa couleur; les reflets des hautes montagnes qui l'entourent le font paraître tout noir, sa grande profondeur y contribue aussi. Comme j'ai besoin de vous tout dire, ma bien-aimée Maman, je dois vous avouer que je me suis fait là la réputation d'une poltronne sur l'eau. Il n'y avait pour nous mener sur ce lac, qui est très grand, qu'une nacelle d'une apparence assez frêle, guidée par une petite fille d'onze ans, un vieillard et une jeune fille de dix-huit ans qui ramait. Quoique ce bon homme faisait ce métier depuis quarante-cinq ans, à ce qu'il disait, tout cet équipage m'a paru si précaire, que j'ai supplié qu'on abrégeât la course sur le lac le plus possible, en disant tout bonnement que j'avais peur. J'en ai eu honte ensuite, mais le coup à ma réputation était porté. Ainsi, Maman, s'il vous revient de la Bavière que je suis une poltronne, vous saurez du moins à quoi l'attribuer.

Ce qui m'a paru plaisant, c'est qu'en revenant du lac pour dîner à l'auberge de l'Achenthal, il y avait là un Monsieur de la poste qui me demanda si je n'avais pas trouvé bien effrayant le chemin de Tegernsee qui passe à côté de précipices, de torrents, etc., et, lorsque je lui dis que non, il admira mein Heldensinn et je me dis avec humilité que, s'il m'avait vue sur le lac, il n'aurait pas eu lieu de s'extasier de mon héroïsme....“

495.

„Nymphenbourg, ce 2 Juin 1815,
Vendredi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, c'est hier que j'ai reçu votre lettre du 29, et je vous en baise tendrement les mains ici. Avant de l'avoir reçue, je me proposais déjà de vous écrire aujourd'hui pour vous faire part du résultat du séjour de l'Empereur avec nous. D'abord, comme

je m'y attendais, il trouva bon que je reste en Allemagne aussi longtemps qu'il sera à l'armée, et cette certitude m'est d'un bien grand soulagement. Indépendamment du bonheur de passer encore quelques mois avec vous, je suis soulagée de l'idée que je serai le plus rapprochée possible de l'Empereur dans un moment où il va de nouveau être exposé aux dangers de la guerre. Ma place est toujours, il me semble, le plus près possible de lui. Ne lui étant d'aucune utilité en Russie, qu'y aurais-je fait sans lui, et, lorsque je puis, en satisfaisant ce devoir-là, y réunir l'avantage inexprimable d'être auprès de vous, chère Maman, il me semble que dans la balance *tout* l'emporte contre *rien*. Quant à mon arrivée chez vous, elle n'est pas aussi prochaine encore que je l'aurais désiré. J'ai exprimé à l'Empereur le désir extrême que j'ai de pouvoir passer avec vous *le 20* de ce mois, et il m'a promis de me faire savoir vers le 15 s'il juge que je le puisse ou non. J'espère toujours qu'il le trouvera possible, car il me serait réellement *douloureux* de passer loin de vous, étant en Allemagne, ce jour si intéressant pour nous. Je compte donc, en attendant cette réponse, faire une petite course d'une dizaine de jours à Salzbourg et Inspruck, et, si je reçois le 15 cette permission tant désirée, je partirai le 16 pour Brouchsal ou Carlsrouhe, comme vous me l'indiquerez, chère Maman. Vous verrez probablement l'Empereur dans peu. Je suppose toujours que, lorsqu'il sera à Heidelberg, il vous donnera rendez-vous à Rohrbach. Que ne puis-je y voler! je laisserais derrière moi sans regret et Salzbourg et Inspruck."

496.

„Nymphenbourg, ce 15 Juin 1815,
Jeudi, à 7 heures du soir.

Chère et bonne Maman, en arrivant ici tantôt pour dîner, j'y ai trouvé M. Ouvaroff qui m'attendait depuis hier. J'écris par lui à l'Empereur et le charge de cette lettre pour vous, bien chère Maman. Nous voici au 15, et, jusqu'à présent, je n'ai rien encore de l'Empereur. J'ai hâté mon retour autant que possible pour ce jour, dans l'espoir de pouvoir me mettre en route pour Brouchsal le 17, mais je commence à craindre que l'Empereur ne me permettra pas de venir

encore. J'en serais affligée au delà de l'expression, bien plus que je ne puis vous le rendre par des paroles!

J'ai trouvé ici en arrivant votre lettre du 11 Juin, et vous en baise mille fois les mains. Vous êtes étonnée, chère Maman, que je sois charmée à présent de rester en Allemagne, tandis que, l'été dernier, je désirais retourner en Russie, et je profite de la facilité de vous écrire à cœur ouvert pour vous dire qu'il me paraît que ma position est différente. Ce qui me peinait l'été dernier, c'était le mauvais effet que je craignais pour moi du retour de l'Empereur à Pétersbourg sans moi, tandis que j'avais annoncé que je ne resterais qu'autant que lui. Je craignais qu'on ne m'accusât de négliger mes devoirs envers lui et envers la Russie, et que cela ne nuise à l'attachement qu'on pouvait y avoir pour moi. Tant que l'Empereur était en pays étranger, personne ne pouvait blâmer mon séjour auprès de vous, mais, lui rentrant et moi ayant l'apparence de ne pas pouvoir me résoudre d'y revenir, je craignais qu'on ne me méjugeât. Si j'ai eu raison, le coup est porté, mais, si ces craintes n'étaient pas fondées, alors à plus forte raison on ne saurait s'étonner qu'ayant la facilité de rester rapprochée de l'Empereur, et sous *votre* égide, j'en profite. Quelle est la femme de particulier qui ne cherchera pas à se rapprocher de son mari lorsqu'il est exposé aux dangers de la guerre et que c'est d'ailleurs facile? Voici, chère Maman (indépendamment d'autres circonstances trop longues à détailler par écrit) ma façon d'envisager la différence de ma position de cette année-ci avec la dernière.

A mon grand regret, je vous écris fort à la hâte, puisque M. Ouvaroff veut partir ce soir....“

497.

„Nymphenbourg, ce 16 Juin 1815,
Vendredi, à 10 heures du matin.

Je vous avais écrit hier soir, chère Maman, par M. Ouvaroff, et, ce matin, à mon réveil, je reçus une lettre de l'Empereur du 14 qui me donne la permission tant désirée d'arriver à Brouchsal pour le 20. J'ai donc arrangé avec Amélie, si cela vous convient, chère Maman, d'arriver le 19 au soir. Nous partirons demain après dîner, voyagerons la nuit de samedi à dimanche, et pourrons de cette ma-

nière être à Hall pour le dimanche soir, où nous passerons la nuit. De cette manière, et en partant de Hall de bonne heure, nous pourrons être lundi soir d'assez bonne heure à Brouchsal. Je me trouve si heureuse de pouvoir enfin compter pour sûr de vous revoir bientôt, chère Maman, et surtout de passer avec vous ce jour si marquant pour moi! J'en ai une reconnaissance inexprimable à l'Empereur!..."

498.

„Francfort, ce 3 Novembre 1815,
Vendredi, à 11 heures et demie du matin *).

Chère et bien-aimée Maman, Je bénis Dieu de savoir par les lettres de Frik que votre santé est bonne: c'est l'essentiel! Quant à la peine, je ne sens que trop qu'il n'y a rien à y faire. La mienne s'adoucira, s'il plaît à Dieu, avec le temps, par l'espérance peut-être, mais jusque-là il faut la porter, et je la porte tant bien que mal; mes larmes sont toujours prêtes à couler. Je me retrouve, comme je vous l'ai dit, bien chère Maman, reportée à vingt-trois ans en arrière, avec la différence qu'alors les distractions et l'expectation seule de distractions avaient plus de pouvoir sur moi: maintenant, il faut chercher des forces et du courage à la seule source, et la plus sûre, de toutes choses! Je ne me croyais pas séparée de vous hier surtout, à Darmstadt, où je me sentais si fort encore dans un cercle de famille: Mimi, Louis et tous les individus de leur maison, mon oncle Christian, que j'avais vu récemment avec vous, le local même de Darmstadt, dont je vous ai si souvent entendu parler, tout me faisait illusion. J'ai demandé à voir le reste de l'appartement de ma grand'mère, dont il avait encore été question en dernier lieu, et j'ai trouvé dans un cabinet presque tous les portraits de mes tantes qui sont dans votre cabinet à Brouchsal avec le vôtre de plus. Mon oncle Christian m'a promis qu'il viendrait aujourd'hui à Hombourg, et il nous a dit de ne pas y être avant trois heures. Le Grand-Duc de Weimar était parti avant-hier matin de Darmstadt, et je le trouverai à Eisenach.

---

*) L'Impératrice passa à Bade une partie de 1815, de Juin à Novembre: de là cette interruption dans sa correspondance. Il en est de même pour presque toute l'année 1814.

Il avait chargé Louis de m'engager à aller en droiture d'Eisenach à Weimar et d'y passer la nuit. La Grande-Duchesse Anne ayant changé mes plans, j'ai cru ne pas pouvoir m'y refuser sans impolitesse, d'autant plus que cela me fait gagner quelques heures. Je coucherai donc lundi soir à Weimar, mardi à Leipzig, mercredi à Treuenbrietzen, et j'arriverai jeudi de bonne heure à Berlin. Ce calcul pour m'éloigner du seul lieu où je voudrais être est bien triste! Hier, en partant de Darmstadt par le côte opposé à celui d'où j'étais venue, il me semblait que je devais crier: Nicht dahin! Nicht dahin!....“

499.

„Berlin, ce Samedi 18 Novembre 1815,
à midi et demi.

Chère et bonne Maman, me voici arrivée depuis hier. Avant-hier soir, j'arrivai à Potsdam pour y passer la nuit; j'y trouvai le Roi, la Psse Charlotte, le Pr. Guillaume et sa femme. De Potsdam, j'allai hier matin à Charlottenbourg, et de là le Roi me fit faire mon entrée ici. Je débutai par une migraine affreuse, et qui m'obligea de quitter le spectacle avant la fin. C'est un reste de faiblesse encore, mais cela même me fait croire que ma santé se remet, puisque les migraines appartiennent à l'ordre accoutumé de mon existence.

Je voulais partir demain, mais le repos que j'ai été obligée de demander pour la journée d'aujourd'hui m'oblige à remettre mon départ à après-demain, afin de donner, si cela se peut, la journée de demain aux devoirs de société....“

500.

„Königsberg, ce 28 Novembre 1815,
Mardi, à 7 heures du soir.

J'espérais trouver ici, chère et bonne Maman, de vos nouvelles ou bien des lettres de mes sœurs, mais mon espoir a été déçu, et maintenant je crains bien de ne plus en recevoir jusqu'à Pétersbourg: il faut que je voyage plus vite que la poste, quoiqu'il me semble que j'avance bien lentement. Je suis arrivée hier vers cinq heures du soir, le huitième jour de mon départ de Berlin. Je me flattais de n'en

mettre que six, mais les chemins sont si mauvais que, ne pouvant pas commodément passer la nuit partout, il a fallu faire quelques journées courtes en comparaison des autres. Je repars demain, et il me faudra encore quatre jours de patience, car ce n'est que samedi que j'arrive à Memel. Dimanche, s'il plaît à Dieu, je passerai la frontière.

Je suis d'une impatience d'arriver, contre laquelle j'emploie tous les efforts de ma raison. Vous savez, chère Maman, combien *l'action de voyager* m'est désagréable, et, lorsqu'elle est encore accompagnée de toutes les circonstances de ce voyage-ci, c'est une véritable école de patience: mauvaise saison, mauvais chemins, regrets, pensées tristes, je suis en guerre contre tous ces ennemis!

Lorsque cette lettre vous parviendra, chère Maman, du moins pourrez-vous vous dire que je suis arrivée à Pétersbourg, et vous ne vous apitoyerez plus autant sur mon compte. Il me semble qu'il faut bien quinze jours à ma lettre pour parvenir sur les bords fortunés du Rhin. Hélas! j'y pense à présent comme au paradis! A Vienne, à Munich, je les désirais: combien à plus forte raison à présent! Ici l'on est déjà en plein hiver, et je n'ai vu que de la neige en Prusse....“

501.

„Riga, ce 25 Novembre/7 Décembre 1815,
Jeudi, à midi.

Chère et bien-aimée Maman, c'est enfin de la Russie que je vous écris, et je vous dirai (puisque je sais que c'est vous donner de la satisfaction) que, depuis que j'y suis, j'éprouve de la consolation et un sentiment moins pénible que pendant le reste de mon voyage. De loin l'on croit qu'être arrivé à Riga, c'est être presque à Pétersbourg: cependant j'ai encore cinq longues journées, qui seront un peu fatigantes, surtout si le froid qu'il a fait ces jours-ci continue. A la frontière, je croyais arriver ici en même temps que l'Empereur, qui était annoncé pour le 24 Novembre/6 Décembre. Ensuite son arrivée a été remise à demain soir, et maintenant, d'après les dernières nouvelles, il viendra plus tard encore.

Je devais repartir ce matin, après être arrivée hier pour dîner, mais je me donne encore la journée d'aujourd'hui de bien; j'en ai

besoin pour me reposer, et il y a espérance que, d'ici à demain, le froid diminuera un peu. D'ailleurs je me trouve toujours fort bien à Riga, que j'aime tant, et, si c'était possible, j'y resterais volontiers quelques jours de plus. Mais, indépendamment de ce qu'il est temps d'arriver enfin à Pétersbourg, je ne sais pas si cela conviendrait à l'Empereur que je l'attende ici. De plus il faut que je tâche de le précéder, afin qu'il ne m'enlève pas les chevaux sur la route.

Depuis le Niémen à Tilsitt, les rivières m'ont un peu chicanée. Figurez-vous, Maman, qu'en approchant de Tilsitt, on m'a dit qu'il faudrait que j'y passe quatre ou cinq jours, puisque le pont était rompu, que la rivière charriait des glaces, qu'il n'était pas possible de passer, etc. Vous pouvez aisément penser, chère Maman, combien j'ai été effrayée de la perspective de ce séjour. Enfin, à force de supplications et grâce aux soins et à la complaisance des préposés, nous avons passé sur des grandes barques, à travers les glaçons, mais sans danger. Ici la Dwina venait de prendre depuis peu de jours seulement, et j'ai passé dans une caisse de voiture posée sur des traîneaux et tirée à bras. La foule de monde qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter et qui faisait cortège m'a un peu alarmée sur une glace formée tout récemment. Les trente-six malheurs d'Arlequin sont venus fondre sur moi dans ce moment-là: un violent saignement au nez et des mains tellement engourdies par les 17 degrés de froid, que je crus un moment les avoir gelées, car je n'y avais plus ni sentiment ni mouvement. Mlle Stourza *), qui avait les mains chaudes, s'empara des miennes, les frotta, les chauffa dans les siennes. Voilà la jalousie de Mlle Walouïeff **) qui s'éveille! Elle prétend que j'ôte mes mains à Mlle Stourza pour les lui donner, et, n'ayant naturellement pas trouvé à propos de lui faire ce plaisir, elle m'a boudée hier toute la journée et m'a fait une de ses scènes habituelles ce matin. A présent je ne puis m'empêcher de rire en pensant à toutes les mésaventures de ce fameux passage de rivière. Cela m'a fait gagner une provision de gants chauds que j'ai achetés ici. Je vous obéis, chère Maman, en vous donnant tous ces détails minutieux.

---

*) Mlle Alexandrine Stourdza, demoiselle d'honneur.

**) Mlle Catherine Valouïeff, demoiselle d'honneur.

Votre lettre du 3/15 Novembre m'attendait ici. Le marquis Paulucci me l'apporta à la dînée avant Mitau, où il vint à ma rencontre ainsi que le Cte Wittgenstein qui a son quartier général à Mitau....“

502.

„Pétersbourg, ce 30 Novembre/12 Décembre 1815,
Mardi, à 9 heures du soir.

Je suis enfin arrivée depuis cette après-midi à 3 heures, chère et bonne Maman, et c'est le premier moment de liberté que je trouve pour vous écrire quelques mots par la poste de demain. Je me porte bien, et le peu qui reste à remédier à ma santé se remettra par le repos. J'avoue que je suis bien charmée d'être en place, car ma patience était un peu lassée, quoique, grâce au Ciel, de Riga ici je n'ai eu de froid sensible que ce matin. Mille et mille grâces, ma bien-aimée Maman, pour la bonté que vous avez de m'écrire si souvent....“

503.

„Pétersbourg, ce 7/19 Décembre 1815,
Mardi, à midi.

Chère et bien-aimée Maman, la dernière poste m'a apporté une lettre de la Freistett écrite le jour où vous aviez fait votre course à Francfort avec mon oncle Christian. La vue de l'écriture de la Freistett a manqué m'effrayer, quoiqu'un peu de réflexion m'aurait d'abord prouvé que, s'il y avait quelque mauvaise nouvelle de Mimi, vous ne me l'auriez pas fait écrire directement. Mais vous savez, chère Maman, que, lorsqu'il s'agit des affections du cœur, on n'est pas maître de son premier mouvement. Veuillez, chère Maman, remercier la Freistett pour son aimable lettre. Je suis bien charmée que vous ayez eu avec ma tante de Hombourg le rendez-vous qui vous tenait à cœur. Qu'il est heureux d'être si rapproché des siens! Je suis peinée et étonnée, chère Maman, que ma lettre de Berlin ait été si longtemps avant de vous parvenir. Que sera-ce des autres!

Voilà huit jours que je suis ici, et toujours encore un peu en l'air. Ce n'est qu'à présent que commencent les déballages et les

affaires, qui étaient toutes renvoyées *à mon retour à Pétersbourg*. Deux matinées, celle de dimanche et celle d'hier, ont été perdues pour ces occupations; la messe et la toilette qui la précède, et nombre de présentations ont rempli la matinée de dimanche. Celle d'hier l'a été par une grande messe et Te Deum à l'Eglise de Kazan, en célébration de la nouvelle de la paix que l'Empereur a apportée avec lui. Il est arrivé trente-six heures après moi.

Je vous ai écrit avant-hier par un courrier qu'il n'est pas question encore de faire partir. Ainsi ma lettre sera bien ancienne, mais, ayant dû écrire à Frik de la part de l'Empereur en réponse à l'affaire dont elle avait chargé M. Bodisko, l'Empereur m'a dit d'envoyer ma lettre au comte Nesselrode, qui la ferait partir par l'occasion d'un courrier allant à Paris. J'apprends cependant qu'il n'y a pas d'expédition encore, et cela me fait craindre que ma lettre à Frik n'arrive après le départ de Gustave. J'ai été chez la comtesse Apraxine samedi soir. Elle se porte assez bien, à sa vue près: d'un œil elle est tout à fait aveugle et de l'autre elle ne voit presque rien. L'oculiste l'assure que c'est une cataracte de la meilleure espèce, et elle va se faire opérer un œil dans peu. Elle me met un peu au désespoir, car un des premiers mots qu'elle m'a dit, c'est qu'elle veut avoir une audience de l'Empereur; dans ce moment, où tout est encore en combustion, et n'ayant pas pu faire en conscience sa commission depuis samedi, elle m'a déjà écrit à ce sujet aujourd'hui! Moi-même je ne vois guère l'Empereur et j'y suis toute résignée: je ne puis pas m'en plaindre, sachant combien il est tarabusté, occupé, accablé d'affaires et de prétentions *de tout genre*. Je patiente, et j'espère que dans quelque temps tout rentrera dans l'ordre. Notre genre de vie est changé, en ce que nous dînons à deux heures à présent, ce qui produit un revirement dans toute la journée. Cela m'arrange fort bien, car, avec mes visites de l'après-dînée chez l'Impératrice mère, il m'était impossible de rien entreprendre après dîner lorsque nous dînions à cinq heures ou cinq heures et demie. Cela fait aussi qu'on se couche et qu'on se lève de meilleure heure, et cela m'arrange également. D'ailleurs mon genre de vie n'est pas réglé du tout encore, ayant dîné en famille tous ces jours, soit chez l'Impératrice mère, soit chez nous.

Je suis sortie presque toutes ces après-dînées. J'ai été chez la comtesse Stroganoff *), qui est en profond deuil pour sa belle-mère et dont le mari est malade, chez la comtesse Apraxine **), chez la Grande-Duchesse Catherine. En rentrant, j'étais, ou avec Lise ou Mad. Pitt, ou seule, et dans mon lit à dix heures et demie ou onze heures. Il faudra voir un peu la tournure que prendra mon genre de vie. Ma pauvre Mad. Gessler a été hier à toute extrémité; elle a demandé elle-même à communier et s'est préparée à la mort. Depuis elle paraît mieux, parce qu'elle dort beaucoup, mais les médecins disent qu'il n'y a aucun espoir. Sa perte m'est bien, bien sensible. J'attendrai à demain pour fermer ma lettre, chère Maman: peut-être la poste de ce soir m'en apporterait-elle de votre part.

A 8 heures du soir.

J'ai déjà reçu cette après-dînée cette lettre que j'attendais avec impatience, ma si chère, si bonne Maman! Elle est du 17/29 Novembre, et je vous en baise tendrement les mains. J'étais sûre que vous seriez satisfaite de votre course de Francfort. Et Philippe qui veut que je croie qu'il a hâté son retour en Allemagne pour moi! Je ne demande pas mieux, son amitié m'est bien chère, mais j'ai assez de raison pour ne pas regretter quelquefois de ne plus l'avoir vu: ç'aurait été un congé pénible de plus. Les plaies de mon cœur à l'égard des congés ne sont pas fermées encore: je le sens surtout aujourd'hui, où j'ai reçu des lettres de tout le monde, et, loin de me faire plaisir, cela m'a attristée. Mon âme se rendurcira ici, j'espère; le feu des épreuves ne lui manquera pas, et cela redonne du ton: elle s'y durcira comme le fer au feu. Cette lettre vous trouvera à Carlsrouhe, mais, d'après ce que Frik me dit, elle n'y sera pas vers ce temps. Je suis charmée que Mimi, après votre départ, aura du moins l'espoir de voir Frik. Ah! je ne puis assez le répéter, qu'on est heureux d'être si rapproché des siens! Que je n'oublie pas, chère Maman, de vous dire (parce que je sais que vous le désiriez) que je reçois des compliments ici sur mon teint; même l'Impératrice mère trouve qu'il a infiniment gagné.

---

*) La Comtesse Sophie Stroganoff.

**) La Comtesse Elisabeth Apraxine.

On trouve aussi que j'ai pris de l'embonpoint, et j'assure à tout le monde, ce qui est vrai, que j'en ai déjà perdu une partie. Je ne conçois pas comment tout par quoi j'ai passé depuis deux mois ne l'a pas fait perdre entièrement, surtout ce cruel voyage: depuis Eisenach jusqu'ici, je n'ai pas eu cinq bonnes nuits! Je ne dormais plus et j'étais heureuse quand j'avais deux ou trois heures de sommeil. Grâce au Ciel, depuis que je suis arrivée, je l'ai retrouvé, car c'est un terrible état. Adieu, ma bien-aimée Maman. Ayez la bonté de dire mille choses de ma part à M. de Stetten, il me semble toujours que je l'oublie en vous écrivant, et bien des choses aussi à tous les autres. Adieu encore une fois, ma bonne Maman, que je chéris si tendrement. J'ai cru vous avoir parlé de la Princesse Charlotte de Prusse *). Je l'ai trouvée grandie, mais du reste pas changée pour la figure. Elle est bien bonne enfant, bien naturelle, et m'a témoigné beaucoup d'amitié. Elle paraît aimer le Grand-Duc Nicolas, mais je n'ai cependant rien remarqué qui eût l'air passionné."

504.

„Pétersbourg, ce 18/30 Décembre 1815,
Samedi, à 11 heures 1/2 du matin.

Chère et bien-aimée Maman, mon attente n'a pas été trompée; je voulais vous écrire hier encore et fermer mon paquet, mais j'espérais une lettre de votre part entre hier et aujourd'hui, et j'ai en effet reçu celle du 28 Novembre/10 Décembre après dix heures du soir. Je ne puis et ne sais assez bien vous remercier, ma bonne Maman, pour la bonté que vous avez de m'écrire si souvent, mais c'est ma plus grande, ma seule consolation de recevoir des lettres des lieux où j'ai laissé mon bonheur actuel, et surtout de vous, chère Maman.

Les premiers moments de mon arrivée ici étaient agréables, mais, je ne le cache pas, à mesure que le temps passe, je sens plus péniblement la privation du bonheur que j'ai goûté pendant près de deux ans d'être toujours au moins avec quelques personnes de ma

*) Fiancée du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch, la future Impératrice Alexandra Féodorowna.

famille. Il m'est difficile de me réhabituer à de certaines allures dont on perd volontiers le souvenir quand on les perd de vue, et qu'on n'imagine pas lorsqu'on ne les voit pas. Enfin la Russie et la Cour de Pétersbourg sont deux choses très différentes, et, si le cœur m'a battu en passant la frontière, il s'est arrêté tout court en approchant du Palais d'Hiver. Enfin aussi il y a compensation à tout: si j'ai eu tant de bonheur en dernier lieu, il faut l'expier! A présent, cela entre dans mon système....“

505.

„Pétersbourg, ce 30 Décembre 1815/11 Janvier 1816,
Jeudi, à 9 heures du soir.

Chère et bonne Maman, Il m'est arrivé pour la première fois mardi passé, depuis mon retour à Pétersbourg, de recevoir mon paquet de gazettes de la poste sans y trouver des lettres de personne. J'ai été un peu désappointée, mais j'espère en être dédommagée demain. Samedi, jour de poste, étant notre jour de l'An, je prends mes précautions en vous écrivant aujourd'hui, chère Maman. Nous aurons, à mon avis, une rude corvée ce jour-là! Il y a soi-disant mascarade, que je trouverais mieux nommée bal public, puisque tout Pétersbourg, hors les gens de la rue à la lettre, y est admis; c'est une chaleur et une poussière dont on ne se remet pas de vingt-quatre heures. Pour comble de malheur, la Grande-Duchesse Marie a énoncé le désir de paraître en costume national, et voilà que l'Impératrice mère s'est imaginé que toute la famille devait l'adopter! Quoique je n'aie pas d'ordre à recevoir à cet égard, pour ne pas me singulariser, je fais comme les autres, mais cela gêne fort ma paresse. La Grande-Duchesse Marie m'a dit très ingénument qu'elle avait eu cette idée, parce que cela faisait *bon effet:* j'ai pensé à ma tante, et j'ai été bien tentée de lui écrire cette folie hier en lui adressant une lettre pour vous, chère Maman, par l'occasion d'un courrier.

Voilà un mois que je suis en place. C'est sans doute ce qu'on peut faire de mieux dans cette saison-ci que de rester en place, si cependant ce n'était pas loin des lieux où le cœur et les pensées retournent sans cesse. Tout m'intéresse dans cette Allemagne. Je

voudrais bien savoir un peu ce qui se passe et ce qui se passera à la diète de Francfort, car les intérêts publics comme les intérêts particuliers de ce pays ne me sont pas indifférents. S'il faut en croire la gazette, il y aurait des tracasseries et du grabuge. Je désire de tout mon cœur que ce soit aussi faux que tout ce que ces commères de gazettes débitaient l'hiver passé sur le congrès de Vienne.

Je vous ai, je crois, annoncé les fiançailles de la Grande-Duchesse Catherine. Elles ont eu lieu avant-hier; la cérémonie à midi à l'église, grand dîner et grand bal paré en robe russe, c'est là ce qui a rempli la journée. Son mariage sera le 12/24, et, dans les derniers jours de Janvier, vieux style, les fiançailles de la Grande-Duchesse Anne et du Prince d'Orange auront lieu.

J'ai fait visite dernièrement à la princesse Prosorofsky. Jusqu'à présent elle ne voulait pas me recevoir, parce qu'elle était très mal logée dans une maison louée, mais maintenant ils ont passé dans celle dont elle a fait cadeau à son gendre, où ils demeurent tous ensemble et où le prince Galitzine *) lui a arrangé un joli appartement au rez-de-chaussée. J'ai vu avec plaisir dans sa chambre à coucher votre portrait, chère Maman, celui de Frik et des filles de Caroline; je me croyais chez un individu de ma famille. La princesse Galitzine **) est immense et se traîne avec difficulté. Le prince recommence à sentir le besoin des eaux de Carlsbad et regrette que ce soit si loin; il prétend que le bien des eaux se perd par la route seule qu'il faut faire pour revenir ici.

Vendredi 31 Décembre 1815/12 Janvier 1816,
à 10 heures du soir.

Ma dernière occupation dans l'année 15 en Russie sera de vous écrire, chère Maman. La poste n'est pas arrivée, j'ai donc encore l'espoir d'avoir de vos nouvelles demain. Je vous ai félicitée pour l'année que vous avez commencée douze jours plus tôt que nous, mais je renouvelle ici, ma bien-aimée Maman, mes vœux journaliers pour vous. Que vous apportera cette année? Je n'ose pas même ni

---

*) Le Prince Théodore Golitzyne.

**) La Princesse Anne Golitzyne, née Prozorowsky.

Vue de la maison de campagne à Rohrbach.

Dessin conservé à Bade.

m'avouer ni prononcer le vœu qu'elle me rapproche de vous, je ne veux pas me le permettre.

Nous avons fini l'année par un dîner de famille chez la Grande-Duchesse Catherine, dans sa superbe maison, que l'Empereur lui a rachetée à présent qu'elle lui devient inutile. Toute mon après-dînée a été remplie de visites, et puis j'avais engagé Mad. Pitt à venir passer un bout de soirée avec moi, ce qui fait que je ne puis parvenir qu'à présent à fermer ma lettre. Adieu et bonsoir donc, chère et bien-aimée Maman, je baise mille et mille fois vos chères mains, avec toute la tendresse de mon attachement."

1816.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

506.

„Pétersbourg, ce 7/19 Janvier 1816, Vendredi, à 9 heures ½ du soir.

Enfin, chère Maman, l'avant-dernière poste m'a apporté votre lettre du 15/27 Décembre. Je l'attendais avec bien de l'impatience et vous en baise les mains. Comme vous me parlez d'un courrier que Charles projetait d'envoyer, je pense quelquefois qu'il est en chemin, d'autant plus que je n'ai pas eu de lettre par la poste d'aujourd'hui. J'aurai bien du plaisir à recevoir des lettres par ce courrier et à profiter de son retour. *Plaisir* n'est pas le mot: c'est du bien, un bien véritable que cela me fera! Je suis toute bête d'une visite de plus de deux heures que la comtesse Ostermann *) m'a faite. Ayant été malade à la nouvelle année, elle n'est venue me féliciter qu'aujourd'hui, et j'ai été charmée de la voir. Mais lorsqu'il se fut passé une heure, je ne voulais pas la renvoyer, croyant qu'elle allait partir, et, de dix minutes en dix minutes, j'espérais toujours qu'elle me demanderait du moins, comme elle fait quelquefois, si elle ne reste pas trop longtemps. Point du tout! elle s'est si bien établie que j'ai cru qu'elle passerait la nuit ici; alors j'ai pris mon courage à deux mains, et je lui ai dit que j'avais à écrire. Mais j'ai réellement

*) La Comtesse Elisabeth Ostermann-Tolstoï, née Princesse Golitzyne.

les nerfs irrités et je suis toute stupide d'un tête-à-tête dont la conversation a fini par se traîner à pas de tortue. Son mari est parfaitement bien portant à présent, sans bras, mais enchanté. Il a un beau commandement dans le midi de la Russie et un régiment des Gardes ici; il va dans le monde, à la Cour, monte à cheval, et n'est nullement défiguré par la perte de son bras.

Nous avons eu hier la grande cérémonie de la Bénédiction des Eaux avec tout l'éclat militaire. Elle était sous ce rapport la plus brillante que j'avais connue; les Gardes sont beaucoup augmentés. Mais lorsque les troupes commencèrent à défiler, figurez-vous, Maman, que ce fut au son d'une marche avec laquelle la seconde division des Gardes défila à Brouchsal lorsque l'Empereur y était, de cette marche que je n'avais entendue qu'à Carlsrouhe (ou enfin chez vous), que mille fois j'ai entendu jouer à Frik. Ah! Maman, je ne suis pas encore de force à supporter de sang-froid ces atteintes-là! J'ai été si saisie qu'il m'a été impossible de parler. Heureusement j'étais seule sur le balcon avec l'Impératrice mère et les Grandes-Duchesses.

La pauvre petite Amélie a donc la fièvre scarlatine? Je conçois toutes les inquiétudes et les tracas de Frik, mais je ne comprends pas comment, sans faire déloger ses autres enfants, elle pourra dans son petit ménage les préserver de la contagion. Et Gustave à la veille de partir! Cela dérangera aussi le voyage de Frik à Darmstadt. Mimi n'est pas bien encore, à en juger par sa lettre, et je crains qu'elle ne se remettra pas entièrement avant la belle saison. Que je suis impatiente d'avoir des nouvelles de cette fièvre scarlatine! Règne-t-elle donc à Carlsrouhe? Ah! cette distance, je ne puis m'y faire! La Grande-Duchesse Catherine me disait aujourd'hui qu'on était ici comme dans un gouffre, du moins comme au bout du monde. Elle est venue avant la comtesse Ostermann passer aussi près de deux heures avec moi. Après un dîner de famille que nous avons fait chez l'Impératrice mère pour le jour de naissance de la Grande-Duchesse Anne, il devait y avoir bal ce soir, mais une violente fluxion de l'Impératrice mère, avec laquelle elle a marché hier à la procession, dont, comme de raison, elle a été fort augmentée, a fait remettre ce bal à une époque indéterminée. Bonsoir donc pour aujourd'hui, ma bien-aimée Maman, je fermerai ma lettre demain.

Samedi, à 11 heures du matin.

C'est tout ce que je puis faire que de fermer ma lettre le matin, mes matinées étant toujours encore si interrompues que je ne puis entreprendre aucune occupation sérieuse. Il serait de mon goût d'avoir les matinées à moi, et du monde le soir, parfois du moins. Mais comment espérer dans ce monde-ci faire ce qu'on veut? Il y a peu de personnes dont ce soit la destinée."

507.

„Pétersbourg, ce 11/23 Janvier 1816,
Mardi, à midi.

....C'est demain le grand jour du mariage de la Grande-Duchesse Catherine. Je ne sais trop pourquoi il y a dans ce mariage quelque chose qui me fait frémir...."

508.

„Pétersbourg, ce 8/20 Février 1816,
Mardi, à midi.

Que vous êtes bonne, ma si chérie Maman, de m'écrire des lettres aussi longues et détaillées! Celle du 15/27 Janvier, que j'ai reçue samedi dernier, est de ce genre et m'a fait un extrême plaisir. Je vous en baise mille fois les mains. Mes pensées sont presque toujours à Carlsrouhe, et vous leur donnez de la nourriture en me parlant de ce qui s'y passe. Mon imagination se représente tout avec tant de force que je vous vois ouvrir le portefeuille de la poste, tirer ma lettre et la lire dans la chambre bleue à la table ronde. C'est au point que je pourrais peindre la figure qu'a faite M. de Straus lorsque vous lui avez fait mes compliments. C'est une sorte de jouissance que d'avoir cette vivacité d'imagination, car je puis bien dire que, de cette manière, il y a des moments où je suis avec vous, chère Maman, c'est comme en rêve; mais en rêve même, on est heureux de se trouver là où l'on voudrait être...."

509.

„Pétersbourg, ce 10/22 Mars 1816,
Vendredi, à 9 heures ½ du soir.

....J'ai passé aussi ce soir plus d'une heure avec Guillaume Hochberg, et la conversation ne tarissait pas, quoique tête-à-tête. Il aime aussi Carlsrouhe de préférence à tout ce qu'il a jamais vu et dit que, toutes les fois qu'il revient dans ce beau pays, il se sent heureux et le retrouve plus beau. Il a la certitude, lui, de le revoir: *l'espoir* seul suffirait pour embellir la vie! Je suis fâchée de n'avoir pas gravé quelque part à Carlsrouhe ces vers qui expriment si parfaitement ce que j'éprouve à cet égard:

Du kleiner Ort, wo ich das erste Licht gesogen....

Je voudrais presque vous prier, chère et bonne Maman, de les faire graver tout simplement sur une pierre avec mon chiffre au bas *), et de la cacher dans un coin de votre jardin: ce serait mon monument à Carlsrouhe. Cela pourrait être à peu près comme sur ce papier....

Adieu, chère et bien-aimée Maman, je me sens bête aujourd'hui et les yeux me font mal. Il est dix heures et demie, heure à laquelle je commence habituellement ma toilette de nuit, et, depuis quelque temps, je suis couchée presque tous les soirs à onze heures ou onze heures un quart. C'est une vie bien bourgeoise, n'est-il pas vrai? Mes rêves sont parfois plus agréables que mes journées, et votre buste, qui, par son éclatante blancheur, se distingue dans l'obscurité de la chambre, semble me dire le bonsoir et protéger mon sommeil. Bonsoir donc et adieu, bien chère Maman."

510.

„Pétersbourg, ce 3/15 Avril 1816,
Lundi, à 5 heures ½ de l'après-dînée.

Ma bien-aimée Maman, j'ai reçu par la dernière poste votre lettre du 11/23 Mars, et je vous en baise les mains. Vous me rendez bien heureuse en m'écrivant aussi souvent que vous avez la bonté de le faire.

---

*) Cette pierre subsiste encore aujourd'hui.

Je crois que c'était précisément le contraste des plaisirs et fêtes de cet hiver avec ma disposition intérieure qui donnait à mes lettres cette teinte de tristesse. Il me semble que, depuis que le carême met toutes choses plus d'accord, elles l'ont à un moindre degré: me trompé-je ou non, chère Maman? Ah! Maman, ne dites pas que vous donneriez quelques années de votre vie pour me savoir heureuse et contente! Ce serait une condition incompatible avec mon bonheur. Non, ma bien-aimée Maman, quelque bonheur que j'aie, si vous n'étiez plus ici pour le partager, je ne le goûterais qu'à demi. C'est bien parfaitement vrai.

Je ne crois pas que j'aille en Courlande aux bains de mer l'été prochain. Ma santé ne l'exige pas indispensablement. Elle s'est beaucoup remise depuis quelques semaines sans autre secours qu'un peu de beau temps. J'ai été si longtemps hors d'ici, j'ai joui de tant de bonheur pendant près de deux ans, que je ne me crois pas permis de *chercher* encore cet été-ci des agréments. S'ils viennent me trouver, je les accueillerai avec reconnaissance, mais faire encore du remue-ménage, surmonter des difficultés pour une chose qui ne serait que de peu d'agrément et pour moi seule, je trouve qu'il n'en vaut pas la peine....."

511.

„Pétersbourg, ce 13/25 Avril 1816,
Jeudi, à 6 heures ½ du soir.

Chère et bonne Maman, je ne puis résister au plaisir de vous remercier dès aujourd'hui pour votre lettre du 22 Mars/3 Avril. Combien votre sollicitude, ma bien-aimée Maman, et celle que me témoignent toutes mes sœurs à la moindre incommodité, me fait attacher de prix à la vie! C'est chez vous, avec vous que je m'y suis rattachée bien fortement, et c'est une bonté de la Providence de m'avoir remise dans une situation où peu à peu l'on s'habitue à l'idée de la quitter sans infiniment de regret. Je vous assure, Maman, que c'est ainsi que j'envisage bien des fois de certaines situations.

Vous me parlez de l'arrivée à Pétersbourg du Comte Guillaume au moment où je le crois déjà assez près de Carlsrouhe....."

512.

„Pétersbourg, ce 21 Avril/3 Mai 1816,
Vendredi, à midi et demi.

....La date de votre lettre était précisément la même que celle de la mort de la pauvre Impératrice d'Autriche. *Pauvre*, je ne sais trop pourquoi, car j'envie plutôt que je ne plains ceux qui ont fini leur tâche ici-bas et qui ont surmonté un moment inévitable et toujours un peu effrayant. Elle avait de plus une existence peu heureuse et peu agréable. Cette mort m'a beaucoup frappée cependant, parce que, d'après les dernières nouvelles, on croyait l'Impératrice hors de danger.....“

513.

„Pétersbourg, ce 8/20 Mai,
Lundi, à 7 heures du soir.

....Je n'ai pas grand'chose à répondre, chère Maman, à ce que vous me dites et me demandez à mon sujet. Toutes choses sont dans le même état qu'elles étaient lors de ma lettre par Vacano, c'est-à-dire que, pour le fond, il n'y a aucun changement en bien, mais que ma santé, la saison et tout plein de circonstances extérieures me font supporter et envisager mon existence peut-être avec plus de calme. Il n'est pas question pour le moment que l'Empereur quitte Pétersbourg, mais je suis charmée de me rencontrer avec votre opinion. C'est la mienne aussi que, quand même l'Empereur ferait une absence pour le moment, il vaut mieux que je n'en fasse pas.

Il y a eu sans doute des êtres, de ces thermomètres de la Cour, qui n'ont pas été comme ils auraient dû être, mais le nombre n'en était pas grand: on pourrait les nommer, et dirai-je que M. Narychkine était du nombre pendant un temps? Cela ne m'a pas étonnée. Pour tout ce qui était militaire, cela n'a pas été le cas, au contraire; j'ai été à même d'en juger, parce qu'on les voit beaucoup plus et de plus près qu'autrefois. Je voudrais cependant savoir de quel ton

Münchingen a parlé de tout cela, si c'était en homme de bien ou non. Je ne crois pas que de fait l'Impératrice mère fasse quelque chose pour éloigner l'Empereur de moi: elle craint trop Dieu pour cela! Mais, par son insatiable vanité, ce désir de se mettre toujours en avant, de n'occuper que d'elle, elle cherche par penchant naturel (j'aime à croire que c'est sans réflexion) à repousser et écarter tout ce qui pourrait la contrebalancer en considération, et se donne par là des apparences bien plus mauvaises que n'est peut-être le fond de son cœur. Ensuite, lorsqu'elle s'est laissé aller sans frein à sa passion dominante, elle voit au bout de quelque temps qu'au lieu de gagner elle s'est fait du tort, alors elle revient sur ses pas: c'est ce qu'elle a fait à présent à mon égard, et ce qu'elle a fait à plus d'une époque depuis que nous nous connaissons. Voilà aussi la conduite et le même principe qu'ont suivi ses filles à mon égard à Vienne."

514.

„Pétersbourg, ce 19/31 Mai 1816,
Vendredi soir.

....J'ai pris congé ce matin de Mlle de Stourza. Elle part demain pour une terre éloignée, où le comte d'Edling ira la chercher; je ne la verrai donc plus. Le mariage se fera à la campagne. Pendant les quatre années que nous avons passées ensemble, sa société m'a procuré des moments fort agréables, et je n'ai pas pris congé d'elle sans émotion, d'autant plus que j'y étais disposée déjà par d'autres motifs. Hier soir, en me promenant à Kamennoï Ostrof, qui m'étouffe toujours à force de souvenirs de tout genre, j'observais comme il y a des époques dans la vie où la Main qui dirige tout semble vouloir vous ôter *tout* ce qui pourrait contribuer à l'agrément de la vie, comme dans d'autres elle vous en comble, pour ainsi dire, et où il y a presque trop de biens à la fois. Sans doute, quoi qu'elle fasse, c'est pour le mieux, j'en suis pénétrée, mais je n'ai pas pu m'empêcher hier de penser que mon époque de *dénuement* était venue maintenant. En passant devant la campagne de la comtesse Tolstoï, je me suis rappelée que nous y avons passé mainte soirée agréable et que, cette année-ci, si elle était ici, elle me serait de ressource

sous de certains rapports: eh bien! elle est à Rome! La comtesse Stroganoff ne demeurera pas à Kamennoï Ostrof cette année: elle sera à une campagne plus éloignée. Jamais je n'aurai été aussi seule à ce bruyant Kamennoï Ostrof! Sûrement c'est pour le mieux, et *je veux* me le persuader.

Il faut que je vous fasse hommage, chère Maman, d'un petit galimatias qu'on m'a conté hier. Mad. Undine, à la suite d'un petit voyage qu'elle a fait et d'où elle est revenue d'assez mauvaise humeur, est allée chez Mad. Ubacha et lui a parlé d'une manière désagréable. A peine était-elle sortie qu'il a pris à la bonne Dame un tel accès de pleurs que cela ressemblait à un accès de nerfs, et, ce qui me fait croire qu'elle était un peu folle, c'est que, se trouvant près du buste de Cimodocée, elle lui a jeté les bras autour du col comme pour implorer son secours! N'est-ce pas très touchant, Maman? Heureusement il n'y avait que la personne qui me l'a conté qui était présente, et cependant Mad. Ubacha a cru devoir s'excuser en assurant que c'était un mouvement irréfléchi. Il faut connaître votre goût pour les détails, chère Maman, pour vous conter ces bêtises.....“

515.

„Péterhof, ce 2/14 Juin 1816,
Vendredi, à une heure.

Il faut prendre au vol le moment d'écrire, et, ne sachant pas si je le pourrai cette après-dînée, je commence ma lettre, chère et bonne Maman, en attendant le moment de m'habiller pour dîner.

Notre campagne a commencé mercredi matin, comme je l'avais annoncé à Amélie. Je suis arrivée à Czarskoe Selo à midi; nous avons dîné sur la colonnade, à sept heures. Nous sommes allés à Pavlofsk, où le jeu de barre a assez bien réussi, malgré que la plupart des joueurs ne le connaissaient pas. C'est l'Empereur qui l'a dirigé, et, en effet, sans son secours, ce ne serait pas allé du tout. Le jeu a roulé principalement sur les hommes; les dames étaient dans les camps, mais, les Grandes-Duchesses ne sachant pas courir, elles y étaient simples spectatrices. Dans les beaux jours de ma jeunesse et

sous le règne de l'Impératrice Catherine, où nous jouions beaucoup à ce jeu, les dames en faisaient le plus bel ornement. On voit par là la perversité du siècle, et je dirai comme les vieillards que l'ancien temps valait mieux. Pour cette fois, j'étais au nombre des spectateurs.

Hier l'Empereur est allé en ville le matin pour assister aux funérailles du vieux maréchal Soltikoff, qui est mort de la même maladie que ma pauvre Mad. Gessler, avec la différence qu'il avait, je crois, quinze à vingt ans de plus qu'elle. Pour moi, je restai à Czarskoe Selo. L'Empereur revint pour le dîner, qui eut lieu encore sur la colonnade. La journée se passa très tranquillement; il faisait une chaleur excessive, et l'Empereur, se promenant sur l'eau et me voyant au bord du lac avec la princesse Wolkonsky, nous fit entrer dans sa chaloupe et nous fit promener sur le lac, lui au gouvernail. Nous achevâmes la soirée sur la terrasse de la colonnade, où nous prîmes le thé, l'Empereur, Mad. Pitt et moi. La soirée était d'une beauté réellement extraordinaire, mais empoisonnée par une quantité si innombrable de petites mouches qui sont propres à Pavlofsk et Czarskoe Selo, qu'en prenant le thé et pour pouvoir le prendre, il fallut faire à côté de nous une fumée de goudron. Quoique je voulais me lever avant sept heures aujourd'hui, j'eus de la peine à me décider à me coucher lorsque je restai seule. Je ne sais pourquoi, à Czarskoe Selo plus que partout ailleurs, les souvenirs de ma première jeunesse viennent toujours m'assaillir: tout y ressemble si fort au règne de l'Impératrice Catherine! Et depuis, tous les bons moments que j'y ai passés étaient avec Amélie, que peut-être je n'y reverrai jamais. Je m'arrache forcément à des idées de ce genre, et je vous assure, ma bien-aimée Maman, que, quand le présent offre tant soit peu de bon, par principe je ne me permets de penser ni au passé ni au futur.

Je suis partie de Czarskoe Selo ce matin après huit heures, par un temps divin. Tout le monde était réuni ici entre onze et midi; l'Empereur avait précédé avec le Prince d'Orange pour lui faire voir Strelna, et, depuis que j'ai commencé ma lettre, nous avons dîné à Monplaisir. Les seuls objets inanimés que j'aie revus à Péterhof avec un véritable plaisir, c'est la Néva ouverte et la mer: je ne pouvais pas en détacher la vue tantôt à Monplaisir! Mais vous avouerai-je aussi, Maman, ce que vous ne pourrez trouver que naturel,

c'est que, sur ce chemin de Péterhof et à Strelna, je pensais que ce chemin menait aussi plus loin! Voilà bien des détails, ma bonne Maman, et je me donnerais le plaisir de vous en faire encore, s'il n'était pas près de sept heures et qu'il y a promenade et goûter au Jardin Anglais. Demain l'Empereur et le Prince d'Orange vont à Cronstadt et reviennent dîner à Oranienbaum, où le reste de la société se rend de son côté pour dîner et passer la journée."

516.

„Kamennoï Ostrof, ce 7/19 Juin 1816,
Mercredi, à 9 heures et demie du soir.

Ma bien-aimée Maman, j'arrive à l'instant de Czarskoe Selo et je ne me suis donné que le temps de prendre du thé et d'arranger un peu mes effets avant de me mettre à vous écrire. J'en éprouve aujourd'hui un besoin particulier, aujourd'hui, veille du *20*, aujourd'hui anniversaire du jour où je revins à Brouchsal l'année dernière. Tous ces souvenirs m'ont occupée en roulant entre Czarskoe Selo et Pétersbourg. Ce jour de demain qui m'a toujours été si sacré m'est devenu encore mille fois plus intéressant depuis les deux dernières années, où je l'ai passé avec vous, chère, si chère Maman! Il y a un an ce soir que j'étais si heureuse de me retrouver auprès de vous! Vous m'avez reçue avec tant de tendresse! Heureuse d'avoir atteint mon but en arrivant pour le jour de demain, heureuse de me retrouver en famille, sur ces bords du Rhin que je regrettais partout ailleurs en Allemagne! Ah! j'étais bien, bien heureuse, et maintenant je suis presque fâchée de pouvoir si bien me rappeler à quel point je l'étais! Il y a deux ans que nous fûmes au spectacle avec vous à Baden et qu'on donna ce prologue qui vous impatienta un peu par ses allusions au jour de demain. Ah! je le sais, j'ai joui d'un bonheur que j'étais loin de mériter, je me le répétais sans cesse dans le temps même où j'en jouissais, et à présent, en dépit de tout ce que ma raison me dit, j'ai peine à retenir quelquefois des plaintes que je n'aie plus l'espoir probable d'en jouir. Je paie mon tribut en ceci comme journellement à la faiblesse humaine....

Vendredi 9/21, à une heure et demie.

Ma journée d'hier s'est passée en partie d'une manière assez contrariante. Je suis venue au Palais d'Hiver pour dîner avec la famille à l'Hermitage. J'ai trouvé l'Impératrice mère commençant seulement sa toilette; elle m'a priée de passer à l'autre bout du Palais chez la Grande-Duchesse Marie, qui était sortie avec l'Empereur. Alors j'ai pris le parti d'aller me promener à l'Hermitage, pensant bien qu'on y viendrait enfin, puisqu'il fallait y dîner, et j'ai passé près d'une heure à me promener tête-à-tête avec M. Labensky, chargé de la surveillance des tableaux. Enfin tous les membres dispersés de la famille arrivèrent. La Grande-Duchesse Anne est très souffrante. On croit que c'est un commencement de grossesse, et cela ne retarde pas le départ d'un jour. Il faut concevoir que les Grandes-Duchesses ne se font pas prier....

Samedi 10/22 Juin, à 10 heures ½.

Je reviens à l'instant du Palais d'Hiver, d'où j'ai vu partir tout le monde. L'Impératrice mère accompagne sa fille jusqu'à Caskowa, l'Empereur jusqu'à Kipène, une poste plus rapprochée d'ici, et, de là, il va à Czarskoe Selo jusqu'à lundi. La pauvre Anne, qui n'a été nourrie que de phrases jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, m'en a fait en prenant congé de moi qui m'ont glacée, tandis que son mari, dans les tracas de ce moment, avait oublié de prendre congé de moi: je lui crie un adieu au moment où il allait sortir, il se retourne et m'embrasse avec une telle tendresse, me serrant contre lui sans mot dire, mais avec une éloquence plus grande que toutes les phrases. Aussi mes larmes n'ont pas résisté à ces démonstrations. Il est tout nature, tout bienveillance, cet Orange, et certes, si elle n'est pas heureuse avec lui, ce sera de sa faute à elle.

Hélas! ce départ m'a encore causé des souvenirs, des comparaisons. Ils iront jusqu'à Francfort, où la Grande-Duchesse Catherine leur a donné rendez-vous: ce sera bien près du point sur lequel toutes mes pensées, tous mes vœux se portent...."

517.

„Kamennoï Ostrof, ce 12/24 Juin 1816.

Je ne vous adresse cette lettre, chère et bonne Maman, que par complaisance pour le porteur comte Rostoptchine, car elle voyagera, je crois, six mois avant de vous atteindre. Le comte Rostoptchine *) va à Carlsbad et Teplitz avant tout, et je ne sais pas s'il n'a pas encore quelque projet de courses en Allemagne avant de s'approcher du Rhin. Il n'a pas besoin de recommandation auprès de vous, chère Maman, mais, pour vous mettre au fait de ses rapports, je vous dirai que c'est le même qui a été gouverneur général de Moscou lors de l'invasion des Français. Il a le titre honorifique d'avoir été détesté par Bonaparte et déchiré dans les gazettes françaises du temps, et il l'a mérité en effet par son patriotisme et la conduite qu'il a tenue à cette occasion. Il est marié à une nièce de *la déplorable comtesse Protassoff*, et sa femme, qui n'attend que le retour de sa tante, le joindra, je crois, l'année prochaine dans les pays étrangers. Il est aimable lorsqu'il est de bonne humeur, et, lorsqu'il était plus jeune, il était d'une originalité qui souvent a fait mes délices. C'est une de mes plus anciennes connaissances en Russie. Adieu, chère et bonne Maman, voilà un signalement en forme. Je ne vous en dirai pas davantage, car je crois vous écrire encore bien des lettres avant que celle-ci vous parvienne.“

518.

„Kamennoï Ostrof, ce 28 Juin/10 Juillet 1816,
Mercredi, à 11 heures du matin.

Chère et bonne Maman, Il me vient tant de biens que je reste en retard; l'avant-dernière poste m'avait apporté votre lettre achevée le 4/16 Juin, et hier j'ai reçu celle d'Amélie du 7/19 Juin. La dernière achève de me rassurer sur la santé du pauvre petit héritier **). J'espère

---

*) Le Comte Théodore Rostoptchine (1763 — 1826), marié à Catherine Protassoff.

**) Le second fils du Grand-Duc Charles et de la Grande-Duchesse Stéphanie, mort à un an.

qu'il vivra, et le désire de tout mon cœur, mais il est fort extraordinaire que son estomac ne puisse pas supporter le lait. C'est un cas rare pour un enfant. Cette pauvre petite existence me paraît occuper fort les politiques, car les rapports diplomatiques l'avaient fait à peu près mort, et cela m'a valu deux frayeurs dans un jour, puisque l'Empereur et l'Impératrice mère m'ont demandé, d'une manière à m'effrayer, si j'avais des nouvelles de Carlsrouhe. Cela m'a causé deux moments de saisissement jusqu'à ce que j'aie su de quoi il s'agissait.

Nous sommes ici depuis hier; j'ai fait ma course dans la soirée assez tard pour éviter la chaleur. Une petite pluie dans l'après-dînée avait rendu cette précaution inutile, mais aujourd'hui il fait de nouveau très chaud et une poussière comme s'il n'était pas tombé une goutte de pluie. Par un temps comme celui-ci, je préfère Kamennoï Ostrof à Czarskoe Selo: on y souffre moins de la chaleur, et la vue seule de l'eau me fait un bien singulier, cette année-ci! C'est ma marotte qu'une course par mer, depuis cet été. En attendant, nous en avons fait une avant-hier à Gatchina, j'ignore pour qui et pour quoi, car il n'y avait d'étranger qu'un prince Soulkowsky, aide de camp général polonais, et qui se trouvait là par hasard. Tout le reste de la société connaissait Gatchina par cœur. Cependant nous avons été sur pied depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, par une chaleur et une poussière épouvantables, et nous avons passé la plus grande partie du temps renfermés dans la maison à cause de la chaleur. C'était une rude et ennuyeuse journée.

Je vous remercie, chère et bonne Maman, pour l'extrait de la lettre de Frik de Berne. Il m'a fait bien plaisir, les détails m'ont intéressée, et je suis charmée que Frik ait vu la Grande-Duchesse Anne. Je joins ici une lettre pour Frik, que je vous prie, chère Maman, d'avoir la bonté de lui faire parvenir. Caroline sera donc avec vous ces jours-ci! Combien cette proximité est enviable pour moi! Je me figure si bien votre séjour à la Favorite, et me rappelle les projets que vous en faisiez l'année dernière; j'espère que vous aurez meilleur temps cette année-ci. Puisse cette Favorite devenir intéressante pour nous sous un autre rapport encore!

Dimanche passé, à Pavlofsk, où l'on a célébré le jour de naissance du Grand-Duc Nicolas, le général Miloradowitch, que vous avez vu

à Baden (et qui s'est évertué dans une mazourka), était assis à côté de M. de Franken vis-à-vis de moi et l'entretenait de son mieux sur les beautés du pays de Bade. Il a fallu que je vienne à son secours pour les noms, entre autres celui de la Favorite qu'il ne pouvait pas trouver. J'ai enlevé pour le soir de ce jour Franken à l'Impératrice mère, à qui il plaît beaucoup, et je lui ai fait voir le château de Czarskoe Selo. Il ne le connaissait pas encore, quoiqu'il avait été dans les jardins. Etant trop fatiguée de ma journée pour le conduire moi-même au nouveau palais, j'en ai chargé Mlle Walouieff.

Adieu, chère et bonne Maman, je vous quitte pour aller faire une petite toilette en deuil et assister à un service funèbre pour les Empereurs Pierre et Paul dont c'est la fête demain. J'embrasse Amélie, Caroline aussi, si elle est avec vous, et vous baise tendrement les mains, ma chérissime Maman."

519.

„Kamennoï Ostrof, ce 2/14 Août 1816.

....M. Herr aura de beaux moments de nouveau à la Favorite. J'y suis bien souvent en pensée. Tous y étaient encore l'année dernière; il me semble que je vois, que j'entends, que je sens même tout ce qui s'y passe! Et puis viendront les souvenirs du séjour de Baden: j'en récapitulerai la fin probablement au Palais d'Hiver, ce qui rendra la comparaison plus triste encore!

Puisque les jours et les années se suivent sans se ressembler, j'attends avec impatience le mois de Novembre. Comme c'était l'année passée une des époques de ma vie où j'ai le plus souffert, j'ai bien le droit de m'attendre au contraire cette année-ci! J'ai souvent pensé depuis à ce temps, aux obstacles de tout genre qui sont survenus à mon départ et à mon voyage. C'était comme si une puissance invisible voulait de force me retenir jusqu'au passage du Niémen. Mais il y avait en moi une puissance plus forte qui me faisait lutter contre avec une sorte de fièvre, et, tout en me déchirant le cœur, comme elle s'accordait avec mon devoir, je ne saurais regretter de l'avoir emporté. Si je me suis trompée, j'étais du moins de bonne foi et mon intention était bonne. Il y aurait moyen de faire de cela une fable allégorique...."

520.

„Kamennoï Ostrof, ce 16/28 Août 1816,
Mercredi, à 10 heures ½ du matin.

.... Ce que la Grande-Duchesse Catherine a dit à Caroline était peut-être fort aimable, mais c'était une phrase, une pure phrase, car elle m'a dit encore ici avant son mariage que, parmi les avantages qu'elle se promettait de son séjour en Allemagne, un voyage en Suisse lui était assuré. C'est une pesante chose que *les phrases*, et je suis étonnée que Caroline, qui doit y être faite, ayant tant vécu dans le grand monde, puisse encore y ajouter foi! Cela me fâche qu'elle semble attacher un certain prix à ce désir exprimé de faire la connaissance de Frik: c'est tout bonnement un propos de Grande Princesse qui veut honorer un inférieur.

A 1 heure.

Je me suis interrompue tantôt pour profiter d'un faible rayon de soleil. Il est étonnant que le temps soit aussi beau, après la journée d'hier: ce n'était pas de la pluie, mais des torrents avec redoublements qui tombaient jusque fort avant dans la nuit. Par un temps pareil, il me semble toujours que Kamennoï Ostrof, qui a l'air d'être sorti de l'eau, peut se dissoudre. Aujourd'hui, malgré cela, j'ai pu faire le tour du jardin Stroganoff.

Vous m'admireriez, Maman, si vous voyiez les tendres soins que je donne au dépôt que je garde pendant l'absence de l'Empereur. J'ai parlé à Amélie du chien auquel il s'est nouvellement attaché. Matin et soir, je lui donne sa nourriture moi-même; il est toujours à mes pieds lorsque je suis chez moi. J'ai même poussé le dévouement jusqu'à le faire coucher dans ma chambre, mais il m'a fait passer de si mauvaises nuits, qu'en voilà deux que je l'ai mis dans la chambre voisine. Je ne me croyais pas capable de ces sortes de soins, et voilà pourquoi je m'en vante. Mais ce *Paddy* est aussi fort attachant, très bien dressé et obéissant, bon et intelligent, un peu flegelhaft, dirait Frik: il a beaucoup d'abandon dans les manières, et ses longues jambes vont dans tous les sens lorsqu'il se couche ou qu'il joue. En relisant ma lettre, chère Maman, je trouve nécessaire de m'amender sur la sortie que j'ai faite sur *les phrases*. Je m'y suis

laissée aller avec trop de vivacité: c'est mon défaut ordinaire pour ces sortes de choses, qui ne valent pas cette dépense de feu, et Amélie me comparera de nouveau, et avec raison, au Misanthrope de Molière. On a beau faire, il y a des défauts qu'on emporte avec soi au tombeau. Adieu, chère et bien-aimée Maman. Où et comment vous trouvera cette lettre? Et que ne puis-je me mettre à sa place, afin d'en être mieux instruite!"

521.

„Gatchina, ce 6/18 Octobre 1816,
Vendredi, à 1 heure ½.

....C'est aujourd'hui le grand anniversaire de la bataille de Leipzig. Que de feux brûleront dans *cara patria!* Vous rappelez-vous, Maman, la manière sanglante dont j'ai célébré ce jour l'année dernière? J'y ai pensé sans cesse hier et aujourd'hui, et avec terreur, et cependant que de bons moments j'ai eu encore après jusqu'à mon départ! Si le départ n'avait pas été si proche, si je n'avais pas été dans le cas de *devoir* le hâter, et sans les combats intérieurs qui en résultaient, cet accident ne m'aurait laissé que des souvenirs doux. Il l'est *tant* d'être entourée de tendresse et de sollicitude comme je l'étais les deux fois où j'ai été malade chez vous, ma bonne Maman! Mais, d'un autre côté, cela gâte, car cela amollit l'âme, on finit par attacher plus de prix à soi-même qu'il ne faut en mettre, et, lorsqu'on sort de cette sphère *d'amitié véritable*, on se retrouve si mal sur ses jambes qu'il faut du temps pour reprendre l'équilibre. C'est une expérience d'un tout nouveau genre que j'ai faite. Comment ce jour se passera-t-il chez vous? N'y aurait-il pas encore une revue militaire, comme l'année passée? Je reviens d'une grande promenade par le plus beau temps du monde. Je l'ai faite en partie seule avec la princesse Wolkonsky, en partie avec l'Impératrice mère que j'ai rencontrée. Gatchina est un dépôt de souvenirs pour moi. Je me rappelle de vous avoir vue dans le Château de Rastadt plongée aussi dans des souvenirs d'anciens temps, dans ces souvenirs de la première jeunesse que (a beau arriver ce qui veut dans ces mêmes lieux) rien ne saurait éclipser. Voilà ce qu'est Gatchina pour moi. L'Impératrice mère a l'air si charmée de m'y voir toutes les fois

que j'y viens cette année-ci, que je ne puis qu'être charmée de m'y trouver, et ce genre de vie réglé et uniforme me plaît assez. La prochaine fois que j'y viendrai, ce sera différent: ce sera pour le jour de naissance de l'Impératrice. Il y aura beaucoup de monde, l'Empereur y sera, et ce sera un tout autre genre.... "

522.

„Pétersbourg, ce 28 Octobre/9 Novembre 1816,
Samedi, à 10 heures du matin.

....Je me suis interrompue tantôt pour donner une leçon d'allemand à Lise. Sa gouvernante, qui, quoique russe, aime beaucoup l'allemand et les allemands parce qu'elle a été élevée par des allemandes, tient à ce que Lise apprenne cette langue. Je ne demande pas mieux, et Mlle Hein s'étant chargée de lui enseigner les premiers éléments de la langue, je la fais lire maintenant pour lui former la prononciation.

Ce n'est pas Mad. d'Edeling qui a placé Mlle de la Chaux, mais c'est sa tante Mlle Jeamuret qui l'a recommandée à sa place dans la maison du comte Komarofsky, qu'elle a dû quitter, et la princesse Prosorofsky a appuyé cette proposition de sa recommandation.... "

523.

„Pétersbourg, ce 4/16 Novembre 1816,
Samedi, à midi.

....On sera fort occupé chez vous, chère Maman, du changement de règne en Wurtemberg. On l'est beaucoup aussi chez l'Impératrice mère. Elle a pleuré son frère bien sincèrement, malgré une séparation de trente ans, je crois. Les heureuses couches de la Grande-Duchesse Catherine n'ont pas tout à fait tempéré sa peine, d'abord parce qu'elle est mécontente qu'elle n'a qu'une fille, et puis elle s'inquiète pour les suites, craignant l'irritabilité de la Grande-Duchesse Catherine dans des circonstances pareilles à celles qui ont accompagné sa délivrance. Les deux nouvelles sont arrivées jeudi soir pendant un spectacle et une nombreuse société chez l'Impératrice mère. J'y étais, et, en revenant chez moi, je rencontrai l'Empereur qui allait lui porter

ces nouvelles. Je me déshabillai et y retournai sur-le-champ. Je restai avec elle jusqu'après minuit, lorsque l'Empereur l'eut quittée. Elle pleurait beaucoup et était péniblement saisie, et ce contraste de son état avec sa parure (elle n'avait pas eu le temps de se déshabiller) me fit un effet tout particulier. Dès hier cependant, elle était déjà beaucoup plus calme. Je me serais plutôt attendue à la mort du Prince Louis, après l'accident qu'il a eu cet été. Le nouveau Roi commence son règne dans des circonstances assez difficiles. Je suis impatiente de savoir comment il s'en tirera...."

524.

„Pétersbourg, ce 10/22 Novembre 1816,
Vendredi, à 11 heures du matin.

....*Samedi 11/23 Novembre, à 11 heures du matin.* Je n'ai pas pu aller plus loin hier, chère Maman: mon maître d'anglais est venu m'interrompre (accordez-moi le petit orgueil de dire qu'il n'est pas tant maître de langue pour moi que maître de littérature anglaise).

Le soir, j'ai fait un excès: je suis allée prendre le thé chez Mad. Ouvaroff. Elle le désirait et m'en priait depuis longtemps, et c'est la première fois depuis tout l'hiver. C'est un fait extraordinaire dans la monotonie de ma vie, qui est grande.

J'ai l'espoir de voir arriver dans quelque temps la Duchesse Alexandre, mais cet espoir a déjà déçu si souvent cette année-ci que je n'y compte guère. Au reste, je me trouve mieux dans la monotonie de cet hiver-ci qu'au milieu des fêtes et représentations de l'hiver dernier, avec mon cœur déchiré et une santé dérangée...."

525.

„Pétersbourg, ce 28 Novembre/10 Décembre 1816,
Mardi, à midi.

....Vous aurez vu dans ma dernière à Amélie mes inquiétudes pour la petite Galitzine *). Elles ne sont pas dissipées encore, mais

*) La Princesse Elisabeth Golitzyne.

aussi point augmentées. Sa maladie n'a pas atteint le plus haut degré de ces sortes de fièvre. Maintenant la fièvre diminue plutôt, mais les forces vitales sont si fort réduites, qu'elle est dans un état de délire presque continuel. Pauvre enfant! C'est un spectacle bien pénible que de voir ainsi un être auquel on s'intéresse se décomposer sous nos yeux au moral aussi bien qu'au physique! Cependant les médecins sont rassurants. Stoffregen, à ma grande satisfaction, pour l'acquit de sa conscience, a demandé lui-même à être assisté par Crighton, et l'un et l'autre s'accordent à entretenir notre espoir. Le prince Galitzine n'est toujours pas ici encore. Le printemps, il a tant lambiné à partir d'ici qu'il n'a plus revu sa mère à Moscou: je voyais le moment où, grâce à ses lenteurs, il ne retrouverait plus sa fille ici. Je la quitte le moins possible, mais, malgré des moments bien douloureux que j'ai eus à son sujet, je suis à même de reconnaître la différence qu'il y aurait à mon état si c'était *mon* enfant. Ici j'ai l'usage de tout mon jugement, tandis que, si c'était mon enfant, je sens que la force des sentiments l'aurait déjà aveuglé d'une manière ou d'une autre....“

526.

„Pétersbourg, ce 5/17 Décembre 1816,
Mardi, à 9 heures du soir.

Chère et bonne Maman, Dans l'attente de la poste, je commence ce soir une lettre qui sera, j'espère, une réponse à l'une des vôtres. J'ai bien besoin aussi du soulagement que j'éprouve toujours à vous parler de tout ce qui me tient à cœur. Mes journées se passent laborieusement: une transition continuelle de l'espoir à de douloureuses inquiétudes, et alors un travail assidu à ne me permettre ni interrogation ni murmure, c'est bien là de quoi exercer l'âme, je crois. Au reste, lorsqu'on a passé par des peines bien plus déchirantes encore et plus directes, ceci n'est réellement pas aussi difficile qu'on le croirait. Je crains que si, à la place de Lise, c'eût été *ma Lisinka*, tout ce travail aurait été en vain: je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Cette pauvre Lise est toujours encore dans un danger éminent. Hier soir, on paraissait croire que cela tirait à sa fin. Les médecins ont ordonné le musc, *ce terrible musc*. J'étais seule avec

Alexandre Sémenowitch Chichkoff.

Portrait de Kiprensky. Académie Impériale des Sciences.

elle (ayant envoyé se reposer les autres gardes-malades) lorsqu'on lui donna la première dose, sans quoi mon premier mouvement aurait été de m'enfuir. Je restai donc, je rompis le col à mes sensations douloureuses, et, ce premier effort fait, cela alla bien. Le musc fit l'effet désiré; on le continue. Il y avait du mieux ce matin, mais, depuis six heures du soir, l'état de la pauvre petite revient à ce qu'il était hier. Dieu seul sait ce qui en sera! Je ne m'en remets aussi qu'à lui. Voilà le dix-huitième jour de la fièvre, et cependant elle l'a supportée jusque-là. Un préjugé assez généralement reçu me fait désirer seulement qu'elle atteigne le vingt-unième jour: il me semble qu'alors elle sera sauvée. Je suis fatiguée de corps autant que d'âme, je fais peu en comparaison des autres, mais cependant je m'en ressens. Je ne veille pas, mais je me couche tard, je m'endors avec inquiétude et je me réveille toujours avec une sorte de frayeur.

Mercredi, 6/18 Décembre, à midi.

Je quitte le lit de ma pauvre Lise expirante pour terminer ma lettre à vous, ma bien-aimée Maman, à qui, dans tous les moments, il m'est consolant de m'adresser. Elle lutte depuis hier soir contre la mort. Vers minuit on croyait que cela finirait ce matin; à présent on croit que cela pourra durer encore vingt-quatre heures, mais point d'espoir, à moins d'un miracle de Dieu! Est-il donc si difficile de rendre une âme qui ne nous appartient pas? Ce spectacle est *affreux, déchirant* pour moi, mais je crois devoir et veux recevoir son dernier soupir. La vue de son père aussi me déchire l'âme, mais je crois cependant que je souffre plus que lui."

527.

„Pétersbourg, ce 9/21 Décembre 1816,
Samedi, à 1 heure.

Il y a trois ans aujourd'hui que je reçus l'invitation de l'Empereur de venir vous voir, ma bien-aimée Maman. Qui m'eût dit que, trois ans plus tard, ce même jour serait celui de l'enterrement de ma pauvre Lise! Croyant que je recevrais une lettre d'Amélie par la poste d'hier, je lui avais écrit d'avance une longue lettre avec tous les détails

de la fin de cette chère Lise et de ce qui a suivi ces tristes moments. Votre lettre du 18/30 Novembre que je reçus hier me fait regretter de ne vous les avoir pas adressés. Ma douleur et mes regrets pour elle ne sont sûrement pas aussi profonds et aussi déchirants que je les ai déjà éprouvés, mais c'est un mal sourd et de continuité, et qui cependant, hier et avant-hier, a plus d'une fois éclaté avec violence. J'aurai encore bien des moments pareils. A chaque instant, il me vient la pensée d'une chose à faire ou à dire pour ma pauvre Lise, soit dans la journée, soit pour l'avenir, et il est si douloureux de se reprendre en se disant: „Cela n'est plus nécessaire!“ Ce vide qui règne en haut dans l'appartement de Lise et d'Amélie, cet escalier inutile maintenant à côté de ma chambre à coucher, tout cela sont des détails de peine que vous comprendrez, ma bonne et chère Maman....

C'est le bon Longinoff *) qui m'a interrompue. Il revient de l'enterrement de ma Lise. C'est lui qui, par amitié pour le prince Galitzine, s'est chargé de tout ce qui avait rapport à cette cérémonie: c'est-à-dire, c'était au nom seul du prince. Voilà donc cette enfant, si vive, si terriblement mobile, maintenant sous terre! Mais ce n'est que son habit, car ce qui l'animait, ce qui m'aimait et me caressait est là où il est bien bon d'avoir des êtres qui attirent....“

528.

„Pétersbourg, ce 16/28 Décembre 1816,
Samedi, à 11 heures du matin.

Ma bien-aimée Maman, Je suis extrêmement peinée qu'il ait passé un jour de poste chez vous sans que vous ayez eu de mes nouvelles. Je ne sais à quoi cela peut tenir, car bien sûrement je n'en ai pas laissé passer un seul sans écrire soit à vous soit à Amélie. Il me serait unheimlich à moi-même d'omettre un seul jour de poste.

Je serai charmée de recevoir encore une lettre de Jung avant sa mort, quoique, d'après ce que vous me dites de sa mémoire, chère Maman, je crains qu'il oubliera l'intention qu'il avait de m'écrire.

---

*) Nicolas Longuinoff, secrétaire de l'Impératrice.

J'aime et je respecte ce bon Jung comme un des honnêtes hommes de la terre, mais non sous le rapport sous lequel il est tenu ici en grande vénération par un certain cercle de personnes qui ne connaissent que Stilling le Visionnaire. Tout ce qu'il a écrit comme Stilling est traduit en russe et lu par bien des personnes avec enthousiasme. Pour moi, j'avoue que je n'aime pas ces sortes de lectures: ou bien elles tournent la tête, ou bien elles ennuient. Je recherche les lectures de piété, en tant qu'elles peuvent m'instruire toujours mieux des vertus chrétiennes à acquérir et à pratiquer, mais, quant à ce qui se passe dans ce que les mystiques appellent *le Monde Invisible*, il ne m'est pas ordonné par la religion de chercher à l'apprendre. Je le saurai un jour, c'est immanquable, et je ne veux pas me gâter le plaisir de la surprise. Cependant dernièrement, quelqu'un m'a apporté la traduction russe de l'ouvrage qui a pour titre allemand, je crois, die Reise nach dem Tode, et m'en a lu quelques passages. Cela intéresse au commencement, parce que ce sont de jolis rêves et que, lorsqu'on a des êtres chéris dans cet autre monde, l'imagination y erre bien souvent. Mais je crois qu'à lire de suite, cet ouvrage doit être ennuyant, car qui pourra m'en confirmer la vérité?..."

529.

„Pétersbourg, ce 17/29 Décembre 1816,
Dimanche, à 1 heure ½.

Chère et bonne Maman, Je prends la liberté de vous adresser une caisse pour les filles de Frik. Elle contient des brimborions que je leur destine depuis longtemps et que j'ai été empêchée de leur envoyer faute d'occasion. Je profite du départ du prince Dolgorouky qui retourne à Paris en courrier. Il a eu l'attention de me faire avertir de son départ, et d'ailleurs j'ai toujours du plaisir à pouvoir tromper les distances. Voilà pourquoi je vous écris, ma bien-aimée Maman, car je n'ai rien à vous dire que je ne puisse faire passer par la poste, ni en bien ni en mal.

L'année dernière à mon retour, j'étais gâtée par tout le bien dont j'avais joui auprès de vous. Ce que je rencontrais de mauvais

ici m'était donc bien plus sensible: je sentais, pour ainsi dire, chaque piqûre d'épingle, je me débattais contre mon sort, je voulais le vaincre, et cela m'irritait. Maintenant, c'est moi qui ai changé, et non les circonstances, et, comme dit un homme d'esprit que j'aime beaucoup (le comte Capo d'Istria), *je me laisse aller à ma destinée.* Je ne demande, je n'exige plus de bonheur, je ne veux que me rendre meilleure, je ne demande à Dieu qu'une bonne fin. D'ailleurs mon parti est pris. Dieu m'a placée ici: heureuse ou malheureuse, je dois y rester, et un parti pris, quand même il n'est pas gai, vaut mieux qu'une incertitude et que les flottements.

Le dernier chagrin que je viens d'éprouver a aussi contribué à me calmer. Je ne saurais le nier, je crois que le chagrin m'est salutaire et que je serais plus mauvaise si j'étais heureuse. Dieu sait ce qu'Il fait; voilà pourquoi Il m'a placée ici. Ceci n'est pas de l'ironie, Maman, je vous le dis du fond de mon cœur, et que j'éprouve une sorte de satisfaction, lorsqu'il me tombe ainsi du Ciel des peines que je ne puis m'expliquer, à me livrer, pour ainsi dire, pieds et poings liés à Dieu en lui demandant qu'Il fasse de moi tout ce qu'Il veut. Ne croyez pas pour cela, chère Maman, que je donne dans une dévotion exaltée! Loin de là! Je passe chez bien des personnes pour être ce qu'on appelle *peu avancée* et indigne encore de pénétrer les hautes vérités de la religion, parce que je ne suis nullement disposée à donner dans la mysticité, que je la crois inutile et même nuisible. C'est maintenant le genre ici, et, lorsqu'on en est spectateur calme et impartial, on voit bien des gens marcher dans la vie d'une étrange manière....“

530.

„Pétersbourg, ce 23 Décembre 1816/4 Janvier 1817,
Samedi, à 10 heures du matin.

Ma bien-aimée Maman, Je vous baise mille et mille fois les mains pour votre lettre du 3/15 Décembre. Cette chère lettre m'a fait plus de plaisir encore que de coutume, parce que vous m'y parlez en détail de ce que vous éprouviez par les souvenirs du 15 et 16 Décembre et de ce qui vous a frappée dans une lecture que vous

avez faite. Il est vrai, chère Maman, que vous avez excité non ma curiosité, mais mon intérêt, en m'en parlant, et je voudrais savoir quelle est cette conversation de Socrate et en quoi ses idées se rencontrent avec les vôtres. Sans doute il parle mieux que moi, et je pense comme vous qu'on ne peut pas effacer de certains souvenirs et qu'on ne le doit même pas, mais qu'on peut les mettre à profit en y reconnaissant sans cesse que Dieu, en nous envoyant l'événement, a voulu nous éprouver et nous épurer, et que la profonde impression que nous en gardons est toujours pour le même but en continuité. Nous sommes, par notre nature humaine, si portés à croire que la vie ne nous a été donnée que pour jouir, tandis qu'au contraire, elle ne nous a été donnée que comme épreuve, comme éducation pour une autre vie et nous devons regarder comme une bonté infinie de Dieu tous les châtiments qu'il nous impose ici-bas: c'est autant de gagné sur l'autre vie. Maman, ne vous moquez pas de mes sermons! Je me les tiens si habituellement à moi-même que, sans que je m'en aperçoive, ils se trouvent à chaque instant au bout de ma plume.

Ce bon Jung ne sera donc plus de ce monde, d'après ce que vous me dites, chère Maman! Je voudrais qu'il ne fût mort que le 6/18, afin que Lise l'ait trouvé sur sa route....“

531.

„Pétersbourg, ce 27 Décembre 1816/8 Janvier 1817,
Mercredi, à 10 heures ½ du matin.

....Puisque vous vous intéressez à Paddy je vous annoncerai, chère Maman, qu'il a reparu depuis deux jours. Sa rentrée en fonctions après deux mois de réclusion a été accompagnée de transports de sa part qui se renouvellent chaque fois qu'il me revoit. En le revoyant et me rappelant comme Lise l'aimait, mon cœur s'est serré. Aurais-je cru, lorsque nous déplorions ensemble la maladie du pauvre Paddy, que Lise n'existerait plus lorsqu'il serait guéri? C'est un des derniers objets dont elle a causé avec intérêt tant qu'elle était sur pied encore, lorsque je lui racontais que j'étais allée le voir et que je comptais y

retourner. J'ai même entamé ce sujet exprès, sachant l'intérêt qu'elle y prenait, pour voir jusqu'à quel point sa fièvre l'accablait.

Vous êtes si bonne, Maman, vous comprenez si bien ces sortes de choses, que je n'ai pas besoin de vous demander pardon de ce que je vous en parle. Ces souvenirs se réveillent à chaque instant, sans doute, mais, ce qui m'entoure ne pouvant pas sentir comme moi, je n'en parle guère....“

1817.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à sa mère la Margrave de Bade.

532.

„Pétersbourg, ce 15/27 Janvier 1817,
Lundi, à 1 heure.

Chère et bien-aimée Maman, M. Balacheff doit enfin partir demain. Il est possible que cela soit remis encore à un ou deux jours, mais je tâcherai toujours d'avoir mes lettres prêtes....

Je vous ai écrit par le prince Dolgorouky quelle était la disposition de mon âme: je tâche de la maintenir autant que possible. Certainement il m'est infiniment moins difficile de conserver cette égalité et ce calme qu'il me l'aurait été l'hiver dernier. Il y a du mieux, beaucoup de mieux, dans ma situation. Les manières de l'Empereur pour moi sont devenues tout à fait amicales, et vous, Maman, qui me connaissez, qui savez combien *l'affection* est tout pour moi, devez comprendre l'influence que ce changement a sur moi. Cette consolation dans mon intérieur, si elle se soutient, me facilitera beaucoup d'autres inconvénients inévitables. L'essentiel dans la vie est cependant le commerce journalier: s'il est doux, affectueux, la disposition qui en résulte pour l'âme donne déjà la force de supporter des privations, essentielles, sans doute, mais, en leur opposant de la résignation à la volonté de Dieu, prenant la vie comme elle est et les hommes comme ils sont, on leur ôte ce qu'elles

ont de plus amer. C'est toujours du gain, car les mêmes privations, accompagnées de manières sèches et dénigrantes, en sont encore plus pénibles! Et ce qui l'est surtout, c'est de se débattre contre une destinée à laquelle on ne peut s'arracher que par des efforts qui ne sont pas d'accord avec votre opinion et vos habitudes. Enfin, je vous le répète, *je me laisse aller à la mienne*; le sort en est jeté!

Voilà en masse ce que j'ai à vous dire sur mon compte, ma bien-aimée Maman. J'éprouve du bien-être de ce que cela soit tranquillisant pour vous. Quant aux petites tracasseries journalières de droite et de gauche, on est trop heureux d'être arrivé de manière à ne pas le sentir. Il y a des intentions, des pensées d'autrui qu'on aime à ignorer, car on craint toujours de faire tort en les croyant possibles; encore moins par cette raison-là aime-t-on à les répéter! Vous devinerez peut-être que je veux parler de l'*Archevêque de Toledo*. Tout ce qui vient de ce côté-là n'est rien dès que cela perd son influence sur mon *intérieur intime*."

533.

„Pétersbourg, ce 31 Janvier/12 Février 1817,
Mercredi, à midi.

....Le général Schæffer a eu son audience de l'Empereur dimanche dernier, après une grande parade qu'il y a eu en l'honneur du maréchal Barclay qui est ici depuis peu. Nous autres dames l'avons vue de la fenêtre fermée, ce qui, au mois de Janvier, est préférable au balcon. Comme c'était le jour de naissance du Grand-Duc Michel, il y a eu le soir bal chez l'Impératrice mère. Les militaires étant un peu fatigués de la matinée et la chaleur excessive, quelques belles dames malades, le bal n'a pas été très animé. Pour moi, je luttais contre le sommeil. Le Grand-Duc Michel prétend avoir la danse et les bals en aversion: je ne sais pas ce que cela doit signifier.

L'Impératrice mère s'est plainte à moi à un de ses bals avec un ton de reproche que, depuis que ses filles n'y sont plus, ses bals ne sont plus animés, mais si elle se rappelait que, dans d'autres occasions, elle me parle comme à sa contemporaine, cela ne devrait pas l'étonner...."

534.

„Pétersbourg, ce 5/17 Mars 1817,
Lundi, à 11 heures du matin.

Le général Schæffer va partir, et, quoique sa mission n'ait pas eu tout le succès qu'on pouvait désirer, il emporte cependant l'assurance de l'appui de la Russie dans les négociations *de gré à gré* qu'on engage Charles à entamer et que, d'après les dernières nouvelles, il a déjà ouvertes avant d'avoir été instruit du résultat de la mission du général Schæffer. J'espère d'après cela qu'il pourra borner les cessions qu'on exige de lui à *une partie seulement* du Cercle du Mein et Tauber. En se prêtant avec bonne volonté aux arrangements territoriaux *qu'on prétend* qu'il a été le seul à entraver jusqu'à présent, il acquiert des droits incontestables à l'appui de la diète entière contre les injustes prétentions de l'Autriche et de la Bavière, et j'espère qu'il pourra défendre son terrain pas à pas et exiger toutes les indemnisations que les traités lui assurent. Toutes ces affaires, chère Maman, me font faire du mauvais sang en tant qu'elles m'ont mise à même de jeter un regard dans cet abîme d'iniquités qu'on appelle *Politique* et qui est très vainement recouvert d'un tissu de phrases brillantes, car ce tissu n'empêche pas les cœurs bien placés, quoique avec de moindres moyens d'esprit peut-être, de reconnaître que, malgré *les traités évangéliques*, malgré *le règne de la Justice*, c'est toujours les plus faibles qui sont sacrifiés aux intérêts des plus puissants. Y a-t-il par exemple rien de plus injuste que d'offrir à mon frère comme indemnisation *la renonciation à un droit de réversion* dont les puissances s'étaient permis de disposer à l'insu de celui que cela regardait de plus près? C'est le tour d'un usurier, d'un juif, car c'est comme si on avait volé à un homme les documents qui lui assurent son bien, et qu'ensuite on veuille les lui faire racheter à grand prix! Lorsqu'on a à faire à des principes pareils, il faut bien de l'activité, bien de la vigilance, pour n'être pas dupe en toutes choses, et voilà en quoi Charles a manqué, et M. de Haake encore plus, car celui-ci a agi en sens directement opposé: il a négligé les intérêts de son maître d'une manière bien coupable, et c'est encore le jugement

le plus indulgent qu'on puisse en porter, car on serait tenté quelquefois de croire que ce n'est pas de la négligence! Je renvoie Charles aux détails de la lettre que je vous écris, chère Maman; veuillez donc la lui communiquer pour tout ce qui a rapport à ses affaires. Je dois dire sommairement qu'il était difficile de se rétracter sur ce qui avait été avancé précédemment (mais pas *justement*) et que par là, toutes choses restant d'ailleurs au même point, tout ce qui a pu être obtenu l'a été: c'est l'assurance que jamais la force ne sera employée. Et quant au Palatinat, j'espère bien qu'il n'y a pas à craindre. Je voudrais maintenant peupler la maison de Bade de Princes, afin d'annuler par le fait l'affaire de la réversion. Dieu veuille donner encore bien des fils à Charles et les conserver! Mais tant qu'il n'a que ce seul fils et des oncles sans enfants, j'avoue que je vois sans cesse au fond du tableau la tragédie de la maison des Deux-Ponts. Qui peut répondre des principes de tous les ministres autrichiens et bavarois? Les hommes portent en eux un si grand fond de perversité! J'ai promis au général Schæffer d'attester le zèle et la bonne volonté qu'il a mis aux affaires de Charles, tant vis-à-vis de lui que vis-à-vis de vous, chère et bonne Maman, et je le puis en toute conscience. On n'est pas plus actif, plus honnête qu'il ne l'est, mais, je le répète, il était à prévoir, par l'état même des choses, qu'il ne pourrait pas obtenir plus qu'il n'a obtenu.

Des observations et des combinaisons me font soupçonner encore des *complications*, comme disent MM. les diplomates, trop longues à débrouiller ici comme simples soupçons. La manière amicale avec laquelle le comte Capo d'Istria a traité le général Schæffer au commencement est tout à fait opposée au manque de politesse qu'il a eu envers lui en dernier lieu, et, n'ayant aucune donnée pour préjuger même des secrets du Cabinet, je ne puis former mes conjectures que sur des rapprochements entre les bruits qui ont couru dans le public et les différents intérêts individuels, mais, comme ce ne sont absolument que des conjectures, je n'oserais pas les mettre ici, de crainte de ne tracer qu'un roman. Toutefois mon pauvre *Berger*, titre que je donne au général Schæffer (*in petto*, s'entend), n'a pas été traité pour le mieux en dernier lieu par le Cabinet de Pétersbourg, non par l'Empereur, qui, au contraire, a eu

tout plein de bonté pour lui. Ce comte Capo d'Istria est un caractère que je ne puis débrouiller encore, malgré qu'il fait depuis longtemps un objet d'étude pour moi. Quelquefois j'ai cru y voir clair et je me sentais vraiment attirée à lui avec toute la confiance que mériterait une réunion de talents et de belles qualités. Mais tout à coup il se présente en lui des revers qui contredisent ce que vous aviez cru solidement établi, et vous êtes rejeté à cent lieues en arrière. Beaucoup de finesse fait, je crois, le fond de ce caractère, et le sol sur lequel il marche la favorise encore davantage: c'est d'ailleurs le caractère national grec, et, de la finesse à la duplicité, il n'y a pas loin. Or il n'y a pas de barrière plus sûre pour *mon* caractère que celle de la duplicité: partout où je la vois, je m'arrête et je retourne sur mes pas. S'il en est ainsi, je ne pousserai pas mes recherches plus loin, et je vous fais part seulement de leur résultat, chère Maman, vu les rapports qui les lient aux affaires de Charles.

Mercredi, 7/19 Mars,
à 6 heures et demie du soir.

Je reviens de chez l'Impératrice mère, qui me charge de mille et mille choses pour vous, chère Maman, sachant que je vous écris par cette occasion. Elle dit autant à Frik, pour qui elle professe une estime toute particulière. Ma lettre de ce matin par la poste m'a pris une partie du temps que j'aurais pu employer à vous écrire ici, ma bonne Maman. Il faut donc finir, et, quoique je n'aie rien de nouveau ni de particulier à vous dire, il m'en coûte toujours de finir une lettre qui me donne plus que d'autres l'illusion d'une conversation. Mon existence se traîne. Il n'y a pas quatre semaines que je vous ai écrit par courrier; je n'ai absolument que la même chose à vous répéter: je tâche de m'habituer à l'idée qu'il n'y a pas de bonheur à espérer pour moi ici-bas, et à le regarder comme une chose tout à fait naturelle en remerciant Dieu pour *tout* ce qu'Il m'a laissé encore, qui est beaucoup, ah! sûrement, beaucoup! je ne veux ni ne dois le méconnaître. La consolation momentanée même de voir une personne avec qui on peut penser haut comme je fais avec la Duchesse, cette consolation est grande et je l'apprécie. Il faut de l'indulgence pour ceux qui influent le plus immédiatement sur votre

destinée: indulgence, patience, résignation et *abnégation totale de soi*, sans quoi, point de salut dans ma situation! Voilà aussi à quoi je travaille le plus, quoique je ne réussisse pas toujours.

Adieu donc, ma bien-aimée Maman, que je chéris si tendrement. Permettez-moi d'embrasser Frik ici; elle verra probablement cette lettre, je n'ai rien de plus à lui apprendre. J'attends le général Schæffer avec ces deux messieurs, qui n'ont pas été présentés à l'Empereur, parce qu'il n'y a eu pendant leur séjour de cercle d'étrangers. Adieu encore une fois, bien chère Maman, il me semble que c'est la dernière bien bonne occasion qui se présentera de longtemps, parce que probablement Charles n'enverra personne ici de si tôt. Cela me rend cet adieu d'autant plus pénible: il faut cependant le prononcer. Adieu donc, bien bonne et chère Maman.

Le général Schæffer ne partant que demain tard dans la matinée, je puis ajouter encore quelques mots à ma lettre; je ne sais pourquoi il m'en coûte tant de terminer *celle-ci précisément*. J'ai éprouvé en prenant congé de ces messieurs ce que j'éprouve chaque fois que je vois partir pour l'Allemagne, un attendrissement, eine Sehnsucht, qu'éprouvent, je crois, les pauvres oiseaux en cage lorsqu'ils voient leur semblables planer dans les airs. Ah! si je pouvais encore une fois revoir *Cara Patria!*

Je dois aussi, pour l'acquit de ma conscience, dire que le général Schæffer m'a dit ce soir qu'à la dernière visite qu'il a faite au comte Capo d'Istria, celui-ci a repris la bonne manière d'être qu'il avait eue au commencement. Le général Schæffer croit que c'est de satisfaction de le voir partir: je ne sais si c'est le personnel de mon pauvre *Berger* qui leur déplaisait ou s'ils le regardaient comme un homme redoutable, mais tant il y a que ces messieurs les diplomates étaient fort impatients de le voir partir! Il est si fort en peine d'être bien reçu par Charles, ce pauvre Schæffer, et craint la malveillance de M. de Haake, dont il n'a pas caché les iniquités, que c'est moi maintenant qui le recommande à vos bontés, chère Maman, et à votre protection. Il me paraît être le plus honnête homme du monde. Il faut cependant finir et bien vite, afin de ne pas être tentée de prolonger encore ma lettre. Adieu, bien chère Maman."

535.

„Pétersbourg, ce 20 Mars/1er Avril 1817,
Mardi, à 8 heures du soir.

Le jeune Stourza, que vous avez vu à Carlsrouhe et qui est marié depuis moins d'une année à une jeune personne qu'Amélie connaît, vient de perdre sa femme d'une manière à peu près semblable à celle qui nous a enlevé notre bonne Marie. La mort de Mad. de Stourza *) a été encore plus subite et plus inattendue. Elle était en parfaite santé la veille: une couche de sept mois, anticipée par des raisons peu avérées, a eu lieu le plus heureusement possible, quoique l'enfant était mort, et, au moment où tout était fini, elle avait eu le temps de parler, de se réjouir de sa délivrance, elle dit: „J'étouffe!" a quelques convulsions et expire! Il y a quelque chose de déchirant dans cette mort, qui n'a manqué son effet plus ou moins sur aucun être sensible que j'en ai encore entendu parler. Cette femme, jeune et fraîche, qui faisait le bonheur de toute une famille et surtout celui d'un mari si bien fait pour apprécier le bonheur domestique, l'espoir d'avoir un enfant qui augmentait encore ce bonheur, tout cela détruit dans un moment! Cette malheureuse faculté que j'ai de m'identifier avec de certaines situations comme si elles faisaient partie de mon existence, me met depuis avant-hier dans un état de souffrance continuelle. Je suis toujours en idée au milieu de cette famille désolée; d'après la connaissance que j'ai des différents caractères, je souffre avec chacun et pour chacun d'eux. Je demande les détails à tous ceux qui y ont été, je me les fais répéter, enfin c'est une idée fixe! Il y a de ces choses inexplicables dans le cœur. Au reste, le grand attrait que j'ai toujours eu pour Mad. d'Edling et les rapports dans lesquels cela m'a mise avec le reste de sa famille, dont tous les membres sont intéressants et estimables, peuvent bien en partie expliquer ce que j'éprouve à cette occasion. Je suis fâchée, Maman, que je ne pourrai pas vous parler d'autre chose. Vous savez que toujours et dans tous

---

*) Alexandre Stourdza (1791—1854), frère de la demoiselle d'honneur, avait épousé Elisabeth Hufeland, fille du célèbre médecin.

les cas, j'épanche avec vous tout ce qui remplit mon âme: c'est une habitude que je ne puis ni ne veux perdre, quelque manque de calcul qui puisse s'y trouver parfois....“

536.

„Czarskoe Selo, ce 18/30 Mai 1817,
Vendredi, à 1 heure.

Chère et bonne Maman, je commence à vous écrire dans l'espoir de recevoir une lettre de vous aujourd'hui. Peut-être m'y parlerez-vous enfin des désordres qui ont eu lieu à Stuttgart dont sont remplies toutes les gazettes, et qui occupent beaucoup l'Impératrice mère. Elle me demande chaque jour de poste si mes lettres de Brouchsal n'en parlent pas, et, obligée toujours de dire que non, parce qu'en effet ni vous ni Amélie ne m'en avez jamais fait mention, je crains qu'elle ne me soupçonne de vouloir lui cacher quelque chose. Il faut qu'il y ait de bien mauvaises têtes dans le royaume de Würtemberg, ou bien quelque main qui en secret dirige ou plutôt attire le désordre. Toutefois la Reine *) n'a pas porté bonheur à ce pays, car, depuis l'année qu'elle y est, on n'a vu que famine, émigration et maintenant révolte. Certainement elle est loin d'être pour quelque chose à tout ceci, mais cette observation a rapport à une idée qui a été commune à bien du monde lors de ce mariage.

Nous continuons toujours à avoir ici un temps d'une beauté inouïe et d'une constance qui l'est surtout. J'en rends grâce au Ciel, car c'est d'un grand agrément et autant de gagné sur le climat. Il y a longtemps que nous n'avons été établis à la campagne d'aussi bonne heure, et on aurait pu y être quinze jours plus tôt encore avec agrément.

A 8 heures du soir.

La poste n'est pas arrivée encore. Elle a trompé mon attente, et il faut finir ma lettre sans avoir eu de vos nouvelles, ma bien-aimée Maman. Je reviens d'une course à Pavlofsk, où j'ai fait ma visite. Quand le temps est beau, je me donne toujours un revenant-bon en

*) La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

courses et reviens par les promenades qui avoisinent Czarskoe Selo au lieu de passer par le grand chemin. En voiture ouverte, cela fait une promenade bien agréable. Je roule alors dans ces chemins avec mes souvenirs. Pavlofsk et ses environs en ont tant pour moi! Ma jeunesse n'est pas si éloignée, et cependant il y a quelque chose de si passé dans tout ce qui y tient!

La fin du comte Stroganoff *) qui s'avance à grands pas jette sur toute mon existence un voile de tristesse. J'ai eu de ses nouvelles hier soir par Longinoff, qui avait passé quelques jours à Cronstadt avec lui, et ces nouvelles sont bien affligeantes. J'ai passé la soirée d'hier à ravaler mes larmes et à leur laisser libre cours tour à tour. Indépendamment de ce que ce comte Stroganoff était (car il est à demi mort) un être bien au-dessus du commun, tant de souvenirs, tant d'habitudes tenaient à lui! C'est triste, et pardon, Maman, de vous communiquer ma tristesse.

L'Empereur est à Kamennoï Ostrof depuis deux jours pour des exercices et revues. Il revient demain.

Vous ai-je dit, chère Maman, l'année passée qu'ici je paye un tribut de souvenirs aux heureux temps que j'ai passés chez vous, chaque soir à la retraite. Il est introduit qu'ici on joue toujours la retraite du quartier général que j'entendis pour la première fois à Carlsrouhe et que j'aurai beau entendre mille fois ailleurs, elle me rappellera toujours Carlsrouhe. La Duchesse est heureuse et satisfaite ici: elle jouit de tout avec plénitude, j'en suis charmée et voudrais pouvoir faire comme elle. Mais je ne sais, cela ne va pas toujours, c'est une triste chose que l'homme; le passé ou l'avenir l'empêche le plus souvent de jouir du présent. Il vaudrait mieux presque être comme les mouches qui se réjouissent d'un rayon de soleil sans penser ni à ce qui l'a précédé ni à ce qui le suivra, si toutefois nous n'existions que pour ce monde-ci. Voilà de la pédanterie! Encore pardon mille fois, ma si bonne Maman: une lettre triste et pédante! il vous faut de l'indulgence pour l'excuser. Je vais rejoindre Antoinette, qui est établie sur le balcon de l'appartement qu'elle occupe, à entendre la musique militaire qui précède la retraite, et qui la savoure de même

---

*) Le Comte Paul Stroganoff, † 1817.

que la divine soirée qu'il fait. Adieu, ma bien chère et bonne Maman, j'embrasse Amélie et vous baise les mains et vous chéris de toute la tendresse de mon attachement."

537.

„Czarskoe Selo, ce Lundi 21 Mai/2 Juin 1817, à 7 heures du soir.

Cette poste que j'ai attendue si longtemps m'a apporté samedi après dîner votre lettre du 28 Avril/10 Mai, chère et bonne Maman, et la triste nouvelle de la mort du fils de Charles *). C'est avoir bien du malheur que de perdre ainsi deux fils, et cet événement sous tous les rapports me peine infiniment. Veuillez, chère Maman, dire à Charles toute la part que je prends à son chagrin et à sa femme de même: Charles me connaît assez et ma façon de penser, pour être persuadé de la sincérité de mes regrets. Je fais des vœux pour que ce cinquième enfant dont la Grande-Duchesse est enceinte soit un fils, et, quand même cela ne serait pas, il peut bien en avoir encore, mais ce triste commencement dans ces circonstances m'effraie quelquefois. Vous ne me dites pas précisément, chère Maman, quelle a été la maladie de langueur qui a emporté cet enfant. Etait-ce la dentition? ou bien une mauvaise constitution? je vous prie beaucoup, chère Maman, de m'en parler avec détail et de me dire l'opinion de Schrickel, qui, je pense, aura été consulté.

D'après ce que vous me dites, je m'attends à apprendre la mort de mon oncle Frédéric dans peu. Malheureusement il fallait s'y attendre depuis longtemps, mais sans doute qu'il est triste de voir sa famille se décomposer. Tout ceci réuni à d'autres circonstances jette pour moi un voile de tristesse sur tous ces jours-ci.

Hier j'ai appris inopinément que la comtesse Stroganoff s'est embarquée avec son mari; ils sont partis avant-hier matin. Il a été bien mal la première nuit de son déménagement sur la frégate. Sa femme au désespoir a renouvelé ses instances pour qu'il lui permette de l'accompagner; il l'a refusée jusqu'au dernier moment, lorsqu'il

*) Second fils de la Grande-Duchesse Stéphanie.

s'est agi de se séparer, que de lui-même il s'est rétracté, et elle est partie, Dieu sait pour où, Dieu sait pour combien, avec les effets qu'elle avait pris pour passer quatre ou cinq jours à Cronstadt! J'en suis bien charmée, il aurait été trop cruel pour elle de voir partir son mari mourant sans le suivre. Elle se trompait en croyant qu'elle pourrait supporter cette existence, et quelqu'un a dit fort bien: *„Ils n'avaient pas tous deux sondé leurs cœurs!“* Mais cette nouvelle, que j'ai apprise hier subitement à table, a tellement saisi mon cœur que j'ai eu bien de la peine à retenir mes larmes et à ne pas donner à une grande société une scène de sensibilité dont je n'aime nullement à donner la représentation. Un sentiment indéfini d'attendrissement a causé cette émotion, et ce n'est qu'ensuite que j'ai trouvé que j'ai la triste alternative d'être séparée d'une amie vraie et sûre pour un nombre illimité d'années, ou bien de la voir frappée du coup le plus douloureux qui puisse la frapper. Enfin! Dieu arrangera cela peut-être de la manière dont on s'y attend le moins, et cela sera bien comme il l'arrangera. Cette pauvre vieille mère, contre l'égoïsme de laquelle je ne cessais de clabauder depuis un an, me fait peine aussi. Si je sens ainsi, combien ne doit-elle pas souffrir davantage de cette même alternative pour une fille qu'elle adore et dont elle ne peut pas se passer! Ma semaine de Kamennoï Ostrof va commencer après demain, et j'irai voir cette pauvre princesse Woldemar *) dès que je viendrai en ville. Je ne vous demande pas pardon, chère Maman, de vous parler si longuement de ce qui ne peut vous intéresser qu'indirectement: vous m'avez si souvent ordonné de vous parler indifféremment de tout ce qui m'occupe, et j'en suis toute préoccupée.

Le beau temps qui durait si merveilleusement s'est changé aujourd'hui en journée pluvieuse, mais il fait doux et la pluie est nécessaire pour les jardins comme pour les champs. Je vais envoyer à M. de Marschall la lettre de son frère et le verrai, puisque vous le désirez, lorsque je serai à Kamennoï Ostrof. Nous avons eu aujourd'hui un ennuyant dîner à Pavlofsk en l'honneur du jour de Constantin et Hélène. C'est un petit supplice de faire cette course en grande toilette dans l'humidité, Amélie en sait quelque chose.

---

*) La Princesse Natalie Golitzyne, née Comtesse Tchernycheff.

Mardi 22 Mai/3 Juin, à 8 heures ½ du soir.

Devant être demain pour dîner en ville et faire encore une visite à Pavlofsk avant de partir, je n'aurai pas le temps d'achever demain ma lettre et la finis ce soir après une journée superbe. La pluie d'hier a rafraîchi l'air, et on respire après les chaleurs de la semaine passée. Je reviens d'une promenade commencée en voiture ouverte et finie à pied avec Antoinette, mais ce jardin et surtout de certains chemins deviennent un peu comme un salon. J'ai tenu une espèce de cercle tantôt auquel je ne serais pas disposée tous les jours. Cela peut devenir l'allée de Baden, car tout le beau monde qui doit habiter Czarskoe Selo n'est pas arrivé encore, et il faudra chercher la solitude à Kamennoï Ostrof."

538.

„Kamennoï Ostrof, ce 30 Mai/11 Juin 1817,
Mercredi, à 11 heures.

Pardon mille fois, chère et bonne Maman, de vous écrire sur un papier barbouillé où j'avais commencé hier un billet à Madame Ouvaroff. Nous sommes presque en correspondance journalière, parce qu'elle est vice-présidente de la Société des Dames dont je suis la haute et puissante protectrice. Je vous prie cependant de croire, chère Maman, que cette Société ne ressemble nullement au Verein de Stuttgart. Elle existe depuis l'année 1812 et fait autant de bien qu'elle peut, mais *tout doucement*: c'est un de ses principes fondamentaux. C'est une réunion tout à fait particulière et indépendante du Gouvernement. Pour en revenir à Mad. Ouvaroff, que j'ai si souvent été dans le cas de vous nommer, chère Maman, sans que vous la connaissiez, elle a une jolie petite campagne tout près d'ici, où je vais souvent la voir lorsque je suis à Kamennoï Ostrof. Samedi soir, elle nous y a donné du thé dans un pavillon du jardin, où nous avons cependant un peu grelotté de froid. Aujourd'hui il fait superbe. Demain matin nous retournons à Czarskoe Selo, j'ignore pour combien de temps.

Je suis flattée et touchée des tendres sentiments que me conserve le général Schæffer. Je ne sais pas trop cependant comment il a fait pour me trouver de l'embonpoint à l'époque où il m'a vue: j'en

avais certainement moins qu'en Allemagne. Je maigris toujours ici à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. Je décrois lorsque les jours croissent et je reprends lorsque les jours décroissent; c'est une observation que j'ai faite sur moi depuis bien des années. Quant à ma face, le sang me porte moins à la tête qu'autrefois, c'est vrai. Peut-être vous le dois-je en partie, chère Maman: je prends mes bains plus chauds, comme vous me l'avez toujours conseillé. J'ai tout à fait quitté le café; je prends à présent du chocolat pour déjeuner, mais sans vanille, enfin j'use de tout plein de petites précautions *anodines* qui font plus de bien que les remèdes. Ce n'est qu'à vous, ma bonne et tendre Maman, que je puis faire des détails pareils sur ma personne. Mon Dieu! il est si doux de compter avec sécurité sur une tendresse qui demande des détails pareils."

539.

„Czarskoe Selo, ce Mardi 5/17 Juin 1817,
à 1 heure après midi.

....Combien vous m'avez fait plaisir, ma bonne Maman, en me disant que vous avez pensé à moi à Rohrbach en servant le lait! Il me semble que je jouis de l'idée seule d'avoir fait le sujet de la conversation de ceux qui me sont si chers! Il est bien sûr qu'on peut être heureux en se disant seulement qu'on existe habituellement dans la pensée de ceux qu'on aime. Cette conviction vous aide à supporter votre existence matérielle lorsqu'elle n'est pas tout à fait agréable: on agit alors comme une automate et on *existe* ailleurs. Ne vous moquez pas, ma bonne Maman, de cette subtilité superfine.

Cette disposition tient peut-être à des circonstances momentanées; tant de personnes qui me sont chères à différents degrés sont éloignées de moi, qu'il me faudra bien prendre l'habitude d'exister *dans l'espace!* Du repos et de la solitude seraient nécessaires avec cette disposition, et, au lieu de cela, des représentations, des fêtes et tout l'ennui avec toute la fatigue corporelle qui y tient sont suspendus sur ma tête! J'en ai les sensations froissées et effarouchées...."

540.

„Czarskoe Selo, ce 19 Juin/1 Juillet 1817,
Mardi, à 10 heures ½ du matin.

Ma bien-aimée Maman, je commence une lettre qui ne sera pas longue, je crains. C'est aujourd'hui le premier jour d'une époque d'agitations et de fatigue qui effraie tous les paresseux. L'Empereur et l'Impératrice mère ont déjà commencé leurs travaux hier: ils ont été à Kaskowa, où la Princesse Charlotte et le Grand-Duc Nicolas se sont arrêtés pour passer la nuit. Les deux Majestés sont revenues dans la soirée d'hier. Les deux Altesses sont attendues à Pavlofsk vers une heure, et, dans un moment, je vais vous quitter pour faire ma toilette, afin de me trouver à Pavlofsk à point nommé. Demain entrée solennelle en ville, toute la garnison sous les armes; nous aurons une belle poussière et, s'il fait comme aujourd'hui, passablement chaud. J'espère recevoir dans la journée d'aujourd'hui une lettre de vous, ma bien-aimée Maman. Je me transporterai en idée dans le calme du bon Brouchsal et cela me fera du bien. Que n'y suis-je en réalité!

J'ai profité de la journée d'hier, comme de la dernière de vacances, pour faire une promenade bien agréable à cheval avec la comtesse Orloff (fille du comte Alexis) *): elle est une des premières cavalières de Pétersbourg et Moscou. Jamais je ne l'avais vue à cheval, et désirais beaucoup l'y voir: je lui ai donc donné rendez-vous aux environs de Pavlofsk, où elle est venue passer quelque temps et nous avons caracolé dans les promenades de Pavlofsk, qui nous étaient livrées, l'Impératrice n'y étant pas. Le temps était superbe et j'en aurais mieux profité encore, si je n'avais pas eu un petit reste de mal de tête, qu'un grand dîner n'avait pas guéri.

Nous avons beaucoup de monde à Czarskoe Selo cette année-ci, tant à demeure qu'arrivant de la ville, et, quoique l'Empereur n'y était pas hier, j'ai fait le sacrifice de ma personne pour faire les honneurs à tout ce monde. Dimanche, l'Impératrice mère dînant ici avec sa cour, nous étions cinquante personnes à table. Samedi et dimanche, nous avons eu ici une femme dans la société qui a un grand charme

*) La Comtesse Anne Orloff-Tchesmensky.

pour moi, la comtesse Rosalie Rzewuska. Elle est polonaise, mais du bon genre, et a passé son enfance en partie en prison avec sa mère, la princesse Lubomiera, qui a été guillotinée pendant la Révolution. Comme la comtesse Rzewuska compte voyager, je vous la recommande, chère Maman, en cas qu'elle vienne sur les bords du Rhin. Ce n'est pas une liaison de cœur, mais une liaison de société bien agréable que j'ai en elle.

A 6 heures ½ du soir.

Je reviens à vous, ma bonne et chère Maman, un peu fatiguée d'avoir été sur pied depuis midi: avant une heure, j'étais à Pavlofsk. Nous avons attendu une petite demi-heure la Princesse Charlotte, qui a été reçue dans le petit jardin de l'Impératrice mère, dont vous vous rappellerez. On l'a d'abord conduite dans son appartement où nous l'avons laissée pour faire une petite toilette, ensuite un dîner assez nombreux, et la soirée est donnée au repos. Comme je ne suis pas sûre si je recevrai encore aujourd'hui ou non la lettre que j'attends de vous, ma bonne Maman, je terminerai la mienne ici, en pensant à la Favorite, où je voudrais bien être et vous baisant mille fois et bien tendrement les mains.

A 10 heures du soir.

En fermant ma lettre, je ne puis résister au désir de vous dire, chère et bonne Maman, que j'ai reçu tantôt la vôtre du 30 Mai/11 Juin et que je vous en baise mille fois et tendrement les mains. Ce que vous me dites au sujet de mon appartement à Brouchsal m'a arraché l'exclamation de *Bonne, chère Maman!* Ah! si vous pensez à moi dans cet appartement, combien de fois ne m'y transporterai-je pas en idée! Adieu bien vite, ma si bonne Maman, ce petit bout de lettre a souffert une longue interruption et dans ce moment-ci encore on bavarde toilette autour de moi."

541.

„Kamennoï Ostrof, ce 23 Juin/5 Juillet 1817,
Samedi, à 11 heures du matin.

Ma bien-aimée Maman, je prends la plume pour vous écrire, afin de ne pas manquer le jour de poste, mais c'est en larmes et

difficilement que je pourrai vous parler de plus d'un sujet. Je viens à l'instant d'apprendre la mort du comte Stroganoff *). C'est l'Empereur qui, revenant d'un exercice en ville, m'en a apporté la nouvelle. Il a fini comme notre pauvre princesse Galitzine **) sur le vaisseau dans les parages de Copenhague. Il n'est plus à plaindre, mais sa pauvre, pauvre femme! La même lettre qui donne cette nouvelle la dit résignée, mais on n'en souffre pas moins. Elle revient par la Suède et sera ici dans quelques jours. Ce n'est pas une bonne préparation pour des fêtes que cette nouvelle; que ne puis-je m'en dispenser! Dans les meilleures dispositions, ces fêtes dans cette saison-ci étaient une espèce de tourment, et, avec les idées de mort et d'affliction de toute une famille qui m'intéresse autant, c'est une véritable croix. Ah! il est bien sûr que les grandeurs ont des croix aussi bien et plus que la pauvreté, et qu'on peut les porter en diamants aussi bien qu'en haillons.

Je ne devais pas probablement me laisser aller à tout ce que j'éprouvais en commençant ma lettre. Il m'est venu des interruptions de différents genres que je ne pouvais écarter. Il faut donc vous parler d'affaires, ma bonne et chère Maman. Je joins ici une note par laquelle vous verrez combien M. de Maltitz a peu droit de se plaindre. Je voudrais bien qu'il sache se contenter d'un traitement aussi avantageux. Celui de ses fils le dispense de faire des frais pour eux, et, pouvant vivre seul avec sa femme et sa fille dans la plus grande retraite, s'il veut, il me paraît qu'il peut fort bien payer ses dettes peu à peu avec un revenu de 20.000 roubles en papier. Je ne vous ai pas remerciée encore, ma si chère Maman, pour votre lettre du 2/14 Juin que j'ai reçue hier. Je suis bien charmée de l'espoir que vous me donnez pour la récolte chez vous, et je suis sûre que par vos soins ce qui est à votre portée souffrira le moins possible de la disette du moment. Combien j'ai regretté ce printemps de ne pouvoir pas disposer de grandes sommes! J'aurais acheté ici des cargaisons de blé pour cinq ou six vaisseaux et les aurais fait partir dès l'ouverture de la navigation pour remonter le Rhin et donner par là du pain au moins

---

*) Le Comte Paul Stroganoff.

**) La Princesse Natalie Golitzyne, née Schakhowskoï, † 1807.

à mes compatriotes badois. Vous ne m'aviez pas fixé encore la somme que vous croyez nécessaire pour Mad. Fries, chère Maman. Puisque vous croyez que je dois lui assigner 40 ducats, j'y souscris.

Grâce au Ciel que la toux d'Amélie diminue! J'espère, chère Maman, que vous userez de toute votre autorité pour l'obliger à des ménagements. J'ai encore une mort à lui apprendre, à laquelle elle prendra sûrement part, c'est la comtesse Soltikoff *), la demoiselle d'honneur. Elle est morte ces jours-ci à la campagne de la princesse Schakhowskoï, sa tante. C'est aussi une excellente personne de moins dans le monde. Le même yacht qui a transporté le comte Stroganoff à Cronstadt a mené la comtesse Soltikoff à la campagne de sa tante qui est située sur le golfe entre Strelna et Péterhof, et c'est à vingt-quatre heures de distance que j'ai appris leur mort. J'aime à faire des rapprochements pareils! il y en a de singuliers quelquefois. Je devrais vous parler cérémonies, parures, réunions de famille, mais en vérité je n'y suis nullement disposée aujourd'hui, et soulagée de l'idée de passer la journée d'aujourd'hui en parfait repos. Nous devions dîner au Palais d'Hiver comme hier, mais la nouvelle de la mort du comte Stroganoff, qui a beaucoup ému aussi l'Empereur, a fait changer les projets. C'est demain la confirmation de la Princesse Charlotte **). Le temps, comme je l'avais prévu, est superbe et chaud, et je ne puis assez rendre grâce au Ciel que nous avons un asile à Kamennoï Ostrof; dans mes appartements du Palais d'Hiver, il fait étouffant. La Duchesse est aussi ici avec sa fille, et nous nous réunissons pour imaginer quelque phénomène qui puisse nous couper du Palais d'Hiver et de ses représentations."

542.

„Kamennoï Ostrof, ce 27 Juin/9 Juillet 1817,
Mardi, à midi.

Ma bien-aimée Maman, mille tendres remerciements pour votre lettre du 10/22 Juin. Je vous en dois d'autant plus que vous me

---

*) La Comtesse Catherine Saltykoff.

**) La future Impératrice Alexandra Féodorowna.

l'avez écrite le soir d'un jour qui appartenait à une époque assez fatigante. Je conçois que l'activité de la Duchesse de Brunswick doit l'être un peu, et j'aurais désiré que vous eussiez pu aller à la rencontre de ma tante de Weimar pour éviter une émotion publique. Je les aime tout aussi peu que vous, ma bonne Maman. J'ai reçu hier aussi la lettre d'Amélie du 6/18 Juin et l'en remercie en l'embrassant. Je crois lui écrire la poste prochaine, car l'ordre est dérangé depuis quelque temps. Depuis ma dernière lettre, nous avons expédié heureusement deux journées fatigantes. Samedi, je passai la journée bien tranquillement: nous ne quittâmes pas Kamennoï Ostrof, la nouvelle de la mort du comte Stroganoff servant de prétexte à l'Empereur pour ne pas dîner au Palais d'Hiver. Il faisait une journée superbe, et le soir je fis avec la Duchesse une promenade en voiture ouverte dans une contrée assez déserte, mais où l'on peut voir la mer, pour laquelle la Duchesse et moi avons une passion malheureuse. Nous comptâmes ce soir-là vingt-et-un vaisseaux qui cinglaient tout doucement vers Pétersbourg. On pouvait se croire à cent lieues de Pétersbourg, et c'était une illusion assez agréable donc pour ceux qui ont soif de calme et de silence, tandis qu'il n'offre que poussière, bruit et représentations. Dimanche de grand matin, il fallut aller au Palais d'Hiver pour faire grandissime toilette. La cérémonie de la confirmation de la Princesse Charlotte, maintenant Grande-Duchesse Alexandrine, réussit fort bien: elle était fort embarrassée et encore plus émue, mais s'acquitta de toutes les pratiques avec calme et grâce. Il y eut un dîner de famille à l'Hermitage, où il faisait une chaleur excessive; j'en rapportai un grand mal de tête. Nous retournâmes cependant le soir encore à notre promenade de la veille, la Duchesse et moi, c'est devenu une espèce de manie, et je fis encore une visite de condoléances à la vieille princesse Galitzine *), qui était venue à la campagne Stroganoff, d'où elle est partie hier pour aller en Finlande à la rencontre de sa malheureuse fille. Lundi, les fiançailles furent expédiées comme de coutume: grand dîner, bal paré le soir, mais qui finit à huit heures et demie; heureusement aussi que la chaleur était un peu moins grande que la veille. L'Empereur partit pour Czarskoe Selo d'abord après le bal et n'en

*) La Princesse Natalie Golitzyne, dite *Princesse Moustache*.

revint que ce matin. J'eus une journée tranquille hier, les félicitations aux fiancés ne nous regardant pas, et j'en avais bien besoin pour remettre ma tête. Hier soir cependant l'Impératrice mère avec les promis, le Prince Guillaume et le Grand-Duc Michel vint me faire visite. La Grande-Duchesse Alexandrine, qui a retrouvé une liaison d'enfance en Marie de Würtemberg, s'empara d'elle et courut en haut chez la Duchesse, qui gardait la chambre. J'entretins l'Impératrice mère en attendant chez moi et les trois malheureux Princes qui avaient l'air de s'ennuyer comme des morts.

Aujourd'hui le trimbalage recommence; il y a dîner au Palais Taurique. Je ne puis cependant assez rendre grâce à Dieu de notre séjour ici. Nous avons passé presque toutes les soirées libres dans le petit jardin du bastion au bord de l'eau, et cela repose et rafraîchit après des journées pénibles. Adieu bien vite, ma bien-aimée Maman, *la Chasse par force* va commencer par une toilette, et avant je dois voir encore quelqu'un qui m'attend dans la chambre voisine."

543.

„Kamennoï Ostrof, ce 4/16 Juillet 1817,
Mercredi, à 1 heure.

Chère et bien-aimée Maman, vous m'avez rendue bien heureuse par votre lettre du 13/25 Juin, écrite malgré l'accablement que vous causaient la chaleur et votre rhume. Je voudrais savoir votre rhume passé, mais je me réjouis de la chaleur, parce que je la crois utile à la récolte. Combien je jouis avec vous du bonheur que vous avez éprouvé en vous retrouvant avec ma tante de Weimar! Mes remerciements pour ce qu'elle me fait dire par vous ne la trouveront plus à Baden, mais j'y ai été bien sensible, de même qu'au souvenir de mon oncle Christian. Ah! si j'étais établie en Allemagne, je ne passerais pas quinze ans sans vous voir, ma si chère Maman.

Je viens d'être interrompue par une visite qui m'a laissé bien de l'émotion. C'est le frère de la comtesse Stroganoff, ce bon prince Dimitri Galitzine *) qui a accompagné sa sœur, qu'il a assistée,

*) Connu comme général gouverneur de Moscou.

ramenée dans ce triste voyage. Il est revenu pour l'enterrement, qui aura lieu demain, et la comtesse est restée encore avec sa mère en Finlande. Je ne la verrai pas de si tôt, parce qu'elle va tout droit à cette campagne sur le chemin de Moscou, où j'ai été lui faire visite l'année dernière. Vous voyez, ma bonne Maman, que je ne me fais pas répéter l'ordre de vous communiquer ce qui m'occupe. Le deuil de la maison Stroganoff et Galitzine absorbe en effet une grande partie de mes pensées. Bal ce soir et enterrement demain, je ne puis me faire à ce contraste. L'Empereur a bien envie de se dispenser du bal par cette raison et je le trouve naturel. Son frère le Grand-Duc Constantin, qui est ici pour le mariage, vient aussi d'éprouver une peine sensible par la nouvelle de la mort d'un ancien ami et aide de camp qu'il avait laissé à Varsovie. Les pertes sensibles qui tombent sur les deux frères précisément dans ce moment-ci, sont une singulière circonstance.

Demain nous partons pour Czarskoe Selo, mais ce ne sera que pour huit jours. Il y en aura ensuite encore trois, de fêtes, avant Péterhof. Il faut aller son chemin, se laisser aller au courant, qu'il soit doux ou non. Hier nous avons eu un jour de repos entier, c'est-à-dire que je n'ai pas été en ville. J'ai fait le soir ma promenade favorite pour voir la mer et j'ai poussé plus loin que de coutume, ce qui nous a obligées de traverser une espèce de pont un peu précaire sur une petite baie que forme l'eau. Antoinette, qui n'est pas autrement courageuse, n'a pas trouvé fort amusante cette prouesse, où il n'y avait pas le moindre danger, mais, comme ce pont est à fleur d'eau et que la pesanteur de la voiture faisait passer l'eau à travers les planches, cela avait l'air effrayant. Pour moi j'aime extrêmement à faire des découvertes, Amélie en sait quelque chose, et je prétends que c'est un héritage de Papa: vous nous avez conté souvent, chère Maman, qu'il vous menait par des chemins où personne ne passait. Après le thé hier soir, l'Empereur nous a fait naviguer jusqu'à onze heures sur un joli petit bâtiment hollandais qu'il a depuis l'année passée. Nous avons croisé dans la rivière par une soirée divine, l'eau était comme une glace, et nous avons fait les badauds de dessus l'eau près de la maison d'un jeune prince Dolgorouky qui donnait un bal à la Cour prussienne."

544.

„Czarskoe Selo, ce 17/29 Juillet 1817,
Mardi, à 10 heures ½ du matin.

Ma bonne et tant aimée Maman, je reçois à l'instant votre lettre du 30 Juin/12 Juillet et celle d'Amélie écrite par votre ordre d'une poste plus ancienne. Combien je souffre avec et pour vous de ce vilain rhume si mal à propos, mais qui sera passé à l'heure qu'il est, s'il plaît à Dieu. Quelque tard qu'il soit, je ne puis résister à vous remercier dès ce soir pour cette bonne lettre, qui m'a si fort transportée dans votre cercle. Je reconnais tous les jours davantage tout le bien qui m'est resté de mon heureux séjour en Allemagne: c'en est un bonheur inexprimable, d'avoir la facilité de me représenter vos habitudes et vos entours comme si j'en étais.

Nous avons eu une journée remplie qui m'a empêchée de préparer ma lettre avant de recevoir la vôtre, chère Maman. Les jeunes époux sont ici depuis ce matin jusqu'à après-demain avec les Cours russe et prussienne, et il y a une demi-heure seulement que nous sommes revenus d'une promenade à la Sauvagerie, où l'on a donné à goûter à toute la société, l'Empereur, le Grand-Duc Nicolas et les aides de camp généraux à cheval, le reste de la société en équipages ouverts. Ce pauvre prince Guillaume *) est touchant! Avec la vivacité de son âge, dans un lieu étranger et où il est naturellement avide de tout voir, il est réduit à se traîner en boitant ou à se faire rouler et à être assis, lorsque les autres courent. Malgré cela il est si patient et si bon enfant, et on ne voit jamais d'humeur, mais parfois seulement un peu de tristesse sur sa figure. Au reste sa jambe va fort bien, car il y a cinq à six jours qu'il était encore couché. Ce séjour-ci de Czarskoe Selo est comme de raison encore un arrière-goût des noces; il y a peu de calme.

Samedi Pavlofsk a passé la journée ici. Il y a eu dîner au Nouveau Palais, promenade sur l'eau et goûter sur la colonnade, et dimanche nous avons dû assister à la noce d'un jeune Adlerberg, ami d'enfance et aide de camp du Grand-Duc Nicolas. Il a épousé la

---

*) Le futur Empereur Guillaume Ier.

sœur cadette de ces demoiselles Nélidoff *) que vous avez vues avec Mlle Narychkine. Cette noce s'est faite à Pavlofsk et a été suivie d'un bal désespérant par l'excessive chaleur qu'il faisait. L'Empereur et moi avons pris la liberté de nous en éclipser vers dix heures.

Ces belles journées étaient suivies de soirées et de nuits réellement ravissantes par le clair de la lune et le parfum des tilleuls qui jamais n'a été aussi fort que cette année-ci. Nous devenons réellement méridionaux: jusque dans le parfum des fleurs qui gagne en force! Aujourd'hui, heureusement, il a fait beaucoup moins chaud. Je me reconnais votre fille, chère Maman, par la terreur que j'ai d'avoir chaud, lorsque je dois payer de ma personne.

Le 18/30 Juillet, à 10 heures du matin.

Je retrouve la Reine de Wurtemberg dans les deux anecdotes que vous m'avez citées d'elle par rapport à vous, chère Maman. Cette susceptibilité rend son commerce pénible quelquefois et surtout peu sûr. La même chose m'est souvent arrivée: je l'avais offensée sans y avoir rêvé, et elle m'en faisait porter la peine."

545.

„Czarskoe Selo, ce 10/22 Août 1817,
Vendredi, à 8 heures du soir.

.... Je ne saurais trop répondre ici en détail aux questions que vous me faites sur ma petite belle-sœur. Je vous dirai donc sèchement que je la trouve bonne et *franche*: j'apprécie doublement cette dernière qualité, que je n'ai pas toujours rencontrée. Elle est caressante pour l'Impératrice mère, mais sans affectation, et paraît très bien avec son mari, qui cependant n'a pas précisément d'air amoureux....

Samedi 11/23, à 10 heures du matin.

.... Ce que vous me dites, Maman, et ce que je lis dans les gazettes sur les désastres arrivés récemment sur les bords du Rhin

---

*) Le Comte Vladimir Adlerberg (1791—1884), épousa le 15 Juillet 1817 Mlle Marie Nélidoff († 25 Août 1870).

Alexandre Lvowitch Narychkine.

Miniature de Ritt, ayant appartenu à B. Narychkine.

par la fonte des neiges me fait un mal profond dans l'âme, et j'ai saisi avec empressement l'idée *d'un* vaisseau chargé de blé, mais malheureusement la saison est déjà bien avancée, et plus on se presserait, plus il y aurait de difficulté à trouver les sommes nécessaires.

Charles n'a-t-il pas donné des commissions cet été dans les ports de la mer Baltique, comme la plupart des princes allemands? C'est prodigieux, ce qu'on a exporté de blé cette année-ci pour l'Allemagne seule. J'ai fait prendre des informations toutefois, mais je crains que l'achat de la cargaison entière d'un vaisseau (et moins serait une goutte d'eau dans la mer) ne surpasse de beaucoup mes moyens. Pauvre Allemagne! elle est si belle, qu'il semble que le malheur soit contraire à sa nature...."

546.

„Czarskoe Selo, 18/30 Août 1817,
Samedi, à 10 heures du matin.

Les préparatifs du voyage de Moscou vont grand train. L'Impératrice mère, qui ne s'est pas déplacée depuis nombre d'années, en fait une terrible affaire et est effrayée même de voyager en Septembre, qu'elle trouve déjà une trop mauvaise saison: à mon avis, c'est la meilleure. Pour moi, grâce à *mes grands voyages*, celui de Moscou, avec toutes les facilités qu'on a dans l'intérieur, me paraît une plaisanterie. L'Impératrice mère pense très sérieusement à un voyage en Allemagne, mais je n'ai pas d'idée comment *Elle* s'y prendra, avec l'immensité d'entourage qui lui est indispensable!

Nous serons bien reçues aujourd'hui à Pavlofsk, parce que l'impératrice y est toute seule. Le Grand-Duc Michel est parti, il y a huit jours, pour son voyage de Russie; il nous rejoindra à Moscou et en repartira pour l'étranger. Le Grand-Duc Constantin est retourné à Varsovie. Le Grand-Duc Nicolas est en ville pour la revue, et sa femme y est allée aussi. Elle a déjà des soupçons de grossesse, et a tort de courir ainsi les grands chemins par la chaleur qu'il fait...."

547.

„Czarskoe Selo, ce 25 Août/6 Septembre 1817,
Samedi, à 10 heures du matin.

....Je désire que Schrikel approuve la recette que je vous ai envoyée de la part de l'Impératrice mère. Elle est très sujette elle-même aux rhumes de poitrine, et chaque fois avec des crachements de sang: ce printemps elle en a eu un très considérable, et elle trouve que cette médecine fait des merveilles. Comme le rhume d'Amélie l'a reprise malheureusement, cette médecine pourra peut-être lui être utile. Il est assez reconnu que les médecins anglais traitent mieux les rhumes de poitrine que les médecins allemands, et ceci est un remède de Crighton. Quand les crachements de sang viennent avec la toux et de la fièvre, ils sont sérieux, mais autrement, ils ne m'effrayent plus. Voilà deux années qu'à la même époque, au plus beau moment de l'année, au mois de Juin, je crache du sang pendant une quinzaine de jours, avec aucune autre incommodité qu'un peu d'oppression et des maux de poitrine peu considérables. Cette époque passée, il n'en est plus question. Cette année-ci, cela m'a fort gênée, car elle s'est rencontrée avec l'ouverture des fêtes et préparatifs de mariage, et je craignais excessivement de devoir en manquer, ce qui m'aurait beaucoup contrariée, non par goût, mais par raison. Stoffregen m'a donné tant de calmants, de rafraîchissants, que je n'ai pas été empêchée de prendre part à tout. Au milieu de toutes ces fatigues, j'ai été plusieurs jours sans manger une bouchée de viande ni boire une goutte de vin, même dans l'eau. Je ne mangeais que des légumes et des fruits, et cela ne m'a pas affaiblie. En voilà trop sur mon compte. Grâce au Ciel, ma bonne Maman, que vous allez bien....

L'Empereur, à ma prière, a fait Longinoff Staatsrath ou Etats-Rath ces jours-ci. Cela m'a fait penser à ma tante de Weimar. Je voudrais le lui présenter avec cette dignité, afin qu'elle prononce s'il a pris la mine *d'un conseiller d'état russe....*"

548.

„Czarskoe Selo, ce 31 Août/12 Septembre 1817,
Vendredi, à 9 heures ½ du soir.

....Je ne serais pas revenue ici si l'Impératrice mère ne trouvait plus commode de fêter la Ste-Elisabeth à Pavlofsk. Elle compte me fêter cette année-ci d'une manière désespérante pour moi: il me revient qu'il y a des surprises, tableaux, romances qui se préparent. Ce n'est pas comme à Baden, où c'était donné et reçu de si bon cœur! Ici je ne suis qu'un prétexte, et j'en aurai tout le tourment. Il vaudrait mieux ne pas s'appeler du tout! Ce sera, j'espère, la clôture des plaisirs une bonne fois. Quoique vous me disiez dans votre lettre, chère Maman, que vous les aimez pour moi, je vous assure que c'est précisément au milieu d'une existence pareille qu'il me prend le plus grand dégoût ou détachement de la vie, et je retrouve plus de jouissances dans une vie plus calme.

Mais, je l'ai dit souvent, cet été, et je le répète, ces *fatigues* qu'on appelait *plaisirs* étaient convenables, dues et à leur place: par conséquent, c'était bien et je les partageais volontiers. Par ci par là, il y en a eu auxquels j'ai vraiment trouvé du plaisir, comme la journée de navigation, la soirée à Oranienbaum pendant les manœuvres, en se montant un peu l'imagination on y trouvait un air de la Cour de Louis XIV, une ou deux journées ici également. La comtesse Stroganoff, qui connaît mes dispositions à ce sujet, a fort bien nommé tout ceci pour moi *des fleurs au pied de la Croix....*"

549.

„Pétersbourg, ce 12/24 Septembre 1817,
Mercredi, à 11 heures.

....Comme j'aurais désiré être avec vous, ma bonne Maman, dans cette course à Darmstadt, Francfort, Hombourg, Rohrbach, me promener avec vous dans cette délicieuse contrée, voir des personnes de votre famille, ensuite revenir paisiblement à Carlsrouhe, où l'automne est si belle. Les habitudes de l'enfance sont ineffaçables. Dans la mienne,

c'était toujours l'idéal du bonheur pour moi que de pouvoir vous accompagner dans ces tournées de famille que vous faisiez quelquefois, et je me disais alors: „Lorsque je serai grande, Maman me prendra avec elle!“ Le moment n'est jamais venu, et, à présent encore, j'y pense comme à un des plus grands plaisirs de ce genre que je puisse éprouver. Lorsque j'étais en Allemagne, ma qualité de Grande Dame empoisonnait un peu ce plaisir, et cependant j'en jouissais. Combien n'en aurais-je pas joui davantage en *Vous* accompagnant comme *Princesse Louise*. Cela n'a pas été ma destinée!....“

550.

„Pétersbourg, ce 19 Septembre/1er Octobre 1817, Mercredi, à 11 heures du matin.

....J'espère que vous me direz comment le costume de Ste-Cécile allait à ma tante. Quelle singulière idée! Cela me fait penser à la mascarade de l'autre jour, que j'avais presque oubliée. C'était une jolie soirée, et le bal aurait mieux réussi encore s'il y avait eu plus de monde, mais différentes considérations empêchèrent le Grand-Duc d'étendre davantage ses invitations. Pour moi, j'étais affublée en espèce de capucin blanc, avec des coussins de tous côtés pour me rendre épaisse et difforme, et un vilain visage de masque. Il y a des personnes qui furent quelque temps sans me reconnaître. L'Impératrice mère était trop drôle en magicien avec une barbe; elle souffrait le martyre sous ce masque qui l'échauffait et avait un air douloureux et klaglich. Avec sa tournure ordinaire, cela faisait le plus plaisant contraste. Le Grand-Duc et le Prince Guillaume de Prusse changèrent de costume deux fois: la première fois, ils étaient en vieux officiers prussiens avec des ventres immenses, et très drôles; ensuite le Prince Guillaume mit un costume turc qui alla très bien, et le Grand-Duc Nicolas un costume de tartare de la Crimée. La Grande-Duchesse était fort élégamment costumée en jeune indien, mais pas déguisée. Il y eut beaucoup de métamorphoses, et, s'il n'y avait pas eu trop peu de monde, ç'aurait été très joli, parce que le masque excluait toute gêne. Mais, dans une aussi petite société, on ne pouvait pas longtemps soutenir l'incognito; il n'y avait pas au delà de quarante

personnes, je crois. Lorsqu'on eut bien chaud, on se démasqua et se déshabilla même, et la société dansante dansa de tout son cœur. Lorsqu'on se déshabilla, je quittai aussi mon affublement et me mis bien commodément en domino noir (il date encore de Vienne). J'étais comme dans une robe de chambre, et cela accommodait très bien un mal de tête qui est venu assez mal à propos pour cette soirée....“

551.

„Moscou, ce 1/13 Octobre 1817,
Lundi, à 6 heures du soir.

Chère et bonne Maman, me voici à Moscou depuis hier soir, et j'ai eu le plaisir d'y recevoir ce matin votre lettre du 4/16 Septembre. Je vous en baise mille fois les mains. Vous y avez calculé bien juste en supposant qu'elle me parviendrait ici.

Mon voyage a été très heureux, le temps a été superbe, et, pendant ces huit jours, je n'ai eu que quelques heures de pluie, ce que j'ai regardé comme un vrai bonheur, pour les domestiques plus que pour moi. Les dernières journées ont été très courtes, parce qu'il fallait traîner en longueur, afin de donner à tout le monde le temps de se rassembler. Je ne suis donc point fatiguée du voyage, mais enrhumée seulement, parce que la température des maisons sur la route était rarement modérée. J'ai passé deux jours à Tver très agréablement. J'y ai fait cependant bien des réflexions en me retrouvant dans ce local où je n'avais pas été depuis que le séjour de la Grande-Duchesse Catherine en avait fait parler davantage. Ce château de Tver est bien joliment arrangé, et en général la ville et les individus m'ont plu. Mais c'est le Kremlin qui est un enchantement! Avec ce qu'on a réparé et bâti à neuf, il est devenu une bien belle habitation, meublée avec beaucoup de goût et de richesse même. La vue de notre appartement est superbe et très étendue, et sur le grand espace de ce côté-là il faut chercher les endroits dévastés, tant la ville se rebâtit vite et redevient en partie plus belle qu'elle n'était. Je voudrais bien qu'on puisse faire parvenir cette nouvelle à Napoléon. Je me retrouve ici avec un vrai plaisir, et voudrais pouvoir m'étendre davantage sur tout ce que j'éprouve à ce sujet, mais voici la comtesse

Pierre Tolstoï, habitante d'ici, que j'avais demandée pour cette après-dînée et qui est déjà arrivée. A présent qu'elle est partie, on dit que c'est l'heure de la poste, il faut donc finir. Nous avons été ce matin à la messe à la cathédrale principale et fait ensuite à pied la tournée de deux autres cathédrales du Kremlin; heureusement le temps était assez beau et l'immense foule de monde qui remplissait les places des cathédrales faisait un beau coup d'œil. Ceci ressemble un peu à un narré de gazette; ne trouvez-vous pas, chère Maman? Pour achever ma gazette, je vous dirai encore, chère Maman, que nous sommes entrés ici hier incognito, ce qui était très bien fait. Nous trouvâmes, comme c'était convenu, l'Empereur à la dernière poste, et je me mis dans la voiture de l'Impératrice mère. A la faveur de l'obscurité nous entrâmes sans aucun brouhaha. L'Impératrice mère a reçu en route la nouvelle de la mort de son frère le Prince Louis et hier, lorsque nous nous rencontrâmes, l'Empereur lui donna celle de la mort de l'Archiduchesse Palatine. Cette dernière nouvelle l'a beaucoup saisie par rapport à l'Archiduc qu'elle aime beaucoup. Mais aujourd'hui il n'y paraît plus....“

552.

„Moscou, ce 6/18 Octobre 1817,
Samedi, à 11 heures et demie.

....L'Empereur est tout à fait épris de Moscou: il se plaît extrêmement ici. Il est bien sûr aussi qu'on ne peut pas voir indifféremment cette belle ville, qui a encore gagné par le désastre de l'année douze. A Pétersbourg, c'est l'air de jeunesse et la régularité qui frappent les étrangers; ici, c'est l'irrégularité, qui atteste une longue suite de siècles, et cet air d'antiquité qui inspirent le respect et l'admiration. Les souvenirs récents ne nuisent pas au reste. Encore une chose qui fait mon bonheur ici, ce sont les cloches. Elles jouent un grand rôle à Moscou, et aujourd'hui, en me réveillant au beau milieu de la nuit, je les ai entendu gronder. Autrefois elles m'attristaient: aujourd'hui elles sont *en harmonie* avec moi. En général, pour bien des choses, Moscou me revoit différente de ce que j'étais il y a seize ans!....“

553.

„Moscou, ce 8/20 Octobre 1817,
Lundi, à 11 heures du matin.

....C'est la troisième fois que je vous écris d'ici, chère Maman, et je ne vous ai pas dit encore combien j'ai été fâchée de devoir passer le jour de votre fête sans vous écrire: du moins ai-je bien pensé à Carlsrouhe. Quoique ce jour ne soit pas aussi intéressant pour moi que *le 20 Juin*, j'aime à pouvoir joindre mes félicitations à ceux des autres, et je suis sûre qu'il aura été célébré à Carlsrouhe. Pour moi, je l'ai passé au beau milieu de mon voyage et suis arrivée le soir dans un gîte un peu sale, où il y avait des Schwabenkäfer. Notre consternation à cette découverte était plaisante, car le prince Galitzine, qui était mon maréchal de voyage, ne les aime pas trop non plus, et, en voyant chez moi, il s'attendait avec raison qu'il en aurait chez lui aussi. J'ai fait mettre mon lit au beau milieu de la chambre, et, avant de m'endormir je me suis dit: „Si Maman savait que je célèbre sa fête avec des Schwabenkäfer!“ Ils m'ont respectée cependant, et j'ai fort bien dormi, quoique avec une porte qui ne fermait pas et à la merci des sentinelles. J'espère que le 7 Octobre a été passé plus brillamment à Carlsrouhe....“

554.

„Moscou, ce 15/27 Octobre 1817,
Lundi, à 10 heures ½ du matin.

....Je suis sortie heureusement de deux violentes expéditions que nous avons eues vendredi et hier. Vendredi une marche et une cérémonie en plein air assez longue, pour poser la pierre de l'église dont je parlai dernièrement à Amélie. La situation en est d'une grande beauté, comme en général les environs de Moscou. La cérémonie et son motif contenaient assez de sujets pour émouvoir et exalter, et vous savez, Maman, qu'il ne me faut pas beaucoup d'instance pour éprouver de pareils mouvements dans mon âme. Mais j'avais quelques

éteignoirs à côté de moi, et puis il faisait froid. C'étaient là les antidotes! Le cortège en voiture pour arriver sur la place, à travers les troupes, la messe dans une petite paroisse hors de la ville, et puis la procession et la cérémonie durèrent depuis dix heures et demie jusqu'environ trois heures et demie. Heureusement qu'on pouvait être vêtu chaudement. Mais j'avoue que j'étais harassée!...."

555.

„Moscou, ce 20 Octobre/1 Novembre 1817,
Dimanche, à 6 heures du soir.

Chère et bonne Maman, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je vous quittai il y a deux ans. J'y ai pensé hier, aujourd'hui, j'y penserai toujours jusqu'à ce qu'il y ait un autre anniversaire semblable d'une date plus récente.

Après vous avoir écrit l'autre jour cette lettre si pressée et si sotte, je reçus votre lettre, chère Maman, du 26 Septembre/8 Octobre et vous en baise les mains. Il me paraît en effet que Charles aurait pu se borner à reconnaître le droit de succession des Hochberg: les faire Princes aurait été y mettre une grâce infinie, mais le titre de Princes de Bade, et cela d'emblée, est beaucoup! Au reste, en réfléchissant à ce qui peut avoir porté Charles à cet excès de faveur pour les Hochberg et en y cherchant un motif, je me suis dit que peut-être il a eu des raisons qu'il faudrait connaître avant de le juger.

Ceci n'est pas un sujet à être traité fort *in-extenso* par la poste. Je suis bien fâchée des nouveaux désagréments que tout ceci cause à Amélie, et, si vous aviez l'occasion, chère Maman, de me communiquer vos idées là-dessus, je ne demanderais pas mieux que d'en écrire à Charles. En attendant, si vous croyiez que de joindre mon opinion à la vôtre et à celle d'Amélie en parlant de cette affaire à mon frère y fasse quelque bien, je vous supplie, chère Maman, de me nommer. Que ne ferais-je pas pour savoir ma bonne sœur Amélie contente au moins sous un rapport, si cela ne se peut pas sous d'autres! Je suppose que j'aurai une lettre d'elle par la prochaine poste, et je lui répondrai en même temps à celle que j'ai reçue la semaine passée.

Vos deux dernières, chère Maman, adressées à Moscou me sont malgré cela arrivées par Pétersbourg, je ne sais pas pourquoi, mais, comme elles n'en souffrent pas un grand retard, il n'y a pas de mal.

Depuis quelques jours, le temps est redevenu doux et humide; je n'en suis pas fâchée: cela facilitera quelques courses que je compte faire. Hier j'ai été voir le Trésor, qui est dans un autre bâtiment et autrement arrangé qu'il ne l'était il y a seize ans. Comme, depuis ce temps-là, j'ai acquis plus de connaissances sur la Russie et son histoire, l'intérêt a augmenté aussi et j'en ai eu beaucoup à voir toutes ces antiquailles, entre autres, et comme la plus moderne, ma robe du couronnement et les souliers, un uniforme et les bottes que l'Empereur portait ce jour-là. On ne croirait pas, en voyant la marche journalière et imperceptible de la mode, qu'il pût y avoir une aussi grande différence entre la coupe des uniformes et la forme des bottes de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui.

A la différence près, qui tient au local et plus de monde à voir, mon genre de vie est le même qu'à Pétersbourg. On dit qu'après le deuil, on prépare des fêtes. On est très content d'avoir la Cour ici, et je crois en effet que ce séjour fera du bien à Moscou.

Ce Lundi, 22 Octobre/3 Novembre, à midi.

Hier, après vous avoir écrit, chère Maman, j'ai vu dans les gazettes que je n'avais pas lues encore l'acte de Charles au sujet des Hochberg et de la succession en général. J'y ai vu qu'il donne droit de succession aux femmes dans sa maison. Comme cet acte est une chose publique, je désirerais bien en avoir une copie; croyez-vous que Charles me l'accordera, chère Maman, et oserais-je vous prier de vous charger de ma demande? Je n'aime pas à n'être instruite que par les gazettes d'une mesure qui touche d'aussi près les individus et les intérêts de ma famille. D'ailleurs on ne peut pas compter sur l'exactitude des articles de gazette. Je finis ma lettre ce matin, afin de ne pas risquer la répétition de ce qui m'est arrivé le dernier jour de poste. Nous revoyons le soleil pour la première fois depuis longtemps, et comme, malgré cela, il ne gèle pas, il a double prix: je vais en profiter. Adieu, chère et bonne Maman. Je vous baise bien

tendrement les mains et embrasse mes sœurs. A propos du changement du rang des Hochberg, en auront-ils un aussi dans leur entretien, ou bien conservent-ils ce qu'ils ont? De l'aveu même de Guillaume Hochberg, ils ne désiraient et n'avaient besoin d'aucune augmentation de revenus. Il me l'a dit lui-même à Pétersbourg."

556.

„Moscou, ce 29 Octobre/10 Novembre 1817,
Lundi, à six heures du soir.

Chère et bonne Maman, je suis si mauvaise commissionnaire lorsqu'il ne s'agit que de faire des compliments, qu'il faut qu'avant tout je m'acquitte de ceux dont l'Impératrice mère vient de me charger pour vous et pour Amélie. Je viens de lui faire ma visite habituelle, et, comme elle allait se mettre à sa poste et moi à la mienne, elle m'a donné cette commission en me recommandant si fort de ne pas l'oublier, que je m'en suis fait une affaire de conscience.

C'est hier que j'ai reçu votre lettre du 3/15 Octobre, ma bien chère Maman, et je vous en baise mille fois les mains. Je suis fâchée que votre attente et le désir général ayant été déçus par la naissance d'une fille, mais, comme Stéphanie a pris le pli d'alterner, il faut espérer que cela sera réparé la fois prochaine. En attendant, je suis charmée que Charles soit raisonnable sur cet article. Je craignais que la naissance d'une fille ne l'affligeât outre mesure. Par un motif purement personnel, je suis charmée que la faveur de M. Rehmann le fasse rester à Carlsrouhe. Sa femme y viendra donc en droiture et pourra vous remettre mes lettres en mains propres. J'en suis un peu inquiète, parce que Mad. Ouvaroff, à qui je les avais laissées, ne me mande rien du départ de Pétersbourg de Mad. Rehmann. Voilà huit jours parfaitement calmes qui se sont écoulés. Ils ont été marqués pour moi par quelques journées de mal de tête; cela ne m'a pas obligée de me séquestrer, cependant. J'allais mon train, mais pendant deux soirées j'ai beaucoup souffert. Maintenant c'est passé, pour quelque temps, j'espère. On prétend qu'il nous attend tout plein de fêtes après le deuil. Tous les dimanches les présentations vont leur train; il y a chaque fois une trentaine de femmes et bien plus d'hommes encore. La pauvre

princesse Prosarofsky *), qui présente les dames (la comtesse Litta **) n'étant pas ici), en est toute faible, et moi prête à en perdre l'esprit, à force de le creuser pour chercher les rapports de famille ou l'origine de tous ces individus et avoir de quoi leur parler. J'avoue cependant que je n'y suffis pas toujours. Par contre, j'ai un vrai plaisir de revoir des visages de l'ancienne Cour, un peu vieillis, à la vérité, mais qui me rappellent les temps de l'Impératrice Catherine, de l'Empereur Paul, même les commencements de ce règne-ci. Le passé a un charme particulier pour moi. Je ne suis pas de l'avis de M. Traiteur par rapport à la comtesse Apraxine: je ne trouve pas qu'elle baisse visiblement. Elle est toujours vivement occupée de son projet de chapitre, association, je ne sais trop comment le nommer, et je désire de tout mon cœur pour elle qu'elle le voie s'effectuer. J'ai cru vous avoir parlé, chère Maman, de la part qu'a eue M. Traiteur à l'ordonnance de la fête du ministre de Prusse et de son succès à cette occasion, de même que de la présentation, dont je me suis chargée. Je veux du bien à ce jeune Traiteur; il a l'air d'un garçon d'esprit et beaucoup de *comme il faut.*

Je ne puis encore rien vous dire de positif sur le lieu où ma belle-sœur fera ses couches; cela doit se décider avant la fin de l'année et fixer ainsi la durée de notre séjour ici. Quant à moi, je désirerais que ce fût ici, afin de voir Moscou pendant une partie du printemps, mais je suis si habituée *à me laisser aller à ma destinée*, que je forme ce désir sans une ardeur particulière et que je m'arrangerai de tout. Au reste, sous différents rapports, je me trouve très bien et me plais ici, et désire seulement que cela continue. Je fais presque tous les jours encore des promenades dans de nouvelles directions et sans sortir de la ville. Ensuite je les répète sur un immense plan de Moscou qui est suspendu dans le cabinet de l'Empereur, et devant lequel nous passons bien des moments à étudier Moscou, comme la carte d'un pays. De cette manière-là on apprend à s'orienter à merveille. Adieu, chère et bien-aimée Maman, j'embrasse mes sœurs."

---

*) La Princesse Anne Prozorowsky (1747—1829).

**) La Comtesse Catherine Litta, née Engelhardt (1761—1829).

557.

„Moscou, ce 19 Novembre/1 Décembre 1817,
Vendredi, à 11 heures $^1/_2$ du matin.

Votre lettre du 24 Octobre/5 Novembre m'a causé un double plaisir, chère et bonne Maman, parce qu'elle m'a appris qu'enfin vous avez reçu deux lettres qu'il me tenait à cœur de savoir entre vos mains, celle que je vous ai écrite par courrier et l'autre par Mad. Rehmann. A présent, j'espère que la poste ira son train, et que vous ne passerez plus huit jours sans lettres. Vous me parlez, chère Maman, du passage de Mad. de Krudner par Ettlingen et Rastadt, et me dites qu'elle ne reviendra plus dans vos contrées. Où va-t-elle donc, conduite ainsi avec une escorte?

Nous avons passé toute la journée d'hier absorbés par la triste nouvelle de la mort de la Princesse Charlotte d'Angleterre, moi surtout qui ai donné à la Duchesse de Würtemberg tous les soins qu'exigeait son affliction. Cette mort si inattendue et si triste, si malheureuse sous tous les rapports, vous aura sûrement bien affectée aussi, chère Maman, puisque je sais que, sans connaître personnellement la Princesse, vous aviez de l'amitié pour elle. Pauvre jeune femme! que de bonheur, que d'espérances politiques et domestiques détruites par ce cruel événement! C'est une année bien malheureuse pour les couches, du moins pour celles qui parviennent à ma connaissance. La Duchesse est profondément affectée de cette nouvelle, qui détruit le bonheur domestique et les plus brillantes espérances d'un frère qu'elle aime de préférence. C'est encore un exemple bien frappant, car à coup sûr Léopold de Cobourg a mis une politique et une adresse rare à son âge pour atteindre son but, qui éprouvait tout plein de difficultés. Il avait construit pour le mieux l'édifice de son bonheur, et voilà la main de Dieu qui renverse cet édifice dans un moment! Nous voilà de nouveau en deuil et dans la retraite pour quelque temps. L'Empereur, tant par amitié personnelle pour la Princesse que par égard pour l'Angleterre, donne tous les témoignages possibles de regrets à cette occasion. Le bal de jeudi a été fort beau, moins nombreux et par con-

séquent moins chaud que le précédent. Ce n'était qu'une petite société d'environ mille cinq cents personnes, tandis que le premier était d'environ trois mille, à ce qu'on dit. On est si heureux ici de notre séjour que, par cette raison seule, je devrais m'y plaire, et en effet il est et doit être utile sous différents rapports.

Adieu, chère et bonne Maman. Je partagerai mon après-dînée entre la Duchesse et la comtesse Stroganoff, et serai par là empêchée de finir ma lettre plus tard. J'embrasse mes sœurs et Charles, s'il le veut bien. Ayez la bonté, chère Maman, de lui dire de ma part que j'ai depuis dix jours une lettre toute cachetée pour lui sur ma table, qu'elle devait partir le soir du jour où je l'ai écrite et qu'elle n'est pas partie encore."

558.

„Moscou, ce 26 Novembre/8 Décembre 1817,
vers midi, Lundi.

Chère et bonne Maman, je commence ma lettre dans l'attente d'être interrompue. C'est le jour de la St-Georges et fête de l'ordre, mais, comme le local ici ne permet pas la cérémonie militaire qui a lieu ordinairement à pareil jour, il n'y a que messe sans cérémonie. C'est en attendant d'y aller que je commence ma lettre. Nous avons ici une antique petite chapelle tout près de nos appartements. On y a pratiqué un passage chaud; autrefois on n'y parvenait qu'en traversant des terrasses découvertes. Elle est bien ancienne et servait autrefois aux princesses, qui, selon les usages d'autrefois, ne paraissaient pas en public. Si elle n'était pas décorée en église, elle ne ressemblerait pas mal à une prison, parce qu'elle est voûtée et faiblement éclairée par de petites fenêtres grillées. Cet air un peu sombre et son caractère d'antiquité m'en plaisent fort cependant.

Vous me dites, chère Maman, dans votre lettre précédente que le bourdonnement des cloches la nuit ne vous conviendrait pas. J'ai un peu trouvé que vous aviez raison dernièrement. Il y a deux jours que j'ai eu une espèce d'insomnie, et, comme c'était veille de fête ou plutôt commencement de dimanche, depuis deux heures jusqu'à cinq du matin et au delà, les cloches de différentes dimensions, sons

et distances, n'ont pas discontinué. Il y en avait dont le son lent et dumpf se prolongeait d'une façon si funèbre, qu'ayant l'imagination remplie des détails de la mort de la Princesse Charlotte, et avec l'agitation que donne toujours une insomnie, je croyais entendre la grosse cloche de l'église de St-Paul à Londres qui, à ce qu'on assure, exprime si bien par son ton funèbre le deuil général de l'Angleterre. J'aurais mieux aimé que cette nuit-là les cloches n'aient pas tant sonné. Il est presque trois heures à présent, et, depuis les premières lignes de ma lettre, qui ont été bientôt interrompues, nous avons été à la messe, j'ai fait une visite d'un moment à la Duchesse et me voici attendant le moment du dîner. Je ne puis continuer ma lettre cette après-dînée, comptant aller chez la comtesse Stroganoff que je n'ai pas vue depuis huit jours. Il m'est difficile de me partager également entre mes deux affligées. Heureusement la Duchesse va sortir demain; c'était plutôt des raisons de santé qui l'ont retenue chez elle ces jours-ci.

A 6 heures.

Me voilà presque au bout de ma lettre, chère Maman, sans vous avoir remerciée encore de la vôtre du 31 Octobre/12 Novembre, que j'ai reçue samedi dernier. Je vous en baise tendrement les mains. Il faut vous avoir écrit une lettre aussi gauche que l'est celle-ci, pour avoir omis de vous remercier, ma bien-aimée Maman, de ce que vous me dites. Je n'ai aucun, aucun mérite à vous écrire. C'est un besoin pour moi, et c'est moi qui en souffre le plus lorsqu'il m'arrive d'y manquer: heureusement, c'est rare. J'ai remis à l'Impératrice mère la lettre de Mad. de Benkendorff.

Je crois, chère Maman, avoir prévenu votre question au sujet de mon train de vie ici. Sommairement, il est le même qu'à Pétersbourg, quoiqu'il y ait cependant des différences par ci par là. L'heure du dîner fixée est deux heures et demie depuis l'année passée déjà, mais on ne dîne cependant guère avant trois heures. A présent que j'y suis habituée et que j'ai arrangé mon temps en conséquence, cela me convient très bien. Du moins ne souffre-t-on plus de ces faims canines dont Amélie sait quelque chose, et qu'il fallait supporter lorsque nous dînions à cinq heures passées, si l'on ne voulait pas gâter son dîner par un déjeuner à la fourchette."

559.

„Moscou, ce 10/22 Décembre 1817,
Lundi, à une heure.

Je vous baise les mains, chère et bonne Maman, pour votre lettre du 14/26 Novembre que j'ai reçue hier matin. Elles me sont toutes parvenues exactement, comme vous l'aurez vu par la suite du temps; il n'y a donc plus d'inquiétude à avoir pour l'ordre de notre correspondance.

Vous me demandez, chère Maman, pourquoi ma belle-sœur doit se ménager si fort pendant sa grossesse, qui est très heureuse, et je ne puis réellement vous en donner de raison, parce que je ne le sais pas. L'Impératrice mère insiste sur les plus grands ménagements. Tout cela va être cependant vivement bouleversé, si les jeunes époux, qui insistent pour que les couches se fassent à Pétersbourg, partent et nous font partir à la fin de Janvier ou au commencement de Février. Il n'y a encore rien de décidé, mais je dirai, comme les vieilles, que, lorsque j'avais dix-neuf et vingt ans, on me disait: „Vous ferez ainsi“ ou „ne ferez pas“, et on ne me laissait avec raison pas le choix de décider sur les choses dont je n'avais pas d'expérience. La mort de la Princesse Charlotte paraît n'avoir pas fait grand effet sur Alexandrine, très heureusement. Voilà la reine Catherine de Wurtemberg grosse aussi et demandant aussi un fils à grands cris, tout comme sa sœur!

Sans doute qu'il a fallu user d'adresse pour soutenir Anna Stépanowna dans la louable résolution de ne pas être du voyage de Moscou. Elle l'avait déclaré d'abord avec une sagesse surprenante, mais elle aurait bien voulu se rétracter depuis, et il fallait parer toutes ses tentatives à ce sujet, afin de ne pas l'irriter par une opposition trop positive. Un arrivant de Pétersbourg que je viens de voir, m'a dit qu'elle formait le projet de venir ici par ruse. C'est une déplorable existence que la sienne, aucune résignation, un flottement de volonté et d'idées qui lui cause une irritation et une aigreur qui tiennent de la démence, et l'empêchent de reconnaître toutes les consolations que le Ciel lui a laissées.

M. Narychkine n'est plus attendu ici. On dit qu'il passera encore tout l'hiver et la saison des bains en Allemagne. Je n'aurai donc pas la petite boîte que vous aviez la bonté de me destiner par lui. J'ai un guignon tout particulier pour tout ce qui est *parfums*: il est dans ma destinée *de ne sentir pas.* Voilà encore des fluctuations, que celles de M. Narychkine, et une existence que je n'envie pas.

La saison est toujours plus ou moins rigoureuse ici et beaucoup plus tempérée à Pétersbourg. Après-demain, jour de naissance de l'Empereur, il y aura encore grand bal à l'Assemblée de la Noblesse. Tous ceux qu'on destinait à la Cour vont suivre à présent, s'il n'y a pas quelque nouveau deuil. Vous êtes maintenant fort occupée des étrennes, chère Maman, et le même mouvement règne à Munich et Darmstadt. Mes pensées se bornent à ces contrées en Allemagne: Carlsrouhe est le centre et pour aller et venir de Munich, je passe ordinairement par Nördlingen et Halle; c'est la seule route que j'aie faite. L'Impératrice mère veut donner à Alexandrine un Christkindchen à l'allemande avec un arbre de lumière et tout ce que l'étiquette du Christkindchen exige. Le Prince Guillaume de Prusse part d'abord après le jour de naissance de l'Empereur."

560.

„Moscou, ce 17/29 Décembre 1817,
Lundi, à midi.

Chère et bonne Maman, c'est en vous remerciant de votre lettre du 21 Novembre/3 Décembre que je vous baise mille fois les mains, de même que pour l'imprimé de l'acte de l'élévation des comtes Hochberg. J'ai deux lettres de Léopold et de Guillaume auxquelles je ne puis encore me résoudre de répondre, parce que je ne sais comment les appeler. En écrivant autrefois à Guillaume Hochberg, je lui disais Mein lieber Graf, mais je ne puis me résoudre à lui dire Mein lieber Prinz: Fürst ou Markgraf serait encore pire! Qu'en pensez-vous, chère Maman? J'attendais toujours, pour écrire à Charles au sujet du titre d'Amélie, que vous me prescriviez, chère Maman, ce que je dois lui demander. J'ai répondu il y a quelque temps à sa lettre sans

toucher cette corde, mais il y a de si fréquentes occasions de courriers que ce sujet peut être repris au premier jour.

Le Prince Guillaume de Prusse est parti dans la nuit de vendredi à samedi. Il y eut encore vendredi un grand dîner d'adieu chez l'Impératrice mère, pendant lequel il luttait contre des larmes, qui se sont fait jour enfin malgré lui. Cette sensibilité, qui a encore accompagné les derniers adieux qu'il nous a faits, m'a beaucoup plu en lui. Je suis toujours si charmée, lorsque j'en vois dans un jeune homme. Partout où il y a un cœur, on peut baser sur quelque chose, mais il n'y en a pas partout. Le Prince Guillaume est parti par un temps épouvantable, un ouragan réellement effrayant. Ils ont été suivis de deux journées bien froides. Aujourd'hui il fait beaucoup mieux, et je vous quitte, chère Maman, pour faire un tour en voiture.

A 7 heures.

Je ne viens plus que finir ma lettre, chère Maman, à mon grand regret. Ma visite à l'Impératrice mère qui, ici comme à Pétersbourg, a lieu toutes les après-dînées, et une visite inattendue de Mad. Apraxine *), sœur de la comtesse Stroganoff, m'ont menée jusqu'à ce moment, que ma voiture m'attend depuis une demi-heure pour aller chez la Duchesse de Würtemberg. Elle est bien souffrante, et tout de bon aujourd'hui; je crois que c'est pour être venue deux fois chez moi hier, malgré 20 degrés de froid. Adieu donc, ma bien-aimée Maman, avec ce tendre attachement qui fait une partie de mon existence. J'embrasse mes sœurs."

561.

„Moscou, ce 23 Décembre 1817/4 Janvier 1818,

Dimanche, à huit heures du soir.

Ma bien-aimée Maman, c'est tantôt avant dîner que j'ai reçu votre lettre du 28 Novembre/10 Décembre, et je vous en baise les mains. Voilà donc *ma peine* parvenue heureusement entre vos mains! Jusqu'à *une peine*, qui arrive saine et sauve de Moscou à Carlsrouhe,

---

*) Catherine Apraxine, née Princesse Golitzyne.

maigré la saison et la distance immense! Elle reviendra de Carlsrouhe à Moscou, trouvera tout comme elle l'a laissé, et cependant que de temps se sera écoulé depuis! Il marche tous les jours plus vite.

Nous voici au renouvellement de l'année, ma chère et bonne Maman! Je n'ai pas de vœux à *renouveler* pour vous: ils sont tous les jours les mêmes. Je n'ose pas envisager ce que cette nouvelle année pourrait m'apporter de bon; j'en détourne les regards toutes les fois qu'ils s'arrêtent sur l'automne et que j'y entrevois des déplacements, des réunions, bien vagues encore comme tout ce qui est dans le lointain. Jamais il ne m'a paru plus incertain qu'à présent, et l'on profiterait bien mal des leçons journalières qu'on reçoit par ce qui vous entoure, si on y comptait avec certitude. Il n'y a qu'une chose sur laquelle on ne risque pas de se tromper en y comptant, c'est les peines de la vie, les contrariétés nécessaires pour vous en détacher. Ce n'est pas de l'aigreur qui se prononce par cette conviction, pas plus qu'il n'y en a à prévoir peu de récréations pour un écolier dans un collège où il doit faire des études difficiles. Je prends un ton de prêche, ne trouvez-vous pas, chère Maman?...."

1812—1817.

Lettres de la Margrave de Bade à sa fille.

69.

„Bruchsal, le 21 Avril/3 Mai 1812,
Dimanche, à 2 heures.

J'espère que mes lettres vous arrivent aussi promptement que les vôtres me viennent. J'apprécie doublement cet avantage, dans la crainte de le perdre bientôt.

Je conçois fort bien ce que vous me dites, qu'en faisant presque tous les jours la même chose, votre existence ne vous a jamais paru moins monotone: je vous crois dans un état von Spannung continuel."

70.

„Bruchsal, le 15/27 Juin 1813.

....Il faut que je rectifie un passage de votre lettre: „Je rends grâce au Ciel de ce que la mauvaise opinion que vous aviez de moi à ce sujet est détruite".... Je trouve le terme *mauvaise* trop fort. Connaissant votre extrême attachement à votre nouvelle patrie, je le croyais affaibli pour l'ancienne, et je vous excusais dans mon cœur d'avoir quitté votre patrie trop jeune pour conserver une affection particulière pour vos compatriotes. J'ai remarqué mon erreur avec une grande satisfaction, car cela vous élève d'un grade de plus dans mon opinion, et je vous en bénis mille fois!

Quelqu'un me disait ces jours: „Die Kaiserin und Pr. Amelie werden durch ihr Benehmen gegen die unsrigen die höchsten Stufen im Himmel erreichen". Cela doit vous porter bonheur, chère enfant. Vous croyez qu'il est écrit dans le Ciel que vous serez souvent mal jugée: non! vous vous trompez sûrement, et comment Amélie peut-elle être de ce nombre? Elle qui vous aime si tendrement!"

71.

„Carlsruhe, le 20 Décembre 1813/1er de l'An 1814,
Samedi, à 1 heure.

....Pourquoi donc ce cher Empereur vous donne si peu de détails et en est si prodigue pour sa mère? C'est inconcevable! Car mettons de côté mari et femme: vous êtes pourtant sa meilleure amie, et qui partage avec le plus de chaleur sa gloire et ses succès et tout ce qui tend au bonheur de la Russie: au moins tous les Russes vous rendent cette justice et ne parlent de vous qu'avec enthousiasme! Je le dis et je le répète, que, si c'était à moi seule, je croirais que c'est pour me flatter, mais encore ma belle-sœur vient de m'écrire qu'ils parlent tous de cette manière, et elle en a vu à Darmstadt un grand nombre.

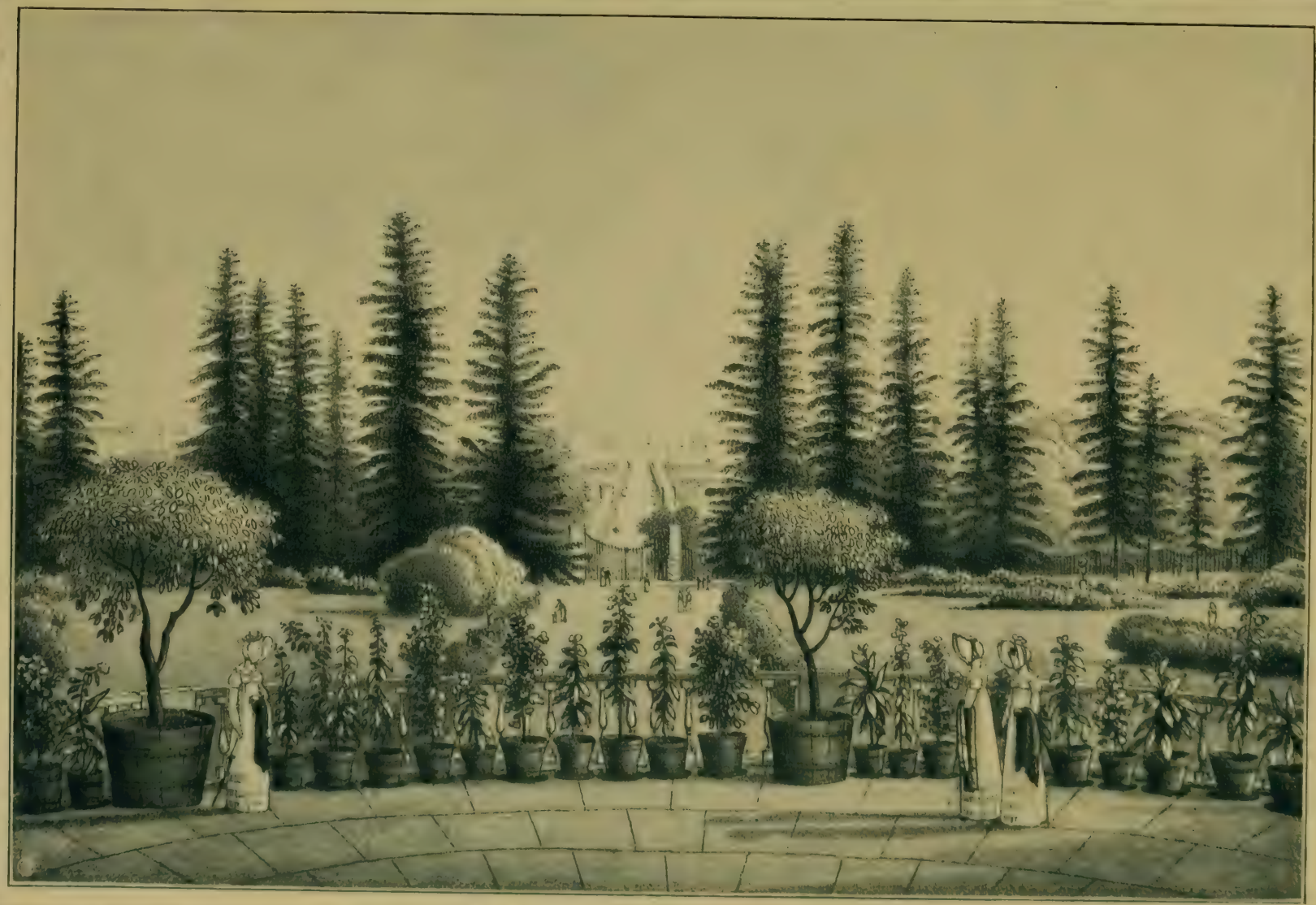
....Le plaisir que vous me témoignez, chère enfant, dans votre seconde lettre sur la probabilité de me revoir que l'Empereur vous a donnée, ajoute encore au bonheur extrême que je me promets de vous posséder. Mon Dieu! qu'il n'y ait aucun obstacle, j'en ai si peur, parce que je le désire tant! Mais l'Impératrice mère ne peut pas y mettre des entraves, n'est-ce pas, car c'est donc la volonté de l'Empereur?

Je peux si bien me figurer vos soirées des drei edle deutsche Frauen. C'est une réunion bien pure, de ne pas même vous permettre de clabauder un peu. Je ne suis pas si scrupuleuse avec Frik, car Dame Stéphanie et ses alentours nous donnent ample matière."

72.

„Carlsruhe, le 5 Mars 1815,
Dimanche, à 1 heure.

....Chère enfant, vous me dites: „Il faudra que ce soit vous, Maman, qui me donniez des forces pour m'arracher de vous et de ma Patrie!" Ah! j'en aurai besoin moi-même! Mais si je pouvais donc l'avoir pour vous faire supporter cet *isolement* dont la comtesse Tolstoï parle et que je peux me représenter si vivement! Mais je compte sur votre raison et résignation, dont vous avez donné tant



L'Impératrice Elisabeth à Oranienbaum.

Lithographie d'A. Martynoff. Collection P. Dachkoff.

de preuves: cela vous fera surmonter ces premiers temps si pénibles, et puis je ne peux pas m'ôter de l'idée que vous aurez un enfant qui fera toute votre consolation."

73.

„Carlsruhe, le 19/31 Janvier 1816,
Mercredi, à 11 heures du matin.

....On m'a remis ce matin votre lettre du 29 Décembre/ 10 Janvier, dont le courrier pour Stuttgart était chargée. Ah! ne croyez pas que *Patience et Espérance en Dieu!* restera toujours votre devise: non! cela changera en bien, j'en suis sûre. Au nom du Ciel, point de coup de tête, car croyez-moi, tout le tort tomberait de votre côté, et celui qui n'a déjà que *trop parlé* commettrait plus d'indiscrétions encore pour mettre tout le blâme sur vous. Jugez par là ce qui en résulterait! Je ne me permets pas de tracer cette pensée sur le papier. Vous avez la considération de toute la Nation et aussi des étrangers: cette conviction doit vous ranimer et vous donner le courage nécessaire.

Quant à ce qu'on ne vous accorde pas parfois votre place, je la soutiendrais, si j'étais vous, au risque même d'avoir des mauvaises paroles de la part de celui qui devrait être le premier à y veiller; si ce n'est pas tendresse, cela doit être par égard pour celle qui porte son nom. Mais, chère enfant, permettez-moi une observation: j'ai remarqué en vous quelquefois dans des occasions extraordinaires que vous aviez une espèce de fausse honte en restant en arrière le premier moment, même vous cachant un peu ou coulant le mur avec un petit air confus. Je sais qu'on l'a remarqué aussi à Vienne dans des occasions publiques, hors de votre appartement. Il ne faut pas moins que cela pour que les personnes qui veulent *primer* en profitent, et il ne faut pas leur accorder cet avantage sur vous. N'est-ce pas, vous me pardonnez ma franchise, mais Dieu sait que c'est dans la meilleure intention que je vous fais cette remarque. Cela me fait penser à l'expression de la bonne Mad. Gessler dont je vous ai parlé dans le temps, qu'il faut être wichtig à votre place.

La confiance avec laquelle vous me parlez, chère enfant, me touche bien plus que je ne peux l'exprimer. Continuez de même, je

vous en prie. Mais encore un mot sur ce que je vous dis sur votre retenue en public. On m'a conté ce que disait à ce sujet quelqu'un à Pétersbourg: „Elle a l'air de vouloir dire: Pardonnez que je suis votre Impératrice, mais ce n'est pas ma faute!“

74.

„Carlsruhe, le 6/18 Février 1816,
Dimanche, à 1 heure.

....Cette froideur avec laquelle certaine personne vous a reçue provient peut-être des témoignages de satisfaction que d'autres vous ont donnés sur votre retour.“

75.

„Carlsruhe, le 15/27 Avril 1816,
Samedi, vers midi.

....Mais revenons à votre bonne lettre, qui m'a fait un vrai bien, par le ton qui y règne et la bonne disposition d'esprit et de cœur où vous étiez alors. Que Dieu vous soutienne dans cet état et vous donne la force de supporter votre devise: *Patience et persévérance*, avec laquelle vous réussirez, j'en suis convaincue. Mais, n'est-ce pas, chère enfant, tout ce que je vous dis sur cela ne vous empêchera pas de me parler à cœur ouvert quand vous en aurez l'occasion?

On dit à Stuttgart que l'Impératrice mère voyagera cette année ou la prochaine pour visiter ses trois filles. *Je le voudrais.*“

76.

„Carlsruhe, le 22 Avril/4 Mai 1816,
Samedi, à midi.

....Votre lettre par M. de Zea m'a touchée aux larmes, et presque effrayée par la crainte que votre patience est à bout. Au nom du Ciel! ne prenez jamais un parti désespéré! Je suis convaincue que vous vous en repentirez dans la suite; on mettra tout le tort de votre côté, et pour cela on commettra des indiscrétions, etc., et croyez-moi que la seule chose qui soutient dans le malheur, c'est la

conviction d'être aimée et considérée du monde entier, et surtout de la nation au milieu de laquelle vous vivez, et qui vous a déjà donné tant de preuves d'affection. Non, vraiment! il faut ausharren! Promettez-le moi, chère enfant. Mais, Dieu merci! votre lettre par Vacans me redonne du courage. Vous étiez plus calme, et sans doute aussi mieux portante, et depuis toutes vos lettres me le confirment. Mais, je vous le répète encore, que tout ce que je viens de vous dire ne vous empêche pas de me parler *à cœur ouvert*: l'idée seule que cela puisse être autrement me fait de la peine.

Est-il donc vrai, ce que M. de Munchingen disait, qu'on ne vous rendait pas dans le public tous les égards qui vous sont dus? C'est-à-dire, il parlait de cette classe méprisable de courtisans! J'avoue pourtant avoir de la peine à le croire.

J'avoue qu'à présent je ne voudrais pas que vous alliez aux bains de mer, même si l'Empereur s'absentait, mais je voudrais que l'Impératrice mère s'en aille, et cela pour un an au moins: cela vous donnerait plus d'aplomb, chose si essentielle dans votre position. Si l'Empereur a *la vraie religion*, il est impossible qu'il ne revienne pas à vous, c'est-à-dire wenn er noch Geschlechtstriebe fühlt.

Jeudi, le 27 Avril/9 Mai, vers une heure.

....Vous ai-je dit que votre pierre Du kleiner Ort *) est commandée? Elle sera d'une qualité particulière qu'on trouve dans le pays de Bade et sera brute, seulement polie du côté où sera l'inscription. Je la ferai placer dans le premier jardin du côté où est le chemin souterrain,

---

*) „Du kleiner Ort, wo ich das erste Licht gesogen,
Den ersten Schmerz, die erste Lust empfand,
Sei immerhin unscheinbar, unbekannt,
Mein Herz bleibt ewig doch vor allen dir gewogen,
Fühlt überall nach dir sich heimlich hingezogen,
Fühlt selbst im Paradies sich doch aus dir verbannt;
O! möchte wenigstens mich nicht die Achtung trügen,
Bei meinen Vätern einst in deinem Schoß zu liegen!“

Wieland, Oberon, Gesang 4, Strophe 22.

et pas loin de cette petite plateforme avec un pavillon que vous aimiez dans votre première jeunesse parce que cela vous donnait la facilité d'observer ce qui se passait à côté et aussi les passants, vous le rappelez-vous?"

77.

„Carlsruhe, le 29 Avril/11 Mai 1816,
Samedi, à 2 heures.

....J'en reviens à votre lettre (5/17 Avril), bien chère enfant. Le ton qui y règne me charme. Il est moins rembruni, quoique pas couleur de rose, chose impossible, qui ne me paraîtrait pas naturelle. Que Dieu raffermisse votre santé! et je l'espère, d'après ce que vous m'en dites, car il faut que les forces physiques soutiennent le moral, chose si nécessaire pour vous, ma bonne, si chère Elise...."

78.

„Carlsruhe, le 14/26 Août 1816,
Lundi, à 1 heure.

....M. de Francken a aussi entendu de toutes parts combien vous êtes aimée. Cela me console et me rassure pour l'avenir, et votre résolution de *patience et persévérance* y contribue encore davantage. Oui! chère enfant, de cette manière vous serez encore utile à une Nation qui mérite votre intérêt par son attachement et dévouement pour vous.

Je suis bien de l'avis de ne pas vous laisser écraser et trop *mettre de côté* dans les occasions publiques, ce qui frappe les étrangers et leur fait croire que vous êtes d'un caractère timide, ce qui est désavantageux quand on a passé vingt-cinq ans.

Cette scène qu'on vous a faite sur vos invitations à dîner est bien injuste. Je suis charmée qu'il a paru reconnaître son tort. Il en a tant vis-à-vis de vous, que, j'espère, vous surmonterez en tenant une conduite égale et ferme, *sans montrer de l'humeur, quoi qu'il fasse.*"

79.

„Carlsruhe, le 31 Décembre 1816/12 Janvier 1817,
Dimanche.

....Mais parlons de vous, ma fille chérie. Vous me rassurez et me tranquillisez, en me disant que votre parti est pris *en restant à la place que Dieu vous a fixée.* Vous ajoutez: „Trop heureuse, si je pouvais me dire du moins être bonne à quelque chose, etc.“. Oui! vous êtes bonne et fort essentielle à la place que vous occupez, croyez-moi: vous affermissez le trône de celui qui l'occupe. Ce n'est pas une idée à moi, mais celle de bien des gens sensés en Russie; vraiment je n'avance pas trop sur cela. Vous vous rappellerez ce que Klüber m'a dit: eh bien! depuis, je vous assure que bien d'autres m'ont parlé de même. Ainsi croyez, chère enfant, à l'utilité et au bien que vous produisez encore et que vous voudrez certainement.“

80.

„Carlsruhe, le 13/25 Janvier 1817,
Samedi, à 11 heures du matin.

C'est aujourd'hui que votre anniversaire est fêté à Pétersbourg. Je l'ai célébré hier, en redoublant les vœux que je ne cesse de former pour vous, ma fille chérie. Puissiez-vous atteindre ce calme *intérieur* que vous tâchez d'acquérir avec une résignation que j'admire, et qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme! Vous y parviendrez, j'en suis sûre, mais non sans combats; il faut cette force d'âme que vous possédez pour y parvenir.

Dimanche, à midi.

Cette lettre (17/29 Décembre) m'a touchée, mais aussi tranquillisée par votre résignation, dans toute la force du terme! J'en juge par une phrase: „Je me laisse aller à ma destinée. Je ne veux que me rendre meilleure; d'ailleurs mon parti est pris, etc.“. Je n'ajoute pas ce qui suit, vous vous le rappellerez.“

81.

„Carlsruhe, le 3/15 Mars 1817,
Samedi, à 5 heures du soir.

....Sa femme (Stéphanie) est grosse de deux mois. C'est bon, car le pauvre petit rejeton est un être bien misérable, entre nous soit dit, car on cache son état. Chaque dent qu'il pousse le fait souffrir l'impossible: er zahnt durch die Glieder; il a dix mois et on lui en donnerait tout au plus quatre, tant il est peu avancé pour le corps comme pour l'intelligence. Tous mes enfants et petits-enfants sont nés plus ou moins forts, et il faut justement que les enfants de Charles soient de si chétives créatures (car les filles ont aussi été malades tout l'hiver). Cela prouve qu'ils tiennent plus de la mère que du père."

82.

„Bruchsal, le 28 Avril/10 Mai 1817,
Samedi, vers 1 heure.

Vous prendrez part, chère Elise, à la mort du fils de Charles! Quoique l'on devait s'y attendre (car depuis plus de trois mois ce pauvre enfant n'avait qu'une existence factice), j'en fus pourtant bouleversée lorsque M. de Grünau m'apporta la nouvelle de sa mort qui était avant-hier, le 8 à midi. J'allai hier à Carlsruhe avec Amélie. Je trouvai votre frère comme de raison bien affligé, et sa femme au désespoir. Elle se faisait illusion sur cet enfant; habituée de le voir souffrir un jour plus, un autre moins, elle ne pensait pas que cela finirait de cette manière: cela l'a d'autant plus frappée. Elle a été la veille à Baden, y faire des arrangements dans sa petite maison. Le jour avant cela, comme, étant à Carlsruhe, je fus voir l'enfant, je le trouvai si mal, que je disais à vos sœurs: „Si la Grande-Duchesse le voit encore ce soir, je ne crois pas possible qu'elle puisse s'éloigner pour un jour". Ce pauvre petit, qui, pendant les derniers mois de sa vie, avait toujours une expression douloureuse, a depuis sa mort un air si calme, si heureux! Ah! il l'est bien, certainement!"

83.

„Bruchsal, le 13/25 Juin 1817.

Vous voulez savoir quelle était la maladie de langueur qui a emporté le fils de Charles. C'était la dentition. Il était rachitique au plus haut degré; si cela avait duré encore quelques semaines, il aurait eu des plaies sur les os, et il serait devenu bossu, ayant déjà trois petites élévations sur l'épine du dos. Sans doute qu'il était d'une constitution faible, comme tous les enfants de la Grande-Duchesse. Il faut espérer que celui-ci sera plus fort; au moins elle m'assure n'être occupée que de ce qui peut fortifier l'enfant qu'elle porte."

APPENDICE.

I.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à la Comtesse Sophie Vladimirowna Stroganoff *).

1813.

Mille et mille pardons, ma chère Comtesse, de vous avoir causé par ma lettre de l'autre jour du tracas et de la peine; celle que vous avez prise de m'y répondre aussi longuement n'a pas été sans fruit. Vous m'avez fait grand bien, et me voici de nouveau sur mes jambes. Je savais bien d'avance que vous me parleriez comme vous faites, mais il n'y a rien de tel que l'évidence, et j'avais besoin de voir par écrit tout ce que je me disais et que ma sœur ne cessait de me répéter. C'est un peu d'égoïsme, et vous ne m'en voudrez pas, j'espère, pour celui-ci: d'ailleurs vous avez l'ennuyeux privilège de me voir toujours avec toutes mes faiblesses, et je tiens à vous le conserver intact.

Il n'y a aucune nouvelle de l'Empereur. Dans sa dernière lettre, arrivée mercredi, il ne parle même pas de l'armistice. On l'attend, dit-on, en ville d'un jour à l'autre, et les plus experts sont de cet avis. Mais j'ai de la peine à croire à sa prochaine arrivée, lorsque je me rappelle que, même lors de la paix de Tilsitt, son retour n'a suivi que d'un mois la conclusion de l'armistice.

Je désirerais bien vous voir, et, par cette raison seule, il m'arrive de regretter le petit coin derrière la porte, qui, l'année passée, a été le théâtre de tant de scènes différentes.

---

*) Archives du bourg de Maryino, appartenant au Prince P. Golitzyne.

Vous ririez, j'en suis sûre, si je pouvais vous conter en détail toutes les tribulations par lesquelles j'ai passé ces jours-ci, car je finis par en rire moi-même. Il ne suffisait pas des coups sensibles que m'a portés le comte Golovine et des nouvelles politiques: ne faut-il pas que Yazvitzky devienne décidément fou ici, et en donne en ma présence les preuves les moins équivoques! J'en ai une frayeur affreuse. Le même jour, le chancelier devient l'homme le plus sensé et nous parle comme un livre le plus instructif. Il a demandé son congé; il pleure ce qui se fait, il dit qu'il est impardonnable de se rapprocher de Napoléon, etc.... Enfin, je vous assure que je crois ma tête forte, parce qu'elle a résisté à tant de choses extraordinaires.

Adieu, ma chère Comtesse, ne me répondez pas; vous avez assez d'occupations sans y ajouter une correspondance en forme: ceci n'est qu'une lettre de remercîments. J'espère que vous et le Comte Stroganoff vous portez tous deux aussi bien que possible.

1813.

Je crois, ma chère Comtesse, que vous avez gagné les courriers. Il nous en a passé un sous le nez ce matin, qui est allé choir en ville, et, après une journée d'attente, il n'est revenu que le soir. Peut-être savez-vous déjà les détails dont il a été le porteur; en tout cas, voilà ce que je sais. Pendant l'affaire de Barclay du 8, Napoléon attaqua le quartier général. On se battit toute la nuit sans céder de terrain, et notre armée (qui ne fait qu'un avec la prussienne) bivouaqua pendant la nuit sur le champ de bataille. Le lendemain avec le soleil, l'affaire recommença, mais, tandis que Miloradowitch d'un côté obtenait le plus entier succès, l'ennemi, en manœuvrant, dépassa l'autre flanc: il fallut, de notre côté, manœuvrer en conséquence, et on prétend que le général Blücher fit un mouvement qui, en étendant trop notre ligne, l'affaiblit. Le comte Wittgenstein opina alors de quitter la position. L'Empereur ne voulut pas, mais il avoua lui-même que, si l'on avait suivi son avis, il y allait du tout au tout: il céda donc, et, à sept heures du soir de la journée du 9, en plein jour, on fit une retraite avec tant d'ordre, que non seulement nous ne

perdîmes rien, mais que le prince Troubetzkoy prit encore un canon à l'ennemi tout en se retirant.

Dans l'affaire de Barclay, il y eut quatre généraux français de pris, et non pas deux, comme on l'avait dit d'abord. Des généraux, il n'y eut de blessé que le comte Ostermann, mais pas dangereusement, j'espère, puisque l'Empereur ne s'étend pas là-dessus; il dit que les autres n'ont reçu que de faibles contusions qui ne les ont pas empêchés de rester en place pendant tout le temps. Le quartier général est à Löwenberg, à trois marches de l'ancien, et, selon la carte, en Silésie.

Les Autrichiens devaient commencer leurs opérations *après* le 18/30, et il me paraît qu'ils remettent de jour en jour.

Voilà, aussi exactement que je suis en état de le faire, l'extrait des lettres de l'Empereur. J'espère, chère Comtesse, que le Comte va bien et que votre santé est bonne.

Ce Jeudi soir.

J'oubliais de vous dire que l'Empereur ajoute que la perte de l'ennemi doit être immense, que la nôtre monte en tout, tués et blessés, environ à 10.000, plutôt moins que plus, et qu'il est d'avis à présent de temporiser jusqu'à ce que les Autrichiens commencent.

1813.

Ce n'est pas une lettre bien couleur de rose que je vous adresse aujourd'hui, ma chère Comtesse. La tournure des affaires publiques n'inspire pas la bonne humeur, et des clabaudages qui me sont particuliers viennent encore rembrunir la teinte et me fortifier dans les dispositions dans lesquelles vous m'avez vue la dernière fois.

Vous saurez sans doute qu'il y a une suspension d'armes conclue jusqu'au 8/20 Juillet. L'Empereur, dans ses dernières lettres, paraît fermement résolu à persévérer, mais convaincu de la nécessité de gagner du temps. J'aime donc à m'expliquer cet armistice comme une mesure de prudence, une ruse; mais la méfiance bien complète que m'inspirent les Autrichiens me fait craindre que tout ceci finira dans peu par une paix qui ne pourra jamais être honteuse pour

nous, mais qui replongera le reste de l'Europe dans un état plus misérable que jamais, et nous enlèvera le bonheur et la gloire d'avoir pu la sauver: voilà ce que je prévois dans mes tristes rêves, à moins d'un secours immédiat du Ciel! Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet article.

Quant à ce qui me regarde personnellement, ce n'est pas pour le plaisir de vous parler de moi que je veux vous en entretenir, mais pour savoir votre avis, auquel vous savez que j'attache bien du prix. Je suis une malheureuse personne attachée sur un poteau dans un lieu bien élevé, et que chaque désœuvré vient regarder sous un point de vue différent, pour prononcer si mon attitude lui plaît ou non. Hier, le comte Golovine est venu me dire adieu en partant pour Moscou, et, tout en m'assurant de son attachement, qui lui faisait un devoir de me parler avec franchise, il m'a dit un tas de tracasseries sur mon compte, qu'il assure être l'opinion publique: qu'on désapprouve mon séjour à Czarskoe Selo, qu'on dit que j'y suis venue pour attirer l'attention, tenir Cour, imiter l'Impératrice mère, fronder l'Empereur, qui a sa résidence ordinaire à Kamennoï Ostrof, primer, enfin que sais-je? moi, des choses que je n'ai jamais rêvées, et tout le contraire précisément de ce qui m'a déterminée à venir ici, que ceci, et *ma familiarité* avec M. Narishkine, me perdent dans le public. Tout ceci a été dit avec des détails et si peu de ménagements, que je n'ai pu ne pas le sentir vivement.

Je vous demande à présent, ma chère Comtesse, de me dire si ces propos vous sont aussi revenus, car je vous assure que, si je dois les attribuer à autre chose qu'à un peu d'aigreur particulière à ce comte Golovine et augmentée encore par de certaines circonstances, mon parti est bien pris de me retirer complètement de ce cercle d'êtres fâcheux et injustes, qui, pour prix de vingt années de réserve et d'une conduite éloignée de toute prétention et intrigue, vous imputent gratuitement tout ce que de petites âmes et des esprits étroits peuvent enfanter. Je m'enfermerai ici, je ne verrai âme qui vive, et cela prouvera bien si je suis venue pour jouer la Souveraine et fronder l'Empereur.

Mais dites-moi, de grâce, si je n'avais pas un pressentiment de ce qui m'attendait en vous parlant comme j'ai fait dernièrement,

et dites-moi si la patience d'un ange tiendrait contre un monde comme celui-ci! Si vous avez un peu d'amitié pour moi, demandez à Dieu pour moi une situation où mon existence ne soit connue qu'à dix pas à la ronde. Je ne veux rien des autres, je ne leur demande rien, mais pour cela qu'ils me laissent en repos!

Adieu, ma chère Comtesse. J'espère que le Comte Stroganoff continue à aller bien, et que vous recevrez avec indulgence mes jérémiades bilieuses. Ne craignez pas de les augmenter si vous avez la même chose à me dire que le comte Golovine; au contraire, c'est un bien quelquefois de voir combler la mesure: souvent cela produit une révolution salutaire.

Carlsrouhe, ce 14/2 Février 1814.

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, ma chère Comtesse, d'avoir attendu mon arrivée ici pour vous remercier de votre aimable exactitude à m'écrire. J'ai reçu de votre part deux lettres pendant que j'étais en route, et la troisième ici il y a deux jours.

Croyez qu'il m'en a bien coûté de ne pouvoir vous écrire de la route, mais la fatigue et les honneurs d'un voyage que je précipitais autant que possible m'ont enlevé tout loisir. Je commence à croire que c'est vous qui avez commandé par des intelligences secrètes les honneurs inouïs et insupportables dont on m'a accablée; du moins, je vous assure que plus j'en étais excédée, plus je pensais à vous: je vous voyais rire dans votre petit coin et vous réjouir de mon désespoir, et je vous désirais mille fois à ma place. Lorsque la fatigue me faisait dormir en voiture pendant quelques moments, il était sûr que des hourrahs, des arcs de triomphe, et le plus souvent des discours, me réveillaient à l'entrée presque de chaque village. Qu'auriez-vous dit d'une harangue écoutée à cinq heures du matin, après avoir voyagé toute la nuit dans une neige horrible et un froid rigoureux, tenue à la portière de la voiture pendant qu'on changeait les chevaux? Je vous préviens, ma chère Comtesse, que j'ai pris en une telle aversion les jeunes filles vêtues de blanc qui sèment des fleurs sous vos pas, que je ne puis plus les voir, et, si vous voulez me faire une réception à mon retour à Pétersbourg, de grâce, qu'il n'y ait pas

de jeunes filles vêtues de blanc! Comme vous l'avez bien prévu, ma modestie a beaucoup souffert au commencement, mais elle a fini par s'habituer aux honneurs; on en serait perverti à moins, et, à la fin, ce n'était plus que ma paresse qui souffrait.

Il faudrait remonter bien haut pour vous dire toutes les occasions où j'aurais désiré vous avoir près de moi pour vous faire partager ce que j'éprouvais. Le moment, entre autres, où je passai la frontière était de ce nombre: j'éprouvai un serrement de cœur inexprimable en passant sous cet arc de sapins qui me séparait de la Russie, et lorsque des houzards prussiens s'emparèrent de moi pour m'escorter, j'eus un sentiment de délaissement et de captivité qui me fit verser quelques larmes. De là à Leipzig, il y eut bien du chemin de fait, mais, comme je n'écris pas un itinéraire, je vous dirai seulement que j'ai passé le champ de bataille à huit heures du matin, au lever du soleil. Heureusement qu'il était couvert de neige, car on dit qu'on y voit encore des débris qu'il m'aurait été bien pénible de voir, si j'en juge par ce que j'éprouvais en me disant seulement que je roulais sur le sol où tant de braves avaient versé leur sang. Je cherchai l'horloge du comte Stroganoff, et je crois l'avoir vue, car on me montra la place (à peu près) où il se tenait avec son corps. Le prince Repnine et le fameux général Thielmann m'accompagnaient à cheval et me donnaient les détails. On me fit faire un petit détour pour me faire entrer dans la ville par la même porte par laquelle l'Empereur y entra triomphant à la tête des troupes: c'était un raffinement de galanterie du prince Repnine. Je vous assure que je ne pus me défendre d'un état d'exaltation fort agréable pendant les vingt-quatre heures que je passai à ce Leipzig si fameux à tout jamais. Je sortis le lendemain du côté par lequel Napoléon et l'armée française avaient fui, et il me semblait que je les poursuivais. Le prince Repnine, qui est l'administrateur provisoire de la Saxe, a l'air d'un petit vice-roi, mais on dit qu'en général on est content de lui dans le pays.

Me voici donc réunie à ma mère depuis le 4 Février/23 Janvier. Elle m'avait ordonné de venir toute seule avec ma sœur Amélie à une petite campagne qui lui appartient et qui est située sur le grand chemin de Heidelberg. Elle s'y rendit aussi toute seule avec ma sœur de Suède, puisque la famille n'aime pas à donner en spectacle ses

moments de grande émotion; j'applaudis doublement à l'arrangement de ma mère, lorsque je vis que la mienne était infiniment plus violente que je ne m'y étais attendue. J'ai eu le bonheur de trouver ma mère en parfaite santé. Mais, comme vous aimez les détails, je vous dirai que, dès Heidelberg, où l'on change de chevaux, et qui est à une demi-heure de chemin de Rohrbach, la campagne en question, mes larmes commencèrent à couler. Ne connaissant pas le local, nous entrions déjà dans la cour, que je ne me croyais pas si près d'arriver encore. Lorsque ma sœur Amélie eut dit: *Nous voici!* la voiture s'arrêta. Elle dut sortir la première; je ne fis qu'un bond après elle, j'avais reconnu ma mère au sommet de son chapeau, et je me jetai sur elle avec plus de véhémence que de tendresse et avec de tels sanglots, que je ne vis rien ni ne la vis elle-même que lorsqu'elle fut assise dans l'intérieur de l'appartement, où je me trouvai à genoux devant elle je ne sais comment. Ce n'est qu'alors aussi que je vis et embrassai ma sœur de Suède. Nous dînâmes à Rohrbach et vînmes le soir à Brouchsal, qui est le douaire de ma mère et où elle s'est établie pour nous recevoir, parce que le château est assez grand pour loger toute la famille quand elle sera rassemblée, tandis que cela sera plus difficile ici, où ma mère a sa maison en ville.

Après y avoir passé quatre à cinq jours, nous vînmes ici, où de nouvelles jouissances m'attendaient. La vue des lieux où j'ai passé mon enfance, où chaque pierre me retrace le souvenir le plus ineffaçable, est une jouissance que rien ne peut exprimer, mais que vous comprendrez; mais se retrouver une toute autre personne vis-à-vis d'objets qui n'ont point changé donne une teinte de mélancolie à cette jouissance sans la diminuer pour cela. Je pourrais écrire des volumes sur toutes les nuances de ce que j'éprouve à ce sujet, mais malheureusement je n'en ai pas le temps; je crois cependant que cela ferait un petit ouvrage assez intéressant dans le genre sentimental.

Vous sentez bien que j'ai tous les jours force visites de toutes les classes. J'ai eu le plaisir de retrouver en vie quantité de personnes qui étaient de la maison il y a vingt-et-un ans. Tout le monde vient voir si l'on retrouve la Princesse Louise, et chacun me cite des circonstances et des traits qui me prouvent l'immense révolution que ces vingt-et-un ans ont produite sur mon humeur et mon caractère.

Cela m'attriste un peu de voir que la folie et la gaîté de l'enfance ont si complètement disparu, mais ne croyez pas que ce soit au point d'empoisonner mon bonheur: je vous assure que j'en jouis en plein; vous seriez contente de moi sous ce rapport-là.

J'aurais eu du plaisir à vous dire que, depuis la frontière de la Russie jusqu'à Brouchsal, j'ai voyagé en plein hiver, et que j'ai bien plus souffert du froid qu'en Russie. Ici, il n'en est pas de même: depuis six jours que nous y sommes, il fait un temps du mois d'Avril à Pétersbourg, le plus beau soleil et de la boue. Je suis réellement fâchée de ne pas pouvoir vous faire ma cour en vous parlant neige et frimas.

J'oubliais de vous dire que cette sœur Mimi, si mystérieuse et qui vous intriguait tant en dernier lieu n'est pas seulement grande, mais une jolie et aimable personne, je dois en convenir. Elle est venue à ma rencontre au delà de Francfurt, et nous avons passé deux jours ensemble à Francfurt et chez elle à Darmstadt. Elle va venir nous rejoindre quand nous retournerons à Brouchsal. Ma sœur de Bavière n'a pas pu venir jusqu'à présent à cause de la maladie d'un de ses enfants. Rappelez-vous, ma chère Comtesse, que vous m'avez demandé tous ces détails, et, s'ils vous ennuient, mettez-y bon ordre.

Veuillez dire mille choses de ma part à Madame votre mère et à Mme Apraxine si elle est encore avec vous. Je suis désolée de ne pouvoir vous donner des nouvelles des individus qui sont à l'armée. J'ignore où se trouve actuellement le Comte Stroganoff. Le comte Worontzoff est aux environs de Cologne: Longuinoff est allé le voir, et j'espère qu'il m'apportera des détails sur ceux auxquels je m'intéresse de ce côté-là. On attend au premier jour la nouvelle de l'entrée à Paris: on sait que Platoff est à Fontainebleau; j'espère qu'il aura délivré le Pape. Du reste, je vous assure qu'on est assez dans le vague, ici.

Nous avons ici en fait de Russes M. Schichkoff, qui est venu se traiter, il se plaint fort de sa santé, le général Pouschkine, ex-chambellan, chargé de commissions militaires de la part du comte Wittgenstein, et la comtesse Wittgenstein elle-même, qui va faire ses couches dans ce pays-ci.

Je joins ici une lettre de M. Davidoff au Duc de Polignac; elle a été envoyée ici à l'adresse du comte Litta, mais il n'est pas nécessaire de dire cette circonstance, vous savez pourquoi. Connaissant votre complaisance, je crois ne pouvoir mieux faire que de vous l'adresser. Adieu, ma chère Comtesse, il me serait difficile de vous exprimer comme je le désirerais toute ma sensibilité pour ce que vous dites dans vos lettres: je ne puis que le reconnaître au fond de mon cœur par des sentiments qui ne varieront pas.

Je dois encore payer une dette en vous parlant de Mad. Stéphanie. Je ne lui trouve rien absolument de vous. Il y a des personnes qui trouvent qu'elle a la tournure de Mad. Philis; d'autres trouvent que de visage elle ressemble à Madame votre belle-mère telle qu'elle était dans sa jeunesse. Elle a une jolie tête, mais une tournure fort insignifiante; j'avoue que j'ai un peu de peine à l'avaler: heureusement je ne la vois que rarement.

Brouchsal, ce 28 Février/12 Mars 1814.

Le tableau de Egoroff et le livre que vous destiniez à ma mère sont heureusement arrivés, ma chère Comtesse. Tous deux ont été fort admirés, mais l'ouvrage de votre galerie a été reçu par ma mère avec un plaisir et une reconnaissance particulière. Elle me charge de vous l'exprimer de mon mieux, et je crois remplir cette commission en vous assurant que ce que je vous en dis n'est pas une phrase, mais doit être pris dans toute la force du terme. J'ai reçu aussi votre lettre du 3 Février (№ 4), et vous en remercie beaucoup. J'ai suivi scrupuleusement le conseil que vous me donnez par rapport au tableau: il est suspendu dans ma chambre, et je le regarde toujours avec un nouveau plaisir. Je suis indécise encore si je le ferai bénir (quand cela se pourra) et le donnerai à l'Empereur comme image, ou bien si je le donnerai à l'Hermitage comme tableau, ou si je le garderai: il m'est devenu si intéressant sous plus d'un rapport, que je ne puis pas me résoudre à le confondre dans la foule. J'aurais bien envie de vous en demander votre avis.

Vous saurez peut-être par l'Impératrice mère que l'Empereur, à qui j'avais demandé un prêtre pour faire mes dévotions avant la

fin du carême, m'écrit qu'il espère pouvoir m'amener lui-même sa chapelle pour faire nos dévotions ensemble. Sous tous les rapports, cette nouvelle m'a extrêmement réjouie: elle donne l'espoir de voir les événements les plus intéressants terminés avant cette époque. Puissent-ils l'être avec le moins de sang possible de répandu!

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, ma chère Comtesse, mais, avant de finir, je dois m'acquitter d'une seconde commission de ma mère. Je lui avais demandé la boîte de craquelins que je m'étais engagée de vous envoyer d'ici, mais, en apprenant que c'était pour vous, elle n'a pas voulu me laisser le plaisir de remplir ma promesse et a exigé que je vous dise que c'est *elle*, et non moi, qui vous les envoie. Puissiez-vous les manger de bon appétit, avec calme et sécurité sur le compte de ceux qui vous sont chers! Vos inquiétudes, qui percent malgré les descriptions de bals, spectacles et toilettes que vous me faites, me serrent cruellement le cœur.

A Dieu! ma chère Comtesse! Vous recommander à Lui avec tout ce qui vous est cher est ce que je puis faire de mieux. Veuillez dire mille choses de ma part à Madame votre mère et à Mad. Apraxine.

Rohrbach, ce 24 Avril/6 Mai 1814.

J'ai hésité longtemps avant de me permettre de vous écrire, ma chère et bonne Comtesse, et j'ai dû résister, en m'imposant cette privation, à une bien forte impulsion de mon cœur. Mais enfin, l'Impératrice m'écrit que vous lui avez beaucoup parlé de moi: vous avez donc pu me donner un souvenir au milieu de votre douleur *), et je ne saurais m'empêcher de vous en remercier.

Je ne vous dirai pas combien mes pensées ont été et sont encore avec vous. Il n'y a point de paroles pour exprimer tout ce que votre malheur m'a fait éprouver, et j'ose hardiment affirmer que, hormis vos proches, personne ne l'a senti plus que moi. A tout ce qu'il avait de cruel et déchirant se joignaient les inquiétudes les plus vives pour votre santé et mes inquiétudes réciproques pour vous et

*) La Comtesse venait de perdre son fils unique, tué à Craonne.

le Comte; je me représentais votre douleur aigrie encore par votre séparation avec lui et par vos sollicitudes pour lui: d'un autre côté, sa situation, isolé dans un moment comme celui-ci et dans un pays étranger, me serrait l'âme. J'ai senti dans toute leur étendue tous les détails de votre douleur à tous deux, et j'éprouve une sorte de consolation à me dire que, quoique éloignée de vous, j'ai partagé tout ce que vous avez souffert comme si j'avais été à Pétersbourg.

Dieu vous donnera sans doute la force nécessaire pour supporter votre peine! Votre résignation dont on me parle prouve qu'Il ne vous abandonne pas, mais l'épreuve qu'Il vous envoie est *bien, bien* forte!

Que ne suis-je avec vous! Que ne puis-je pleurer avec vous, vous dire de bouche toutes les pensées, tous les sentiments, qui m'occupent pour vous et qui toutes se rapportent à l'objet de votre douleur! On ne peut écrire tout ce qu'on voudrait dire, et j'aurai des regrets éternels d'avoir été éloignée de vous dans le moment où ce coup affreux vous a été porté. Laissez-moi du moins vous recommander à Dieu du fond de mon âme! C'est tout ce que je puis faire pour vous. Je lui demande encore journellement de vous soutenir et de vous fortifier, et il accordera sûrement cette prière au grand nombre de ceux qui la lui adressent pour vous.

Baden, ce 12/24 Août 1814.

Vous êtes persuadée, j'espère, ma chère Comtesse, que, si je ne vous ai pas écrit depuis le mois de Mai, c'est que j'attendais que vous me disiez ou me fassiez dire que vous désiriez que je continue à vous écrire. Je ne voulais faire que ce qui peut vous convenir et vous soulager, et, puisque vous me dites que vous avez toujours le même besoin de vous occuper de ce qui me regarde, je vous dirai de mon côté qu'il m'en a coûté de ne pas vous faire part de tout ce que j'ai éprouvé dans une occasion où vous m'auriez si bien comprise.

J'ai chargé l'Empereur de vous dire de bouche tous mes combats et toutes mes perplexités; je ne sais s'il s'en est acquitté. S'il m'eût fallu encore des épreuves pour savoir ce qui l'emporte dans mon cœur sur toutes les autres considérations, maintenant du moins il n'y aurait

plus de doute, et je saurais que je n'ai connu l'amour de la patrie que pour la Russie, que l'opinion des habitants de cette terre chérie est un des objets de ce monde qui a le plus de pouvoir sur moi. J'ai cependant cru devoir faire le sacrifice de cette opinion en consentant à prolonger mon séjour en Allemagne: c'est une des choses qui m'a le plus coûté, mais c'est précisément là ce qui m'a décidée; si je n'avais cédé qu'à ma propre satisfaction, je n'aurais pas osé croire que telle était la volonté de Dieu, car c'eût été la mienne, mais renoncer à sa volonté propre, sacrifier son inclination aux vœux raisonnables des autres, et, pour s'y soumettre, s'exposer à être méjugé par ceux à l'opinion desquels on tient beaucoup, voilà ce qu'il me semblait être de mon devoir dans ce moment-là.

Dans les premiers moments qui ont suivi le départ de l'Empereur, j'ai beaucoup souffert d'une tristesse qui me donne une idée très juste du mal du pays des Suisses. Je me paraissais exilée, et, au surplus, je souffrais du mécontentement de moi-même de ce que je pouvais être affligée de rester avec ma famille: vous me comprendrez, j'en suis sûre, sans de plus amples explications. Actuellement que j'approche du moment qui me séparera de ma mère et d'une partie de mes sœurs, voilà un autre genre de peine qui vient peser sur moi. Ah! ma chère Comtesse, l'on a beau faire, il n'y a dans la vie que peine de différents genres, il n'y a point de situation qui en soit exempte, mais aussi, lorsqu'on est parvenu au point d'être bien persuadé de cette vérité, on s'arrange avec la vie, et l'on fait son profit des chagrins et des peines de l'existence ici-bas pour celle qui vaut mieux dans un autre monde.

Je vais donc partir dans quinze jours pour Munich, où j'en passerai huit à dix, et me trouverai à Vienne à peu près le même jour que l'Empereur. C'est bien lui seul que je vais chercher, dans ce brouhaha qui, du reste, n'a aucun attrait pour moi. Puisse le séjour de Vienne ne pas trop se prolonger! C'est là ce qui décidera de mon retour en Russie.

Je suis ici depuis quatre semaines dans un des plus jolis lieux du monde; c'est un site qui frappe même ceux qui ont vu ce qu'il y a de plus beau en fait de contrée. C'est le second séjour que je fais ici: nous en avions fait un plus court au mois de Juin, mais il

ne suffit pas d'une année entière pour couler à fond toutes les beautés de cette contrée. J'ai le plaisir de demeurer dans un vieux château tout rempli dans tous les étages de portraits de famille. Ce château est situé sur une montagne, et, au-dessus de nos têtes, sur une montagne plus élevée encore, se voit la ruine d'un autre château, le véritable berceau de ma famille; des rochers et des chênes vieux comme le temps l'entourent. A nos pieds, la petite ville de Baden s'étend en amphithéâtre dans le vallon, et nous planons sur les vapeurs de ses sources chaudes, ainsi que sur celles qu'occasionne la vie dissipée de la société des baigneurs, à laquelle nous prenons aussi peu de part que possible, vu que la famille Beauharnais y joue un grand rôle. De la terrasse du château, on plonge dans un couvent de religieuses, et, à très peu de distance de la ville, il y en a un autre, fondé depuis six à sept cents ans par une princesse de Bade: il est situé au bord d'un petit torrent et adossé contre des rochers couverts de sapins. Je vous décris ces tableaux, parce qu'ils contiennent des détails que je sais être de votre goût. Vous trouveriez sûrement cette contrée bien belle: il ne lui manque que d'être la Russie.

J'apprends que vous avez fait des courses à votre campagne de Tosna: je voudrais savoir aussi que vous avez aussi la force de vous en occuper avec l'intérêt que vous y mettiez les années précédentes. On ne me donne jamais assez de détails sur tout ce qui m'est cher à Pétersbourg, et cependant les malheurs qui y ont eu lieu depuis mon absence me donnent une sollicitude qui ne me quitte ni jour ni nuit. Vous aurez sûrement donné aussi bien des regrets à la Princesse de Tarente. Sa fin et le moment que Dieu a choisi pour la retirer à lui sont remarquables et mettent bien le sceau à sa vie.

Ma sœur Amélie vous remercie de votre souvenir, ma chère Comtesse, et me charge de vous dire tout ce que vous savez qu'elle sent pour vous. Je n'entrerai dans aucun détail, mais croyez que, malgré la distance où je me trouve, rien de ce qui vous regarde ne m'échappe; ce qu'on ne m'écrit pas à votre sujet, je le prévois, je le devine. Puisse votre santé se soutenir! Rappelez-moi au souvenir de tout ce qui vous entoure, du Comte Stroganoff, de Mad. votre

mère, de Mad. Apraxine, et ne pensez pas que j'ai besoin dorénavant de vos lettres pour vous écrire: il me suffit de savoir que vous désirez mes lettres.

Nymphenbourg, ce 8/20 Mai 1815.

Chère Comtesse, ce n'est qu'avant-hier que j'ai reçu votre lettre du Dimanche de Pâques. Ses deux premières pages m'ont serré le cœur. Vous me trouvez des torts envers vous: j'en ai donc réellement, et vous êtes un des êtres de ce monde envers lequel je voudrais en avoir le moins! Je ne vous ferai pas d'excuses, mais je vous ferai mon histoire. Les premiers temps de mon séjour à Vienne étaient si remplis de représentations, fêtes et autres agréments de ce genre, qu'avec la certitude que dans deux mois je serais à Pétersbourg, je me réservais à communiquer de bouche tout ce que je voyais à ceux auxquels j'ai du plaisir à communiquer mes pensées. Dans la prolongation de ce séjour, je vous avoue que j'étais souvent mal disposée pour écrire, parce qu'il y a telles choses que je n'aime pas et que je me suis prescrit de ne jamais tracer. Plus ce séjour durait, plus je me croyais rapprochée du moment de revenir à Pétersbourg; je remettais d'un jour à l'autre d'écrire en me disant: „Nous nous reverrons dans peu, et il vaut mieux s'expliquer de bouche". L'avant-veille du jour fixé pour mon départ de Vienne, le matin, je croyais être à Pétersbourg dans six semaines; le soir, tout fut changé par la nouvelle de l'évasion de Bonaparte. Et me voilà à attendre à Munich depuis deux mois, vivant au jour la journée, et dans l'obscurité la plus profonde sur mon avenir. J'ai enfin l'espoir de voir arriver l'Empereur dans dix jours, et ce n'est qu'alors que je saurai ce que je vais devenir.

Vous me direz: „Vous auriez pu écrire de Munich pendant cette longue attente", et je vous répondrai qu'au milieu de l'état pénible d'agitation où ce retour fâcheux a jeté tout le monde, vous avez été une de mes premières pensées, et j'avais besoin d'échanger avec vous mes sentiments et mes opinions, parce que je vous devinais, parce que je savais que nous pensions et parlions de même.... et cependant je ne l'ai pas fait: pourquoi, je n'en sais rien. Votre

lettre a reposé pendant bien des semaines à Vienne. J'ai été ici pendant près de six semaines sans avoir aucune nouvelle de Pétersbourg, parce qu'elles ne me parvenaient que par Vienne. De même, je ne puis écrire que par la poste, et la lenteur de sa marche m'est bien désagréable, dans un moment où je voudrais détruire promptement l'effet désavantageux pour moi que vous a fait mon silence. S'il vous a fait de la peine, dites vous combien je dois en avoir des regrets douloureux: il m'est si cruel de faire de la peine à qui que ce soit, et surtout à vous!

Je crois presque que Renaud, en revenant au camp des Chrétiens de chez Armide, a éprouvé en partie ce que j'ai éprouvé en revenant de Vienne. Non que les délices de ce séjour puissent se comparer parfaitement à ceux des jardins d'Armide, mais par l'entraînement involontaire où me jetait le brouhaha de tout genre qui m'entourait: brouhaha de société, où il fallait suffire aux devoirs de la société et à ses plaisirs, brouhaha politique, puisque, sans y être pour rien, les intrigues de tout genre, les inimitiés, les intérêts opposés n'en bourdonnaient pas moins autour des individus passifs comme moi, et il aurait fallu être plus que bûche pour ne pas se fâcher, s'indigner, approuver ou blâmer à droite et à gauche, sans que pour cela on fasse plus que de la poudre. Ajoutez à tout ceci quelques petites circonstances individuelles et dont il vaut mieux ne pas parler *ici*, et vous aurez le tableau du genre d'enivrement dans lequel je me trouvais à Vienne, mais vous verrez aussi que le nectar tout seul ne l'a pas causé.

Dites-moi bientôt que vous ne m'en voulez pas: j'en ai plus besoin que jamais. Il me prend des époques de mal du pays pour la Russie: il me semble alors que je n'y reviendrai plus, et je voudrais avoir un anneau magique qui me transporte dans un clin d'œil, au moins pour quelques heures, auprès des personnes qui m'y sont le plus chères.

On m'avait dit que le comte Stroganoff comptait quitter la carrière militaire, et je m'en réjouissais pour vous. Il me paraît cependant d'après ce que vous me dites que ce n'est pas fait encore. J'ai souvent parlé de lui et de vous: en dernier lieu, le général Eustace, anglais qui a été à Pétersbourg avec lord Hutchinson après la paix

de Tilsitt, a passé tout récemment quelque temps ici et m'a demandé des nouvelles de toute votre famille. De même, M. Bosc, le ministre d'Angleterre auprès de la cour de Bavière, et qui a été dans sa jeunesse à Genève avec le comte Stroganoff, m'a parlé de lui avec plaisir et de manière à m'en causer aussi.

Tout en attendant l'Empereur, la saison s'est trouvée si fort avancée, que nous sommes allées nous loger à un château non loin de Munich qui est le séjour d'été du Roi de Bavière et de ma sœur. En arrivant ici au mois de Mars, j'y ai trouvé à ma grande satisfaction ma sœur Amélie qui m'attendait. Elle y est restée tout ce temps, afin de retourner avec moi chez ma mère, où je suis bien impatiente de me retrouver: j'y serais même déjà depuis longtemps, si l'Empereur ne m'avait prescrit de l'attendre ici et n'avait trouvé que jusqu'à présent les bords du Rhin n'étaient pas assez couverts de troupes pour y promener mon illustre personne.

J'ai été bien charmée de voir que j'avais parfaitement pressenti votre façon de voir tout ce qui se passe. En effet, si c'eût été Bayard, et non Bonaparte, qu'on eût logé à l'île d'Elbe sur sa parole, il y aurait eu de quoi s'étonner grandement de l'en voir sortir, mais si un malfaiteur s'échappe de prison, qu'y a-t-il là de surprenant? C'est la faute de ceux qui ne l'ont pas assez bien garrotté.

Mille fois je vous ai désirée auprès de moi dans ces circonstances-ci, pour être témoin de faits dignes d'être placés dans une comédie si les résultats n'en étaient pas un peu sérieux! Mais je vous écris par la poste: il ne faut pas l'oublier!

Quand vous reverrai-je, et comment? Cette incertitude a quelque chose de désolant qui empoisonne les jouissances du moment. Vous direz que je retombe dans mon défaut habituel, et contre lequel vous prêchez toujours, mais on ne se refait pas! Depuis que mon retour en Russie est incertain, je ne pense qu'à ceux que j'y ai laissés et les désire, et, lorsque j'étais au moment d'y revenir, je me laissais aller aux regrets les plus violents de quitter les personnes qui me sont chères en Allemagne. Voilà le cœur humain, ou voilà peut-être le mien! Si je vous savais parfaitement contente, je désirerais moins être auprès de vous, mais je crains une seconde séparation du comte et tout ce qu'elle vous fera éprouver.

Ma sœur Amélie vous dit mille choses. Rappelez-moi au souvenir de Madame votre mère, et de Mad. Apraxine si elle est avec vous. Adieu, ma bien chère Comtesse, je n'attendrai pas votre réponse pour vous écrire. Dans l'éloignement et dans l'impuissance d'être utile à ceux qu'on aime, ce qu'il y a de plus consolant, c'est de les recommander à Dieu de tout son cœur: aussi j'aimerais bien l'ancienne formule où l'on prie Dieu de *tenir en Sa Sainte et digne garde*, etc., si elle n'avait été profanée par le monstre qui ne croit pas en Dieu et qui ne sait pas ce que c'est que de prier. Adieu donc encore une fois, et de tout mon cœur.

Brouchsal, ce 23 Juin/5 Juillet 1815.

Fidèle à ma parole, chère Comtesse, je vous écris avant de savoir si vous avez reçu ou non la lettre que je vous écrivis de Nymphenbourg. Me voici réunie à ma mère depuis environ quinze jours. A mon arrivée, je trouvai le quartier général encore à Heidelberg, ce qui me procura la satisfaction de voir l'Empereur avant qu'il ne passe le Rhin, Heidelberg n'étant d'ici qu'à deux heures de chemin. Maintenant les Souverains doivent être à Nancy, et Wellington et Blucher à Paris, ou sous les murs de cette détestable ville, que l'on peut comparer à la chaudière d'une mauvaise fée: il y règne une fermentation, un désordre, qui, vu le caractère français, ne donnent pas beaucoup d'espoir pour un bon résultat. Cependant, si le Roi arrive à temps et qu'il mène les Français la discipline à la main (car c'est ainsi qu'ils doivent être menés), peut-être le bon ordre se rétablira-t-il. Vous lirez dans la gazette tout ce que je pourrais vous dire là-dessus: vous écrivant par la poste, ma lettre ne vous parviendra pas plus tôt que les papiers publics.

Je vous parlerai donc, chère Comtesse, de ce qui m'est personnel, et je ne crois pas vous être désagréable par là. Dès le surlendemain de mon arrivée, notre cercle de famille a été attristé par la mort de mon beau-frère le Duc de Brunswick*) qui a péri à l'affaire du 15/3 Juin,

---

*) Veuf de la Princesse Marie de Bade, morte en 1808.

la première de cette campagne. Je l'avais vu ici et à Vienne, je le regrettai donc personnellement; mais nous fûmes surtout saisies par la frayeur que cette nouvelle causa à ma mère. Elle l'apprit sans y être préparée le moins du monde, mais, grâce au Ciel, sa santé n'en a point souffert réellement. Quel triste sort que celui de cette famille de Brunswick! Mais si le père a été la première victime de la malheureuse campagne de Prusse, du moins la mort du fils a été de meilleur augure, et, s'il pouvait le savoir, il s'en réjouirait encore, car Bonaparte n'a pas eu d'ennemi plus acharné contre lui que ne l'était mon beau-frère. Il laisse deux enfants complètement orphelins à présent, et qui sont à la lettre *à la garde de Dieu* maintenant, car il n'y a plus un individu dans cette famille qui puisse surveiller leur éducation. Je vous entretiens bien longuement d'individus qui vous sont étrangers, chère Comtesse, mais je vous en parlerais si je vous voyais, et j'aime à me faire illusion.

Vous voilà donc séparée du Comte, puisque les Gardes ont quitté Pétersbourg, mais je pense avec consolation qu'elles ne dépasseront pas la frontière. La campagne va être finie: les généraux français, dans leurs ordres du jour, disent que *le grand homme a passé*, et il semble en effet que sa catastrophe approche. Nous pouvons donc nous flatter d'être rendus à nos foyers cet hiver. Que de changements je trouverai à Pétersbourg, car il y a terriblement longtemps que je l'ai quitté! Du moins, je n'en trouverai pas en vous à mon égard (ou bien je ne croirais plus *à rien* dans ce monde), et cette idée est une des plus douces qui puissent m'occuper.

Nous menons ici un genre de vie extrêmement retiré et uniforme; il me convient parfaitement, et surtout dans les circonstances présentes. Les canonnades qu'on entend de loin font diversion quelquefois, et je m'en passerais: non qu'il y ait la moindre inquiétude à avoir de leur résultat, mais c'est le douloureux serrement de cœur qu'elles causent qui trouble le calme extérieur de notre vie.

Et vous, chère Comtesse, vous êtes probablement à Kamennoï Ostrof? Que ne puis-je de temps à autre me transporter de fait, comme je le fais en idée, auprès des personnes qui me sont chères! Vous pensez bien que je serais souvent dans votre petite bibliothèque: c'est là, et non dans le salon, que je veux être.

La Comtesse Sophie Vladimirowna Stroganoff.

Portrait de Vogel, 1810, appartenant au Prince P. Golitzyne.

Rappelez-moi au souvenir de Madame votre mère, et à celui de Mad. Apraxine soit par écrit, soit de bouche. Je me flatte n'avoir pas lieu de craindre d'être oubliée ni de l'une ni de l'autre, mais, pour bien d'autres, il me semble qu'en revenant en Russie, il faudra recommencer par l'abc. C'est là ma marotte, maintenant: vous savez qu'il faut toujours que je me tourmente de quelque chose.

Adieu, bien chère Comtesse, j'attends de vos nouvelles avec impatience; donnez-m'en aussi du Comte, si vous m'écrivez.

Baden, ce 7 Octobre/25 Septembre 1815.

Je pense qu'à l'heure qu'il est, vous êtes de retour à Pétersbourg, ma chère Comtesse, et vous y adresse mes remercîments pour la lettre que vous m'avez écrite de la campagne avant de partir pour Kief. Il me paraît probable que je vous arriverai peu après celle-ci. Mais comme nous avons reconnu que de nos jours ce qui est probable est précisément ce qui n'arrive pas, je vous écris toujours comme si je ne voyais pas jour à jamais retourner à Pétersbourg. Le séjour si prolongé de Paris m'a fait croire quelquefois que ce malheur pourrait bien m'arriver, et il me prenait alors un désespoir noir, d'autant plus pénible que je me le reprochais et me trouvais dénaturée de pouvoir l'éprouver au milieu des miens. Toutefois, cet état m'ayant prouvé à quel point j'ai pris racine en Russie, et que, sous le rapport de l'amour que je lui porte, je suis digne de lui appartenir, je ne suis pas fâchée d'en avoir fait l'expérience. Il en est de cet attachement comme de tous ceux de ce monde: on ne connaît leur force qu'après des épreuves, et j'en sais assez à présent pour ne plus être en doute sur le vrai sens de ma destinée.

Nous attendons l'Empereur d'un moment à l'autre. Comme il y a près de deux mois que je n'ai eu de ses nouvelles que par les gazettes, j'ignore l'époque à laquelle il compte être à Pétersbourg et la route qu'il prendra, mais, comme il est à Dijon dans ce moment-ci et que nous sommes ici sur la grande route de Dijon à Francfurt, il faudra bien qu'il passe par ici ou qu'il dise au moins pourquoi il n'y passe pas. J'attends de l'avoir vu ou d'avoir mes instructions

pour fixer mon départ. Ce moment sera douloureux, sans doute, bien douloureux, mais je tâcherai d'adoucir ma peine en abrégeant autant que la raison le permettra ma route d'ici à Pétersbourg: que ne puis-je rapprocher ces deux points du monde auxquels mon cœur est attaché! Depuis environ deux mois que nous sommes ici, nous avons eu un temps superbe, et j'espère qu'il a été de même pour votre voyage à Kief, chère Comtesse. Je suis charmée que vous l'ayez fait: vous y aurez trouvé infiniment d'intérêt, et de genres différents. Pour moi, en attendant, j'ai joui en plein d'un beau climat et d'un beau pays, j'ai grimpé des montagnes de toutes les manières dont on puisse se transporter, j'ai passé tout ce temps réunie à peu près à toute ma famille: j'ai donc joui de tout ce qu'il y a de plus doux et de plus pur dans la vie, et cela m'a servi à décréter que le bonheur parfait est incompatible avec le cœur humain, puisque, malgré ma position agréable, je trouvais moyen de me tourmenter l'esprit.

N'allez pas croire, chère Comtesse, que je suis devenue pédante, mais il faut bien que vous me permettiez, quand nous nous reverrons, de vider devant vous mon sac d'expériences et de souvenirs, et j'anticipe un peu. Vous me croirez sans peine, si je vous dis que votre idée est une de celles qui me charment le plus à Pétersbourg: je ne puis vous exprimer le plaisir que j'aurai à vous revoir! J'ai vécu avec *des cœurs* ici, et j'ai besoin d'en retrouver, mais je ne crains pas de mécompte en spéculant d'avance sur le vôtre.

Ma sœur vous dit mille choses. Vous n'êtes pas si fort que vous le pensez en opposition avec elle, en désirant la revoir en Russie; dans tous les cas, elle compte positivement y revenir un jour, mais, de ce moment-ci, de fortes raisons s'y opposent. J'espère que vous êtes réunie au comte, ou que vous serez du moins prête à le revoir: je rends grâce au Ciel que les plus cruelles inquiétudes vous aient été épargnées. Adieu, ma chère Comtesse, rappelez-moi au souvenir de toute votre famille. Est-il vrai que la princesse Dmitri est prête d'accoucher? Vous ne m'en dites rien.

Adieu, encore une fois, et, pour celle-ci, je crois bien pouvoir vous donner rendez-vous dans mon cabinet au Palais d'Hiver.

1817.

Il me semble, chère Comtesse, que ce doit être le jour de votre naissance aujourd'hui ou dans peu. Je sais positivement qu'il se trouve dans ce mois-ci, mais je brouille assez volontiers les dates, et je crains de confondre celle de l'anniversaire de votre naissance avec celle de mademoiselle Riche, soi-disant, qui a vu le jour aussi dans ce mois-ci. Ne vous moquez pas de ma manière de m'y prendre: elle n'est pas fine, mais elle est droite du moins. Je désirerais fort vous voir ces jours-ci, chère Comtesse, et, afin de vous éviter l'escalier de la Cour, c'est moi qui viendrai chez vous. Mais je voudrais aussi ne pas commettre d'indiscrétion: dites-moi donc, je vous prie, quels sont les jours de fête que vous passerez en famille.

Ce Dimanche 8 Juillet 1817.

Chère, chère Comtesse, vous vous direz avec quels sentiments j'ai reçu votre billet *). Des mots ne peuvent pas rendre ce que j'ai éprouvé et ce que j'éprouve encore pour vous, mais vous le savez bien, et je vous remercie de me le dire. Toutes mes pensées sont sans cesse occupées de vous et j'ai un bien grand désir de vous voir; mais ne croyez pas que je vous demande rien à cet égard: ce sera quand et comme vous le désirerez vous-même. Je voudrais pouvoir me dévouer à vous, soit en ne vous quittant pas, soit en ne vous voyant pas de bien longtemps, si cela vous convient mieux.

Que Dieu soutienne vos forces! Je ne suis pas en peine de votre âme.

Czarskoe Selo, ce Mercredi 11 Juillet 1817.

Puisque vous avez fait dire par Mad. Apraxine, chère Comtesse, que vous vouliez bien consentir à nous voir, l'Empereur et moi, non par égard pour nous seuls, mais par votre propre inclination, nous vous demandons s'il vous convient de nous recevoir demain jeudi.

---

*) Annonçant la maladie et la mort du Comte P. Stroganoff.

Nous viendrons ensemble, et tout seuls, comme vous pouvez bien le penser, et serons chez vous entre deux et trois heures. Si vous n'avez pas d'objection à faire à nos intentions, ne me répondez pas. Mais j'espère aussi que rien ne vous empêchera de me dire si cela ne vous convenait pas: vous ne devez penser qu'à vous.

P. S. — Je ne crois pas nécessaire d'ajouter que nous ne vous demandons à vous voir que pendant quelques heures, et que nous vous quitterons le soir de bonne heure.

Moscou, ce 4 Octobre 1817.

Ce n'est qu'hier, chère Comtesse, que j'ai reçu votre lettre du 15 Septembre. Elle aurait dû me parvenir encore à Pétersbourg, mais elle aura probablement fait ce détour pour venir me trouver ici. Je vous sais bien bon gré d'avoir cédé à un besoin qui me touche et me flatte de votre part; j'ai éprouvé ce besoin à votre égard plus d'une fois depuis votre absence, mais, comme il y a de la différence dans ce moment-ci entre l'état de votre âme et celui de la mienne, je n'y ai pas cédé, ne sachant pas si ce serait précisément ce qui vous conviendrait.

La lettre que vous m'avez écrite en partant de Marino m'est parvenue exactement, et j'ai bien noté le mot que vous m'y dites sur les moments que vous comptez me donner ici. Je vous assure que je les attends avec impatience, mais, en attendant, je suis charmée de vous savoir à Gorodnia aussi bien que vous pouvez l'être, et, par cette raison, je n'ose pas désirer de vous voir arriver bientôt à Moscou.

Nous y sommes tous depuis le 30. Vu que les choses n'arrivent jamais comme on les attend, ce voyage pour lequel vous m'offrez des consolations n'a pas été sans agrément pour moi. Je me vanterais d'être parvenue à adapter mes dispositions aux circonstances, si je n'étais convaincue que je n'y suis pour rien, et que c'est Dieu tout seul qui donne à ceux qui le lui demandent du fond de leur cœur la force et les moyens de s'arranger dans leur situation; aussi ne parlé-je que de ce qui est passé et du moment où je vous écris, et je ne réponds pas du second. C'est la première fois que j'ai fait ce voyage éveillée; les deux autres fois, j'étais bien jeune encore, et

dans l'âge où l'on rêve plus qu'on ne pense. C'est donc la première fois que j'ai vu et apprécié, et j'ai réellement fait ce voyage *con amore*. Je pourrais m'étendre davantage sur ce sujet avec *vous*, chère Comtesse, sans devoir craindre d'avoir l'air de faire des phrases, mais j'aime cependant mieux vous en parler de bouche.

Vous m'avez fait bien plaisir par ce que vous me dites de votre futur gendre. Je l'appelle *Serge* *) aussi, car il me paraît que ce qu'il est pour vous le rapproche de moi. Puisse-t-il justifier de plus en plus l'opinion que vous avez de lui! Les apparences seraient bien trompeuses si cela n'était pas.

Dites, je vous prie, mille choses de ma part à Madame votre mère, en la remerciant des soins qu'elle a donnés à mon paquet pour le prince Galitzine. Mille compliments aussi à Madame Apraxine; il ne reste plus aucune inquiétude sur l'accident du prince Dmitri, d'après la manière dont vous m'en parlez. Adieu, chère Comtesse, avec toute la tendresse de ma vieille et éternelle amitié.

---

*) Le Comte Serge Stroganoff.

II.

Lettres de l'Impératrice Elisabeth à la Comtesse Anne Ivanowna Tolstoï *).

Pétersbourg, ce 21 Mars/2 Avril 1801.

Ne trouvez pas mauvais et ne me taxez pas d'indiscrétion, ma chère Comtesse, si j'engage une correspondance avec vous sans votre consentement, sans vous en avoir demandé la permission; mais je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais l'amitié que vous vouliez bien me témoigner jadis, dont j'osai même encore me flatter de voir quelques traces dans notre dernière entrevue. Ce sont ces souvenirs-là que j'invoque pour m'aider à implorer votre pardon, si vous me trouvez importune.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas seulement entendu parler de ce que vous faites. Je ne sais au juste où vous êtes, chère Longue. (Permettez-moi de vous donner ce nom: je ne vous vois jamais autrement, en pensant à vous, que sous l'aspect du temps de paix où nous passions tous les étés ensemble, et ce nom me le rappelle.) Je ne sais rien de vous, et je souffre de vous croire aussi peu heureuse que je suppose que vous devez l'être, vous qui êtes si peu faite pour un sort pareil, qui avez reçu de la nature une âme douée

---

*) Toute la correspondance de l'Impératrice Elisabeth avec la Comtesse Tolstoï est conservée à Otrada, la propriété du Comte A. Orloff-Davydoff. Elle comporte non seulement toutes les lettres et billets de l'Impératrice, mais aussi les réponses de la Comtesse.

de tout ce qu'il faut pour connaître le bonheur le plus pur, le seul véritable, celui que donne une famille unie. On a déchiré ces liens, on vous a arrachée peut-être à jamais de Lilly, de ce charmant Lilly qui grandit et embellit à vue d'œil, mais qui sentira un jour dans toute son étendue le malheur de ne pas connaître sa mère, de ne trouver en elle qu'une étrangère: car que sont les parents pour des enfants qui n'ont pas été élevés par eux? Ce mal ne se répare pas dans le courant d'une vie entière! Et c'est là la destinée de ces deux charmants êtres, de Catiche et de Lilly! L'une n'aura point de père, l'autre point de mère!

Pardon mille fois, chère Longue! J'ai trop laissé parler mon cœur! Je ne puis penser à vous, bonne, sensible et malheureuse, à vos enfants menacés d'un des plus grands malheurs, sans la plus vive émotion, et, si je n'ai pu la contenir en vous écrivant, c'est que je vous aime, chère Longue, et que le sort de quatre personnes malheureuses me fait cruellement souffrir. Si j'osais, comme je vous répéterais, et avec bien plus d'assurance encore qu'alors, puisque j'aurais des preuves à mettre sous vos yeux, tout ce que je vous ai dit en nous séparant! Il est très probable que vous ne vous en souveniez pas: vous ajoutiez alors trop peu de foi à mes discours pour qu'ils vous aient laissé la moindre impression. Vous en aurez une idée si je vous dis que je soutenais absolument l'opposé de la fatale erreur dans laquelle on vous plonge toujours davantage.

Donnez-moi de vos nouvelles, chère, bien chère Longue, ne fût-ce que deux mots pour nous rassurer sur votre compte, pour donner un moment de consolation à un être malheureux et bien méconnu qui, depuis huit mois, ne sait rien de ce qu'il a de plus cher au monde. Oh! ma chère Longue, réfléchissez un moment: joue-t-on la comédie pendant un an, nourrit-on la douleur par air, tandis qu'il est dans la nature de chercher à la fuir? Cela serait possible si, par une comédie semblable, on pouvait espérer d'atteindre un but; mais celui qui vous pleure n'en a point à espérer: vous ne savez seulement pas qu'il vous pleure, puisque vous le méconnaissez!

Je finis toujours par où je devrais commencer, par vous demander pardon de la liberté avec laquelle je vous parle sans y être autorisée par rien que par mon attachement pour vous. Je n'en dis

pas davantage; tout étalage de paroles ne rendra pas l'intérêt véritable que je prends à votre bonheur, si facile à faire renaître. Embrassez la jolie Catiche de ma part, et pardonnez-moi, *parce que je vous aime*, si je vous ai importunée par ma lettre et déplu par la vérité avec laquelle j'ai osé vous parler. Croyez, chère Longue, et vous devriez l'avoir éprouvé, que ceux qui vous disent le contraire ne vous aiment pas pour votre bien.

Mais pardon une dernière fois! Je devrais avoir fini, et je cause bien inutilement. Ne m'en voulez pas, chère Longue, de la liberté que j'ai prise, et, si vous avez la bonté de me répondre, faites-le de la manière que votre cœur dictera: je saurai au moins la vérité et j'aime mieux que vous me disiez sincèrement que je vous ai ennuyée et que vous ne pensez plus à votre mari, à votre fils, que de ce que vous cachiez la vérité sous une enveloppe de phrases et de procédés.

Pétersbourg, ce 22 Septembre/4 Octobre 1804.

Vous êtes bien aimable, chère Longue, d'avoir pensé malgré la fatigue de votre voyage au plaisir que j'aurais à recevoir de vos nouvelles: je ne m'y attendais pas de si tôt, et vous m'avez causé une surprise bien agréable. Nous nous étonnons tous de la célérité avec laquelle vous voyagez. Vous faites bien, puisque vous évitez par là les mauvais chemins et la mauvaise saison; mais je crains cependant que vous ne vous en ressentiez, si vous alliez de ce train-là jusqu'à Vienne.

Donnez un tendre baiser de ma part à M. Emmanuel. Son père m'a dit qu'il craint les Juifs: il aura bien du chagrin si cela est, parce qu'il est condamné à passer à peu près sa vie avec eux au moins pendant huit jours. Dites bien des choses de ma part à Catiche.

Nous sommes en Tauride depuis huit jours, et en grande société depuis quatre, l'Impératrice étant venue avec toute la famille pour passer avec nous les derniers temps du séjour de la Grande-Duchesse Marie, qui part dans trois jours. Il est inutile d'ailleurs que je vous parle de ce qui se passe chez nous: vous avez sûrement par votre mari les nouvelles qui peuvent vous intéresser. Pour ce qui me regarde personnellement, et à quoi j'ai la confiance de croire que vous prenez

part, ma santé est très bonne, et les petits agréments qui inquiétaient ma vanité sont presque passés, grâce au conseil que vous m'avez donné et que je suis exactement. Comment se trouve votre peau des expériences que vous lui avez fait éprouver en dernier lieu? Vous y alliez si rudement que je crains qu'elle n'en soit fatiguée.

Si je ne vous écrivais de la chambre même où j'ai pris congé de vous et où je crois vous voir encore, je ne pourrais pas vous entretenir de toutes ces niaiseries. Il faudra cependant vous résigner à ne guère lire autre chose pendant tout le temps de notre correspondance, qui passe par trop de mains pour parler sérieusement.

Non, chère Longue, je n'oublierai jamais votre amitié et les preuves que vous m'en avez données. Adieu, soignez bien votre santé et revenez nous entièrement bien portante. N'oubliez pas que vous m'avez promis des lettres aussi détaillées que vous le pourrez sans vous fatiguer, et, je vous en prie, point de *pardon*, point de *crainte d'abuser!* Adieu encore une fois, chère Longue; ma sœur vous fait ses compliments.

Pétersbourg, ce 3/15 Novembre 1804.

J'ai à vous remercier pour deux de vos lettres, chère Longue, la première de Wilna, que j'ai reçue il y a un mois à peu près, et l'autre de Vienne, que je viens de recevoir aujourd'hui. Il me paraît que vous avez perdu vers le terme de votre voyage une grande partie du courage avec lequel vous l'avez entrepris, et il y a bien de quoi, d'après tout ce que vous me dites avoir souffert. Ce n'est *pas étonnant* cependant, car j'ai toujours entendu dire que ce chemin-là est ce qu'il y a de plus mauvais, mais ce qui est *étonnant*, c'est qu'il le soit, étant fréquenté comme il l'est. Je crois en effet que vous serez mieux à Vérone qu'à Trieste quant au climat, mais, quant au reste, je suis fort de votre avis (et charmée de vous le voir), que nulle part vous ne serez mieux qu'ici. Il est vrai que nous ne voyons que neige et glaces, et qu'au moment où je vous écris, on n'y voit presque pas clair, quoiqu'il soit midi, mais nous sommes tranquilles et sûrs de le rester tant que nous voudrons....

J'allais donner dans un sujet qu'il ne fait pas bon traiter par écrit. Je ne vous parlerai donc plus que de ce qui regarde mon individu, dont je pourrais afficher aux coins des rues les faits et gestes. Je me porte très bien, et, ce qui est étonnant, parce que je ne sais d'où cela vient, n'ayant rien fait pour cela, il y a des siècles que je n'ai eu la plus légère atteinte de migraine: je voudrais bien, pauvre Longue, que vous puissiez en dire autant! J'en suis si étonnée et si ravie, que je n'ose pas m'en vanter.

Pour mon train de vie, vous le connaissez: il n'y a rien de changé. L'enfant chéri de votre mari, la nouvelle galerie, y apporte quelque changement, en ce qu'elle nous fait dîner souvent à l'Hermitage. Vous ne l'avez pas vue achevée; elle est réellement belle et intéressante par le choix des tableaux. Je compte vers le printemps venir y dessiner quelquefois: il y a de quoi s'exercer.

On danse en ville; M. de Stédingk a donné avant-hier un grand bal. Mais *nous*, par la grâce de Dieu, ne dansons pas encore. Je n'en suis pas fort impatiente, car mon goût pour la danse va fort en déclinant, et le moment n'est pas loin où je le perdrai entièrement. J'aime mieux le spectacle: nous devons entendre aujourd'hui à l'Hermitage une musique qu'on dit superbe; c'est *Stratonice* par Méhul. Pour vous prouver que je ne néglige aucun de mes talents, je chante avec ardeur, parce que ma voix s'est beaucoup améliorée depuis quelque temps, j'ignore aussi pourquoi: il se passe des choses extraordinaires en moi. Je chante *Alceste* et je dessine des enfants d'après la bosse. Je suis charmée que vos fatigues ne vous aient pas dégoûtée du dessin.

Ma sœur vous dit mille choses. L'Empereur, à qui j'ai dit ce dont vous me chargez, vous en remercie et vous présente ses hommages. Dites bien des choses de ma part à Catiche, et de tendres baisers à M. Emmanuel s'il le souffre. Adieu, chère Longue, portez-vous bien.

Au Palais Taurique, ce 4/16 Septembre 1805.

Je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du 22 Juillet de notre style, et elle m'a fait un plaisir que j'avais besoin de vous

exprimer sur-le-champ. Que je vous suis reconnaissante pour votre amitié! Chère Longue, conservez-la moi toujours!

Je suis très flattée de la confiance que vous voulez bien me témoigner en m'établissant l'arbitre de vos amusements. Malgré vos 32 ans, je vous permets de danser à Goris comme une fille de quinze si vous en avez envie: il me paraît, d'après ce que vous me dites de cet endroit, qu'on peut y conserver sans inconvénient tous les goûts de la jeunesse, ce que l'on ne peut pas malheureusement dans le monde. Les paysans que vous faites danser ne demanderont pas l'âge que vous avez, s'ils vous voient partager leurs plaisirs. Ainsi dansez à Goris, mais peu ou point à Pétersbourg. Pour les spectacles, ils sont de tout âge, et la disposition que vous m'annoncez me fait grand plaisir, puisqu'elle prouve votre santé. Ce qui est vraiment étonnant, c'est la vérité de ce que vous dites sur les femmes qui avancent en âge: il y en a journellement des preuves réellement effrayantes. On vous aura peut-être mandé la folie inouïe de Mme Rjefsky, qui en augmente le nombre. Toutes les vieilles femmes en étaient sérieusement alarmées; elles regardaient cet événement comme une malédiction du Ciel, comme une démence dont chacune d'elles pouvait être frappée de même que la pauvre Mme Rjefsky.

Vos cinq fusées m'ont fait pitié, après tout les feux d'artifice de Kamennoï Ostrof, qui cette année en a vu plus que jamais.

Nous voici en Tauride, et à peu près à la même époque où j'ai pris congé de vous l'année passée. Je croyais alors vous revoir dans un an; je ne croyais pas, ou plutôt je ne pensais pas, à ce qui arrive aujourd'hui, quoique cela ait été à prévoir. Je n'ose pas éclairer votre ignorance sur ce qui se passe, parce que je n'aime pas à écrire par la poste des choses qui ne soient pas de la plus grande indifférence; d'ailleurs je pense qu'au moment où vous recevrez cette lettre, vous serez suffisamment instruite de l'état des choses, quoique ensevelie dans vos montagnes. J'ai une autre lettre de vous du 29 Juin dont je ne vous ai pas remerciée encore: il y a longtemps que je me propose de vous écrire, mais, depuis quelque temps, il y a eu bien des moments où je n'étais bonne à rien.

Puisque vous me demandez de vous parler de ma santé, je vous dirai qu'elle est très bonne dans ce moment-ci, que mes maux de tête

sont fort rares, et que j'ai engraissé tout de bon cet été au moyen d'un verre de lait de vache bu tous les matins au moment qu'on l'avait tiré; mais je crains bien que cet embonpoint ne résistera pas à cet automne. J'ai vu la comtesse Golovine il y a une quinzaine de jours; je l'ai trouvée prodigieusement engraissée, et cela lui va bien. J'espère que l'eau de Seltz vous fera le même effet, et je ne veux pas de la proposition que vous me faites dans votre première lettre de me servir de modèle d'*écorché*. Mon goût pour le dessin continue toujours et j'espère que vous trouverez que j'ai fait des progrès. Je vous en prie, pensez toujours au plaisir que j'aurai à voir les vôtres; je me fais une fête de parcourir le recueil de vos œuvres.

Je n'ai pas eu le temps encore de remettre votre lettre à ma sœur, mais je suis sûre du plaisir qu'elle lui fera. Dites bien des choses à Catiche, et j'embrasse Emmanuel. Adieu, chère Longue. Puisse votre santé vous permettre de m'écrire aussi souvent que je le désire: vous savez le plaisir que vous me faites, et que mon amitié pour vous est inaltérable.

Pétersbourg, ce 1/13 Mai 1806.

J'ai bien des torts envers vous, chère Longue; j'ai été bien longtemps sans vous écrire, tandis que vous le faites avec une exactitude tout à fait aimable. Mais j'ai été bien fâchée de voir par l'avant-dernière lettre que j'ai reçue de vous que vous attribuez ce silence à une cause dont je suis bien éloignée: est-ce vous qui avez besoin de vous excuser et de m'expliquer les raisons qui vous font prolonger votre séjour dans l'étranger? Je vous assure aussi que vous êtes très mal informée par ceux qui vous ont dit qu'on voyait ici de mauvais œil les Russes qui voyagent. Quant à moi, il est vrai que je ne voudrais pour aucun prix du monde, pas pour voir ma mère, sortir de Russie dans ce moment, et je n'en fais pas mystère: on n'a qu'à me lire. Toute l'Allemagne me paraît empestée, et, ce qui me donne peut-être plus d'aigreur qu'à une autre à cet égard, c'est d'avoir été heurtée dans mes opinions par ceux auxquels je tiens de plus près. Cela m'isole, et, isolée de ma famille, quel attrait aurais-je

hors de Russie? J'en excepte cependant ma mère, qui est plus malheureuse encore que moi de se trouver au milieu de tout cela avec une façon de penser absolument conforme à la mienne.

N'allons pas trop avant sur ce sujet! Il me reste à présent un aveu à vous faire, chère Longue. Je serai sincère avec vous et vous avouerai que j'ai été quelque temps sans vous écrire parce que je ne pouvais pas le faire avec le plaisir que j'y trouvais ordinairement. Vous m'aviez fait de la peine, et même blessée, par une certaine lettre écrite de Bade sur un sujet sur lequel je m'étais trop amplement expliquée avec vous de bouche, pour que vous puissiez jamais me mal juger. Cependant vous paraissiez le faire dans cette lettre, et je vous avoue que cela m'a blessée: mais je l'ai oublié, et n'en parle que pour vous prouver ma sincérité avec vous.

J'ai reçu hier votre lettre par courrier du 25/13 Avril, et vous en remercie. Comme celle-ci ira probablement par la poste, je ne puis pas y répondre comme je le voudrais. Je puis cependant vous dire que je me réjouis beaucoup de vous revoir dans quelques mois d'ici; cela sera juste après deux ans d'absence, et vous trouverez, je crois, des changements.

Je ne vous envie pas, chère Longue, ni votre beau temps, ni le Prater et tout ce qui s'en suit, quoique je croie tout cela très beau. Nous avons enfin le printemps aussi, qui a été longtemps à se décider s'il viendrait ou non, et c'est aujourd'hui le jour de Catherinenhof, où le beau monde de Pétersbourg ira s'embourber, parce qu'on dit qu'il y fait une boue presque impraticable.

Je ne vous donne pas de nouvelles de la société; je pense que votre mari vous en instruit, et d'ailleurs je suis si bête pour cela que je les oublie à mesure qu'on me les dit. Ma sœur me charge de vous dire bien des choses, en vous remerciant pour votre souvenir; la princesse Galitzine de même. Adieu, chère Longue, j'embrasse Catiche et M. Emmanuel, que je suis bien curieuse de revoir grand garçon, mais, malheureusement pour lui, ma face sera une toute nouvelle connaissance à faire, et je crains qu'il ne lui en coûte.

Pétersbourg, ce 29 Mai/10 Juin 1806.

En recevant aujourd'hui votre lettre, chère Longue, j'espérais que vous m'y marquiez avoir reçu celle que je vous écrivis il y a quatre ou six semaines. Je suis étonnée et peinée qu'elle soit restée en chemin si longtemps, puisque vous me sembliez l'être de mon silence: d'ailleurs il y en a déjà une de perdue, ce qui doit me faire paraître à vos yeux d'une négligence impardonnable.

De quoi vous avisez-vous à présent, de cracher le sang? Il ne manquait plus que cela à vos maux, et j'accuse de celui-ci l'air de Vienne, qu'on dit pernicieux pour une poitrine faible. Il est vrai que vous n'aviez jamais souffert de la vôtre, mais, comme *vous êtes faible et que chez vous tout est faible*, comme chez ce Monsieur, il n'est pas étonnant qu'elle ait été affectée des vents et de la poussière de Vienne, qui sont très mauvais, de l'avis même de Frank. Revenez-nous donc, chère Longue, vous ne pouvez pas douter du véritable plaisir avec lequel je vous reverrai. Je vous remercie beaucoup pour l'ouvrage de l'Abbé de Lille *) que vous m'avez envoyé; on ne l'a pas encore ici, et il est attendu avec impatience. Je voudrais savoir quelque chose d'intéressant dans ce genre à vous envoyer, mais nous ne sommes pas ici à la source, surtout pour les livres: vous savez combien l'on est en retard pour les nouveautés.

Je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute si vous n'avez pas encore mon portrait. Vous aurez sûrement entendu parler de Mad. Montessieu: elle est même arrivée ici que vous y étiez encore. Eh bien! je lui ai donné séance sur séance pour un portrait que je vous destinais, et, au bout de tout cela, on me conseilla de la casser, afin qu'il ne passe pas à la postérité, ce qui aurait trop blessé mon amour-propre. Nous n'avons rien de bon ici dans ce moment en fait de peintre en miniature, mais toujours j'essaierai, si vous voulez bien vous accommoder d'une grande médiocrité. Adieu, chère Longue, remettez-vous, et surtout ne croyez pas mourir pour avoir craché le sang: c'est devenu si commun d'en cracher sans avoir la poitrine attaquée, qu'il n'y a pas de quoi s'effrayer. Mais quittez Vienne;

---

*) *L'Imagination*, poème en huit chants. Paris, 1806.

je crois que cet air ne vous vaut rien. J'embrasse Catiche et Emmanuel. Ma sœur vous remercie mille fois pour votre souvenir.

Kamennoï Ostrof, ce 13/25 Juillet 1806.

Je suis confondue, chère Longue, de toutes les marques de souvenir que vous me donnez, tandis que je n'ai pas rempli encore la seule demande que vous me faites. C'est un fardeau pour un cœur reconnaissant de ne pouvoir s'acquitter de ses dettes; je n'en ai les moyens qu'en vous envoyant *ma face*, que vous voulez bien désirer depuis si longtemps, et je n'en ai pas jusqu'à présent une seule bonne copie. La boîte à thé que j'ai reçue dernièrement de votre part, chère Longue, est charmante, et je vous en remercie mille et mille fois, de même que pour la romance de *La Tour de Neustadt*, dont nous avons la musique ici, mais je suis si paresseuse pour le chant depuis quelque temps qu'il m'a fallu l'exemplaire que vous m'avez envoyé pour me résoudre à l'essayer: je l'ai trouvée fort jolie. Ma sœur a fort goûté les folies que vous lui avez envoyées et vous en remercie. Ce n'est pas moi qui vous apprendrai, je crois, que la question que vous me faites dans votre dernière lettre est très fondée, et que j'espère jouir encore du bonheur d'avoir un enfant, mais je vous avoue, chère Longue, que cet espoir si doux est tellement empoisonné d'avance de craintes pour sa conservation, qu'à présent déjà je ne puis m'empêcher d'en concevoir à la moindre sensation un peu extraordinaire. Je pense souvent à ce que vous étiez dans votre dernière grossesse; j'ai oublié, comme vous alors, toutes les sensations de cet état, et tout m'étonne. Puissé-je vous imiter pour le dénouement, et surtout avoir un enfant aussi sain et robuste qu'Emmanuel, que je vous prie d'embrasser de ma part.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé, et dites-moi si les eaux de Baden vous font du bien, si vous vous y plaisez et ce que vous comptez faire cet hiver. Comme il y aurait de l'égoïsme à vous désirer ici pour le mois d'Octobre, je n'ose pas me permettre ce souhait, mais du moins vous penserez à moi, je dirai sans présomption que j'en suis sûre, et vos vœux me porteront bonheur.

Adieu, chère Longue. Voilà une lettre bien remplie de moi, mais d'ailleurs les événements à conter par la poste sont si insignifiants qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Vous connaissez mon train de vie: il est des plus uniformes, à présent comme toujours, et je n'en désire pas d'autre. Que la Providence me permette seulement de vouer le reste de mon existence à mon ou à mes enfants, c'est tout ce que je lui demande. Adieu encore une fois, chère Longue, portez-vous bien et ne m'oubliez pas.

Pétersbourg, ce 27 Décembre 1806/8 Janvier 1807.

Il y a quelque temps que je n'ai eu de vos nouvelles, chère Longue. J'ai reçu pendant mes couches deux de vos lettres avec une couverture tricotée par vos belles mains, dont je vous fais mille et mille remerciements, au nom de celle pour qui elle a été faite et qui ne sent pas encore le prix de l'intérêt que vous lui témoignez. J'ignore encore que vous êtes instruite de son existence, mais vous devez l'être depuis longtemps, et j'espère que vous lui conserverez les sentiments que vous lui avez promis. Cette enfant me fait déjà passer des moments bien heureux, et vous les comprendrez mieux que qui que ce soit. Jusqu'à présent elle se porte à merveille; Dieu veuille que cela continue toujours ainsi! J'espère qu'elle deviendra jolie. Elle l'est déjà beaucoup à mes yeux: elle a un petit visage tout rond, de grands yeux bleus, un tout petit nez, une jolie petite bouche. Vous sentez si fort dans toute son étendue le bonheur d'avoir des enfants, que je ne crains pas de me laisser aller avec vous à cet égard à tout ce qui paraîtrait peut-être ennuyeux à d'autres.

Je joins ici, chère Longue, deux lettres dont je vous prie de vouloir bien vous charger. L'une est pour ma mère, à qui j'écris par différentes voies, étant privée par la malheureuse tournure des événements politiques de lui donner de mes nouvelles et de recevoir des siennes par le chemin direct et le plus court. A l'heure qu'il est, j'ignore encore si elle a reçu ou non la nouvelle de mes couches qu'elle attendait avec tant d'impatience et dont elle était inquiète. Cette privation m'est bien dure. Je lui écris toujours par Vienne,

mais je ne sais pas si elle reçoit mes lettres. Ayez la bonté de mettre celle-ci à la poste: elle peut être lue par tout le monde; ce n'est pas le moment de se parler à cœur ouvert par lettres, il y a trop de risque. Pour la seconde, qui est adressée à la Grande-Duchesse Anne*), je vous prie de la remettre au comte Razoumofsky pour qu'il la lui envoie à Prague, où elle se trouve, à ce que je crois, car il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles; c'est une lettre d'affaires pécuniaires qui peut également passer par les mains des maîtres de poste. Vous voyez, chère Longue, que j'abuse un peu des offres aimables que vous me faites sans cesse de vous charger de mes commissions.

Votre mari m'a parlé du portrait de ses enfants qu'il a reçu. Il dit que c'est un charmant tableau, et je vais lui faire visite un de ces jours pour le voir. J'ai été bien touchée de la preuve de confiance que vous me donnez en me parlant de Catiche. Je garde si bien le secret, que je n'ai pas même osé en parler à votre mari pour savoir si le mariage s'arrange ou non et pour apprendre le nom que vous ne me dites pas.

Dites bien des choses de ma part à Catiche, embrassez Emmanuel en mon nom; il doit être bien gentil actuellement: a-t-il conservé le talent de faire les yeux doux? Ma sœur vous écrit elle-même. La pauvre princesse Galitzine a manqué avoir la poitrine attaquée à la suite de ses dernières couches; elle est enfermée chez elle depuis sept semaines, et pour une grande partie de l'hiver, je crois, et j'espère qu'avec des ménagements elle se tirera de ce mauvais état de santé. Adieu, chère Longue, conservez-moi votre amitié et portez-vous bien.

Pétersbourg, ce 1/13 Mai 1807.

Je vous remercie, chère Longue, pour trois de vos lettres, dont j'ai reçu la dernière hier, après qu'elle eut fait une petite tournée à l'armée, car c'est l'Empereur qui me l'a envoyée. Vous m'y parlez du cruel malheur qu'a éprouvé votre pauvre frère, et vous n'avez été

*) La Grande-Duchesse Anne Féodorowna.

la première à me l'apprendre: il y a plusieurs semaines qu'on en a reçu la nouvelle ici, et j'ai éprouvé la plus vraie compassion pour son sort; il est affreux, et le voyage qu'il va faire en Angleterre l'est tout autant. Je pense que le voilà expatrié, du moins jusqu'à ce que l'éducation de sa fille soit achevée, car il ne voudra probablement pas se séparer d'elle. Oui, vous avez raison, c'est une triste chose que cette vie, pour bien du monde au moins, si ce n'est pour tous, remplie de grands chagrins, de petites peines et tracasseries; on y apprend bien vite à ne désirer vivre que pour *bien* mourir! Cependant, quand on a des enfants, on se sent fortement attaché à la vie. Que j'aurai de plaisir à vous présenter mon chou chéri, qui aura déjà six mois après-demain! Elle continue à se porter aussi bien que possible, mais je suis comme les vieilles bonnes à cet égard, je crains de le dire.

Je vous suis fort obligée, chère Longue, pour la manière dont vous avez bien voulu vous charger de mes lettres; depuis, je les ai envoyées tout droit au comte Razoumowsky, et en ferai de même au prince Kourakine qui va vous arriver.

Vous avez vu depuis peu un grand événement à Vienne, la mort de l'Impératrice, qui m'a extrêmement étonnée. Je parie que vous aurez été voir l'enterrement, qui doit avoir été d'une grande solennité, et de plus que vous aurez pleuré, parce que vous avez pleuré au couronnement de l'Empereur d'Autriche ou à je ne sais quelle autre cérémonie. C'est une année bien meurtrière pour les femmes en couches; je ne me souviens pas d'avoir entendu citer autant d'accidents que cette année-ci, tant ici qu'ailleurs. La pauvre princesse Galitzine ne va pas bien. Si elle est en état de partir le mois prochain, elle doit s'embarquer pour l'Angleterre et peut-être pour le Portugal, mais je crains bien qu'elle n'y arrivera pas et que vous ne la reverrez plus. Hélas! Comme tout change de face dans ce triste monde, et combien est vrai ce vulgaire dicton, que *les jours se suivent et ne se ressemblent pas*: lorsque les folies d'*Eluathan* et mille autres bêtises nous faisaient tant rire, aurions-nous cru que l'une de nous était si proche de sa fin? Et tant d'autres choses qui sont arrivées depuis!

Je ne suis pas disposée aujourd'hui à vous parler politique, chère Longue, mais vous saurez, avant de recevoir ma lettre, que l'Empereur est à l'armée. Depuis qu'il y est, il ne s'est rien passé

encore, mais cela ne peut pas durer, et cette attente n'est pas agréable. Dieu protégera la Justice, c'est là mon espoir, et puis la bravoure distinguée de notre armée qui ne peut pas laisser un moment de crainte quand on la connaît. Mon ouvrage, ainsi que celui des sociétés de toutes les classes à Pétersbourg, est de faire de la charpie pour ces braves gens qui versent leur sang comme si ce n'était rien.

Adieu, chère Longue, dites bien des choses de ma part à Catiche, et apprenez à Emmanuel que j'existe, afin qu'il ne soit pas trop étonné quand nous ferons connaissance. Portez-vous bien et conservez-moi votre amitié.

Ploën, ce 25 Juillet 1810.

Chère et bonne Longue, je vous remercie pour votre lettre du 14 Juillet entourée d'une guirlande dorée avec un amour doré en frontispice. Il est dommage que Catiche n'ait pas déterré ce papier le printemps passé, lorsqu'elle ne trouvait pas d'assez beau papier pour écrire le bulletin de votre santé.

Vous avez toujours du mauvais temps, et nous sommes mieux partagés ici. Jusqu'à présent nous n'avons eu encore que quelques heures de pluie par ci par là, et pas une journée entière de mauvais temps. J'ai commencé mes bains depuis quatre jours, et j'en étais si impatiente que j'ai débuté dans la mer par une tempête en toutes formes, sans égard à des vagues qui menaçaient de nous engloutir et que j'ai fait passer par-dessus ma tête. Le premier moment de terreur surmonté, vous n'avez pas d'idée de la sensation agréable de ces bains, et à présent j'y suis si bien habituée que je n'en sors qu'avec regret et bien fâchée qu'il me soit défendu de prolonger mon séjour dans l'eau au delà de cinq minutes. Voici comment la cérémonie se passe: j'entre dans un petit cabinet sur quatre roues qu'un cheval et deux hommes tirent dans l'eau aussi avant qu'il vous plaît; on dételle le cheval, on baisse une marquise, vous vous déshabillez, prenez votre bain en descendant un petit escalier, vous vous rhabillez, et, quand vous faites un signe convenu, les hommes et le cheval viennent vous retirer à reculons de l'eau. J'ai dans l'idée que, si vous pouviez parvenir à aguerrir votre corps contre la fraîcheur

un peu plus qu'il l'est, ces bains et le genre de vie que nous menons vous feraient le plus grand bien. Nous sommes à la campagne autant qu'on peut y être. Il y a des promenades charmantes, et chaque jour l'on découvre de nouveaux chemins et de nouveaux sites. Je grimpe des montagnes, je me fraye des chemins là où il n'y en a pas, et partout l'on foule aux pieds des fraises et les plus belles fleurs des champs. Cela vaut mieux que Kamennoï Ostrof, vous en conviendrez. Je tâche, autant que possible, d'éloigner de mon esprit toute idée amère: je consens à les retrouver dans leur temps, je me livrerai alors à elles pieds et poings liés. Quant à celles que je dois avoir sur certain article, je flotte sans savoir à quoi m'arrêter. D'après le ton dont on m'écrit, je dois croire que tout est fini entre le fils de Babi et la personne en question; il lui a écrit qu'il était *de l'avis des Sages de la Grèce, qui disaient qu'il fallait se hâter lentement!* Je vous avoue, chère Longue, que je passe d'étonnement en étonnement! Voici une lettre de ma sœur, en attendant. Elle a été bien inquiète de la maladie que vous avez faite et dont je lui ai parlé.

Vous ne me dites rien de votre santé: je crains que vous n'alliez à présent monter à cheval avec fureur et vous faire du mal par là.

Faites mes compliments à votre mari, et dites-lui que le comte Wittgenstein est une sorte de Providence pour moi. Il n'y a chose au monde à laquelle il ne pense et dont il ne s'occupe; il a les soins et les attentions les plus délicates pour nous. Aussi tout le monde l'adore, à commencer par moi. J'ai vu à Riga le fils de la comtesse Keller; il paraît être un bien bon jeune homme.

Dites bien des choses de ma part à Catiche. Adieu, la plus féroce des tigresses! Suspendons nos cris et nos larmes jusqu'à ce que nous voyions clair dans le galimatias qui se passe là-bas, et surtout ne vous chagrinez pas, bonne Longue, jusqu'à ce que nous soyons ensemble. Croyez toujours qu'envers et contre tout, je resterai toujours la même pour vous: je ne saurais trop vous le répéter assez, depuis les soupçons que vous avez conçus à cet égard.

La Comtesse Anne Ivanowna Tolstoï.

Portrait de Vigée-Lebrun, appartenant à la Princesse Lubomirsky.

Carlsruhe, ce 5 Juin/24 Mai 1814.

Ma chère Longue, je vous dois des remerciements pour un nombre considérable de vos lettres dont vous ne prétendez pas que je vous dise les dates, quoiqu'elles soient toutes devant moi; il faut compter comme je le fais sur l'aimable bonté de votre caractère, pour ne pas commencer ma lettre par des excuses. Dans tout autre moment, il serait impardonnable à moi d'avoir laissé passer tant de temps sans vous écrire, mais, en conscience, je dérobe les moments pour faire seulement tant soit peu honneur à mes correspondances. Si vous ajoutez la belle saison et le désir avide d'en profiter à la distribution journalière de mon temps et aux empêchements extraordinaires et très fréquents, vous vous direz qu'il doit m'en rester bien peu. Votre lettre du 1er Mars (vous voyez que je date de loin) m'a touchée et attendrie: la visite que vous avez faite à mon appartement, le souvenir que vous m'y avez donné, tout cela m'a fait reconnaître ma bonne et excellente Longue tout entière; mon appartement m'a paru une pauvre personne délaissée, et je vous ai su un gré infini d'être venue la consoler. Non, chère Longue, laissez-le tel qu'il est, et le salon orange avec sa tapisserie enfumée ne sera pas indigne de mon élégante personne. Je tâche d'élégantiser ma carcasse tant que cela se peut. En vérité, on devient frivole bon gré mal gré, dans ce pays-ci; tout le monde s'occupe de toilette, même les femmes âgées, et la contagion a déjà gagné la princesse Prozorowsky: il y a à cet égard une grande différence avec Pétersbourg. Je tâcherai de faire faire pour vous le petit croquis que vous me demandez, et avec le chapeau le plus haut que je possède.

C'est de Paris que j'ai reçu la lettre dont vous aviez chargé Lily pour moi. Je ne l'ai pas vu, à mon grand regret; on m'a dit qu'il s'était attaché à une caisse militaire qui lui a fait prendre un autre chemin que celui de Brouchsal. Remerciez Dieu qu'il soit arrivé trop tard pour se faire tuer! Pour moi, j'en ai véritablement le cœur soulagé! Que je comprends, ma bonne Longue, toutes vos irrésolutions et la peine extrême que vous avez eue à vous décider de le laisser embrasser la carrière militaire! Vos sentiments et vos raisonnements étaient parfaits. Vous avez la récompense de votre sacrifice,

et tout le mérite en même temps. Depuis le malheur de la comtesse Stroganoff, je tremblais doublement pour toutes les mères de ma connaissance qui avaient des fils exposés au feu de l'ennemi, et j'ai appris avec un grand serrement de cœur que *votre* fils allait en augmenter le nombre.

Oui! Dieu nous a comblés de grâces. L'exemple de justice qu'il a donné au monde ne saurait jamais dans aucun cas être assez reconnu: c'est une leçon éternelle! Et la mort de Mad. Joséphine! Ne la mettrez-vous pas au nombre de ces événements frappants (que Dieu nous envoie assez souvent) pour nous corriger du néant des choses humaines? Au moment où elle venait de s'assurer une existence brillante, quatre jours de maladie renversent tout! Il faut que les hommes soient bien incorrigibles, si tout ce qui se passe ne fait pas un peu réfléchir les intrigants et les ambitieux!

Vous auriez désiré que j'aille à Paris? Moi non, chère Longue, à moins que ce n'eût été pour me rapprocher de l'Empereur. Si j'avais pu ne voir à Paris que la famille Royale et ceux qui lui ont toujours été dévoués, cela m'aurait rendue heureuse. Mais c'eût été impossible! Il aurait fallu voir une société *très mêlée* des gens que je méprise, et je n'aurais pas su cacher ce qui se passait en moi. J'ai tant été chantée en allemand, que j'ai ce genre en horreur, et, quoique sans doute on s'y serait pris avec plus de grâce en français, ce motif, au lieu de me séduire, m'aurait plutôt éloignée de Paris. Enfin j'aurais craint de produire ma figure dans un public aussi difficile, aussi gâté, aussi scrutateur que celui de Paris. Vous ai-je bien convaincue que j'avais raison de ne pas désirer y aller? Il n'en est pas de même de l'Angleterre: c'est un voyage que j'aurais désiré faire.

Ma sœur Amélie nous a quittés il y a trois jours avec ma sœur de Bavière; elles sont parties pour Munich. Amélie a raison de m'habituer à son absence, car elle ne reviendra pas avec moi. Puissé-je du moins, en la quittant, conserver l'espoir de la voir établie!

Adieu, ma bonne et chère Longue. Mes compliments à Catiche; où est son mari? J'embrasse Emmanuel et prétends qu'il ne m'oublie pas! Je suis heureuse ici, mais je serai heureuse aussi de vous revoir à Pétersbourg. Comme nous causerons! Que de choses j'aurai à vous conter! Dieu sait quand et *comment* cela sera! Je m'en remets

à Lui seul pour tout et tout: c'est ce qu'on peut faire de mieux! Encore une fois adieu, et de tout mon cœur!

J'ai vu la comtesse Keller trois fois pendant qu'elle était dans ce pays-ci, et, en dernier lieu, il y a quelques jours à Brouchsal. Elle retournait avec son fils et sa belle-fille à Eisenach, où toute la famille devait se réunir. C'est une aimable femme; nous avons beaucoup parlé de vous.

Nymphenbourg, ce 4 Juin/23 Mai 1815.

Chère Longue, Je n'ai le temps que de vous dire deux mots et de vous remercier pour vos dernières lettres. Celle que le prince Maurice Lichtenstein m'a remise demande une mention particulière, parce qu'elle contenait une incluse.

J'ai reçu avec grand plaisir vos félicitations sur le nouveau titre de *Roi de Pologne.* Vous avez été la première à me donner cette bonne nouvelle. C'est une des choses qui m'a fait le plus de plaisir dans ce temps-ci.

Ne m'en voulez pas si je ne vous ai pas écrit de longtemps, bonne Longue; je vous assure que mon cœur n'était pas coupable. Mais, quoique je n'aie pas de grandes affaires, mes journées suffisent à peine à ce dont je voudrais les remplir, et, en dernier lieu, des courses dans les environs et le séjour des monarques m'ont tout à fait enlevé mon temps.

J'ai été heureuse de voir l'Empereur ici pendant quatre jours, mais il était si occupé de représentation et des choses intéressantes qu'on s'empressait de lui faire voir, que je n'ai pas joui de sa présence autant que je l'aurais désiré. J'ignore le résultat de la démarche que vous vouliez faire pour votre mari; écrivez-le moi, je vous prie, par M. Narychkine.

L'Empereur a décidé que je resterai auprès de ma mère le temps qu'il passera à l'armée, et, Dieu le sait, dans la satisfaction que m'a causée cette décision, l'idée d'être rapprochée de lui dans le moment où il est exposé tient la première place. Cependant je ne sais pas encore quand je pourrai me rendre chez ma mère: j'attends ce moment avec impatience, et je le saurai dans douze à quinze jours.

Je vous vois à Baden vous promenant, vous amusant, et Emmanuel gambadant! S'il s'y trouve de mes connaissances, faites-leur mes compliments.

M. Narychkine vous dira que je vais faire une course à Salzbourg et Inspruck. Questionnez-le sur mes faits et gestes: il aimera mieux y répondre qu'attendre plus longtemps encore ma lettre; les chevaux sont mis à sa calèche.

Ma sœur Amélie vous dit mille choses, et vous assure qu'elle s'occupe depuis longtemps du projet de vous écrire: aussi finira-t-elle par là, à ce qu'elle croit.

Adieu, ma bonne Longue, portez-vous bien; soyez aussi contente que possible. Si l'idée que je vous aime de tout mon cœur peut contribuer à ce contentement, soyez-en bien assurée.

Voilà Lily en campagne, à ce qu'on m'a dit; c'est de Chernicheff, je crois, que je le tiens. Que Dieu veille sur lui!

Baden, ce 11 Octobre 1815.

Chère Longue, Il y a des siècles que je ne vous ai écrit, mais vous connaissez trop mon cœur pour le juger d'après le nombre de mes lettres; après une connaissance de vingt ans, durant laquelle les rapports mutuels ne se sont jamais démentis, on n'en est pas à calculer les lignes. Je ne sais où celles-ci vous trouveront; je pense que ce sera en Italie: je m'en réjouis pour vous. Quant à moi, j'ai passé tout ce temps-ci bien doucement, entourée de ma famille, et vous comprendrez que le temps qui me restait entre plusieurs individus de ma famille, un beau temps dans un beau pays, des correspondances inévitables, et par ci par là un peu de nourriture pour mon esprit, que ce temps, dis-je, se réduisait à peu de chose. Que cette vérité me serve d'excuse auprès de vous si j'en ai besoin!

Maintenant ce doux rêve va finir: je pars dans une quinzaine de jours en droiture pour la Russie. Ce moment sera *bien douloureux* sous mille rapports, mais j'ai puisé des forces dans le calme dans lequel j'ai vécu durant ces quatre mois. La réalité de la vie recommence, mais, comme nous sommes dans ce monde pour travailler et non pour rêver, il faut bien reprendre sa tâche un jour, et c'est ce

que je vais faire en espérant en Dieu. On sera bien heureux à Pétersbourg de revoir l'Empereur, et la satisfaction des autres en est une pour moi. L'idée de me retrouver à ma place me donnera aussi de la consolation, car, tout ce temps-ci, je me paraissais par rapport à la Russie comme un employé qui a dépassé le temps des vacances. Enfin tout ira comme cela pourra; ce n'est pas le plaisir seul que je cherche ici-bas.

Je vous écrirai de Pétersbourg plus à loisir; je crains quelquefois que cette lettre ne vous parvienne pas. Merci, ma bonne Longue, pour vos offres de service; j'en userai avec confiance quand je serai dans le cas de le faire. Si vous voyez la comtesse Schouvaloff et Madame de Dietrichstein, dites-leur mille choses de ma part, et assurez-les, si elles se plaignent de n'avoir pas de mes nouvelles, qu'il faut que mes lettres soient perdues dans les troubles de ce printemps en Italie. C'est un petit mensonge, mais il ne fait de mal à personne. Adieu, portez-vous bien, soyez aussi contente que possible, et faites mes compliments à Emmanuel. Quand, où, comment nous reverrons-nous? Où que ce soit, vous me retrouverez toujours la même, jusque dans l'autre monde, si on y conserve le souvenir de celui-ci.

Pétersbourg, ce 22 Janvier/3 Février 1816.

Ma si bonne Longue, Je viens de voir Catiche et Lily, ces deux grands enfants que j'ai vus croître sous mes yeux et à qui je porte un peu de tendresse maternelle. Depuis mon arrivée, je demande Madame la princesse Lubomirska, mais je crois que les fêtes de noces ont tellement agi sur la tête de votre mari, qu'il a oublié tout le reste jusqu'à présent. J'ai pris le parti de dire moi-même à Catiche dernièrement au bal de la Cour de venir chez moi aujourd'hui et de m'amener son frère. Savez-vous bien que le grand Lily est devenu si bel homme et si respectable dans son uniforme, que je n'ose plus l'appeler que Monsieur le comte; sérieusement, il est tout à fait bien, et, si je ne retrouvais pas son grasseyement enfantin et ses grands sourcils, j'aurais eu de la peine à le reconnaître. Catiche m'a remis la lettre dont M. Obreskoff avait été le porteur, et précédem-

ment j'en avais reçu une de vous, chère Longue, du 22 Novembre. Je vous remercie pour toute votre amitié. Je ne doute jamais de vous, mais j'éprouve toujours un nouveau plaisir à vous retrouver si fort la même, l'ancienne, partout où vous êtes.

Oui, ma bonne Longue, me voici à Pétersbourg, et, pour parler votre langage, je pense quelquefois qu'il vaudrait mieux n'avoir pas dormi, car le réveil est pénible. Il y aurait trop à dire pour entamer ce sujet, mais, comme les souvenirs ont fait toute ma vie une grande partie de la nourriture de mon âme, je ne saurais regretter d'en avoir accumulé quelques-uns pendant ces deux ans: cette pauvre âme mourrait d'inanition ici, si je n'avais pas cette petite provision. L'ancien train a recommencé avec encore un peu moins d'agréments pour moi, puisque ni ma sœur, ni la Duchesse, ni vous n'êtes ici. J'ai, à la vérité, l'espoir de voir la Duchesse, mais ce ne sera pas pour longtemps. Vous êtes en peine de mes soirées: j'en ai passé plusieurs en soi-disant fêtes; j'en passe souvent avec Mad. Pitt, qui est une bonne et une aimable femme, et avec qui je cultive l'anglais. Parfois je suis seule, j'écris beaucoup; j'essaye de tromper l'absence de cette manière, et il y a beaucoup d'occasions pour l'Allemagne. Nous dînons à 2 heures, rarement avec du monde; par conséquent je dîne souvent seule: quelquefois je fais dîner avec moi la petite Galitzyne et sa gouvernante. Comme je ne reçois personne, surtout de femmes, le matin, depuis que mes matinées sont abrégées par l'heure avancée du dîner, j'ai presque tous les jours des visites dans l'après-dînée. Celle de fondation chez l'Impératrice mère, et des visites à mes belles-sœurs ou d'elles à moi, me prennent aussi du temps. Je recommence mes lectures, je ne retrouve que depuis peu de temps de la force pour m'y appliquer.

Et voilà comment ma vie s'écoule depuis environ deux mois! Lorsqu'on a joui d'une existence douce, naturelle, où la vie était si facile, il faut un peu plus de deux mois pour se refaire à une existence purement factice: il faut remettre toutes ses facultés dans une gaîne, dans un fourreau, comme vous voudrez! Lorsqu'on ne vous permet pas d'être ce qu'on doit paraître, qu'il n'y a ni fond ni forme à votre existence, il faut un peu de temps pour se comprendre soi-même et pour se composer une manière d'être!

Chère Longue, ne me vantez ni ma religion ni mon courage! Celui-ci est en défaut. Quant à la religion, si je ne l'avais pas, je ne serais pas ici, mais j'ai besoin plus d'une fois par jour de demander à Dieu de me fortifier dans cette religion, qui est encore trop faible en moi. N'en parlons pas davantage!

Ma santé est bonne. J'ai eu, avant de quitter ma mère, un accident au bras qui m'a causé une grande perte de sang, ce qui, joint à la peine bien naturelle que j'ai éprouvée à mon départ, a dérangé ma santé pendant le voyage. Le repos m'a remise ici.

Nous avons des froids de quinze et vingt degrés! Qu'en dites-vous, dans votre belle Italie? Ne croyez-vous pas que c'est fabuleux? Parlez-moi du beau ciel sous lequel vous vivez, de la belle nature qui vous entoure, des arts que vous admirez: cela me réchauffera. Dites mille choses de ma part au frère Louis; il est aimable, il a du feu dans l'imagination: cela fait que je lui pardonne les délits politiques, s'il en a sur sa conscience. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui pour ma sœur, qu'il croit ici.

Je ne vois Mad. Galitzine qu'à la Cour. Elle est maintenant de toutes les fêtes; un temps viendra, j'espère, où je pourrai la voir en particulier.

Adieu, ma bonne Longue. Je prends une part sincère à la peine que vous cause la mort de votre fidèle Charlotte. Une triste sympathie nous rapproche sous ce rapport: Mad. Gessler vient de mourir d'une hydropisie de poitrine; c'est une perte bien sensible pour moi. Depuis mon retour, j'avais ce spectacle journellement sous les yeux, car elle était déjà bien mal à mon arrivée.

J'embrasse Emmanuel; j'espère qu'il est tout à fait guéri de son mal au pied. Que dorénavant tout désagrément vous soit épargné, ma bonne Longue, et puissions-nous nous revoir un jour comme je le désire!

Pétersbourg, ce 11/23 Décembre 1816.

J'ai reçu presque en même temps quatre ou cinq lettres de votre part, ma chère Longue, et, quoiqu'elles me soient parvenues assez récemment, je me trouve dans un vague complet et fort pénible à

votre égard. Vous n'étiez pas instruite encore, à l'époque où vous m'écriviez, du véritable état de votre mari. Vous l'attendiez en Italie, et, dans cette sécurité, vous laissiez passer un temps précieux qui aurait pu vous servir à vous rapprocher de lui. Je crains, en combinant toutes ces circonstances, que vous n'aurez plus eu le temps de le rejoindre, et j'en serais bien sincèrement affligée sous tous les rapports. Maintenant on se plaît à répandre ici sur votre propre santé des bruits qui m'alarment beaucoup. On dit que vous avez quitté l'Italie pour rejoindre votre mari, mais que vous êtes tombée sérieusement malade en route. Quoique ce bruit soit si peu sûr qu'on ne puisse en découvrir la source, et que l'expérience m'ait appris combien peu il faut ajouter foi à ces sortes de nouvelles, je ne puis cependant m'empêcher d'en être inquiète, et j'éprouve le besoin de vous le dire. Fasse le Ciel que ce soit sans aucun fondement!

Je viens d'éprouver un sensible chagrin, chère Longue, et mon âme en est encore si émue et si endolorie, qu'elle en accueille d'autant plus facilement les sujets d'inquiétude les plus légers pour tous ceux que j'aime. Je viens de voir mourir ma fille adoptive, ma pauvre Lise Galitzine, le dix-neuvième jour d'une fièvre à laquelle s'est jointe une inflammation. Je perds en elle une occupation journalière et douce, et, pour l'avenir, des plans de tout genre. Elle était dans sa onzième année. Son éducation, le développement de son jugement et de son cœur, me donnaient déjà des jouissances. Dieu a trouvé qu'il fallait la retirer à Lui: c'est donc bien, et il ne m'est pas permis de m'en plaindre! Ma santé est bonne. Je suis un peu affaiblie par ce dernier événement, mais cela se remettra. J'ai fait vos commissions à l'Empereur; il a même lu une de vos lettres. Il a été parfait pour moi lors de chagrin récent que je viens d'éprouver.

Adieu, ma bonne Longue, donnez-moi de vos nouvelles au plus tôt, car j'ai à votre sujet une inquiétude indicible. Puissé-je apprendre que vous êtes réunie à votre mari, et que votre santé est assez bonne pour vous permettre de le soigner! Je vous fais mille remerciements pour la racine d'iris et pour votre constante attention à penser à me faire plaisir. J'ai remis au prince Lubomirsky le paquet pour Catiche, qui était partie depuis longtemps.

Pétersbourg, ce 8/20 Avril 1817.

Après avoir reçu votre lettre du mois de Janvier, j'avais bien besoin de la seconde, qui a remis mes esprits à votre sujet, chère Longue. Il règne dans le style de cette première une incertitude, un vague, qui m'inquiétait pour vous, d'autant plus que je retrouvai le même ton dans ce que vous écriviez à la comtesse Golovine à la même époque. Je n'eus pas de peine à m'expliquer ce qui produisait cet effet sur votre âme, mais j'étais affligée de le voir, et votre lettre du mois de Janvier me rassura sur votre compte, bonne Longue.

Je vous avais bien jugée. J'avais deviné que les circonstances qui ont accompagné la perte *) que vous avez faite donneraient à vos regrets cette âpreté dont vous me parlez, et voilà pourquoi j'aurais tant désiré que vous eussiez pu rejoindre votre mari. Il eût été à jamais consolant pour vous de pouvoir vous dire que vous avez été à votre devoir dans ces moments-là, et ceux qui vous en ont empêchée en vous trompant ont eu bien tort. Maintenant qu'il n'y a pas à en revenir, repayez à vos enfants ce que vous n'avez pas pu faire pour leur père: je vois avec plaisir que votre cœur en éprouve le besoin. Vous vous direz que c'est bien sincèrement que je vous félicite de l'heureuse délivrance de Catiche. J'apprends avec plaisir qu'elle nourrit son enfant, et je suis impatiente de les savoir tous réunis à vous. On vous désire ici. Les personnes qui sont chargées de vos affaires prétendent que votre présence y est nécessaire. Je suis trop peu au fait de ces affaires pour avoir une opinion à cet égard, et je suis plutôt l'écho de Madame Golovine, qui désire de plus qu'étant appelée ici, vous fassiez ce voyage à la suite des restes de votre mari. J'ai promis de vous en parler et je m'acquitte de ma promesse. Cette démarche ferait ce qu'on appelle dans le monde *un bon effet*, et, si votre cœur vous y porte et que votre santé vous le permette, il serait fort bien peut-être de prendre ce parti. Mais je ne saurais vous engager à une conduite de pure ostentation: il n'est pas dans votre nature de suivre cette marche, ni dans la mienne de la conseiller. Consultez-vous donc de bonne foi, et agissez d'après ce que votre cœur vous dictera.

---

*) La mort du Comte Nicolas Tolstoï.

Vous ne me parlez pas assez de votre santé, chère Longue; je désirerais avoir des détails sur le mal dont vous souffriez à Vienne. Je comprends, telle que je vous connais, tout le mal que vos inquiétudes et vos incertitudes vous auront donné: cependant je ne vous pardonne pas d'avoir douté de moi. Pauvre Longue! Il faut que vous ayez été bien cruellement ébranlée pour en venir là, et j'ai vu ce doute dans votre lettre du mois de Janvier. Je ne crois pas courir le risque de me méprendre jamais sur la source de vos sentiments et de vos actions: je vous connais si bien, avec toutes vos qualités et vos faibles, et à quoi servirait une connaissance de tant d'années, si ce n'était à donner réciproquement cette sûreté!

Il me semble que j'aurais bien des choses à vous dire encore, en réponse à la touchante confiance avec laquelle vous me parlez; je les réunirai toutes en vous disant que je l'apprécie comme je le dois. Je ne vous parlerai pas de ma santé: elle est bonne. Je ne sais pas trop comment et par qui cette lettre vous parviendra; j'ajouterai donc seulement que j'ai le plaisir de voir la Dsse Alexandre *) ici depuis près de quatre mois, et j'espère que son séjour se prolongera davantage encore: elle vous fait mille compliments. Quant à ma sœur Amélie, je n'ai pas l'espoir de la revoir de si tôt; elle a eu des peines, et il n'y a pas de remède plus salutaire que l'air natal au sein d'une famille qu'on chérit: ici, elle n'aurait que moi pour compensation.

L'Impératrice mère a très bien accueilli votre lettre: elle compte vous répondre au premier jour. Vous avez très bien fait de lui écrire, de même qu'à l'Empereur, qui se propose aussi de vous faire réponse au plus tôt. Si cependant cette réponse tarde à arriver, ne vous en affligez pas et n'en concluez rien: il se reconnaît lui-même pour être le plus mauvais correspondant de la terre.

Adieu, chère Longue; donnez-moi souvent de vos nouvelles et parlez-moi de votre santé; faites-moi aussi part un peu du beau ciel sous lequel vous vivez, parlez-moi de ses teintes et de la mer mes amours. Adieu encore une fois de tout mon cœur. Que je n'oublie pas de vous dire que je vois assez souvent chez moi cette comtesse Rosalie Rzewuska dont vous m'avez si souvent parlé. Sa société et sa

---

*) La Princesse Antoinette.

conversation me plaisent infiniment, j'étudie son caractère, car c'est la base pour moi; il n'est pas difficile de porter un jugement sur son esprit.

Pétersbourg, ce 6/18 Septembre 1817.

Il est dit, je crois, que ce sera toujours le prince Galitzine qui vous portera mes lettres; celle-ci passe encore par la comtesse Golovine. Je suis bien heureuse d'avoir une bonne occasion de vous écrire, chère Longue. Je n'aime pas à le faire par la poste: il y a toujours de l'incertitude. Maintenant que je vous sais établie à Paris, il me semble que vous êtes plus rapprochée de moi, et je tâcherai de vous témoigner ici toute ma reconnaissance pour votre aimable exactitude à m'écrire dans le courant de cet été. Votre dernière lettre était de Gênes. L'avant-dernière m'a été remise par votre fils: vous vous direz que je n'ai pas revu ce grand Lily avec indifférence. Le devoir qui le ramenait ici, la sensibilité que j'ai vue en lui, sa position isolée dans le moment important où il entre dans le monde, tout ceci se joint à votre souvenir et à celui de l'avoir vu presque naître, pour m'inspirer un vif, un constant intérêt pour lui. Comptez-y toujours, chère Longue! Combien il est à regretter que votre santé ne permette pas de prévoir le moment où vous pourrez revenir ici! Si ce n'était ce motif si majeur, vous devriez vous sentir attirée ici par bien des choses, surtout lorsque Catiche sera de retour à Pétersbourg.

Votre glande me donne beaucoup d'inquiétude: fasse le Ciel que vous ne soyez pas obligée de vous décider à une opération! Quoique vous ayez consulté les plus habiles médecins, ne rejetez pas un remède de vieille femme que la comtesse Apraxine m'a donné pour vous être envoyé; il me paraît innocent, et on en dit des merveilles. Essayez de porter cet onguent: il faut le porter continuellement et le changer tous les huit ou dix jours.

Vous voyez, chère Longue, que vos amis ne vous oublient pas ici. Leur sollicitude pour vous s'étend sur d'autres objets tout aussi sérieux, en quelque façon plus sérieux, que la santé. Et ces amis que je pluralise, ce n'est que moi pour le moment encore, qui m'agite et m'inquiète d'un bruit qui court sur votre compte, que j'ai

rejeté avec mépris il y a quelque temps, mais qui paraît acquérir du fondement par quelques circonstances. Vous le dirai-je, je crains presque de prononcer une pensée semblable! On dit que vos rapports habituels et votre manière d'être autorisent à croire que vous allez conclure un second mariage *). Si vous y étiez portée par un sentiment consolidé par le temps, je ne m'en étonnerais pas et vous en féliciterais peut-être. Mais cela n'est point: il m'est donc bien difficile de croire.

Moscou, ce 11/23 Janvier 1818.

Je m'empresse, chère Longue, de vous faire mes remerciements pour la caisse avec des odeurs, gants et autres objets de toilette que j'ai reçue il y a quelques semaines. Cet envoi a été en retard de votre lettre, et j'ai craint pendant un moment qu'il ne soit perdu. J'ai eu d'autant plus de plaisir à recevoir ces objets parfaitement bien conservés: malgré un froid de vingt degrés, rien n'avait gelé ni éclaté. Me voilà bien fournie pour quelque temps, grâce à vous, chère Longue. Les parfums sont excellents, et je vous prierai de ne faire aucun achat pour la lettre de change de *mille roubles* que vous devez avoir reçue: je la destine en grande partie à un autre usage. Madame de Golovine fait passer tous les ans huit cents roubles de ma part à Mad. de Beaumont: elle vient de les réclamer, et je l'informe qu'ayant mis mille roubles à votre disposition, je crois qu'elle fera bien de vous indiquer la manière d'en faire parvenir huit cents à Mad. de Beaumont. Je vous prierai, chère Longue, de prendre des deux cents qui resteront ce qu'il faut pour deux ou trois douzaines de gants blancs longs, que vous pourrez facilement m'envoyer par courrier. C'est de nécessité. Quant aux objets superflus, je veux pour quelque temps m'imposer de la réserve.

Je désirerais avoir de vos nouvelles, ma bonne Longue, et apprendre que vous avez reçu ma dernière lettre par courrier. Le grand Lily, que j'ai vu dernièrement, m'a dit qu'il avait reçu tout récemment une lettre de vous, et que votre santé était bonne. J'ai du

---

*) La Comtesse se remaria au français Vernègue.

plaisir à voir votre fils ici: lorsque mes yeux rencontrent sa figure dans la foule, ils s'arrêtent sur lui avec complaisance, parce que cette figure appartient aux souvenirs que je conserverai toujours de vous, chère Longue, et de votre constante et bonne amitié. Alexandre est très bien ici; son oncle le comte Pierre paraît l'aimer beaucoup. Tant qu'il était à Pétersbourg, il a trouvé chez le comte Golovine des sentiments et des soins paternels.

Notre séjour ici se prolongera jusqu'au mois de Juin, puisqu'il est décidé que ma belle-sœur fera ses couches ici. L'Empereur va faire maintenant une course de quelques jours à Pétersbourg. Il sera de retour pour le 1er Février, et partira bientôt après pour Varsovie et le midi de la Russie: il ne repassera par Moscou que pour nous donner le signal du départ.

Vous voilà bien instruite de tout, chère Longue. Mais de nos jours je ne compte plus sur les projets qu'on fait. Il y a tant d'événements extraordinaires et inattendus, que bien insensé celui qui peut se croire assuré de quoi que ce soit! La mort de la princesse Charlotte est un de ces événements bien faits pour réveiller ceux qui s'assoupissent sur les choses de ce monde. C'est un des *memento mori!* les plus frappants: il paraît que nulle part il n'a manqué son effet. Adieu, chère Longue! Dites-moi un peu ce que vous faites et ce que vous ferez. On peut toujours faire des plans, quitte à s'arranger de manière à ne pas les voir réussir! Mille choses à Catiche: comment se plaît-elle à Paris, et quel genre d'existence y a-t-elle adopté? Je désire au-dessus de tout que vous me disiez que vous avez l'espoir de vous guérir. Ma santé est bonne, et mon amitié pour vous, chère Longue, bien sûre et bien constante *).

---

*) Les dimensions de l'ouvrage ne sauraient permettre l'insertion intégrale de la correspondance de l'Impératrice avec les Comtesses Stroganoff et Tolstoï. Les lettres de la Comtesse Stroganoff surtout ne sont cependant pas sans intérêt. Il serait vivement à souhaiter que les possesseurs actuels de ces documents les livrassent intégralement à la publicité.

Index alphabétique.

Adam de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Adlerberg (Comtesse Marie), née Nélidoff, 652.
Adlerberg (Comte Vladimir), 515, 651, 652.
Adolphe de Mecklembourg-Schwerin, v. sous *Mecklembourg-Schwerin*.
Akimoff, maître de dessin de l'Impératrice Elisabeth, 151.
Alexandra Féodorowna (Grande-Duchesse), 506—508, 515, 517, 651—653, 656, 667, 668; v. aussi **Charlotte** sous *Prusse*.
Alexandra Pavlowna (Grande-Duchesse), 2, 37, 38, 61.
Alexandre Ier, Empereur, *passim*.
Alexandre de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Albediel, 124.
Alopéus, 324, 420.
Alymoff (Glaphyre), plus tard Mme Rjewsky, v. **Rjewsky**.
Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, *passim*.
Amélie de Bade, sœur de l'Impératrice Elisabeth, *passim*.
Amélie de Suède, v. sous *Suède*.
Aminoff (Général), 523.
Andrieux, acteur, 65.

Angleterre.

Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz, Reine d'Angleterre, 586.
Charlotte de Saxe-Cobourg-Gotha, petite-fille de la précédente, 664, 666, 667, 733.
Ambassadeur à St-Pétersbourg, 534.
Ministre à Munich, v. **Bosc**.
Anhalt-Cœthen (Princesse Louise d'), née princesse de Hesse-Darmstadt, cousine de l'Impératrice Elisabeth, 333.
Anhalt-Dessau (Prince d'), 479.
Anne Féodorowna (Grande-Duchesse), 5, 10, 50, 61, 98, 101, 112, 131, 142, 178, 467, 482, 573, 717; v. aussi **Julie** sous *Saxe-Cobourg-Gotha*.
Anne Pavlowna (Grande-Duchesse), 5, 40, 92, 98, 113, 184, 506, 522, 596, 604, 607, 612, 613, 616, 618, 663, 667, 674, 733.
Antoinette de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Apraxine (Comtesse Adèle), plus tard Mme Vassiltchikoff, 103, 124, 126.
Apraxine (Comtesse Catherine), née princesse Golitzyne, 7, 48—50, 52, 54, 250, 669, 701, 703, 705.
Apraxine (Comtesse Elisabeth), née comtesse Razoumowsky, 16, 72, 80, 92, 99, 100, 103, 111, 113, 114, 124—126, 129, 130, 132, 137, 145, 151, 172, 187, 267, 268, 287, 337, 343, 347, 353, 376, 390, 402, 600, 601, 663, 731.
Apraxine (Comte Alexandre), 268, 376.
Apraxine (Comte Pierre), 72, 137.
Apraxine (Stéphane), 12.
Apraxine (Comte), 240.
Araktchéeff (Comte Alexis), 18, 25, 442, 449.
Arberg (Comtesse von), née princesse von Stolberg-Gedern, 350.
Arkharoff (Alexandrine), plus tard Mme Vassiltchikoff, v. **Vassiltchikoff**.
Arkharoff (Catherine), née Rimsky-Korsakoff, 514, 515, 517.

Arkharoff (Marie), plus tard Mme Posnikoff, v. **Posnikoff.**
Armfeld (Baronne d'), 524, 529.
Armfeld (Baron d'), 442.
Arnay (Louise d'), ancienne gouvernante de l'Impératrice Elisabeth, 85, 362.
Arnot, 540.
Augereau, duc de Castiglione, maréchal de France, 545.
Augusta-Sybille (Margrave), v. sous *Bade.*
Auguste de Holstein-Oldenbourg, v. sous *Holstein-Oldenbourg.*
Auguste de Prusse, v. sous *Prusse.*

Autriche.

François Ier, Empereur d'Autriche, 172, 175, 582, 584, 591, 718.
Marie-Thérèse de Bourbon, deuxième femme du précédent, 61, 718.
Marie-Louise, fille des précédents, Impératrice des Français, 316, 542.
Marie-Louise de Modène, troisième femme du même, Impératrice d'Autriche, 582—584, 590, 591, 611.
Joseph (Archiduc) d'Autriche, Palatin de Hongrie, 2, 61, 76—78, 81, 83, 86, 93, 124, 658.
Alexandra de Russie, première femme du précédent, v. **Alexandra Pavlowna.**
Deuxième femme du même, 658.
Jean (Archiduc) d'Autriche, 493.
Ministre des affaires étrangères, v. **Stadion.**
Chargé d'affaires à St-Pétersbourg, 84.

Azaïs, philosophe français, 333.

Bade.

Charles-Frédéric, Margrave de Bade, grand-père de l'Impératrice Elisabeth, 7, 28—30, 50, 61, 62, 80, 88, 91—93, 96, 132, 136, 141, 171, 274, 286, 362, 368, 378, 419, 420, 427.
Caroline-Louise, Margrave de Bade, grand' mère de l'Impératrice Elisabeth, 406, 595.
Charles-Louis, Margrave de Bade, père de l'Impératrice Elisabeth, 9—15, 38, 53—57, 66, 67, 70, 76, 77, 82, 85, 87, 115, 118, 123, 248, 280, 291, 331, 334, 340, 543, 650.
Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, *passim.*
Charles, Grand-Duc de Bade, frère de l'Impératrice Elisabeth, 9—14, 28—30, 38, 40, 43, 48, 53, 56, 59, 64, 72, 79, 81, 88—90, 92, 96, 100, 113, 115, 120, 121, 125, 130, 132, 137, 141, 158, 174, 179, 183, 186, 198, 239, 245, 248, 252, 263, 266, 270, 274, 294, 299, 300, 307, 330, 362, 459, 465, 479, 483, 486—488, 490, 495, 500, 551, 553, 554, 565, 571, 584, 585, 591, 606, 633—636, 640, 653, 660—662, 678.
Stéphanie de Beauharnais, Grande-Duchesse de Bade, 9, 28, 179, 183, 198, 239, 263, 299, 300, 362, 402, 409, 420, 422, 465, 479, 483, 484, 486, 488, 495, 497, 500, 551, 553, 566, 617, 634, 640, 662, 672, 678, 679, 691.
Premier fils des précédents, 551, 553.
Deuxième fils des mêmes, 617, 634, 640, 678, 679.
Marie, fille des mêmes, plus tard duchesse de Hamilton, 662, 678.
Sœurs de l'Impératrice Elisabeth, 135, 147, 150, 527, 572, 581, 586, 590, 596, 610, 678, 694.
Frédérique, Reine de Suède, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Suède.*
Amélie, Princesse de Bade, sœur de l'Impératrice Elisabeth, *passim.*
Caroline, Reine de Bavière, sœur de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Bavière.*
Marie, Princesse de Bade, plus tard Princesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 9, 10, 12, 13, 36, 39, 41, 44, 45, 47—50, 54, 55, 60—65; v. aussi sous *Brunswick.*
Wilhelmine („Mimi"), Princesse de Bade, plus tard Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 47, 64, 73, 74, 82, 85, 89, 101, 120, 122, 124; v. aussi sous *Hesse-Darmstadt.*
Frédéric, Prince de Bade, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 261, 348, 640.
Louis, Prince, plus tard Grand-Duc de Bade, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 29, 59, 63, 141, 303, 482, 483.
Hochberg (Comtesse von), 50, 67, 303, 482, 488, 492.
Hochberg (Comtes von), 76, 482, 660—662, 668.
Hochberg (Comtesse Amélie von), 668.
Hochberg (Comte Léopold von), 668.

Hochberg (Comte Guillaume von), 609, 610, 662, 668.
Augusta-Sybille, Margrave de Baden-Baden, 496.
Ministre de la guerre, v. **Schæffer.**
Ministre à Vienne, v. **Hacke.**

Bagration (Prince Pierre), 173, 253, 442.
Balachoff, 442, 631.
Barbier, maître de dessin de l'Impératrice Elisabeth, 151, 156, 180.
Barclay-de-Tolly (Prince Michel), 211, 442, 449, 486—488, 632, 684, 685.
Bariatinsky (Princesse Anne), plus tard comtesse Tolstoï, v. **Tolstoï.**
Bariatinsky (Princesse Catherine), plus tard princesse Dolgorouky, v. **Dolgorouky.**
Bariatinsky (Princesse Elisabeth), 718.
Bariatinsky (Prince Ivan), maître des cérémonies, 717, 718.

Bavière.

Maximilien-Joseph de Palatinat-Deux-Ponts, Roi de Bavière, 467, 483, 490, 491, 567, 581, 590, 698.
Caroline de Bade, Reine de Bavière, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 47, 65, 74, 77, 79, 81, 87, 94, 101, 109, 110, 113, 147, 150, 159, 174, 178, 180, 185, 188, 239, 242, 253, 254, 259, 263, 316, 317, 319, 321, 341, 362, 364, 369, 378, 403, 412, 420, 467, 480, 481, 483, 498, 500, 528, 535, 550, 551, 566, 573, 580, 581, 583—587, 590, 604, 618, 620, 690, 698, 722.
Max, fils des précédents, 74, 79.
Louise, fille des mêmes, 480.
Louis, Electeur de Bavière, plus tard le Roi Louis Ier, 482, 583, 591.
Louise de Saxe-Altenbourg, femme du précédent, 582, 590, 591.
Wilhelmine-Augusta de Palatinat-Deux-Ponts, première femme du Roi Maximilien-Joseph, tante de l'Impératrice Elisabeth, 483.

Beauharnais (Famille de), 695; v. aussi **Eugénie, Hortense, Joséphine** et **Stéphanie** sous *Bade.*
Beaumont (Mme de), 732.
Beberstein, v. **Bieberstein.**
Beck (Mlle), plus tard Mme Zinovieff, 388.
Behrens, 400, 414.
Bélosselsky (Prince Alexandre), 8.
Benckendorf (Christophe), 365, 372, 405.
Benckendorf (Mme), femme du précédent, 666.
Benckendorf (Alexandre), fils des précédents, 159.
Benckendorf (Daria), fille des mêmes, plus tard princesse Lieven, v. **Lieven.**
Bennigsen (Comte Léonce), 442.
Berckheim (Baron Christian von), grand maître de la Cour de la Margrave Amélie de Bade, plus tard ministre d'état badois, 101, 585.
Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, maréchal de France, Prince Héritier de Suède, 344, 442, 567.
Berthier, prince de Neuchâtel, maréchal de France, 545.
Bertin, 102.
Bethmann, banquier à Francfort, 169, 393.
Bieberstein (Marschall von), 128.
Bigottini, actrice, 586.
Biron (Prince), 128.
Blucher (Feld-maréchal), 684, 699.
Bobrinsky (Comtesse Sophie), née Samoïloff, v. **Samoïloff.**
Bobrinsky (Comte Alexis), 516.
Bodé (de), 157.
Bodé (Mme de), 363.
Bodé (Mlle de), 372, 376, 458, 468, 578.
Bodisko, officier russe, secrétaire de légation, 600.
Bœcklin (Baron Frédéric von), colonel badois, 564.
Bonaparte, v. ci-dessous; v. aussi **Napoléon** et **Joseph.**
Bonaparte (Mme), 174.
Bortniansky, régent de la Chapelle Impériale, 512.
Bosc, ministre d'Angleterre à Munich, 698.
Bourbon (Famille de), 722; v. aussi **Enghien, Louis XIV, Louis XVIII, Marie-Thérèse** sous *Autriche*, et **Orléans.**
Bourgoin, actrice, 329.
Boutourline (Comte Dmitri), 4—7, 15, 16, 31.

Brunswick.

Charles-Guillaume-Ferdinand, Duc de Brunswick, 26, 180, 251, 304, 700.
Augusta, Duchesse de Brunswick, 372, 435.

Guillaume, Prince, plus tard Duc de Brunswick („Duc d'Œls"), fils des précédents, 10, 39, 60, 62, 65, 143, 145, 152, 251, 257, 266, 341, 493, 540, 699, 700.
Marie de Bade, Princesse, plus tard Duchesse de Brunswick, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 60—65, 70, 82, 87, 124, 135, 139, 141, 142, 152, 187, 205, 251, 257, 266, 272, 283, 285, 286, 294, 295, 300, 304, 306, 334, 493, 569, 637; v. aussi sous *Bade*.
Charles, fils des précédents, 147, 270, 286, 304, 585, 700.
Guillaume, Prince, plus tard Duc de Brunswick („William"), 585.
Frédérique de Nassau-Orange, Duchesse de Brunswick, 648.

Budberg (Baron André), 26, 240, 247, 248.
Buhler (de), diplomate russe, 558.
Burgnie, 50.

Capo d'Istria (Comte), 478, 494, 628, 634—636.
Caroline de Bade, v. sous *Bade*.
Caroline de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg*.
Caroline-Louise, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Castiglione (Duc de), v. **Augereau.**
Catalani, cantatrice, 512.
Cathcart (Lady), 586.
Catherine Pavlowna (Grande-Duchesse), 5, 40, 86, 88, 92, 98, 113, 127, 184, 211—213, 234, 235, 253, 254, 260, 300, 303, 320, 332, 339, 340, 346, 356, 378, 380, 383, 395, 415, 417, 422, 449, 506, 522, 527, 559—561, 563, 580, 601, 604, 605, 607, 608, 613, 616, 620, 622, 638, 652, 657, 667, 674.
Catherine II, 107, 287, 406, 411, 467, 496, 614, 663.
Caulaincourt, duc de Vicence, ambassadeur de France à St-Pétersbourg, 212, 310, 313, 335.
Caylus (Duchesse de), 60, 140, 345.
Cécile de Suède, v. sous *Suède*.
Charles, Grand-Duc de Bade, v. sous *Bade*.
Charles de Brunswick, v. sous *Brunswick*.
Charles de Mecklembourg-Schwerin, v. sous *Mecklembourg-Schwerin*.
Charles, Duc de Sudermanie **(Charles XIII)**, v. sous *Suède*.
Charles-Frédéric, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Charles-Frédéric, Prince Héritier de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.
Charles-Guillaume-Ferdinand, Duc de Brunswick, v. sous *Brunswick*.
Charles-Louis, Margrave de Bade, v. sous *Bade*.
Charlotte de Prusse, v. sous *Prusse* et **Alexandra Féodorowna.**
Charlotte de Saxe-Cobourg-Gotha, née Princesse d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Charlotte de Holstein-Oldenbourg, Duchesse de Sudermanie, v. sous *Suède*.
Chateaubriand, écrivain français, 321, 414, 416.
Chérémeteff (Comte Nicolas), 8, 11, 12, 50, 157.
Chichkoff (Alexandre), érudit, plus tard ministre de l'instruction publique, 442, 464—476, 690.
Christian de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt*.
Chtcherbatoff (Princesse Anne), plus tard comtesse Kamensky, v. **Kamensky.**
Cobourg, v. *Saxe-Cobourg-Gotha*.
Cochelet (Mlle), demoiselle d'honneur de l'ex-Reine Hortense, 490, 491.
Cœthen (Princesse Louise **d'Anhalt-**), née de Hesse-Darmstadt, cousine de l'Impératrice Elisabeth, 333.
Condé, v. **Enghien** et **Orléans.**
Constantin Pavlowitch (Grand-Duc), 10, 61, 65, 89, 102, 130, 156, 173, 183, 193, 243, 252, 253, 331, 438, 449, 467, 482, 527, 560, 641, 650, 653.
Courlande (Duchesse de), 272.
Courlande (Duc de), v. **Biron.**
Crighton, médecin de l'Impératrice Marie, 184, 279, 624, 654.
Czartoryski (Princesse Isabelle), née Flemming, 25.
Czartoryski (Princesse Marie-Anne), plus tard Duchesse de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Czartoryski (Sophie), née Ouchakoff, en secondes noces comtesse Razoumowsky, v. **Ouchakoff** et **Razoumowsky.**
Czartoryski (Prince Adam), 2, 7, 15, 19, 22, 23, 25, 26, 44, 175, 195.

Dachkoff (Princesse Catherine), 4.
Damas (de), 157.
Davydoff, 691.
Dawe (Georges), peintre, 513.
Delille, écrivain français, 301, 714.
Dettlingen, v. **Ettling.**
Dietrich (Ernest von), colonel badois, 564.
Dietrichstein (Princesse Alexandrine), née Schouvaloff, 338, 725.
Dietrichstein (Prince), 173.
Dolgorouky (Princesse Catherine), née princesse Bariatinsky, 274.
Dolgorouky (Prince), 627, 631, 650.
Dornberg (von), 534, 549.
Drewitz (von), 101, 102.
Dunsfeld, banquier à Copenhague, 530, 532.
Duport, acteur, 367.
Duras, 157.

Eck, violoniste, 66, 118.
Ecquevilly (Mme d'), émigrée, 52, 60.
Edelsheim (Baron Guillaume von), maréchal de la Cour de Bade, 582, 583.
Edling (Comtesse Alexandrine), née Stourdza, 612, 622, 637; v. aussi **Stourdza.**
Egloffstein (von), 250.
Egoroff, peintre, 691.
Elisabeth Alexandrowna (Grande-Duchesse), fille de l'Impératrice Elisabeth („Lisinka"), 31, 186—188, 201—207, 212, 240—250, 255—257, 261, 262, 264, 267, 268, 270, 272, 273, 275—281, 283—285, 287—292, 295, 296, 313, 318, 322, 325, 326, 329, 356, 357, 377, 478, 505, 624, 716, 718.
Engel (Christian), fourrier de la Cour de Bade, 102.
Engelhardt (Catherine), plus tard comtesse Litta, v. **Litta.**
Engelhardt (Varvara), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne.**
Enghien (Duc d'), 19, 193, 394.
Ernest Ier, Duc de Saxe-Cobourg-Gotha, v. sous *Saxe-Cobourg-Gotha.*
Esterhazy (Comtesse), 585.
Ettling (Baronne Charlotte d'), 102.
Eugène de Beauharnais, Vice-Roi d'Italie, 545.
Eugène de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Eustace (Général), 697.

Falloux (de), homme politique français, 462.
Fiegler, 90.
Fischer, acteur, 410, 571.
Flachslanden (Baron Jean-Baptiste von), bailli de l'ordre de St-Jean, 154.
Flemming (Isabelle), plus tard princesse Czartoryski, v. **Czartoryski.**
Fontaine, libraire à Paris, 169, 170, 260, 300, 304.
Fouquet (de), 46, 60, 95, 376, 434.
Frænzel, violoniste, 84, 118.

France.

V. **Napoléon, Marie-Louise, Bonaparte, Beauharnais** et **Bourbon.**

Franck, médecin de l'Empereur Alexandre, 181, 182, 184, 203, 205, 257, 271, 272, 279, 318, 409, 714.
Francken (Charles von), colonel badois, 619, 676.
François Ier, Empereur d'Autriche, v. sous *Autriche.*
Frédéric de Bade, v. sous *Bade.*
Frédéric de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg.*
Frédéric de Mecklembourg, v. sous *Mecklembourg-Schwerin.*
Frédéric Ier, Roi de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Frédéric-le-Grand, 218.
Frédéric-Auguste, Roi de Saxe, v. sous *Saxe.*
Frédéric-Eugène de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Frédéric-Guillaume de Prusse, v. sous *Prusse.*
Frédérique de Nassau-Orange, Duchesse de Brunswick, v. sous *Brunswick.*
Frédérique de Hesse-Darmstadt, Reine de Prusse, v. sous *Prusse.*
Frédérique de Bade, Reine de Suède, v. sous *Suède.*
Freistett (Augusta von), demoiselle d'honneur de la Margrave Amélie de Bade, 36, 40, 86, 87, 118, 286, 297, 464, 477—500, 599.
Friedmann, sculpteur, 66.
Fries (Mme), 647.
Furstenberg (Princesse Amélie von), née von Hochberg, v. **Hochberg** sous *Bade.*

Gaber (Jacob), courrier badois, 63, 65, 70, 71, 80, 88.
Gagarine (Princesse Anne), née Lopoukhine, 90, 135, 155.
Gagarine (Prince Paul), 90, 155.
Gambs, 246.
Gayling (Baron Frédéric von), officier russe, 9—11, 56, 57.
Genlis (Mme de), femme de lettres, 151, 271, 293.
Georges de Holstein-Oldenbourg, v. sous *Holstein-Oldenbourg*.
Georges, actrice, 299, 303, 333, 367, 407, 408.
Géorgie (Roi de), 271.
Géorgie (Reine de), 154, 156, 165, 272.
Geusau (Baron Charles von), général badois, grand chambellan, 41—44, 50.
Giuffar, nègre, 161.
Gœssler (Mme), 336, 437, 601, 614, 673, 727.
Gœthe, poète, 496.
Golitzyne (Princesse Anne), née princesse Prozorowsky, 354, 604; v. aussi **Prozorowsky.**
Golitzyne (Princesse Anne), née baronne Stroganoff, 248, 264, 529, 624.
Golitzyne (Princesse Catherine), plus tard Mme Apraxine, v. **Apraxine.**
Golitzyne (Princesse Elisabeth), 201, 202, 218, 247—249, 255, 256, 260, 262, 264, 275, 277, 283, 292, 293, 295, 351, 362, 374, 423—425, 478, 505, 528, 574, 601, 622—626, 629, 726, 728.
Golitzyne (Princesse Elisabeth), plus tard princesse Kourakine, v. **Kourakine.**
Golitzyne (Princesse Elisabeth), plus tard comtesse Ostermann-Tolstoï, v. **Ostermann-Tolstoï.**
Golitzyne (Princesse Marie), plus tard comtesse Tolstoï, v. **Tolstoï.**
Golitzyne (Princesse Natalie), née princesse Schakhowskoï („La Principessa"), 7, 16, 71, 75, 77, 80, 82, 83, 85, 95, 99, 102, 115, 117, 118, 122, 126, 128, 130, 133, 134, 138, 144, 150, 167, 189, 201, 214, 216, 241, 244, 245, 247, 248, 256, 260, 262, 292, 295, 298, 313, 478, 505, 646; v. aussi **Schakhowskoï.**
Golitzyne (Princesse Natalie), née comtesse Tchernycheff, 99, 641, 648, 650, 701, 705.
Golitzyne (Princesse Prascovie), née comtesse Schouvaloff, 338.
Golitzyne (Princesse Sophie), plus tard comtesse de Saint-Priest, 104, 120, 248; v. aussi **Saint-Priest.**
Golitzyne (Princesse Sophie), plus tard comtesse Stroganoff, v. **Stroganoff.**
Golitzyne (Princesse Tatiana), née Vassiltchikoff, 702, 713, 717, 718, 727.
Golitzyne (Princesse Varvara), née Engelhardt, 354.
Golitzyne (Princesse Varvara), plus tard comtesse Golovine, v. **Golovine.**
Golitzyne (Prince Alexandre), maître de la Cour, 14—16, 62, 68, 71, 75, 151, 202, 214, 220, 224, 256, 260, 264, 293, 374, 458, 461, 465, 478, 505, 529, 578, 624—626, 659.
Golitzyne (Prince Alexandre), chambellan, ministre de l'instruction publique, 2, 7, 16, 453.
Golitzyne (Prince Boris), 8, 220.
Golitzyne (Prince Dmitri), général gouverneur de Moscou, 649, 705.
Golitzyne (Prince Michel), général lieutenant, 129.
Golitzyne (Prince Michel), conseiller privé, 129, 262, 264.
Golitzyne (Prince Paul), 683.
Golitzyne (Prince Pierre), 353.
Golitzyne (Prince Serge), 211.
Golitzyne (Prince Théodore), 47, 354, 604.
Golovine (Comtesse Varvara), née princesse Golitzyne, 41, 204—206, 447, 501, 712, 729, 731, 732.
Golovine (Comte Nicolas), 684, 686, 687, 733.
Golovkine (Comtesse Catherine), née comtesse Schouvaloff, 136.
Golovkine (Comtesse Elisabeth), 136.
Golovkine (Comte Gabriel), 171.
Golovkine (Comte Théodore), maître des cérémonies, 171, 204, 208.
Golovkine (Comte Youri), grand chambellan, 159, 488.
Gottorp (Comte de), 398; v. aussi **Gustave IV** sous *Suède*.
Goudowitch (Comte Ivan), général gouverneur de Moscou, 376.
Gourieff (Dmitri), ministre des finances, 8, 60.
Grave (Pasteur), 227.
Gretch (Nicolas), 449.
Grieve, oculiste badois, 182.

Grignan (Mme de), 264.
Grimm, médecin russe, 100.
Grolmann (Louis von), lieutenant-colonel, chef d'état-major badois, 565.
Groudeff (Ghennadi), 508, 510—513.
Grunau (von), 678.
Guide (le), peintre, 331.
Guillaume de Brunswick, v. sous *Brunswick.*
Guillaume d'Orange, v. sous *Nassau-Orange.*
Guillaume de Prusse, v. sous *Prusse.*
Guillaume, Prince Héritier de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Gustave IV, Roi de Suède, v. sous *Suède.*
Gustave, fils du précédent, v. sous *Suède.*

Haak (Haake), v. **Hacke.**
Hacke (Baron Charles von), ministre badois à Vienne, 532, 555, 633, 636.
Hague (de), 361.
Hahn (Comtesse), 312.
Hainau (Baron Georges von), officier badois, 564.
Harmensen (Chevalier von), diplomate badois, 488.
Hauber (Christophe-Emmanuel), professeur à Carlsruhe, 101, 139, 169, 173, 421.
Hein (Mlle), 622.
Hélène Pavlowna (Grande-Duchesse), 18, 40, 42, 89, 98, 100, 109, 110, 141, 159, 172, 641.
Henriette de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Herbster (Charlotte), ancienne femme de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 178.
Hermensee, v. **Harmensen.**
Herr (François-Joseph), archéologue badois, 619.

Hesse-Cassel.

Wilhelmine, veuve de l'Electeur Guillaume, née Princesse de Danemark, 483.

Hesse-Darmstadt.

Louis Ier, Grand-Duc de Hesse-Darmstadt, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 60, 182.
Louise, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, 254, 672.
Louis, fils des précédents, plus tard Grand-Duc de Hesse-Darmstadt, 73, 82, 85, 120, 122, 139, 183, 185, 266, 307, 438, 466, 590, 595, 596.
Wilhelmine de Bade („Mimi"), femme du précédent, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 132, 152, 179, 181, 185, 254, 266, 319, 345, 352, 413, 466, 479, 483, 486, 488, 495, 595, 599, 601, 607, 690; v. aussi sous *Bade.*
Frédérique de Hesse-Darmstadt, Reine de Prusse, v. sous *Prusse.*
Wilhelmine de Hesse-Darmstadt, tante de l'Impératrice Elisabeth, v. **Natalie Alexéewna.**
Louise de Hesse-Darmstadt, Grande-Duchesse de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar.*
Christian, Landgrave de Hesse-Darmstadt, oncle de l'Impératrice Elisabeth, 498, 595, 599, 649.
Louise de Hesse-Darmstadt, Princesse d'Anhalt-Cœthen, v. **Anhalt-Cœthen.**

Hesse-Hombourg.

Caroline, Landgrave de Hesse-Hombourg, tante de l'Impératrice Elisabeth, 321, 434, 599, 656.
Marie-Anne, fille de la précédente, Princesse de Prusse, v. sous *Prusse.*
Frédéric („Fritz"), fils de la même, 300, 341, 590.
Philippe, fils de la même, 479, 590, 601.

Hesse-Philippstal (Prince de), 487.
Hochberg, v. sous *Bade.*
Hogarth, peintre et graveur anglais, 218.
Hohenlohe-Œringen (Prince de), 580.

Hollande.

v. **Hortense** et *Nassau-Orange.*

Holstein-Oldenbourg.

Pierre, Duc de Holstein-Oldenbourg, 415, 417, 482, 561.
Auguste, Duc de Holstein-Oldenbourg, fils du précédent, 561.
Georges, Duc de Holstein-Oldenbourg, fils du même, 40, 211, 234, 303, 339, 340, 415, 417, 422, 527, 558—561, 563.
Catherine de Russie, femme du précédent, v. **Catherine Pavlowna.**
Fils des précédents, 235.

Fille des mêmes, 389.
Charlotte de Holstein-Oldenbourg, Reine de Suède, v. sous *Suède.*

Hortense de Beauharnais, ex-Reine de Hollande, 490, 491.
Hufeland (Elisabeth), plus tard Mme Stourdza, v. **Stourdza.**
Hutchinson (Lord), 697.

Iffland, acteur allemand, 543.

Jacobi (Charles-Auguste), 226.
Jeamuret (Mlle), 622.
Jean (Archiduc), v. sous *Autriche.*
Jollivet, 158.
Jomini (Général), 489.
Joseph (Archiduc), v. sous *Autriche.*
Joseph Bonaparte, 534.
Joséphine de Beauharnais, Impératrice des Français, 199, 484, 722.
Julie de Saxe-Cobourg-Gotha, v. **Anna Féodorowna;** v. aussi sous *Saxe-Cobourg-Gotha.*

Kamensky (Comtesse Anne), née princesse Chtcherbatoff, 354.
Kamensky (Comte Michel), 354.
Kamensky (Comte Nicolas), 222, 355.
Karamzine (Nicolas), historien, 514.
Karatyguine, acteur, 512.
Keller (Comtesse), 720, 723.
Khitroff, 44.
Khoven (Baronne), 511.
Khreptowitch (Comtesse Caroline-Marie), née von Rœnn, 368; v. aussi **Rœnn.**
Kinsky (Général), 173.
Kluber (Jean-Louis), conseiller d'état badois, 677.
Kologrivoff (Dmitri), grand maître des cérémonies, 514.
Kolossoff, actrice, 512.
Kolytcheff (Stéphane), chambellan, 8.
Komarowsky (Comte Eugraphe), 622.
Kotchétoff (Catherine), demoiselle d'honneur, 514, 517.
Kotchubey (Comtesse Marie), née Vassiltchikoff, 120, 300, 344, 413, 424.
Kotchubey (Comte Victor), 8, 15, 19, 26, 120, 130, 300, 442, 449.
Kouchéleff, 46.
Kourakine (Princesse Elisabeth), née princesse Golitzyne, 394.
Kourakine (Prince Alexandre), 8, 441, 718.
Kourakine (Prince Alexis), 394.
Kourakine (Prince Boris) et ses fils, 394.
Koutouzoff (Comte Michel), 170, 442, 446, 456, 538, 541.
Koutouzoff (Mlle), 188.
Krudener (Mme de), 276, 338, 485, 494, 503, 504, 664.
Krusenstern, navigateur, 413.
Krutz, 178, 261.
Krutz (Mme), 390.
Kryloff, valet de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 511.

Labensky, 616.
Laborde (Comte Alexandre de), écrivain français, 305.
La Chaux (Mlle de), 622.
La Fayette (Comtesse de), femme de lettres, 138.
Lafont, artiste, 358.
La Harpe, ancien précepteur de l'Empereur Alexandre, 2, 15, 468, 488.
Lamberti, sommelier de l'Empereur d'Autriche, 175.
Lamsdorff (Comte Mathieu), 156, 460.
Lang, 257.
Lasberg, 153, 315.
La Tour (Princesse de), v. **Thurn und Taxis.**
La Trémoille, v. **Tarente.**
La Valette (Comte de), 488.
Lefort (Général), 528.
Léontieff (Mme), 291.
Léopold von Hochberg, plus tard Grand-Duc de Bade, v. **Hochberg** sous *Bade.*
Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, v. sous *Saxe-Cobourg-Gotha.*
Leuchtenberg (Duc Eugène von), 490.
Liboschuts, médecin, 497.
Liechtenstein (Prince Maurice), 723.
Liechtenstein (Prince Wenzel), 489.
Lieven (Comtesse Charlotte), née von Posse, 109, 172, 335, 515.
Lieven (Comtesse Daria), née Benckendorf, 159, 365.
Lieven (Comte Christophe), 175, 335, 365, 367.
Linanges (Comte de), 564, 571.
Lineff, officier de cavalerie, 131.

Litta (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en premières noces comtesse Skavronsky, dame d'honneur, 16, 206, 577, 663.
Litta (Comte Jules), 577, 691.
Livio, banquier à St-Pétersbourg, 166.
Lobanoff-Rostowsky (Princesse Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine.**
Lobanoff-Rostowsky (Prince), 252.
Lœwenhjelm (Comte), aide de camp du Roi Gustave IV, 324.
Longuinoff (Nicolas), secrétaire de l'Impératrice Elisabeth, 451, 452, 458, 465, 478, 578, 626, 639, 654, 690.
Lopoukhine (Princesse Anne), plus tard princesse Gagarine, v. **Gagarine.**
Lopoukhine (Princesse Catherine), 135.
Lopoukhine (Prince Pierre), ministre de la justice, 135.
Louis de Bade, v. sous *Bade.*
Louis de Bavière, v. sous *Bavière.*
Louis XVIII, 699.
Louis XIV, 234, 655.
Louis de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt.*
Louis de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Louise de Bavière, v. sous *Bavière.*
Louise, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, v. sous *Hesse-Darmstadt.*
Louise de Hesse-Darmstadt, Duchesse de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar.*
Louise de Mecklembourg-Strélitz, Reine de Prusse, v. sous *Prusse.*
Louise de Prusse, plus tard princesse Radziwill, v. **Radziwill.**
Lounine (Mme), 512.
Lubomirsky (Princesse Catherine), née comtesse Tolstoï („Catiche"), 722, 725, 728, 729, 731, 733; v. aussi **Tolstoï.**
Lubomirsky (Princesse Marie), plus tard comtesse Zouboff, v. **Zouboff.**
Lubomirsky (Prince), 722, 728.
Lutzow (von), 50, 239.
Lvoff, compositeur, 512.

Maistre (Comtesse Sophie de), née Zagriajsky, v. **Zagriajsky.**
Maistre (Comte Joseph de), ministre de Sardaigne à St-Pétersbourg, 19—22, 204, 206—208, 233—236, 505.
Maltitz (Baron Pierre de), 96, 119, 121, 128, 131, 136, 646.
Marie Alexandrowna (Grande-Duchesse), fille de l'Impératrice Elisabeth („Mäuschen"), 35, 36, 40, 55, 56, 204, 280, 281, 286—288, 322.
Marie Féodorowna (Impératrice), *passim.*
Marie Pavlowna (Grande-Duchesse), 5, 19, 21, 25, 40, 71, 92, 96—98, 101, 113, 122, 139, 145, 172, 243, 307, 324, 340, 371, 419, 435, 583, 603, 616, 678, 708.
Marie de Bade, Princesse de Brunswick, v. sous *Bade* et *Brunswick.*
Marie de Palatinat-Deux-Ponts, Reine de Saxe, v. sous *Saxe.*
Marie de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Marie-Anne de Prusse, v. sous *Prusse.*
Marie-Anne de Wurtemberg, née Czartoryski, v. sous *Wurtemberg.*
Marie-Augusta de Saxe, v. sous *Saxe.*
Marie-Louise, Impératrice des Français, 316, 542.
Marie-Louise de Modène, Impératrice d'Autriche, v. sous *Autriche.*
Marie-Thérèse de Bourbon, v. sous *Autriche.*
Marie Stuart, 138.
Marine (Serge), aide de camp de l'Empereur Alexandre, 203, 279, 284, 286.
Marmontel, écrivain, 152.
Marschall (von), 641.
Martens, 226.
Max de Bavière, v. sous *Bavière.*
Maximilien-Joseph de Palatinat-Deux-Ponts, Roi de Bavière, v. sous *Bavière.*

Mecklembourg-Schwerin.

Adolphe, Prince de Mecklembourg, 141.
Charles, Prince de Mecklembourg, 35, 40, 97, 139.
Frédéric, Prince de Mecklembourg, 18, 40, 159.
Hélène de Russie, femme du précédent, v. **Hélène Pavlowna.**

Mecklembourg-Strélitz.

Louise, Reine de Prusse, v. sous *Prusse.*
Thérèse, comtesse de Tour et Taxis, sœur de la précédente, v. **Thurn und Taxis.**
Sophie-Charlotte, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre.*

Méhul, compositeur, 710.
Melling, peintre. 260.
Menchikoff (Prince Alexandre), 507.
Menzingen (Baron Ernest von), capitaine de cavalerie badois, 564.
Métastase, poète, 6.
Metternich (Prince), 488, 585.
Michel Pavlowitch (Grand-Duc), 156, 432, 481, 486, 499, 583, 632, 649, 653.
Miloradowitch (Comte Michel), 442, 486, 618, 684.
Molière, 621.
Moltke (von), 159.
Monnier, peintre, 5.
Mons (Mlle), 261.
Montessieu (Mme), miniaturiste, 714.
Montperny (von), grand maître de la Cour de Bade, 466, 499.
Moreau, ancien général français, 540.
Morkoff (Comte Arcade), ancien ambassadeur de Russie à Paris, 19, 114, 117.
Moser (Frédérique von), ancienne gouvernante de l'Impératrice Elisabeth, 58, 347.
Moussine-Pouchkine (Comte), en mission près la Cour de Bade, 465, 690.
Moussine-Yourieff (Marthe), fille naturelle de l'Empereur Paul Ier, 110, 337.
Muller, 46.
Munchingen (Louis von), colonel badois, 612, 675.
Murat, maréchal de France, 171, 541.

Napoléon, Empereur des Français, 19, 22, 23, 25—29, 132, 136, 141, 195, 197—199, 209—212, 228, 233, 251, 253, 300, 351, 358, 378, 391—393, 397—400, 441—447, 449, 456, 457, 469, 480, 526, 532, 533, 535, 536, 538, 539, 542, 544, 545, 547—550, 555, 556, 558, 566, 571, 588, 589, 617, 657, 684, 688, 696, 698—700.
„Le Roi de Rome", 415.
Narychkine (Hélène), plus tard princesse Souvoroff, v. **Souvoroff.**
Narychkine (Marie), 652.
Narychkine (Marie), née princesse Lobanoff-Rostowsky, 514.
Narychkine (Marie), née Séniavine, 470, 492.
Narychkine (Marie), née princesse Tchetvertinsky, 23, 24, 53, 130, 131, 146, 153, 193—196, 212, 234, 434, 437.
Narychkine (Alexandre), grand chambellan, 226, 274, 386, 389, 404, 410, 458, 461, 465—471, 474, 478, 578, 580, 611, 668, 686, 723, 724.
Narychkine (Cyrille), maréchal de la Cour du Grand-Duc Nicolas Pavlowitch, 514.

Nassau-Orange.

Guillaume, Prince Héritier de Nassau-Orange, 506, 604, 614—616, 667.
Anne de Russie, femme du précédent, v. **Anne Pavlowna.**
Frédérique de Nassau-Orange, Duchesse de Brunswick, v. sous *Brunswick.*

Nassau-Weilbourg (Henriette, Princesse de), Duchesse de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Natalie Alexéewna (Grande-Duchesse), première femme de l'Empereur Paul Ier, tante de l'Impératrice Elisabeth, 158, 204, 279, 406.
Nélédinsky-Méletzky (Sophie), plus tard Mme Samarine, 514.
Nélidoff (Catherine), 515.
Nélidoff (Marie), plus tard comtesse Adlerberg, v. **Adlerberg.**
Nesselrode (Comte Charles), 441, 442, 600.
Neuchâtel (Prince de), v. **Berthier.**
Ney, maréchal de France, 550.
Nicod (Mlle), 564.
Nicolas Pavlowitch (Grand-Duc), 156, 329, 418, 432, 458, 481, 486, 499, 501, 502, 506, 514—516, 583, 602, 618, 644, 648, 649, 651—653, 656.
Novossiltzoff (Catherine), née comtesse Orloff, v. **Orloff.**
Novossiltzoff (Dmitri), 82.
Novossiltzoff (Nicolas), président du Conseil de l'Empire, 2, 15, 19, 26, 162, 165, 176, 331, 396.

Obolensky (Prince Alexandre), aide de camp de l'Empereur Alexandre, 487.
Obreskoff, 725.
Œls (Duc d'), v. **Guillaume** sous *Brunswick.*
Ojarowsky (Comte Adam), 391.
Oldenbourg, v. *Holstein-Oldenbourg.*
Orange, v. *Nassau-Orange.*
Orléans (Duchesse d'), 80, 88.
Orloff-Tchesmensky (Comtesse Anne), 644.

Orloff (Comtesse Anne), née comtesse Saltykoff, 45.
Orloff (Comtesse Catherine), plus tard Mme Novossiltzoff, 82.
Orloff (Comtesse Elisabeth), née comtesse Stackelberg, 82.
Orloff (Comtesse Sophie), plus tard comtesse Panine, v. **Panine.**
Orloff-Davydoff (Comte Alexandre), 706.
Orloff-Tchesmensky (Comte Alexis), 186, 644.
Orloff (Comte Grégoire), 45.
Orloff (Comte Vladimir), 82.
Ortwein (Jean), valet de chambre de la Margrave Amélie de Bade, 149.
Osten-Sacken (Comte Fabien), feld-maréchal, 486.
Ostermann-Tolstoï (Comtesse Elisabeth), née princesse Golitzyne, 470, 606, 607.
Ostermann-Tolstoï (Comte Alexandre), 409, 607, 685.
Oubril (d'), chargé d'affaires de Russie à Paris, 19, 123.
Ouchakoff (Sophie), plus tard Mme Czartoryski, en deuxièmes noces comtesse Razoumowsky, 517; v. aussi **Razoumowsky.**
Oudinot, maréchal de France, 534.
Ouvaroff (Catherine), née comtesse Razoumowsky, 402, 422, 511—513, 527, 623, 642, 662; v. aussi **Razoumowsky.**
Ouvaroff (Mme Vve), 512.
Ouvaroff (Serge), plus tard ministre de l'instruction publique, 214, 452, 508, 510—513.
Ouvaroff (Théodore), aide de camp de l'Empereur Alexandre, 2, 363, 422, 593, 594.

Pachkoff (Catherine), née comtesse Tolstoï, 167.

Palatinat-Deux-Ponts.

Maximilien-Joseph, Roi de Bavière, v. sous *Bavière.*
Wilhelmine-Augusta, Reine de Bavière, v. sous *Bavière.*
Marie, Reine de Saxe, v. sous *Saxe.*

Panhuys (Mlle de), 391.
Panine (Comtesse Sophie), née comtesse Orloff, 3, 82, 266.
Panine (Comte Nikita), 3, 82, 266.
Parrot (Georges-Frédéric), 227—233.
Paul Ier (Empereur), 1—3, 37, 38, 41, 81, 149, 155, 191, 204, 315, 337, 350, 357, 412, 498, 619, 663.
Paulucci (Marquis Philippe), 442, 576, 599.
Pembroke (Catherine, Lady), née comtesse Worontzoff, 451; v. aussi **Worontzoff.**
Pérékoussikhine (Catherine), plus tard Mme Torsoukoff, v. **Torsoukoff.**
Perger de Perglas, 564.
Pérowsky (Léon), colonel, 512.
Philippe de Hesse-Hombourg, v. sous *Hesse-Hombourg.*
Philis, actrice, 65, 691.
Phull (Général), 442.
Pie VII, Pape, 690.
Pierre, Duc de Holstein-Oldenbourg, v. sous *Holstein-Oldenbourg.*
Pierre III, 619.
Pierre-le-Grand, 140, 206.
Pitt (Mme), 514, 601, 605, 614, 726.
Plater, 117.
Platoff (Comte Mathieu), 690.
Polier, gouverneur du Prince Gustave de Suède, 466, 467, 486.
Polignac (Duc de), 492, 691.
Pompadour (Marquise de), 427.
Ponte-Corvo (Prince de), v. **Bernadotte.**
Posnikoff (Marie), née Arkharoff, 513.
Potocki (Comte Séverin), 7.
Pouchkine, v. **Moussine-Pouchkine.**
Protassoff (Comtesse Anne), plus tard comtesse Tolstoï, 328, 344; v. aussi **Tolstoï.**
Protassoff (Comtesse Anne), demoiselle d'honneur honoraire, 16, 81, 83, 98, 146, 167, 193, 214, 224, 248, 328, 337, 343, 344, 348, 350, 352, 356, 359, 496, 617, 667.
Nièces de la précédente, 81, 167, 248, 356, 359.
Protassoff (Comtesse Catherine), plus tard comtesse Rostoptchine, v. **Rostoptchine.**
Prozorowsky (Princesse Anne), plus tard princesse Golitzyne, 47; v. aussi **Golitzyne.**
Prozorowsky (Princesse Anne), née princesse Wolkonsky, 15, 16, 47, 342, 353, 458, 461, 466, 478, 577, 578, 604, 622, 663, 721.

Prozorowsky (Princesse Elisabeth), 353.
Prozorowsky (Prince Alexandre), feldmaréchal, 342, 353, 466.

Prusse.

Frédéric-Guillaume III, Roi de Prusse, 14, 25, 26, 210, 220, 304—307, 310—314, 469, 489, 516, 596.
Louise de Mecklembourg-Strélitz, Reine de Prusse, 14, 167, 210, 220, 304—307, 310—314, 321, 333, 372, 420, 430, 434, 459, 460.
Frédéric-Guillaume, Prince Héritier de Prusse, fils des précédents, 469.
Guillaume, Prince de Prusse, frère du précédent, plus tard l'Empereur d'Allemagne Guillaume Ier, 490, 515, 649, 651, 656, 668, 669.
Charlotte, Princesse de Prusse, sœur des précédents, plus tard la Grande-Duchesse Alexandra Féodorowna, 458, 506, 582, 596, 602, 644, 645, 647—649; v. aussi **Alexandra Féodorowna.**
Frédérique de Hesse-Darmstadt, tante de l'Impératrice Elisabeth, mère du Roi Frédéric-Guillaume III, 137, 490.
Guillaume, Prince de Prusse, frère du Roi Frédéric-Guillaume III, 210, 300, 304, 306, 310, 312, 314, 321, 336, 341, 347, 434, 596.
Marie-Anne de Hesse-Hombourg, femme du précédent, 304, 306, 310, 321, 341, 347, 434, 459, 460, 596.
Auguste, Prince de Prusse, oncle du Roi Frédéric-Guillaume III, 210, 304, 306.
Louise, Princesse de Prusse, tante du Roi Frédéric-Guillaume III, plus tard princesse Radziwill, v. **Radziwill.**
Frédéric-le-Grand, 218.
Ministre à St-Pétersbourg, 663.

Radcliffe (Mme), femme de lettres, 138.
Radziwill (Princesse Louise), née Princesse de Prusse, 52, 170, 516.
Radziwill (Prince Antoine), 516.
Raewsky (Nicolas), 442.
Rall, banquier, 85.
Razoumowsky (Comtesse Catherine), plus tard Mme Ouvaroff, 214; v. aussi **Ouvaroff.**
Razoumowsky (Comtesse Elisabeth), plus tard Mme Apraxine, v. **Apraxine.**
Razoumowsky (Comtesse Natalie), plus tard Mme Zagriajsky, v. **Zagriajsky.**
Razoumowsky (Comtesse Sophie), née Ouchakoff, en premières noces Mme Czartoryski, 111; v. aussi **Ouchakoff.**
Razoumowsky (Comtesse Varvara), plus tard princesse Repnine-Wolkonsky, v. **Repnine-Wolkonsky.**
Razoumowsky (Comte Alexis), 422.
Razoumowsky (Comte André), 407, 717, 718.
Razoumowsky (Comte Cyrille), 72.
Razoumowsky (Comte Léon), 347, 390.
Razoumowsky (Comte Pierre), 111, 422.
Reck (Baron Charles von), capitaine badois, 564, 571.
Rehmann, 662, 664.
Repnine (Princesse Alexandrine), plus tard princesse Wolkonsky, v. **Wolkonsky.**
Repnine-Wolkonsky (Princesse Varvara), née comtesse Razoumowsky, 99, 511.
Repnine-Wolkonsky (Prince Nicolas), 99, 511, 688.
Riche (Mlle), 703.
Richelieu (Duc Armand-Emmanuel de), 8, 157.
Richter (von), 387.
Rimsky-Korsakoff (Catherine), plus tard Mme Arkharoff, v. **Arkharoff.**
Rjewsky (Glaphyre), née Alymoff, 711.
Robertson, aéronaute, 164.
Rodes, violoniste, 118.
Rœder (von), maître de la Cour de Bade, 43.
Rœnn (Mme von), 74, 144, 148, 326, 368, 370, 371.
Rœnn (Caroline-Marie von), plus tard comtesse Khreptowitch, 148; v. aussi **Khreptowitch.**
Rome (Roi de), v. après **Napoléon.**
Rosenzweig, 7—9.
Rossgarten, 169.
Rossi (Chevalier de), 20.
Rossillion (Mme de), 39, 42, 144, 173, 178, 363, 407, 568.
Rossillion (de), fils de la précédente, 568.
Rostoptchine (Comtesse Catherine), née Protassoff, 617.
Rostoptchine (Comte Théodore), 617.
Roth (Mme), 451.
Roumiantzeff (Comte Michel), grand échanson, 179.
Roumiantzeff (Comte Nicolas), chancelier, 8, 53, 80, 81, 111, 118, 150, 199,

253, 267, 296, 299, 335, 341, 344, 351, 357, 361, 442, 449, 456, 555, 684.
Rousseau (Jean-Jacques), 347.
Rovigo (Duc de), v. **Savary.**
Rudolphi (Mme), 247, 249.
Rzewuski (Comtesse Rosalie), 645, 730.

Sacken, v. **Osten-Sacken.**
Saint-Leu (Duchesse de), l'ex-Reine Hortense, 490, 491.
Saint-Priest (Comtesse Sophie de), née princesse Golitzyne, 126; v. aussi **Golitzyne.**
Saint-Priest (Comte Charles de), 120, 126.
Saint-Val (de), actrice, 110.
Saltykoff (Comtesse Anne), plus tard comtesse Orloff, v. **Orloff.**
Saltykoff (Comtesse Catherine), demoiselle d'honneur, 647.
Saltykoff (Comtesse Catherine), plus tard comtesse Schouvaloff, v. **Schouvaloff.**
Saltykoff (Comtesse Daria), née comtesse Tchernycheff, 45.
Saltykoff (Basile), 11.
Saltykoff (Comte Ivan), 45.
Saltykoff (Prince Nicolas), 11, 49, 614.
Samarine (Sophie), née Nélédinsky-Méletzky, v. **Nélédinsky-Méletzky.**
Samoïloff (Comtesse Sophie), plus tard comtesse Bobrinsky, 516.
Sanglen (de), 567.
Savary, Duc de Rovigo, 198—200, 251.

Saxe.

Frédéric-Auguste, Roi de Saxe, 460.
Marie de Palatinat-Deux-Ponts, Reine de Saxe, 460.
Marie-Augusta, fille des précédents, 460.

Saxe-Altenbourg.

Louise de Saxe-Altenbourg, Electrice de Bavière, v. sous *Bavière.*

Saxe-Cobourg-Gotha.

Ernest Ier, Duc de Saxe-Cobourg-Gotha, 297, 300, 302, 308, 310, 313, 314, 479, 482.
Antoinette de Saxe-Cobourg-Gotha, Duchesse de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg.*
Julie de Saxe-Cobourg-Gotha, sœur de la précédente, 590; v. aussi **Anne Féodorowna.**
Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, frère des précédentes, 664.
Charlotte, Princesse d'Angleterre, femme du précédent, v. sous *Angleterre.*

Saxe-Weimar.

Charles-Auguste, Grand-Duc de Saxe-Weimar, 496, 583, 595.
Louise de Hesse-Darmstadt, Grande-Duchesse de Saxe-Weimar, tante de l'Impératrice Elisabeth, 58, 97, 144, 156, 419, 579, 580, 583, 603, 648, 649, 654.
Charles-Frédéric, Prince Héritier de Saxe-Weimar, fils des précédents, 19, 96, 98, 101, 109, 113, 114, 117, 122, 124, 299, 304, 311, 583.
Marie de Russie, femme du précédent, v. **Marie Pavlowna.**

Schæffer (Baron Conrad von), général, ministre de la guerre badois, 632—634, 636, 642.
Schakhowskoï (Princesse Natalie), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, plus tard princesse Golitzyne, 2, 14, 15, 51, 52, 62, 68; v. aussi **Golitzyne.**
Schakhowskoï (Princesse Varvara), née baronne Stroganoff, 126.
Schakhowskoï (Princesse), 647.
Schakhowskoï (Prince Pierre), 293.
Scharnhorst (Baronne de), dame d'honneur de la Reine Frédérique de Suède, 567.
Schaumbourg (de), 336.
Scheffauer (Philippe-Jacob), sculpteur, 142.
Schilder (Nicolas), historien, 18, 25, 197, 442, 443, 457, 504.
Schiller, poète, 522.
Schouvaloff (Comtesse Alexandrine), plus tard princesse Dietrichstein, 338.
Schouvaloff (Comtesse Catherine), plus tard Mme Golovkine, v. **Golovkine.**
Schouvaloff (Comtesse Catherine), née comtesse Saltykoff, 328, 338, 725.
Schouvaloff (Comtesse Prascovie), plus tard princesse Golitzyne, 338.
Schouvaloff (Comte Paul), 338.
Schouvaloff (Comte Pierre), 338.
Schreiber, 157.

Schrickel (Jean-Frédéric), médecin badois, 93, 184, 291, 640, 654.
Schwartzbourg-Rudolstadt (Prince de), 479.
Schwartzenau (Mme von), 102.
Schwartzenberg (Prince de), 542.
Schutz (Mme), 524.
Seckendorf (Mme von), 488.
Seiblern (la), 47.
Séniavine (Catherine), plus tard comtesse Worontzoff, v. **Worontzoff.**
Séniavine (Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine.**
Serra-Capriola (Duchesse Anne de), née princesse Viazemsky, 21.
Serra-Capriola (Duc de), 21, 22.
Séslavine (Alexandre), 506.
Sévigné (Mme de), 244, 264.
Siebelsdorff (von), 590.
Simon Véliky, 111.
Skavronsky (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en deuxièmes noces comtesse Litta, v. **Litta.**
Smirnoff, 335, 341, 344, 557.
Snarsky (Antoinette), plus tard comtesse Wittgenstein, v. **Wittgenstein.**
Soïmonoff (Sophie), plus tard Mme Svétchine, v. **Svétchine.**
Sollogub (Comte Alexandre), 514.
Sophie de Suède, v. sous *Suède.*
Souvoroff (Princesse Hélène), née Narychkine, 492.
Souvoroff (Prince Alexandre), 492.
Spéransky (Comte Michel), 211, 228, 441.
Stackelberg (Comtesse Elisabeth), plus tard comtesse Orloff, v. **Orloff.**
Stadion (de), ministre des affaires étrangères d'Autriche, 111.
Staël (Mme de), 534.
Staff (Albertine von), dame d'honneur de la Margrave Amélie de Bade, 579.
Stédingk (Baron von), 144, 247, 335, 346, 358, 710.
Steibel, musicien, 408, 431.
Stein (Baron von), 442, 456, 488, 494.
Stetten (Baron Eberhard von), 132, 602.
Stieler, portraitiste bavarois, 583.
Stilling (Jung-), 626, 627, 629.
Stockenstrœm, 69, 191.
Stockhorn (Général von), 493.
Stoffregen, médecin de l'Impératrice Elisabeth, 203, 214, 224, 279, 281, 282, 291, 294, 297, 352, 379, 387, 458, 465, 479, 624, 654.
Stolberg - Gedern (Princesse Claudine von), plus tard comtesse von Arberg, v. **Arberg.**
Stolberg - Gedern (Princesse Gustavine von), 350.
Stourdza (Alexandrine), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, plus tard comtesse Edling, 453, 458, 461, 462, 466, 468, 478, 485, 489, 494, 496, 503, 514, 590, 598, 612; v. aussi **Edling.**
Stourdza (Elisabeth), née Hufeland, 637.
Stourdza (Alexandre), 637.
Strauss (Erasme von), capitaine de cavalerie badois, 608.
Stroganoff (Baronne Anne), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne.**
Stroganoff (Comtesse Anne), née comtesse Worontzoff, 601, 691.
Stroganoff (Comtesse Sophie), née princesse Golitzyne, 2, 7, 16, 49, 52, 73, 84, 99, 148, 150, 151, 200, 204, 216—225, 329, 353, 396, 404, 427, 455, 522, 601, 613, 640, 641, 646, 648—650, 665, 666, 683—705, 722.
Stroganoff (Baronne Varvara), plus tard princesse Schakhowskoï, v. **Schakhowskoï.**
Stroganoff (Comte Alexandre), diplomate, membre du Conseil de l'Empire, 8, 158, 331, 344, 358, 396, 428, 528.
Stroganoff (Comte Alexandre), 692, 722.
Stroganoff (Comte Paul), général, 2, 8, 11, 15, 16, 87, 113, 117, 118, 176, 219, 222, 225, 329, 387, 601, 620, 639—641, 646—648, 650, 655, 688, 690, 693, 697, 698, 700, 702.
Stroganoff (Comte Serge), 705, 722.
Stuart (Marie), 138.
Suchtelen (Comte Pierre), 95, 358, 359.
Sudermanie (Duchesse de), v. **Charlotte** sous *Suède.*
Sudermanie (Duc de), v. **Charles** sous *Suède.*

Suède.

Gustave IV, Roi de Suède, 11, 13, 58, 84, 94, 109, 110, 122, 132, 147, 210, 319, 320, 324, 330, 341, 344, 346, 352, 355, 359, 360, 364, 368, 370, 372, 378, 379, 391—393, 396—401, 429, 434, 466, 549, 565, 583; v. aussi **Gottorp.**

Frédérique de Bade, Reine de Suède, sœur de l'Impératrice Elisabeth, 5, 11, 13, 15, 35, 48, 51, 58, 69, 74, 75, 84, 87, 94, 108, 119, 124, 131, 134, 147, 150, 154, 170, 187, 210, 247, 319, 320, 324, 330, 341, 344—346, 352, 359, 361, 364, 368—371, 379, 387, 389—401, 403, 407, 413, 416, 424, 429, 465, 471, 474, 480, 483, 486, 488, 489, 495, 496, 521, 523, 524, 529, 530, 549, 569, 575, 578, 580, 585, 589, 600, 601, 604, 607, 618, 620, 627, 635, 636, 672, 688, 689.
Gustave, fils des précédents, 389, 391—394, 397—399, 466, 467, 474, 485, 489, 499, 524, 540, 578, 588, 600, 607.
Sophie, fille des mêmes, 389, 486, 494.
Amélie, fille des mêmes, 389, 607.
Cécile, fille des mêmes, 247.
Charles, Duc de Sudermanie, le Roi **Charles XIII**, oncle de Gustave IV, 210, 399, 401.
Charlotte de Holstein-Oldenbourg, Duchesse de Sudermanie, Reine de Suède, 330, 346.
Prince Héritier de Suède, fils adoptif des précédents, plus tard le Roi de Suède Charles XIV, v. **Bernadotte.**
Fils du précédent, plus tard le Roi de Suède Oscar Ier, 567.

Sulkowsky (Prince), général, 488, 618.
Svétchine (Sophie), née Soïmonoff, 462.
Sybille (Augusta-), v. sous *Bade.*

Tarente (Princesse de), Duchesse de la Trémoille, 501, 695.
Taxis, v. **Thurn und Taxis.**
Tchernycheff (Comtesse Daria), plus tard comtesse Saltykoff, v. **Saltykoff.**
Tchernycheff (Comtesse Natalie), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne.**
Tchernycheff (Prince Alexandre), aide de camp de l'Empereur Alexandre, 547, 724.
Tchetvertinsky (Jeannette), plus tard Mme Wychkowski, 131, 193.
Tchetvertinsky (Princesse Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine.**
Tchetvertinsky (Prince Boris), 155.
Tchitchagoff (Paul), amiral, 343, 354, 545.
Tencin (Mme de), femme de lettres, 138.
Thielmann (Général), 688.
Thurn und Taxis (Princesse Thérèse von), née princesse de Mecklembourg-Strélitz, 434.
Tolstoï (Comtesse Anne), née princesse Bariatinsky („La Longue"), 7, 16, 52, 61, 77, 78, 80, 92, 134, 167, 170, 200, 206, 308, 335, 339, 374, 403, 421, 522, 574, 612, 672, 706—733.
Tolstoï (Comtesse Anne), née Protassoff, 424; v. aussi **Protassoff.**
Tolstoï (Comtesse Catherine), plus tard princesse Lubomirsky („Catiche"), 374, 421, 707, 708, 710, 712; 713, 715, 717, 719, 720; v. aussi **Lubomirsky.**
Tolstoï (Comtesse Catherine), plus tard Mme Pachkoff, v. **Pachkoff.**
Tolstoï (Comtesse Marie), née princesse Golitzyne, 120, 263, 266, 658.
Tolstoï (Comte Alexandre), („Lily"), 707, 708, 721, 724, 725, 731, 732.
Tolstoï (Comte Barthélemy), 328, 424.
Tolstoï (Comte Emmanuel), 80, 83, 92, 708, 710, 712, 713, 715, 717, 719, 724, 725, 727.
Tolstoï (Comte Nicolas), grand maréchal de la Cour, 2, 16, 95, 96, 104, 176, 248, 296, 300, 325, 339, 349, 374, 569, 707, 708, 710, 713, 717, 723, 725, 728, 729.
Tolstoï (Comte Pierre), ambassadeur de Russie à Paris, 120, 167, 170, 263, 733.
Torsoukoff (Catherine), née Pérékoussikhine, 96.
Torsoukoff (Ardaillon), grand maréchal de la Cour, 16, 96, 206, 374.
Tour et Taxis, v. **Thurn und Taxis.**
Tourguéneff (Alexandre), 453, 511.
Tourkestanoff (Princesse Varvara), demoiselle d'honneur, 514, 516.
Traiteur (Jacob von), conseiller privé badois, 663.
Trémoille (La), v. **Tarente.**
Troubetzkoï (Prince), 685.
Truchses (Comte von), officier badois, 564.

Vacano (Edouard von), lieutenant badois, 611, 675.
Vallaise (Comte de), ministre des affaires étrangères de Sardaigne, 505.
Valouïeff (Catherine), demoiselle d'honneur de l'Impératrice Elisabeth, 458, 461, 466, 478, 514, 598, 619.
Valouïeff (Pierre), 466.

Valville, actrice, 49.
Vassiltchikoff (Adèle), née comtesse Apraxine, v. **Apraxine.**
Vassiltchikoff (Alexandrine), née Arkharoff, 513.
Vassiltchikoff (Marie), plus tard comtesse Kotchubey, v. **Kotchubey.**
Vassiltchikoff (Tatiana), plus tard princesse Golitzyne, v. **Golitzyne.**
Vassiltchikoff (Dmitri), grand veneur, 103, 124, 268.
Véliky (Simon), 111.
Verderewsky (Général), 334, 335.
Viazemsky (Princesse Anne), plus tard Duchesse de Serra-Capriola, v. **Serra-Capriola.**
Vicence (Duc de), v. **Caulaincourt.**
Victor-Emmanuel, Roi de Sardaigne, 233.
Villehutin (Chevalier de), 346, 376.
Vogel (Mme), 261.
Voille, peintre, 91.
Voss (Mme), 312.

Waltz (Léonard), aumônier de la Cour de Bade, 426.
Wamboldt (Baron Emery von), lieutenant-colonel badois, 160.
Wangenheim (Mme von), 292.
Weimar, v. *Saxe-Weimar.*
Wellington, 571, 699.
Wilhelmine de Bade, Grande-Duchesse de Hesse-Darmstadt, v. sous *Bade* et *Hesse-Darmstadt.*
Wilhelmine de Danemark, v. sous *Hesse-Cassel.*
Wilhelmine de Hesse-Darmstadt, v. **Natalie Alexéewna.**
Wilhelmine-Augusta de Palatinat-Deux-Ponts, Reine de Bavière, v. sous *Bavière.*
Wilson (Général), 456, 488.
Wintzingerode (Baron Ferdinand), 95, 541, 542, 546, 547.
Wittgenstein (Comtesse Antoinette), née Snarsky, 404, 465, 469, 471, 482, 690.
Wittgenstein (Comte Pierre), 217, 386, 404, 413, 471, 482, 505, 534, 541, 545, 549, 599, 684, 690, 720.
Wolkonsky (Princesse Alexandrine), née Repnine, 514, 515.
Wolkonsky (Princesse Anne), née princesse Prozorowsky, v. **Prozorowsky.**
Wolkonsky (Princesse Sophie), née princesse Wolkonsky, 92, 348, 522, 614, 621.
Wolkonsky (Prince Grégoire), 514.
Wolkonsky (Prince Pierre), aide de camp de l'Empereur Alexandre, 2, 43, 48, 92, 95, 101, 125, 348, 442.
Wolzogen (von), 50.
Worontzoff (Comtesse Anne), née comtesse Stroganoff, v. **Stroganoff.**
Worontzoff (Comtesse Catherine), plus tard Lady Pembroke, 60; v. aussi **Pembroke.**
Worontzoff (Comtesse Catherine), née Séniavine, 60.
Worontzoff (Comte Alexandre), 14.
Worontzoff (Comte Michel), 60, 450, 690.
Worontzoff (Comte Simon), 4—6, 14, 15, 31, 60, 449.

Wurtemberg.

Frédéric Ier, Duc, puis Electeur, puis Roi de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 61, 94, 97, 179, 338, 361, 368, 588, 622.
Guillaume, Prince Héritier, plus tard Roi de Wurtemberg, fils du précédent, 60, 61, 483, 506, 604, 608, 623.
Catherine de Russie, Reine de Wurtemberg, deuxième femme du précédent, v. **Catherine Pavlowna.**
Marie, fille des précédents, 622.
Louis, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 96, 109, 143, 164, 171, 190, 390, 623, 658.
Henriette de Nassau-Weilbourg, Duchesse de Wurtemberg, deuxième femme du précédent, 96, 112, 143, 164, 165.
Marie-Anne, née Czartoryski, première femme du même, 391.
Adam de Wurtemberg, fils du premier lit du même, 390.
Eugène, Duc de Wurtemberg, neveu de l'Impératrice Marie, 541, 563.
Alexandre, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 358, 359, 368, 540, 563.
Antoinette de Saxe-Cobourg-Gotha, Duchesse de Wurtemberg, femme du précédent, 190, 272, 277, 299, 358, 362, 365, 368, 371, 375, 376, 380, 385—387, 395, 396, 404, 413, 417, 419, 425, 449, 507, 540, 543, 552, 554, 560, 563, 569, 573, 582, 590, 623, 635, 639, 642, 647—650, 664—666, 669, 725, 730.

Marie, fille des précédents, 362, 507, 647, 649.
Charles, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 227.
Frédéric-Eugène, Duc de Wurtemberg, père de l'Impératrice Marie, 8.

Wychkowski (Jeannette), née Tchetvertinsky, v. **Tchetvertinsky.**
Wyllie, médecin de l'Empereur Alexandre, 175, 207.

Xavier, actrice, 92.

Yakhontoff (Général), 508, 511.
Yakovleff (Varvara), femme de chambre de l'Impératrice Elisabeth, 515.
Yakovleff, 44.
Yazvitzky (Nicolas), maître de littérature russe de l'Impératrice Elisabeth, 369, 371, 409, 684.
Ypsilanti (Prince), 478, 485, 486.

Zagriajsky (Catherine), demoiselle d'honneur, 103.
Zagriajsky (Natalie), née comtesse Razoumowsky, 102, 103, 344, 402.
Zagriajsky (Sophie), plus tard comtesse de Maistre, 103.
Zagriajsky (Nicolas), maître de la Cour, 8.
Zea (de), 674.
Ziegler (Mlle von), 144.
Zinovieff (Mme), née Beck, 388.
Zouboff (Comtesse Marie), née princesse Lubomirsky, 155.
Zouboff (Comte Valérien), 155.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DK
190
.6
E4N514
t.2

Nikolai Mikhailovich, Gran
Duke of Russia
L'impératrice Elisabeth

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 05 09 07 015 3